J.B.McINTYRE

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/kingsomofheartof0003apri

FATHERS LIBRARY,
ST. JOSEPH'S CHURCH,
SAN JOSE, - - CAL.

LE RÈGNE

DU

CŒUR DE JÉSUS

DANS LES AMES, DANS LES FAMILLES

DANS LA SOCIÉTÉ ET DANS L'ÉGLISE

TOME III

e Cœur de Jésus veut que ses serviteurs l'imitent spéciale-
ment dans sa vie eucharistique. — (Modèle de l'Institut
Catholique de Vaucouleurs, Meuse).

LE RÈGNE

DU

CŒUR DE JÉSUS

OU

LA DOCTRINE COMPLÈTE

DE

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE

SUR

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

PAR

UN PRÊTRE, OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

CHAPELAIN DE MONTMARTRE

(Deuxième édition)

TOME III

VERTUS DEMANDÉES PAR LE SACRÉ-CŒUR A TOUS SES SERVITEURS

PARIS-MONTMARTRE

AU SANCTUAIRE DU SACRÉ-CŒUR

31, RUE DE LA BARRE, 31

1900

51631

FATHERS' COLLEGE ALMA LIBRARY LIBRARY ST. JOSEPH'S CHURCH, Los Gatos, Calif. SAN JOSE

ALMA COLLEGE 244.53 C365 LIBRARY Los Gatos, Calif.

COR JESU SACRATISSIMUM !

ADVENIAT REGNUM TUUM !

S. LIBRARY.
ST. IGNATIUS CHURCH,
SAN JOSE, CAL.

LES VERTUS DEMANDÉES

PAR

LE SACRÉ-CŒUR A SES SERVITEURS

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR L'ÉMINENTE PERFECTION QUE LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS DEMANDE DE SES SERVITEURS ET SUR LES MOYENS DE L'ACQUÉRIR

Dans les deux premiers volumes du *Règne du Cœur de Jésus*, en exposant la fin de la dévotion au Sacré-Cœur et les hommages qu'il demande, la bienheureuse Marguerite-Marie nous a fait admirer les merveilles que Notre-Seigneur veut opérer dans le monde par la dévotion envers son divin Cœur. De telles leçons ont dû exciter dans toutes les âmes généreuses un ardent désir de venir s'abriter sous ce que la servante de Dieu appelle « un arbre divin « planté par le Sacré-Cœur dans l'institut de la

« Visitation, pour étendre ses branches [partout et « offrir] ses fruits à tous ceux qui, [dans l'univers « entier], désireront d'en manger[1]. » Toutefois de cet arbre merveilleux nous ne connaissons guère que l'extérieur; il nous reste à voir quelle en est la sève vivifiante. De cette voie nouvelle de perfection, nous n'avons encore aperçu que l'entrée; il nous faut en considérer les charmes divins. De cette merveilleuse échelle de perfection nous ignorons l'élévation prodigieuse et les nombreux degrés.

I

Les divines exigences du Sacré-Cœur à l'égard de ses serviteurs.

Comme la bienheureuse Marguerite-Marie va nous le montrer, les exigences du Cœur de Jésus à l'égard de ses serviteurs, relativement à la pratique des vertus, sont immenses; elles seraient vraiment effrayantes pour notre faiblesse, si le divin Roi qui nous appelle à sa suite, n'avait pris le soin de nous fournir, dans la pratique elle-même de la dévotion au Sacré-Cœur, un moyen des plus efficaces pour surmonter les difficultés de cette dévotion.

La sève vivifiante qui doit animer chacun des rameaux de l'arbre mystérieux montré à la Bienheureuse, c'est la vie du Cœur de Jésus lui-même.

1. Lettre 98, p. 198.

Quoiqu'il ne demande pas à tous ses serviteurs le même degré de perfection, il veut que chacun d'eux puisse dire, dans une certaine mesure, comme saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Cœur de Jésus qui vit en moi[1] : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* Vie ineffable ! dont l'acquisition et la conservation exigent de véritables sacrifices, sacrifices parfois fort pénibles, car elle suppose la possession de toutes les vertus de ce divin Cœur.

« La dévotion du Sacré Cœur de Jésus, dit la « Bienheureuse, est plutôt une dévotion d'imitation « et d'une parfaite conformité à ses saintes vertus « que de prière [et de pratiques extérieures]. »

Écrivant à une novice appelée Christine, la servante de Dieu tirait de ce nom les leçons suivantes[2] :

« Vous ne vous étudierez qu'à vous rendre une « bonne religieuse ; mais, comme l'amour rend les « amis conformes, si vous voulez être aimée de « Jésus, si vous désirez que le Sacré Cœur de « Notre-Seigneur Jésus-Christ vous avoue et reconnaisse pour une de ses filles, tâchez, ma chère « Christine, selon la signification de votre nom, « de vous rendre une vraie imitatrice de Jésus-« Christ. Il faut, de tout votre pouvoir, tâcher de « ne rien négliger de ce qui peut vous donner, en

1. Galat. II, 20.
2. Avis 8, 14, 15, 16, 17.

« tout, quelque conformité à votre amour, Jésus « et Jésus Crucifié, auquel vous n'êtes encore liée « que par le désir. »

II

Voie nouvelle ouverte par la bienheureuse Marguerite-Marie à tous les serviteurs du Sacré-Cœur, pour les conduire à la perfection de leur état.

La mission spéciale de la bienheureuse Marguerite-Marie fut de rappeler aux hommes que tout chrétien doit travailler à l'acquisition de la perfection, en imitant Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de leur indiquer, pour y parvenir, une voie sinon plus douce et plus commode, du moins plus courte et plus sûre : *la voie de la dévotion au Sacre-Cœur.*

Dans la pratique de cette dévotion si salutaire deux choses surtout nous facilitent le travail de notre sanctification : Le *modèle* qui nous est proposé, et le *moyen* qui nous est offert pour reproduire ce modèle.

Quel est ce *modèle* ? La Bienheureuse répond [1] : « *L'adorable Cœur de Jésus a un ardent désir que* « *nous conformions notre vie à la sienne, au Très* « *Saint Sacrement. Notre-Seigneur veut que nous* « *réglions notre vie sur les vertus de son divin Cœur,* « [*dans le sacrement de son amour*]. »

Tous les anciens auteurs qui ont écrit sur la vie

1. Lettre 50, page 100. Autre lettre.

spirituelle, proposent surtout à notre imitation les exemples que notre Sauveur nous a donnés dans sa vie mortelle. Sans négliger de rappeler ces exemples, la Bienheureuse nous offre avant tout, comme modèle, le divin hôte du Tabernacle. Quel doux et attrayant modèle ! Sous les charmes séduisants des exemples qu'il nous donne dans sa vie eucharistique, qui ne se sentirait comme entraîné à marcher ou plutôt à courir dans la voie de la perfection ? C'est qu'en effet les exemples qui sont sous nos yeux, ont plus de force d'attraction que ceux qui sont éloignés, surtout quand on considère que ces exemples sont les fruits délicieux d'un Cœur plein d'amour.

Ce qui facilite davantage encore cette voie de sainteté, ouverte aux serviteurs du Sacré-Cœur, c'est le *moyen* qui leur est offert pour graver en eux les traits de perfection du Cœur de Jésus.

Quel est ce *moyen* ? La Bienheureuse répond :

« Comme il n'y a que l'amour, qui produise en « nous le désir de conformité avec notre souverain « Maître, [1], aussi n'y pouvons-nous parvenir « qu'en l'aimant souverainement par le mépris « de tout le reste, comme a fait sa véritable et « parfaite [servante] Madeleine, laquelle je supplie « de vouloir enflammer nos cœurs du même feu qui « consumait le sien aux pieds de son Sauveur, afin « qu'il ne trouve plus en nous de résistance à sa

1. Lettre 12 (2e édition), à la sœur Marie-Bernarde Payelle.

« très adorable volonté, en toutes les dispositions « où il lui plaira nous mettre. »

« [Oui][1], puisque l'amour conforme ceux qui « s'aiment, si nous aimons l'adorable Cœur de « Jésus, formons donc notre vie sur le modèle de « la sienne, au Saint-Sacrement ! [Mais rappelons- « nous que] c'est en l'aimant souverainement que « nous conformerons notre vie à la sienne. »

Tout en invitant à imiter toutes les vertus de la vie eucharistique, la bienheureuse Marguerite-Marie, ne nous demande cependant pas de nous exercer séparément à chacune d'elles et de continuer cet exercice jusqu'à ce que nous en ayons acquis une forte habitude. Abrégeant le travail, elle indique la manière de les pratiquer parfaitement toutes ensemble, dans l'amour de ce divin Cœur, qui est présenté par elle, tout à la fois, comme le but à atteindre et comme le moyen pour y parvenir.

« Dans tous les écrits de la servante de Dieu, dit Mgr Languet[2], on reconnaît l'esprit de Dieu, qui seul a pu former en elle des sentiments si nobles, si purs et si sanctifiants. Une fille simple, qui n'a eu d'autre éducation que celle d'un village et d'un couvent, parle un langage tout à la fois si sublime et si exact, qu'il semble que Dieu ait conduit la plume de sa servante, en même temps qu'il gouvernait son cœur. On n'y voit aucun trait

1. Lettre 50, page 100.
2. Vie par Mgr Languet, liv. 6, xc.

de cette fausse spiritualité, qui se trouve dans certains ouvrages de cette époque. Elle qui, dès son enfance, avait été élevée à un haut degré de contemplation, ne manifeste, dans ses enseignements, aucun goût pour les voies extraordinaires ; elle ne connaît d'autre voie de perfection que l'humiliation, la souffrance et surtout l'amour divin, parce que c'est là tout l'Evangile.

« En effet, ce qui mérite d'être plus particulièrement remarqué, c'est qu'elle s'efforce de conduire tous les fidèles, de quelque état qu'ils soient, au Cœur de Jésus [par l'amour], et qu'elle présente la dévotion à ce divin Cœur comme un moyen efficace de perfection. Elle montre comment, dans le Cœur de Jésus, on trouve toutes les grâces, tous les sentiments et toutes les vertus propres à réformer notre cœur ; elle fait voir comment cette dévotion ne tend qu'à inspirer l'amour de Jésus-Christ, et par l'amour l'imitation de ses vertus, de ses sentiments, de ses dispositions. Précieuse dévotion ! qui [n'a qu'un but] : conduire à l'amour le plus parfait, et, par cet amour, à la pratique des plus sublimes vertus du christianisme. »

Tout le programme de perfection tracé par la servante de Dieu peut donc se formuler ainsi : Imitez le Cœur de Jésus spécialement dans sa vie eucharistique, et gravez en vous, par l'amour, tous ses traits divins.

C'est Notre-Seigneur lui-même qui enseigna à la Bienheureuse ce qu'on peut appeler la voie eucha-

ristique de la perfection, véritable chemin raccourci pour arriver à la sainteté. Nous avons raconté comment ce divin Maître, voulant encourager sa servante à faire le vœu de perfection, dont elle craignait de ne pas observer toutes les clauses contenues en dix-sept articles, se contenta de lui dire[1] :

« *Ne sois appliquée qu'à m'aimer ; par là tu en feras plus que tu n'en promets.* »

III

Échelle merveilleuse de perfection, que la bienheureuse Marguerite-Marie propose aux serviteurs du Sacré-Cœur. Ses trente-trois degrés.

On peut, avec la servante de Dieu, distinguer dans la vie eucharistique du Cœur de Jésus trente-trois principaux traits de perfection, que nous devons nous efforcer de reproduire en nous. Avant de les étudier en détail, énumérons sommairement les degrés de cette merveilleuse échelle, par laquelle le chrétien doit s'élever vers le Sacré-Cœur. Heureuse l'âme fidèle qui, soutenue par l'amour divin, s'efforcera d'accomplir ces saintes ascensions dans son cœur ! Beatus vir, cujus est auxilium abs te; ascensiones in corde suo disposuit. (Ps, 83, 6.)

1. Voir tome 2, du *Règne du Cœur de Jésus*, Ire partie, p. 99.

La Bienheureuse montre d'abord comment, dans la divine Eucharistie, le Cœur de Jésus mène :

1. Une vie de sainteté ;
2. Une vie de détachement universel ;
3. Une vie de force, dans une faiblesse apparente.

Elle indique ensuite comment nous devons reproduire en nous ces trois premiers caractères de la vie eucharistique du Sacré-Cœur, par la pratique de ce qu'on peut appeler les trois vertus préparatoires au règne de ce divin Cœur : la haine du péché, le détachement des créatures et la force dans le combat spirituel.

4. L'amour de la Croix est le quatrième caractère de la vie eucharistique. Quoique le Sacré-Cœur ne puisse pas souffrir dans cette vie, il apparut souvent, dans la sainte Hostie, comme brisé de douleur ou comme tout ensanglanté par les instruments de la Passion. Par ces visions symboliques, il voulait d'abord rappeler aux hommes combien il a souffert pour leur amour, pendant sa vie mortelle, soit par suite des peines que cette vie lui procura, soit par la prévision des indignes traitements que lui réservait la vie eucharistique. De plus, il voulait montrer par là combien il aime la Croix, et quel ardent désir il a de voir ses serviteurs fidèles l'aider à satisfaire cet amour, en prenant sur eux les saintes rigueurs de cette Croix chérie, qu'il ne peut plus ressentir en lui-même.

La bienheureuse Marguerite-Marie nous enseigne ensuite comment nous devons imiter :

5. La vie de douceur du Cœur de Jésus ;

6. Sa vie d'humilité ;

7. Sa vie d'union avec l'adorable Trinité.

Voici votre modèle ! ! Imitez-le !

Nous apprendrons successivement, à la même école, les divers devoirs de la vie chrétienne :

8. La pratique de la présence de Dieu ; dans l'Eucharistie, en effet, Jésus est constamment sous le regard de son divin Père ;

9. La vie de recueillement ; qui n'admirerait le recueillement du divin prisonnier du Tabernacle ?

10. L'esprit de sacrifice, que nous prêche l'Agneau perpétuellement immolé.

1. Statue de l'Institut catholique de Vaucouleurs (Meuse).

Auprès du Tabernacle, l'âme chrétienne apprend aussi que sa vie doit être, comme celle du Cœur de Jésus :

11. Une vie de mort ;
12. Une vie d'adoration ;
13. Une vie d'action de grâces :
14. Une vie de réparation ;
15. Une vie d'amour ;
16. Une vie de louanges ;
17. Une vie de prière et d'oraison ;
18. Une vie de fidélité à la loi divine et au règlement qu'on s'est tracé.

Près du Cœur de Jésus, vivant dans le Saint-Sacrement, nous apprenons encore à mieux apprécier les trois principaux moyens offerts aux chrétiens pour entretenir et augmenter en eux la vie de la grâce :

19. La sainte Messe ;
20. La sainte Communion ;
21. La visite au Saint-Sacrement.

En effet, qu'est-ce qui donne des attraits irrésistibles à ces grands actes de la vie chrétienne ? Qu'est-ce qui leur communique une efficacité toute-puissante pour sanctifier les âmes ? C'est le Cœur de Jésus, *qui est là* nuit et jour : *Cor meum ibi cunctis diebus. Il est là* sur l'autel pendant la messe, pour s'offrir comme victime ; *il est là* dans l'hostie de la communion, pour se donner aux âmes ; *il est là* perpétuellement présent dans le Tabernacle, pour recevoir nos visites ; et *il est là*,

non seulement comme un modèle à imiter et comme une source où l'on peut puiser, mais comme le principe et l'auteur de tous nos actes sanctifiants. Pour entendre la sainte messe, pour communier, pour faire nos visites eucharistiques, d'une façon fructueuse, il suffit de nous unir au Cœur de Jésus, qui nous communiquera ses saintes lumières et ses divines affections.

C'est aussi à l'école de ce Cœur divin que la bienheureuse Marguerite-Marie nous invite à venir apprendre :

22. La dévotion envers Marie et envers saint Joseph ;

23. La dévotion envers les saints Anges ;

24. La dévotion envers les Saints, spécialement envers ceux qui ont eu le plus d'amour pour ce Cœur sacré ;

25. La dévotion envers les âmes du Purgatoire.

Que de fois Notre-Seigneur ne fit-il pas connaître à la Bienheureuse la tendre prédilection de son divin Cœur pour Marie et Joseph, pour les Anges et les Saints, et pour les âmes du Purgatoire !

Non seulement le Cœur de Jésus, au Saint-Sacrement, est le modèle et le principe de la vie chrétienne, mais il nous y apparaît comme le religieux parfait et comme le modèle des ouvriers apostoliques. En effet, dans la divine Eucharistie, il mène :

26. Une vie de pauvreté ;

27. Une vie de pureté ;

28. Une vie d'obéissance et de régularité ;

29. Une vie de silence et de retraite ;

30. La vie contemplative.

La vie eucharistique de Notre-Seigneur est de plus :

31. Une vie active, une vie de zèle, « une vie d'opération », dit la Bienheureuse. Dans son inaction apparente, le divin hôte du Tabernacle est le véritable ou plutôt l'unique ouvrier du Père pour le salut du monde. Ceux qu'on appelle les ouvriers apostoliques ne sont que ses instruments. Comme il suffit au fil métallique d'être en communication avec un foyer d'électricité, pour produire des gerbes lumineuses d'une éblouissante splendeur, et pour mettre en mouvement les machines les plus puissantes, de même pour éclairer et pour embraser les âmes, pour produire les grandes œuvres de Dieu ici-bas, il suffit que les auxiliaires humains, choisis par le Sauveur, soient constamment et intimement unis à son Cœur sacré, le foyer de toute vie et de tout mouvement. En effet, dit la Bienheureuse :

32. « Toute lumière [et toute grâce] découlent du Cœur divin. »

Il est un dernier bien, dont le Cœur de Jésus est l'unique principe : bien ineffable qui surpasse tout sentiment et qui n'aura sa plénitude que dans le Ciel :

33. La paix. O vous tous qui désirez la paix pour vous-mêmes, la paix pour vos familles, la

paix pour la société, allez au Tabernacle, allez au Cœur de celui qui se nomme : le Dieu de la paix.

Tels sont les trente-trois principaux caractères ou fruits de la vie eucharistique. Dans le tome troisième, nous étudierons les sept premiers degrés ; les vingt-trois suivants (8-30) feront l'objet du tome quatrième, et une partie du tome cinquième sera consacrée aux trois derniers. Quels précieux sujets de méditation ne pourrons-nous pas trouver dans les pages suivantes, spécialement pour chacun des trente-trois jours du mois du Sacré-Cœur ! Hâtons-nous de gravir les degrés de cette admirable échelle du divin amour, présentée par le Cœur de Jésus à ses serviteurs. Heureuses les âmes qui, par leur générosité, s'efforceront d'en franchir toutes les ascensions ! Chacun de ces degrés, quoique désigné sous un nom particulier, est une ascension dans l'amour divin.

« Sans nous amuser à vouloir toujours de nou-
« veaux moyens pour notre perfection, dit la bien-
« heureuse Marguerite-Marie [1], souvenons-nous
« qu'en un mot la nôtre consiste à conformer notre
« vie et nos actions aux saintes maximes du Cœur
« de Jésus, surtout à sa douceur, à son humilité
« et à sa charité, ne voulant plus d'autres délices
« en la vie que de nous étudier à nous conformer
« à lui. Nous y parviendrons en l'aimant souve-

1. Avis 19, 23, 41, 46, 50. — Lettres 50, 71, à la sœur de Thelis.

« rainement, par une entière mort à notre propre « volonté et à nos inclinations.

A tous les chrétiens généreux la servante de Dieu jette ce cri d'appel; puisse-t-il être entendu !

« Accourez, volez, peuple fidèle 1
« Vers ce Cœur où réside la paix ;
« Formez-vous sur ce parfait modèle,
« Avec soin gravez-en tous les traits. »

1. Cantique, 8e str., p. 520.

Vue de Paray-le-Monial.

1re PARTIE

VERTUS PRÉPARATOIRES
AU RÈGNE DU SACRÉ-CŒUR

Le Cœur de Jésus veut régner dans nos cœurs par son amour ; mais avant d'entrer dans son royaume et de s'asseoir sur son trône, le divin Roi veut que nous en bannissions ses deux grands adversaires : le péché et l'amour désordonné de nous-même et des créatures : ce qui ne peut se faire sans un combat courageux et sans une lutte persévérante.

Les vertus à opposer à ces ennemis du Cœur de Jésus et de son amour, sont : *la haine du péché, le détachement* de nous-même et le *détachement* des créatures. Comme l'acquisition de ces vertus difficiles ne peut se faire sans de généreux efforts, la bienheureuse Marguerite-Marie demande qu'on appelle, comme auxiliaire, *la vertu de force*, pour soutenir vaillamment les combats de la vie spirituelle.

CHAPITRE PREMIER

LA HAINE DU PÉCHÉ

Le péché est l'irréconciliable ennemi du Cœur de Jésus; aussi la vraie dévotion envers ce divin Cœur doit-elle bannir « *toute faute faite avec vue* », dit la bienheureuse Marguerite-Marie. Écoutons les précieux enseignements que la servante de Dieu nous a laissés : 1° Sur la haine que le serviteur du Sacré-Cœur doit avoir pour toute faute volontaire, 2° en particulier, pour quelques infidélités spécialement odieuses à ce divin Cœur; et 3° sur les principaux remèdes à opposer au péché. 4° Nous verrons ensuite de quelle crainte la Bienheureuse était pénétrée à l'égard de la moindre offense de Dieu.

I

Haine que le serviteur du Sacré-Cœur doit avoir pour toute faute volontaire; conduite à tenir à l'égard des péchés de fragilité.

Le *péché* est une désobéissance à Dieu ou une transgression de la loi divine, soit naturelle, soit positive.

Si cette transgression se fait en matière grave et avec un consentement parfait, elle constitue un *péché mortel*, qui, en nous privant de la grâce

sanctifiante, nous rend dignes des châtiments éternels de l'enfer.

Le *péché véniel* est une transgression légère, qui affaiblit en nous la grâce, sans pourtant nous en priver complètement. Ce péché est de deux sortes: l'un, *délibéré*, suppose un consentement parfait à une violation légère de la loi divine : c'est ce que la bienheureuse Marguerite-Marie appelle « les fautes avec vue » ; l'autre, *de fragilité*, est plutôt le fruit de la faiblesse humaine que l'acte délibéré de la volonté, quoique celle-ci y participe cependant en quelque manière ; sans cette participation, en effet, il n'y aurait nulle offense pour Dieu.

Deux motifs principaux doivent nous inspirer une horreur absolue pour tout péché : le premier est le mal que l'âme du pécheur en ressent; mais le principal est l'injure que cette faute fait au Cœur de Jésus, et l'opposition qu'elle établit entre l'âme qui en est souillée et ce divin Cœur qui est la sainteté même. Du fond de son Tabernacle, Notre-Seigneur semble nous dire comme aux Juifs : « Qui de vous pourrait m'accuser de péché ? » En effet, aucune poussière humaine ne vient ternir la beauté immaculée de la sainteté eucharistique du Sacré-Cœur ; la splendeur de cette divine sainteté ravissait d'admiration la Bienheureuse, surtout depuis le jour où elle entendit les Séraphins chanter : « Saint ! Saint ! Saint ! » autour du ciel terrestre du Dieu de l'Eucharistie.

1° La servante de Dieu parle rarement du *péché mortel*; il lui apparaissait si horrible, qu'elle semblait à peine supposer qu'un chrétien pût avoir assez de malice pour donner accès dans son cœur à un tel monstre.

Notre-Seigneur, voulant inspirer à cette vierge fidèle une horreur plus grande encore pour ce péché, lui fit voir l'état affreux d'une âme privée de la grâce sanctifiante ; ce spectacle la terrifia, et chaque fois que, durant le reste de sa vie, elle se rappelait cette vision, elle en était glacée d'épouvante[1]. Craignant d'être elle-même dans cet état lamentable : « Hélas ! s'écriait-elle, que « pourrais-je faire et souffrir qui pût égaler la gran- « deur de mes crimes ? Ils me tiennent continuel- « lement dans un abîme de confusion, depuis que « mon Dieu m'a fait voir l'horrible figure d'une âme « en péché mortel, et la grièvité du péché qui, « s'attaquant à une bonté infiniment aimable, « lui est extrêmement injurieux. Cette vue me fait « plus souffrir que toutes les autres peines. Je « voudrais avoir souffert, au commencement de ma « vie, toutes les peines dues à tous les péchés que « j'ai commis, pour qu'elles m'eussent servi de « préservatif [contre ces fautes] et m'eussent empê- « ché de les commettre. [Oui !] je le voudrais de « tout mon cœur, plutôt que d'avoir été si misé- « rable que de commettre ces péchés, encore

1. Vie par elle, p. 367.

« même que je serais assurée que mon Dieu, par « son infinie miséricorde, me les pardonnera sans « me livrer à ces peines. »

Dans une autre circonstance, Notre-Seigneur se montrant à Marguerite-Marie, sous la figure d'un *Ecce homo*[1], lui dit :

« *Voilà le pitoyable état où les pécheurs me mettent.* »

« Alors, raconte la servante de Dieu, je com- « mençai à mieux comprendre [encore] la gravité « et la malice du péché. Je le détestais si fort « dans mon cœur, que j'aurais mille fois « mieux aimé me précipiter dans l'enfer que d'en « commettre un volontairement : O mauvais « péché, disais-je, que tu es détestable pour l'injure « que tu fais à mon Souverain Bien ! »

Afin de détourner ses chères novices de l'effrayant malheur de perdre l'amitié du Cœur de Jésus[2] : « Vos noms, leur disait-elle, sont marqués dans le « Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ par « l'excès de son amour, mais vous êtes encore dans « la liberté de les effacer. Prenez garde que ce « malheur ne nous arrive : ce qui ne pourrait être « que par le péché mortel, après vous être dé- « tournées et éloignées de ce divin Cœur, lequel ne « vous rejettera pas que, premièrement, vous ne « l'ayez méprisé et oublié. Soyez donc constam-

1. Vie par elle, p. 366.
2. Avis 52, p. 439.

« ment fidèles à faire tout ce que le Seigneur vous « fera connaître lui être agréable[1], et à éviter tout « ce qu'il vous fera connaître lui déplaire, afin que « vous ne perdiez jamais l'amitié de son Sacré- « Cœur. »

2° Si la Bienheureuse parle assez rarement du péché mortel, elle revient, au contraire, très fréquemment sur le soin attentif que le serviteur du Sacré-Cœur doit mettre à éviter le *péché véniel*. Les fautes légères *délibérées*, spécialement l'habitude de ces fautes, ne lui inspiraient guère moins d'horreur, que le péché mortel. Vouloir, de propos délibéré, déplaire à Dieu et contrister le Cœur de Jésus, même en chose légère, lui semblait un crime si horrible, qu'elle eût accepté avec joie de subir tous les tourments de l'enfer, plutôt que de consentir à un tel mal.

« Surtout plus de faute avec vue, disait-elle « souvent. J'avoue que ces fautes me sont insup- « portables, parce qu'elles blessent le Cœur de « Dieu.

« Sur quelque faute que j'avais faite, raconte- « t-elle, mon divin Maître me fit, une fois, cette « leçon[2]. Il me dit :

« *Apprends que je suis un Maître saint et qui « enseigne la sainteté. Je suis pur, et ne puis souffrir*

1. Avis 5, p. 376.
2. Vie par elle-même, p. 323. — Vie par les contemp., p. 72.

« *la moindre tache.*
« *Si je suis doux à sup-*
« *porter tes faiblesses,*
« *je ne serai pas moins*
« *sévère et exact à cor-*
« *riger et à punir tes*
« *infidélités.* »

« C'est ce qu'il m'a
« bien fait expérimen-
« ter toute ma vie, con-
« tinue-t-elle ; car je
« puis dire qu'il ne me
« laissait pas passer
« la moindre faute, où
« il y eût tant soit peu
« de volonté ou de
« négligence, sans
« qu'il m'en reprît et
« punît, quoique tou-
« jours dans sa misé-
« ricorde et bonté infi-
« nie. Chacun de mes
« manquements trou-
« vait sa peine parti-
« culière dans le pur-
« gatoire [de douleur],
« où il me « purifiait

O vous tous qui m'aimez! Si vous saviez combien mon Cœur a en horreur toute faute volontaire 1 !

1. H. Chabin, peintre-verrier, 3, boulevard Montparnasse, Paris.

« pour me rendre moins indigne de sa divine « présence, de ses communications et de son « opération ; car il opérait tout en moi. »

Formée à une telle école, la servante de Dieu ne pouvait supporter ni en elle-même ni dans les autres les fautes commises de propos délibéré. Elle écrivait à une religieuse tiède et négligente[1] : « Tant « de rechutes volontaires sont bien dangereuses, « surtout à une âme religieuse. Hélas ! ma chère « Sœur, si vous pouviez comprendre quel grand « tort vous faites [par là] à votre pauvre âme et de « combien de grâces vous la privez ! La perte de « ces grâces ralentit votre cœur dans le chemin « de la perfection et vous affaiblit beaucoup. Par « ces fréquentes chutes volontaires, votre âme est « exposée à un péril évident de perdre l'amitié de « son Dieu, et quel bien pourrait avoir une âme « qui a perdu son Dieu ? Le Seigneur ne peut « l'écouter, ni même ceux qui le prient pour elle, « tandis qu'elle refuse elle-même de l'entendre et « de se convertir toute à lui. Il lui ferme l'entrée « de son Sacré-Cœur, parce qu'elle l'a chassé du « sien.

« Soyez donc constamment fidèle à éviter tout « ce que le Seigneur vous fera connaître lui dé- « plaire, afin que vous ne perdiez jamais l'amitié « de son Cœur sacré. [Oh !] je vous en conjure, « gardez-vous de commettre des fautes volontai-

1. Lettre 71, p. 133. — Lettre 72, p. 136.

« res ! [Non,] il ne faut plus de fautes volontaires, « si vous désirez rentrer dans les bonnes grâces « de Notre-Seigneur Jésus-Christ; autrement, « c'est en vain que vous le chercherez, car il se « jouera de vous, comme vous vous serez jouée de « sa grâce. Point de fautes de propos délibéré, et « vous réjouirez infiniment celle qui est toute à « vous en l'amour du Sacré Cœur de Jésus [1]. »

3° Il est nécessaire de remarquer que, dans tout ce qui précède, la bienheureuse Marguerite-Marie parle « des fautes faites avec vue, des infidélités volontaires », et non des *fautes de fragilité*, auxquelles la volonté a peu de part, et dans lesquelles « le juste lui-même tombe sept fois le jour [2] », c'est-à-dire souvent.

Tout en recommandant de faire des efforts sérieux et persévérants, afin de diminuer, le plus possible, le nombre de ces dernières, la servante de Dieu ne veut cependant pas que leur vue jette les âmes dans le découragement ; elle conseille, au contraire, de s'en servir comme d'un moyen efficace pour avancer dans la perfection. Ces fautes, en effet, nous fortifient dans la pratique de l'humilité et excitent notre vigilance.

« Vous vous étudierez, disait-elle à ses novices [3],

1. Voir tome IV, *du Règne du Sacré-Cœur*, Ier livre, 2e partie, chap. 8 : les Novices selon le Sacré-Cœur, I. 2 — Fuite des moindres fautes volontaires.

2. Prov., xxiv, 16.

3. 41e avis, p. 423. — 48e avis, p. 432.

« à une généreuse humilité, qui ne vous abattra « pas le courage dans la vue de vos défauts et im- « perfections ! Soyez donc humblement coura- « geuses à ne point vous laisser abattre pour vos « fautes ; mais, au contraire, après vous être hu- « miliées, recommencez tout de nouveau à vous « rendre fidèles, parce que le Sacré-Cœur aime « cette manière d'agir, qui tient l'âme en paix. »

« Hélas[1] ! ajoutait-elle, en parlant d'elle-même ; « je ne suis pas fidèle et je tombe souvent : ce à « quoi, quelquefois, Notre-Seigneur semble pren- « dre plaisir, tant pour confondre mon orgueil, « que pour m'établir dans la défiance de moi- « même, en voyant que, sans ce Souverain Bien « de mon âme, je ne pourrais faire que le mal et « des chutes continuelles, sans m'en pouvoir rele- « ver. Alors, comme un bon Père, il vient à mon « secours, et, me tendant les bras de son amour, « il me dit :

« *Tu connais donc bien que tu ne peux rien sans « moi !* »

« Ce qui me fait fondre de reconnaissance en- « vers son amoureuse bonté. Je suis [alors] tou- « chée jusqu'aux larmes, de voir qu'il ne se venge « de mes péchés et de mes continuelles infidélités, « que par des excès d'amour, par lesquels il sem- « ble combattre mes ingratitudes. Il les expose « quelquefois devant mes yeux, avec la multitude

1. II[e] vol., p. 337.

« de ses grâces, me mettant dans l'impuissance « de lui parler [autrement] que par mes larmes. « Je souffre alors plus que je ne peux dire. C'est « ainsi que ce divin amour se joue de son indigne « esclave. »

II

Haine particulière que le serviteur du Sacré-Cœur doit avoir pour quelques fautes spécialement odieuses à ce divin Cœur.

Quoique la bienheureuse Marguerite-Marie recommande la fuite de tout péché, il est cependant certaines fautes et infidélités contre lesquelles elle prémunit, d'une façon spéciale, les âmes qui veulent être entièrement dévouées au Cœur de Jésus[1] :

[Voici] « ce que mon divin Maître reprend le « plus sévèrement, écrit la servante de Dieu[2].

1° « C'est [d'abord] *le manquement de respect* « *devant le Très Saint Sacrement,* surtout dans le « temps de l'office et de l'oraison ; car il a soif « d'être aimé des hommes dans ce Sacrement de « son amour[3]. »

Hélas ! que de chrétiens blessent le Cœur de Jésus par leurs irrévérences, par leur attitude

1. Pour compléter les enseignements contenus dans ce chapitre, voir les principales causes des souffrances des âmes du Purgatoire, tome IV du *Règne du Sacré-Cœur,* II[e] livre, chap. 5, II.

2. Vie par elle, p. 323.

3. Lettre au P. Croiset 1690.

négligée dans les églises, par leurs conversations inutiles, par leur sans gêne, même pendant la sainte messe et les offices divins !

2° « C'est [ensuite] *la vaine curiosité* », c'est-à-dire le désir immodéré de voir, d'entendre et de savoir. Rien ne contrarie tant l'amour divin dans un cœur, que l'avidité passionnée pour les nouvelles, pour la vue et les visites du monde. « Cette vaine curiosité » est l'ennemie déclarée de la modestie chrétienne et du recueillement intérieur ; disons plus, elle est le principe de toutes les grandes fautes. N'est-ce pas la curiosité d'Ève qui perdit le genre humain ?

3° « Ce sont [encore] *les défauts de droiture et de pureté dans les intentions* », [car l'amour divin suppose qu'on agit uniquement dans l'intention de plaire au Cœur de Jésus]. « Mon divin Maître, écrit la Bienheureuse, me dit une fois :

« *Il faut que tu agisses en simplicité de cœur, avec* « *une intention droite et pure en ma présence, car je* « *ne peux souffrir le moindre détour.* »

« 4° Ce divin Maître, [doux et humble de Cœur,] « reprend sévèrement [aussi] les moindres *défauts* « *d'humilité*[1]. »

« Une fois, raconte la Bienheureuse, m'étant

1. Vie par elle, p. 330. — Vie par les Contemp., p. 86.

« laissée aller à quelque mouvement de vanité,
« en parlant de moi-même, ô mon Dieu ! combien
« de larmes et de gémissements me causa cette
« faute ! Car, lorsque nous fûmes seul à seule,
« il me reprit en cette manière et d'un visage
« sévère :

« *Qu'as-tu, ô poudre et cendre, de quoi pouvoir te*
« *glorifier ? Tu n'as rien de toi que le néant et la*
« *misère ; tu ne dois jamais le perdre de vue, non*
« *plus que sortir de l'abîme de ton néant.* »

Ames chrétiennes, qui avez le désir sincère d'aimer le Cœur de Jésus, méditez ces reproches divins. Hélas ! Plus justement que l'humble vierge de Paray, nous les méritons pour tant d'actes d'ambition, d'orgueil et d'amour-propre. Écoutons avec non moins d'attention ce que la servante de Dieu nous dit des manquements à la charité, tels que la médisance, les critiques acerbes, les divisions, les jugements téméraires. Ces manquements, hélas ! ne forment-ils pas le défaut dominant du siècle ?

5° « Les yeux purs et clairvoyants du divin
« Maître, continue la Bienheureuse[1], découvrent
« jusqu'aux moindres *défauts de charité*, pour les
« reprendre sévèrement. »

Les sœurs novices[2] ayant commis quelques manquements à la charité, en défendant leur

1. Vie par elle, p. 323.
2. Défi 57 II· vol., p. 446.

sainte maîtresse injustement persécutée, celle-ci leur adressa une forte réprimande et leur imposa une pénitence : « Pour cette même intention, leur « écrivait-elle, vous direz, tous les jours, l'*Ave* « *Maria filia Dei Patris*, et trois *Sanctus Deus*, pour « demander l'esprit d'union les unes pour les au- « tres. Mais si, au contraire, vous manquez [encore] « à la charité, je prierai moi-même le Sacré-Cœur « de s'en venger. »

6° Parmi les fautes que le Sacré-Cœur a le plus en horreur, la Bienheureuse place *les défauts de sincérité et de franchise, la duplicité* dans les paroles et dans les actions, surtout dans la manifestation de la conscience aux guides spirituels, qui nous sont donnés pour nous diriger dans la voie du salut.

Le 4 février 1684[1], elle écrivait à une personne du monde : « Vous souhaitez, ma chère sœur, que « je vous dise ma pensée sur le choix de votre « vocation. Je ne peux vous en dire autre chose, « sinon de suivre le conseil de celui qui vous con- « duit. Vous me dites qu'il ne vous connaît pas ; « c'est ce qui me surprend fort, parce que nous « devons faire connaître la vérité de nos bons dé- « sirs, plus par les œuvres que par les paroles, qui « sont suspectes, si notre conduite ne les vérifie. « A vous parler franchement, je ne puis accorder

1. Lettre 23, p. 45.

« ces deux choses ensemble dans une âme : qu'elle
« veuille être toute à Dieu, et qu'elle puisse com-
« mettre souvent et volontairement des manque-
« ments de sincérité et de vraie simplicité ! [Je ne
« puis comprendre] que, sans en avoir la vue,
« elle cherche certains détours et déguisements
« dans ses paroles et dans ses actions, n'allant pas
« le droit chemin de ceux qui n'envisagent que
« Dieu. Ces manquements, dont je viens de parler,
« me paraissent si horribles, que je ne veux pour-
« tant pas croire, ma chère sœur, que vous y tom-
« biez. Ils sont si incompatibles avec l'esprit de
« Dieu et son amour, que non seulement une âme
« [qui les commet,] ne pourra jamais faire aucun
« progrès dans la perfection ni acquérir aucune
« vertu, mais encore, c'est par ces défauts de sim-
« plicité qu'on donne tout pouvoir à l'ennemi de
« nous rendre comme son jouet, et de nous trom-
« per, comme il le voudra. Car il est assez fort,
« pourvu que nous lui gardions le secret ; puisque
« rien ne le confond tant et ne le rend plus impuis-
« sant à notre égard, que la sincère accusation de
« nos fautes. Manifestons donc simplement notre
« bien et notre mal à ceux qui nous conduisent ; le
« tout sans exagération ni dissimulation, afin qu'ils
« nous connaissent, pour nous conduire à la per-
« fection que Dieu demande de nous. Écoutons
« avec humilité et soumission ce qu'ils nous
« disent, pour l'accomplir avec simplicité, en quoi
« que ce soit, hors l'offense de Dieu. Voilà, ma

« chère amie, ce qu'il m'est venu en pensée de vous « dire à présent.

« Je ne sais pourquoi Dieu a permis que je vous « parle de cette sainte simplicité, si ce n'est parce « qu'il me semble avoir tant d'horreur du con- « traire, que, quand je verrais dans une âme toutes « les autres vertus sans celle de sincérité, et quand « même elle serait favorisée de plusieurs autres « grâces, tout cela, dis-je, ne me semblerait que « tromperies et illusions. Mais c'est assez dit là- « dessus. Suivez, en tout [point], ce que le bon « Père [qui vous dirige] vous ordonne, car il désire « votre vrai bien pour la gloire de Dieu. »

Elle donnait les mêmes conseils aux novices[1] : « Ne cachez rien à ceux qui vous conduisent, ni le « bien ni le mal, et Dieu vous bénira, leur disait- « elle ; car il est ennemi de tout détour et dupli- « cité. Remarquez que c'est le démon qui vous « fait manquer de simplicité, pour vous empêcher « de rompre le lien par lequel il vous tient attachées, « et de vous unir au Sacré Cœur de Notre-Sei- « gneur. Lorsque vous manquerez à la simplicité, « vous perdrez l'amitié du Sacré Cœur de Jésus, « lequel laissera le vôtre comme une terre stérile, « qui ne produit que des épines et des chardons : « c'est-à-dire des fautes et des imperfections ; « cela s'entend des fautes et des imperfections vo- « lontaires. »

1. Avis 41, p. 422. — Avis 13.

7° Ce que le Cœur de Jésus veut surtout détruire dans les âmes, c'est *la tiédeur*, c'est-à-dire l'état habituel de négligence et de nonchalance au service divin. Il dit un jour à la Bienheureuse Marguerite-Marie :

« *Je ne puis supporter les âmes tièdes et lâches*[1]. »

Hélas ! la tiédeur est une épidémie presque universelle parmi les chrétiens de notre siècle. A combien d'âmes Notre-Seigneur pourrait adresser le reproche sévère qu'il faisait à un évêque du premier siècle[2] : « Je connais vos œuvres et je sais que vous n'êtes ni froid ni chaud. Que n'êtes-vous l'un ou l'autre ! Mais parce que vous êtes tiède, c'est-à-dire ni froid ni chaud, je suis sur le point de vous vomir de ma bouche » et de vous rejeter de mon Cœur.

La tiédeur doit donc être l'objet de la plus vive horreur, pour tout chrétien qui aspire à être un véritable et dévot serviteur du Sacré-Cœur. La Bienheureuse l'avait en telle aversion, que, malgré sa compatissante charité, elle censurait sévèrement les personnes en qui elle reconnaissait des marques de cet état si odieux au Cœur de Jésus.

« Voyez-vous, mes chères enfants du Sacré « Cœur de Jésus[3], disait-elle à ses novices ; vous « me forcez d'écrire ce que je vous dis de lui ; mais « si vous n'en profitez pas, je le prierai moi-même

1. Vie de la Bienheureuse par elle-même, p. 323.
2. Apocal. III 16.
3. Avis 47, p. 429. — Ecrits divers, vol. II, p. 470.

« de s'en venger, c'est-à-dire si vous venez à l'ou-
« blier et à le mépriser ; prenez-y garde, je vous
« en ai souvent averties. Il semble que tous les
« trésors de ce Sacré Cœur sont dépliés pour vous
« enrichir. Mais tout particulièrement, si, après
« cela, vous venez à vous relâcher et dégoûter de
« la fidélité qu'il demande et que vous lui avez
« promise, je crois qu'il ne sera pas moins libéral
« en sévérité, pour se venger de vos ingratitudes.
« Prenez-y garde ! Je vous en avertis souvent ;
« mais je serais alors contre vous. Demandez par-
« don au Cœur de Jésus pour toutes vos froideurs
« et langueurs, et, en satisfaction, faites toutes
« vos actions en esprit d'amour. Soyez fidèles,
« constantes et ardentes ; je ne saurais assez le
« redire pour le mal qui vous reviendrait du con-
« traire. Je vous en dis plus que je ne pensais, et
« même quelquefois plus que je ne voudrais. »

8° Il est une huitième infidélité, contre laquelle la bienheureuse Marguerite-Marie nous prémunit d'une façon particulière : ce sont les *résistances volontaires à la grâce.*

Il faut entendre par là le refus qu'une âme fait de suivre une lumière surnaturelle, une inspiration sainte que Dieu lui donne pour la porter à faire une bonne œuvre, à accomplir un sacrifice. En effet, c'est par les grâces actuelles, comme par une voix intérieure, que Dieu nous manifeste sa volonté ; les repousser, c'est une sorte de désobéis

sance à l'appel divin. Ces résistances forment l'un des plus grands obstacles à l'amour du Cœur de Jésus. Aussi est-ce avec les plus persévérantes instances et avec une force étonnante, que la Bienheureuse prémunit les fidèles, soit dans ses lettres, soit dans ses avis, contre cet écueil si dangereux pour ceux qui veulent servir le Sacré-Cœur :

« Pour le présent[1], disait-elle aux novices, je « vous conjure de faire valoir les grâces que le « Cœur de Jésus est prêt de vous faire, dans les « occasions, si vous êtes fidèles. Votre faiblesse est « si grande, qu'avec le temps, quelques-unes pour- « raient tourner ces grâces en mépris : ce qui « serait un grand malheur pour vous, malheur plus « grand que je ne puis l'exprimer. J'espère qu'après « en avoir été averties, vous serez toutes si fidèles « à ce divin Cœur, et vous vous tiendrez tellement « sur vos gardes, que ce malheur n'arrivera pas ; « mais, qu'au contraire, vous vous insinuerez de « plus en plus dans son amitié divine, afin qu'il « vous consume dans ses plus pures flammes et « vous reçoive à la mort.

« Si donc vous voulez seconder le désir de « Notre-Seigneur Jésus-Christ et vous rendre ses « véritables disciples, il faut renoncer à tous les « raisonnements humains, ne pas disputer avec les « mouvements de la grâce, lorsqu'elle vous presse « de pratiquer la vertu, pour vous faire faire le

1. Défi 52, p. 439, etc., etc.

« bien ou vous faire éviter le mal. Il faut suivre « courageusement les bons mouvements qu'elle « vous donne, malgré toutes les répugnances et « les oppositions de la nature.

« Pensez que cette même grâce, qui vous presse « et vous sollicite à présent si vivement et à laquelle « vous avez tant de fois résisté, se lassera, se ra- « lentira peu à peu, se relâchera et se retirera de « vous, et vous laissera froides et insensibles à « votre propre malheur. Votre âme sera comme « une terre sèche et stérile, qui ne portera que des « fruits de perdition. Vous aurez ensuite beau la « chercher et la demander, vous ne pourrez l'ob- « tenir. Le Sacré Cœur de Jésus se jouera de vous « comme vous vous serez jouées de sa grâce, « car elle vient, elle passe et ne retourne plus. « Voilà ce qui arrive aux âmes lâches que le Sei- « gneur a commencé à vomir de son Sacré Cœur ; « il les abandonne à elles-mêmes. Dieu vous garde « de ce malheur, lequel ne vous arrivera pas, je « l'espère de la bonté divine, si, lorsque vous en- « tendez sa voix, vous n'endurcissez pas votre cœur.

« Souvenez-vous donc souvent de cette parole : « *Si aujourd'hui vous entendez la voix du Seigneur,* « *n'endurcissez pas votre cœur.* Je vous dis ceci, « comme à mes chères amies dans le Sacré Cœur « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que vous y « preniez garde, que vous préveniez ce mal et n'y « tombiez jamais, car il est plus grand qu'on ne « peut l'exprimer. [Oui], soyez fidèles au Sacré

« Cœur de Jésus : c'est le souhait que vous fait « votre indigne sœur et servante, qui vous aime « sincèrement et qui voudrait pouvoir vous le « témoigner. Je supplie le Cœur adorable [1] de ne « pas permettre que nous lui fassions de résistance ; « sa bonté nous fasse la miséricorde d'être, à « l'avenir, plus fidèles aux mouvements de la grâce. « *Amen.* »

La servante de Dieu adressait ce reproche sévère à une religieuse ursuline, son ancienne élève [2] : « Je crois que Notre-Seigneur n'est « point content de votre procédé, et je crains « bien qu'il ne se lasse de votre résistance « et, qu'après avoir essayé en vain de gagner « votre cœur, en frappant sans cesse à la « porte, sans y pouvoir entrer, il ne se retire en « l'abandonnant à ses ennemis. Je sais bien que « vous ne manquez pas de lumière sur tout ce « qu'il veut de vous dans l'état où vous êtes enga- « gée. Eh ! quelle peine s'attirera le serviteur qui « connaît la volonté de son Maître et ne l'accom- « plit pas ! J'espère pourtant que votre bon cœur « ne prendra point ceci en mauvaise part, mais « que plutôt vous y ferez un peu de réflexion, afin « de ne pas hasarder la couronne qui vous est des- « tinée, et de ne pas vous priver de tant de grâces, « dont vous ne laisserez pas de remercier Dieu,

1. Lettres 4, 71. — Avis 7, 14, 28, 34, 43.
2. Lettre 119.

« au jour de votre trépas, qui n'est pas toujours si « éloigné que nous le pensons. »

C'est avec la même fermeté qu'elle parlait à l'une des sœurs de la Visitation de Lyon, qui lui avait ouvert son âme, pour lui faire part de ses infidélités volontaires[1] : « Dans tout ce que votre Charité « me dit, lui écrivait-elle, ce que je trouve de meilleur, c'est cette forte persécution de la grâce, que « vous sentez parmi tant de rechutes ... Bon signe ! « quand la grâce nous poursuit et nous presse, « parce que cela marque l'ardent désir que Dieu a « de sauver notre âme. Ce qu'il ne fera pourtant « pas sans notre coopération. C'est pourquoi il ne « faut pas nous flatter, mais craindre que la grâce « ne se lasse de nous poursuivre et ne nous abandonne; car, si nous pensons lui toujours résister, elle se retirera tout doucement et nous « demeurerons comme insensibles à notre perte.. « Donnez-moi cette consolation que, la première « fois que vous m'honorerez de vos lettres, vous « m'y assuriez de votre fermeté et de votre constance à suivre les mouvements de la grâce, et « vous me réjouirez infiniment. »

La Bienheureuse écrivait à une âme fervente, son intime amie, la sœur de la Barge[2] : « Pour vous, « ma chère Sœur, tâchez de cultiver les bons sentiments que vous recevez de la bonté divine et

1. Lettre 72.
2. Lettre 73, 15 octobre 1687.

« d'en bien profiter ; rendez-vous-y attentive, car « l'Esprit-Saint souffle où il lui plaît ; la grâce « vient, et ne retourne jamais. C'est pourquoi « profitons-en ; car le Seigneur, en nous inspirant « le bien, nous donne la force de le faire, mais il « n'en est pas ainsi des créatures. Suivez donc ses « lumières sans vous lasser, jusqu'à ce que vous « l'ayez rendu le maître absolu de votre cœur... « Comme je pense que le saint temps de Carême « sera passé, quand vous recevrez cette lettre [1], je « vous invite à bien tenir votre cœur disposé à « recevoir les visites de Notre-Seigneur pendant « cette autre quarantaine, (celle de Pâques à l'As- « cension), et pour cela, il nous faut tenir tous « nos sens en solitude, par un saint recueillement « intérieur. »

« Je ne manque pas d'offrir à Dieu les personnes « pour lesquelles vous souhaitez que je prie, disait- « elle à la mère de Saumaise [2] ; je pense que quel- « ques-unes d'entre elles se rendent insensibles « aux mouvements de la grâce, car vous ne sau- « riez croire combien le Sacré Cœur de Jésus fait « de froid et de rebut, lorsqu'on s'adresse à lui « pour ces personnes. Mais il faut toujours espérer « et toujours prier. Selon votre souhait, je me « suis donc adressée à ce divin et tout aimable « Cœur pour NN... ; j'entendis ces paroles :

1. Lett. 79, mars 1688, p. 153.
2. Lett. 83, 6 juin 1688, p. 163. — Lett. 75, p. 145.

« *Demeure en paix. Je te promets que, s'il veut* « *correspondre à ma grâce, je ne retirerai jamais ma* « *miséricorde de son âme.* »

« Pour l'autre personne dont vous me parlez, « vous voulez que je vous dise ma pensée ; c'est « pourquoi je vous dirai simplement que Dieu « veut de cette âme une perfection plus relevée. »

Un grand nombre d'autres lettres de la servante de Dieu renferment les mêmes invitations pressantes à correspondre fidèlement à la grâce.

« Je bénis et remercie, de tout mon cœur, cet « aimable Cœur, des grâces qu'il vous fait[1], écri- « vait-elle à son frère Chrysostome. Je le supplie « de vous les continuer et de vous donner toute la « fidélité et correspondance qu'il attend de vous. « C'est à quoi je vous invite. »

Elle tenait le même langage au R. P. Croiset, dont elle connaissait la ferveur : « Notre-Seigneur « vous fait de grandes grâces, lui disait-elle ; je « suis heureuse[2] qu'il vous les fasse connaître « lui-même, afin que vous y correspondiez plus « fidèlement. Puisqu'il est vrai, comme vous « le dites et comme je le pense, que Dieu ne vous « communique ses dons extraordinaires que pour « vous faire un grand saint, je ne manque pas de « l'en remercier et de lui demander pour vous la « grâce que vous y correspondiez, selon toute

1. Lett. 80, à son frère, maire du Bois-Ste-Marie, janvier 1690, p. 182.
2. 14 avril 1689. 21 août 1690.

« l'étendue de ses desseins. Je le supplie de vous « consumer des plus ardentes flammes de son pur « amour. Je l'espère de sa bonté, et je lui demande « que sa grâce ne soit point vaine en vous. Faites, « je vous en conjure, la même chose pour moi, car « ses miséricordes, à mon égard, sont grandes et « incompréhensibles ; et, en même temps, deman- « dez-lui pardon de mes ingratitudes et infidé- « lités... [Oui] soyons fidèles à Dieu, car il veut que « nous allions, à grands pas, à la perfection, afin « que sa grâce ne soit pas vaine en nous... Dieu « soit béni éternellement ! »

III

Les principaux remèdes à employer, pour se préserver de toute faute ou infidélité volontaire.

Parmi les divers moyens auxquels on peut recourir pour se préserver du péché, la bienheureuse Marguerite-Marie recommande spécialement : l'examen particulier, l'humble aveu des fautes commises, la dévotion à l'image du Sacré-Cœur et surtout la pratique de l'amour envers ce divin Cœur.

1. Le premier moyen est l'*examen particulier*. Cette salutaire pratique, instamment conseillée par tous les maîtres de la vie spirituelle, est un examen attentif de la conscience, fait, à divers moments de la journée, pour découvrir, non pas toutes les fautes

qu'on a pu commettre, mais seulement les manquements relatifs, soit à un défaut déterminé, que l'on se propose spécialement de corriger, soit à une vertu particulière, à l'acquisition de laquelle on veut surtout s'appliquer.

Aux personnes portées à commettre des fautes de propos délibéré, la Bienheureuse propose, comme remède, de faire de ces fautes l'objet d'un examen particulier des plus attentifs ; elle recommande même de noter, chaque jour, les manquements commis avec pleine réflexion, pour s'assurer si leur nombre augmente ou diminue, et de s'imposer une pénitence pour chacun d'eux [1] :

« Lorsque vous aurez fait des fautes de cette « manière, disait-elle à ses novices, vous les « marquerez ; [de plus] pour en demander pardon « au Sacré-Cœur et pour obtenir la grâce de bien « rentrer dans son amitié, vous vous imposerez « une pénitence. »

Ayant appris que, poussées par leur grande affection pour elle, ses chères novices avaient pris sa défense, avec trop d'ardeur, à l'occasion d'une persécution dont elle était l'objet, la servante de Dieu, fut vivement affligée de ce qu'elle regardait comme un manquement à la charité. Voulant, à tout prix, faire disparaître ce qu'il y avait encore de trop humain dans l'attachement de ses novices pour sa personne, elle leur écrivait, le 3 mai 1686 :

1. Avis 57. — Vie par les contemp., p 235.

« Pour avoir donné ce déplaisir au Sacré-Cœur, « et pour lui en demander pardon, vous ferez, « toutes ensemble, mardi prochain, un *Ave maris* « *stella* de discipline : laquelle, l'une [de vous] « continuera jusqu'à la fête du Sacré-Cœur, c'est- « à-dire que, tour à tour, il y en aura toujours une « qui la fera ; de plus, vous porterez la ceinture « [de fer], trois heures chacune, et il y en aura « toujours une qui dira un *Miserere*, prosternée « devant son Crucifix, et qui entendra une messe ; « le tout pour demander miséricorde à Dieu par « les mérites du Sacré Cœur de Notre-Seigneur « Jésus-Christ. Vous reprendrez [ensuite] les pre- « mières pratiques ; et celle qui aura le plus « d'amour, en fera le plus. »

2. Le deuxième moyen que la Bienheureuse conseille d'employer pour se délivrer de toute faute délibérée, c'est l'*humble aveu* des manquements de ce genre, fait à notre confesseur ou à ceux qui ont la charge de nous conduire[1].

« Je crois, écrivait-elle à l'une de ses sœurs, « que d'aller dire à votre supérieure les fautes « volontaires que vous faites, c'est le plus fort « moyen pour vous empêcher d'en commettre. »

« [Pour ce qui me concerne[2]], comme je sais que « ce Souverain de mon âme se contente de tout ce

1. Lettre 72, sœur de Thélis.

2. Vie par elle, p. 330. — Vie par les contemp., p. 81.

« que l'obéissance m'ordonne, et qu'il prend un « singulier plaisir de me voir humiliée, cela me « rend très fidèle à m'accuser de mes fautes, pour « en recevoir pénitence, puisque, quelque rude « qu'elle puisse être, elle ne me semble qu'un « doux rafraîchissement auprès de celle qu'il « m'impose lui-même, lui qui voit des défauts en « ce qui me semble le plus pur et parfait. C'est ce « que mon divin Maître me donna à connaître, « un jour de Toussaint, où il me fut dit intelli- « giblement : *Rien de souillé dans l'innocence...* « C'est-à-dire qu'il ne faut souffrir aucune tache « dans mon âme ni dans mon cœur. »

3. Il est un autre moyen bien efficace, que Notre- « Seigneur lui-même indiqua à la bienheureuse « Marguerite-Marie, comme préservatif du péché : c'est la *dévotion à l'image du Sacré-Cœur*. En effet, tout dans cette image nous parle de la haine que nous devons avoir pour le péché[1] :

« *La Croix plantée dans le Cœur* signifie les hu- « miliations et les douleurs de la Passion, ainsi « que les amertumes dont ce divin Cœur fut alors « rempli [pour tous les péchés mortels qui de- « vaient se commettre], jusqu'à la fin des siècles, « ainsi que pour les outrages auxquels l'amour « devait l'exposer, sur nos autels; la *couronne* « *d'épines* [représente] les piqûres que nos péchés « [véniels] lui font. »

1. Lettre 126, p. 274.

Quand le démon nous portera à commettre quelque faute de propos délibéré, considérons « *ce nouveau signe de salut, surmonté de la Croix et tout resplendissant de flammes*[1] ». Sa vue nous fera comprendre combien est sanglant l'outrage que le péché, même véniel, fait au Cœur de Jésus, et nous portera à fuir toute faute volontaire.

De plus, en nous rappelant « *par les flammes* » qui environnent le Cœur de Jésus, combien ce divin Cœur a aimé les hommes, cette image nous fournira un quatrième préservatif du péché :

4. *La pratique de l'amour envers le Sacré-Cœur.* De tous les moyens de combattre le péché et de bannir toute faute volontaire, le plus efficace, c'est de faire souvent des actes d'amour de Dieu :

« L'amour divin, dit la Bienheureuse[2], suffit « pour nous empêcher de rien faire, avec vue, « qui puisse déplaire au Bien-Aimé de nos âmes ; « car je ne puis comprendre qu'un cœur qui est à « Dieu, et qui veut l'aimer véritablement, puisse « l'offenser de propos délibéré. »

Cette courte sentence, attentivement méditée et fidèlement mise en pratique, suffit pour amener la destruction de toute faute volontaire. Qui, en effet, après avoir dit sincèrement au Cœur de Jésus : Je vous aime ! oserait ajouter : J'aime cenpendant tel

1. Encyclique de Léon XIII, pour la consécration du monde.
2. Lettre 72, sœur de Thélis.

péché que vous détestez et qui vous a causé tant de douleurs, pendant votre vie mortelle, surtout durant votre Passion ? Aussi la bienheureuse Marguerite-Marie se contente-t-elle de proposer la pratique habituelle de l'amour du Sacré-Cœur à quiconque veut se délivrer de toute faute volontaire et acquérir toutes les vertus. « Unissez-vous à ce divin « Cœur en tout ce que vous ferez, dit-elle, et formez « de ces pratiques [d'amour, accomplies] dans cha- « cune de vos actions, une couronne, dont vous le « couronnerez, le soir, pour adoucir les piqûres « qu'il reçoit de nos péchés [1]. »

Dans les pages précédentes, nous avons entendu les leçons de la Bienheureuse sur la haine du péché; ses exemples relatifs au même sujet feront l'objet de celles qui suivent. Admirons et imitons.

IV

Combien fut vive la crainte de la bienheureuse Marguerite-Marie pour le péché

Un des traits caractéristiques de la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie fut la crainte du péché. Aussi, de l'aveu de tous ceux qui la connurent, elle apparut comme un ange dans une chair mortelle. « Allons voir la sainte des Saintes Maries », tel était le cri universel! Et quand, le 17 octobre 1690, on apprit, dans la ville de Paray,

1. Vie par les Contemp., p. 295.

que la vénérable sœur avait quitté ce monde : « La sainte est morte, répétait-on partout, allons vénérer ses restes mortels et leur faire toucher des objets que nous conserverons comme reliques. »

Le P. Rolin[1], après avoir entendu la confession générale, que la servante de Dieu lui fit dans une retraite, avoua qu'il avait été sur le point de lui ordonner d'écrire cette confession : « J'aurais voulu par là, disait-il, qu'après la mort de celle que je regardais dès lors comme une sainte, on pût connaître l'extrême pureté de cette fidèle épouse de Jésus-Christ, et juger jusqu'où peut aller la délicatesse de conscience et la sublime sainteté d'une âme, que Dieu a gouvernée et honorée de ses plus grandes grâces dès le berceau. »

1. *Crainte que la Bienheureuse montra pour le péché, dès son enfance et dans son adolescence.* — La crainte du péché se manifesta dans Marguerite, avec les premières lueurs de la raison.

« O mon unique amour[2] ! écrivait-elle plus tard, « aussitôt que je sus me connaître, vous fîtes voir « à mon âme la laideur du péché, et vous en i m « primâtes tant d'horreur dans mon cœur, que la « moindre tache m'était un tourment insuppor- « portable. Pour m'arrêter dans la vivacité de mon « enfance, l'on n'avait qu'à me dire que c'était

1. Déposition de 1715, vol. 1, p. 343.
2. Vie par elle-même, p. 289.

« offenser Dieu ; cela m'arrêtait tout court et me « retirait de ce que j'avais envie de faire. »

« Mon souverain Maître[1], ajoute-t-elle, me re- « prenait lui-même de mes fautes avec une douce « sévérité, pour petites qu'elles parussent. Je con- « çus dès lors une si grande horreur du péché, « que je me cachais pour pleurer à loisir, lorsque « je m'apercevais d'avoir fait la moindre faute. »

Dès son plus jeune âge[2], elle avait comme une sorte de pressentiment surnaturel, qui l'éloignait des âmes vivant dans l'inimitié de Dieu. La sainte enfant avait été spécialement confiée à la garde de deux personnes qui, à tour de rôle, lui donnaient leurs soins. Or on remarquait, et elle l'avoua elle-même depuis, qu'elle fuyait instinctivement l'une de ses gardiennes, dont la vie n'était pas selon Dieu, et qu'au contraire elle recherchait la compagnie de l'autre.

Son frère, Chrysostome Alacoque[3], dit, dans sa déposition juridique de 1715, qu'en un temps de carnaval, alors qu'il était âgé de sept ans et sa sœur de cinq, il lui proposa de se déguiser, dans le but enfantin d'intimider les métayers du voisinage : ce qu'elle refusa de faire :

« Peut-être ce serait offenser Dieu », répondit-elle.

1. Lett. 125, p. 268.
2. Vie par les contemp., p. 3.
3. I[er] vol., p. 356.

Loin de diminuer avec l'âge, comme cela arrive trop souvent, cette crainte que Marguerite-Marie avait pour le péché, grandit avec les années. On ne lira pas sans émotion ce que, avec une charmante simplicité, elle raconte de son adolescence :

« Les craintes où j'étais d'offenser mon Dieu, « dit-elle [1], me tourmentaient encore plus que tout « le reste ; car mes péchés me semblaient être « continuels ; ils me paraissaient si grands, que « je m'étonnais comment l'enfer ne s'ouvrait pas « sous mes pieds pour ensevelir une si misérable « pécheresse. J'aurais voulu me confesser tous les « jours, et cependant je ne le pouvais que rare- « ment. J'estimais comme saints ceux qui demeu- « raient beaucoup [de temps] en confession, « pensant qu'ils n'étaient pas comme moi, qui « ne savais pas m'acccuser de mes fautes. Cela « me faisait verser beaucoup de larmes. »

« Ne sachant pas ce que c'était que direction [2], « mais ayant un grand désir d'obéir, la bonté de « de mon Seigneur permit que, dans le temps d'un « Jubilé, il vint au logis un religieux de Saint- « François, et il y coucha pour nous donner loisir « de faire nos confessions générales. Il y avait « plus d'environ quinze jours que j'étais après « écrire la mienne ; car, encore que j'en fisse « toutes les fois que j'en trouvais l'occasion, il me

1. Vie par elle, p. 301.
2. Vie par elle-même, p. 309.

« semblait toujours que je n'en pouvais assez faire,
« à cause de mes grands péchés. Je me sentais
« pénétrée d'une si vive douleur que, non seule-
« ment j'en versais beaucoup de larmes, mais que,
« de toute mon âme, dans l'excès de ma douleur,
« j'aurais voulu publier mes péchés à tout le
« monde. Et mes plus grands gémissements ve-
« naient de ce que j'étais si aveugle, que je ne pou-
« vais les connaître, ni les exprimer aussi énormes
« qu'ils étaient. Cela était la cause que j'écrivais
« tout ce que je pouvais trouver dans les livres
« qui traitent de la confession ; et je mettais
« quelquefois des choses que j'avais horreur de
« prononcer. Mais je disais en moi-même : Je les
« ai peut-être faites, et je ne le connais pas, ni ne
« m'en souviens pas ; il est donc bien juste que
« j'aie la confusion de les dire pour satisfaire à la
« justice divine. — Bien est-il vrai que, si j'avais
« cru avoir fait la plupart des choses dont je m'ac-
« cusais, j'aurais été inconsolable. Je l'aurais été,
« depuis, de ces sortes de confessions, si mon
« souverain Maître ne m'avait assurée qu'il par-
« donne tout à une volonté sans malice. Je fis
« donc cette confession générale, où ce bon Père
« me fit passer plusieurs feuillets, sans vouloir
« me permettre de les lire. Je le priai [pourtant]
« de me laisser satisfaire ma conscience, puisque
« j'étais une plus grande pécheresse qu'il ne pen-
« sait. Cette confession me mit fort en paix.

« Je dis à ce religieux quelque chose de la ma-

« nière dont je vivais ; sur quoi il me donna plu-
« sieurs bons avis. Mais je n'osai pas tout dire,
« car je croyais que c'était une vanité, de laquelle
« j'avais de grandes craintes, parce que mon na-
« turel y était fort porté, et que je pensais que ce
« que je faisais était tout par ce motif, ne sachant
« pas discerner le sentiment d'avec le consente-
« ment. Cela me faisait beaucoup souffrir, car je
« craignais beaucoup le péché, à cause qu'il éloi-
« gnait Dieu de mon âme. »

En lisant un tel récit, que de personnes pour-ront se dire, avec un amer regret : Que n'ai-je passé mes premières années dans une telle inno-cence !

2. *La bienheureuse Marguerite-Marie sent son hor-reur pour le péché grandir, après son entrée dans la vie religieuse.* — La crainte déjà si vive que la ser-vante de Dieu avait pour le péché, s'accrut encore, après l'arrivée de celle-ci à Paray.

« Mon Bien-Aimé donne à mon âme une si
« grande frayeur du péché[1], écrivait-elle après sa
« profession, que j'aimerais mieux me voir livrée
« à la fureur de tous les démons que de voir cette
« âme tachée du péché, pour petit qu'il fût. Le
« regret que j'ai de tant d'horribles crimes que j'ai
« commis contre Dieu, fait que je m'offre sans
« cesse à sa divine bonté pour souffrir toutes les

1. Vie par les contemp. p, 60. — Vie par elle, p. 318.

Bienheureux les cœurs purs ! Ils pénètreront les secrets de mon divin Cœur 1 !

« peines que j'ai
« méritées. J'ac-
« cepte encore
« les peines dues
« aux péchés
« dans lesquels
« je serais tom-
« bée, sans le
« secours de sa
« grâce, m'aban-
« donnant à tous
« les châtiments
« qu'il plaira à
« mon Dieu
« d'exercer sur
« moi, hormis la
« rechute dans
« le péché. A la
« vérité, j'aime-
« rais mieux me
« précipiter dans
« tous les abîmes
« les plus épou-
« vantables, que
« d'accepter ce-
« lui-là !

« Mes péchés

1. Dessin H. Chabin, peintre-verrier, 3, boulevard Montparnasse, Paris.

« me paraissent si grands, ajoutait-elle, que « tous les tourments imaginables me seraient « doux à souffrir pour les expier et pour satis- « faire à la justice divine. Mais aussi, la « demande que je fais à mon Dieu, c'est qu'il « m'efface de la mémoire de toutes les créatures, « afin qu'elles ne se souviennent de ce chétif néant, « que pour se venger des outrages que j'ai faits à « mon Dieu par tant de péchés que j'ai commis, « ne m'en pouvant venger moi-même, à cause « que je suis toute sacrifiée à l'obéissance. [Oui !] « je voudrais que toutes les créatures fussent ani- « mées d'un saint zèle, pour me traiter comme « une criminelle de lèse-majesté divine ; mais en- « fin ! c'est à mon Dieu que je m'abandonne, « puisque lui seul connaît la douleur de mon « cœur pour mes ingratitudes. Lui seul est le sou- « verain remède à tous mes maux ; ils ne peuvent « être compris que par Celui qui les a imprimés « dans mon âme qui lui est toute sacrifiée [1]. Mes « ingratitudes feront toute ma vie le sujet de ma « plus vive douleur. »

Heureuses les âmes qui, tout en gardant la paix intérieure et une confiance absolue dans l'infinie miséricorde du Cœur de Jésus, ne perdent pas le souvenir de leurs fautes et peuvent, comme la Bienheureuse, mais plus justement qu'elle [2], dire

1. Vie par elle, p. 303.
2. Ps. L, 5.

avec le Roi-Prophète : Mon péché est sans cesse devant moi. »

3. *Terreurs qui agitaient la Bienheureuse en la présence de Dieu.* — Ce qui contribuait à augmenter la crainte que la Bienheureuse avait du péché, et à la jeter dans de véritables terreurs à la vue de ses fautes, c'était la grâce insigne de la présence sensible de Dieu, dont elle jouissait sans cesse

« Quelque grandes que fussent mes fautes[1], « écrit-elle, mon souverain Seigneur continuait « toujours à me gratifier de sa divine présence « actuelle et sensible. Mais comme sa sainteté ne « peut souffrir la moindre tache et qu'il me faisait « voir jusqu'à la plus petite imperfection, je ne « pouvais supporter la plus légère infidélité, où il « y eût tant soit peu de volonté ou de négligence; « et comme j'étais si imparfaite et misérable que « de commettre beaucoup de fautes, quoique involontaires, je confesse que ce m'était un tourment « insupportable de paraître devant cette Sainteté, « lorsque je m'étais laissée aller à quelque imperfection. Il me rendait cette présence si terrible, « lorsque je lui avais déplu en quelque chose, qu'il « n'y avait point de sortes de supplices et de tourments qui ne m'eussent été plus doux, et auxquels je ne me fusse sacrifiée plutôt mille fois, « que de supporter cette divine présence et de pa-

1. Vie par elle, p. 330, 368.

« raître devant la sainteté de Dieu avec l'âme « souillée de quelque péché ou tachée par quelque « faute. Il m'eût été mille fois plus doux de m'abî- « mer dans une fournaise ardente.

« J'aurais bien voulu me cacher en ce temps-là, « et m'éloigner si j'avais pu ; mais tous mes efforts « étaient inutiles : je trouvais partout ce que je « fuyais, avec des tourments si effroyables, qu'il me « semblait être en Purgatoire, puisque tout souffrait « en moi, sans nulle consolation ni désir d'en cher- « cher ; ce qui me faisait dire quelquefois : « Oh ! « qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un « Dieu vivant !

« Voilà la manière dont mon divin Maître puri- « fiait mes fautes [1], lorsque je n'étais pas assez « prompte et fidèle à m'en punir moi-même. Je « confesse que rien ne m'était plus douloureux ni « plus terrible, que de voir cet unique bien de mon « âme tant soit peu fâché contre moi. Toutes les « autres douleurs, corrections et mortifications ne « m'étaient rien en comparaison. C'est ce qui me « faisait aller demander promptement pénitence « de mes fautes, car il se contentait de celle que « l'obéissance me donnait. »

La mère Greyfié confirme le récit de la servante de Dieu [2] : « L'oraison, écrit-elle, produisait dans la vénérable Sœur des sentiments de douleur et de contrition amoureuse, à la vue de ses fautes ou de

1. Vie par elle, p. 324, 330. — Vie par les contemp., p. 72.
2. Vie par les contemp., p. 123.

celles de son prochain. Ces sentiments allaient parfois jusqu'à la terreur et la faisaient trembler de tout son corps : « Il me semblait quelquefois que la « sainteté de mon Dieu allait m'exterminer comme « une criminelle de dessus la face de la terre, « disait-elle un jour. Cette disposition, quoique « fréquente, n'était [cependant] pas de durée. »

Quels pouvaient être ces grands crimes que la bienheureuse Marguerite se reprochait avec tant d'effroi ? C'étaient de simples fautes de fragilité, et le plus souvent des répugnances naturelles pour le bien, auxquelles sa volonté ne consentait pas ou n'avait que fort peu de part. Notre-Seigneur, en effet, pour accroître les mérites de sa servante, permettait qu'elle eût souvent pour les sacrifices un éloignement humainement insurmontable.

Une autre cause qui contribuait à augmenter encore les alarmes de la Bienheureuse, c'était la crainte qu'elle avait d'être responsable des péchés des autres[1] : « Une autre disposition qui était de « durée, écrit-elle, et qui aurait été bien capable « de m'affliger, si je ne m'étais regardée toute dans « la volonté de mon Dieu, était quand je voyais « qu'il était offensé à mon occasion. »

Faisant allusion aux persécutions dont elle était l'objet[2], par suite du renvoi d'une postulante, et aux critiques que faisait d'elle un religieux de haute

1. Vie par les contemp., p. 124.

2. Lettre 110, mère Greyfié. Semur, 20 mars 1686, p. 80. — Lett. 69, mère Greyfié. Semur, mai 1687, p. 129.

réputation, elle écrivait à la mère Greyfié : « Je « vous demande, sous le secret, la grâce de me dire « si je dois m'affliger de toutes les suites fâcheuses « que produit cette croix, à cause que Dieu y est « beaucoup offensé. Car ce qui m'afflige et ce qui « augmente toute ma douleur dans mes croix, c'est « que le plus souvent Dieu y est offensé. Cela me « fait croire que toutes les créatures doivent avoir « une extrême horreur de moi, et que toutes ont « droit de se venger des péchés que je commets et « [de ceux] dont je suis la cause. »

Pour la consoler, Notre-Seigneur lui dit, un jour, à propos d'une peine semblable [1] :

« *Qu'il ne faut pas s'inquiéter des choses qu'on ne* « *peut empêcher.*

4. *Douleur que la bienheureuse Marguerite-Marie avait de ses péchés, surtout à l'occasion de ses confessions.* — La Bienheureuse ne regardait la vie que comme un temps qui nous est donné pour faire pénitence et pour aimer Dieu [2]. « Notre bon Dieu « veut me donner le moyen de pleurer mes péchés », disait-elle à la mère de Saumaise, le 10 juillet 1690, en lui annonçant qu'elle venait d'être rendue miraculeusement à la santé.

C'était surtout à l'occasion de ses confessions, et spécialement pendant ses retraites annuelles, que la servante de Dieu se laissait aller à la douleur de

1. Vol. I, p. 316. Mémoire de la mère Greyfié.
2. Lett. 9, p. 16.

ses fautes. Elle écrivait, au sujet de sa retraite de 1684[1] : « Je ne savais quelquefois si j'étais au « ciel ou en la terre, tant je me sentais remplie de « mon Dieu et abîmée en lui : ce qui me fit souffrir, « les premiers jours, ne pouvant penser à mes « péchés. Mais la nuit du jour de ma confession, « je me sentis réveiller ; et d'abord tous mes péchés « me furent représentés comme tout écrits. Je n'eus « qu'à les lire en me confessant, mais avec tant de « larmes et de contrition, qu'il me semblait que « mon cœur allait se fendre de regret d'avoir « offensé cette Bonté infinie, qui ne laisse pas de « se faire sentir sensiblement présente à mon âme. « Pendant tout ce temps, ma douleur s'augmenta « au-delà de tout ce que je puis dire. »

Elle dit au sujet de sa retraite de 1687[2] : « Le « second jour de ma retraite, étant devant le Saint- « Sacrement, où je me préparais pour me confes- « ser, la vue de mes péchés, par lesquels j'ai tant « déshonoré mon Dieu, me jeta dans une si grande « douleur et confusion, que je ne cessai de pleurer, « l'espace d'environ cinq ou six heures, que j'eus le « bonheur d'y demeurer. »

Cette vive contrition obtint à cette âme si humble et si pure la grâce insigne d'être admise dans le Cœur de Jésus, comme nous le racontons ailleurs. La servante de Dieu vit ainsi se réaliser en sa faveur la promesse de Notre-Seigneur : « Je

1. Vie par les contemp., p. 193, etc.
2. Contemp., p. 268.

graverai dans mon Cœur le nom de mes dévots serviteurs. »

Puissent les leçons que la bienheureuse Marguerite-Marie vient de nous donner, plus encore par ses exemples que par ses paroles, nous éclairer sur le véritable caractère de la dévotion au Sacré-Cœur. Puissions-nous comprendre que la crainte du péché est indispensable à quiconque veut devenir le serviteur de ce Cœur sacré. Que d'âmes vivent dans une dangereuse illusion, sous ce rapport! Tout en entretenant dans leur cœur l'affection pour le péché véniel, peut-être même pour le péché mortel, elles croient, parce qu'elles accomplissent quelques pratiques en l'honneur du Cœur de Jésus, avoir une sorte de droit à voir se réaliser en leur faveur les promesses faites aux amis de ce divin Cœur. Quelle déception les attend, si elles ne changent de sentiments! Comment, en effet, oser se regarder comme l'ami du Sacré-Cœur, quand on aime le péché, l'irréconciliable ennemi de cet adorable Cœur? Que ces âmes aveugles continuent toutefois leurs pratiques en l'honneur de ce Cœur miséricordieux, pour obtenir, non pas les faveurs qu'il réserve à ses véritables amis, mais la grâce d'un cœur pur, exempt de toute affection au péché et celle de la divine amitié de Jésus.

CHAPITRE II

LE DÉTACHEMENT

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Le second obstacle à l'établissement du règne du Sacré-Cœur dans les âmes, c'est l'amour désordonné de nous-mêmes et des créatures. Que de fois, dans ses écrits, la bienheureuse Marguerite-Marie revient sur la nécessité de combattre cet autre irréconciliable ennemi de l'amour divin! Elle propose le *détachement*, comme l'arme indispensable, véritable glaive à deux tranchants, à l'aide duquel le serviteur du Sacré-Cœur doit, avec une infatigable persévérance et avec une invincible constance, poursuivre ce vice dangereux et perfide, jusque dans les derniers repaires où il est si habile à déguiser sa présence.

Le *détachement* est une vertu chrétienne, qui retranche de notre cœur toute attache excessive pour la créature, afin de faire de l'amour divin le principe et la règle de toutes nos affections. Le détachement ne détruit pas les affections légitimes, mais il les subordonne à l'amour divin. C'est ce que la Bienheureuse appelle « aimer dans le Cœur de Jésus, pour lui et par lui. »

Pour nous soutenir dans la pratique de cette vertu difficile, la servante de Dieu nous présente, comme notre auxiliaire tout-puissant et comme

notre parfait modèle, le Cœur de Jésus dans sa vie eucharistique.

Au Saint-Sacrement, en effet, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous offre son divin Cœur, non seulement comme une source de grâces et de force, mais aussi comme l'exemplaire accompli d'un détachement universel et absolu à l'égard de tout ce qui est créé. Tous les biens de la terre ne sont rien pour le divin Hôte du Tabernacle. Si on lui offre des vases et des ornements précieux pour son service, il les accepte ; mais si on les lui enlève et qu'on les remplace par des objets pauvres, il y consent. Son Cœur se dilate, quand il est environné d'amis; mais il se résigne à être solitaire et délaissé ; s'il appelle les hommes à venir à lui et s'il leur demande amour pour amour, c'est uniquement pour les sanctifier et les sauver. Quel est le vrai chrétien qui ne serait séduit par les divins attraits d'un si doux modèle, et qui ne se sentirait enflammé du désir d'imiter un tel détachement ?

Écoutons dans ce chapitre les enseignements de la bienheureuse Marguerite-Marie sur le détachement considéré en général, et voyons quelle est la nécessité et l'étendue de cette vertu. Les deux chapitres suivants exposeront les leçons et les exemples de la servante de Dieu sur le détachement envers nous-mêmes et sur le détachement envers les créatures.

I

Nécessité du détachement.

Notre-Seigneur a proclamé l'indispensable nécessité du détachement pour tous les fidèles, quand il a dit : « Quiconque veut venir à ma suite, qu'il se « renonce soi-même [1]. » La bienheureuse Marguerite-Marie adresse le même avertissement à tous ceux qui veulent se ranger sous l'étendard du Sacré-Cœur. Les leçons qu'elle donnait à ses novices ou à ses sœurs, conviennent à tous les chrétiens, sans exception. Tous ne sont sans doute pas appelés à pratiquer le détachement extérieur au même degré, mais quiconque veut arriver à un véritable amour pour le Cœur de Jésus, doit nécessairement pratiquer cette vertu, dans une mesure conforme à l'état de vie qu'il a embrassé ; et cette mesure est beaucoup plus grande qu'on ne le suppose trop souvent, même pour les chrétiens qui vivent dans le monde.

« Mes chères et bien-aimées sœurs [2], disait la « Bienheureuse à ses novices ; ce que je vous re- « commande particulièrement, c'est de ne vous « attacher qu'à Dieu seul. Dieu veut bannir de « votre cœur toutes les créatures. Il ne faut plus « répandre ce cœur au dehors, mais lui retrancher « l'affection aux choses extérieures, afin qu'il

1. S. Matth., xvi, 24.
2. Lett. 65, 3e, Avis 26.

« s'applique tout à aimer son Dieu résidant en « nous. »

« Ce qui affaiblit la grâce de l'amour [divin] en « notre cœur[1], c'est qu'il est trop attaché à la « créature et au plaisir de se satisfaire. Il faut « mourir à tout cela, si nous voulons que le pur « amour règne en nous. Otons donc tout ce que « Dieu nous fera connaître être un obstacle à cet « amour ; quittons tout et nous trouverons tout « dans le Sacré-Cœur, lequel je supplie de rem- « plir votre cœur de son pur amour, qui puisse « consumer tout celui de nous-mêmes et de la « créature. »

« Si nous voulons, dit-elle encore[2], être des plantes « fertiles dans le divin parterre du Sacré-Cœur et « y porter des fruits de sanctification, il faut pre- « mièrement que nous soyons secs et stériles de « toute inclination, vaines complaisances, affection « et amitié envers les créatures. Pour être suscep- « tible de l'amour de Notre-Seigneur et de sa « grâce, il faut être insensible à toutes les choses « créées. »

La servante de Dieu tenait le même langage à ses frères et aux gens du monde qui la consultaient ; elle les pressait de détacher leur cœur des choses de la terre, afin d'y faire régner l'amour du Cœur de Jésus.

1. Avis 10, p. 381, Avis 26 et 30.
2. Avis 25, p. 403.

Parmi les religieuses de la Visitation de Paray[1], l'une de celles qui profita le mieux des leçons et des exemples de détachement de la bienheureuse Marguerite-Marie, fut la sœur Catherine-Augustine Marest. Elle le dut aux rapports assez fréquents que sa qualité d'infirmière lui permit d'avoir avec la servante de Dieu. Aussi, disait-elle en mourant : « Je sens qu'il est bien doux de ne m'être attachée à rien pendant la vie ; je la quitte sans peine et je m'en vais avec joie vers Dieu. »

II

Étendue du détachement.

« Oh ! que la voie en est étroite ! qu'ils sont peu « nombreux ceux qui la trouvent[2] » et qui la suivent, et surtout ceux qui en parcourent toutes les étapes !

Dans cette voie du détachement, on peut distinguer cinq degrés principaux.

Les trois premiers sont indispensables à quiconque veut acquérir une véritable dévotion envers le Cœur de Jésus. Pour devenir un vrai serviteur de ce divin Cœur, il faut :

1° Bannir de notre cœur toute affection pour les créatures, tant soit peu coupable, ou même simplement dangereuse ;

2° Être disposé à quitter, non seulement sans

1. Vol. II, avant-propos, XIX.
2. S. Matth., VII, 14.

murmure, mais avec une sincère soumission, les biens terrestres que la divine Providence nous a donnés, s'il plaît au Seigneur de nous en dépouiller;

3° Supporter patiemment les souffrances et les épreuves qui nous sont ménagées par Dieu.

Personne ne peut prétendre aux fruits attachés à la dévotion envers le Sacré-Cœur, sans avoir auparavant franchi ces trois premiers degrés du détachement.

Relativement au premier, la bienheureuse Marguerite-Marie dit[1] :

« Si Dieu permet que vous sentiez des dégoûts « [dans le service de Dieu], à l'oraison et aux « pratiques de la vertu, c'est parce que vous « goûtez trop la créature. Vous ne trouverez « jamais [la ferveur de la dévotion] et la vraie « paix, jusqu'à ce que vous soyez dans le parfait « dénuement où Dieu vous veut. Il faut pour cela « le sacrifice [de toutes les affections dangereuses] « et de tous les vains plaisirs et amusements qui « occupent votre cœur inutilement. »

En parlant de l'amour de la croix, nous exposerons les enseignements de la Bienheureuse sur le deuxième et sur le troisième degré du détachement.

Aux âmes plus généreuses qui, même au milieu du monde, aspirent à être du nombre des amis privilégiés du Cœur de Jésus et à s'élever à la

1. Avis 10, p. 381. — Lett. 65 et 97, sœur de la Barge.

perfection du divin amour, la bienheureuse Marguerite-Marie propose deux autres degrés plus parfaits de détachement : la joie dans les privations et dans les souffrances, et la mort aux affections terrestres.

Elle dit relativement au quatrième degré :

« Si le Sacré Cœur de Notre-Seigneur vous fait « trouver des inconstances et des amertumes dans « les créatures [1], s'il vous en fait recevoir quelque « oubli ou mépris, réjouissez-vous [s'il agit ainsi,] « et pensez que, c'est parce qu'il vous aime, afin « que vous les bannissiez de votre cœur.

« Dieu ne voulant pas que vous vous attachiez « à ce qui est périssable, mais à lui seul, voulant « posséder tout votre cœur, ne lui fera plus goûter « que de l'amer dans toutes les choses d'ici-bas, « afin que, retirant des créatures toutes ses affec- « tions, ce cœur demeure tout abîmé en Dieu, par « l'unité de l'amour à votre abjection [2].

« Travaillons-y donc fortement, parce qu'il n'y « a point de perfection pour nous hors de là. »

« Il faut que nous soyons dépouillés de tout [3], a « l'imitation de Notre-Seigneur, pour nous revêtir « de la robe d'innocence et de pureté, que nous

1. Avis 28, p. 410.

2. Par ces mots : « *L'unité de l'amour à votre abjection* », la Bienheureuse indique l'humilité. En effet, l'âme sincèrement humble renonce à toute affection créée et n'a plus qu'un seul amour avec celui de Dieu : l'amour de n'être rien devant Dieu et devant les créatures; elle aime cet état d'abjection et d'abaissement et s'y complaît.

3. Avis 4, p. 375 — Avis 14, p. 387.

« trouverons au milieu de nos peines, si nous « tâchons de les porter ainsi, [non seulement avec « patience et sans murmure, mais avec joie,] et de « nous défaire de toutes « les choses créées ; car « le Seigneur veut posséder nos cœurs dans un « parfait dénuement de « tout. Dieu nous aime et « veut nous sauver, mais « par une voie toute semée d'épines. Les piqûres produiront des roses « qui ne flétriront jamais. « Son saint Nom soit « béni ! »

Je vous ai donné tout mon Cœur et tout mon amour, refuserez-vous de me donner tout votre cœur et tout votre amour ?

Le cinquième degré de détachement, proposé par la Bienheureuse aux âmes fortes et vaillantes, c'est le renoncement complet, une sorte de mort à toutes les affections terrestres. Le premier degré demande seulement le renoncement aux affections coupables ou dangereuses ; le cinquième veut le sacrifice de toute affection purement naturelle, quelque bonne qu'elle paraisse.

Immense, comme on le voit, est le champ ouver
aux âmes généreuses qui, même dans une vocatio
séculière veulent arriver au parfait amour pou
le Cœur de Jésus; elles ne peuvent y parvenir qu
par la pratique d'un détachement absolu et univer
sel. Est-ce à dire qu'il ne leur soit plus permi
d'aimer aucune créature? Assurément non. La
bienheureuse Marguerite-Marie nous parlera plu
loin de l'amitié selon le Sacré-Cœur; mais cett
affection, que le serviteur du Cœur de Jésus peu
conserver pour les personnes et pour les choses,
doit être subordonnée à l'amour de ce divin Cœur
ou plutôt il doit aimer ces créatures, de l'amou
dont le Cœur sacré de Jésus les aime. Il faut qu
toute affection, qui dépasse tant soit peu cett
divine mesure, y soit ramenée sans merci par l
détachement. Les moindres concessions faites à
l'amour de la créature étaient regardées, par la
Bienheureuse, comme autant de larcins sacrilèges
faits à l'amour qui est dû au Sacré-Cœur; auss
les censurait-elle avec la plus grande vigueur
surtout dans les personnes consacrées à Dieu e
dans les âmes qu'elle savait appelées, même
au milieu du monde, à la perfection du divi
amour.

« Souvenez-vous[1], disait-elle à ses novices, qu
« le Sacré Cœur de Notre-Seigneur se retirera d
« votre cœur, si vous vous attachez à quelqu

1. Avis 13, 30.

« autre chose qu'à lui; si vous n'en chassez les « créatures, il en sortira; si vous ne les quittez, « ainsi que leur amour, il vous quittera et vous « ôtera le sien; si vous pensez de vouloir partager « votre cœur, il l'abandonnera et s'éloignera de « vous; car vous savez qu'il ne veut point d'un « cœur partagé. Il n'y a point de milieu; il veut « tout ou rien; il veut tout posséder ou tout « quitter. Son Cœur vaut bien le vôtre pour le « moins ! »

Elle répondait à une personne du monde qui lui avait manifesté le désir d'une vie plus parfaite[1] :

« Je prie Notre-Seigneur d'être lui-même votre « force pour arriver à la perfection de ses vraies « épouses crucifiées, qui, pour cela, doivent sans « réserve s'offrir de cœur et d'affection, pour lui « être des servantes toutes dédiées et sacrifiées. « Mais, mon Dieu, que veux-je vous dire par ces « paroles? Aurez-vous assez de courage pour les « mettre en pratique, c'est-à-dire pour mourir « continuellement à vos inclinations, passions et « satisfactions, en un mot, à tout ce qui est de la « nature immortifiée, pour faire vivre Jésus-Christ « en vous par sa grâce et son amour? »

Elle écrivait à d'autres personnes[2] : « Si je ne « me trompe, voici en peu de mots ce que je pense « être le principal : C'est que le Seigneur veut « nous apprendre à vivre sans appui, sans ami,

1. Lettre 23, p. 44.
2. Lettre 86.

« sans plaisir; et à mesure que nous nous occu-
« perons de ces paroles, il nous en donnera l'intel-
« ligence.

« Il faut que nous vivions dans un entier dénue-
« ment de tout ce qui n'est pas Dieu[1] et de tout ce
« qui peut contenter nos inclinations et lier nos
« affections; car à mesure que nous nous revêtons
« de ces sortes de choses, il nous dépouille de ses
« grâces. Soyons pauvres de tout, et le Sacré-Cœur
« nous enrichira. Vidons-nous de tout, et il nous
« remplira. »

« Pour l'amour de Celui qui, pour notre amour,
« a bien voulu se priver de consolation, pendant
« tout le cours de sa vie souffrante[2], il ne faut
« plus, en cette vie de privation, chercher de con-
« solation que celle de n'en avoir point, renonçant
« à toute vaine satisfaction et à tout propre in-
« térêt, pour ne remplir notre cœur que du pur
« amour. »

« Je souhaite donc[3] que nous puissions entiè-
« rement nous quitter et oublier nous-mêmes, par
« un entier renoncement à tout ce qui pourrait
« donner satisfaction à la nature, pour ne voir et
« n'avoir plus que notre Unique nécessaire, qui
« desire cela de nous. »

Méditons attentivement ces enseignements de la bienheureuse Marguerite-Marie; c'est à tous les

1. Avis 25, 26.
2. Lettre 27, mère de Saumaise, p. 55. — Avis 5, p. 376.
3. Avis 25, p. 403. — Let. 89, S^r de la Barge, p. 180. Avis 33, p. 415

chrétiens sans exception qu'elle dit : « Il n'y a « point de milieu; le Sacré-Cœur ne veut point « d'un cœur partagé. Il veut tout votre cœur, ou « il ne veut rien; si vous n'en chassez les « créatures, il en sortira; si vous ne quittez leur « amour, il vous ôtera le sien. »

Hélas ! que de chrétiens se trompent, en pensant qu'ils peuvent allier l'amour du monde, de ses amusements, de ses plaisirs, de ses vanités, de ses modes, ainsi que l'amour d'eux-mêmes et de leurs passions, avec l'amour du Cœur de Jésus! Que d'hommes regardent le détachement comme une vertu du cloître, dont les gens du monde n'ont point à s'occuper ! Illusion dangereuse ! Le détachement est une vertu chrétienne, dont la pratique est nécessaire, au moins dans ses trois premiers degrés, à tous ceux qui veulent être les disciples de Jésus-Christ, à plus forte raison à ceux qui aspirent à devenir les vrais serviteurs de son divin Cœur.

Hâtons-nous toutefois d'ajouter que ce détachement parfait, qui paraît si difficile et presque impossible, surtout dans ses deux derniers degrés, est accessible à tous les vrais chrétiens ; il peut même, si nous le voulons, devenir doux et facile. « Pour cela, nous dit la Bienheureuse, « aimez le Cœur de Jésus. [L'un des principaux « fruits de l'amour du Sacré-Cœur] est de « rendre doux et agréable, ce qui est amer à la « nature. »

CHAPITRE III

LE DÉTACHEMENT A L'ÉGARD DE NOUS-MÊMES

Le détachement doit avant tout s'exercer à l'égard de nous-mêmes, et il faut que notre être tout entier lui soit soumis. Il n'est pas une des puissances de notre âme, pas un des sens de notre corps, qui puisse se soustraire à son action. Quand il s'exerce à l'égard de l'âme, il prend ordinairement le nom de *renoncement ;* et quand il s'applique au corps, on lui donne plus communément le nom de *mortification.*

I

Le détachement à l'égard de l'âme ou le renoncement.

Le *renoncement* consiste à soustraire toutes les facultés de notre âme à l'empire des créatures, pour les soumettre à l'action souveraine de l'amour du Sacré-Cœur. C'est ce que la bienheureuse Marguerite-Marie va nous enseigner par ses écrits et par ses exemples.

1. *Enseignements de la Bienheureuse.* -- Ecoutons d'abord les leçons que la servante de Dieu nous a laissées, sur la manière de pratiquer le renoncement dans notre intelligence, dans notre mémoire, par rapport à la sensibilité ou aux passions et surtout à l'égard de la volonté.

Elle demande que l'on commence par mortifier l'*intelligence*, en s'efforçant de retrancher, non seulement les pensées et les réflexions mauvaises ou dangereuses, mais même celles qui sont inutiles.

« Pour nous conformer à Jésus, au Saint-Sacrement, dit-elle[1], et nous transformer tout en lui, « il faut retrancher toute curiosité à notre esprit, « surtout en ce qui regarde le prochain. Le Sacré-« Cœur veut que nous lui soumettions notre jugement, que notre entendement n'ait de curiosité « que pour le connaître, et que notre esprit soit « toujours attentif à l'adorer. »

Il faut, en second lieu, mortifier *notre mémoire*, en nous efforçant de bannir tout souvenir inutile des créatures, surtout de nous-même.

« Je pense, ajoute-t-elle[2], que le Sacré-Cœur « vous fera de grandes grâces, si vous avez le cou-« rage de le suivre dans un entier et parfait oubli « de vous-même. Quittez-vous donc, et vous trou-« verez tout : oubliez-vous parfaitement vous-« même, et le Seigneur pensera à vous ; abîmez-« vous dans votre néant, et vous le possèderez. »

Le théâtre le plus ordinaire des combats que le renoncement doit soutenir en nous-même, c'est cette faculté que les théologiens nomment *appétit* ou *sensibilité*, et qui exerce son action à l'aide des passions. Moyens de salut, si elles sont réglées par la raison et par la foi, les passions, que la Bien-

1. Vol. I^er^, p. 195. — 25^e^, 58^e^ avis.
2. Lettres 65, 86, sœur de la Barge.

heureuse désigne ordinairement sous le nom d'*inclinations naturelles*, sont les plus dangereux ennemis de l'amour du Cœur de Jésus, si elles sont livrées à leur fougue native. C'est donc à les maintenir entre les digues salutaires du renoncement et de la mortification, que doit s'appliquer, avec force et persévérance, tout chrétien qui veut sincèrement s'attacher au service du Sacré-Cœur

« Travaillons courageusement à la véritable « mortification de nos passions, écrit la bienheu- « reuse Marguerite-Marie[1]. Le Sacré Cœur de « Notre-Seigneur désire que nous ne vivions pas « selon nos inclinations naturelles, mais que nous « travaillions tout de bon à les mortifier. Sachons « que la vertu ne se pratique pas sans peine, et que « l'on ne peut se sauver sans souffrances et sans « sacrifices; mais pour un moment que dure la « peine, une éternité de récompense ! »

Elle disait à ses novices : « Vous savez que vous « ne pouvez marcher dans la voie que le Seigneur « vous a tracée[2], que par un continuel renoncement « à vous-mêmes et à tous les mouvements em- « pressés que vous avez à la créature. Mourez « donc à toutes ces inutiles inclinations, et Jésus- « Christ vivra en vous. Il désire que vous lui « fassiez le sacrifice de tout ce que la nature lui « dispute, et que vous souffriez, en esprit de péni-

1. Avis 17, p. 392. — Avis 18, 41, p. 423.
2. Avis 28, 34.

« tence, tout le reste qui s'opposera à votre incli-
« nation. [Par là], vous vous rendrez facilement
« de bonnes religieuses. »

« Dans le désir que vous soyez toute à Notre-
« Seigneur Jésus-Christ[1], répondait-elle à une
« novice, je veux bien vous dire un petit mot. Il
« veut de vous, ce me semble, une grande fidélité
« à lui faire des sacrifices de tout ce qu'il vous
« fera connaître lui être plus agréable, quoi qu'il
« vous en puisse coûter. Choisissez toujours pour
« vous, lorsque cela vous sera permis, le pire et
« le plus répugnant à la nature, laquelle il faut
« contrarier, autant que nous le pourrons, nous
« souvenant que l'on ne devient saint qu'en
« s'humiliant, qu'en renonçant à soi-même, qu'en
« se mortifiant, et, en un mot, qu'en se crucifiant
« en tout et partout. »

De toutes les facultés de l'âme, celle qui doit avoir la première part dans la pratique du renoncement, c'est la *volonté*. Cette reine des facultés humaines doit imposer aux passions, à la mémoire, à l'intelligence, et s'imposer à elle-même la loi salutaire du renoncement. Comme elle est la principale retraite où se cache l'amour-propre[2], c'est

1. Avis 19, 44 et 45.

2. Par l'amour-propre ou l'amour désordonné de soi-même, un homme rapporte tout à son propre intérêt; il veut pour lui une préférence exclusive, et il rend difficilement justice aux autres. « Ces hommes, dit saint Paul, (II. Tim. II, 2), sont ambitieux, hautains, superbes, violents, ingrats, calomniateurs, querelleurs, durs, perfides, insolents, ennemis de Dieu et de leurs semblables, etc. » (Bergier. Diction théol.)

surtout en elle-même qu'elle doit poursuivre cet irréconciliable et perfide ennemi de l'amour divin.

« Le Sacré-Cœur nous aime et veut nous sauver, « dit la Bienheureuse, et il ne faut de plus, pour « cela, que le sacrifice de notre volonté, en nous « conformant à ce divin Cœur, au Saint-Sacre- « ment[1]. [En effet,] Notre-Seigneur veut que nous « menions une vie d'amour et de privations, que « nous vivions sacrifiés à toutes ses adorables « volontés, dans toutes les dispositions qu'il fera « de nous, et que notre cœur soit tout ardeur « pour l'aimer, sans retours ni réflexions autres « que de lui plaire.

« Il me semble donc que cela est bien agréable « à Dieu : que nous lui fassions autant de sacrifices « de notre volonté qu'il nous en fournit d'occa- « sions ; que nous rompions et contrariions notre « volonté, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement [sou- « mise au bon plaisir divin, et comme] détruite et « anéantie, pour faire régner celle du Cœur de « Jésus en nous. Car l'attache à notre volonté « déplaît à Dieu. »

« Le Sacré-Cœur, [je le répète,] pour nous sau- « ver, veut le sacrifice de notre volonté[2]. Il est « une source inépuisable de miséricorde, laquelle

1. Avis 17, édit. 2, p. 489. — Vol. 1, p. 195. — Avis 58. — Avis 10, p. 381. — Avis 14.

2. Avis 14, p. 387. — Avis 17, p. 392. — Lett. 50, sœur Morant, p. 100. — Lett. 65, p. 123.

« ne cherche qu'à se répandre dans les cœurs « vides, qui ne tiennent à rien, pour être toujours « prêts à se sacrifier à son bon plaisir, quoi qu'il « en puisse coûter à la nature. Faisons donc ce « que Dieu veut de nous pour établir son règne « dans notre cœur.

« [Pour résumer, en quelques mots, toute la « pratique du renoncement], tâchons de faire « toutes nos actions dans la pureté d'intention du « Sacré Cœur de Jésus, auquel nous nous unirons « au commencement de tout ce que nous « ferons. »

O vous tous, qui aspirez à être comptés parmi les serviteurs et les véritables amis du Sacré-Cœur, rappelez-vous que vous n'y parviendrez que par le renoncement ! Voyez donc comment vous le pratiquez relativement à vos passions, à votre mémoire, à votre intelligence et à votre volonté. Les souvenirs de votre mémoire, les pensées de votre intelligence, et surtout les affections et les désirs de votre volonté, sont-il en conformité parfaite avec le Cœur de Jésus ?

« Qu'heureuses sont les âmes[1], s'écrie la Bien- « heureuse, qui vivent toutes perdues et anéanties « dans le divin amour du Sacré-Cœur, [par une « conformité absolue avec ce divin Cœur] et par « un entier abandon à sa Providence ! »

Les conseils que la servante de Dieu donnait

1. Lett. 92, sœur de la Barge, p. 185.

aux autres ne sont que l'expression de ses propres exemples, comme nous allons le voir.

[Pour ce qui me concerne[1], ajoutait-elle,] « je « n'ai plus rien à voir sur moi-même, ni en tout « ce qu'il plaira à mon Souverain de faire de moi « et en moi ; car il m'a appris que jamais il ne me « refuserait son soin, que quand je me mêlerais « de moi : ce que j'ai expérimenté souvent par « mon infidélité, qui me faisait voir le renverse- « ment de mes désirs. Mais je ne m'en sens plus, « sinon de faire ce qu'il m'a dit tant de fois : « *Laisse-moi faire.* »

2. *Exemples de renoncement donnés par la bienheureuse Marguerite-Marie.* — Il est impossible de savoir jusqu'à quel degré sublime de perfection la servante de Dieu porta la pratique du renoncement ; ses sacrifices intérieurs ne furent connus que de Dieu. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que dans l'holocauste qu'elle offrit d'elle-même au Sacré-Cœur, elle ne mit aucune réserve. Non contente d'immoler son corps par la mortification, elle s'appliqua surtout à sacrifier son âme par le renoncement à ses goûts et à ses attraits.

Nous parlons ailleurs de l'immolation qu'elle fit de sa volonté par l'obéissance, ainsi que du sacrifice de ses répugnances, notamment de celles qu'elle avait à accepter des emplois honorables, à

1. Lett. 12, mère de Saumaise, 20 janvier 1682, p. 22.

écrire des lettres, à aller au parloir et à manifester les grâces surnaturelles dont elle était favorisée. Nous verrons comment elle renonça même à son grand attrait pour la mortification, en se retranchant les pénitences qui lui étaient interdites par l'obéissance.

Fréquemment, dans le cours de cet ouvrage, nous l'avons vue ou nous la verrons combattant contre elle-même, et allant toujours à l'encontre de ses inclinations, autant du moins que c'était conforme au bon plaisir divin : « Je me sentais « tellement pressée de faire ce qui contrariait le « plus mes inclinations, dit-elle[1], que je m'en « confessais lorsque j'avais manqué de le faire. »

Qu'il nous suffise d'ajouter ici quelques circonstances, où se manifesta plus particulièrement cette mortification spirituelle.

Parlant de sa jeunesse[2] : « [Je me sentais une « extrême répugnance à voir des plaies], écrit-« elle ; mais il fallut d'abord[3] me mettre à les panser « et baiser pour me vaincre. Je ne savais comment « il m'y fallait prendre, mais mon divin Maître « savait si bien suppléer à toutes mes ignorances, « que ces plaies se trouvaient guéries dans peu « de temps, sans autre onguent que ceux de sa « Providence. »

Après son entrée au couvent, la servante de

1. Vie par elle-même, p. 303.
2. Vie par elle-même, p, 303.
3. D'abord, c'est-à-dire aussitôt.

Dieu eut pour règle de renoncer à ses goûts en toutes choses : « Mon souverain Maître, dit-elle [1], ne « voulait pas que je laissasse perdre une [seule] occa- « sion de mortification, et mon naturel sensible et « orgueilleux m'en fournissait beaucoup de matière. « Ce divin Maître me prenait par tout ce qui était « le plus opposé et contraire à mes inclinations, à « rebours desquelles il voulait que je marchasse « sans cesse. »

Elle avait des répugnances extrêmes pour l'emploi de directrice des pensionnaires [2]. Malgré cela, elle se dévoua, avec un zèle admirable, à cette charge qui lui fut confiée, une première fois en 1673 et une deuxième fois en 1680.

On la voyait aussi mortifier la curiosité, à la réception des lettres ; elle attendait quelque temps avant de les ouvrir, quand elle se sentait un trop vif désir de les lire.

« Vive Jésus ! écrivait-elle, le 17 janvier 1690, « au P. Croiset. Mon Révérend Père, notre divin « Maître a bien voulu me faire trouver beaucoup « de consolation en lisant votre lettre, après m'en « avoir interdit la lecture assez longtemps, à « cause de certain mouvement trop empressé, qui « m'était venu d'y chercher cette consolation, dans « l'état sensible et souffrant, où il m'avait mise « dans ce temps de carnaval. »

1. Vie par elle-même, p. 336.
2. Vie par les contemp., p. 143, 259.

« Dans l'espace de six ans que j'ai connu notre sœur Marguerite-Marie Alacoque[1], raconte la mère Greyfié, je puis assurer que je n'ai pas remarqué qu'elle ait manqué un instant à la résolution qu'elle avait prise, le jour de sa profession religieuse, de faire régner Jésus en elle, avant tout, au-dessus de tout et en tout. Jamais elle ne s'accorda aucun plaisir, soit pour l'esprit, soit pour le corps. Et cette fidélité lui attira de la divine Bonté des grâces et faveurs très particulières, qui la portaient à un désir très grand des croix, humiliations et souffrances. »

Dans le vœu de perfection qu'elle fit sur la fin de sa vie, on lit cet article relatif au renoncement et à la mortification : « Je me rendrai attentive à « n'accorder à la nature que ce que je ne pourrais « légitimement lui refuser qu'en me rendant singulière ; ce que je veux fuir en tout[2]. » Elle répondait ainsi à une demande que Notre-Seigneur lui avait faite pendant une retraite[3]. Il lui avait dit que :

« *Lorsqu'il fait sa demeure dans une âme, il veut « un entendement sans curiosité, un esprit sans « jugement, un jugement sans volonté, et un cœur « sans autres mouvements que ceux de son amour* », c'est-à-dire une mort complète à soi-même et aux créatures.

1. Vie par les contemp. p. 114. Mémoire.
2. Vol. I, p. 252, n. 17.
3. Vie par les contemp., p. 50.

II

Le détachement à l'égard du corps et des sens, ou la mortification.

La *mortification* proprement dite consiste dans la répression des appétits immodérés du corps : ce qui se fait, soit en se privant d'une chose agréable, soit en s'imposant diverses peines afflictives. Les privations dont il s'agit n'ont pas seulement pour objet le retranchement de ce qui est mauvais, dangereux ou simplement inutile, mais aussi le sacrifice d'une partie de ce qui est utile et même de ce qui est nécessaire.

De nos jours, la grande loi de la mortification, que Notre-Seigneur a proclamée, quand il a déclaré qu'on ne peut être son disciple, si l'on ne se hait soi-même [1], est trop souvent sacrifiée à ce que l'esprit du siècle appelle : nécessités de la situation et de la santé, convenances du monde, etc. Ces vains noms ne sont que de futiles prétextes pour pouvoir substituer aux salutaires pratiques de la pénitence la recherche du confortable, l'amour du luxe et des plaisirs. A cet esprit d'immortification, qui tend de plus en plus à devenir général, la bienheureuse Marguerite-Marie oppose des appels réitérés à la pénitence. Elle les adresse non seulement aux âmes consacrées à Dieu, mais à tous ceux qui veulent s'attacher au service du Sacré-Cœur ; elle

1. S. Luc, XIV, 26.

leur montre que vouloir aimer ce divin Cœur sans pratiquer la mortification, n'est qu'illusion. La servante de Dieu tient cet austère langage à ses sœurs et à des religieux, aux prêtres séculiers et aux personnes du monde.

S'adressant à sa belle-sœur, qui, dans le désir d'assurer son salut, avait pris la résolution de se dévouer entièrement au Sacré-Cœur, elle lui annonce que ce Cœur divin avait agréé ce pieux dessein, mais qu'il lui faudrait acheter chèrement le ciel. Nous verrons plus loin avec quelle rigoureuse exactitude se réalisa cette parole prophétique.

Plusieurs fois, dans ses lettres, la Bienheureuse rappelle à ses frères, dont l'un était maire et l'autre curé du Bois-Sainte-Marie, la nécessité de pratiquer la mortification et la pénitence. C'est cependant surtout en écrivant à des personnes consacrées à Dieu, qu'elle prêche ce grand devoir. Écoutons quelques-unes des leçons qu'elle donnait à ses novices sur ce sujet :

« Mes très chères sœurs, leur disait-elle[1], voici « un petit défi, selon que je crois vous être néces- « saire, pour vivre conformément à nos saintes « observances, et vous rendre dignes de recevoir « abondamment les grâces du Sacré Cœur de « Notre-Seigneur Jésus-Christ. Travaillez tout de « bon, fidèlement et courageusement, à la véritable « mortification de vos sens. Vous ferez connaître

1. Avis 17, p. 392, avis 49, p. 433, avis 58, p. 448. — Écrits divers, p. 462. — Vie par les contemp., p. 82.

« l'amour que vous portez à ce divin Cœur, si, « comme il est dit dans nos Constitutions, vous « vous rendez fidèles à ne vous servir de vos yeux, « de vos oreilles, de votre langue, de vos sens et « de votre cœur, que pour son amour et service. « Pour cela, renfermez-vous dans le Sacré-Cœur, « pour y trouver une nouvelle vie d'esprit et « d'amour, par une entière mortification. Privez-« vous de quelques plaisirs, pour honorer les pri-« vations du Sacré Cœur de Jésus ; tâchez de ne « rien faire pour le plaisir ; détournez [même], par « quelques saintes pensées, votre attention de tous « les plaisirs que les sens immortifiés pourraient « rencontrer en prenant vos nécessités : comme « boire, manger, dormir et vous chauffer. Ne vivez « pas selon votre inclination naturelle, qui vous « porterait à ne pas vous faire un trop grand scru-« pule [de rechercher vos aises], de dire quelques « paroles au temps du silence, [de regarder et « d'écouter] tout ce que vous avez envie de voir et « d'entendre. Voilà, mes pauvres enfants, un « obstacle à votre perfection plus grand que vous « ne pensez, et dont l'amour du Sacré Cœur de « Notre-Seigneur vous demande un prompt amen-« dement ; cela ne peut se faire que par une véri-« table mortification. »

Quelque claires et pressantes que soient les leçons de la bienheureuse Marguerite-Marie, relatives à la mortification, c'est plus encore par ses exemples que par ses paroles qu'elle prêche la nécessité de

cette vertu difficile. Regardant la pénitence comme la monnaie avec laquelle on achète l'amour du Sacré-Cœur, elle la pratiqua à un degré vraiment héroïque. « La mortification constante et fervente de cette vénérable Sœur, dit Mgr Languet[1], est une espèce de prodige. Le miracle de cette pénitence, si j'ose parler ainsi, rend croyable celui de son amour pour Dieu. »

Je ne veux pas d'un cœur partagé.

La servante de Dieu manifesta, dès sa plus tendre enfance, son attrait pour la mortification. « Prévenue par la grâce, disent les Contemporaines, cette chère petite semblait vouloir imiter, en quelque manière, saint Jean-Baptiste. Comme lui, dès le plus bas âge, elle se livra à des austérités extraordinaires, non pour expier le péché, mais pour en prévenir les premières atteintes. »

« Ayant en horreur les vanités de la jeunesse, lisons-nous dans le procès de béatification[2], elle

1. Vie de la vén. Marguerite-Marie par Mgr Languet, vol. 2 XXXIII.
2. Décret sur l'héroïcité des vertus de la B^e^, vol. I, p. 218, 353.

affligeait par des jeûnes, des veilles et des macérations continuelles, son corps délicat ; elle embrassa tous les genres de pénitence et de mortification, et s'exerça aux vertus les plus sublimes. »

Après son arrivée à Paray, son ardeur pour la pénitence prit un tel accroissement, que les supérieures du couvent et Notre-Seigneur lui-même, durent, plusieurs fois, en modérer les pieux excès. Voyons jusqu'où elle porta spécialement la mortification du goût, et à quelles macérations effrayantes elle soumit son corps.

1. *La mortification du goût* fut l'un des caractères dominants de la vertu de la Bienheureuse.

Pendant qu'elle était encore dans le monde, nous dit son frère Chrysostome, il lui arrivait assez souvent de rester jusqu'à trois jours, sans prendre presque aucune nourriture.

Devenue religieuse, elle suivait fidèlement sa règle, et, malgré la délicatesse de sa santé et ses fréquentes maladies, elle passa plusieurs années sans demander aucune dispense ; elle attendait que sa supérieure prît l'initiative de lui accorder les dispenses nécessaires. Craignant toutefois qu'il n'y eût, dans une telle conduite, un défaut de simplicité, elle prit, quatre années avant sa mort, la résolution suivante[1] :

« Je ne me procurerai aucun soulagement que « ceux que la nécessité réclamera. Je les deman-

1. Vol. I, p. 248, 353.

« derai simplement : ceci est pour m'affranchir de « la peine continuelle que je sens de trop flatter « mon corps, mon plus cruel ennemi. »

« Le manger, je l'avoue, ajoute-t-elle [1], m'a [toujours] causé de rudes tourments. Je vais au réfectoire, comme à un lieu de supplice auquel le « péché m'a condamnée. Et, quelque effort que « je me fasse pour manger indifféremment ce qui « m'est présenté, je ne peux me défendre de « prendre ce que je crois le moindre, comme le « plus conforme à ma pauvreté et à mon néant, « qui me représentent continuellement que, le « pain et l'eau étant suffisants, tout le reste est « superflu. »

« Quoique je me trouve quelquefois accablée de « tant de douleurs, que souvent [2], en commençant « un exercice, il me semble que je n'y pourrai pas « subsister jusqu'au bout, mon Souverain m'a « toujours fait la miséricorde de me trouver assez « de force et de vigueur pour jeûner le carême. »

« Bien plus, ajoutent les sœurs Contemporaines [3], affamée de souffrir pour son divin Maître, elle sollicitait si fréquemment la faveur de s'imposer des privations dans le boire et le manger et de s'infliger d'autres mortifications, que ses supérieures étaient obligées de la modérer continuelle-

1. Vie par elle, p. 342

2. Vie par elle-même, p. 367.

3. Déposition de sœur Françoise Verchère, p. 333, et de sœur Péronne Verchère, p. 343, 344.

ment. Souvent elle mettait de l'eau dans son potage et dans ses autres aliments pour les rendre insipides. »

« Puisque vous croyez avoir assez de forces pour ajouter quelque pénitence extraordinaire à ce que vous avez déjà à souffrir, répondait la mère Greyfié à l'une de ces demandes réitérées[1], voici ce que je trouve bon de vous permettre : D'ici à la fin de l'octave du Saint-Sacrement, vous vous priverez de manger du dessert, les lundis, mercredis et vendredis ; quand vous mangerez de la salade [de peur de nuire à votre santé par cette pénitence], vous ne tremperez pas votre pain dans le vinaigre, mais vous le laisserez dans le plat de votre portion ; vous vous contenterez, à chaque repas, de manger de l'un des plats, sans choisir le meilleur ni le pire. Vous mangerez du pain autant que votre appétit l'exigera, et vous boirez toujours un peu de vin avec de l'eau. »

Il est une pratique de mortification qui, fort légère en apparence, fut vraiment héroïque pour la bienheureuse Marguerite-Marie. Si forte était son aversion pour le fromage, et sa santé en éprouvait un tel préjudice, que, quand elle se présenta au couvent de Paray, son frère Chrysostome crut devoir demander qu'on ne l'obligeât point à manger de ce dessert.

Laissons la servante de Dieu nous faire elle-

1. Vie par les contemp., p. 173. — Avis 6, de la mère Greyfié.

même le récit de cet incident. Nous verrons comment Notre-Seigneur récompense les moindres sacrifices faits pour son amour :

« Je ne dirai qu'une de ces sortes d'occasions « mortifiantes au-dessus de mes forces [1], qui me « furent données, et où mon divin Maître me fit « vraiment éprouver l'effet de sa promesse : *qu'il « ne me laisserait point manquer de secours.* C'est « une chose pour laquelle toute notre famille avait « une si grande aversion naturelle, que mon frère « retint, en passant le contrat de ma réception, que « l'on ne me contraindrait jamais à faire cela : ce « que l'on n'eut pas de peine d'accorder, la chose « étant si indifférente d'elle-même. C'est [pourtant] à cela même qu'il fallut me rendre, car « l'on m'attaqua si fortement là-dessus de toutes « parts, que je ne savais plus à quoi me résoudre: « d'autant que ma vie me semblait mille fois plus « facile à sacrifier ; et, si je n'avais chéri ma vocation plus que ma vie, je l'aurais alors quittée « plutôt que de me résoudre à faire ce que l'on « désirait de moi. Mais c'était en vain que je résistais, puisque mon Souverain voulait ce sacrifice, « duquel en dépendaient tant d'autres. Je fus trois « jours à combattre avec tant de violence, que j'en « faisais compassion, surtout à ma maîtresse, devant laquelle je me mettais d'abord en devoir « de faire ce qu'elle me disait, et puis le courage

1. Vie par elle-même, p. 316. - Vie par les contemp., p. 29-30.

« me manquait. Mourant de douleur de ne pou-
« voir vaincre mon naturel, je disais à mon divin
« Maître : « Hélas ! que ne m'ôtez-vous la vie,
« plutôt que de me laisser manquer à l'obéis-
« sance !

« Sur quoi, ma maîtresse me repoussa : « Allez,
« dit-elle, vous n'êtes pas digne de pratiquer cette
« mortification ; je vous défends, maintenant, de
« faire ce que je vous commandais. » Ce m'en fut
« assez. Je dis d'abord[1] : Il faut mourir ou vaincre.
« Je m'en allai devant le Très Saint Sacrement,
« mon asile ordinaire, où je demeurai environ
« trois ou quatre heures à pleurer et à gémir, pour
« obtenir la force de me vaincre : « Hélas ! mon
« Dieu, m'avez-vous abandonnée, [disais-je ?] Eh
« quoi ! faut-il qu'il y ait encore quelque réserve
« dans mon sacrifice, et qu'il ne soit pas tout
« consommé en parfait holocauste ! Faut-il qu'il
« y ait en moi quelque inclination naturelle que
« je n'aie pas vaincue ! Oui, il faut se vaincre ou
« mourir !

« Mais mon Seigneur, voulant pousser à bout la
« fidélité de mon amour envers lui, comme il me
« l'a fait voir depuis, prenait plaisir de voir com-
« battre en son indigne esclave l'amour divin
« contre les répugnances naturelles. Enfin, il fut
« victorieux ; car, sans autre consolation ni
« armes que ces paroles : *Il ne faut point de réserve*

1. Aussitôt.

« *à l'amour*, j'allai me jeter à genoux devant ma « maîtresse, lui demandant, par miséricorde, « de me permettre de faire ce qu'elle avait « souhaité de moi. Et enfin je le fis, quoique je « n'aie jamais senti une telle répugnance. »

« La violence que la servante de Dieu s'imposa fut telle, dit la mère Greyfié, qu'elle en fut malade jusqu'au soir. »

« Cette répugnance, ajoute la Bienheureuse, re- « commençait, toutes les fois qu'il me fallait faire « ce sacrifice, que je ne laissai de continuer pen- « dant environ huit ans. »

« Voyant enfin que la servante de Dieu n'avait pu, pendant tout ce temps, s'accoutumer à cette nourriture qne son estomac ne pouvait ni digérer ni soutenir, et craignant que des efforts si violents n'altérassent entièrement sa santé, la Supérieure lui défendit de continuer cette pratique. Celle-ci aurait peut-être dû le faire plus tôt, dit Mgr Languet [1], car, pour la perfection, c'est assez de vaincre les passions, et il n'est pas nécessaire d'y ajouter la destruction des inclinations naturelles. Mais Dieu l'avait permis pour faire éclater la vertu de sa servante. »

« Le soir du jour où elle accomplit ce sacrifice [2], pendant l'oraison, Notre-Seigneur la combla de douceurs et de consolations pour le plaisir qu'il

1. Vie de la vén. Marguerite-Marie par Mgr Languet. Livre 2, xxi.
2. Vie par les contemp., p. 30. — Tém. de la mère Greyfié.

témoignait avoir reçu d'elle. Cette visite céleste fut suivie d'une foule d'autres. »

« Ce fut après cela, raconte-t-elle[1], que toutes « les grâces et faveurs de mon Souverain redou- « blèrent ; elles inondèrent tellement mon âme, « que j'étais contrainte de dire souvent : « Suspen- « dez, ô mon Dieu, ce torrent qui m'abime, ou « étendez ma capacité pour le recevoir ! Mais je « supprime toutes ces prédilections et profusions « du pur amour ; elles étaient si grandes, que je ne « pourrais pas bien m'en exprimer. »

« Il est impossible[2] de dire jusqu'où la Bienheureuse porta la mortification du goût, ajoutent les Contemporaines. On peut affirmer qu'elle était morte à tous les plaisirs des sens.

« Elle se privait ordinairement de fruits nouveaux. Peu de jours avant sa dernière maladie[3], elle ne voulut point manger des raisins nouveaux, lorsqu'on vendangeait dans le jardin du couvent. Pour rendre ce sacrifice plus parfait, elle en avait auparavant demandé la permission.

« Tout était toujours trop bon pour elle. Dans ses maladies, elle ne témoignait jamais de répugnance à accepter les remèdes les plus amers, ne voulant pas même se laver la bouche après les avoir pris, afin d'en conserver plus longtemps l'amertume. »

1. Vie par elle-même, p. 316.
2. Vie par les contemp., p. 41. 42. 43. 253, 345, 495.
3. Vie par les contemp., p. 300.

« Elle éprouva, pendant la plus grande partie de sa vie, une soif ardente et sans relâche, pareille à celle qu'on souffre dans une grosse fièvre, en sorte que rien ne pouvait la désaltérer. Or, même dans les grandes chaleurs, il lui arrivait fréquemment de prendre de l'eau bien chaude, pour mortifier le plaisir qu'elle aurait eu à boire de l'eau fraiche. On la vit même rester jusqu'à dix jours sans boire ni eau ni vin[1]. »

La mère Greyfié ajoute dans son mémoire[2] : « La vénérable Sœur s'abstenait habituellement de boire, depuis le jeudi soir jusqu'au samedi matin, pour honorer la soif de Notre-Seigneur en Croix. Elle continua si longtemps cette pratique, que je crus de mon devoir de la lui défendre et de lui commander de boire, trois ou quatre fois entre les repas, tous les jours ; ce que la docile religieuse fit exactement. Mais, afin que la mortification eût quelque part dans son obéissance, elle s'avisa d'aller, chaque jour, au lavoir, boire de l'eau où l'on avait lavé la vaisselle, quelle qu'en fût la malpropreté. Elle fit plus encore ; plusieurs fois elle but de l'eau de lessive ; ce dont je lui fis une correction sévère. »

« En effet, ajoute le P. Croiset[3], la Supérieure ayant appris l'industrie dont la servante de Dieu

1. Déposition de la sœur Claude de Farges, en 1715, vol. I, p. 344. Sa vie par Mgr Languet. Livre 2, XXXIII.

2. Vie par les contemp., p. 139.

3. Abrégé de la vie de la Bienheureuse par le P. Croiset.

se servait pour se faire souffrir, l'avait appelée, et, dissimulant l'admiration où la jetait une générosité si peu commune, l'avait reprise avec tant d'aigreur et d'une manière si dure, que cette sainte religieuse, pendant le reste de ses jours, regarda comme une des plus grandes fautes de sa vie, cette action digne de l'admiration de tous. »

« A diverses reprises[1], l'obéissance confia à la Bienheureuse la charge de la dépense. Loin d'en profiter pour se procurer quelques soulagements, elle gardait pour elle le pain sec et moisi, les viandes et les fruits gâtés, et toutes les portions qu'elle n'aurait osé présenter à ses sœurs. Quand cette fonction lui fut retirée, elle priait les officières de lui donner les restes de la communauté. »

La servante de Dieu alla plus loin ; si extraordinaires même, on pourrait dire si rebutantes sont certaines mortifications qu'elle s'imposa, que leur seul exposé semble blesser la délicatesse de la bonne éducation. Nous les citerons cependant sans crainte, puisqu'elles valurent à la Bienheureuse les encouragements divins et les faveurs les plus insignes. Si de tels exemples ne sont pas à imiter, ce sont du moins des actes dont on doit admirer l'héroïcité, et qui nous inspireront le courage de ne pas refuser les mortifications ordinaires.

« Chargée de la direction des pensionnaires, elle ramassait soigneusement tous les morceaux de

1. Déposition de 1715, p. 339.

pain que les enfants laissaient traîner, et leurs restes, quelquefois assez malpropres, même ce qu'elle trouvait par terre, en balayant le réfectoire, et gardait cela pour elle.

« Il lui arriva, plusieurs fois[1], de renverser le potage qu'elle portait à des malades ; elle le ramassait aussitôt, avec presque autant de poussière que de bouillon, et le mangeait au repas suivant. »

Qu'on se garde de croire que de tels actes coûtaient peu à la bienheureuse Marguerite-Marie. Tout contribuait à lui rendre la mortification du goût fort pénible, et par là même très méritoire : « J'étais si fort douillette, écrit-elle[2], que la moin-« dre malpropreté me faisait bondir le cœur. Mon « souverain Maître me reprit si fortement là-dessus, « qu'une fois, voulant nettoyer le vomissement « d'une malade, je ne pus me défendre de le faire « avec la langue et de le manger, en disant à ce « souverain Maître : Si j'avais mille corps, mille « amours, mille vies, je les immolerais pour vous « être asservie. Dès lors je trouvai tant de délices « dans cette action, que j'aurais voulu en rencon-« trer tous les jours de pareilles, pour apprendre « à me vaincre, mais n'avoir que Dieu pour « témoin.

« La bonté de mon divin Maître, à qui seul « j'étais redevable de m'avoir donné la force de

1. Déposition de sœur Dusson en 1715, vol. I, p. 151.
2. Vie par elle, p. 337. — Vie par les contemp., p. 103.

« me surmonter, ajoute-t-elle, ne laissa pas de me « témoigner le plaisir qu'il y avait pris ; car, la « nuit suivante, mon souverain Maître me tint « bien, environ deux ou trois heures, la bouche « collée sur la plaie de son Sacré-Cœur. Il me « serait bien difficile de pouvoir exprimer ce que « je sentis alors, ni les effets que cette grâce pro- « duisit dans mon cœur. Mais cela suffit pour « faire connaître les grandes bontés et miséricordes « de mon Dieu sur un sujet si misérable. Cepen- « dant il ne voulut point diminuer ma sensibilité « ni mes grandes répugnances, tant pour honorer « celles qu'il avait bien voulu resssentir au Jardin « des Oliviers, que pour me fournir des matières « de victoires et d'humiliations. »

« Une autre fois qu'elle avait quelques soulève- ments de cœur, en servant une malade qui avait la dyssenterie[1], racontent les Contemporaines, Notre-Seigneur l'en reprit fortement. Pour réparer cette imperfection, elle se disposait à faire un acte si excessif de pénitence, que Notre-Seigneur dut inter- venir pour l'arrêter. »

« Pendant qu'elle était maîtresse des pension- naires[2], l'une de celles-ci eut un apostume à l'un des doigts de pied. Pour vaincre la répugnance qu'elle éprouvait, sœur Marguerite en approcha les lèvres, en suça et en avala le pus ; elle aurait con- tinué cette mortification durant toute la durée du

1. Vie par elle, p. 338.
2. Vie par les contemp., p. 115.

mal, si on ne le lui eût défendu. Elle fit plusieurs autres mortifications non moins rebutantes à la nature ».

Une autre chose contribuait à donner à ces mortifications un mérite extraordinaire, c'est que la servante de Dieu, qui paraissait morte à toutes les satisfactions du goût, fut fortement tentée de gourmandise, pendant une partie de sa vie religieuse.

« Je ne tardai guère[1] à entendre les menaces du « démon, mon persécuteur, raconte-t-elle. Parfois « il m'attaquait de cette abominable tentation de « gourmandise, me faisant sentir des faims effroya- « bles... et cette faim me durait jusqu'à ce que « j'entrasse au réfectoire pour prendre ma réfec- « tion, dont je me sentais d'abord[2] un dégoût si « grand, qu'il fallait me faire une grande violence « pour prendre quelque peu de nourriture. Et, « d'abord que j'étais sortie de table, ma faim « recommençait plus violente qu'auparavant... « Alors je demeurais en paix dans ma souffrance. »

2. A cette mortification du goût, la Bienheureuse ajouta des *macérations* vraiment effrayantes pour la nature. Guidée par l'Esprit de Dieu, et regardant son corps comme son plus dangereux ennemi, elle s'appliqua à le tourmenter en toutes manières.

1. Vie par elle, p. 335, 352.
2. D'abord, c'est-à-dire « de suite, aussitôt ».

Les Décrets pontificaux, relatifs à la Béatification de la servante de Dieu, disent « qu'elle sévit contre son corps [1], non seulement par des jeûnes, mais par des veilles et par des flagellations, et que son application à l'affliger fut continuelle ».

Nous savons, par les dépositions de son frère Chrysostome, que [2], dès l'âge de dix ou douze ans, elle pratiquait des austérités telles, qu'il serait difficile, même en religion, d'en faire de plus grandes.

Ces mortifications n'étaient pas le fruit d'une ferveur excessive et imprudente, mais le résultat d'une inspiration céleste. Après avoir raconté la participation que, dans sa jeunesse, elle fut contrainte de prendre à diverses fêtes mondaines, elle ajoute [3] :

« Au milieu des compagnies et des divertisse-
« ments, mon souverain Maître me faisait de sé-
« vères réprimandes. Contrainte de suivre, en
« quelque lieu secret, celui qui m'appelait, je lui
« demandais pardon, la face prosternée contre
« terre ; puis il me faisait prendre une rude et
longue discipline. Pour me venger, en quelque façon, sur moi, des injures que je lui faisais, et pour reprendre cette ressemblance et conformité avec lui, en soulageant la douleur qui me pressait, je liais ce misérable corps criminel avec des cordes à nœuds, et le serrais si fort, qu'à peine

1. Vol. I, p. 559, 583.
2. Vol. I, p. 356, 363, note 2, 364. — Vie par les contemp., p. 8.
3. Vie par les contemp., p. 16. — Vie par elle, p. 300.

« pouvait-il respirer et manger. Je laissais si long-
« temps ces cordes, qu'elles étaient comme tout
« enfoncées dans la chair, laquelle venant à
« croitre dessus, je ne pouvais les arracher qu'avec
« de grandes violences et de cruelles douleurs. De
« même, quant aux petites chainettes dont je
« serrais mes bras, lesquelles emportaient la pièce
« en sortant. Et puis je couchais sur un ais, ou
« sur des bâtons, avec des nœuds pointus, dont
« je faisais mon lit de repos. Mais tout ce que je
« pouvais souffrir au dehors ne me semblait
« qu'un rafraichissement, au regard de mes peines
« intérieures. »

« [De plus,][1] dans le désir de me conformer à
« la vie souffrante de mon divin Maitre, pour lui
« donner quelques gouttes de mon sang, je me
« liais les doigts, et puis j'y plantais des aiguilles.
« Je prenais la discipline tous les jours,
« tant que je pouvais, en Carême, pour honorer
« les coups de fouet de sa flagellation. Mais,
« quelque longtemps que je me la donnasse, je
« ne pouvais guère avoir de sang pour offrir à
« mon bon Maitre, pour celui qu'il avait répandu
« pour mon amour. Et comme c'était sur les
« épaules que je me la donnais, il me fallait bien
« du temps ».

Malgré ces rigueurs, qui sont effrayantes pour notre faiblesse et que l'on ne pourrait même

1. Vie par elle, p. 307.

approuver, si elles n'étaient le résultat d'une manifestation formelle de la volonté de Dieu, cette jeune fille innocente, trouvant qu'elle faisait encore trop peu, cherchait sans cesse quelques nouveaux moyens de se faire souffrir davantage. Un Père franciscain étant venu dans la contrée, elle se confessa à lui : « Ce bon Père me promit « des instruments de pénitence[1] », dit-elle avec une satisfaction marquée.

Quand la servante de Dieu fut arrivée à Paray[2], sa haine contre elle-même redoubla d'intensité. « Ah ! ma chère Mère, disait-elle à la mère de « Saumaise, que je suis lasse de servir ce misé- « rable corps, qui est mon plus cruel ennemi et « qui me fait une continuelle guerre ! »

« La haire, le cilice, les disciplines sanglantes et fréquentes, les ceintures de fer, garnies de pointes très piquantes, raconte Mgr Languet[3], et mille autres inventions propres à faire souffrir son corps, étaient l'objet de ses demandes continuelles. Si, en toute autre chose, elle portait son obéissance jusqu'à n'oser répliquer à sa supérieure, dans la matière de la mortification, parfois elle sortait, pour ainsi dire, des limites de cette obéissance scrupuleuse ; elle tâchait, autant qu'elle le pouvait, par ses sollicitations fréquentes, par les raisons alléguées, d'arracher les permissions qui

1. Vie par elle, p. 310.
2. Lettre 27, mère de Saumaise, p. 55.
3. Vie par Mgr Languet, livre 2, XXXIII ; livre 3, LXXII.

lui étaient nécessaires pour macérer son corps infirme.» Elle fut tombée dans de véritables excès, si elle eût été libre.

« Je ne désapprouve pas cette haine que vous avez pour votre corps, lui écrivait le P. Rolin[1], son directeur. Ce plaisir que vous sentez à le voir périr, est selon l'esprit de l'Évangile. J'approuve cet esprit de pénitence qui vous anime ; mais ne traitez rudement votre corps que dépendamment de l'obéissance ; en matière d'austérités, faites ce qu'on vous permettra et rien de plus. »

« A l'en croire[2], écrit la mère Greyfié, c'était elle qui avait tous les torts ; elle était l'auteur de tout le mal qui se faisait ; aussi ne cessait-elle de me demander de faire pénitence, pour satisfaire à la divine justice. Si j'avais voulu la laisser faire, elle eût massacré son pauvre corps à force de jeûnes, de veilles, de disciplines sanglantes, de chaînes de fer et de toutes sortes de macérations.»

Le confesseur de la Bienheureuse ajoute[3] : « C'était surtout quand elle apprenait quelque offense faite à Dieu, qu'elle redoublait ses pénitences. Souvent la vénérable sœur appliquait ses austérités, ses macérations et ses autres pratiques, pour les pécheurs et pour les âmes du purgatoire, même pour des personnes qu'elle ne connaissait que de nom. Il suffisait que quelqu'un eût besoin

1. Vie par les contemp,, p. 246.
2. Vol. I, p. 122 et 344.
3. Vol. I, p. 319. Témoignage de M. Michon.

de semblables secours pour qu'elle s'y portât charitablement. »

L'obéissance ne lui permettant pas toujours de satisfaire pleinement son ardeur pour la pénitence, la servante de Dieu se servait, pour tourmenter son corps, de tous les moyens qui lui étaient laissés[1]. Les dépositions de 1715 nous disent : « qu'elle passait souvent une bonne partie de la nuit, à genoux, en prière ; qu'elle se portait toujours au travail le plus pénible et le plus rebutant, et que, malgré son grand esprit de mortification, elle ne laissait pas d'être de bonne humeur dans les conversations.

Elle grava sur sa poitrine le Nom de Jésus avec un canif[2] ; et quand la marque de ce Nom béni commençait à s'effacer, elle la renouvela, à l'aide d'une bougie et avec si peu de ménagement, que sa supérieure en conçut les craintes les plus sérieuses pour la santé de la vénérable sœur. Mais Notre-Seigneur, voulant montrer qu'il approuvait cette sainte rigueur, guérit miraculeusement la plaie.

Pressées par les instances réitérées de leur héroïque fille, tout en la maintenant dans les limites d'une sage discrétion, les supérieures lui accordaient ordinairement quelques-unes des pénitences qu'elle sollicitait.

1. Vol. I, p, 496.
2. Vol. I. p. 324.

C'est en réponse à l'une de ces demandes, que la mère Greyfié lui écrivait[1] : « D'ici à la fin de l'octave du Saint-Sacrement, vous ferez un *Miserere* de discipline, le mercredi, outre le *De profundis* du lundi. Vous porterez la ceinture, le samedi, dès le lever du matin jusqu'au quart d'heure avant le dîner, que vous la poserez. Vous direz cinq *Pater, Ave, Gloria*, prosternée contre terre, devant le Saint-Sacrement. »

Cette digne et énergique supérieure finit par accorder à l'admirable pénitente une liberté presque complète pour suivre l'attrait divin qui la portait vers les macérations. Grande fut la joie de la servante de Dieu, aussi profita-t-elle de cette latitude avec une ardeur telle, que, plusieurs fois, Notre-Seigneur lui-même dut en modérer les saints excès[2].

« Je ne pensai [plus,] dit-elle, qu'à exercer sur « mon corps toutes les rigueurs que la liberté où « l'on m'avait mise me permettait. Et, en effet, je « lui en fis bien expérimenter, tant pour les péni- « tences que pour le vivre et le coucher, m'étant « fait un lit de têts de pots cassés, où je me cou- « chais avec un extrême plaisir, quoique toute la « nature en frémit ; mais c'était en vain, car je ne « l'écoutais pas.

« [Un jour,] je voulais faire une certaine péni- « tence, laquelle me donnait grand appétit par sa « rigueur, pensant par là pouvoir venger sur moi

1. Vie par les contemp., p. 173.
2. Vie par elle, p. 365. — Vie par les contemp., p, 162.

« les injures que Notre-Seigneur reçoit au Très « Saint Sacrement, tant par moi, misérable pécheresse, « que par tous ceux qui l'y déshonorent ; « mais comme je voulais exécuter mon dessein, « mon souverain Maître me défendit de passer « outre, me disant :

« *Qu'il voulait me rendre en santé à ma supérieure, laquelle m'avait confiée et remise à ses soins, et qu'il agréerait plus le sacrifice que je lui ferais de mon désir, que si je l'exécutais, puisque, étant Esprit, il voulait aussi des sacrifices de l'esprit.*

« Je demeurai contente et soumise. »

Elle raconte encore[1] qu'un autre jour, entraînée par son ardeur pour la mortification, comme elle allait dépasser les limites tracées par sa supérieure, saint François de Sales l'arrêta, et lui fit un sévère reproche pour ce défaut d'obéissance.

Elle aurait continué ses macérations jusqu'à son dernier soupir, sans l'intervention de sa supérieure, qui, quelques mois avant la mort de la servante de Dieu, lui retira tous les instruments de pénitence[2]. Après cette pieuse saisie, la supérieure ayant rencontré l'une des religieuses du couvent, lui dit : « Vous estimez bien ma sœur Marguerite-Marie ; mais ce sera bien autre chose, quand je vous aurai dit ce que je viens de lui faire. Je lui ai ordonné de m'apporter tous ses instruments de

1. Vie par elle, p. 314.
2. Déposition de la sœur Dusson, vol. I, p. 351.

mortification : disciplines, haires, cilices, etc. ; elle a été sur-le-champ les chercher et me les a apportés ; et les voilà dans mon armoire ; mais je ne les lui rendrai plus. — Nous vous sommes toutes obligées, ma chère Mère, répliqua la sœur, car c'est là ce qui la rend toujours malade. »

Comme le Cœur de Jésus était l'unique directeur de la bienheureuse Marguerite-Marie, en inspirant à son apôtre de telles ardeurs pour la mortification, il a voulu offrir un modèle à tous ceux qui, dans la suite des siècles, s'enrôleront sous la bannière de ce Cœur sacré, et leur faire comprendre qu'il ne veut à sa suite que des pénitents. — Regardez, semble nous dire celle qu'on peut appeler *la pénitente du Sacré-Cœur*, et agissez comme ce divin Cœur m'a inspiré d'agir.

« Les mortifications extraordinaires et héroïques, pratiquées par la vénérable sœur Marguerite, dit Mgr Languet,[1] quoique dignes de toute notre admiration, dans cette sainte religieuse, ne doivent cependant pas servir de règle à tous ceux qui veulent marcher dans les voies de la perfection ; car les maîtres de la vie spirituelle nous préviennent du danger que courent les personnes qui se livrent d'elles-mêmes, et [sans le contrôle de l'obéissance,] aux mortifications les plus rigoureuses ; elles sont exposées à se complaire en elles-mêmes, par un raffinement d'amour-propre. »

1. Vie de la vén. M.-Marie, par Mgr Languet. Liv. 2, XXXIV, XXXV.

Toutefois, il ne faut pas que, sous le spécieux prétexte d'éviter le danger de la vanité, on tombe dans l'immortification. Oh ! que d'illusions se font sur ce point un grand nombre de chrétiens, qui non seulement fuient tout ce qui les gêne, mais qui prétendent unir l'amour du Sacré-Cœur avec l'amour excessif du bien-être, du luxe, des amusements mondains et du plaisir. Rappelons-nous que la dévotion au Sacré-Cœur est inséparable de la pénitence ; si l'on ne se sent pas le courage de s'imposer des mortifications volontaires, il faut au moins pratiquer celles que l'Eglise prescrit et surtout se montrer courageux dans l'acceptation des peines de la vie.

Ce divin Cœur m'a demandé d'immoler tout mon être à son amour. [1]

« Les pénitences qui ne sont pas de notre choix, ajoute Mgr Languet, ne sont jamais sujettes d'illusion et d'amour-propre. La vénérable sœur Marguerite-Marie se portait de préférence vers ce genre de mortifications. Dans toutes les occasions d'humiliations, de privation ou de douleur qui se présentaient, elle souf-

1. Statue de la maison Raffl, rue Bonaparte, 61, Paris.

frait sans se plaindre, sans murmurer, sans même qu'il parût de l'altération dans son visage. Quelque chose qu'on lui commandât, quelque chose qu'on lui donnât pour son usage, elle paraissait également contente. Jamais elle ne se plaignait dans les infirmités ; jamais elle ne demandait de soulagements. Elle se contentait de recevoir avec reconnaissance et humilité ceux qu'on lui présentait, mais elle était satisfaite, même si on ne lui en donnait aucun. Dans les maladies violentes et fréquentes qu'elle souffrait, elle faisait effort pour suivre les exercices de la Communauté, et elle l'aurait fait jusqu'à la défaillance, si la supérieure n'avait pensé à lui commander le repos nécessaire. Au reste, jamais il ne lui échappait de laisser entrevoir ses inclinations ou ses répugnances naturelles, pas même par certains mouvements ou certaines paroles qui échappent aisément, même aux personnes mortifiées. Comptant pour rien sa santé et la délicatesse de sa complexion, elle était toujours prête à se charger du travail le plus dur, à soulager ses sœurs, à tout souffrir d'elles, à sacrifier son repos et sa vie pour accomplir ce que lui demandait l'obéissance ou la charité. Sa ferveur sur ce point allait si loin, qu'elle était affligée, quand on paraissait faire attention à ses infirmités, y compatir ou la plaindre. Alors elle se reprochait d'être trop sensible à cette faible consolation ; elle s'accusait, avec amertume, d'être sensuelle, d'avoir de la répugnance à se vaincre, et, pour me servir

de son expression, d'être trop douillette sur elle-même. Quel sujet de confusion pour beaucoup d'âmes qui, dans l'oraison, se croient prêtes à tout supporter, et qui sont lâches et découragées, lorsque l'occasion de souffrir se présente. Elles ont peine à supporter la moindre douleur, surtout l'oubli et le mépris. »

CHAPITRE IV

DÉTACHEMENT A L'ÉGARD DE TOUTE CRÉATURE

L'action de la vertu de détachement ne doit pas seulement s'exercer à l'égard de nous-mêmes, mais elle doit s'étendre à toutes les créatures sans exception. Voyons comment le serviteur du Cœur de Jésus doit pratiquer le détachement : 1° à l'égard du monde ; 2° à l'égard de la famille ; 3° à l'égard des amis ; 4° en un mot, à l'égard de toutes choses, car le détachement doit être universel.

I

Le détachement du monde.

Tout chrétien, qui veut s'enrôler sous la bannière du Sacré-Cœur, doit se détacher de ce monde, contre lequel Notre-Seigneur a lancé son terrible anathème : *Væ mundo*[1] ! et pour lequel il n'a pas voulu prier : *Non pro mundo rogo*[2]. Par ce monde, si odieux au Cœur de Jésus, il faut entendre, non pas les individus qui le composent, car ce divin Cœur les aime et veut les sauver, mais les maximes qu'on y professe de vive voix ou par écrit, la conduite qu'on y tient et la vie qu'on y mène.

Les principales œuvres du monde, contre lesquelles le serviteur du Sacré-Cœur doit spécialement se mettre en garde, sont : les lectures

1. S. Matth., XVIII, 7.
2. S. Jean, XVII, 9.

irréligieuses ou légères, la sollicitude inquiète pour amasser des richesses, la recherche passionnée des honneurs et de l'estime des hommes, le désir de plaire aux créatures par le luxe et la vanité, et la fréquentation des assemblées mondaines.

O vous qui voulez apprendre la science du divin amour, cherchez la dans mon Cœur, le véritable livre de vie.[1]

Nous entendrons plus loin les conseils que la bienheureuse Marguerite-Marie donnait à ses frères sur le détachement des richesses; elle nous montrera qu'il n'est rien de plus contraire à la dévotion au Sacré-Cœur, que l'amour passionné de l'argent. Comment, en effet, ceux qui sont épris du désir de devenir riches, pourraient-ils se laisser enchaîner par les liens du divin amour, eux que saint Paul nous montre comme enlacés dans les filets du démon ?[2]

Dans les longues pages consacrées à l'humilité, la servante de Dieu nous dira combien le désir

1. Statue de la maison Raffl, rue Bonaparte, 64, Paris.
2. Timoth. VI. 9.

ambitieux des charges, des honneurs et de l'estime, est contraire à l'esprit qui doit animer le serviteurs du Cœur de Jésus.

Les écrits qui nous restent de la Bienheureuse ne parlent point de la nécessité d'éviter toute lecture mondaine. La servante de Dieu n'eut sans doute pas l'occasion de traiter ce sujet, l'usage de ces lectures étant alors fort rare. Elle nous expose toutefois bien clairement les désirs du Sacré-Cœur sur ce point, quand elle raconte la vision, dans laquelle Notre-Seigneur, montrant son divin Cœur, lui dit :

« *Voilà le livre de vie où est contenue la science* « *d'amour.* »

Elle avoue que, « depuis lors, elle se trouva impuissante à lire d'autres livres [1] ». Si elle vivait de nos jours, quels anathèmes sévères ne lancerait-elle pas contre ces chrétiens et ces chrétiennes qui, presque sans scrupule, et tout en prétendant être les serviteurs et les servantes du Sacré-Cœur, s'adonnent aux lectures les plus dangereuses ? Comment, après avoir lu ce qu'on pourrait appeler l'évangile de Satan, oser porter ses regards sur le Cœur de Jésus, le livre du divin amour, le véritable Évangile de Dieu ?

Le premier soin d'un chrétien qui entre au service du Sacré-Cœur, doit être de visiter la bibliothèque domestique, afin de jeter au feu tout écrit

1. Voir tome I[er] du *Règne du Sacré-Cœur*, livre I, chapitre IV, 1. Le Sacré-Cœur livre de vie. p. 103.

qui serait tant soit peu contraire à ce Cœur divin, et sa première résolution doit être de s'interdire absolument toute lecture dangereuse.

Il est deux œuvres du monde, sur lesquelles la Bienheureuse s'étend longuement : ce sont les parures et les assemblées mondaines.

Elle condamne les premières avec une force étonnante; la définition qu'elle en donne, suffit pour en inspirer la plus vive horreur. Elle nomme ces parures : « de vains ajustements, les maudites « livrées de Satan, les instruments de sa malice[1]. » On ne peut stigmatiser d'une façon plus énergique le luxe. Comment une personne chrétienne, qui veut plaire au Sacré-Cœur, oserait-elle garder, je ne dis pas des parures immodestes, mais simplement le costume des vanités mondaines, si elle se disait : « Je porte les livrées de Satan, livrées maudites », véritables inventions infernales.

La servante de Dieu censure avec non moins de force les assemblées mondaines. Il faut entendre par là toutes les réunions, où l'on professe des maximes, où l'on fait des œuvres contraires aux enseignements de l'Evangile. Ce sont de véritables écoles du démon, que doivent fuir avec horreur tous ceux qui veulent « entrer dans le Sacré-Cœur, l'école du pur amour[2]. »

Afin d'inspirer à toutes les âmes, qui ont le désir

1. Vie par elle-même, p, 300.

2. Voir tome I[e] du *Regne*, livre 1. chapitre IV, 2. Le Sacré-Cœur école du divin amour, p. 104.

d'aimer sincèrement le Sacré-Cœur, une aversion profonde pour des œuvres si odieuses à ce divin Cœur, il suffit d'exposer la touchante et instructive histoire de quelques-unes des circonstances des premières années de Marguerite-Marie.

On lit dans le Bref de béatification de la servante de Dieu, que : « toute jeune encore, abhorrant les réjouissances qui ont coutume de séduire le premier âge, elle cherchait les endroits les plus retirés de la maison, où, dans un recueillement profond, elle honorait et adorait Dieu. Devenue adolescente, elle fuyait la compagnie des hommes, et n'avait point de plus grand bonheur que de se trouver assidûment dans les églises. »

Elle nous dit elle-même que sa première communion eut pour principal effet de lui inspirer un profond dégoût pour le monde.

« Durant tout le temps que ma sœur demeura dans la famille [1], écrit son frère Chrysostome, elle y vécut avec une régularité édifiante, méprisant les vanités, les jeux et les plaisirs de la jeunesse. Quand notre mère songea à l'établir dans le monde, elle voulut lui laisser le soin de choisir les étoffes et la forme des vêtements, dans la pensée qu'elle adopterait les plus belles et celles qui étaient le plus à la mode ; mais, au grand étonnement de toute la famille, Marguerite choisit les plus communes. Avec sa foi de chrétienne fervente, notre

1 Témoignage de son frère, procédure de 1715, p. 357, 366.

pieuse mère respecta les goûts modestes de ma sœur. Plusieurs partis avantageux s'étant présentés pour son établissement dans le monde, Marguerite les refusa avec fermeté, mais si honnêtement, que pas un n'eut lieu de se plaindre, et que tous, au contraire, publièrent ses bonnes qualités et ses vertus.

Elle était fort retirée, fuyant toutes les compagnies où elle pensait qu'on pouvait offenser Dieu ; aussi, quand on venait l'inviter à quelques-unes de ces assemblées, elle trouvait quelque prétexte pour s'excuser. »

La servante de Dieu avoue toutefois, dans l'amertume de son âme, qu'après la mort de son père, cédant aux menaces de ses tuteurs, elle eut la faiblesse de prendre quelquefois les parures de la vanité et de paraître dans les assemblées mondaines. Cette âme innocente écrivait plus tard, avec cette exagération que l'humilité inspire aux saints :

« Je commis de grands crimes[1] : je commençai « à voir le monde et à me parer pour lui plaire, « cherchant à me divertir le plus que je pouvais. « Une fois, dans un temps de carnaval, étant avec « d'autres filles, je me déguisai par vaine complai- « sance : ce qui m'a été un sujet de douleur et de « larmes pendant toute ma vie, aussi bien que la « faute que je commettais en prenant des ajuste-

1. Vie par elle-même, p. 297.

« ments de vanité, par ce même motif de vaine « complaisance aux personnes citées ci-dessus. »

« Mais vous, mon Dieu[1], seul témoin de la grand- « deur et de la longueur de cet effroyable combat, « que je souffrais au dedans de moi-même, et au- « quel j'aurais mille et mille fois succombé sans « un soutien extraordinaire de votre miséricor- « dieuse bonté, vous aviez des desseins bien autres « que ceux que je projetais dans mon cœur. Vous « me fites bien connaître, en cette rencontre, « aussi bien qu'en plusieurs autres, qu'il me serait « bien dur et difficile de regimber contre le puis- « sant aiguillon de votre amour, quoique ma ma- « lice et mon infidélité me fissent employer toutes « mes forces et industries pour lui résister et « pour éteindre en moi tous ses mouvements. « Mais [c'était] en vain, car, au milieu des compagnies « et des divertissements, votre amour me lançait « des flèches si ardentes, qu'elles perçaient et « consumaient mon cœur de toutes parts; et la « douleur que je sentais, me rendait tout interdite.

« Cela n'étant pas encore assez pour un cœur « aussi ingrat que le mien, pour lui faire quitter « prise, je me sentais comme liée et tirée à force « de cordes et si fortement, qu'enfin j'étais con- « trainte de suivre en quelque lieu secret Celui « qui m'appelait là. Il me faisait de sévères répri- « mandes, car il était jaloux de mon misérable

1. Vie par elle, p. 299, 300.

« cœur, qui souffrait des persécutions épouvan-
« tables. Puis je retournais tout comme devant à
« mes résistances et vanités. Et puis, le soir,
« mon souverain Maître me faisait des reproches
« étranges. Tout cela s'imprimait si fortement en
« moi, et faisait de si douloureuses plaies dans
« mon cœur, que je pleurais amèrement; et il
« me serait bien difficile d'exprimer tout ce que
« je souffrais et ce qui se passait en moi. »

Qui n'admirerait cette jeune fille du monde, quittant, de temps en temps, en secret, les réunions d'amusement, où la crainte des mauvais traitements de parents aveugles la retenait malgré elle, et allant prier et pleurer, à l'écart, durant quelques instants? Qui ne s'étonnerait d'entendre cette âme innocente s'accuser d'avoir commis de « grands crimes », et Notre-Seigneur lui-même lui adresser des plaintes et des reproches? Qu'avait-elle fait? Avait-elle revêtu des parures immodestes et fréquenté des assemblées licencieuses? Non. Cédant à la crainte et devant les menaces, « elle avait « consenti à voir le monde, à prendre les vains « ajustements de la vanité et à fréquenter des « compagnies de divertissement. » Tels étaient « ces grands crimes », qu'elle pleura amèrement durant tout le reste de sa vie.

Quel sujet de confusion et de crainte pour ces chrétiens et ces chrétiennes qui, non contents de vêtements simples, modestes et conformes à leur condition, sont les esclaves de toutes les modes

nouvelles, et qui, conduits par leur attrait pour le plaisir, se rendent inconsidérément dans les assemblées les plus dangereuses ?

Quand ils portent ce que la Bienheureuse appelle : « les livrées de Satan », et surtout quand ils se trouvent dans ces réunions licencieuses de plaisirs et d'amusements mondains, s'il leur était donné, comme à la servante de Dieu, de voir et d'entendre Notre-Seigneur, pourraient-ils supporter les plaintes amères, les reproches sévères et peut-être les menaces terribles de ce divin Maître?

A ces âmes aveuglées par l'attrait de la vanité et du plaisir, qui cherchent à concilier deux choses inconciliables : l'amour du monde et l'amour du Sacré-Cœur, la Bienheureuse adresse ce pressant appelle :

« Trop longtemps le monde a su vous plaire 1 ;
« Renoncez à ses biens superflus ;
« Vous aurez l'unique nécessaire
« Dans le Cœur de l'aimable Jésus. »

O chrétiens, ô chrétiennes, qui aspirez à être comptés parmi les amis du Sacré-Cœur, vous n'aurez jamais ce bonheur, tant que votre cœur sera captivé par « les ajustements de la vanité, « ces maudites livrées de Satan, [et tant que vous « aimerez] à voir le monde, ses compagnies et ses « divertissements. »

1. Cantique, p. 520.

II

Détachement de la famille.[1]

Pour arriver à l'union parfaite avec le Cœur de Jésus, le détachement du monde ne suffit pas ; il faut, de plus, pratiquer le détachement à l'égard de la famille, non pas en cessant d'aimer nos parents, mais en ne les aimant que comme Jésus a aimé sa Mère et son Père nourricier, c'est-à-dire pour Dieu et conformément à la volonté divine.

Il est à remarquer que toutes les paroles de Notre-Seigneur à sa sainte Mère, citées dans l'Évangile, respirent, non pas la tendresse filiale, mais le détachement des parents. Qu'on se rappelle les réponses faites par Jésus à Marie dans le temple, à Cana, devant les foules assemblées, et enfin ce qu'il lui dit sur le Calvaire. Pourquoi les évangélistes n'ont-ils point rapporté les paroles d'affection que Notre-Seigneur dut certainement adresser à sa Mère ? C'est que ce divin Sauveur, étant venu en ce monde pour nous servir de modèle, n'avait pas à nous apprendre l'affection de son Cœur pour sa Mère, ce sentiment étant le fruit de la nature ; mais il était nécessaire qu'il nous enseignât, surtout par son exemple, la nécessité du détachement des liens de la chair et du sang.

1. Nous faisons remarquer que, dans plusieurs chapitres, nous avons dû exposer la doctrine de la Bienheureuse, sans citer ses paroles, afin de ne pas répéter plusieurs fois les mêmes textes.

Devant parler plus loin de la manière dont la bienheureuse Marguerite-Marie pratiqua le détachement à l'égard de sa famille, lors de son entrée au couvent de la Visitation et dans diverses autres circonstances, nous n'exposerons pas ici les leçons et les exemples qu'elle nous a donnés sur ce sujet. Qu'il nous suffise de dire que, depuis le jour où elle mit le pied sur le seuil du couvent de Paray, elle fut morte à toutes les affections terrestres.

Le détachement de la famille, que le Cœur de Jésus réclame de ceux qui veulent se dévouer à son service, a divers degrés :

Aux chrétiens destinés à vivre au sein de leur famille, ce divin Cœur demande uniquement l'attention la plus vigilante à ne jamais consentir à le contrister, même par les fautes les plus légères, pour plaire à leurs parents. Nous venons d'entendre les reproches sévères que Notre-Seigneur adressa à la Bienheureuse, et qu'elle se fit à elle-même, parce qu'elle avait consenti à paraître dans les assemblées mondaines, par condescendance pour divers membres de sa famille.

A ceux qui sont appelés à se consacrer à Dieu, dans la vie religieuse ou par le sacerdoce, le Sacré-Cœur demande beaucoup plus; il veut un détachement intérieur absolu et ordinairement une séparation extérieure. Il faut qu'ils quittent leur père, leur mère, leurs frères et leurs sœurs, pour suivre Jésus, et qu'ils déposent tout souci pour les intérêts temporels de leur famille, afin de ne plus

s'occuper que des intérêts de Notre-Seigneur, qui doit leur tenir lieu de tout.

Les enseignements que la Bienheureuse va nous donner sur le détachement des amis, peuvent aussi s'appliquer au détachement de la famille.

III

Détachement des amis.

On distingue diverses sortes d'amitiés : les unes sont mauvaises et coupables ; il en est qui sont bonnes, mais purement naturelles et auxquelles l'amour de Dieu n'a aucune part ; d'autres sont saintes et selon Dieu. La bienheureuse Marguerite Marie ne semble pas mettre beaucoup de différence entre les premières et les secondes ; elle regarde les unes et les autres comme absolument incompatibles avec la vraie dévotion au Sacré-Cœur, parce qu'elles enchaînent le cœur à la créature et l'empêchent de se livrer complètement au véritable amour divin[1].

1. *Les amitiés mauvaises et les amitiés naturelles* doivent être bannies de tout cœur, qui veut aimer sincèrement le Cœur de Jésus : ni les unes ni les autres ne sont dignes d'une âme qui aspire à l'amitié de ce divin Cœur. « Il ne veut pas d'un « cœur partagé », dit la bienheureuse Marguerite-Marie.

1. Vie par les contemp., p. 200.

Répréhensibles dans un simple chrétien, les amitiés purement naturelles sont excessivement dangereuses dans une âme consacrée à Dieu [1].

« Je suis bien aise que Notre-Seigneur vous ait « fait connaître cet obstacle à votre perfection, « écrivait la Bienheureuse à « une novice, qui entretenait « une amitié particulière; mais « sachez, mon enfant, que ce « n'est pas le tout d'avoir connu « cette faute, si vous ne venez « à l'amendement par un généreux détachement de cette « sœur. Notre-Seigneur veut « vous retirer du plus dangereux penchant qui soit en « vous, le plus capable de vous « perdre, parce que votre cœur « s'épanche trop dans la créature et y fait plus de fond que « sur le Créateur. L'amour de la créature est dans votre cœur un poison, qui y tue [peu à peu] l'amour de Jésus-Christ.

Si vous voulez entrer dans l'amitié de mon Cœur, bannissez du vôtre toute affection contraire à mon amour 2.

« Lorsque vous chercherez à vous insinuer dans « les bonnes grâces des créatures, vous perdrez « celles du Sacré-Cœur, qui vous appauvrira de ses

1. Avis 13, p, 285, avis 20.
2. Statue de la maison Raffl, 64, rue Bonaparte, Paris.

« trésors, autant que vous vous enrichirez des « choses créées ; car, quelles que soient les sortes « de vaines complaisances, par lesquelles vous « chercherez à vous calmer et à vous contenter, « vous vous trouverez après dans le trouble et dans « l'inquiétude. Ces sortes de contentements « humains feront tarir pour vous la source des « grâces du Cœur de Jésus, et votre cœur demeu- « rera comme une terre sèche et stérile ; mais, si « vous êtes fidèle à garder ce que vous lui avez « promis, il vous sera très libéral de ses faveurs. »

« Ne différez donc plus à faire à Dieu le sacrifice « qu'il vous demande[1]. Si vous ne le faites, vous « en sentirez un grand repentir, à l'heure de la « mort, mais inutilement. Il vous faut égorger les « vaines inclinations d'aimer et d'être aimée, esti- « mée et applaudie des créatures, si vous voulez « être fidèle au Sacré Cœur de Notre-Seigneur « Jésus-Christ.

« Voici les moyens qu'il faut prendre pour votre « amendement :

« I. C'est de témoigner à cette sœur de l'indiffé- « rence pour sa santé.

« II. C'est de chasser cet empressement pour tout « ce qui la concerne ; n'en parlant que par néces- « sité.

« III. N'affectez point de vous mettre près d'elle « dans les conversations.

1. Lett. 101, p. 206. — Avis, 13, 31.

« IV. N'usez avec elle d'aucune caresse ni témoignage d'affection, par des paroles de complaisance, de flatterie ou de louange.

« V. Si elle vous parle de l'indifférence que vous lui témoignez, dites-lui simplement que Notre-Seigneur vous a fait connaître que l'attachement que vous aviez pour elle était un obstacle à votre perfection.

« VI. Et lorsque vous aurez fait quelque faute volontaire sur ce que je vous dis, vous m'en demanderez la pénitence. »

Les six règles que la Bienheureuse traçait à une novice relativement à une amitié purement naturelle, conviennent surtout à ces amitiés funestes qu'on ne peut entretenir sans péché. Ces règles ne sont plus alors seulement de simples conseils, elles deviennent des devoirs rigoureux.

Le détachement de ces deux sortes d'amitiés, nécessaire pour arriver à l'amour du Cœur de Jésus, n'est cependant pas suffisant pour les âmes que ce divin Cœur appelle à entrer dans ce que l'on peut appeler sa divine amitié; ces âmes doivent, dans une certaine mesure, pratiquer le détachement, même à l'égard des amitiés saintes.

2. *Les amitiés et affections saintes* doivent toujours être subordonnées à l'amour du Cœur de Jésus, et réglées par lui : ce qui suppose la vertu de détachement.

Les sœurs Contemporaines racontent que la bien-

heureuse Marguerite-Marie, après plusieurs mois de noviciat, n'avait point encore pu se détacher de quelque affection trop tendre, malgré des avertissements réitérés reçus de Notre-Seigneur[1]. Un soir, à l'oraison, il lui dit avec le ton du reproche :

« *Qu'il ne voulait point d'un cœur partagé, et que,*
« *si elle ne se retirait des créatures, il se retirerait*
« *d'elle.* »

Remplie de douleur, la fervente novice supplia son divin Maître de ne lui donner de pouvoir que pour l'aimer. Sa prière fut exaucée, et son cœur fut dès lors tout à Dieu seul.

La Bienheureuse dit, au sujet d'une visite que la mère de Saumaise fit au couvent de Paray, en se rendant de Moulins à Dijon[2] :

« J'ai eu la joie de voir notre très honorée sœur
« de Saumaise ; mais, hélas ! qu'est-ce que c'est
« que les joies de la vie, où il n'y a rien de solide ?
« Tout y passe comme un songe ; et je ne peux
« comprendre qu'un cœur, qui veut aimer son
« Dieu et qui le cherche, puisse goûter quelque
« plaisir hors de lui seul. Encore faut-il que ce
« *nous-même* n'y soit plus ; je ne vois point d'autre
« bonheur dans la vie, que d'y toujours demeurer
« caché dans notre néant, souffrant et aimant en
« silence, embrassant nos croix, louant et remer-
« ciant Celui qui nous les donne. »

Une ancienne novice, avant exprimé à sa sainte

1. Vie par les contemp., p., p. 31.
2. Lettre 14, mère de Soudeilles, p. 29.

maîtresse le regret de ne pouvoir plus s'entretenir avec elle, reçut cette réponse[1] : « Le Sacré Cœur « de Notre-Seigneur ne nous permet pas de nous « parler, parce qu'il veut que nous vivions d'a- « mour et de privation d'appuis, d'amis et de « plaisirs. »

Douée d'une âme aimante, la Bienheureuse était fort sensible à ces ouvertures de cœur, qui font les charmes de la véritable amitié; mais, pour se mortifier, elle se privait parfois d'écrire aux personnes qui lui étaient unies par les liens d'une sainte affection; et, quand elle le faisait, ce n'était jamais sous l'impulsion d'un entraînement naturel, mais toujours sous l'action de la grâce; aussi ne parlait-elle que de Dieu et des choses de Dieu.

« Je laisse aux autres prendre la consolation de « vous mander les nouvelles[2], écrivait-elle à la « mère de Saumaise; car, pour moi, je ne le sais « pas faire. »

Le 1er février 1685, elle disait à la même religieuse[3] : « Je ne sais, ma toute chère et bien-aimée « Mère, si le Seigneur aura pour agréable le sacri- « fice que je lui ai fait, en me privant si longtemps « de la consolation de vous écrire. J'ai été assez « souvent près de succomber à la tentation de le « faire. Mon plus doux plaisir serait de vous

1. Avis 47.
2. Lettre 2. p. 4.
3. Lettre 37, p. 54.

« parler à cœur ouvert ; mais, en cette vie de pri-
« vations, il ne faut plus chercher de consolation
« que celle de n'en avoir point. »

C'est surtout à l'occasion de la mort des amis, que la servante de Dieu demande l'esprit de détachement. Ce qu'elle disait à diverses religieuses convient à tous les fidèles, qui, en vertu de leur vocation chrétienne, sont tenus d'accepter, avec une sainte résignation et une entière conformité à la volonté divine, tous les sacrifices que Dieu leur demande, même la mort des personnes les plus chères et les plus utiles.

« J'ai été consolée, écrivait-elle à une religieuse
« ursuline [1], de voir, par votre lettre, la soumis-
« sion et la résignation au bon plaisir divin dans
« votre rude affliction. Je vois une grande bonté
« et un grand amour de Dieu à votre égard, en
« vous ôtant tout ce que vous aviez de plus cher
« en cette vie, afin que vous ne vous attachiez
« plus à rien de terrestre, mais à lui seul, qui
« veut posséder votre cœur sans partage, afin que
« vous l'aimiez d'un amour sans mélange de celui
« des créatures. Car, hélas ! puisque notre voca-
« tion nous y engage et nous rend les épouses
« d'un Dieu crucifié, il nous faut aimer les croix
« et les recevoir comme des gages précieux de
« l'amour du divin Époux, qui, par ces moyens
« crucifiants, veut nous rendre semblables à lui

1. Lettre 120, p. 256.

« en éprouvant notre amour, duquel il faut lui « donner des marques en embrassant amoureu- « sement la croix. Il ne faut plus aimer ni vouloir « que Dieu seul. »

Ayant appris que la mort venait de faire un grand vide dans le couvent de la Visitation de Dijon, en lui enlevant sa supérieure, la mère Boulier, et son aumônier, M. Chaudot, l'un et l'autre d'une grande sainteté, la Bienheureuse écrivait à l'une des religieuses de ce monastère[1] :

« Il est vrai que Dieu ne vous dépouille de « toutes ces consolations et de tous ces appuis « humains, que parce qu'il veut être lui-même « l'unique et le vrai ami de votre cœur, lequel il « veut posséder seul, sans mélange et sans obsta- « cle. Pour vous être tout en toute chose, il ne veut « pas que vous ayez d'autre soutien que lui. Son « saint Nom soit [donc] béni, sa sainte volonté soit « faite ! Ces saintes âmes vous seront de puis- « santes avocates devant Dieu. C'est ce qui me « console et doit vous réjouir. »

IV

Détachement absolu et universel de toutes choses.

Notre détachement, pour être parfait, doit s'étendre à tout notre être et à toutes les créatures sans exception ; et il faut qu'il coupe tous les fils d'affections humaines, qui pourraient nous atta-

1. Lettre 25. mère de Saumaise, p. 51.

cher à nous-mêmes et aux créatures, afin que nous n'ayons plus d'autre lien que celui de l'amour divin. Heureuse captivité qui, en nous donnant la vraie liberté, nous enchaînera pour jamais au Cœur de Jésus!

Les trente-trois résolutions d'une âme, qui veut arriver au parfait amour du Sacré-Cœur, par la voie du détachement.

La bienheureuse Marguerite-Marie nous a laissé, dans ses écrits, un admirable programme de la vie de détachement. Quoique proposés spécialement aux novices de Paray ou à des personnes consacrées à Dieu, les trente-trois conseils ou résolutions qui vont suivre, conviennent à toutes les âmes généreuses animées d'un désir sincère de faire régner absolument l'amour du Sacré-Cœur en elles-mêmes. Si nous ne nous sentons pas le courage de pratiquer tous ces dépouillements spirituels, ne nous décourageons cependant pas : ce n'est point un joug onéreux qui nous est imposé, mais un programme divin qui nous est proposé, afin de stimuler notre générosité. Essayons! le Sacré-Cœur content de notre bonne volonté, suppléera à notre impuissance.

1. « Le Sacre Cœur de Notre-Seigneur[1], qui, « dans le Saint-Sacrement, est dans un état de mort, veut nous porter, [par son exemple,] à une

1. Avis 16, p. 340; avis 27, p. 408; avis 82, p. 4.

« grande perfection, par un entier et parfait dé-
« nuement de toutes choses, [surtout] de nous-
« mêmes.

« Il ne nous enrichira de lui-même et de ses
« dons, qu'autant que nous nous dépouillerons de
« nous-mêmes et des créatures, et que nos cœurs
« seront détachés d'eux-mêmes et de tout.

« Il faut donc vider notre cœur de l'amour de
« nous-mêmes et de tout ce qui n'est pas Dieu, si
« nous voulons que notre cœur soit capable de
« recevoir les grâces qui lui sont destinées.

2. « Le Seigneur veut que nous prenions tout
« notre plaisir en lui seul[1], afin qu'il nous donne
« tout ce que nos cœurs désirent.

« Il faut donc que nous fassions notre plaisir de
« n'en point avoir, en renonçant, dans nos cœurs,
« à tout ce qui pourrait nous en procurer, et en
« essayant de mortifier tout ce qui pourrait nous
« contenter. Ne cherchons aucune consolation hors
« de notre Souverain, et encore faut-il, lorsqu'il
« nous en donnera, les sacrifier en y renonçant.
« [Ayons pour devises] :

« Ne tenir à rien ;

« Être vide et dépouillé de tout ;

« N'aimer rien que Lui, en Lui et par Lui !

3. « Pour nous préparer à recevoir la vie du pur
« amour[2], il faut mourir à nous-mêmes intérieure-
« ment et extérieurement : dans l'intérieur, par le

1. Lett. 19, p. 36. — Avis 58, p. 448. — Vie par elle, p. 351.
2. Avis 35, p. 417.

« renoncement à tous les plaisirs sensibles et « même spirituels, en faisant mourir les raisons « de notre jugement, l'attache à notre volonté, « qui nous rend si sensible à ce qui la contrarie, « que d'abord on voit la répugnance.

4. « Nous ferons mourir ce *qu'en dira-t-on*, qui « comprend le respect humain et les vaines com- « plaisances.

5. « Il faut mourir à toutes les promptitudes et « mouvements trop empressés[1].

6. « Jésus-Christ, dans le Saint-Sacrement[2], est « dans un état de mort, au regard de la vie des « sens; lorsque nous mortifierons nos sens, ce sera « pour honorer cette vie de mortification et de « mort de Jésus-Christ, au Saint-Sacrement.

7. « A chaque fois que nous ferons quelques « pratiques de mortification de nos yeux, de nos « oreilles, de notre langue, etc., nous dirons : O « Sacré-Cœur, je meurs à ce plaisir, pour ne vivre « qu'à votre amour !

8. « Pour demander pardon au Sacré Cœur de « Notre-Seigneur Jésus-Christ du superflu que « nous donnons à la nature[3] et en obtenir la par- « faite mortification, nous nous priverons, autant « que la règle [et notre directeur] nous le per- mettront, de tous les plaisirs des sens.

9. « Le Sacré-Cœur veut plus de sacrifices de

1. Avis 35, p. 417.
2. Avis 16, p. 390; avis 58, p. 448. — Défi. 49
3. Écrits divers, p. 468.

« volonté, que d'austérités et de pénitences corpo-
« relles [1] ; n'en faisons jamais aucune que par
« l'ordre de nos supérieurs [ou de notre directeur,]
« après leur avoir manifesté notre bien et notre
« mal.

10. « Nous devons vivre, du jour à la journée [2],
« dans une parfaite abnégation [de tout], même
« des choses qui nous sont données pour notre
« usage, et nous en défaire promptement, lors-
« que nous y sentons de l'affection, quoique la
« chose nous paraisse petite, car notre ennemi ne
« se soucie pas [de l'importance de la chose],
« pourvu qu'il nous tienne enchaînés.

11. « Il faut tenir toujours notre âme dans un
« parfait dénuement de tout le superflu [3], retran-
« chant à notre cœur toutes les vaines inclina-
« tions et affections, non seulement aux person-
« nes, mais aux choses propres et bien faites.
« Tout cela nous tient la place de Dieu, et nous
« empêche de le trouver et de le posséder.

12. « Notre amour-propre est si fin [4], qu'il nous
« fait croire que c'est Dieu que nous cherchons,
« en nous attachant trop, même aux choses de
« son service. Ce qui nous cause des troubles
« lorsqu'il faut les quitter, c'est parce que nous
« cherchons notre propre satisfaction plus que

1. **Avis 21, p. 398 ; avis 49, 50.**
2. **Avis 32, p. 415.**
3. **Avis 14. p. 387.**
4. **Avis 27, p. 408.**

« Dieu ; car un cœur qui ne veut que Dieu, le trouve « partout.

13. « Pour faire connaître l'amour que nous « portons au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jé- « sus-Christ, nous ferons mourir la curiosité de « nos yeux, en portant la vue basse, en élevant « les yeux de notre âme vers Jésus, au Saint- « Sacrement, et en regardant le Seigneur dans « notre cœur.

14. « Lorsque nous aurons fait des fautes de cu- « riosité [1], nous baiserons six fois la terre, en di- « sant le verset *Miserere mei*, pour la première et « pour la seconde faute ; et, à la troisième, nous « viendrons la dire [à notre guide spirituel].

15. « Nous ferons mourir la curiosité de nos « oreilles, en les privant d'entendre ce qui pour- « rait nous donner de la distraction, et en ne nous « servant de nos oreilles que pour l'amour et le « service de ce Divin Cœur. Nous en ferons cinq « pratiques.

16. « Nous ferons mourir notre goût [2], en man- « geant indifféremment tout ce qui nous sera pré- « senté, sans rien choisir.

17. « Nous ne témoignerons point notre incli- nation ni notre aversion, tant au manger [3], au « boire, comme en tout le reste.

18. « Nous ferons six pratiques sur tout cela,

1. Avis 17, avis 49 p. 433.
2. Avis 49, page 433.
3. Avis 35.

« et, lorsque nous y aurons manqué, nous [nous « imposerons une punition,] pour demander par- « don à Notre-Seigneur : [par exemple], porter « la ceinture [de pénitence] trois heures.

19. « En faveur des saintes âmes souffrantes du « purgatoire[1], pendant le dîner, nous ferons cinq « pratiques de mortification et cinq communions « spirituelles.

20. « Nous ferons mourir notre langue, [de di- « verses manières ; d'abord,] en ne disant rien « d'inutile dans le temps du silence.

21. « Nous la ferons mourir dans les conversa- tions, en ne disant pas de paroles de plainte et « de murmure, ou de mésestime du prochain.

22. « Nous la ferons mourir, en ne disant point « de paroles à notre louange.

23. « Nous la ferons mourir, en ne disant [rien] « pour nous excuser sur nos défauts.

24. « Nous la ferons mourir, [en ne faisant] point « de répliques à l'obéissance [que nous devons à « tous ceux qui, de quelque manière, sont établis « nos supérieurs].

25. « Nous la ferons mourir, en ne témoignant « point nos répugnances, inclinations, aversions.

26. « Nous la ferons mourir, enfin, en ne par- « lant de nous qu'avec mépris, et toujours des au- « tres avec estime.

27. « Nous ferons quinze pratiques sur tout

1. Avis 53, p. 440.

« cela. Lorsque nous y aurons manqué, cinq fois « avec vue, nous dirons un *Miserere*, les bras en « croix.

28. « Toutes les fois que nous aurons dit des « paroles de bouffonnerie[1], nous ferons une croix « par terre avec la langue, ou bien nous porterons « de l'absinthe dans notre bouche, pendant le « temps d'environ cinq *Pater*.

29. « Lorsque nous aurons fait des fautes volon- « taires au silence extérieur, nous nous priverons « de manger du dessert au premier repas, ou nous « porterons, un demi-quart d'heure, de l'absinthe « dans notre bouche.

30. « Lorsque nous aurons manqué au silence « intérieur, nous dirons un *Miserere*, les bras en « croix[2].

31. « Lorsque nous aurons manqué aux quinze « pratiques d'humilité [ou de la vertu particulière] « que notre défi [nous fixe chaque jour][3], nous « baiserons, quinze fois, la terre, en disant le verset « *Sacrificium Deo spiritus*[4].

32. « Lorsque nous aurons manqué, avec vue, « aux quinze pratiques d'obéissance de notre défi[5], « nous prendrons quinze coups de discipline ; et

1. Avis 17.

2. Avis 39, p. 419.

3. Avis 37, p. 418.

4. « Sacrificium Deo spiritus contribulatus ; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. » Ps. 50.

5. Avis 38, p. 419.

« lorsque ce sera par négligence, nous dirons six « *De profondis.*

33. « Lorsque nous[1] aurons fait quelque faute « en ce qui est marqué ici, [s'il n'y a pas d'autre « pénitence indiquée,] nous nous imposerons quel- « que pénitence, comme sera de baiser, six fois, la « terre, en disant : *Cor mundum crea*[2], etc. D'au- « tres fois, nous tiendrons les bras en croix, pen- « dant trois *Pater*. D'autres fois, nous dirons cinq « *Pater* et *Ave Maria*, les bras en croix, comme le « Crucifix, sur le bout des pieds. »

Heureuses les âmes qui accepteront au moins les points principaux et surtout l'esprit de l'admirable programme, que la bienheureuse Marguerite-Marie vient de tracer ! Elles arriveront sûrement au véritable amour pour le Cœur de Jésus. Leurs progrès dans cet amour seront proportionnés à ceux qu'elles feront dans le détachement. N'hésitons donc pas à entrer dans cette voie ; l'amour du Sacré-Cœur y sera notre lumière et notre force. Rappelons-nous toutefois que ce dépouillement complet ne peut se faire, sans de persévérants efforts et sans un combat courageux. La Bienheureuse va nous dire avec quelle force énergique et avec quelle générosité nous devons soutenir cette lutte quotidienne.

1. Avis 16, p. 392. — Écrits divers, p. 458.

2. « Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. »

CHAPITRE V

LA FORCE ET LA GÉNÉROSITÉ

DANS LE COMBAT SPIRITUEL

Parmi les vertus préparatoires au règne du Cœur de Jésus, la force est l'une des plus nécessaires. C'est la troisième des quatre vertus cardinales. Il faut entendre par là : une disposition réfléchie de l'âme, qui nous fait supporter avec joie les contradictions et les épreuves[1]. En effet, ce serait une bien dangereuse illusion de croire que la dévotion au Sacré-Cœur enlève ce qu'il y a de rude et de difficile dans la vie chrétienne. Si elle fournit aux fidèles des moyens plus efficaces pour les conduire à la perfection, elle ne les dispense pas de ce qui forme comme l'essence de notre vie spirituelle : le *combat* ; Militia est vita hominis super terram[2]. Les dévots serviteurs du Sacré-Cœur doivent même s'attendre à de plus violents assauts que les autres chrétiens : les traits les plus acérés du monde et du démon leur sont réservés.

Ecoutons ce que la bienheureuse Marguerite-Marie dit de la nécessité de la vertu de force, et des armes qu'il faut employer dans le combat spirituel.

1. Bergier. Diction-Théol. — La liste des vertus morales serait fort longue ; les anciens philosophes les rapportent à quatre principales, que l'on a nommées, pour ce sujet, vertus cardinales; savoir : la prudence, la justice, la force et la tempérance.

2. Job, VII, 1.

I

Nécessité de la vertu de force.

Que la force soit indispensable au serviteur du Cœur de Jésus, c'est ce qu'indique la nature même de la dévotion à ce divin Cœur. Cette dévotion, en effet, a pour but d'établir entre notre âme et le Sacré-Cœur une étroite union d'amour ; or, d'innombrables et puissants obstacles, tant intérieurs qu'extérieurs, s'opposent à l'établissement de cet amour, et à sa conservation une fois qu'on le possède. Comment les surmonter ? Ce n'est que par la force et par une force plus qu'ordinaire.

Pour encourager ceux qui débutent dans la vie spirituelle, il est vrai, Notre-Seigneur leur donne ordinairement quelques consolations intérieures, mais ces consolations transitoires n'ont pour but que de les préparer aux grands sacrifices de la vie chrétienne.

« Étant revêtue de notre saint habit[1], écrit la « Bienheureuse, en parlant du temps de son novi- « ciat, mon divin Maître me fit voir :

« *Que c'était là le temps de nos fiançailles, qui lui « donnaient un nouvel empire sur moi ; que je rece- « vais aussi un double engagement de l'aimer d'un « amour de préférence. Ensuite il me fit comprendre « qu'il ne me ferait goûter, pendant ce temps, que ce « qu'il y avait de plus doux dans la suavité des*

1. Vie par elle, p. 314.

« *caresses de son amour, mais que je n'y perdrais* « *rien, la croix devant être mon partage.* »

Telle est l'histoire de toute vie chrétienne ; c'est une vie de croix et de combats. Les joies n'y apparaissent que comme de rares éclaircies dans un ciel orageux ; les consolations de la paix n'y sont que des trèves momentanées, au milieu d'une guerre perpétuelle, pour permettre aux combattants de reprendre haleine et de se préparer à de nouvelles luttes.

« Il faut donc être résolu à tout souffrir et à tout « faire, sans se lasser, car les lâches et les tièdes « seront rejetés[1] », dit la bienheureuse Marguerite-Marie.

La servante de Dieu revient fréquemment, dans ses écrits, sur la nécessité de faire une abondante provision de force, pour souffrir avec patience, et même avec joie, les peines sans nombre, qui nous attendent, et surtout pour combattre les ennemis de notre salut.

« Voyez-vous, mes chères enfants[2], disait-elle à « ses novices, il ne faut pas vous flatter ; vous « n'aurez rien qu'en combattant, et à la fine pointe « de l'épée ; cela veut dire qu'il faut que vous soyez « de ces violents, qui prennent le ciel par force, et « que vous soyez fidèles à ne pas consentir à tou- « tes les suggestions du démon. »

1. Défi 52, p. 439.
2. Avis 12.

« Vous n'êtes pas encore à bout des difficultés[1], « ajoutait-elle ; mais bon courage ! le Sacré-Cœur « permet au loup infernal de nous combattre, pour « avoir sujet de nous récompenser et pour se ren- « dre lui-même le prix de nos « victoires. Je crois qu'il prétend « vous éprouver comme l'or dans « le creuset, afin de vous mettre « au nombre de ses plus fidèles « servantes. Tenez-vous toujours « fortes et constantes en son saint « amour. Je prie le Sacré Cœur « de Notre-Seigneur, puisque ce « n'est pas son bon plaisir de « faire cesser la tempête chez « vous, qu'il soit lui-même votre « soutien. »

J'ai vaincu le monde !
Soyez forts et courageux dans le combat [3].

« Je pense que Notre-Seigneur[2] « ne diminuera pas vos peines « et vos combats intérieurs, di- « sait-elle encore. Il veut que « vous lui fassiez autant de sacri- « fices de votre volonté qu'il vous « en fournira d'occasions. Vous ne manquerez pas « de voir naître en vous une multitude de raisons « [pour écarter ce qui gêne], parce que votre « cœur se penche trop dans la créature ; mais si,

1. Avis 45 ; avis 26, p, 405 ; avis 12, p. 384.
2. Avis 20, p. 397; avis 25, p. 402; avis 5, 34.
3. Statue de la maison Raffl, rue Bonaparte, 64, Paris.

« dans ces occasions, vous êtes fidèles à garder ce « que vous avez promis au Sacré-Cœur ; si, vous « confiant en sa bonté, vous combattez courageu- « sement, il vous sera très libéral de ses faveurs ; « vous aurez enfin la victoire et la paix dans le di- « vin Cœur.

Elle écrivait à plusieurs personnes, qui se laissaient aller à la négligence[1] : « Il faut vous « dire, mes chères amies, qu'en priant pour vous, « cette pensée m'est venue : que le Sacré-Cœur « voulant établir son empire et le règne de son « amour dans votre cœur, vous le ruinez pour y « établir celui de la créature ; qu'il ne permettra « pas que vous trouviez de vrai repos que dans « le parfait détachement de la même créature ; ce « que vous n'obtiendrez pas en fuyant, mais vous « ne serez victorieuses qu'en combattant.

[Vous dites que] « votre pauvre cœur est tour- « menté par un penchant qui le porte au mal[2] ; « mais, j'espère que ce penchant ne viendra pas à « bout de vous empêcher d'être tout à Dieu et de « posséder Dieu, et que par la résistance que vous « y ferez, avec le secours de la grace, ce vous « sera un sujet de très grand mérite.

« Commençons tout de bon à travailler à notre « salut[3], car nul ne le fera pour nous, puisque ce- « lui-là même qui nous a fait sans nous, ne nous

1. Lett. 123, p. 260.
2. Avis 23, p. 414.
3. Lett. 119, à une ursuline, p. 225. — Lett. 77.

« sauvera pas sans nous. Il nous faut, comme les « saints, combattre contre nous-mêmes, jusqu'à « la fin, et mourir, les armes en main, car la cou- « ronne n'est donnée qu'aux victorieux. Serait-il « bien possible que vous eussiez le courage de re- « fuser votre travail à votre Souverain ? Non, je « ne saurais le croire.

« Je vous conjure[1] de faire valoir les grâces que « le divin Cœur de Jésus est prêt à vous faire, afin « qu'il vous consume dans ses plus pures flammes « et vous reçoive à la mort ; mais ce ne sera « qu'après avoir combattu toute notre vie. »

Ames chrétiennes[2], qui aspirez à l'honneur d'entrer au service du Sacré-Cœur, préparez-vous aux tentations et à la lutte et revêtez-vous de l'armure des forts. Mais avec quelles armes combattrez-vous ?

II

Les armes à employer dans le combat spirituel

La Bienheureuse Marguerite-Marie indique six armes principales pour cette lutte ?

1. La première et la plus puissante de toutes, c'est la *pratique de la dévotion au Sacré-Cœur*, et le recours à ce divin Cœur, par une prière confiante et persévérante.

1. Défi 52, p. 439.

2. Ecclesiast, II ; Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in justitia, et timore et præpara animam tuam ad tentationem.

« Satan[1], écrit la bienheureuse Marguerite-
« Marie, est enragé de voir que, par le moyen sa-
« lutaire de l'aimable dévotion au Sacré-Cœur, il
« [verra lui échapper] bien des âmes qu'il croyait
« déjà tenir. Je vous conseille donc de vous adres-
« ser au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-
« Christ[2], si vous voulez être victorieux de vos en-
« nemis et trouver la force et la consolation qui
« vous sont nécessaires, lesquelles il ne vous re-
« fusera pas, si vous les lui demandez. »

La servante de Dieu, écrivant à une religieuse ursuline, pour la soutenir au milieu des luttes quotidiennes de la vie spirituelle, lui disait[3] : « Dieu ne
« vous refusera pas, en sa miséricorde, les forces
« nécessaires pour vaincre vos répugnances au
« bien, et surmonter vos petites faiblesses, qui vous
« éloignent si souvent de lui et de vos obligations
« religieuses. Mais, recourons à son amoureuse
« bonté avec confiance, et il ne nous délaissera pas,
« car il a le désir de nous faire du bien, étant tou-
« jours prêt à nous recevoir, pourvu que nous
« recourions humblement à lui, si par malheur
« nous nous en étions tant soit peu écartés. »

Aux diverses pratiques de la dévotion au Sacré-Cœur, qui sont autant de traits redoutables aux ennemis de notre salut, la Bienheureuse conseille d'ajouter l'emploi de plusieurs autres moyens :

1. Lett. 46, p. 90.
2. Lettre 122.
3. Lett. 119, à ursuline.

2. Avant tout, elle demande que le serviteur du Sacré-Cœur prenne quelques *résolutions énergiques* et se trace un *règlement de vie* : telle est la seconde arme du combat spirituel.

« Pour nous rendre tout à Dieu[1], écrivait-elle à « diverses personnes négligentes, il ne faut qu'un « bon: *Je le veux*. Pourquoi tant de raisons et de dis- « putes pour observer vos résolutions ? Elles me « paraissent si utiles à votre perfection, que, sans « la pratique d'icelles, vous n'y ferez pas grand « progrès. — Mais, dites-vous, c'est parce que ces « résolutions tiennent la nature contrainte et gênée. « — C'est pour cela même qu'il faut les pratiquer « plus fidèlement ; car la nature et la grâce ne « peuvent subsister [et régner] ensemble dans un « même cœur ; il faut toujours que l'une fasse céder « la place à l'autre. Gardez donc inviolablement « ces résolutions, quelque répugnance que la na- « ture y ait. Allez à Dieu courageusement par la « voie qu'il vous a tracée, en vous rendant cons- « tantes à embrasser les moyens qu'il vous pré- « sente. Pour rudes qu'ils paraissent à la nature, « ne les changez jamais en d'autres qui seront de « votre choix. Résistez courageusement à toutes les « attaques que vous sentirez, car vous n'aurez rien « sans peine ; et le prix n'est donné qu'aux vain- « queurs. Je prie le Sacré-Cœur de vous rendre de « ce nombre. »

1. Lett. 72, p. 136; lett. 119, 123.

Pour donner à nos résolutions une véritable efficacité, la Bienheureuse ne veut pas que nous nous contentions de former un dessein général de pratiquer toutes les vertus chrétiennes ; mais elle nous engage à déterminer, d'une façon précise, dans un règlement particulier, les vertus auxquelles nous devrons nous appliquer et par quels actes nous nous y exercerons. Elle le faisait pour ses novices ; elle leur fixait même le nombre des pratiques de vertu à accomplir chaque jour. Dans plusieurs des avis qu'elle leur adressait, on lit des conseils tels que ceux-ci[1] :

« Pour gagner le Cœur de Jésus-Christ et pour « vous redresser, vous ferez, si vous voulez me « croire, tous les jours, cinq pratiques : trois de « mortification de vos promptitudes et deux de « vos répugnances, cinq d'humilité. »

3. La troisième arme du combat spirituel, c'est la *vigilance* : « Veillez, nous dit l'apôtre saint Pierre[2], car votre ennemi, semblable à un lion rugissant, rôde sans cesse autour de vous, cherchant une proie. »

« Notre-Seigneur, dit la Bienheureuse, ne laisse « notre ennemi[3] nous attaquer, qu'afin que nous « veillions continuellement, de peur qu'il ne nous « surprenne. Je vous avertis [donc] d'être gran-

1. Avis 34.
2. I Petr., v.
3. Avis 26, p. 106, avis 45, avis 12, p. 384, avis 25, p. 402.

« dement et toujours sur vos gardes. Soyez fidèles « à la pratique de la vertu ; n'en négligez point « d'occasion volontairement, afin que Satan ne « puisse avoir aucune prise sur vous, pour vous « faire offenser Dieu, lequel vous défendra de ses « ruses, si vous lui êtes fidèles.

« Attendez [sans doute] tout du secours de Notre- « Seigneur, mais sans que pour cela vous négligiez « rien de tout ce qui sera en votre pouvoir pour « vous disposer à recevoir sa grâce. »

4. La quatrième arme du combat spirituel, c'est la *défiance de nous-même*. En effet, notre plus dangereux ennemi c'est nous-même, attendu que notre nature viciée par le péché est naturellement portée à prêter main-forte à nos ennemis invisibles et à leur faciliter l'accès de notre cœur.

« Je n'ai que ce petit mot à vous dire [1], écrivait « la Bienheureuse à plusieurs de ses sœurs : « Avec « le saint amour du Sacré-Cœur, il vous faut tra- « vailler à l'oubli de vous-mêmes. Ce n'est que dans « le parfait dénuement de vous-mêmes et de tout « ce qui n'est pas Dieu, que vous trouverez la vraie « paix et le parfait bonheur. Car n'ayant rien, « vous aurez tout dans le Sacré Cœur de Jésus, « qui veut vous sauver par là. Il faut donc porter « doucement votre cœur au mépris et à l'oubli de « tout le reste, et ne faire état que de ce qui vous

1. Avis 1, p. 374 ; avis 45. — Lett. 79, p, 253.

« aidera à vous dénuer et dépouiller. Pour cela, « il vous faut tenir vos sens en solitude par un « saint recueillement intérieur, et bannir toutes « réflexions inutiles sur vous-mêmes ; ces retours « ne servent qu'à vous troubler et à retirer votre « âme de la paix, sans laquelle elle ne pourra « jamais être le sanctuaire du Seigneur. »

[Cependant la défiance de nous-même ne doit pas dégénérer en pusillanimité][1] : « Tâchons de « marcher toujours dans la sainte liberté des en- « fants de Dieu, en nous conformant et en nous « unissant à son saint amour et à sa volonté. »

5. Il est une cinquième arme, que la Bienheureuse recommande instamment, surtout pour le moment des violentes tentations, c'est *le recours au Crucifix et la récitation de quelques psaumes.*

« Quand vous êtes tentés [2], dit-elle, dans le fort « du sentiment de vos peines et en toutes vos né- « cessités, adressez-vous au Cœur adorable de « Notre-Seigneur ; quand ce ne serait qu'en em- « brassant votre Crucifix, si vous êtes seul, ou « en le regardant avec une humble confiance, « pour lui témoigner que vous attendez tout de sa « bonté, pour lui demander de fortifier votre fai- « blesse, d'enrichir votre pauvreté, d'amollir la « dureté de votre cœur, afin que ce cœur soit rendu « susceptible du pur amour de Jésus.

1. Avis 46, p. 426.
2. Avis 26, p. 406. — Ecrits divers, p. 462.

« Si vous n'êtes pas seul, serrez votre Croix sur « votre poitrine et dites : O mon Sauveur, soyez « ma force, combattez pour moi, car je ne refuse « pas la bataille, pourvu que vous soyez ma dé- « fense, afin que je ne vous offense pas, puisque « je suis et veux être à vous sans réserve.

« Servez-vous [aussi] [1], contre les pensées et « et songes, qui troublent votre imagination, du « Psaume : *Dominus illuminatio mea* [2]. Le soir, « dites celui-ci : *Exsurgat Deus* [3] ; ensuite faites trois « fois le signe de la Croix sur votre cœur, avec de « l'eau bénite, en disant : *Sanctus Deus immor-* « *talis*, etc., pour demander à la Très Sainte Tri- « nité la force de résister courageusement aux « attaques et tentations de vos ennemis. »

La servante de Dieu, parlant des assauts violents que le démon lui livrait [4], dit d'elle-même : « Il « me semblait que je n'aurais pas craint toutes « les fureurs de l'enfer, pour la grande force que « je sentais en moi-même, grâce à la vertu d'un « petit Crucifix, auquel mon divin Libérateur « avait donné la force d'éloigner de moi toutes ces « fureurs infernales. Je le portais toujours sur mon « cœur, la nuit et le jour, et j'en ai reçu beaucoup « de secours. »

« [Un jour], le saint ange, que Notre-Seigneur

1. Avis 27, p. 408.
2. Ps. XXVI.
3. Ps. LXVII.
4. Vie par elle, p. 335. — Vie par les contemp., p. 107.

« m'avait donné pour gardien, me dit [1] : Satan tâ-
« chera souvent de prendre ma place, pour vous
« surprendre ; mais il sera chassé par ces paro-
« les [2] : *Per signum Crucis*, et le reste du verset,
« que vous devrez dire afin de n'être pas trompée. »

6. Il est une sixième arme, que la Bienheureuse conseille spécialement aux personnes habituellement affligées de tentations ou de peines intérieures [3] ; elle regarde ce moyen comme très efficace pour soutenir leur volonté pendant le combat, au milieu de la nuit obscure qui les environne souvent. Il consiste à faire, avec le Sacré-Cœur, une sorte de *convention de fidélité*. Voici la formule que la servante de Dieu propose à ces âmes éprouvées :

« O mon Dieu, je désire et j'entends vous faire
« autant de fois ma protestation de fidélité pour
« tout ce que je vais dire, que je baiserai ou tou-
« cherai de fois ma croix, ou que je mettrai la main
« sur mon cœur, qui vous dit, par tous ses mou-
« vements, respirations et soupirs, qu'il ne veut
« rien aimer que vous, et qu'il s'abandonne totale-
« ment et irrévocablement à votre amour. Je fais
« cela pour vous protester que : c'est de tout mon
« cœur que je déteste et désavoue tout ce qui se
« passe en moi de contraire à votre saint amour, et

1. Vie par les comtemps., p. 127.

2. « Per signum Crucis, de inimicis nostris libera nos, Deus noster. » Par le signe de la Croix, ô notre Dieu, délivrez-nous de nos ennemis. (Antienne.)

3. Avis 26, p. 106. A une novice affligée de peines intérieures.

« que j'accepterais plutôt mille fois la mort que « d'y donner aucun consentement volontaire. Ne « le permettez pas, ô mon Dieu ! Anéantissez-moi « plutôt. O mon Souverain Bien, je le fais pour « vous témoigner « que j'accepte de « bon cœur toutes « les dispositions « où il vous plaira « de me mettre, et « que je chéris ma « croix pour l'a- « mour de Celui qui « me la donne, et « que je ne souhaite « que l'accomplis- « sement de sa « sainte volonté. »

L'âme obéissante chantera victoire [1].

7. La septième arme spirituelle, contre laquelle vient échouer toute la tactique du démon, c'est *une obéissance* absolue aux guides spirituels, que le Seigneur nous a donnés. Notre-Seigneur dit un jour à la Bienheureuse :

« *Écoute*[2], *ma fille ; ne crois pas légèrement à tout*

1. Vir obediens loquetur victorias. Prov. XXI, 28. — Statue de la maison Raffl, 64, rue Bonaparte, Paris.

2. Vie par les contemp., p. 73.

« *esprit et ne t'y fie pas, car Satan enrage de te*
« *décevoir. Ne fais rien sans l'approbation de l'obéis-*
« *sance, afin qu'il ne puisse te tromper, car il n'a*
« *point de pouvoir sur les obéissants.* »

8. A l'emploi des moyens précédents, il est nécessaire d'ajouter de sérieux et persévérants *efforts personnels* pour s'exercer à la pratique des vertus, surtout à la mortification et à l'humilité.

« Vous savez, mes chères Sœurs, disait la Bienheureuse à ses novices et à quelques religieuses[1], qu'il n'y a point de milieu, et qu'il s'agit de se sauver ou de se perdre pour une éternité. L'un et l'autre dépendent de nous. Il faut choisir d'aimer Dieu éternellement dans le ciel avec les saints, après nous avoir fait violence en nous mortifiant et en nous crucifiant ici-bas en terre, comme ils ont fait ; ou bien il nous est permis de renoncer à leur bonheur, en donnant à la nature tout ce qu'elle désire. Vous le voyez donc, il faut que vous soyez de ces violents qui ravissent le ciel par la force. Le Seigneur vous aime ; si cela n'était, il vous laisserait plus longtemps croupir dans vos fautes.

« Vous devez donc être tout abandonnées au pouvoir et au soin du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ[2], en adhérant à toutes ses dispositions, sans vous mettre en peine de rien

1. Lett. 72, sœur de Thèlis, p. 136.
2. Avis 25, p. 403.

« autre que d'être courageusement fidèles à vous « bien mortifier et humilier, dans toutes les occasions où vous en aurez la vue. »

Elle insistait surtout sur la nécessité de s'appliquer à la pratique de l'humilité : « Ce divin Cœur, « vous pacifiera après quelques combats, disait-elle « à une novice[1], et vous fera arriver, sans que vous « vous en aperceviez, au but qu'il s'est proposé. Il « faudra, cependant, faire quelques pas dans les « sentiers de l'humiliation. »

Faisant allusion aux humiliations que la mère Greyfié lui avait ménagées pour l'éprouver, la servante de Dieu disait à cette ancienne supérieure : « Il me semblait que je vivais en assurance sous « votre conduite, parce que vous me faisiez toujours marcher à rebours de mes inclinations naturelles ; et c'est ce qui faisait plaisir à cet Esprit, duquel je crois être conduite, qui voudrait « toujours me voir abîmée dans toutes sortes d'humiliations, souffrances et contradictions ; autrement, il ne me donne point de repos. La nature « ne trouve pas son compte à tout cela ; mais cet « Esprit, qui gouverne le mien, ne peut souffrir « que j'aie aucun plaisir que celui de n'en avoir « point[2]. »

Que les âmes désireuses d'arriver à la vraie dévotion envers le Sacré-Cœur méditent les leçons et

1. Avis 25.
2. Lett. 24, p. 48.

imitent les exemples de la bienheureuse Marguerite-Marie ! Daigne ce divin Cœur nous accorder à tous la grâce de comprendre et surtout de pratiquer les enseignements qu'il vient de nous donner par son apôtre, sur la nécessité de travailler avec force à faire disparaître les obstacles à son amour !

L'éloignement de ces obstacles n'est sans doute pas encore l'amour parfait du Cœur de Jésus, mais il prépare la place à cet amour. Le chrétien généreux et fort peut alors dire à ce Cœur sacré, en lui montrant une âme libre de tout péché et de toute attache excessive à la créature : *Intende, prospere procede et regna*[1] : Hâtez-vous ! O divin Roi ! Votre trône est prêt ; venez et régnez dans mon **cœur par votre amour !**

1. Ps. XLIV, 5.

DEUXIÈME PARTIE

L'AMOUR DE LA CROIX

PREMIÈRE VERTU DEMANDÉE PAR LE SACRÉ-CŒUR

PRÉLIMINAIRES

LES QUATRE GRANDES VERTUS

Dans la première partie du tome troisième, la bienheureuse Marguerite-Marie nous a fait connaître les trois principales vertus destinées à préparer nos âmes au règne du Cœur de Jésus : la haine du péché, le détachement et la force.

Quand les deux premières vertus ont banni les deux grands ennemis du Sacré-Cœur, le péché et l'amour des créatures, et que la vertu de force a disposé nos âmes aux combats de l'amour divin, ce roi des cœurs peut entrer ; mais il veut avoir à sa suite son royal cortége de vertus.

« Un jour[1], écrit la servante de Dieu, mon Bien-« Aimé me dit :

1. Vie par les contemp., p. 65. — Avis 63, lettre 92.

« *Je veux te faire lire dans le livre de vie, où est* « *contenue la science d'amour.* » *Et me découvrant* « *son Cœur, il m'y fit lire ces paroles :*

« *L'amour règne dans la souffrance* ;

« *Il triomphe dans l'humilité :*

« *Il jouit dans l'unité.* »

Ces courtes sentences renferment, en abrégé, le divin programme de la sublime perfection proposée aux serviteurs et aux amis du Cœur de Jésus. A tous ceux qui veulent venir à sa suite, le Sacré-Cœur dit : Aimez la croix ; soyez doux et humbles de cœur ; vivez dans une si intime union avec moi, que vous ne soyez pas seulement unis à moi, mais un avec moi, comme mon Père et moi nous sommes un[1] : *Ego et Pater unum sumus ;* par là, vous pourrez dire, avec saint Paul[2] : Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi.

Les quatre parties suivantes de ce volume seront consacrées à exposer les enseignements de la Bienheureuse sur ce qu'on peut appeler les *quatre grandes vertus* demandées par le Sacré-Cœur : l'*amour de la croix*, la *douceur*, l'*humilité* et l'*union parfaite avec le Cœur de Jésus.*

La Bienheureuse met, au premier rang des vertus distinctives du vrai serviteur du Sacré-Cœur, l'*amour de la croix*. Par *croix*, il faut entendre ici, non pas l'instrument de supplice, sur lequel notre

1. S. Jean, x, 30.
2. Gal., II, 20.

divin Sauveur a accompli l'œuvre de notre Rédemption, mais les souffrances dont la Croix est le signe. Comme nous venons de le dire, c'est Notre-Seigneur lui-même qui a assigné cette place d'honneur à l'amour de la croix. Il montre par là que la dévotion à son divin Cœur n'est pas destinée à nous délivrer des souffrances, mais à les adoucir, en nous les faisant aimer. C'est ce qu'il enseigna plus clairement encore à la Bienheureuse, dans beaucoup d'autres circonstances.

Si vous voulez m'aimer, aimez la croix; soyez doux et humble; vivez dans une intime union avec mon Cœur [2].

« Le jour de la fête du bien-
« aimé disciple de notre cher
« Bien-Aimé, 27 décembre 1688,
« écrivait-elle à la mère de
« Saumaise [1], il me sembla que
« je devais me fondre de recon-
« naissance, car il me revint
« à la mémoire que ce fut, à
« pareil jour, que ce divin
« époux me fit la grâce incom-
« préhensible de [me faire]
« reposer sur son sein avec son bien-aimé disciple
« [et de me dire] :

1. Lett. 93, p. 187.
2. Statue de la maison Raffl, 64, rue Bonaparte, Paris.

« *Qu'il me donnait son Cœur, sa Croix et son Amour : son Cœur pour être mon asile ; sa Croix,* « *mon trône ; son Amour pour me purifier, me consumer et me transformer toute en lui.* »

[Une autre fois,] ajoute-t-elle[1], « mon divin « Maître me dit :

« *Je veux être toute ta joie et ta consolation, mais* « *je serai aussi ton tourment et ton supplice.* »

La bienheureuse Marguerite-Marie nous dira, dans cette seconde partie : 1° Les motifs pour lesquels les serviteurs du Sacré-Cœur doivent aimer la croix ; 2° la manière de la porter ; 3° les principaux moyens de faire régner l'amour du Sacré-Cœur dans la souffrance ; 4° les principales croix réservées par le Cœur de Jésus aux âmes qui lui sont chères ; 5° enfin, un chapitre, consacré aux souffrances de la Bienheureuse, ajoutera aux leçons la force de l'exemple.

De tous les enseignements de la servante de Dieu, il n'en est peut-être pas de moins connus, surtout de moins bien compris et par conséquent de plus nécessaires à étudier et à méditer, que ceux qu'elle va nous donner dans les cinq chapitres suivants. Que de chrétiens, en effet, regardent la dévotion au Sacré-Cœur comme une dévotion, où les joies spirituelles et même temporelles doivent abonder! Illusion des plus

1. Vie par les contemp., p. 84.

dangereuses, que les leçons et les exemples de la Bienheureuse sont destinés à dissiper.

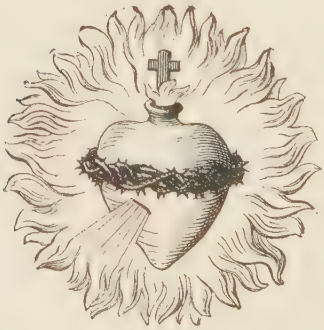
« Le Sacré-Cœur ne m'a pas dit que ses amis « n'auront rien à souffrir, écrit-elle[1]. Il veut, [au « contraire,] qu'ils fassent consister leur plus « grand bonheur à goûter ses amertumes ; car on « ne peut aimer véritablement Jésus-Christ sans « souffrir. »

« La vénérable sœur, dit Mgr Languet, parlait avec transport de Jésus souffrant pour notre amour, et du [prix] des souffrances [endurées pour l'amour de Jésus]. Elle goûtait, d'une façon singulière, ce mot de sainte Thérèse : *Ou souffrir ou mourir !* et elle le répétait souvent. La preuve que ses désirs de souffrir étaient sincères, c'est qu'elle les avait au milieu de douleurs telles, que, sans miracle, elle n'aurait pu résister à tout ce qu'elle endurait. Ses infirmités étaient comme continuelles ; elle souffrait presque sans cesse des douleurs aigües, particulièrement à la tête. Quand une maladie cessait, il lui en survenait une autre ; ses peines intérieures égalaient les souffrances du corps ; elle éprouvait des répugnances, des aversions, des dégoûts qui ne peuvent être compris que par ceux qui en ont supporté de semblables. Le démon la tourmentait souvent avec fureur ; de plus, au milieu de ces afflictions, quelque fois rassemblées toutes ensemble, elle se trouvait fréquemment

1. Lett. 34, p. 70

l'objet de la contradiction de ses sœurs et était rarement consolée de ses supérieures, qui ne lui épargnaient ni les réprimandes, ni les reproches, ni les corrections. L'humble et patiente sœur portait tout dans la paix et avec contentement [1]. »

1. Vie de la vénérable Marguerite-Marie par Mgr Languet. Livre 2. XXXV. XXXVI.



CHAPITRE PREMIER

NÉCESSITÉ D'UNIR L'AMOUR DE LA CROIX A L'AMOUR DU SACRÉ-CŒUR

MOTIFS DE CETTE UNION

Pourquoi les serviteurs du Sacré-Cœur doivent-ils aimer la croix? Parmi les nombreux motifs qui nous pressent d'aimer la croix des souffrances, la bienheureuse Marguerite-Marie en signale quatre principaux : 1° Le Cœur de Jésus aime la croix ; 2° il demande expressément à ses amis de l'aimer ; 3° la croix est le présent le plus riche qu'il puisse nous faire et que nous puissions lui offrir ; 4° la croix portée avec amour produit les plus précieux avantages.

I

Le Sacré-Cœur aime la Croix.

Tel est le premier motif que nous avons d'aimer la croix. Cette seule raison suffit pour nous faire comprendre l'union indissoluble, qui doit exister entre l'amour de la croix et la dévotion au Sacré-Cœur. Cette dévotion, en effet, nous demande d'aimer le Cœur de Jésus et tout ce que ce divin Cœur aime. Or, après l'amour pour son Père et pour le salut des hommes, est-il un amour qui apparaisse plus ardent dans le Cœur du divin Sauveur

que celui de la croix? Il nous a clairement indiqué combien il l'aime, en demandant que, dans l'image du Sacré-Cœur, la Croix soit représentée comme plantée dans ce divin Cœur.

« Notre souverain Maître [1], dit la Bienheureuse, « nous l'a bien montré [aussi] sur la Croix, où il « s'est consommé pour notre amour, mourant de « la mort de notre amour ; et [il le montre] encore, « au Saint Sacrement de l'autel, où il se consomme « tous les jours. Or, puisque l'amour rend les amis « conformes, si nous l'aimons, formons notre vie « sur le modèle de la sienne, et tâchons de nous « rendre ses véritables copies, souffrant et mourant « de la mort de son pur amour crucifié.

« Vouloir aimer Dieu sans souffrir, ce n'est « qu'illusion [2] ;

« Qui dit pur amour, dit pure souffrance [3] ;

« L'amour ne règne que dans la souffrance [4] ;

« Aimons donc l'aimable Cœur [5] de notre bon « Maître, de toutes nos forces et puissances, quoi « qu'il nous en puisse coûter. Aimons-le d'un « amour crucifiant ; aimons et souffrons tout en- « semble. Nous ne pouvons l'aimer qu'autant que « nous aimons les croix. »

1. Lettre 50, sœur Morant, p. 100. — Lettres 128, 129, p. 232. — Lettre au P. Croiset 1689.

2. Lettre 106, sœur Joly, p. 223.

3. Avis 27, p. 408.

4. Lettre 30, mère de Soudeilles, p. 61.

5. Lettre 92, sœur de la Barge, p. 186. — Lettre 108, sœur de la Barge, p. 228. — Lettre 91, mère Dubuysson, p. 183.

Parlant ensuite spécialement pour les personnes consacrées à Dieu, surtout pour les sœurs de la Visitation, la Bienheureuse ajoute : « La perfection, « comme dit notre saint Fondateur [1], ne consiste « qu'à peu penser, peu parler, mais beaucoup « faire et souffrir. Je ne sais comment une épouse « de Jésus crucifié peut ne pas aimer la croix, et « comment elle peut la fuir, puisqu'en même temps « elle méprise et fuit Celui qui l'a portée pour « notre amour et qui en a fait l'objet de ses dé- « lices. [Hélas !] si vous saviez combien je me vois « éloignée d'être une vraie fille de Sainte-Marie, « qui doit mettre toute son attention à se rendre « une véritable copie de son Epoux Crucifié ! »

« Un jour de saint François de Sales (1687)[2], « demandant à Notre-Seigneur, par l'intercession « de ce grand saint, les grâces nécessaires pour « l'Institut, notre saint Fondateur me dit qu'une « véritable fille de la Visitation, à l'imitation de « Jésus-Christ, doit être une hostie vivante, par « les afflictions qui arrivent ; [qu'elle doit les « supporter,] sans avoir de regard sur elle-même « que pour détruire et éteindre les fausses lumières, « qui ne nous éclairent que pour nous précipiter « [dans l'abîme]. « Toutes les religieuses, qui ne « se tiennent pas dans cette disposition, ne sont

1. Lettres 86, 118, sœur de la Barge. — Vie par les contemp., p. 43.

2. Vie par les contemp., p. 266.

« pas comptées au nombre de mes filles », ajouta « le saint.

« Priez Notre-Seigneur qu'il m'apprenne à bien « porter la croix, disait-elle à l'une de ses sœurs[1]; « la croix est un trésor inestimable et si précieux, « que je ne m'estime jamais plus heureuse, que lors- « que le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ « me gratifie de quelqu'une se ses souffrances. « Mon Dieu! qu'il est doux aux bonnes religieuses « d'être toujours attachées à la croix avec leur « Époux crucifié ! »

II

Le Sacré-Cœur demande expressément à ses serviteurs d'aimer la croix.

Non content de nous inviter par ses exemples à l'amour de la croix, Notre-Seigneur a expressément manifesté à la bienheureuse Marguerite-Marie le vif désir qu'il a de voir cet amour devenir l'un des caractères distinctifs des serviteurs de son divin Cœur. Tel est le second motif qui nous presse d'aimer la croix.

« En 1674, raconte la Bienheureuse[2], le jour de « la Toussaint, il me fut montré un petit échan- « tillon de la gloire du Paradis. O Dieu ! dans « quels transports de joie et de désir cela ne me « mit-il pas ! Comme j'étais en retraite, je passai

1. Lettre inédite. — P. Letierce, IIe vol., p. 540.
2. Vie par elle, p. 331. — Vie par les contemp., p. 83.

« tout le jour dans ces plaisirs inexplicables, des-
« quels il me semblait qu'il n'y avait plus rien à
« faire que d'aller promptement en jouir.

« Mais ces paroles, qui me furent dites, me
« firent bien connaître que j'étais bien loin de
« mon compte ; les voici :

« C'est en vain que ton cœur soupire,
« Pour y entrer comme tu crois,
« Il ne faut pas qu'on y aspire
« Que par le chemin de la croix.

« Ensuite de quoi, tout ce que j'aurais à souffrir,
« pendant tout le cours de ma vie, ayant été mis
« devant moi, tout mon corps en frémit, quoique
« je ne le comprisse pas alors par cette peinture,
« comme j'ai fait depuis par les effets qui s'en
« sont suivis. »

« Une [autre] fois [1], cet unique amour de mon
« âme se présenta à moi. Il portait, d'une main,
« le tableau d'une vie, la plus heureuse qu'on se
« la puisse figurer pour une âme religieuse : toute
« dans la paix, les consolations intérieures et ex-
« térieures, une santé parfaite, jointe à l'applau-
« dissement et à l'estime des créatures, et autres
« choses plaisantes à la nature.

« De l'autre main, il portait un autre tableau
« d'une vie toute pauvre et abjecte, toujours cruci-
« fiée par toutes sortes d'humiliations, mépris et
« contradictions, toujours souffrante au corps et
« en l'esprit.

1. Vie par elle, p. 333.— Vie par les contemp., p. 103.

« En me présentant ces deux tableaux, il me dit : « *Choisis, ma fille, celui qui t'agréera le plus ; je* « *te ferai les mêmes grâces, au choix de l'un, comme* « *de l'autre.* »

« Je me prosternai à ses pieds pour l'adorer. « Comme il me pressait beaucoup de choisir : « Vous m'êtes suffisant, ô mon Dieu ! [lui dis-je]. « Faites pour moi ce qui vous glorifiera le plus. « sans nul égard à mes intérêts et satisfactions. » « Alors, me présentant le tableau de crucifixion, « il me dit :

« *Voilà ce que je t'ai choisi et qui m'agrée le plus,* « *tant pour l'accomplissement de mes desseins que* « *pour te rendre conforme à moi. L'autre est une vie* « *de jouissance et non de mérites ; c'est pour l'éter-* « *nité.* »

« J'acceptai donc ce tableau de mort et de cru- « cifixion, en baisant la main qui me le présentait ; « quoique la nature en frémît, je l'embrassai, « de toute l'affection dont mon cœur était capa- « ble, et, en le serrant sur ma poitrine, je le sentis « si fortement imprimé en moi, qu'il me semblait « n'être plus qu'un composé de tout ce que j'y avais « vu représenté. »

Instruite à une telle école, la servante de Dieu revient fréquemment, dans ses lettres, sur la nécessité où sont d'aimer la croix tous ceux qui veulent devenir les amis du Cœur de Jésus [1].

1. Lett. au P. Croiset, 14 avril 1689.

« L'amour de mon Dieu, disait-elle au Père « Croiset, est un tyran impitoyable, qui ne dit ja- « mais : C'est assez ! Mais il fait bon vivre et mou- « rir sous son empire. Il est bien vrai, en effet, « que celui qui aime, croit ne rien souffrir, même « au milieu des plus grandes souffrances. »

« La divine volonté, écrivait-elle, au mois de « novembre 1689, est dans les souffrances du R. « P. de la Colombière [1] ; car, l'ayant recommandé « à la bonté [du Cœur de Jésus], il me fut dit, une « fois :

« *Que le serviteur n'était pas plus grand que son « Maître, et qu'il n'y avait rien de plus avantageux « pour lui que la conformité avec son cher Maître* »

III

La croix est le présent le plus précieux que le Sacré-Cœur puisse faire à ses amis et qu'il puisse en recevoir.

Tel est le troisième motif que les amis du Sacré-Cœur ont d'aimer la croix. En effet, l'échange mutuel de présents est l'un des principaux signes de la véritable amitié et le meilleur moyen de l'entretenir. Or, de tous les dons que le Sacré-Cœur puisse faire à ceux qu'il daigne appeler ses amis, le plus précieux, c'est celui de les admettre à partager avec lui sa croix bien-aimée ; et cette croix, acceptée et portée avec une résignation pleine d'amour, c'est l'offrande la plus agréable, que nous puissions

1. Le ven. P. de la Colombière était alors gravement malade.

Oh ! si vous saviez combien mon Cœur a aimé la Croix et combien il aime ceux qui participent à mon amour pour la Croix 3 !

présenter au Cœur de notre divin Sauveur. Écoutons les admirables leçons de la bienheureuse Marguerite-Marie sur ce sujet :

« L'aimable Cœur de notre Souverain Maître, dit-elle [1], n'a « rien de plus précieux, après lui, « que son amour et sa croix ; il « ne nous donne jamais de plus « fortes preuves qu'il nous aime « tendrement, qu'en nous faisant « part de ses amères amertumes.

« Des bienfaits du Seigneur [2], « celui que je chéris davantage, « la grâce que j'estime le plus, « après lui-même, c'est le don de « l'inestimable trésor de sa croix. « Toutes les autres grâces ne sont « pas comparables à celle de « porter la Croix avec Jésus-« Christ et de souffrir pour son « amour.

« Les croix, surtout ces chères « et précieuses humiliations, les

1. Lett. 1, à la mère de Saumaise, p. 2. — Lett. 99, mère Greyfié, p. 203.

2. Lett. 2, mère de Saumaise, p. 4. — Lett. 25, à la même, p. 49. — Lett. 57, à son frère prêtre, p. 113. — Lett. 11, mère de Samaise, p. 19. — Lett. 8, id., p. 13. — Lett. 73, sœur de la Barge, p. 141. — Lett. 10, mère de Saumaise, p. 17.

3. Statue : modèle de l'Institut catholique de Vaucouleurs (Meuse).

« mépris, les abjections, les douleurs, les visites « crucifiantes de notre Bon Dieu, les délaisse- « ments, les angoisses et les afflictions sont « une des plus sensibles marques de son amour ; « ce sont les plus tendres caresses de notre « divin Maître ; ce sont les vrais trésors des amis « de Jésus-Christ, les mets délicieux du pur « amour.

« Lors donc que la bonté infinie de notre Père [1] « nous gratifiera de ces sortes de caresses si dé- « plaisantes à la nature, ne nous en plaignons « point ; mais, au contraire, recevons-les sans « nous troubler. Il faut embrasser toutes les occa- « sions de souffrances comme des gages de l'amour « de Jésus. »

« Vous me faites confusion, écrivait-elle à son « frère [2], de vous intéresser, comme vous le faites, « à ma santé, qui est si inutile à la gloire de Dieu. « Ma vie lui a été jusqu'à présent si injurieuse, « que je mets au nombre de ses plus grandes mi- « séricordes, ce qu'il me fait souffrir ici-bas. Par « ce moyen, j'espère acquitter quelque chose de « cette grosse dette que j'ai encourue par mes pé- « chés. »

« J'ai toujours regardé comme une des plus « grandes grâces que mon Dieu m'ait faites [3], celle

1. Avis 46.

2. Lett. 62, à son frère, maire du Bois-Sainte-Marie.

3. Lett. I, mère de Saumaise. — Lett. 57, à son frère, p. 113. — Lett. 106, sœur Joly, p. 223. — Avis 45, p. 426. - Vie par elle, p. 350.

« de ne pas m'ôter le précieux trésor de la croix, « nonobstant le mauvais usage que j'en ai tou- « jours fait et qui me rendait si indigne d'un si « grand bien et d'un don si précieux. Qu'heureu- « ses sont les âmes ainsi gratifiées, en servant le « Seigneur !

« Oh ! si l'on connaissait bien le prix de la croix[1] ! « Elle ne serait pas tant fuie et rejetée d'un chacun ; « mais, au contraire, elle serait tellement chérie et « aimée, que l'on ne pourrait trouver de plaisir « qu'en la croix, de repos que sur la croix, et l'on « n'aurait point d'autre désir que de mourir entre « ses bras, méprisé et abandonné de tout le monde.

« Il faut donc aimer ce divin Cœur, quoi qu'il « nous en doive coûter[2]. Nous serions bien heureux « s'il nous jugeait dignes de participer à ses amer- « tumes et de souffrir pour son amour. »

La généreuse servante du Sacré-Cœur était loin d'imiter ceux qui ne savent souhaiter que plaisir, joie et bonheur aux personnes qu'ils aiment. Au contraire, nous la voyons s'informer si ceux qui lui étaient unis par les liens de l'amitié, avaient quelque chose à souffrir.

Elle écrivait à la mère de Saumaise[3] : « Dites- « moi, ma chère Mère, pour ma consolation, si la « bonté de Notre-Seigneur vous gratifie, à présent, « de ce bien ? »

1. Lettre 25, mère de Saumaise, p. 49.
2. Lettre 106, sœur Joly, à Dijon, p. 223.
3. Lettre 11, p. 19.

Et apprenant les épreuves, auxquelles cette âme vaillante était soumise, elle lui répondait[1] : « Je « vous estime heureuse de ce que le Sacré Cœur « de Notre-Seigneur vous gratifie, à présent, de sa « croix, aussi bien que madame votre nièce, la- « quelle me semble être une âme qui lui est fort « chère. Il vous donne en cela des preuves de son « amour. Je vous assure que je ne manque pas de « prier pour votre nièce, afin que, si ce n'est pas « la volonté de Dieu de la délivrer de ses peines, il « lui donne, du moins, une parfaite conformité à « sa très sainte volonté. Je crois qu'il se servira « de ces moyens pour la purifier et la sanctifier, « pourvu qu'elle en fasse un saint usage. »

Instruite des croix qui pesaient sur la mère de Soudeilles, supérieure de la Visitation de Moulins, notre Bienheureuse écrivait à l'une des sœurs de ce couvent[2] : « Pour cette chère Mère, Dieu sait « combien il l'a mise avant dans mon cœur, qui « me fait quelquefois désirer de l'aider à porter sa « croix ; non pas que je veuille lui en diminuer le « mérite ; non, car je l'aime trop, et cette croix « lui est d'un trop grand prix ; mais seulement « pour la lui alléger. Je m'étais donné l'honneur « de lui écrire, il y a quelque temps ; je ne sais si « elle a reçu la lettre. Assurez-la de ma plus sin- « cère affection. »

1. Lettre 80, p. 154.
2. Lettre 86, sœur de la Barge, à Moulins, 12 août 1688, p. 174.

« Aimons donc notre Divin Maître, ajoutait-elle[1]! « mais aimons-le sur la Croix, puisqu'il fait ses « délices de trouver dans un cœur : amour, souf- « france et silence. »

« Je vous avoue, ma chère Mère, lisons-nous « dans une lettre adressée à la mère de Saumaise, « que j'ai reçu une extrême consolation du plai- « sir que vous avez donné à Notre-Seigneur, en « embrassant sa croix avec joie et soumission. Sou- « venons-nous qu'étant les épouses d'un Dieu « Crucifié, nous lui devons être toutes sacrifiées. »

Elle écrivait à la sœur Bernarde Payelle, qu'elle savait soumise à l'épreuve [2] : « Je vous avoue que, « quand je prie Dieu pour votre Charité, ce que « je fais ordinairement à la sainte Messe, je ne « saurais demander que vous soyez délivrée de la « croix, car il me semble que ce serait vouloir « vous frustrer du plus grand bien que nous puis- « sions avoir en cette vie, qui est la conformité à « Jésus souffrant. »

Craignant d'avoir, dans le passé, trop peu profité elle-même du don précieux de la croix, elle ajoutait [3] : « Demandez, en même temps, pardon à No- « tre-Seigneur [pour moi] ; car, hélas ! si vous sa- « viez le mauvais usage que j'ai fait d'un si grand

1. Lettre 3, mère de Saumaise, p. 5. — Lett. 38, id., p. 76. — Lettre 166, sœur Joly, Dijon, p. 223. — Avis 32, à une novice, p. 413.

2. Lett. 12. 2e édition.

3. Lett. 8 et 11, à la mère de Saumaise. — Lett. 92, à la sœur de la Barge. — Lett. 129, au P. Rolin, p. 281. — P. Croiset, mars 1690.

« bien ! Cela me fait demeurer toujours pauvre « dans la possession de ce précieux trésor. [Oui], « il est vrai que j'ai bien sujet de craindre que je « n'en fasse l'usage d'une réprouvée. Je mène une « vie si criminelle, que je ne me regarde que com- « me un égout de misères. C'est ce qui me fait « craindre que je ne me rende indigne de bien por- « ter la croix, pour me rendre conforme à mon Jé- « sus souffrant. Demandez pour moi que j'en pro- « fite mieux à l'avenir, et que je n'apporte plus « d'obstacle au bon plaisir [de notre divin Maî- « tre].

« Mais, par la sainte charité qui nous unit dans « son aimable Cœur, priez-le qu'il ne me rebute pas, « à cause du mauvais usage que j'ai fait, jusqu'à « présent, de ce précieux trésor de la croix; qu'il « ne me prive pas du bonheur de souffrir. Il me « semble que je voudrais avoir mille corps pour « souffrir et des milliers de cœurs et d'esprits « pour aimer ce Cœur Sacré et l'adorer. Oh ! quel « bonheur [ce serait pour moi], de pouvoir tou- « jours souffrir en aimant, et de mourir enfin sur la « croix, accablée sous le poids de toute sorte de « misères du corps et de l'esprit, parmi l'oubli et « le mépris ! »

IV

La croix, portée avec amour, produit les avantages les plus précieux.

La bienheureuse Marguerite-Marie semble intarissable, quand elle parle des avantages de l'amour de la croix.

1. *Elle montre la croix, portée avec amour, comme la consolation du chrétien en cette vie.* — « La « Croix ! s'écrie-t-elle [1]. Je ne vois rien qui adou- « cisse tant la longueur de la vie que de souffrir « en aimant. La vie n'est aimable que pour cela ; « nous ne devons souhaiter de vivre que pour avoir « le bonheur de souffrir. Il ne peut y avoir de « plaisir qu'à aimer Dieu et à souffrir dans cet « amour, surtout les précieuses humiliations, qui « nous attirent l'oubli et le mépris des créa- « tures. »

« En un mot[2], Jésus, son amour et sa croix font « tout le bonheur de la vie. J'avoue que, si j'étais « un seul moment sans souffrir, je croirais que « mon divin Sauveur m'a oubliée et abandonnée. « Ah ! qu'il est dur de vivre sans aimer le souve- « rain Bien, et sans souffrir pour cet amour[3] ! »

1. Lett. 86, sœur de la Barge, p. 174. — Lett. 2, mère de Saumaise, p. 4. — Lett. 11, mère de Saumaise, p. 19. — Lett. 8, id., p. 13.

2. Lett. 18, mère de Soudeilles, p. 91. — Lett. 125, Rév. P. Rolin, p. 68. — Lett. 129, p. 281.

3. Lett. 24, mère Greyfié, p. 48.

« Ne perdons pas un moment de nos souf-
« frances[1] ; car, en cette vie, à un cœur qui aime
« son Dieu et qui veut être aimé de lui, je ne vois
« rien de plus précieux que les croix ; sans elles,
« la vie me serait insupportable. Je ne saurais vi-
« vre sans souffrir. »

2. *La bienheureuse Marguerite-Marie présente la voie de la croix, suivie avec amour, comme le plus court et le plus sûr chemin de la perfection.* — Elle affirme qu'une âme avance plus dans la perfection[2], en un mois ou même en une semaine de peines et d'afflictions, acceptées avec une humble et amoureuse soumission au bon plaisir divin, que pendant une année entière, passée dans les douceurs et les consolations sensibles.

« Je suis assurée, dit-elle[3], et ceux qui en font
« l'épreuve l'avoueront [avec moi], qu'il s'y fait
« beaucoup de chemin sans y prendre garde. Heu-
« reux sommes-nous, si nous savons bien porter,
« chérir et caresser la croix de Notre-Seigneur ! Et
« quand nous aurons acquis cette science parfaite-
« ment, nous saurons et ferons tout ce que Dieu
« veut de nous.

« Il ne faut que l'aimer, ce Saint des Saints, pour
« devenir saint. Qui nous empêchera donc de

1. Lett. 91, mère Dubuysson, p. 203. — Lett. 24, 99, mère Greyfié, p. 203 — Vie par elle, p. 350.

2. Vie par les contemp., p. 112.

3. Lett. 7. sœur de Soudeilles, Moulins, p. 12. — Lett. 108, sœur de la Barge, Moulins, p. 228.

« l'être, puisque nous avons des cœurs pour aimer « et des corps pour souffrir ? »

Les autres avantages, indiqués par la bienheureuse Marguerite-Marie, vont nous montrer avec évidence pourquoi la croix conduit si sûrement à la perfection.

3. *La croix nous unit au Cœur de Jésus :* c'est l'un de ses principaux fruits.

« Rien, dit la Bienheureuse[1], ne nous unit tant « au Sacré Cœur de Jésus que la croix ; c'est le « gage le plus précieux de son amour. »

« La Croix[2] est bonne en tout temps, en tout lieu, « pour nous unir à Jésus-Christ souffrant et mou- « rant de la mort de notre amour. Un jour[3], Notre- « Seigneur me dit :

« *Je chéris si fort la croix, que je ne peux* « *m'empêcher de m'unir étroitement à ceux qui la* « *portent comme moi et pour l'amour de moi.* »

La servante de Dieu compare l'envoi des croix à des visites d'ami que Notre-Seigneur nous fait.

« Le Sacré-Cœur, dit-elle[4], est plus proche de « nous lorsque nous souffrons, que lorsque nous « jouissons. Les humiliations, les angoisses, les « pertes que l'on fait de personnes chères, ce sont

1. Lett. 92, sœur de la Barge.

2. Lettre au P. Croiset, mars 1690. — Lett. 129, p. 281.

3. Vie par elle-même, p. 343.

4. Lett. 87, mère de Saumaise, p. 177. — Lettre 91. — Lett. 118, à la sœur de la Barge, Moulins, p. 251. — Avis 6.

« les visites du Seigneur. Lorsqu'il nous arrivera « quelque peine, affliction ou mortification, disons-« nous à nous-même : Prends ce que le Sacré « Cœur de Jésus-Christ t'envoie pour t'unir à lui. »

« Mon Dieu, qu'il y a de bonheur de souffrir ici-« bas avec amour[1] ! » écrivait-elle, un jour, à la mère de Soudeilles, qu'elle savait soumise à de grandes épreuves. « Je crois que notre bon « Maître vous fait souvent puiser dans son « Sacré Cœur, source inépuisable de tout bien, « le trésor de la croix, par les visites doulou-« reuses qu'il vous fait, pour vous unir de plus « en plus à lui ; c'est tout ce que nous devons « prétendre dans le temps et dans l'éternité. »

« Un jour, après la sainte communion, j'eus « cette vue, [dans laquelle] mon divin Maître me « fit connaître[2] :

« *Qu'autant de fois je ferais rencontre de la croix « et la mettrais par amour dans mon cœur, autant « de fois je recevrais et ressentirais sa présence « dans mon cœur ; qu'il l'accompagne partout, « comme étant le vrai caractère de son amour.*

« Ces paroles allumèrent tellement en mon « âme le désir de souffrir, que tout ce que j'ai souf-« fert [depuis] ne me semblait qu'une petite goutte « d'eau, qui allumait la soif insatiable que je « sentais, plutôt que de la désaltérer. »

1. Lett. 73, p. 143.
2. Vie par les contemp., p. 113.

4. *La croix éloigne les obstacles à l'amour divin*, en nous purifiant de nos fautes et en payant nos dettes envers Dieu : tel est son quatrième avantage.

« Je veux vous dire ce mot[1] », écrivait la bienheureuse Marguerite à diverses personnes, qu'elle savait soumises à de grandes épreuves. « Les peines intérieures reçues avec amour ressemblent « à un feu purifiant, qui va en consumant insensiblement dans l'âme tout ce qui déplaît au Sacré « Cœur de Notre-Seigneur ; il se sert de ces moyens « pour la sanctifier, pourvu qu'elle en fasse un « saint usage. »

« Vous offrant hier à Notre-Seigneur, disait-elle « à l'une de ces âmes affligées, cette pensée me tomba dans l'esprit :

« *Qu'elle soit fidèle en sa voie, y souffrant tout « sans se plaindre, puisqu'elle ne peut être au nombre « des parfaites amies de mon Cœur, qu'elle ne soit « purifiée et éprouvée dans le creuset de la souffrance.*

« *Il prétend vous éprouver comme l'or dans le creu- « set, afin de vous mettre au nombre de ses plus « fidèles servantes.* »

Dans une lettre à la mère de Saumaise[2], elle disait au sujet de nouvelles souffrances qu'elle avait à endurer : « Que Dieu est bon ! Encore que ma vie « lui soit si injurieuse, il ne me prive pas du

1. Avis 6, p. 377. — Vie par les contemp., p. 112. — Lett. 80, mère de Saumaise, p. 154. — Avis 45, p. 426.

2. Lett. 9, mère de Saumaise, 1680, p. 16.

« riche trésor de sa croix. Bien que ce ne « soit qu'en qualité de criminelle, il veut, en « commençant de nouveau à me faire souffrir, « me donner le moyen de pleurer mes péchés. « Hélas ! que ferais-je, si la croix s'éloignait de « moi, puisque c'est elle qui me fait espérer en la « miséricorde de mon Sauveur ! Elle est mon trésor dans l'adorable Cœur de Jésus ; elle y fait « tout tout mon plaisir, toute ma joie et tout mon « désir. »

« La croix est le trône des vrais amis de Jésus-« Christ[1]. Il est vrai que je n'y suis pas de cette « façon, puisque ce n'est que pour mes péchés, « mais il n'importe ; pourvu que nous souffrions « avec Jésus-Christ, pour l'amour de lui et selon « ses desseins, cela doit suffire. »

« Je mets au nombre des plus grandes miséri-« cordes, que l'adorable Cœur de Jésus exerce sur « mon âme[2], celle qu'il me fait de me faire souffrir « ici-bas en terre, en me donnant quelque confor-« mité à sa vie souffrante. Par ce moyen, j'espère « acquitter quelque chose de cette grosse dette « que j'ai encourue par mes péchés. »

5. *La croix est une source de mérites pour le ciel.* Ce cinquième avantage est le digne couronnement de tous les autres.

1. Lett. 15, à la même, p. 31.
2. Lett. 62, à son frère prêtre, p. 119.

C'est par la croix que Notre-Seigneur est parvenu à la gloire. Pour le suivre dans sa vie triomphante, il faut commencer par l'imiter dans sa vie de souffrance.

« La croix est le partage des élus en cette vie, « écrit la Bienheureuse [1]. [Avant d'entrer au ciel], « il faut goûter les amertumes du Calvaire. La vie « ne nous est donnée que pour souffrir, et l'éter- « nité pour jouir. Recevons donc les occasions de « souffrir, comme un gage de l'amour du Sacré- « Cœur, qui prétend nous faire mériter par de tels « moyens. Comme nous le savons [2], un moment « de souffrance bien prise pour l'amour de Dieu « vaut le prix d'une éternité bienheureuse. »

Écrivant à une religieuse ursuline, au commencement du carême, elle lui disait : « Notre-Sei- « gneur, en ce saint temps [3], verse abondamment « la plénitude de ses grâces dans les cœurs bien « disposés à recevoir les impressions de son amour « souffrant. Ils participeront un jour à celles de son « amour jouissant. [Combien] je désire que nous « soyons du nombre! Ne nous laissons donc [4] pas « aller au découragement; mais recevons de bon « cœur, en esprit de soumission, les petites mor- « tifications, que la douce Providence permettra

1. Lett. 11, mère de Saumaise. p. 19. — Lett. 99, mère Greyfié. p. 203. — Défi 51, p. 438.

2. Lett. 96, à son frère prêtre, p. 195.

3. Lett. 121, à une ursuline, p. 257.

4. Lett. 119, à une ursuline, p. 255.

« nous arriver, et tâchons d'en faire un bon usage.
« Ah ! serait-il bien possible que nous ne voulus-
« sions pas aimer le Cœur de Jésus, malgré toutes
« les contradictions [et épreuves de tous genres],
« qui ne manquent pas [1] ! »

Nous ne pouvons exposer ici tous les autres avantages, promis par le Sacré-Cœur à ceux qui portent généreusement la croix. La bienheureuse en parlera ailleurs; elle indiquera, d'une façon spéciale, un fruit bien précieux destiné aux ouvriers apostoliques : c'est qu'ils attireront par là les bénédictions les plus abondantes sur leurs travaux. Puissions-nous, par notre générosité, nous assurer la possession de telles richesses !

« C'est pourquoi, dit la servante de Dieu, le
« Sacré-Cœur veut que nous fassions notre trône
« sur la croix [2], pour le glorifier, en portant amou-
« reusement toutes les croix qu'il nous présentera.
« Nous ferons donc attention d'offrir [chaque
« jour, à ce divin Cœur, au moins] cinq pratiques
« [d'amour de la croix], que nous lui présenterons,
« lorsque nous le visiterons au Saint-Sacrement. »

1. Lett. 34, mère Greyfié, p. 70.
2. Écrits divers; Vies diverses, p. 465.

CHAPITRE II

MANIÈRE DE PORTER LA CROIX

OU LES SIX PRINCIPAUX DEGRÉS DE PERFECTION DANS LA MANIÈRE DE SOUFFRIR

Les fruits salutaires, que la croix est appelée à produire dans nos âmes, sont proportionnés à notre générosité et à notre amour.

Admirables sont les enseignements que la bienheureuse Marguerite-Marie nous a laissés sur ce sujet, mais non moins merveilleux sont ses exemples. Relativement à l'amour des croix, elle peut rivaliser avec sainte Thérèse, avec sainte Madeleine de Pazzi et avec saint Jean de la Croix. « Sa patience à supporter toutes sortes d'afflictions brilla d'un éclat extraordinaire », dit le Bref de Béatification ; « In ipsa singularis elucebat patientia in quibusvis molestiis perferendis[1]. »

Animée d'un désir insatiable de souffrir, afin de se rendre conforme à Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle ne pouvait supporter qu'on lui parlât des joies de cette vie ; mais elle éprouvait un extrême bonheur à s'entretenir de la croix. Quand celle-ci lui faisait sentir son poids accablant, cette vaillante religieuse ne cherchait aucune consolation hu-

1. Vol. I, p. 583.

maine; elle savait même se passer des consolations célestes : il lui suffisait d'être soutenue par la force de l'amour divin. Elle y puisait une telle énergie, qu'au milieu d'épreuves vraiment effrayantes pour la nature, elle goûtait la plus grande paix. Ce calme intérieur lui fit même concevoir des inquiétudes, et « son directeur dut la tranquilliser, en lui montrant qu'il ne fallait nullement attribuer à l'endurcissement et à l'insensibilité la paix dont elle jouissait, mais à la grâce divine[1]. »

Écoutons les brûlantes aspirations de la Bienheureuse vers la croix et ses admirables leçons sur la manière de la porter. On croirait entendre un écho de ce soupir du Cœur de Jésus, à l'approche de la Passion : *Quomodo coarctor usquedum perficiatur*[2] ! Oh ! qu'il me tarde d'accomplir la volonté de mon Père !

Elle distingue six principaux degrés de perfection dans la manière de porter la croix : 1° Souffrir avec patience et en silence; 2° avec abandon et indifférence; 3° avec amour et dans la paix; 4° avec joie et action de grâces; 5° en désirant souffrir davantage et sans interruption; 6° en désirant souffrir sans consolation.

O vous tous qui avez le désir sincère d'aimer le Cœur de Jésus, gardez-vous de tout découragement, à la vue des aspérités de la voie escarpée

1. Vie de la Bienheureuse par les contemp., p. 247.
2. S. Luc. XII, 50.

que la Bienheureuse ouvre devant vous ! Si vous ne vous sentez pas le courage de faire davantage, franchissez-en, du moins, sans hésiter, le premier degré, car le Sacré-Cœur y appelle tous ses serviteurs. Votre générosité à faire ce premier pas réjouira le divin Cœur et vous obtiendra des grâces qui vous permettront de monter plus haut.

I

Souffrir avec patience et en silence.

Tel est le premier degré à franchir dans la montée du Calvaire. En effet, dans la souffrance, notre premier mouvement naturel est, sinon de murmurer, du moins de nous plaindre et de parler de nos peines à qui veut les entendre.

La Bienheureuse demande au serviteur du Sacré-Cœur, non seulement de s'interdire tout murmure et toute plainte, mais d'éviter de parler inutilement des croix qu'il souffre. Par manifestations inutiles de ce que nous souffrons, elle entend celles qui ont uniquement pour but de provoquer la compassion de ceux qui nous entourent, et non pas celles qui se font à des personnes de confiance, afin d'en recevoir quelques conseils fortifiants, pour nous soutenir dans l'épreuve. La servante de Dieu eut plusieurs fois recours à cet appui, au milieu des grandes croix de sa vie.

« Il faut, écrit-elle [1], tout souffrir en silence, « sans nous plaindre de rien ; voilà ce que le Sacré- « Cœur demande de nous. Il ne veut pas même « que nous pensions qu'on fasse aucun mal à nous « faire souffrir ; mais il demande que nous nous « imposions un rigoureux silence sur ce sujet.

« Ne nous lassons donc jamais de souffrir en « silence [2]. Nous n'aimerons Notre-Seigneur qu'au- « tant que nous saurons souffrir [ainsi]. Tâchons « de n'avoir de réflexion que pour apprendre à « bien porter nos croix dans un amoureux silence ; « car la croix est un précieux trésor, que nous « devons tenir secret, de peur qu'on ne nous le « dérobe. La croix est comme un baume, un par- « fum précieux, qui perd sa bonne odeur devant « Dieu, lorsqu'il est éventé par le trop grand par- « ler ; c'est pourquoi il faut le cacher, autant que « nous le pourrons. Que ce soit donc notre par- « tage de toujours souffrir et de porter la croix en « silence. Faire et souffrir, et humblement se taire : « c'est là le vrai moyen de gagner les bonnes grâ- « ces du Sacré Cœur de Notre-Seigneur [3]. »

La bienheureuse Marguerite dit d'elle-même [4] : « Mon divin Maître voulait que je souffrisse tout

1. Avis 43, p. 426. — Lett. 82, mère de Saumaise, p. 161.

2. Lett. 128 et 129, p. 282. — Lett. 86, sœur de la Barge, p. 174. — Avis 42, p. 423. — Lett. 86, sœur de la Barge, Moulins, p. 174. — Vie par les contemp., p. 164. — Lettres au P. Croiset, 15 sept. 1689 ; mars 1690.

3. Avis 48.

4. Vie par elle, p. 350. — Lett. 12, mère de Saumaise, p. 24.

« en silence ; il m'avait fait prendre cette devise, « qu'au milieu de mes douleurs je disais inces- « samment :

« *Je veux tout souffrir sans me plaindre, puisque* « *mon pur amour m'empêche de* « *rien craindre.* »

« Quel bonheur, ajoutait-elle [1], « de pouvoir toujours souffrir en « silence, et mourir enfin dans « toutes sortes de misères, au « corps et en l'esprit, parmi « l'oubli et le mépris ; car l'un « ne saurait me plaire sans « l'autre. »

Jésus veut que notre amour pour lui plante la croix dans nos cœurs, comme son amour pour nous l'a plantée dans son Cœur 3.

Ayant reçu de son directeur l'ordre formel de raconter les persécutions domestiques, qu'elle avait endurées pendant sa jeunesse, elle en fut vivement affligée [2] :

« Il faut me faire une extrême violence, en écrivant ceci, dit-elle au début de son récit. Je « l'avais toujours tenu caché avec « tant de soin et de précaution « pour l'avenir, que je tâchais « même de n'en conserver aucune idée dans ma

1. Lett. 129, P. Rolin, p. 281.
2. Vie par elle, p. 294.
3. Statue de la maison Raffl, 64, rue Bonaparte, Paris.

« mémoire, afin de tout laisser dans celle de mon « Souverain Maître. Il ne me permettait pas même « de former aucune plainte, murmure ou ressen- « timent contre les personnes qui me faisaient « souffrir, ni même de souffrir qu'on me plaignît et « qu'on me portât compassion, disant qu'il en avait « usé ainsi. Il voulait que, lorsque je ne pourrais « empêcher que l'on m'en parlât, je donnasse tout « le bon droit à ces personnes, et à moi tout le « tort, pensant que mes péchés en méritaient bien « d'autres : comme c'est la vérité.

[Telle a été ma règle de conduite, durant toute ma vie.] « Je me faisais tant de violence pour por- « ter en silence mes peines intérieures[1] et les tenir « cachées, comme mon bon Maître me l'enseignait, « qu'il n'en paraissait rien au dehors, sinon que « l'on me voyait pâlir et dessécher. Le feu qui me « dévorait, me jeta, [une fois,] dans une grande « fièvre continue ; mais, j'avais trop de plaisir à « souffrir pour m'en plaindre ; je n'en parlai point « jusqu'à ce que les forces me manquèrent. Le « médecin connut qu'il y avait fort longtemps que « je la portais ; et elle me dura encore plus de « soixante accès ; l'on croyait que j'en mourrais. « Mais mon divin Maître me consolait et substan- « tait d'une parfaite conformité à sa très sainte « volonté. Ne me prenant qu'à lui de tout ce qui « arrivait, je lui disais : « O mon souverain Maître !

1. Vie par elle, p. 296, 301, 329. — Vie par les contemp., p. 79.

« Si vous ne le vouliez, cela n'arriverait pas ; mais « je vous rends grâces de quoi vous le permettez « pour me rendre conforme à vous. »

Les Contemporaines disent de leur bienheureuse sœur[1] : « qu'elle édifiait toute la communauté par sa patience à souffrir, sans se plaindre, les réprehensions les plus vives, les paroles de mépris et les railleries piquantes, dont sa dévotion était assez fréquemment l'objet. Elles ajoutent que la servante de Dieu ne fit jamais entendre aucune plainte dans ses maladies, notamment quand, pour la guérir d'un panaris, on dut lui fendre un doigt jusqu'à l'os. »

II

Souffrir avec indifférence et dans un complet abandon au bon plaisir divin.

Le deuxième degré de perfection dans l'acceptation des croix, c'est d'être à leur égard dans une sorte d'indifférence, en se soumettant entièrement à l'adorable et toujours aimable volonté de Dieu. Cette indifférence, pleine d'abandon, demande que le serviteur du Sacré-Cœur soit disposé à souffrir comme à jouir, et qu'il soit prêt à accepter toutes les croix, quelles qu'en soient la nature et les circonstances.

1. Procéd. de 1715, p. 334. — Vie par les contemp., p. 79.

1. *La bienheureuse Marguerite-Marie recommande, avant tout, de s'abandonner complétement au bon plaisir divin, en laissant au Cœur de Jésus le soin de nous consoler ou de nous éprouver.*

« Ce n'est pas qu'il faille demander la souffrance « dit-elle[1] ; car le plus parfait, c'est de ne rien de- « mander et de ne rien refuser, mais de nous « abandonner au pur amour, pour nous laisser « crucifier et consommer[2] selon son désir. Rece- « vons donc indifféremment la jouissance et la « souffrance, la paix et le trouble, la santé et la « maladie, le travail et le repos, l'affliction ou la « consolation ; ne nous procurons ni plaisir ni « souffrance ; prenons avec agrément tout ce que « le Sacré-Cœur nous présentera, soit doux ou « amer, puisque c'est le même amour qui nous « présente l'un et l'autre, pour nous sanctifier « à son gré. Tenons-nous donc prêts à faire et à « souffrir tout ce que la divine Providence nous « enverra. »

« Souffrir ou jouir nous doit être indifférent[3] : « c'est tout un à un cœur qui aime. Puisque ce « n'est que Jésus seul que nous voulons[4], que nous

1. Lett. 92, lett. 121, 128. — P. Croiset, mars 1690. — Avis 11, p. 383. — Avis 51, p. 437.

2. On a pu remarquer que la Bienheureuse emploie souvent le mot *consommé*, quand elle parle d'un état parfait, d'un sacrifice complet. Elle le fait, sans aucun doute, par allusion au *Consummatum est* du Calvaire.

3. Avis 6, p. 377. — Lett. 21, p. 257.

4. P. Croiset, 17 janvier 1690.

« importe que ce soit dans la consolation ou dans « l'affliction ! »

« Je prie notre bon Maître, disait-elle à quelques « personnes consacrées à Dieu, de nous rendre « telles qu'il nous désire dans notre sainte voca- « tion, qui doit nous rendre soumises dans l'afflic- « tion comme dans la consolation. Laissons-lui « faire en nous et de nous, selon son désir, sans « nous réserver d'autre soin que de l'aimer en souf- « frant ou en agissant ; cela suffit. »

« Je ne trouvais rien de difficile[1], raconte-t-elle « relativement à ses débuts dans la vie religieuse, « parce que mon divin Maître tenait encore, en ce « temps-là, toute la rigueur de mes peines et souf- « frances absorbée dans la douceur de son amour, « laquelle je le suppliais souvent de retirer de moi, « pour me laisser goûter avec plaisir les amer- « tumes de ses angoisses, dérélictions, agonies, « opprobres et autres tourments ; mais il me « répondit :

« *Que c'était à moi à me soumettre indifféremment « à toutes ses différentes dispositions, et non point « à lui donner des lois. Je te ferai comprendre, dans « la suite,* me dit-il, *que je suis un sage et savant « directeur, qui sait conduire les âmes sans danger, « lorsqu'elles s'abandonnent à moi, en s'oubliant « elles-mêmes.* »

« Dieu me pressant toujours de l'aimer et de

1. Vie par elle-même, p. 324.

« souffrir, en m'abandonnant toute à lui, conti-
« nue-t-elle[1], le parti que je résolus de prendre,
« en tout ceci, fut donc de me soumettre parfaite-
« ment à la bonté infinie de mon souverain Maître
« et de modérer même l'ardent désir que j'avais
« des souffrances, en lui laissant le soin de tout
« faire. »

« Mon souverain Maître, [en effet], voulait que
« je reçusse toutes choses comme venant de lui[2],
« sans me rien procurer, et il me fallait lui tout
« abandonner sans disposer de rien, lui rendre
« grâces des souffrances comme de la jouis-
« sance. »

2. *Le serviteur du Sacré-Cœur, non content d'être indifférent pour jouir ou pour souffrir, doit, de plus, être disposé à recevoir le genre d'épreuves qu'il plaira au bon plaisir divin de choisir.*

La bienheureuse dit à ce sujet[3] : « Je vois que
« tout peut nous servir à nous rendre de véritables
« copies de notre Jésus crucifié. Pour cela, il
« importe peu de quel bois soit composée notre
« croix ; il doit suffire que ce soit une croix, qu'elle
« nous soit présentée de la part du Sacré Cœur de
« Notre-Seigneur, et que l'amour de Celui qui y est
« mort pour notre amour, nous y tienne attachés.

1. Lett. 15, 20, et 25.
2. Vie par elle-même, p. 354.
3. Lett. 80, M. de Saumaise. Lett. 86, sœur de la Barge. - Lett. 121.

« Estimons-nous heureux quand nos emplois nous « en fournissent le moyen, en nous faisant marcher « à rebours de nos inclinations. Tout cela est bon. « Confions-nous donc en la bonté de Notre-« Seigneur dans les croix qu'il nous envoie, et il « ne nous délaissera pas ; car il sait bien tirer les « biens de nos maux et sa gloire de nos « afflictions. »

3. *L'indifférence et l'abandon du serviteur du Sacré-Cœur par rapport aux croix doivent s'étendre à toutes les circonstances de durée, d'intensité, de temps, de lieu et de personnes, qu'il plaît au bon plaisir divin de leur adjoindre.*

La Bienheureuse dit au sujet de la *durée et de la pesanteur* des croix :

« Le Seigneur veut que nous prenions[1], indiffé-« remment et sans choix, toutes les croix qu'il « nous présentera, sans jamais nous lasser ni nous « plaindre de leur longueur ou de leur pesanteur. « Ne nous suffit-il pas qu'elles nous soient données « de la main d'un ami, dont le Cœur plein d'amour « nous les a destinées de toute éternité, pour nous « rendre ses victimes? Comme des victimes, aban-« donnons-nous donc, sans résistance, à être « égorgés pour la gloire de notre Roi, et immolés « selon tous ses desseins adorables. Abandonnons-

1. Ecrits divers, vol. II. — Avis 31, p. 412. — Avis 45, p. 426. — Lett. 85, mère de Saumaise, p. 176.

« nous d'un abandon total à sa Providence, pour « nous laisser conduire selon son désir, pour vivre « et mourir sur la croix, accablés de souffrances « selon son choix, mais non jamais de notre choix ; « et, pour rigoureuses que les dispositions de la « Providence paraissent à la nature, il faut nous « soumettre de bon cœur à la volonté de Dieu. »

Parlant *du temps et du lieu*, où il plaît au Cœur de Jésus de nous éprouver, la servante de Dieu ajoute[1] :

« La croix est bonne en tout temps et en tout lieu, « pour nous unir à Jésus-Christ souffrant et mou- « rant. Ne perdons donc pas un moment de souf- « frir ; contentons-nous du bon plaisir divin, au- « quel nous devons toujours être sacrifiés et vivre « tout immolés, dans le parfait oubli de nous- « mêmes, avec une ferme espérance et confiance « que le Sacré-Cœur ne nous abandonnera pas. « Laissons-le faire en nous et de nous selon son « désir, et baisons la main qui nous frappe, en « pensant qu'il vaut beaucoup mieux souffrir en « cette vie qu'en l'autre. Il nous doit suffire que « notre bon Dieu se contente lui-même, en la ma- « nière qu'il lui plaira, et c'est assez. »

La Bienheureuse recommande spécialement de ne pas considérer quelles sont les *personnes*, dont la Providence se sert pour nous faire souffrir[2] :

1. Lett. 10, mère de Saumaise, p. 18. — Lett. 91, à la mère Dubuysson. — Lett. 92, sœur de la Barge. — Lett. 80, à la mère de Saumaise, p. 154. — Lett. 96. à son frère, p. 195. - Avis 6.

2. Vie par elle-même, p. 350.

« Embrassons amoureusement la croix, dit-« elle, sans nous soucier de quel instrument « elle est fabriquée. Quelquefois mon Souverain « me disait :

« *Je te fais bien de l'honneur, ma chère fille, de* « *me servir d'instruments si nobles pour te crucifier.* « *Mon Père Éternel m'a livré entre les mains cruelles* « *d'impitoyables bourreaux pour me crucifier ; et* « *moi je me sers, pour cet effet, à ton égard, de* « *personnes qui me sont dévouées et consacrées, et au* « *pouvoir desquelles je t'ai livrée.* »

La circonstance la plus difficile à accepter dans la souffrance, c'est la *continuité*. On trouve encore un assez grand nombre de personnes disposées à souffrir, mais combien peu acceptent de souffrir continuellement et durant toute une longue vie ! La Bienheureuse poussa jusqu'à l'héroïsme l'acceptation de la continuité de la souffrance.

« Quelquefois, disait-elle[1], tout sert d'instrument « à m'affliger, mais je ne sens plus rien qu'une en-« tière soumission à la sainte volonté de mon « Dieu, duquel j'adore les desseins. Je ne souhaite pas la délivrance de mes souffrances continuelles. « O Dieu, nenni ! quoi qu'il m'en coûte. Au reste, « me dis-je, que mon divin Maître fasse de moi « tout ce qu'il lui plaira, car la vie m'est un conti-« nuel martyre, et le plus grand sacrifice qu'il me

1. Lett. 15, 20, 25. — P. Croiset, 17 janvier 1690. — Vie par elle-même, p. 341. — Lett. 24, mère Greyfié.

« faut faire continuellement, c'est d'en accepter la « longueur ; je n'y goûte aucun plaisir que celui « de n'en point avoir. J'avoue que si j'étais un seul « moment sans souffrir, je croirais que mon divin « Sauveur m'abandonne. »

La Bienheureuse résume tous ses enseignements sur l'indifférence et sur l'abandon, que l'on doit manifester dans l'acceptation des souffrances, en disant qu'il faut les recevoir *sans réserve*.

Elle écrivait, le 4 février 1684, à Mlle de Chamberlan, personne de haute piété, de Moulins, qui l'avait consultée sur les voies de la perfection[1] : « Je « prie Notre-Seigneur d'être lui-même votre « force, pour [vous faire] arriver à la perfection « de ses vraies épouses crucifiées, qui, pour cela, « doivent s'offrir sans réserve, de cœur et d'affec- « tion, pour lui être des servantes toutes dédiées « et sacrifiées.

« Non content de cette crucifixion que vous ferez « de vous-même, il agréera beaucoup plus celle « que les autres feront de vous, en vous corrigeant, « mortifiant et humiliant, et souvent il prendra « plaisir de le faire lui-même, en vous affligeant « intérieurement et extérieurement. Mais à une « âme, qui a autant de bons désirs que vous en « faites paraître de vouloir être toute à Dieu, qu'im- « porte de quelle manière et par quelle voie Notre- « Seigneur la conduise ? Pourvu qu'il soit content,

1. Lett. 23, p. 44.

« cela doit nous suffire, sans nous mettre en peine « de nos petits mécontentements. Ils ne viennent « ordinairement que de ce que nous ne travaillons « pas assez à nous mortifier et simplifier, par le « retranchement des retours et réflexions d'amour-« propre. C'est ce qui fait qu'on ne veut souffrir « que ce qu'on veut, et qu'on use mal des occasions, « que la divine Providence nous fournit, sans que « nous les ayons recherchées et prévues. »

Se résigner à recevoir toutes les croix, avec toutes les circonstances qu'il plaira au Cœur de Jésus de leur adjoindre : telle est donc la deuxième disposition que ce divin Cœur demande à ses serviteurs. Aux âmes généreuses, la bienheureuse Marguerite-Marie propose quelque chose de plus parfait : c'est de les aimer.

Avant de parler des autres degrés de perfection qu'il nous reste à parcourir dans la sainte voie de la croix, il est nécessaire de faire deux remarques importantes, pour prévenir le découragement, que la vue d'une si sublime perfection pourrait faire naître dans certaines âmes.

Rappelons d'abord que notre doux et condescendant Sauveur ne nous impose pas l'obligation d'aimer, de désirer et de rechercher la croix, mais qu'il se contente de nous voir patients et résignés.

De plus, n'oublions pas que l'amour de la croix peut s'allier avec la répugnance à souffrir. Ne voyons-nous pas Notre-Seigneur saisi d'ennui et de crainte, en présence du calice amer de sa

Passion : *cœpit pavere et tœdere*[1]. Ames éprouvées, vous pouvez donc toujours dire avec Jésus agonisant : Puisse le calice de l'épreuve s'éloigner de de moi ! *Transeat a me calix iste*[2] ; pourvu toutefois que vous ajoutiez avec le Sauveur : Pourtant, ô Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* Si vous dites cela de tout votre cœur, vous aimerez vraiment la croix.

III

Souffrir avec amour et dans la paix.

Tel est le troisième degré de la montée du Calvaire.

« Le Seigneur veut que nous fassions notre « trône sur la Croix, dit la Bienheureuse, et que « nous le glorifiions, en portant amoureusement [et « dans la paix] toutes les croix qu'il nous présen- « tera. [Prenons garde ; quand nous sommes sou- « mis à l'épreuve], le démon, notre ennemi, fait « tous ses efforts pour nous troubler[3], car il n'y a « rien où cet ennemi soit plus puissant que dans « une âme qui est dans le trouble et l'inquiétude, « et où il gagne tant qu'avec cette âme ; il en fait « son jouet et la rend incapable de tout bien.

« Nous devons donc chérir nos peines et souf-

1. S. Marc, XIV. 33.
2. S. Luc, XXII, 42.
3. Écrits divers, vol. II. — Avis 27, p. 408. — Avis 45, p. 426.

« frir dans la paix ; il nous faut embrasser par « amour toutes les occasions de souffrance, nous « unir aux desseins de Dieu sur nous, nous faire « une continuelle violence, nous mortifier et nous « humilier par amour et pour son amour. Oh ! que « nous serions heureux[1], si nous savions bien « porter, chérir et caresser la croix, pour l'amour « de Celui qui l'a tant aimée pour l'amour de nous « qu'il a voulu mourir entre ses bras ! Ne nous étu- « dions donc plus qu'à aimer et à souffrir [paisible- « ment] dans cet amour.

« [Pour ce qui me regarde,] le Sacré Cœur de « mon Jésus me presse si fort de souffrir pour lui « rendre du retour, que je ne puis trouver de plus « doux repos que de sentir mon corps accablé de « souffrances, mon esprit dans toutes sortes de « dérélictions, et tout mon être dans les humilia- « tions, les mépris et les contradictions. J'embrasse « ces croix, dont il plaît à mon divin Sauveur de « m'honorer. Je souffre souvent plus que je ne « peux l'exprimer ; quelquefois tout souffre en moi, « mais je souffre tout cela dans une paix inalté- « rable, me contentant d'adhérer au bon plaisir « divin. Il me semble que rien ne puisse troubler « cette paix de mon cœur, quoique la partie infé- « rieure soit souvent agitée par mes passions ou « par mon ennemi. »

1. Lett. 7, p. 12. — Vie par elle, p. 322, 336, 341, 368. — Vie par les contemp., p. 15. Lett. 10, mère Greyfié. — P. Croiset, 17 janvier 1690.

Pour apprécier dignement tout ce qu'il y a d'admirable et de vraiment héroïque dans l'amour de la bienheureuse Marguerite-Marie pour la croix, il est nécessaire de rappeler qu'elle éprouvait les plus vives répugnances naturelles pour la souffrance ; mais, loin d'être ralentie par là dans son ardeur pour l'immolation et le sacrifice, elle s'en servait comme d'un stimulant, afin de s'y porter avec plus de générosité et de courage.

Une chose pourtant troublait parfois l'élan de la servante de Dieu dans cette voie douloureuse[1] : c'était la crainte que le Seigneur ne fût offensé par ceux qui lui fournissaient l'occasion de souffrir. Cette appréhension revient assez souvent dans les écrits de la Bienheureuse.

« Il me semble, disait-elle à la mère Greyfié[2], « être comme renfermée dans une obscure prison, « et environnée de croix que j'embrasse tour à « tour : voilà tout mon exercice présent. J'ai le « bonheur de n'avoir l'autres consolations, de la « part des créatures, que celles des croix et des « humiliations. Quand il serait en mon pouvoir « que les choses fussent autrement, j'en ôterais « seulement ce qui peut offenser Dieu ; pour tout « le reste, je voudrais toujours ce qu'il permet « pour mon humiliation, et j'en fais toute ma joie « auprès de l'adorable Cœur de mon Jésus. Toute

1. Contemp., p. 189.
2. Lett. 40 et 69. p. 129.

« ma douleur, c'est à cause que Dieu y est beau-
« coup offensé. Tout le reste ne m'ôte pas un brin
« de ma paix. Je m'offre toujours de porter toute
« la peine du châtiment de l'offense de Dieu, que
« l'on peut faire à mon égard[1], quoique, en vérité,
« il ne me semble pas qu'on puisse faire aucune
« injustice, en me faisant souffrir, ne le pouvant
« autant faire que je le mérite. »

L'héroïque religieuse était entretenue dans ces sentiments généreux par ses directeurs et ses supérieures, surtout par la mère Greyfié. Qu'on en juge par les lignes suivantes, que celle-ci lui écrivait de Semur, le 20 décembre 1684[2] :

« J'ai su, ma pauvre chère enfant, que vous avez été bien malade... J'en ai vivement souffert de peine... Mais je me console de ce que notre bon Jésus vous fait toujours des grâces, et celle entre les autres de bien aimer la croix. Cet amour aide bien la pauvre âme en son chemin ; sans cela, elle serait souvent accablée sous le faix. Je sais bien que les choses sont petites, mais nos forces le seraient encore plus pour les supporter, si l'amour du Bien-Aimé ne nous portait nous-mêmes avec notre fardeau. Et les pas qu'il fait de cette manière seront comptés comme faits par nous-mêmes, parce que nous lui avons cédé notre droit, et que, en échange, il nous cède le sien. Et comment Dieu

1. Vie par elle-même, p. 351.
2. Vie par les contemp., vol. Ier, p. 197.

ne nous donnerait-il pas le mérite des démarches qu'il fait, quand il nous porte à nos devoirs, puisqu'il nous a bien donné Celui qui de son doigt supporte tout le monde ? »

L'amour de la croix, sur lequel la Bienheureuse vient de nous offrir de si précieux enseignements et des exemples si admirables, conduit nécessairement à un degré supérieur de perfection, qui fera l'objet des pages suivantes :

IV

Souffrir avec joie et action de grâces.

Tel est le quatrième degré à franchir dans la voie de la croix.

« Le jour de la fête du disciple bien-aimé, « (27 décembre 1694), raconte la Bienheureuse [1], « mon divin Époux me fit une [grande] grâce : « *Celle de me donner son Cœur et son amour, ainsi « que sa Croix, pour être mon trône de gloire, en « laquelle je dois, non seulement me glorifier, mais « encore me réjouir, puisqu'il n'y a rien de bon pour « moi que Jésus, [son Cœur], son amour et sa Croix.* »

« Portons donc la croix joyeusement et courageusement [2], car autrement, nous en rendrions « compte très rigoureusement. Soumettons-nous

1. Lett. 93 à la mère de Saumaise, p. 187.

2. Avis 57, p. 446. — Lett. 10, à la mère de Saumaise, p. 17. — Défi 51, p. 438. — Avis 47, p. 430.

« avec joie aux ordres de notre Souverain, et con-
« fessons, malgré tout ce qui nous semble rude et
« affligeant, qu'il est bon et juste en tout ce qu'il
« fait, et qu'il mérite, en tout temps, louange,
« amour et gloire. Soyons bien aises, quand cet
unique ami de nos cœurs nous fournira quelque
« occasion de lui exprimer notre amour en souf-
« frant, soit à l'égard d'autrui, soit à l'égard de
« nous-même. »

« Souffrir et être content[1] ! Dieu soit béni ! [Que telle soit notre devise !] »

Ce que cette amante de la croix conseillait si bien aux autres, elle le pratiquait mieux encore.

Les Contemporaines disent que[2], « dans ses maladies, la vénérable sœur faisait paraître une angélique douceur et une joie extraordinaire, assurant que son plaisir, en cette vie, était de souffrir pour tenir compagnie au Sacré Cœur de Jésus expirant sur la Croix. »

Chaque fois que le Seigneur lui avait ménagé une occasion de souffrance : « Dieu soit béni ! « s'écriait-elle alors. » Elle disait un jour à quelques personnes qui venaient d'être témoins d'une épreuve qu'elle avait reçue[3] : « C'est une grâce « que Dieu me fait, en cette occasion, de me

1. Lett. 71, p. 134.

2. Dépositions de 1575. vol. I, p. 339. — Sœur Élisabeth de la Garde, p. 346.

3. Vie par les contemp., p. 112. — Procédures, p. 348. — Déposition de la Sœur Maréchalle, p. 339. — Vie par les contemp., p. 260. Autre déposition, p. 335.

« gratifier de sa croix, qui est ma gloire ; je « vous prie de l'en remercier pour moi, en « lui disant un *Laudate*. Je mérite tout cela, « à cause du nombre de mes péchés. Ces épreuves, « ce sont des pommes d'amour que mon Bien-« Aimé m'envoie. »

Un jour que quelques sœurs affectaient de parler à haute voix, en blâmant avec une extrême rigueur leur sainte compagne, celle-ci dit à l'une des novices, qui voulait la conduire ailleurs, pour que ces discours pénibles ne parvinssent pas à leurs oreilles : « Ma chère Sœur, si vous saviez « qu'il est doux de souffrir pour Jésus-Christ ! « Remerciez-le pour moi, des faveurs qu'il me « fait ; promettez-moi de dire des *Gloria Patri*, « pour remercier la sainte Trinité. »

« Je rends grâces à mon Souverain Maître[1], écri-« vait-elle au milieu d'autres épreuves, de quoi il « mesure ainsi mes moments par l'horloge de ses « souffrances. Oh ! qu'elles sont grandes les misé-« ricordes du Seigneur, qui me fait part de sa « croix ! Aussi n'ai-je jamais trouvé mon Dieu si « bon à mon égard ! Pour ce précieux trésor de la « croix, je voudrais me fondre d'amour, de recon-« naissance et d'actions de grâces envers mon Libé-« rateur ! C'est dans ces sentiments et parmi les « délices de la croix, que je dis : Que rendrai-je

1. Vie par elle-même, p. 350, 367. — Lett. 20, mère de Saumaise, p. 39. — Lett. 38, id., p. 76.

« au Seigneur pour les grands biens qu'il m'a « faits ? O mon Dieu ! que vos bontés sont grandes « à mon égard, de vouloir bien me faire manger à « la table des saints, et des mêmes viandes dont « vous les avez substantés, me nourissant avec « abondance des mets délicieux de vos favoris et « de vos plus fidèles amis, moi qui ne suis qu'une « indigne et misérable pécheresse ! »

Se regardant comme impuissante à remercier Dieu dignement pour le bienfait de la croix, et craignant que le défaut de reconnaissance ne la privât de ce don précieux, elle écrivait à la mère de Saumaise et à la mère Greyfié [1] :

« Dieu soit béni de tout ! Jamais je ne fus plus « riche en croix et en humiliations. Je dis, en pas- « sant, ce petit mot à votre Charité, pour vous « exciter à prendre part à mon bonheur, et à rendre grâces pour moi au Sacré-Cœur, qui me « continue toujours ses faveurs et miséricordieu- « ses libéralités. J'espère que, puisque vous pre- « nez part à mes intérêts, vous bénirez Notre-Sei- « gneur et m'aiderez à le remercier de la part qu'il « me fait de sa croix. Je ne vous en dirai pas « davantage là-dessus. »

« Mon Révérend Père [2], disait-elle à son direc- « teur, bénissez donc et remerciez pour moi notre

1. Lett. 16, mère de Saumaise, p. 32. — Lett. 38, id., p. 76. — Lett. 39, p. 78. — Lett. 69, mère Greyfié, p. 129.

2. Lett. 129, Père Rolin, p. 281.

« Souverain Maître de ce qu'il m'honore si amou-
« reusement et si libéralement de sa précieuse croix,
« ne me laissant pas un moment sans souffrir. »

« En vérité [1], écrivait-elle encore sur ce sujet,
« je ne sais que dire à ceux que j'aime, si je
« ne leur parle de la croix de Jésus-Christ. Il
« me semblerait que je n'aurais rien dit, si
« la croix de Notre-Seigneur ne trouvait quel-
« que place en mes entretiens. M'entretenir de
« la croix, voilà tout ce qui est capable de
« réjouir mon cœur et mon esprit. Tous les
« autres discours me sont des supplices. Je n'ai
« point d'autres nouvelles à raconter, sinon qu'il
« fait bon vivre et mourir sur la croix ; et, lors-
« qu'on me demande les grâces que Notre-Seigneur
« me fait à moi, indigne pécheresse, je ne saurais
« parler que du bonheur qu'il y a de souffrir avec
« Jésus-Christ, si l'on peut appeler souffrance le
« bonheur de participer à la croix du Sauveur.
« J'avoue que je me délecte si fort, en parlant du
« bonheur de souffrir, qu'il me semble que j'en
« écrirais des volumes entiers, sans pouvoir con-
« tenter mon désir. »

« Puisque vous voulez que nous nous écrivions
« quelquefois [2], lisons-nous dans une lettre adres-
« sée au P. Croiset, que ce ne soit donc que de

1. Lett. 8, mère de Saumaise p. 13. — Lett. 7, sœur de Soudeilles, p. 12. — Lett. 11, mère de Saumaise, p. 19. — Lett. 9, mère Greyfié, p. 203. — Lett. 8, mère de Saumaise, p. 13. — Déposit. vol. I, p. 336. — Lett. 9, M. de Saumaise, p. 16. — Vie par elle, p. 351.

2. Lettre de mars 1690. — Lett. 126 et 129, p. 202.

« l'amour de Jésus-Christ et de sa croix ! Je sens « bien, [il est vrai], que je me satisfais beaucoup « trop, en parlant des souffrances ; mais je ne sau- « rais faire autrement. »

V

Désirer souffrir toujours davantage, longtemps, sans interruption.

Bien rares sont les chrétiens assez généreux pour atteindre aux derniers degrés de l'amour des croix : désirer souffrir toujours davantage, longtemps, sans interruption et sans consolations. La bienheureuse Marguerite-Marie fut du nombre de ces âmes héroïques, et il serait difficile de la surpasser sous ce rapport. Ses exemples nous feront comprendre quelle est l'étonnante puissance de l'amour pour le Cœur de Jésus. Puissent-ils susciter de nombreux imitateurs ! Les merveilles que cet amour a donné à la servante de Dieu la force d'accomplir, il peut les renouveler dans toutes les âmes qui se livreront complètement à son action. Aussi, est-ce à tous les serviteurs de ce Cœur adorable, que la Bienheureuse adresse cet appel divin :

« *Il nous faut porter constamment toutes les croix* « *que Notre-Seigneur nous donne*[1], *soit dans l'inté-* « *rieur, soit à l'extérieur, sans jamais nous lasser* ;

1. Avis 31, à une novice qui endurait de grandes peines, p. 412. — Vie par elle-même, p. 341.

« C'est l'enseignement que mon Souverain me « donna, [un jour], après l'avoir reçu, » ajoute-t-elle.

Faisant de cette leçon sa règle de conduite, la Bienheureuse était insatiable de souffrir. Elle compare son désir des souffrances à la faim d'un famélique, à la soif d'un malade tourmenté par la fièvre, à l'ardeur d'un avare pour les richesses, et à la passion de l'ambitieux pour les honneurs :

« Je n'ai pas de plus ardent désir que de me « rendre une véritable copie et représentation de « mon Jésus Crucifié, écrivait-elle[1]. Le Sacré Cœur « de Notre-Seigneur Jésus-Christ me rend toujours « de plus en plus affamée de sa croix. Ce qui me « réjouit, c'est quand sa souveraine bonté emploie « une multitude d'ouvriers pour travailler, selon « son gré, à l'accomplissement de cet ouvrage

« Le Bien-Aimé de nos âmes imprime en la « mienne une faim si ardente de souffrir[2], qu'un « pauvre famélique ne pourrait recevoir la nourri- « ture avec plus d'avidité. Je ne pourrais vivre un « moment sans cela. Souffrir, c'est mon plus doux « aliment ! La pauvreté, les mépris, les douleurs, « les humiliations, l'oubli des créatures, les con- « fusions ont tant d'attrait pour moi, que je les « regarde comme un pain, comme des mets déli-

1. Vie par elle-même, p. 349.

2. Lett. 100, P. Croiset. — Lett. 126, au P. Croiset, 15 septembre 1689 ; lett. 57, à son frère, p. 13.

« cieux dont mon cœur tend à se nourrir, dont mon « âme est sans cesse affamée. [Aussi], je ne suis « pas un moment sans souffrir, sans que pour cela « je m'en ennuie. »

« Le Sacré-Cœur me rend altérée de souffrances[1], « disait-elle à l'un de ses directeurs ; la soif ardente « que j'en sens, me tourmente plus que je ne puis « l'exprimer. La souffrance, c'est là l'eau salutaire « à mon mal, et la seule capable de donner quelque « rafraichissement à la soif qui me consume. »

« Parmi mes souffrances continuelles[2], je puis « assurer que, plus je souffre, plus je me sens une « soif ardente de souffrir ; mon cœur en demeure « continuellement altéré. Il me semble que toutes « les créatures devraient servir d'instrument à la « divine justice pour me tourmenter. »

Parlant d'une fièvre violente qu'elle avait eu à supporter : « Jamais[3], raconte-t-elle, je n'ai senti « tant de consolation ; car, tout mon corps souf- « frant d'extrêmes douleurs, cela soulageait un peu « l'ardente soif que j'ai de souffrir. Ce feu dévorant, « qui me consume du désir de souffrir, ne se nour- « rit, ni ne se contente que du bois de la croix de « toutes sortes de souffrances, mépris, humilia- « tions et douleurs ; et jamais je ne sens de dou- « leur qui puisse égaler celle que j'ai de ne pas « assez souffrir. »

1. Lettres. 126 et 129.
2. Lett. au P. Croiset, 17 janvier 1690. — Vie par les cont., p. 264.
3. Vie par elle, p. 329, 365.

« Lorsque je vois augmenter mes souffrances [1], « il me semble sentir en moi à peu près la même « joie que les plus avares et les plus ambitieux, en « voyant accroître leurs trésors [ou leurs hon- « neurs]. Je crains même que je ne prenne trop « de satisfaction à souffrir. Plus mon corps est « accablé de souffrances, plus mon esprit sent de « joie. Il me semble que je voudrais avoir mille « corps pour souffrir. Mes croix me semblent si « précieuses, que je ne peux être un moment sans « elles, et, si j'étais un seul moment sans souffrir, « je me croirais en même temps abandonnée [de « Dieu] et perdue. Aussi, ne trouvé-je point d'at- « trait que dans la croix. Ah ! que ferais-je sans « cela dans cette vallée de larmes, où je mène « une vie si criminelle ! Tout mon plaisir « en cet exil, c'est de n'en avoir point [d'autre] « que celui qui se trouve sur la croix. Pourvu que « mon Souverain se contente par là et que je « l'aime, cela me suffit. »

« Je vous en conjure [2], écrivait-elle à la mère « de Saumaise et au père Croiset ; demandez au « Sacré-Cœur, qu'il m'accorde la grâce de l'aimer, « et de vivre et de mourir avec lui sur la croix, [en « étant] pauvre, inconnue, méprisée et oubliée de « toutes les créatures, accablée sous toutes sortes

1. Lett. 30 et 127. — Vie par les contemp., p. 141. — Lett. 126, P. Rolin, p. 273. — Lett. 38 et 39, mère de Saumaise, p. 76. — Lett. 56, id, p. 110. — Lett. 128, p. 281. — Lett. 129, P. Rolin, p. 281, etc.

2. Lett. 85, mère de Saumaise, p. 171. — Lett. 100, id.

« de souffrances, selon son choix et non selon le « mien. En vérité, si l'on savait combien mon « Souverain me presse de l'aimer d'un amour de « conformité à sa vie souffrante, et le désir que « j'ai de souffrir et d'être méprisée, je ne doute pas « que la charité ne portât tout le monde à me satis- « faire en ce point ! »

« Ah ! ma chère amie [1], disait-elle à la sœur de « la Barge, qu'il fait bon toujours souffrir et mou- « rir enfin sur la croix, [en étant] accablée sous « le poids de toutes sortes de souffrances, de misè- « res, de mépris, de délaissements et d'humilia- « tions ! »

« Rien ne peut me réjouir en cette vie mortelle [2], « disait-elle encore, que de voir honorer le Sacré « Cœur de mon Seigneur Jésus-Christ, et le bon- « heur de pouvoir m'y consommer en souffrant « pour son amour. En mon état souffrant [3], d'où « mon Souverain ne me sort point, je sens une « paix inaltérable dans l'acceptation de tout ce « que je souffre, étant résolue de souffrir jusqu'à « la fin [de ma vie], avec le secours de la grâce. « Je suis [même] disposée à souffrir jusqu'au jour « du jugement, si c'était la volonté de mon Dieu, « [consentant] à ce qu'il ne me fît plus paraître « que comme un objet de contradiction, un égout « de rébut, de mépris et d'humiliation. »

1. Lett. 92, p. 185.
2. Lett. 63, à son frère le maire, p. 121.
3. Vie par elle-même, p. 341. — Lett. au P. Croiset.

La servante de Dieu poussa plus loin encore son héroïque amour pour la croix. Elle disait que, si tel eût été le bon plaisir du Cœur de Jésus, elle eût accepté avec joie de se priver du bonheur du Paradis pour aller souffrir en enfer, à la seule condition qu'il lui fût donné d'y aimer son bon Maître. Elle avouait, en effet, qu'un de ses plus grands tourments était de songer qu'il y a dans la Création un lieu où Dieu ne sera jamais aimé et où il sera éternellement haï et blasphémé. Elle eût été ravie, disait-elle, de faire cesser cet affreux désordre, en allant louer et aimer son Seigneur et son Dieu au milieu des damnés, dût-elle y souffrir durant toute l'éternité. Il nous semble qu'on ne peut porter plus loin l'héroïsme de l'amour pour le Sacré-Cœur et pour la croix.

Malgré des sentiments si admirables, la Bienheureuse disait avec une humilité touchante : « Cependant je connais bien que je ne sais ni aimer « ni souffrir ; depuis le temps que je souffre et que « Notre-Seigneur me gratifie d'un si grand bien, « je n'en sais pas faire un bon usage. Il n'y a rien « que j'aie plus d'envie de bien faire et que je fasse « plus mal, parce que je manque d'amour pour « Dieu, par le trop d'amour de moi-même[1]. C'est « ce qui me fait voir que tout ce que je dis des « souffrances n'est qu'un pur effet d'un orgueil « secret qui vit en moi, une production de mon

1. Lett. 24, à la mère Greyfié, p. 47. — Lettres 126 et 129.

« orgueilleux amour-propre. Ah! que je crains « que tous ces désirs de souffrir ne soient que des « artifices du démon, pour m'amuser par des sen- « timents vains et stériles !

« Mandez-moi ce qu'il vous en semble, disait-elle « à son directeur ; car s'il était vrai que les croix « fussent des marques [que je suis animée] de l'es- « prit de Jésus-Christ, [comme on me l'assure], « comment cependant pourrait-il se faire que je « souffrisse si peu, que je ne souffrisse même rien, « ce me semble ? »

De tels sentiments et de tels exemples doivent nous inspirer une salutaire confusion, à la vue de notre faiblesse, qui nous fait trouver trop lourdes et trop longues les moindres souffrances, si elles durent quelques jours, ou seulement quelques heures ! Gardons-nous toutefois de nous décourager, mais que chacun de nous, plein de confiance dans la force toute-puissante de l'amour du Sacré-Cœur, se dise : Pourquoi ne pourrais-je pas faire ce que d'autres ont fait avant moi ? Je veux essayer de les suivre, au moins de loin : Cur non potero quod isti et istæ ! (S. Aug.)

Achevons, avec la bienheureuse Marguerite-Marie, notre ascension de la voie du Calvaire ; car il est encore un degré supérieur dans la manière de souffrir : sublimiorem viam tibi demonstro !

VI

Souffrir sans consolation

La perfection dans l'acceptation des croix, dit la Bienheureuse[1], consiste « à les voir fondre avec « plaisir sur nous, de toutes parts, et *sans recevoir « aucune consolation*, ni de la terre, ni même du « ciel.

« Il est agréable à la nature de recevoir des sou- « lagements, car cette nature ne peut se résoudre « à souffrir sans appui, parmi les humiliations, « mépris et délaissements des créatures : c'est « pourtant ce que le pur amour demande, et hors « de là, nos souffrances n'en méritent pas le nom. « [Il faut, en effet, que le pur amour] soit le sacri- « ficateur et le consommateur de notre cœur, « comme il l'a été de celui de notre bon Maître. « Toute la prétention du pur amour doit être de « souffrir dans la privation de toute consolation.

« Il est vrai que Notre-Seigneur couvre[2], [par- « fois], toute la croix, de roses, crainte qu'elle ne « nous fasse peur ; mais ce n'est pas là ce qui nous « doit le plus réjouir, mais, oui bien, lorsque nous « sentirons les piqûres des épines, qui sont « cachées dessous. Ce sera alors que le Seigneur « se complaira en nous, pour nous rendre confor- « mes à lui, et nous fera voir qu'il n'est pas moins « aimable dans les amertumes du Calvaire que

1. Lettre 25, mère de Saumaise, p. 49. — Lettre 38, id., p. 76.
2. Lett. 3, à la mère de Saumaise, p. 5.

« dans les douceurs du Thabor. Oh ! qu'il fait « bon vivre et mourir, accablé sous le poids de la « croix de notre Souverain Maître, dans la priva- « tion de toute consolation ! »

Quelque difficile qu'il soit d'arriver à ce degré sublime de l'amour des croix, la servante de Dieu le propose cependant à tous les serviteurs du Sacré-Cœur, non pas comme une obligation, mais comme un but digne d'envie. On peut, sans aucun doute, être un véritable ami du Cœur de Jésus, sans avoir cette suprême ressemblance avec lui, car il ne la demande pas à tous ceux qui s'attachent à son service, mais combien les âmes que le Sacré-Cœur appelle à entrer dans cette voie aride et obscure, doivent s'estimer heureuses ! Il n'accorde cette faveur qu'à celles qu'il veut unir plus étroitement à lui par l'amour.

L'héroïque vierge de Paray fut du nombre de ces heureux privilégiés. En effet, cette admirable victime du Cœur de Jésus s'efforçait de détourner d'elle les consolations humaines, par lesquelles des âmes charitables essayaient d'adoucir ses souffrances ; elle était même détachée et savait se passer des consolations divines.

Écrivant à la mère de Saumaise et à la mère Greyfié, qui lui avaient témoigné quelque compassion de la voir soumise à tant d'épreuves [1] : « La

1. Lett. 39, mère de Saumaise, p. 78. – Lett. 16, id., p. 32. — vie par les contemp., p. 260. — Lett. 69, à la mère Greyfié, p. 129.

« bonté de notre bon Dieu, leur disait-elle, ne me « laisse d'autre plaisir dans cette misérable vie, « que celui de n'en avoir point. J'ai à me plaindre « de quoi, pour me trop aimer, vous ne m'aimez « pas bien, puisque vous me dites être fâchées d'un « des plus précieux dons que j'aie reçus de l'amour « libéral de notre bon Dieu. Il est agréable à la « nature d'avoir de tels soulagements ; car elle ne « peut se résoudre à souffrir sans appui, parmi les « humiliations, mépris et délaissements des créa- « tures. C'est pourtant ce que le pur amour de- « mande, et hors de là, nos souffrances n'en mé- « ritent pas le nom. Je vous l'avoue, de bonne foi, « mes chères Mères, je ne sens point de plus doux « plaisir que lorsque vous me parlez de ce divin « amour dans la pure souffrance. Que je m'estime « malheureuse de n'avoir encore rien pu souffrir « dans la pureté de l'amour ! Je ne suis qu'une « croix au corps et à l'esprit [1], sans que je m'en « puisse plaindre ; je ne désire de consolation « autre que celle de n'en avoir jamais en ce monde, « et de vivre toute cachée dans Jésus crucifié, « inconnue dans ma souffrance, afin qu'aucune « créature n'ait compassion et souvenir de moi, « que pour augmenter mon tourment. Je me flatte « encore dans la pensée que vous prenez trop de « part dans mes intérêts, pour ne pas vous en ré- « jouir et pour n'en pas remercier notre bon Dieu ;

1. Lett. 1, mère de Saumaise, p. 2.

« car il est vrai que, par miséricorde, il me fait « part du don si précieux de sa croix, de laquelle « je suis très indigne.

« Je puis dire, ajoute-t-elle, (et son témoignage est confirmé par les Contemporaines qui affirment que, dans ses maladies et dans ses autres souffrances, à moins d'y être contrainte par l'obéissance, elle refusait tout soulagement)[1] ; « je puis « dire que j'ai eu le bonheur de n'avoir d'autres « caresses, ni consolations de la part des créa- « tures, que celle des croix et des humiliations. « Et, parmi tout cela, il ne m'était pas permis de « chercher le moindre soulagement ni la moindre « consolation dans mes peines, car mon divin « Maître me le défendait. Il voulait que j'attendisse « tout de lui ; et, s'il arrivait que je voulusse me « procurer quelque consolation, il ne me faisait « rencontrer que la désolation et de nouveaux « tourments pour tout soulagement : ce que j'ai « toujours regardé comme une des plus grandes « grâces que mon Dieu m'ait faites.

« J'ai tant d'amour pour la croix, que je ne peux « vivre un moment sans souffrir, mais souffrir « sans soulagement, ni compassion, et mourir « avec ce Souverain de mon âme, accablée sous la « croix, sans autre consolation que celle du Sacré- « Cœur. »

1. Lett. 69, mère Greyfié, p. 129. – Vie par les contemp., p. 87, 162. — Vie par elle-même, p. 323, 349.

Désireuse de ressembler, d'aussi près que possible, à notre divin Sauveur, qui, au jardin des Oliviers, se vit abandonné de son Père lui-même, la Bienheureuse demanda souvent à Notre-Seigneur d'éloigner d'elle les consolations divines.

« Quand mon Souverain voulait me gratifier de « quelque croix nouvelle [1], écrit-elle, il m'y disposait par une abondance de caresses et de plaisirs spirituels si grands, qu'il m'aurait été impossible de les soutenir, s'ils avaient duré. Il ne me « manquait que la croix. Et je disais en ce temps : « O mon unique amour ! je vous sacrifie ces plaisirs. Gardez-les pour ces âmes saintes qui vous « en glorifieront plus que moi; je ne veux que vous « seul, tout dépouillé sur la croix, où je veux vous « aimer vous seul pour l'amour de vous-même. « Otez-moi donc tout le reste, afin que je vous « aime sans mélange d'intérêt ni de plaisir.

« Et c'était quelquefois dans ce temps que mon « divin Maître prenait plaisir de contrarier « mes désirs, comme un sage et expérimenté directeur, me faisant jouir lorsque j'aurais voulu « souffrir. Mais je confesse que l'un et l'autre « venaient de lui. »

« Dans ma solitude [2], [retraite annuelle de 1680], « écrivait-elle à la mère de Saumaise, notre Souverain en a usé à mon égard comme un père

1. Vie par elle, p. 361.
2. Lett. 10, à la mère de Saumaise, p. 17.

« enivré de l'amoureuse tendresse qu'il porte à son « petit enfant. Il semblait prendre plaisir à me « remplir de ses douceurs. Mais je ne saurais me « résoudre à les goûter en cette vie, où je ne trouve « de contentement que dans celui qu'il prend à me « faire du bien. Puisque les croix sont les vrais « trésors des amis de Jésus-Christ, priez-le, ma « chère Mère, qu'il ne me laisse jamais un seul « moment sans cela, dans l'accomplissement de sa « sainte volonté. »

« Une autre fois[1], après la sainte communion, « mon souverain Maître me demanda :

« *De lui réitérer le sacrifice que je lui avais déjà fait de ma liberté et de tout mon être* :

« C'est ce que je fis de tout mon cœur. Eh quoi ! « mon Dieu, lui dis-je, me laisserez-vous toujours « vivre sans souffrir ? Il me fut d'abord montré « une grande croix[2], dont je ne pouvais voir le « bout, et qui était toute couverte de fleurs, et mon « Sauveur me dit :

« *Voilà le lit des* [*âmes*], *mes chastes épouses, je « l'y ferai consommer*[3] *les délices de mon amour ; « mais, peu à peu, ces fleurs tomberont, et il ne res- « tera que les épines qu'elles cachent, à cause de ta « faiblesse ;* [*alors*] *elles te feront si vivement sentir*

1. Vie par les contemp., vol. I^er^, p. 45. — Vie par elle, p. 321.

2. La Bienheureuse emploie souvent le mot *d'abord* pour *aussitôt*.

3. *Consommer*, c'est-à-dire ressentir jusqu'à l'excès, jusqu'à l'épuisement.

« *leurs piqûres, que tu auras besoin de toute la force*
« *de mon amour pour en supporter la douleur.*

« Ces paroles me réjouirent beaucoup, pensant « qu'il n'y aurait jamais assez de souffrances, « d'humiliations, ni de mépris, pour désaltérer « l'ardente soif que j'en avais, et que je ne pourrais « jamais trouver de plus grande souffrance que « celle que je sentais de ne pas assez souffrir, car « l'amour de mon Souverain ne me laissait point « de repos, ni jour, ni nuit ; mais ces douceurs « m'affligeaient. Je voulais la croix toute pure, et « j'aurais voulu pour cela toujours voir mon corps « accablé d'austérités ou de travail, duquel je pre- « nais autant que mes forces pouvaient porter, car « je ne pouvais vivre un moment sans souffrance. »

Nous trouvons les mêmes sentiments dans beaucoup d'autres lettres de la Bienheureuse, surtout dans sa correspondance avec le père Croiset.

« Mon Révérend Père[1], lui écrivait-elle, rien « n'est capable de me plaire en ce monde que la « croix de mon divin Maître ; mais une croix toute « semblable à la sienne, c'est à dire pesante, igno- « minieuse, sans douceur. Mon mets le plus déli- « cieux, c'est la croix composée de toutes sortes « de douleurs, de peines, de pauvreté, d'oublis, de « mépris, de contradictions, d'humiliations et d'op- « probres, sans autre appui que l'amour et la pri- « vation. Que les autres soient assez heureux pour

1. Au P. Croiset, 15 sept. 1689.

« monter, avec mon divin Sauveur, sur le Thabor ; « pour moi, je me contenterai de ne savoir point « d'autre chemin que celui du Calvaire.

« Votre partage, lui disait-elle encore [1], sera donc « le Thabor tout éclatant de gloire, et le mien sera « le Calvaire jusqu'à mon dernier soupir, parmi « les fouets, les épines, les clous et la Croix, sans « [autre] consolation ni plaisir que celui de n'en « point avoir.

« Jouissez donc, à la bonne heure ; et moi, je souf- « frirai, sans choix ni désir de notre part que l'ac- « complissement du bon plaisir divin. »

Nous comprendrons mieux encore jusqu'à quel degré d'héroïsme la Bienheureuse porta l'amour pour le Sacré-Cœur et l'amour pour la croix, quand nous saurons tout ce que la servante de Dieu a souffert pour ce divin Cœur ; ce sera l'objet du cinquième chapitre de la seconde partie de ce livre. Avant de faire cet exposé si édifiant, nous indiquerons, dans le chapitre troisième, les moyens que la Bienheureuse conseille d'employer et dont elle se servit elle-même, pour faire régner l'amour du Sacré Cœur de Jésus par l'amour de la croix ; nous verrons ensuite, dans le chapitre quatrième, quelles sont les principales croix que le Sacré-Cœur réserve à ses amis.

1. Lett. au P. Croiset, mars 1690. — Lett. 129, vol. II, p. 281.

CHAPITRE III

LES TROIS PRINCIPAUX MOYENS

DE FAIRE RÉGNER L'AMOUR DU SACRÉ-CŒUR DANS LA SOUFFRANCE

C'est à l'école du divin Agonisant de Gethsémani, que la bienheureuse Marguerite-Marie convie les âmes affligées et où elle se rendait elle-même, pour apprendre la conduite à tenir dans l'épreuve. Comme lui et avec lui, il faut : 1° Recourir à la prière et à la pénitence ; 2° chercher un appui ou guide fidèle et éclairé ; 3° il faut surtout puiser la force dans l'union au Cœur de Jésus.

I

Il faut recourir à la prière et à la pénitence.

« *Veillez avec moi et priez, de peur que vous ne succombiez sous l'épreuve,* disait Notre-Seigneur à ses disciples, au jardin de l'agonie ; et, ceux-ci s'étant endormis, il leur reprochait de n'avoir *pu faire une heure de veille et de prière avec lui ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible*[1]. »

Afin d'ajouter l'exemple à la leçon verbale, notre divin Maître se mit alors à prier longuement et à trois reprises différentes.

1. S. Matth., xxvi. 38, 40. — S. Luc, xxii, 40.

La prière, spécialement la prière faite en union avec les âmes saintes, tel est donc le premier moyen de nous soutenir dans l'épreuve.

Que de fois la bienheureuse Marguerite-Marie y eut recours !

« Notre-Seigneur me fait toujours la miséricorde « de me gratifier « de sa croix[1], « écrivait-elle à « deux de ses anciennes supérieures ; mais, « en vérité, mes « bonnes Mères, « je vous assure « que j'ai un très « grand besoin « de vos saintes « prières dans les « dispositions de « souffrance, où « la bonté de « l'unique ami « de nos cœurs « me tient continuellement. Mon Dieu ! si je pouvais les « exprimer, vous connaîtriez quel besoin extrême

Que les âmes éprouvées viennent avec moi au jardin de Gethsemani[2] !

1. Lett. 15, à la mère de Saumaise, p. 31.
2. Statue de la maison Raffl, 64, rue Bonaparte, Paris.

« j'ai de ce secours. Je vous les demande de tout « mon cœur. »

« Priez la bonté de l'adorable Cœur de mon « Jésus[1], de me donner la grâce de ne pas abuser « de ces moments précieux qu'il me donne pour « faire pénitence, mais de faire d'un si grand bien « le profit qu'il attend de moi. »

« Priez[2] afin que je ne sois pas abandonnée « au pouvoir de mes ennemis, et pour que j'ob- « tienne la force d'aller jusqu'au bout, dans l'ac- « complissement des desseins de Dieu sur moi, et « de m'abandonner entièrement à sa sainte volonté « et à tout ce qu'elle voudra faire de moi, à qui la « vie est un martyre ! Que j'ai besoin de sa force « pour me soutenir moi-même ! »

« Le Sacré Cœur de mon Jéus[3], écrivait-elle à la « mère Greyfié, au mois de mars 1686, a voulu me « donner un secours que je n'attendais pas. Je « vous dirai confidemment qu'un grand serviteur « de Dieu m'a écrit que, depuis peu, disant la sainte « messe, il s'est senti pressé fortement de l'offrir « pour moi, tous les samedis de cette année.

« N'admirez-vous pas avec moi les miséricordes « du Seigneur et les douceurs de son adorable « Cœur envers sa chétive esclave, de m'avoir en-

1. Lett. 8, à la mère de Saumaise, p. 13. — Lett. 56, id., p. 110. — Lett. 38, *id.*, p. 76. — Lett. 40, mère Greyfié.

2. Lett. 11, à la mère de Saumaise, p. 20. — Lett. 9, id., p. 16. — Lett. 46, p. 89.

3. Lett. 40, à la mère Greyfié. p. 80. — Lett. 95, — Lett. 97.

« voye ce ferme soutien, depuis le premier samedi « de carême (2 mars 1686), alors que j'en avais une « si pressante nécessité, que jamais je ne m'étais « trouvée réduite à un tel état de souffrance. « Ce fut le temps auquel mon divin Maître com- « mença à redoubler la multitude des croix dont « il me gratifie. Je vous avoue, en toute confiance, « que je ne pourrais pas subsister, et que je suc- « comberais sous le poids de ces croix, si la miséri- « cordieuse bonté du Sacré-Cœur ne se rendait ma « force, en m'envoyant le secours charitable des « saintes âmes qui prient pour moi, et ne [me sou- « tenait] par leur entremise. [C'est grâce à cela] « que je ne me suis jamais senti plus de paix. « Bénissez-en le Sacré Cœur de Notre-Seigneur « Jésus-Christ. »

« Aidez-moi par vos saints sacrifices, mon cher « frère[1], disait-elle, à son frère, curé du Bois- « Sainte-Marie, afin que du moins je puisse ap- « prendre à bien souffrir et à aimer le Seigneur « souffrant, puisqu'il me semble que c'est là tout « ce que Dieu veut de moi, et qu'il ne m'a mise en « cette vie que pour cela. Aussi, ne suis-je pas un « moment sans souffrir. Priez-le que je n'en abuse « pas. »

Afin de donner à la prière plus d'efficacité, la Bienheureuse conseille d'ajouter, et elle ajoutait elle-même la pratique de la mortificatio

1. Lett. 57, p. 113.

Nous avons exposé plus haut[1] l'usage héroïque qu'elle fit de ce moyen ; qu'il nous suffise d'en citer ici un exemple. Ce qu'elle dit des épreuves de son adolescence, elle le fit durant toute sa vie :

« Quand mes peines et mes combats redou-
« blaient[2], écrit-elle, je tâchais aussi de redou-
« bler mes pénitences, selon que mon divin Maître
« me le permettait ; c'est, en [faisant souffrir] mon
« misérable corps que je tâchais de chercher quel-
» que remède à mes combats et douleurs que je
« souffrais au dedans de moi-même. »

Quelque puissante que soit l'efficacité de la prière et de la pénitence, pour nous soutenir dans la tribulation, ce moyen n'est pas toujours suffisant.

II

Il faut chercher un guide fidèle et éclairé.

S'il faut éviter de parler de nos peines à qui veut les entendre, il est souvent utile et parfois nécessaire, quand l'épreuve paraît accablante, de recourir à un appui extérieur. C'est le divin Agonisant de Gethsémani qui nous en donne l'exemple. Se trouvant comme écrasé sous le poids de la justice de son Père, il vint, à plusieurs reprises, inviter ses disciples à s'unir à lui pour veiller et pour prier : et

1. Voir dans ce tome III du Règne, Liv. Ier, 1 part., ch. III, § II : La mortification, p. 82.

2. Vie par elle-même, p. 300, 301.

ceux-ci se laissant perpétuellement gagner par le sommeil, Jésus, délaissé par ses amis de la terre, eut alors recours au ministère d'un ange, qui descendit du ciel, pour *le fortifier; apparuit Angelus confortans eum*[1].

Quand la nature se sent comme accablée sous le poids de la croix, il faut donc demander, non pas les consolations des créatures, mais les conseils et les paroles fortifiantes de personnes vertueuses. La bienheureuse Marguerite-Marie eut souvent recours à ce moyen.

Elle écrivait à la mère de Saumaise[2] : « Par-
« donnez-moi, si mon amour-propre me fait cher-
« cher cette petite consolation auprès de ma bonne
« mère, qui excusera bien, s'il lui plaît, l'ennui que
« je lui donne.

« Quoiqu'il ne faille plus chercher de consola-
« tion en cette vie, je vous prie, ma bonne Mère,
« pour l'amour de Notre-Seigneur, de dire à votre
« indigne fille votre pensée sur ce que je vous
« marque, avec quelques mots d'encouragement
« dans un chemin où il n'y a ni appui ni conso-
« lation. Ce n'est pas que je n'aie une bonne
« mère, [la mère Greyfié], aussi bonne et charitable
« qu'on la peut désirer; mais Dieu le veut. Hélas!
« si vous saviez l'état où je me trouve souvent ré-
« duite, vous auriez compassion de moi ; car, il me

1. S. Luc, XXII, 43.

2. Lett., 8 mère de Saumaise, p. 14; lett. 10, lett. 32, id., p. 67; lett., 75, id., p. 145.

« semble que Notre-Seigneur fasse servir toutes « choses d'instruments à sa divine justice pour « tourmenter cette pauvre criminelle. Que j'ai « besoin de la force de ce Souverain Seigneur pour « me soutenir! »

Elle lui disait dans une autre lettre, au mois de mars 1687 : « Je profite [1], ma toute chère Mère, « de la liberté que vous me donnez de vous écrire, « pour vous ouvrir mon cœur, puisque j'en ai la « facilité, espérant que vous ne me refuserez pas la « douce consolation de me faire réponse, lorsque « Notre-Seigneur vous l'inspirera. La vôtre dernière « m'a été bien utile, dans l'état pitoyable où je me suis « vue réduite, depuis environ les Rois. Il me sem- « blait qu'on m'attachait à une croix très doulou- « reuse, où j'ai souffert ce qu'il me serait bien diffi- « cile d'exprimer, car je ne me connaissais pas moi- « même, surtout les trois derniers jours de carna- « val, où il me semblait être proche de ma fin. Il « n'y avait pour moi ni consolation ni soulage- « ment à mes maux ; je ne pouvais ni dormir, ni « manger, et je ne pouvais parler qu'avec une « extrême violence. Mais, comme la pensée « me venait que mes peines seraient adoucies en « carême, je m'abandonnais à la volonté de mon « Sauveur. »

« Dites donc, ma bonne Mère [2], quelques mots

1. Lett, 56, à la mère de Saumaise, p. 109.
2. Lett. 75, à la mère de Saumaise, p. 145.

« d'avis et de consolations à cette pauvre souf-
« frante. La bonté de ce divin Cœur le veut bien ;
« mais le tout selon qu'il vous l'inspirera. Je vous
« prie, ma chère Mère, de me dire franchement et
« sans façon vos pensées et votre sentiment sur
« ce que je dois faire, car la vie m'est une espèce
« de martyre continuel... Priez le Sacré-Cœur qu'il
« m'ôte le pouvoir de lui résister. »

Ayant reçu de son ancienne supérieure quelques paroles d'encouragement : « J'ai béni mille fois le « Sacré Cœur de notre adorable Maître d'avoir « donné à votre cœur le mouvement de consoler « le mien par une de vos lettres très chères, lui « répondait-elle ; car je vous avoue que je me sen- « tais dans la peine, Notre-Seigneur m'ayant voulu « mortifier, [en permettant] que vous n'ayez pas « reçu celle que je m'étais donné l'honneur de « vous écrire [peu auparavant]. »

La servante de Dieu eut aussi plusieurs fois recours à la mère Greyfié, pour solliciter des conseils. On ne lira pas sans émotion les réponses pleines d'affection et de sagesse, que cette digne supérieure adressa à sa sainte fille, dans diverses circonstances, pour la soutenir dans l'épreuve. Les âmes affligées de peines intérieures et de tentations pourront trouver, dans ces pages si fortifiantes, un puissant encouragement pour elles-mêmes, et les confidents de ces âmes y apprendront avec quelle compatissante charité ils doivent les accueillir.

« Je prie Jésus-Christ [1], Seigneur et Sauveur tout-puissant, de commander à la tempête de cesser chez vous, y lisons-nous; je vous dis en son nom : Demeurez en paix. Votre âme est la part du Seigneur, et le Seigneur est la part de votre âme. Malgré vos ennemis, vous l'aimerez éternellement, en jouissant de lui; et temporellement, en pâtissant pour l'amour de lui, quand il en permettra les occasions. Si Dieu vous laisse dans de grandes angoisses, tenez-vous en cet état humblement et patiemment sous sa main. Si cette sorte de disposition ne vous laisse pas l'attention que vous désireriez avoir, pour vous appliquer à vos exercices spirituels, il suffit que vous soyez soumise à Dieu, et que vous receviez de sa part les maux qui vous arrivent. Dieu ne permettra pas que vos afflictions excèdent vos forces. Qu'il tonne, qu'il tempête chez vous, il faut que vous bénissiez Dieu constamment et humblement, tout le temps de votre vie, et il vous fera la grâce de le bénir à la sainte éternité. Humiliez-vous devant Dieu de vos tentations ; espérez fermement en sa grâce et en son secours ; et laissez clabauder votre ennemi tant qu'il voudra. Vivez en paix. »

La servante de Dieu, craignant que le calme dans lequel elle vivait au milieu de ses épreuves et que l'état d'indifférence où elle se trouvait à l'égard des créatures, ne fussent des signes d'en-

1. Vie par les contemp., p. 134, 173.

durcissement, s'en était ouvert à la mère Greyfié, son ancienne supérieure ; elle en reçut cette sage et belle réponse :

« Tout ce que je puis vous dire[1], mon enfant, touchant la disposition dont vous m'avez parlé et qui fait votre souffrance, c'est que vous vous plaignez, comme l'on dit, d'abondance. J'estimerais une grande grâce que Dieu me fît sentir une peine semblable à la vôtre. Je vous ai déjà dit que c'est maltraiter la divine Bonté, ou en mal juger, que de laisser entrer chez vous la pensée qu'elle veuille abandonner à la privation éternelle de son amour un cœur qui aspire à aimer son Dieu dans le temps et dans l'éternité. Non, il ne l'a jamais fait et il ne le fera jamais. Il ne perd pas les pauvres misérables, quand ils ne sont pas tels par leur malice. Que si, en vous faisant la faveur de vous donner quelques sentiments extraordinaires de ses divins attributs, il vous laisse voir en même temps quelque chose de votre indignité à cause de vos péchés, qui ne vous laissent rien à espérer que l'abîme de l'enfer, il ne faut pas que vous abusiez de cette connaissance. Elle vous est donnée, afin que vous connaissiez la grandeur de la divine miséricorde de Notre-Seigneur, qui oppose ses mérites à vos démérites. Portez vos souffrances avec patience et humilité ; ces peines ne sont pas de celles qui arrivent aux réprouvés. »

1. Vie par les contemp., p. 135. — Avis de la mère Greyfié.

Dans un autre avis, la mère Greyfié donnait à sa sainte fille les conseils suivants[1] :

« Vive ✝ Jésus! Servez-vous, pour vous soutenir contre les attaques malignes de votre adversaire, du psaume : *Dominus illuminatio mea, quem timebo*[2] ? Notre bienheureuse Mère [de Chantal] le trouvait propre dans pareilles occasions. Elle disait et chantait souvent ce verset du même psaume :

« Le Seigneur est ma lumière
« Et ma garde coutumière.
« De qui saurais-je avoir peur?
« C'est l'Éternel qui m'appuie,
« Ferme soutien de ma vie:
« Qui peut étonner mon cœur?

« [Ne craignez] ni les paroles ni la vue du père du mensonge[3], qui ne vous peut rien, si Dieu ne le lui permet; fiez-vous en la bonté et en la charité du Cœur sacré de Jésus-Christ. Ne vous mettez en peine de rien qui puisse vous arriver. C'est la gloire d'un soldat fidèle, et c'est le signe de sa fidélité d'être singulièrement haï de l'ennemi mortel de son prince souverain.

« Mais les rois et les princes n'ont pas toujours le pouvoir de garantir leurs soldats de la malice de leurs adversaires. Il n'en est pas de même de

1. Vie par les contemp., p. 174.

2. Ps. xxvi.

3. Ces paroles de la mère Greyfié indiquent que le démon cherchait à effrayer la Bienheureuse, en se montrant à elle ou en lui parlant, d'une façon sensible.

notre Dieu, qui ne peut être surpris ni trompé, et qui terrasse le démon quand il lui plaît, et nous rend victorieux malgré la rage de notre ennemi et malgré notre faiblesse, que sa divine grâce rend forte à proportion de notre confiance. « Faites-le bien, et espérez au Seigneur! » C'est ce que le Saint-Esprit nous commande par un Prophète[1]. Ayons toujours bon courage pour aider au salut du prochain. »

Un soir[2], avant d'aller prendre son repos, la servante de Dieu, se trouvant dans de grands troubles intérieurs, avait écrit quelques lignes à la mère Greyfié. Celle-ci lui fit de suite une réponse ravissante de tendresse. Oh! qu'il est touchant d'entendre une sainte parler à une sainte!

« Demeurez en paix au milieu de la guerre qui est chez vous, lui disait la Supérieure. Celui qui vous la fait veut vous sauver, et c'est pour ce sujet qu'il vous poursuit. Laissez-vous prendre par lui-même; jetez-vous demain, à la sainte communion, entre les bras de l'amoureuse confiance que vous devez avoir en lui; et, si vous ne la sentez pas, prenez-la dans le Sacré Cœur de notre adorable Jésus. Non, ma mie[3], je ne veux pas que notre union cesse, et, quand vous seriez cent fois pire que vous n'êtes, je veux toujours la continuer. Priez pour moi et moi pour vous. Prosternez-vous, tous les

1. Psaume 36, *Spera in Domino et fac bonitatem.*
2. Vie par les contemp. p. 183, 184.
1. *Ma mie*, terme de la plus vive tendresse, pour : *Man amie*

jours, le long d'un *Miserere*, à votre chambre. Le Seigneur, qui vous afflige, selon son bon plaisir, au corps et en l'esprit, est aussi, par la grâce et la miséricorde de son Cœur débonnaire, la force et la consolation de tout votre être corporel et spirituel. Souffrez ou jouissez, en paix, des croix ou des affections saintes que Dieu donne à votre âme. Adieu, ma pauvre enfant; bonsoir, dormez bien et vous reposez aux soins du Sacré Cœur du Sauveur! Qu'il vous bénisse! »

Aux deux moyens précédents: Prier et recourir aux conseils de personnes sages, la bienheureuse Marguerite-Marie recommande d'en ajouter un troisième, le plus efficace de tous, pour soutenir l'âme éprouvée:

III

Il faut s'unir au Cœur de Jésus[1].

Pour comprendre l'indispensable nécessité de cette union et sa merveilleuse efficacité, il suffit de nous rappeler que, dans toute notre vie surnaturelle, nous devons nous appliquer à imiter notre

1. Dans ce paragraphe, la Bienheureuse nous donne l'un des plus pressants motifs de pratiquer la dévotion au Sacré-Cœur et surtout de nous consacrer à lui. La souffrance, en effet, étant le lot de toute créature humaine, tous les hommes, sans exception, ont besoin de consolation. Toutefois, dans ce paragraphe et dans tout le chapitre suivant, la Bienheureuse s'applique à nous montrer comment la consolation promise par le Sacré-Cœur à ses serviteurs ne consiste pas précisément à les délivrer de la souffrance, mais à les soutenir par son amour, au milieu de l'épreuve.

divin Sauveur : « *Je vous ai donné l'exemple*, nous dit-il, *afin que vous agissiez comme j'ai agi moi-même*[1]. Or, où Jésus a-t-il puisé sa force au milieu des souffrances de sa vie, surtout au jardin de Gethsémani et sur le Calvaire ? Dans son propre Cœur, c'est-à-dire dans son amour pour son père et pour nous. C'est donc dans ce divin Cœur et dans son amour que nous devons chercher force et courage parmi les épreuves et les tentations. C'est là que la bienheureuse Marguerite-Marie trouva le secret de son héroïque patience.

Une des sœurs infirmières[2], qui la soigna durant plusieurs maladies, a déposé, dans l'enquête canonique de 1715, « qu'au milieu des plus grandes douleurs, le seul cri de la servante de Dieu était : « O mon Dieu ! ô mon amour ! »

« Une fois[3], raconte-t-elle elle-même, mon Sou-« verain me fit entendre :

« *Qu'il voulait me retirer dans la solitude, non* « *d'un désert comme lui, mais dans celle de son* « *Sacré Cœur, où il me ferait prendre de nouvelles* « *forces pour accomplir ses volontés, en combattant* « *courageusement jusqu'à la mort, car j'aurais* « *encore à soutenir les attaques de plusieurs puissants* « *ennemis.* »

« Il est vrai, ajoute-t-elle[4], que j'aurais succombé

1. S. Jean, XIII, 15.
2. Vol. I, p. 347.
3. Vie par elle, p. 350.
4. Lett. 127, au P. Rolin, p. 279.

« souvent, si Notre-Seigneur ne m'avait soutenue
« d'une grâce particulière[1] ; et, c'est pour obtenir
« cette grâce, que mon divin Sauveur me com-
« manda de communier, tous les premiers ven-
« dredis de chaque mois, [afin de m'unir plus
« étroitement à son divin Cœur]. »

« Dans mes peines[2], disait-elle à la mère de Sau-
« maise, je me suis donc abandonnée à la direction
« et à la conduite du Sacré-Cœur : ce divin Cœur
« a bien voulu me faire cette charité. Mais je puis
« assurer qu'il ne m'épargne point ; car, en me
« corrigeant, il m'impose et me fait souffrir en
« même temps la peine de mes fautes. Votre pauvre
« chétive fille est toute souffrance et toute peine ;
« elle est sans remède et sans secours, ni recours,
« sinon près de cet adorable Cœur. Je mourrais de
« douleurs, si je ne me sentais fortifiée et tout envi-
« ronnée d'une puissance invisible qui dissipe ces
« furies infernales, qui ne cherchent qu'à m'ôter
« la paix du cœur, comme Notre-Seigneur me l'a
« fait connaître. »

En 1690[3], elle écrivait à la mère Greyfié : « Le
« Seigneur m'a gratifiée de la croix d'une assez
« longue maladie, pendant laquelle mon corps
« souffrait, à la vérité, mais mon cœur et mon es-
« prit jouissaient d'un paradis de délicieuse paix,

1. Nous trouvons dans ces paroles un des motifs particuliers de communier, le premier vendredi.

2. Lett. 82, à la mère de Saumaise, p. 161. — Lett. 87, id., p. 177.

3. Lettre 99.

« que je trouvais abondamment dans l'aimable « Cœur de notre Souverain Maître. »

Parlant encore des nombreuses épreuves de sa vie religieuse : « Le Sacré-Cœur [1], disait-elle, faisait « toute ma consolation et mon espérance, parmi « les croix dont il a continué de me gratifier, et « dont j'ai fait un si mauvais usage, que je crains « que ces souffrances ne m'en attirent d'éternelles. « Mais, de tout cela, je m'abandonne au divin « Cœur de notre bon Maître, qui, par sa bonté, m'a « toujours soutenue, parmi les persécutions, con- « tradictions et humiliations, que je recevais, soit de « la part des créatures, soit dans les tentations de la « part du démon. Mon souverain Maître ne s'éloi- « gnait pas de son indigne victime, dont il savait « bien la faiblesse et l'impuissance à tout bien. « [Aussi,] plus mon corps était accablé de souf- « frances, plus mon esprit avait de liberté pour « s'occuper et s'unir avec mon Jésus souffrant. »

En lisant l'exposé des enseignements de la bienheureuse Marguerite sur l'amour de la croix, et en entendant le récit des merveilleux fruits de courage et de générosité, que l'amour du Cœur de Jésus produisit dans l'âme de la servante de Dieu, beaucoup de chrétiens seront tentés de se dire avec tristesse : J'ai le désir sincère d'aimer le Sacré-Cœur, mais je n'aurai jamais ce bonheur, s'il faut, pour cela, accepter sans répugnance et même avec une certaine

1. Vie par elle-même p. 349. — Lettre 116.

joie toutes les souffrances. De tels sentiments sont le propos des saints. Je tâche, il est vrai, d'éloigner le murmure quand je souffre, mais je ne puis m'abstenir de l'inquiétude et même de quelques plaintes.

A ces âmes de bonne volonté, mais encore trop timides et trop peu généreuses, la Bienheureuse répond, avec une sorte d'étonnement :

« Hélas ! je ne puis comprendre qu'un cœur, qui « aime véritablement Notre-Seigneur Jésus-Christ, « puisse se plaindre, ni [même] dire qu'il souffre sur « la croix ou plutôt dans le Sacré Cœur de Jésus, « où tout est changé en amour. Non, il n'y a plus « de souffrance à ceux qui aiment ardemment le « Sacré Cœur de notre aimable Jésus, puisque, dans « cet adorable Cœur, tout ce qu'il y a de plus amer « en la nature se change en délices. Ce Sacré Cœur « ne fait goûter que douceurs[2], au milieu des « douleurs, des humiliations, des mépris, des « contradictions et des plus grandes peines.

« Oui[3], en toute vérité, je crois que tout se « change en amour, pour une âme qui est une fois « embrasée de ce feu sacré, et qui n'a plus d'autre

1. Lettre 106, à la sœur Joly, Dijon. — Lett 99, à la mère Greyfié p. 203. — Lett. 108, sœur de la Barge, p. 228. — Lett. 80, mère de Saumaise, p. 155.

2. Ces paroles ne signifient pas que le sentiment de la douleur disparaît, mais que, dans les âmes sincèrement dévouées au Sacré-Cœur, les consolations divines intérieures adoucissent ces épreuves ; ou si ces consolations surnaturelles sensibles sont refusées par Dieu, elles sont remplacées par une plus grande abondance d'amour divin qui fait que l'on aime la souffrance et que l'on souffre par amour.

3. Lett. 5. — Lett. 106, p. 223.

« excercice ni d'autre emploi que d'aimer en souf-
« frant. [Oui], toutes les plus amères amertumes ne
« sont que douceur dans cet adorable Cœur! »

Si nous ne reconnaissons pas encore en nous cet amour fort et généreux, humilions-nous, mais ne perdons pas confiance; nous pouvons l'acquérir, au moins dans une certaine mesure, sinon avec cette admirable plénitude dont parle la Bienheureuse. Que faut-il pour cela?

Pour arriver à aimer parfaitement le Cœur de Jésus, répond la servante de Dieu : « Aimez le
« Sacré-Cœur; au moins, désirez cet amour. Aimez
« donc[1], comme dit saint Augustin, et faites tout
« ce que vous voudrez. Si le désir d'aimer ardem-
« ment ce divin Cœur peut faire cet effet, quels
« seront ceux que cet amour produira dans les
« cœurs qui l'aiment véritablement, et dont la plus
« grande souffrance est de pas assez souffrir, ou
« plutôt de ne pas assez aimer? »

Commençons donc par désirer cet amour généreux envers le Cœur de Jésus; exerçons-nous à le pratiquer : d'abord, en acceptant pour cet amour les petits sacrifices quotidiens de la vie; ensuite, en nous imposant quelques légères pénitences; ces sacrifices et ces pénitences sont le bois qui alimente et accroît le feu divin de l'amour du Sacré-Cœur. Nous fortifierons ainsi notre âme, comme insensiblement, et nous nous disposerons aux

1. Lett. 91, mère Dubuysson, p. 183.

épreuves plus grandes, qui pourront nous être ménagées par l'amour divin; car, comme la Bienheureuse va nous le dire, dans le chapitre suivant, le Cœur de Jésus proportionne ses épreuves, à notre générosité et à nos forces, et il réserve ordinairement à ses amis privilégiées quelques croix spécialement douloureuses.

LES PRINCIPALES CROIX
QUE LE SACRÉ-CŒUR RÉSERVE AUX AMES QUI LUI SONT CHÈRES

L'amour du Cœur de Jésus devant régner dans « la souffrance », ce divin Cœur ménage à ses amis fidèles les croix qui doivent le plus efficacement contribuer à établir son amour en eux. Les unes sont extérieures et sensibles, les autres sont intérieures.

I

Les croix extérieures.

La bienheureuse Marguerite-Marie présente les croix extérieures, telles que les maladies, la pauvreté, les peines domestiques, les privations, les insuccès, les contradictions, le mépris, l'oubli et l'ingratitude des hommes, comme les moyens ordinaires dont Notre-Seigneur se sert pour éprouver les âmes chères à son divin Cœur et pour leur permettre de manifester leur amour envers lui. Ce qu'elle dit de l'épreuve de la maladie s'applique à toutes les souffrances qui nous sont envoyées.

La servante de Dieu nous montre : 1° Comment la maladie et les autres croix extérieures ont pour but, en faisant souffrir le corps, de sanctifier l'âme; et 2° comment Dieu ne rend la santé, ne prolonge

la vie, et ne nous délivre de nos autres souffrances. que si notre salut et sa gloire doivent en profiter.

1. *Les croix extérieures ont pour but de sanctifier l'âme et de la faire progresser dans l'amour divin* : telle est la fin que le Sacré-Cœur se propose, en les envoyant à ses serviteurs.

La Bienheureuse avait deux frères ; l'un, appelé Jacques Alacoque, était curé de Bois-Sainte-Marie, et l'autre, nommé Chrysostome, était maire du même pays[1]. L'épouse de ce dernier, Angélique Aumônier, pria son mari de la conduire à Paray-le-Monial, afin de conférer avec celle qu'elle aimait comme une sœur et qu'elle vénérait comme une sainte.

Dans un entretien particulier, Angélique dit avec larmes à sa belle-sœur : « Je vous prie de demander mon salut à Dieu à quelque prix que ce soit. » Après un instant de réflexion, Marguerite-Marie répondit : « Y avez-vous bien pensé? — Oui, » répliqua Angélique. La servante de Dieu, ajouta : « Je commencerai demain une neu-« vaine, et je demanderai à Dieu votre salut, avec « autant de ferveur que le mien : mais Dieu m'ins-« pire qu'il vous en coûtera cher. — N'importe, repartit Angélique : je me soumets entièrement à la volonté de Dieu, pour faire de moi ce qu'il lui plaira. »

1. Mémoire de Chrysostome Alacoque, vol. I, p. 358, 371, et 376.

Le frère de la Bienheureuse, absent lors de l'entretien précédent, voyant son épouse en larmes, demanda à sa sœur de lui dire la cause de cette émotion : « Ce sont de bonnes larmes, répondit-elle, « car ma belle-sœur m'ayant priée de demander « son salut au Seigneur, à quelque prix que ce fût, « il me semble que la miséricorde [divine] me l'a « accordé ; mais j'ai dit à cette chère sœur qu'il lui « en coûtera cher. Prenez tous deux patience, votre « soumission à la volonté de Dieu finira le tout. »

Ces paroles parurent bien énigmatiques à Chrysostome et à son épouse ; ils ne devaient pas tarder à en avoir l'explication. En effet, deux jours après leur retour au Bois-Sainte-Marie, Angélique Aumônier fut saisie d'une douleur inexplicable et très violente au visage. Cette souffrance devait durer dix-huit mois et se terminer par la mort.

Oubliant les paroles de leur sainte sœur : « Je « demanderai à Dieu votre salut, mais il vous en « coûtera cher », les deux époux s'abandonnèrent à l'inquiétude et à la tristesse. Plus de vingt-quatre médecins furent consultés ; toute la Faculté de Lyon fut même assemblée pour ce sujet ; mais la cause du mal ne put être découverte et tous les remèdes prescrits furent inutiles. La malade entreprit plusieurs pèlerinages pour obtenir sa guérison ; c'est dans ce but qu'elle se rendit au monastère de la Visitation de Lyon, où l'on conservait la précieuse relique du cœur de saint François de Sales. Mais, consultations, remèdes, prières, pèlerinages,

rien ne put calmer les douleurs aiguës de la pauvre patiente.

Rentré au Bois-Sainte-Marie, Chrysostome Alacoque écrivit à Paray pour annoncer à sa sainte sœur l'inutilité de leurs efforts, et pour lui demander de consulter le Seigneur sur la durée et sur l'issue de la maladie.

Que l'amour de la Croix nous rende semblables au Cœur de Jésus[2] !

Déjà, dans deux lettres précédentes, la servante de Dieu avait exhorté son frère et sa belle-sœur à se résigner à la volonté de Dieu[1]. « Combien « je suis sensible à la maladie « de ma chère sœur, leur « disait-elle ; je la conjure de « faire un saint usage de son « mal, afin qu'il la sanctifie en « l'affligeant. Je la prie, dans « sa maladie, de mettre toute « sa confiance dans le Sacré « Cœur de Notre-Seigneur « Jésus-Christ. »

Ayant reçu de nouvelles plaintes, la Bienheureuse fut désolée de voir si peu de résignation et d'abandon. Loin d'imiter ces parents aveugles et

1. Lett. 90, janv. 1690, p. 182.

2. Statue de la maison Raffl, 64, rue Bonaparte, Paris.

ces faux amis qui, par une funeste compassion, s'appliquent à tromper les malades sur la gravité de leur état et à leur laisser l'espoir mensonger d'une prompte guérison, elle adressa à son frère une réponse admirable, que nous reproduisons en entier. Cette lettre pourra servir de modèle à ceux qui ont à consoler des malades et des affligés, que les épreuves jettent dans l'impatience ; elle apprendra aussi à ceux qui souffrent, dans quels sentiments ils doivent accueillir leurs maux.

« En vérité[1], mon très cher frère, écrivait-elle, « je pensais vous en avoir dit suffisamment par « les deux lettres précédentes, si vous y aviez fait « un peu de réflexion. Je ne sais plus quoi vous « répondre, étant si sensiblement touchée moi-« même de voir que toutes les prières, que notre « communauté et toutes les bonnes âmes de ma « connaissance font incessamment pour ma chère « sœur et pour vous, n'ont encore pu vous obte-« nir un seul moment de patience. J'en attribue, « avec douleur, la cause à mes péchés. Pour des « prières et même des communions, il me semble « n'en pouvoir faire davantage. Encore, présente-« ment, je communie dix vendredis de suite, à « l'intention de ma chère sœur. Notre très hono-« rée Mère fait faire des prières et des neuvaines à « la sainte Vierge et à notre saint Fondateur. Je ne « peux vous exprimer la surprise où je suis de votre

1. Lett. 115, à son frère le maire, p. 244.

« peu de soumission et et de patience. Cela me fait « mourir toute vive. Cependant tout ce que Dieu « veut de la malade et de vous, c'est la soumission à « sa volonté, et la patience pour porter ce mal avec « douceur.

« Vouez encore la chère malade à saint Fran- « çois de Sales, et faites dire neuf messes en son « honneur, pour lui obtenir la patience et le déta- « chement des choses de la terre. Qu'elle se sou- « vienne que, la dernière fois que je la vis, elle me » dit de demander à Dieu qu'il l'a mît en état de « faire son salut à quelque prix que ce fût. Or, « maintenant, il n'est plus temps de se rétracter. « La volonté de Dieu étant qu'elle souffre ce mal « avec patience pour son salut, c'est en vain que « vous y cherchez des remèdes humains, lesquels « n'y serviront de rien: car, qui peut aller contre « la volonté de Dieu? Elle s'accomplira toujours, « bon gré, mal gré, que nous en ayons.

« Et, pour le dire, en un mot, cette pauvre « malade a son salut renfermé dans son mal; elle « en est comme l'arbitre pour en bien ou mal user, « sans qu'elle doive s'informer si ce mal doit durer « peu ou longtemps, laissant cela dans les secrets « de Dieu, et sans que vous vous laissiez aller à « ces sortes de curiosités qui lui déplaisent. Il « n'est pas en mon pouvoir de vous satisfaire sur « ce sujet.

« Il faut qu'elle fasse un sacrifice de sa vie à « Dieu, pour la lui rendre, quand il lui plaira.

« C'est à quoi je l'exhorte de tout mon cœur, la « larme à l'œil, puisque Dieu lui ayant donné « cette maladie, comme une marque de son amour « qui veut la sauver, aussi ne pourrait-il point lui « donner de plus grande marque de sa juste colère, « que de la guérir ; parce que, lorsqu'il s'agit du « salut, il faut tout faire et tout souffrir, tout sacri- « fier et tout abandonner.

« Encore que Dieu veuille nous sauver, il veut « que nous y contribuions de notre part : autre- « ment, il ne fera rien sans nous. C'est pourquoi « il faut se résoudre à souffrir. Voici le temps « d'une semence fructueuse pour l'éternité, où la « moisson sera abondante.

« Ne perdez pas courage ! Vos peines souffertes « avec patience valent mille fois plus que toute autre austérité. Voilà ce que Dieu demande de « vous pour le présent. Le divin Cœur de Jésus- « Christ veut sanctifier ma chère sœur par là. C'est « pourquoi exhortez-la à faire bon usage de la « maladie.

« Voilà, mon cher frère, tout ce que la vive dou- « leur et la part que je prends à votre sensible « affliction, me permettent de vous dire. »

Comprenant combien il est difficile à notre nature de se résigner à souffrir, et de s'abandonner sans restriction au bon plaisir divin, la Bienheureuse engagea son frère, curé du Bois-Sainte-Marie, à venir porter des encouragements à la pauvre malade : « Il faut que vous la souteniez [elle et son

« mari][1], lui écrivait-elle, pour qu'ils ne s'impa-
« tientent pas, puisqu'il n'y a point d'autres remè-
« des à leurs maux, que la patience et la soumis-
« mission à la volonté de Dieu. »

Cédant enfin à de si charitables et si pressantes instances, la malade reconnut sa faute, et, par un abandon complet d'elle-même, elle se remit entre les mains du Seigneur. La servante de Dieu lui avait dit que tous les maux cesseraient pour elle, quand elle aurait fait un acte de soumission au bon plaisir divin. Cette prédiction s'accomplit à la lettre ; car, le lendemain, après l'acte de d'acquiescement à la volonté de Dieu et la généreuse acceptation de la croix de la maladie, Angélique Aumônier s'endormit doucement dans le Seigneur. Marguerite-Marie devait la suivre quelques mois après.

M. l'abbé Jacques Alacoque avait recommandé à sa sainte sœur de prier pour un des amis de leur famille, atteint d'une dangereuse maladie ; il l'avait même engagée à demander au Seigneur de lui faire connaître quelle serait l'issue de cette épreuve[2].

« Vous vous plaignez, mon cher frère, lui répon-
« dit la servante de Dieu, de ce que je ne vous
« marque rien au sujet du bon monsieur des
« Ormes. Hélas ! que pourrais-je vous en dire, si-
« non qu'il faut l'exhorter à la patience dans son

1. Lett. 116, p. 247.
2. Lett. 96, à son frère, prêtre, p. 195.

« mal, puisque ce n'est pas la volonté de Dieu de « l'en délivrer pour le présent : mais il faut qu'il « tâche d'en faire un bon usage, puisque Notre-Sei- « gneur ne le tient en cet état affligeant, que pour « la sanctification de son âme. »

Ce que la Bienheureuse disait pour quelques circonstances particulières convient à chaque serviteur du Cœur de Jésus, que la maladie ou une autre épreuve vient visiter. Nous pouvons donc dans nos afflictions, nous appliquer cet avis qu'elle donnait à l'une de ses sœurs [1] :

« Mais il faut que je vous dise simplement, comme « à mon intime, la pensée qui me vient quand je « vous offre au Cœur adorable de Jésus : Soumission « aveugle à toutes les dispositions où il vous mettra « et à tout ce qu'il lui plaira faire de vous : en cela « est compris tout ce qu'il veut de vous. »

Rappelons-nous toutefois que « *cette soumission aveugle à toute les dispositions du Sacré-Cœur* » n'est pas l'insensibilité, et qu'on peut être parfaitement soumis au bon plaisir divin, tout en éprouvant de la répugnance à souffrir.

A une religieuse, qui regardait cette répugnance comme un commencement de révolte contre la volonté divine, la Bienheureuse écrivait [2] : « Je ne « saurais non plus demander à Jésus qu'il vous ôte

1. Lett. 12, édit. 2 à la sœur Bernarde Payelle.
2. Lettre 12, édit. 2.

« cette répugnance que vous sentez à la maladie, « puisque je crois que c'est ce qui fait votre mérite ; « d'autant que, où il y a moins de vous-même, il « y a plus de Dieu. »

Ce que la servante de Dieu vient de nous dire sur les avantages de la souffrance, relativement à notre sanctification, nous explique pourquoi le Cœur de Jésus semble parfois sourd aux prières qu'on lui adresse pour obtenir la cessation des épreuves de ses amis. En effet,

2. *Le Sacré-Cœur ne nous délivre des croix, que si notre salut et sa gloire doivent en profiter.*

Nous verrons ailleurs comment Notre-Seigneur refusa d'accorder à la bienheureuse Marguerite-Marie la guérison du vénérable Père de la Colombière, parce que ce saint religieux procurait plus de gloire au Sacré-Cœur par la souffrance, qu'il ne l'eût fait dans l'état de santé.

A la fin de 1687, la servante de Dieu ayant appris que la mère de Soudeilles, supérieure de la Visitation de Moulins, était malade, lui écrivait[1] : « Qu'il y a de bonheur de souffrir ici-bas ! Je ne « laisse pourtant pas de demander au Sacré Cœur « de notre bon Maître le rétablissement de votre « santé, dans l'accomplissement de sa volonté, et « de le prier pour votre conservation, puisqu'il « vous a rendue utile à sa gloire. »

1. Lett. 74. p. 143.

M. l'abbé Jacques Alacoque, étant tombé gravement malade [1], la servante de Dieu obtint par ses prières la guérison de son frère. Toutefois, le Sacré-Cœur n'accorda cette faveur qu'à la condition expresse : que ce prêtre s'appliquerait avec un zèle plus grand à sa sanctification et à celle du prochain. La Bienheureuse l'ayant promis, au nom du malade, s'empressa de le lui annoncer [2] :

« Ce m'est une douce consolation, mon très « cher frère, lui écrivait-elle, de ce que la bonté « du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ « daigne bien accorder sa volonté avec celle que « nous avons de vous garder encore un peu ici-bas. « Mais, voyez-vous, mon cher frère, pour pouvoir « obtenir que le Sacré-Cœur vous laisse encore « quelque temps de vie, je lui ai fait des promesses, croyant que vous ne me démentirez pas « et que vous les effectuerez. Autrement, il n'y « faudrait plus retourner, car Dieu ne peut être « moqué. Il voudrait faire de vous un saint.

« C'est ce que je lui ai promis que vous feriez, « en ce lieu de misères et de larmes, où tout est « vanité et affliction d'esprit, hors aimer et servir Dieu seul. Voilà, mon très cher frère, votre « engagement, sans ceux que j'ai faits de ma part. « Voilà donc tout simplement à quoi je vous ai

1. Voir tome III, part. 3, ch. IV : IV. L'amitié ; V. La correction fraternelle.

2. Lett. 53, 22 janv. 1687, p. 103.

« obligé, suivant la liberté que vous m'en aviez « donnée, et pour accomplir ce que je crois que « Notre-Seigneur veut de vous.

« [Oui], son Cœur a tant de tendresse pour vous, « qu'il veut que vous vous fassiez saint, à quelque « prix que ce soit, et c'est pour cela qu'il vous « laisse encore en ce monde. Il vous a envoyé « cette maladie pour vous éveiller et vous faire « redoubler le pas. »

Que tous les fidèles, surtout les prêtres et les personnes consacrées à Dieu méditent, les leçons de la Bienheureuse à son frère. A chacun de ses serviteurs le Sacré Cœur dit : « Je veux faire « de vous un saint, à quelque prix que ce soit ; « c'est pour cela que je vous laisse encore en ce « monde et que je vous envoie les maladies et les « épreuves. »

Dans ces quelques pages, la servante de Dieu nous donne la raison providentielle de toutes les souffrances. Elle nous les montre moins comme des châtiments que comme des moyens miséricordieux, dont l'amour du Sacré-Cœur se sert pour nous réveiller de notre insouciance spirituelle. La Bienheureuse nous explique ainsi pourquoi, parmi les dévots serviteurs du Cœur de Jésus, les uns obtiennent par leurs prières la guérison de leurs maladies, tandis qu'elle est refusée à d'autres ; aux uns et aux autres le Cœur de Jésus témoigne le même amour. Il retire de ce monde ceux pour qui une prolongation de vie serait dangereuse, ou ceux

qu'il lui tarde de récompenser; mais il guérit ceux qui devront se servir de ce temps de vie pour sa gloire ou pour leur sanctification.

II

Les croix ou peines intérieures.

Parmi les croix que le cœur de Jésus réserve à ses amis, les plus difficiles à porter, mais aussi les plus sanctifiantes pour cette vie et les plus méritoires pour le ciel, ce sont les peines intérieures et les désolations spirituelles. Tel est le lot privilégié que Notre-Seigneur réserve aux âmes qu'il veut unir plus intimement à son divin Cœur; pour cela, il les appelle à participer aux angoisses de son agonie. Il semble à ces âmes que leur foi s'est obscurcie, que leur espérance chancelle, et que leur charité est presque éteinte. Souvent, au milieu de cette nuit obscure, par la permission divine, le démon leur suscite les tentations les plus violentes, les plus variées et parfois les plus étranges. De plus, se sentant impuissantes à prier et craignant d'être dans la disgrâce de Dieu, il leur semble voir l'enfer entr'ouvert sous leurs pas. La bienheureuse Marguerite-Marie, comme nous le dirons bientôt, porta cette lourde croix, pendant de nombreuses années. Écoutons ce que la servante de Dieu nous dit du prix de ces croix, de leurs avantages et de la conduite à tenir à leur égard.

1. *Le prix des croix intérieures est inestimable ; elles sont un gage de l'amour de prédilection du Sacré-Cœur pour une âme.*

« Pour ce qui est des peines[1] d'une vie languis-
« sante au service de de Dieu, dit la Bienheureuse,
« voici ce qu'il me semble que Notre-Seigneur me
« met en pensée de dire simplement :

« *Le Sacré-Cœur ne nous donne les peines inté-*
« *rieures que par un excès d'amour pour nous*[2] *:*
« *c'est ce qu'il veut bien que nous sachions, afin que*
« *nous ayons de la reconnaisance.*

« Chérissons donc les sécheresses[3], les insensi-
« bilités et les désolations, et acceptons-les avec
« les mêmes actions de grâces que nous ferions
« des douceurs et consolations.

« Cette crainte que Notre-Seigneur vous donne,
« disait-elle à quelques novices[4], est l'effet d'un
« très grand amour envers vous ; car voyant son
« amour n'être pas assez fort pour vous faire faire
« le bien et éviter le mal, il mêle la crainte avec
« l'amour, afin que tous deux ensemble vous fas-
« sent faire ce qu'il désire de vous.

« Regardez donc combien vous êtes obligées à
« Dieu de ce qu'il tient cette conduite envers vous,
« mes chères Sœurs[5] ! Vous devriez vous fondre

1. Lett. 118.
2. Lett. 123, p. 260.
3. Avis 11, p. 383.
4. Avis 10.
5. Avis 22, p. 299. — Avis 25, p. 402.

« d'amour et de reconnaissance, pour tant de ten-
« dresse et d'amour que Notre-Seigneur a pour
« vous ! Tout ce que vous regardez comme des
« rigueurs de sa justice, je le tiens pour des mar-
« ques de son amoureuse bonté envers vous.

« Ce Maître souverain, voyant que vous le quit-
« tez souvent pour vous donner aux étrangers (c'est-
« à-dire à la créature), vous a attachées comme un
« petit chien, par le cordage de son amour uni à
« celui de votre volonté, par lesquels il vous tire
« après lui. Et, parce qu'il vous mène par un
« chemin raboteux, et un peu rude et épineux,
« vous tournez souvent la tête en arrière, pour
« voir si vous pouvez trouver qui vous l'adoucisse.
« Mais c'est en vain ; il en faut passer par là, puis-
« que c'est maintenant le temps de combattre et de
« souffrir avec une humble soumission. Personne
« ne peut consoler ni soulager celui que Dieu
« veut faire souffrir. »

Ce qui montrera avec plus d'évidence le prix des croix intérieures, ce sont les avantages précieux qu'elles produisent.

2. *Les avantages des peines intérieures.* — La bienheureuse Marguerite-Marie en signale cinq principaux.

Elles ont pour *premier* avantage d'éclairer notre intelligence de la vraie lumière, dont le Cœur de Jésus est le foyer, et d'en éloigner les lumières trompeuses qui nous viennent des créatures.

« Premièrement, dit la Bienheureuse [1], Notre-
« Seigneur, par les ténèbres où vous vous trouvez,
ne prétend qu'une [chose] : éteindre en vous ces
« fausses lumières du raisonnement humain, qui,
« [en vous privant de la vraie lumière], empêchent
« l'accomplissement des desseins de Dieu sur vous
« et vous retirent en même temps de la voie de
« votre perfection. Vous devez donc chérir vos
« ténèbres. »

En effet, l'âme qui vit ainsi au milieu de cette nuit spirituelle, se sentant impuissante à se conduire elle-même, est obligée de se guider d'après les pures lumières de la foi et d'après les conseils de ceux qui ont pour mission de la diriger dans la voie du salut.

Le *second avantage* des peines intérieures est de purifier notre cœur de toute affection pour la créature, surtout de l'amour-propre.

« Secondement, continue la Bienheureuse [2],
« Notre-Seigneur, par ces peines et ces moyens si
« peu agréables à la nature, prétend vous détacher
« de vous-même et de toutes les créatures, vous
« purifier de toutes les affections contraires à la
« pureté de son divin amour, [afin de] vous ren-
« dre entièrement dépendant de sa grâce et atten-
« dant tout de son secours. »

1. Avis 11 et 25, p. 403.
2. Lett. 123, à une ursuline, p. 260.

« Ces insensibilités où vous vous trouvez [1], sont « pour vous apprendre que, pour être susceptible « de son amour et de sa grâce, il faut que vous « soyez insensible à toutes les choses créées. »

« Acceptez donc de bon cœur vos ténèbres [2], jus- « qu'à ce que vous soyez dépouillé de tout, à l'imi- « tation de Notre-Seigneur, pour vous revêtir de « la robe d'innocence et de pureté que vous trou- « verez au milieu de vos peines, si vous tâchez de « les porter ainsi et de vous défaire de toutes les « choses créées, car le Seigneur veut posséder nos « cœurs dans un parfait dénuement de tout. »

Le *troisième avantage* de ces peines est de faire progresser l'âme dans la perfection, par la voie de l'humilité.

« Je pense [3], disait la Bienheureuse à une novice, « que la très sainte intention du Sacré-Cœur est « de vous tenir petite et basse, par ces sortes de « peines qu'il permet vous arriver, parce que l'hu- « miliation vous est nécessaire, non seulement « pour vous perfectionner, mais pour vous sau- « ver. »

« Enfin, [*le quatrième avantage*] [4] de ces peines, « c'est qu'elles sont pour nous donner plus grande « matière de mérite. Le Sacré-Cœur veut nous faire « mériter la couronne qu'il nous a destinée, en nous

1. Avis 10, p. 361.
2. Avis 4, p. 375.
3. Avis 26, p. 405.
4. Avis 10, p. 381. — Lett. 123 p. 260.

« faisant cette petite part des amertumes qu'il a « souffertes pendant tout le temps de sa vie mor- « tellé ; et nous sommes bien heureux d'avoir cette « conformité avec lui, de quelque manière que « soient nos peines. »

Tels sont les principaux fruits que le Cœur de Jésus se propose de produire dans l'âme de ses amis par ces épreuves intérieures. Toutefois, pour seconder les desseins miséricordieux de ce divin Cœur, la Bienheureuse trace, avec une grande sagesse, la ligne de conduite qu'il est nécessaire de tenir au milieu de ces croix. Soumise elle-même à ce martyre spirituel, pendant une grande partie de sa vie, elle ne fait que donner les leçons qu'elle reçut directement de Notre-Seigneur ou qu'elle apprit par sa propre expérience.

3. *Conduite à tenir au milieu des peines intérieures.* — La servante de Dieu recommande surtout quatre choses : la paix, la pratique des trois vertus théologales, la fidélité et la constance, enfin l'union au Sacré-Cœur,

1. Le premier conseil donné par la Bienheureuse à ces âmes éprouvées, c'est *d'éviter le trouble et de garder la paix.*

« Le désir du Seigneur, dit-elle[1], est que vous « teniez toujours votre âme en paix dans vos « peines, et que vous demeuriez paisible et content

1. Avis 26 et 31. — Avis 11 et 25.

« parmi vos sécheresses et dégoûts intérieurs, et « parmi toutes les rigueurs qu'il lui plaira de vous « faire sentir, sans vous tant inquiéter à chercher « les moyens pour en sortir. C'est en vain que vous « le faites, et rien ne déplaît tant au Cœur de No- » tre-Seigneur que vos troubles. »

« Acceptez donc de bon cœur vos ténèbres intérieures[1], demeurant destitué de tout appui, au « milieu de ces ténèbres; souffrant les orages et les « tempêtes sur cette mer, avec le calme d'une âme « toujours paisible et tranquille. »

« [Non], ne vous troublez point[2]: ne vous affligez « pas pour toutes vos peines intérieures; ne vous « abattez point parmi tous ces dégoûts, sécheresses, « insensibilités et désolations que vous sentez en « servant Dieu; mais souffrez-les en esprit de « pénitence. »

2. Cette paix intérieure, au milieu de l'orage, doit s'appuyer sur la *pratique fidèle des trois vertus théologales:* sur la foi pure, sur une confiance absolue dans le Cœur de Jésus et spécialement sur un amour plein d'abandon envers ce Cœur divin.

« Lorsque vous vous trouverez dans la privation, « dans l'abandon et le dénuement intérieurs, dit la Bienheureuse[3], que la foi soit le flambeau qui vous

1. Avis 4, p. 375.
2. Lett. 118, sœur de la Barge.
3. Avis 43, p. 424. — Avis 5, p. 377.

« éclaire, vous anime et vous soutienne pour agir « et souffrir pour la seule vue de Dieu, lequel « mérite d'être également servi dans la privation « comme dans la consolation. »

« Votre amour [pour le Cœur de Jésus][1] en sera « plus pur et votre service lui sera plus agréable, « si vous continuez à lui être fidèle dans une foi « nue et simple.

« Agissez donc dans la parfaite nudité de la foi, « sans vous amuser au goût sensible des douceurs « intérieures, qui ne servent le plus souvent qu'à « nous arrêter au chemin de la perfection, et ne « produisent en nous que de vaines complaisances « et non jamais d'amour pur et solide. »

Ce que la Bienheureuse recommande surtout aux âmes éprouvées, c'est une grande confiance envers le Cœur de Jésus et un ardent amour pour lui.

« Dans cet état, dit-elle[2], le Cœur de Notre-Sei- « gneur Jésus ne demande de vous que des actes « d'abandon et de soumission parfaite, restant « fortement attaché à lui. Que craignez-vous ? « N'est-il pas assez puissant pour vous soutenir ? « Pourquoi aussi avez-vous tant de réserve pour « lui ? Laissez-le faire, et vous, soyez content de « souffrir en l'aimant. Puisque Dieu le veut, « qu'avez-vous à faire de vous tourmenter ? Moi,

1. Avis 11, p. 383.
2. Avis 26, p. 405 ; Avis 31, p. 412.

« je vous assure que c'est de là même que vous « devez tirer votre plus grande consolation[1], « pourvu que vous portiez ces peines avec soumis- « sion et abandon au Sacré Cœur de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, en tenant toujours votre âme en « paix. Il ne vous laissera pas perdre[2], mais il vous « mènera par le droit chemin pour vous faire arri- « ver à lui, bon gré, mal gré que vous en ayez. « C'est ce qui lui fait user d'une si grande miséri- « corde à votre égard. Il ne vous demande qu'une « parfaite soumission à sa sainte volonté, et que « vous vous laissiez conduire par la main de son « bon plaisir dans les pures lumières de son divin « amour, auquel il faut vous abandonner entière- « ment. Ne vous troublez donc point pour toutes « les craintes de l'enfer[3] ; j'espère que l'amour du « Sacré-Cœur vous en garantira. Faites là-dessus « force actes d'espérance et de confiance en sa « bonté. [Oui], j'espère de la grâce du Cœur de « notre bon Maître, que, si vous êtes fidèle à prati- « quer ce qui m'est venu en pensée de vous dire, « il vous fera sentir les effets de sa libéralité, c'est- « à-dire si vous vous confiez pleinement et hum- « blement en l'amoureuse bonté de ce divin Cœur.

« Allez donc simplement avec Notre-Seigneur[4] ; « il ne vous perdra pas, car il vous aime. Confiez-

1. Avis 14.
2. Avis 22 et 25.
3. Avis 9, 10 et 11.
4. Avis 21 et 32.

« vous en lui, en vous oubliant et vous méprisant « vous-même. Contentez-vous de l'aimer et laissez-le faire, et cela seul suffit. Il faut tout espérer de la bonté du Cœur adorable de notre Dieu, « qui pourvoira à tous vos besoins et ne vous « abandonnera pas. Qu'il fasse toute votre espérance ! »

3. Tout en recommandant avec instance de rester en paix, la Bienheureuse prémunit toutefois les âmes contre cette paix trompeuse, qui serait le fruit de l'insouciance et de la négligence. Elle demande, au contraire, qu'au milieu de ces épreuves intérieures, on apporte une *fidélité constante à éviter tout péché et à suivre les inspirations de la grâce.*

« Demeurez ferme et constant, écrit-elle[1]; ôtez « tout ce que le Sacré-Cœur vous fera connaître « être un obstacle à son amour, et faites gaiement « et de bon cœur ce que vous savez, suivant les « lumières que le Sacré-Cœur vous donne.

« Ne craignez rien, tant que vous serez humblement fidèle au Cœur de notre bon Père et que « vous ne ferez point de faute avec vue. »

4. Le principal moyen d'arriver à cette paix, c'est l'*union habituelle au Cœur de Jésus.*

« Pour satisfaire au Sacré Cœur de Notre-Sei-

1. Avis 25 et 26, p. 405. — Avis 10. — Avis 32.

« gneur Jésus-Christ sur ce sujet, dit la Bienheu-
« reuse [1], vous n'aurez qu'à vous unir à lui en tout
« ce que vous ferez : au commencement pour vous
« servir de dispositions, et à la fin pour satisfac-
« tions. Cet aimable Cœur suppléera à tout ce qui
« pourra manquer de votre part, car il aimera
« Dieu pour vous, et vous l'aimerez en lui
« et par lui. Agissez avec une grande pureté
« d'intention et désir de lui plaire [2], sans res-
« pect humain. Il ne demande pas de vous d'autres
« marques que vous l'aimez, sinon une profonde
« humilité d'esprit, la paix dans votre âme et
« dans votre cœur et le désir de l'aimer, puisque,
« en vérité, il vous aime et ne vous laissera pas
« périr. »

Heureuses les âmes qui goûteront et pratique-
ront ces enseignements [3] de la Bienheureuse ! Au
milieu de leurs peines, elles trouveront la perle
divine de l'amour parfait du Sacré-Cœur, perle si
précieuse, que ce divin Cœur ne la cède ordinaire-
ment qu'au prix des plus grandes croix. Dans le
chapitre suivant, la servante de Dieu nous fera
mieux comprendre encore pourquoi cet amour
ne saurait être acheté trop cher ; nous y verrons
comment, pour l'acquérir, elle dut accepter les
souffrances les plus effrayantes pour la nature

1. Lettre 118, sœur de la Barge, p. 251.
2. Lettre 123, à une ursuline, p. 260.
3. S. Matth., XIII, 46.

CHAPITRE V

COMBIEN LA B. MARGUERITE-MARIE A SOUFFERT

Dans la vision dont la bienheureuse Marguerite-Marie fut favorisée sous le noisetier du jardin, elle apprit combien elle aurait à souffrir, à l'imitation de son divin Maître. Aussi disait-elle, en parlant d'elle-même : « Chétive créature [1], je n'ai « été propre « qu'à souffrir « dans le Sacré « Cœur de notre aimable Sauveur. » En effet [2], la servante de Dieu passa presque toute sa vie au

1. Lett. 88, à la mère Dubuysson.
2. Vie par les contemp, p. 165.

milieu de croix si grandes, si nombreuses et si persistantes, que c'est seulement par un véritable miracle de la grâce qu'elle put se soutenir. Aussi peut-elle être regardée comme la victime, non moins que comme l'apôtre du Sacré-Cœur. Elle avoue que parfois ses peines ressemblaient à celles des âmes du Purgatoire et même à celles des réprouvés. Quoique nous ayons déjà eu souvent l'occasion de parler des souffrances de la Bienheureuse, il est nécessaire de compléter ce qui a été dit précédemment et de montrer comment elle a souffert : 1° De la part de tous ; 2° dans tout son être, et 3° durant toute sa vie.

I

La bienheureuse Marguerite-Marie a souffert de la part de tous.

On peut dire que le ciel, la terre et l'enfer semblèrent s'unir pour faire de la servante de Dieu une copie de Jésus crucifié [1]. Nous connaissons déjà les persécutions qu'elle eut à subir de la part de sa famille.

Au début de sa vie religieuse, elle fut en butte aux plus grandes contradictions, au sujet des grâces extraordinaires dont elle était favorisée. Que de fois n'entendit-elle pas retentir à ses oreilles les noms d'entêtée, d'orgueilleuse, de visionnaire,

1. Vie par elle-même, p. 293. — Vie par les contemp., p. 112.

d'obsédée du démon ! Pendant plusieurs années, années bien longues, dont il est impossible de faire comprendre les angoisses, elle se vit l'objet d'une réprobation presque universelle : ses sœurs, ses supérieures, des prêtres, des religieux, même un prince de l'Église, la condamnaient ; elle n'avait pour elle que Jésus, et encore se cachait-il souvent dans l'obscurité d'une foi sans consolation.

Elle dit de cette époque de sa vie :

« Il semblait que tout conspirait à m'anéantir. « J'étais continuellement interrogée, et le peu de « réponses que l'on tirait de moi, comme par force, « ne laissait pas de servir d'instrument pour aug- « menter mon supplice. Je ne pouvais ni manger, « ni parler, ni dormir. »

Notre-Seigneur laissa même au démon une liberté presque complète pour tourmenter cette innocente victime. Bien extraordinaires, en effet, sont les tentations et les attaques que la servante de Dieu eut à soutenir de la part de l'enfer. Le jour même de sa profession religieuse, au milieu des joies qui inondaient son âme [1], elle entrevit, dans une lumière surnaturelle, les luttes terribles qu'elle aurait avec les démons. C'était un avertissement divin qui lui était donné pour la préparer au combat ; il lui fut renouvelé à diverses reprises.

« Une fois, dit-elle, mon divin Maître m'avertit :

1. Vie par les contemp., p. 39.

« *Que, à la réserve de l'impureté, pour toutes les* « *autres tentations, il me fallait être sur mes gar-* « *des, surtout pour celles d'orgueil, de désespoir et* « *de gourmandise.*

« Cependant mon Souverain m'assura [et c'est « ce qui a fait toute ma force] :

« *Que je ne devais rien craindre, puisqu'il serait* « *comme un fort imprenable au dedans de moi-* « *même, qu'il combattrait pour moi et se rendrait* « *le prix de mes victoires, et qu'il m'environnerait* « *de sa puissance, de peur que je ne succombasse.* « *[Il me fut dit] qu'il me fallait veiller conti-* « *nuellement, surtout pour l'extérieur, et que mon* « *divin Maître se réservait le soin de l'intérieur.* »

« Je ne tardai guère, ensuite, à entendre les « menaces du diable, mon persécuteur[1], qui m'a « beaucoup tourmentée et persécutée [le reste de « ma vie]. Il m'a livré de furieux assauts et mille « fois j'aurais succombé, si je n'avais senti une « puissance extraordinaire qui me soutenait et « combattait pour moi, parmi tout ce que je vais « dire.

« Je souffris donc de rudes combats de la part « du démon qui m'attaquait particulièrement sur « le désespoir, me faisant voir qu'une aussi mé- « chante créature que moi ne devait point préten- « dre de part dans le paradis, puisque je n'en « avais déjà point dans l'amour de mon Dieu,

1. Vie par elle, p. 343, 349.

« duquel je serais privée pour une éternité. D'au-
« tres fois j'étais attaquée de vaine gloire. Cela
« me faisait verser des torrents de larmes.

« En effet[1], raconte Mgr Languet, les ténèbres que Satan répandait alors, par la permission divine, dans l'âme de la servante de Dieu, étaient si épaisses, que la sainte religieuse n'apercevait plus cet amour si ardent dont elle brûlait pour Jésus; elle croyait voir dans tout ce qu'elle faisait autant de fautes, dont l'énormité était grossie à ses yeux par les tentations. Elle prenait pour des péchés, les sentiments involontaires que le démon excitait en elle, et ces suggestions peinaient autant le cœur de la pauvre sœur, que si elle y eût consenti. Il faut avoir passé par cet état pour en bien concevoir la rigueur et l'amertume. »

« D'autres fois, continue la Bienheureuse[2], le dé-
« mon m'attaquait de cette abominable tentation de
« gourmandise, de laquelle j'avais plus d'horreur
« que de la mort. Il me faisait sentir des faims
« effroyables, et puis il me représentait tout ce qui
« est capable de contenter le goût, et cela dans le
« temps de mes exercices spirituels; ce qui m'était
« un tourment étrange. Et cette faim me durait
« jusqu'à ce que j'entrasse au réfectoire pour
« prendre ma réfection; [alors] je m'en sentais
« d'abord[3] un si grand dégoût, qu'il me fallait faire

1. Vie par Mgr Languet. Liv. 3 LXII.
2. Vie par elle, 352. – Vie par les contemp., p. 133.
3. Aussitôt.

« une grande violence pour prendre quelque peu « de nourriture. Et, d'abord que j'étais sortie de « table, ma faim recommençait, plus violente « qu'auparavant.

« Ma supérieure, à qui je ne cachais rien de ce « qui se passait en moi, pour la grande crainte que « j'ai toujours eue d'être trompée, m'avait ordonné « de lui aller demander à manger, lorsque je me « sentirais le plus pressée de la faim : ce que je « faisais avec des violences extrêmes, par la grande « confusion que je sentais. Et, au lieu de m'envoyer « manger, elle me mortifiait et m'humiliait forte- « ment là-dessus, en me disant que je garderais ma « faim pour la contenter lorsque les autres iraient « au réfectoire. Après, je demeurais en paix dans « ma souffrance. »

« Mon persécuteur ne cessait donc de m'attaquer « de toutes parts[1], à la réserve de l'impureté, dont « mon divin Maître lui avait défendu de me tenter, « quoiqu'une fois le diable me fit souffrir des pei- « nes épouvantables [sur ce sujet], pendant plu- « sieurs heures de suite. »

« Une fois[2], mon persécuteur s'étant présenté à « moi en forme d'un Maure épouvantable, les yeux « étincelants comme deux charbons et me grinçant « les dents contre, il me dit : « Maudite que tu es,

1. Vie par elle, p. 372. — Comme nous le dirons ailleurs, elle eut à soutenir ces trois luttes, un jour que sa supérieure lui avait ordonné d'aller tenir la place de Louis XIV devant le Saint-Sacrement.

2. Vie par elle, p. 335. — Vie par les contemp., p. 107.

« je t'attraperai, et, si je peux une fois te tenir en « ma puissance, je te ferai bien sentir ce que je « sais faire ; je te nuirai partout. » Quoiqu'il me « fit plusieurs autres menaces, je n'appréhendais « pourtant rien, tant je me sentais fortifiée au « dedans de moi-même ! »

Non content de chercher à troubler l'âme de la servante de Dieu par des tentations intérieures, le démon essaya même contre elle des attaques extérieures.

« On me mit à l'infirmerie [pour aider la sœur « infirmière][1], continue notre Bienheureuse. Dieu « seul peut connaître ce que j'y ai eu à « souffrir, tant de la part de mon naturel « prompt et sensible, que de celle des créa- « tures et du démon. Celui-ci me faisait sou- « vent tomber et me faisait rompre tout ce « que je tenais entre les mains ; et puis, se « moquant de moi et me riant quelquefois au « nez : « Oh ! la lourde ! [me disait-il ;] tu ne « feras jamais rien qui vaille. » Ce qui jetait mon « esprit dans une tristesse et un abattement si « grands, que je ne savais que faire ; car, souvent, « il m'ôtait le pouvoir de le dire à notre Mère, parce « que l'obéissance abattait et dissipait toutes ses « forces.

« Une fois, il me poussa du haut d'un escalier ; « mais, je sentis [l'ange], mon fidèle gardien, qui

1. Vie par elle, p. 335.

« me soutint ; car, j'avais le bonheur de jouir sou-
« vent de sa présence. »

Un jour que plusieurs sœurs étaient auprès du feu[1], pendant la récréation, le démon, voulant nuire à la servante de Dieu et la faire tomber, ôta, à trois reprises, l'escabeau sur lequel elle était assise. Une des religieuses, voyant que le siége se retirait tout seul, dit à la sœur Marguerite : « Il faut que le démon s'en mêle. » Celle-ci se contenta de sourire et de reprendre son siége.

Notre-Seigneur lui-même se plaisait à ajouter aux contradictions des hommes et aux tentations des démons, d'innombrables peines intérieures[2], spécialement pendant l'Heure Sainte du jeudi soir, durant le temps du carnaval, et surtout dans la nuit du Jeudi au Vendredi Saint. Il ménageait ordinairement ces épreuves à sa servante, quand il voulait sanctifier certaines âmes livrées à la tiédeur, sauver de grands pécheurs, hâter la délivrance de quelques âmes du purgatoire, et surtout faire progresser la dévotion à son divin Cœur. La Bienheureuse fut vraiment la victime de Dieu, pour l'extension du règne du Sacré-Cœur.

« Dans toute ma vie, dit-elle, j'avoue que je
« n'ai reçu aucune grâce particulière qu'elle n'ait
« été précédée de tourments ; et, après l'avoir

1. Vie de la Bienheureuse par les contemp., p. 265.
2. Vie par elle-même, p. 368. — Vie par les contemp., p. 44, 271.

« reçue, je me sentais jetée et abîmée dans un « purgatoire d'humiliations et de confusions, où « je souffrais plus que je ne puis l'exprimer. »

« Dans le moment que je vous parle, écrivait-« elle au P. Croiset, le 17 janvier 1690 ; je suis « réduite dans un état si souffrant, que je ne me « connais pas moi-même, car tout l'être spirituel « et l'être corporel sont plongés dans la souffrance, « en telle sorte qu'il ne faut pas vous tromper en « vous faisant croire que je prie pour vous. Je ne « me sens de puissance que pour souffrir sans « appui, sans compassion, ni consolation du ciel « ou de la terre, et sans désirer d'en recevoir que « ce qu'il plaira à mon Souverain sacrificateur, « devant lequel je suis une victime gémissante et « immolée à la divine justice. Je ne peux donc « rien à présent que souffrir en silence : Voilà « toutes mes prières. »

II

La bienheureuse Marguerite-Marie a souffert de toutes manières et dans tout son être.

« Pour dire un mot des grâces dont la bonté de « mon Souverain m'a gratifiée, écrit-elle[1], je ne « peux l'exprimer qu'en disant que, par la miséri-« corde de mon divin Maître, je fus, en toutes « manières, riche de croix, de souffrances et d'hu-

1. Lettre 69. — Vie par elle-même, p. 343. — Lettre 1. p. 1.

« miliations. Il me semble pouvoir dire qu'il n'y « eut aucune partie de mon être, qui n'eût sa « souffrance particulière. »

« Pour ce qui est de moi, hélas ! écrivait-elle à « la mère de Saumaise [1], que vous en pourrais-je « dire ? Je vous avoue que l'amoureuse bonté du « Seigneur me gratifie de tant de croix compo- « sées de toutes manières, que l'état où je me vois « comme accablée et anéantie, me rend impuis- « sante à tout bien. Je suis toute souffrance et « toute peine ; je ne me connais plus moi-même. « Le Seigneur me tient dans un épuisement de « forces, qui me donne une extrême peine à trai- « ner cette misérable chair de péché et à me sup- « porter. Je suis souvent réduite à des peines si « grandes, et sans trouver aucun secours, que je « me vois quelquefois sur le point d'y succomber ; « et, sans le secours du divin Cœur de Jésus, je « l'aurais déjà fait mille fois. Il me semble, [en « toute vérité], n'être qu'une croix au corps et à « l'esprit [2] ; tout souffre en moi. »

En effet, que n'eut-elle pas à endurer dans son corps ? On aurait pu lui appliquer ce que le prophète Isaïe dit du Sauveur [3] : « De la plante des pieds au sommet de la tête, tout dans sa personne, n'est que souffrance. » Elle aurait pu ajouter avec

1. Lettres 32, 39, 46, 75 et 87.
2. Lettre 1, p. 1. à la mère de Saumaise, etc.
3. Isaïe, I 6.

saint Paul : « Je porte dans mon corps les stigmates du Seigneur Jésus[1]. »

Une soif brûlante qu'elle éprouvait presque continuellement, lui rappelait le *Sitio* du Calvaire. Ses pieds et ses mains furent déchirés, ses os comme disloqués par toutes sortes de maladies.

Des coups violents qu'elle reçut, lui formèrent une couronne de douleur autour de la tête. Le plus rude de tous lui arriva dans la circonstance suivante : « Un jour qu'elle puisait de l'eau au puits de la maison, raconte Mgr Languet[2], le seau tout plein lui échappa des mains, et, retombant avec toute la rapidité que lui donnait sa pesanteur, fit tourner avec violence une longue manivelle de fer qui servait à tirer l'eau. Cette machine atteignit rudement la sœur Marguerite à la tête, la jeta par terre, et lui fit sauter quelques dents avec tant de violence, qu'un morceau de la gencive, de la grosseur de la moitié du doigt, fut arraché à demi, et sortait avec le sang par la bouche. La Sœur se releva sans s'étonner et sans se plaindre. Elle pria seulement quelques pensionnaires, témoins de cet accident, d'achever de couper ce morceau de chair, et leur présenta ses ciseaux à cet effet. Ces enfants effrayées, et de l'accident, et encore plus de l'opération qu'elle leur proposait, s'enfuirent. La Sœur crut pouvoir

1. Gal. VI, 17.
2. Vie de la vén. Marguerite-Marie par Mgr Languet, liv. 2 XXXVII.

faire elle-même cette opération ; elle coupa, comme elle put, et fort tranquillement, ce morceau de la gencive avec ses ciseaux. Un accident si étrange, augmenté par une opération si mal faite, ne pouvait que lui causer de grandes souffrances. »

En effet, ce coup violent ne fit qu'augmenter les douleurs excessives et fréquentes que la servante de Dieu ressentait depuis longtemps à la tête, et qui lui rappelaient la couronne d'épines de Notre-Seigneur, comme ce divin Maître le lui avait annoncé. Allant un jour, à la sainte communion, elle avait vu la sainte Hostie aussi resplendissante que le soleil, en sorte qu'elle ne pouvait presque en soutenir l'éclat. Au milieu, elle avait contemplé Jésus qui, tenant une couronne d'épines à la main, la lui avait posée sur la tête, en lui disant :

« *Ma fille, reçois cette couronne, en signe de celle qui te sera bientôt donnée par conformité avec moi.* »

Elle n'avait pas compris alors ce que signifiaient ces paroles, mais elle le reconnut quand elle reçut à la tête les coups dont nous venons de parler.

Une autre douleur était encore plus chère à la servante de Dieu ; « elle ressentait au côté gauche, comme une blessure qui, tout en la faisant vivement souffrir, lui causait des joies ineffables, en lui rappelant la plaie du Cœur sacré de Jésus. »

« Pendant l'oraison, disait-elle [1], je sens mon « cœur embrasé d'une flamme secrète et intérieure, « qui abîme en soi toutes mes douleurs. Il ne m'en « reste qu'une plaie que je sens un peu au-dessous « du cœur, et qui m'est mille fois délicieuse. Le « feu qui me consume me rend comme si je n'avais « plus de pouvoir sur mon cœur, et, s'étendant « quelquefois par toute ma poitrine, jusque sur « mon visage, m'enivre d'une telle douceur, que « je ne sais où je suis, ni ce que je fais, surtout « lorsque je communie fréquemment. »

« Mes maladies sont si fréquentes, disait-elle « encore [2], et mes infirmités si continuelles, qu'elles « ne me laissent pas quatre jours de suite sans que « je sois malade. Je suis toujours infirme et lan- « guissante. »

Trois fois [3] : en 1685, 1687 et 1688, elle eut à l'un des doigts de la main un panaris des plus douloureux, que Notre-Seigneur lui envoya pour le soulagement d'une religieuse décédée et comme expiation des plaisirs du carnaval.

« Les Contemporaines nous disent, au sujet du premier [4], que, pendant plusieurs semaines, elle supporta son mal en silence, et qu'elle n'en aurait rien dit, si une pensionnaire ne se fût aperçue que leur maîtresse, tourmentée par la douleur, se

1. Vie par elle même, p. 349, 363, — Lett. 69, mère Greyfié.
2. Vie par les contemp. 63.
3. Contemp., p. 199.
4. Contemp., p. 260.

levait toutes les nuits. Informée de ce qui se passait, la supérieure demanda à la vénérable sœur pourquoi elle ne l'avait pas avertie : « C'est si peu « de chose, ma chère Mère, lui répondit-elle, que « cela ne méritait pas d'en parler. »

Le mal était cependant si grave, que le médecin ordinaire de la maison ne voulut pas se charger de le soigner, et qu'il fit appeler un chirurgien. Celui-ci dut fendre le doigt jusqu'à l'os. Durant l'opération, cette admirable patiente ne dit pas une seule parole de plainte, et ne fit pas le moindre mouvement. Elle montra le même courage les jours suivants, chaque fois qu'il fallut panser la plaie ; c'est ce qui faisait dire agréablement au chirurgien : « Il faut avouer qu'il fait bon être sainte. » Le seul cri que ces cruelles tortures arrachaient à la malade, était celui-ci : « Le Seigneur soit béni ! »

Non seulement la Bienheureuse ne se plaignait pas, mais elle ne pouvait souffrir qu'on lui manifestât de la compassion. En ayant reçu quelques témoignages, elle écrivait[1] : « L'on m'a ouvert, ces « jours passés, le doigt avec un rasoir; il me l'a « fallu fendre jusqu'à l'os, et il n'est pas encore « guéri tout à fait. Je crois que c'est en punition « de mes péchés, que je ne saurais avoir la moin- « dre croix qu'on ne la publie, et que le plus sou- « vent Dieu n'en soit offensé. Mais croiriez-vous

1. Lett. 28, p. 57. — Lett. 57 à son frère prêtre. — Lett. 69, p. 120.

« que la nature se contente tellement, quand elle « se voit flattée et compatie, que cela m'empêche « de pouvoir compter pour une souffrance mon « mal de doigt, parce qu'on me dit sans cesse que « je souffre beaucoup. Il me semble qu'on doit me « le dire pour se moquer de moi, de me voir si sen- « sible à une si légère douleur. Elle n'a pas laissé « de donner lieu à l'expérience que j'ai faite : « combien il est agréable à la nature d'avoir de « tels soulagements. »

Une telle patience fut récompensée par une guérison miraculeuse. Le 6 juin 1688, elle écrivait à la mère de Saumaise : « Je dois à l'intercession du « Révérend Père de la Colombière la guérison d'un « doigt, où j'avais le même mal que l'année passée « et qu'on m'ouvrit, en plusieurs endroits, avec un « rasoir. »

Quelque grandes qu'aient été les souffrances corporelles de la servante de Dieu, elles ne peuvent cependant êtres comparées à celles de son âme.

Elle fut admise à participer aux immenses douleurs intérieures du Cœur de Jésus. Avec ce divin Maitre, elle pouvait parfois dire : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » ; « Mon Dieu, pourquoi m'abandonnez-vous? » Avec lui, elle ressentit souvent, en face du calice de la souffrance, un ennui mortel et des répugnances excessives : *cœpit pavere et tædere*; et, comme lui, elle fut appelée à porter le poids de la Sainteté de Dieu.

Ce martyre intérieur lui avait été annoncé :

« Voici ce que Notre-Seigneur me déclara un « jour, raconte-t-elle[1] :

« 1° *Qu'Il ne voulait point diminuer ma sensibilité,* « *ni mes grandes répugnances, tant pour honorer* « *celles qu'Il avait bien voulu ressentir au Jardin* « *des Oliviers, que pour me fournir des matières de* « *victoires et d'humiliations. Mais, hélas! je n'ai* « *pas été fidèle et je suis tombée souvent* :

« 2° *Qu'Il voulait que je fusse dans un continuel* « *acte de sacrifice, et Il me dit que, pour cela, Il* « *augmenterait mes sensibilités et mes répugnances,* « *en telle sorte que je ne ferais rien qu'avec peine* « *et violence, pour me donner matière de victoire,* « *même dans les choses les plus minces et indiffé-* « *rentes;*

« 3° *Il ajouta de plus, que je ne goûterais plus* « *aucune douceur que dans les amertumes du Cal-* « *vaire, et qu'Il me ferait trouver un martyre de* « *souffrance dans tout ce qui pouvait composer* « *la joie, le plaisir et la félicité temporelle des* « *autres.* »

Tout s'accomplit comme Notre-Seigneur l'avait annoncé à sa servante ; toutes les satisfactions naturelles les plus légitimes devinrent pour elle de vrais supplices. Par la permission divine, elle éprouva presque constamment, pour la souffrance et pour le travail, des répugnances naturellement

1 Vie par elle, p. 337, 353. — Vie par les contemp,, p. 163.

insurmontables. Son âme fut torturée par des angoisses inexprimables et presque continuelles, et souvent le Seigneur permit qu'elle fût comme écrasée sous le poids de ce qu'elle nomme: « La Sainteté de justice de Dieu. »

« Je puis assurer, écrit cette sainte victime[1], que « mon divin Maître m'a toujours fait éprouver « cela depuis, d'une manière très sensible, puisque « tout ce qui peut se nommer plaisir me devint « un supplice. Car, même dans ces petites récréa- « tions que l'on donne quelquefois, je souffrais « plus que si j'avais été dans l'ardeur de la plus « violente fièvre : ce qui me faisait dire : O mon « souverain Bien ! que ce plaisir m'est cher vendu ! « Le réfectoire, le lit me faisaient tant de peine, « que la seule approche me faisait gémir et verser « des larmes.

« Parmi mes souffrances continuelles, je sentais « des répugnances effroyables de la partie infé- « rieure[2], mon souverain Maître me prenant par « tout ce qui était le plus opposé à mon naturel et « le plus contraire à mes inclinations, à rebours « desquelles il voulait toujours que je marchasse « sans cesse. Cela me rendait mes croix si pe- « santes et si douloureuses, que j'aurais succombé « mille fois, si l'adorable Cœur de mon Jésus ne « m'eût fortifiée et assistée en tous mes besoins. »

« De plus, ce souverain Maître, me voulant dans

1. Vie par elle, p. 353.
2. Vie par elle, p. 336, 346, 349. — Vie par les contemp., p. 163.

« un continuel acte de sacrifice[1], m'en fournis-
« sait lui-même les moyens par les occupations où
« il me mettait. Parmi toutes mes peines, l'on me
« conduisait toujours par ce qui était le plus
« opposé à la nature immortifiée et le plus con-
« traire à mes inclinations. Les emplois où j'étais,
« fournissant de continuelles occupations à mon
« corps et à mon esprit, me causaient un tourment
« insupportable; d'autant que, nonobstant mes
« peines, mon divin Maître voulait que je fisse
« tout comme les autres. Il ne me permettait pas
« d'omettre la moindre occupation, ni de me faire
« dispenser de rien, non plus que de tous les
« autres devoirs et observances de mes règles,
« dans lesquels je sentais que la force de sa sou-
« veraine puissance me traînait comme une cri-
« minelle dans le lieu d'un nouveau supplice. Car
« j'en trouvais en tout lieu; et je me trouvais
« tellement engloutie et absorbée dans ma souf-
« france, que je ne me sentais plus d'esprit ni de
« vie que pour voir et sentir ce qui se passait de
« douloureux à mon égard. J'étais quelquefois
« accablée de tant de douleurs, qu'il me semblait
« qu'en commençant un exercice, je n'y pourrais
« pas subsister jusqu'au bout; et puis, de celui-ci
« j'en recommençais un autre avec les mêmes
« peines, disant : O mon Dieu, faites-moi la grâce
« de pouvoir aller jusqu'à la fin.

1. Vie par elle, p. 341, 349.

« Mais tout cela ne me causait pas le moindre « mouvement d'inquiétude ni de chagrin[1]. Je re- « gardais avec plaisir que chaque action m'était « un nouveau supplice, par les répugnances que « mon Souverain me faisait la grâce d'y ressentir ; « ce qui donnait un tel contentement à cet Esprit « maître du mien, qu'il m'obligeait souvent à dire, « malgré toutes les oppositions naturelles : qu'il « fait bon marcher, par la force de son amour, en « un sens contraire à nos inclinations, sans autre « plaisir, ni contentement que celui de n'en avoir « point. »

« [Je ne parle pas] de toutes les humiliations et « contradictions extérieures[2], bien qu'elles fussent « toujours continuelles, et qu'elles s'augmentas- « sent plutôt que de diminuer. Cependant tout ce « que je pouvais souffrir au dehors, tout cela ne « me semblait qu'un rafraîchissement auprès de « mes peines intérieures, des combats, des dou- « leurs, des dérélictions, des délaissements, pres- « sures de cœur, que je souffrais au dedans de « moi-même, et qui réduisaient quelquefois mon « âme comme à l'agonie et à la dernière extrémité. « En outre, [combien] mon esprit souffrait de voir « offenser Dieu! Rien ne me faisait plus souffrir que « la [vue] de la Sainteté de justice de mon Dieu[3] ! »

1. Vie par elle, p. 349. — Lett. 10, mère de Saumaise, p. 18.

2. Vie par elle, p. 300, 367. — Lettres 8 et 48.

3. Voir vol. 1, du règne, liv. 1, ch. VI : ce qu'il faut entendre par la Sainteté de justice, p. 127.

« Je ne me souviens pas d'avoir passé une année « semblable, pour le regard de la souffrance, écri- « voit-elle, en 1688, à la mère de Saumaise[1] ; car « il me semblait que tout servait d'instrument à la « divine justice pour me tourmenter[2]. La Sainteté « de justice de mon Dieu était un tourment tou- « jours, qui n'avait point de remèdes que des croix, « des humiliations, des douleurs, des peines de « toutes parts. J'avoue que je n'aurais pu soutenir « longtemps ces croix intérieures et que j'aurais « succombé mille fois sous leur poids, si la même « main qui m'affligeait ne s'était rendue ma force, « et si la bonté de mon Dieu ne m'avait soutenue « et fortifiée extraordinairement. Je souffrais une « peine à peu près comme celle des âmes du Pur- « gatoire, ne trouvant de repos ni jour ni nuit. Je « ne saurais m'exprimer là-dessus, ne pouvant « dire ce que je sentais en moi, sinon en disant « que j'étais comme une personne à l'agonie, que « l'on traînerait avec des cordes, pour la rendre « présente aux lieux de ses devoirs, qui sont nos « exercices. Je ne sentais en moi ni esprit, ni « volonté, ni imagination, ni mémoire ; tout s'était « éloigné de moi, qui n'avais plus aucune vigueur ; « et toutes mes peines s'imprimaient si vivement « en moi, qu'elles me pénétraient jusqu'à la moelle « des os. En un mot, tout souffrait en moi.

1. Lett. 82, mère de Saumaise. p. 161. — Lett. 20, p. 38. — Vie par les contemp., p. 271.

2. Voir tome 1 du Règne, liv. 1, ch. VI, 11, p. 127.

« Mais, comme il me serait difficile de dire « toute la suite de cette disposition, ni tout ce qui « s'y est passé, je dirai seulement qu'elle me fut « représentée comme une petite réverbération de « ce que Notre-Seigneur souffrit au jardin des « Olives. Plusieurs fois [aussi], il me fut repré- « senté de saintes âmes du Purgatoire, pour les- « quelles j'étais gratifiée de cette souffrance. »

III

La Bienheureuse a souffert pendant toute sa vie.

« Il a plu au Seigneur de me tenir dans un état « de souffrances continuelles, raconte-t-elle[1]. Ma « vie s'est toute passée parmi les souffrances, qui « sont les exercices du pur amour. Elles m'ac- « compagnaient partout, tant intérieurement « qu'extérieurement. Mon Souverain, par sa misé- « ricorde, a toujours pris grand soin de me fournir « abondamment de ces sortes de mets ; [ils sont] « si délicieux à son goût, que jamais il ne disait : « C'est assez. Je n'ai pas été un moment sans « souffrir. Ma vie a été une espèce de martyre « continuel. L'adorable Cœur de Jésus a mesuré « mes moments par l'horloge de ses souffrances, « pour en faire sonner toutes les heures avec les

1. Lettres 39, 95. — Vie par elle, p. 323. — Lettre 56, mère de Saumaise, Dijon, p. 109. — Vie par elle, p. 367. — Rév. P. Croiset, lett. 100, 2e édit., p. 246.

« roues de ses douleurs. Il m'a toujours tenue « comme toute noyée dans une mer d'amertume, « par conformité à celle où la divine justice l'a « toujours tenu pour les intérêts de son divin « Père, si bien que les mouvements de joie que « l'établissement du règne de ce Sacré-Cœur « donnait quelquefois à mon cœur, passaient « comme un éclair, et je retombais d'abord [1] dans « ces amères amertumes, où je trouvais [pourtant] « une paix inaltérable. »

L'enfance et l'adolescence de la servante de Dieu se passèrent au milieu des plus grandes épreuves.

« A l'âge d'environ huit ans et demi [2], écrit-elle, « on me mit dans une maison religieuse ; mais je « tombai dans un état de maladie si pitoyable, « que je fus environ quatre ans sans pouvoir « marcher. Les os me perçaient la peau de tous « côtés. Et on ne put jamais trouver aucun re- « mède à mes maux que de me vouer à la Sainte « Vierge.

« Sitôt que je commençai à respirer l'air de la « santé, je ne pensai plus qu'à chercher du plaisir « dans la jouissance de ma liberté. Mais, ô mon « Dieu ! je ne pensais pas alors, (ce que vous « m'avez fait connaître et expérimenter depuis,) « que, votre Sacré Cœur, m'ayant enfantée sur le

1. De suite.

2. Vie par elle, p. 291. — Vie par les contemp., p. 10.

« Calvaire, avec tant de douleur, la vie que vous « m'y aviez donnée ne pouvait s'entretenir que « par l'aliment de la croix. [En effet], ma mère « s'étant dépouillée de son autorité dans sa maison, « pour la remettre à quelques autres personnes, « celles-ci s'en prévalurent de telle manière que, « jamais, elle ni moi ne fûmes en si grande capti- « vité.

« Parmi toutes ces peines et tous ces combats et « beaucoup d'autres souffrances[1], sans autre con- « solation que de mon Seigneur Jésus-Christ, le « désir de la vie religieuse se ranima si ardemment « dans mon cœur, que je me résolus de l'être à « quelque prix que ce fût. Mais, hélas ! cela ne se « put encore accomplir de plus de quatre à cinq « ans après, pendant lequel temps mes peines et « mes combats redoublèrent de toutes parts. »

Si l'entrée dans la vie religieuse fit cesser, pour la servante de Dieu, les épreuves du foyer domestique[2], elle lui procura de nouvelles croix. En se dirigeant vers Paray, Marguerite-Marie s'acheminait vers son calvaire, dont l'ascension devait durer dix-neuf ans. Après les premières joies du début, la voie douloureuse commença.

« Nous avons tout lieu de croire, disent les Contemporaines[3], que Notre-Seigneur fit connaître

1. Vie par elle, p, 301.
2. Vol. I p. 397. Déposition de sœur Jeanne Coulier.
3. Vie par les contemp., p. 27, 39.

à sa servante, dès le temps du noviciat, qu'il la destinait à la souffrance perpétuelle. »

« Après avoir vidé mon cœur et mis mon âme à « nu, écrit-elle, mon divin Maître y alluma un si « grand désir de l'aimer et de souffrir, que je n'avais « aucun repos. [Un jour,] il me dit :

« *Qu'aimer et souffrir à l'aveugle soit ta devise.* »

« [Je fus, dès lors], tout occupée à penser com- « ment je pourrais faire pour l'aimer en me cru- « cifiant. »

« Après avoir été revêtue de notre saint habit[1], « les caresses du saint amour étaient si excessives, « qu'elles me mettaient souvent hors de moi-même « et me rendaient incapable de pouvoir agir. De « quoi l'on me reprit, en me faisant entendre que « cela n'était pas l'esprit des filles de Sainte-Marie, « qui ne voulait rien d'extraordinaire, et que si je « ne me retirais de tout cela, on ne me recevrait « pas. Cela me mit dans une grande désolation. »

Une intervention miraculeuse du Sauveur dissipa les craintes de la mère de Saumaise, et fit admettre Marguerite-Marie à la profession religieuse ; mais ce fut pour en faire une copie vivante de la victime du Calvaire. Une des supérieures de la servante de Dieu en eut un pressentiment surnaturel :

« Je crois, lui dit-elle[2], que la faveur de la croix ne vous manquera pas, jusqu'à ce qu'elle vous ait

1. Vie par elle, p. 314.
2. Vie par les contemp., p. 284.

portée et posée dans le Cœur du Sauveur pour toute la sainte éternité. Ainsi, mon enfant, demeurez en paix. »

C'est, en effet, ce qui arriva.

« Depuis que j'ai le bonheur d'être l'épouse d'un « Dieu Crucifié[1], écrivait plus tard la servante de « Dieu, je ne me souviens pas d'avoir été sans cette « aimable livrée de la croix, en commençant par « le jour de ma profession, que j'en eus une très « sensible à la nature ; mais j'avoue que je ne peux « me lasser d'admirer la bonté de mon Dieu.

« Ma vie religieuse s'est passée parmi les souf- « frances du corps et de l'esprit, parmi les perse- « cutions et les contradictions, et parmi les ten- « tations. Parmi tout ce que je viens de dire, on « ne laissait pas de me donner de l'occupation et « du travail extérieur, autant que j'en pouvais « porter. Et ce qui ne m'était pas une petite peine « dans celles que je souffrais, c'était de croire que « j'étais en horreur à toutes les créatures, et qu'el- « les avaient grand'peine à me supporter, en ayant « beaucoup à me souffrir moi-même. Tout cela « me donnait une continuelle peine en conversant « avec le prochain, et je n'avais d'autre recours ni « remède que l'amour à mon abjection, où je me « tenais abîmée avec grand sujet. »

« A votre tour[2], disait-elle au P. Croiset, bénis-

1. Vie par elle-même, p. 349.
2. Mars 1690.

« sez notre souverain Maître, de ce qu'il m'a gra-
« tifiée si amoureusement et si libéralement de sa
« précieuse croix, ne me laissant pas un moment
« sans souffrir. Ah ! qu'aurais-je fait, sans cela,
« dans cette vallée de corruption ? »

« Cette amante du Calvaire, disent les Contemporaines, eut donc pour exercices continuels d'aimer et de souffrir [1]. Elle y était tellement accoutumée, que, bien qu'elle ne fût pas, pour l'ordinaire, huit jours sans être malade, elle se conduisait comme si elle eût été en parfaite santé, suivant aussi exactement que possible les mouvements de la communauté, portant, on peut le dire, ses maux du matin au soir. »

« En faisant passer sa servante par tant de peines, écrit Mgr Languet [2], Dieu voulait en faire un miracle de souffrance et de patience. En effet, de tous les prodiges racontés dans la vie de la vénérable Sœur, les plus merveilleux ne sont pas les apparitions et les extases. Une constance héroïque, capable de souffrir toujours, sans se plaindre, sans même chercher de soulagement au milieu des plus extrêmes douleurs ; avec cela un désir insatiable de croix et de mortifications, un esprit qui ne se recherche en rien et se contredit lui-même en tout et toujours, un esprit assez humble pour désirer de bonne foi et pour souffrir avec joie l'oubli et le

1. Vie par les contemps., p. 271, 764.
2. Vie de la Vén. Marg.-Marie, par Mgr Languet, Liv. 2, xxxviii.

mépris, tout cela doit paraître un miracle si grand, que les autres ne peuvent plus être regardés que comme la récompense d'une vie si parfaite et si divine. »

Après avoir lu cet exposé des leçons et des exemples de la bienheureuse Marguerite-Marie sur l'amour de la croix, beaucoup d'âmes, désireuses de s'attacher au service du Sacré-Cœur, seront obligées de reconnaître combien elles se sont trompées jusqu'à présent, en regardant la dévotion au Sacré-Cœur comme une dévotion douce et agréable, destinée à faire disparaître les aspérités de la voie du ciel. Tel n'est pas le chemin que la Bienheureuse ouvre devant nous et qu'elle suivit elle-même. Elle nous présente cette dévotion comme une dévotion forte et austère, qui demande des vertus difficiles, afin de rendre aux fidèles des derniers temps la vigueur chrétienne des premiers âges de l'Église. La servante de Dieu, loin de chercher à gagner les âmes au Cœur de Jésus par les attraits des joies spirituelles, s'efforce de faire comprendre « *que les croix sont les vrais trésors des amis de Jésus-Christ.* » Importante leçon, dont l'ignorance est la cause de tant de plaintes, souvent de murmures, au moins d'un étonnement profond, à la vue de la vertu éprouvée? Que de chrétiens sont dans la funeste illusion de croire que les bénédictions sensibles, telles que la santé, les succès dans les entreprises, la prospérité dans

les affaires temporelles, forment l'apanage ordinaire de la pratique fidèle de la religion, et que les grandes épreuves n'atteignent qu'exceptionnellement les vrais chrétiens. Telle n'est pas la doctrine que la Bienheureuse nous enseigne.

Cependant, si la servante de Dieu parle souvent de croix à ceux qui veulent être les vrais disciples du Cœur de Jésus, elle ne cesse de redire que ce divin Cœur leur promet la force de son amour, pour les aider à marcher avec allégresse dans la voie du sacrifice. De plus, elle assure que ce Cœur miséricordieux, en attendant la possession parfaite de cet amour parmi les joies du Paradis, « *consolera ses serviteurs dans leurs peines* », non pas en faisant disparaître complètement ces peines, mais en adoucissant l'amertume de l'épreuve, et même en donnant de temps en temps à ses amis, quoique d'une façon transitoire, quelques-unes de ces joies intérieures qui leur feront dire avec saint Paul [1] : « Je surabonde de bonheur au milieu de la tribulation. »

« C'est ce qui arriva fréquemment à la Bienheureuse ; en effet, disent les Contemporaines, après que Dieu l'avait tenue un peu de temps dans le purgatoire de la souffrance, il se montrait de nouveau à elle avec des consolations inexprimables ; ce qui produisait en elle un amour dévorant, dont à peine

1. Cor. VII, 4.

pouvait-elle soutenir les vives ardeurs et qui la rendait insatiable de croix. »

« C'est ainsi, ajoute Mgr Languet [1], que les grâces reçues par la vénérable Sœur étaient toutes marquées de ces deux caractères : elles étaient la récompense de souffrances supportées avec amour et une préparation à des souffrances nouvelles. Telle est l'économie de notre salut et de notre perfection ; tout a été mérité par la Croix du Sauveur, et toutes les grâces qui nous viennent de cette Croix nous portent à nous unir plus étroitement à la Croix. »

1. Vie par Mgr. Languet, liv. 7, XCIII.

LÉON XIII
CONSACRE LE MONDE AU SACRÉ-CŒUR

Vitrail de H. Chabin, peintre-verrier,
3, boulevard du Montparnasse, Paris.

TROISIÈME PARTIE

L'AMOUR DU SACRÉ-CŒUR TRIOMPHE

DANS LA DOUCEUR ET DANS L'HUMILITÉ

LA DOUCEUR

Considérations générales sur la douceur et sur l'humilité de cœur. — Pourquoi Notre-Seigneur recommande-t-il spécialement ces deux vertus ? — Pourquoi sont-elles appelées *vertus de cœur* ?

Dans la seconde partie, nous avons vu comment « l'amour du Sacré-Cœur règne dans la souffrance. » La bienheureuse Marguerite-Marie va nous montrer comment « *cet amour* [*progresse*] *et triomphe* [*dans la douceur*] *et dans l'humilité* » : deux vertus que Notre-Seigneur propose spécialement à notre imitation : *Apprenez de moi, nous dit-il, que je suis doux et humble de Cœur*[1]. *Discite a me quia mitis sum et humilis Corde.*

On peut se poser ici deux questions : Pourquoi notre divin Sauveur qui a pratiqué toutes les vertus, ne parle-t-il que de sa douceur et de son humi-

1. S. Matth., xi, 29.

lité, et pourquoi présente-t-il ces deux vertus comme venant de son Cœur?

Il parle de vertus *de cœur* pour nous apprendre que la loi nouvelle étant une loi d'amour, toutes les vertus doivent venir du cœur. S'il ne mentionne que sa douceur et son humilité, c'est que ce sont deux vertus qu'on peut regarder comme universelles, dans ce sens qu'elles doivent accompagner les actes de toutes les autres vertus.

Les meuniers, dit saint François de Sales, en parlant de la douceur, après avoir broyé le froment sous la meule de leur moulin, le passent dans un crible ou tamis très fin, afin de séparer de la grosse farine ce qu'ils appellent la fleur de la farine. Ainsi Notre-Seigneur veut-il que nous fassions passer par le tamis de notre cœur le froment de notre charité, afin d'en séparer tout alliage et tout mélange ; en sorte qu'il ne reste plus que la fleur de la charité appelée *douceur de cœur*.

La douceur de cœur n'est donc rien autre chose que la charité pure, dans toute sa délicatesse et dans tout son éclat ; c'est, si l'on peut parler ainsi, la fine fleur de la charité.

Quand Notre-Seigneur nous dit : *Apprenez de moi* que je suis doux de Cœur, cela signifie donc : Apprenez à avoir un cœur semblable au mien, plein d'amour pour Dieu et pour sa volonté sainte, un cœur bon et charitable envers le prochain, un cœur pacifique envers vous-même.

L'*humilité de cœur* est la compagne inséparable

de la douceur. L'âme parfaitement douce est nécessairement humble, car tout sentiment de hauteur blesse ceux qui en sont l'objet. Aussi s'abaisse-t-elle non seulement devant Dieu, mais devant toute créature pour l'amour de Dieu. Et, ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'elle se plaît dans ces abaissements. Elle aime à se reconnaître et à être regardée comme rien. Son cœur se délecte dans la dernière place, en disant : C'est la mienne ; comme le pauvre préfère la chaumière qui l'a vu naître au palais doré du riche. C'est pour cela que cette vertu se nomme humilité de cœur.

Formée à l'école du Cœur de Jésus, la bienheureuse Marguerite-Marie parle souvent de ces deux vertus, et elle nous en montre le divin modèle dans le Tabernacle.

« Vous regarderez, dit-elle[1], Notre-Seigneur, au « Très Saint Sacrement, comme votre bon Maître « qui vous crie incessamment :

« *Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur,* « *comme moi. Mon Cœur sacré ne vous avouera pas* « *pour ses disciples, tant que vous ne vous conformerez pas à lui par la pratique de ses saintes* « *maximes.* »

« O mortels qui désirez connaître[2]
« Le chemin qui mène au vrai bonheur,
« Comme dit cet adorable Maître :
« Soyez doux, soyez humbles de cœur ! »

1. Avis 23.
2. Cantiques, p. 519.

Les enseignements de la Bienheureuse, sur la douceur envers Dieu, envers le prochain et envers nous-même feront l'objet de la troisième partie de ce volume, et la quatrième exposera la doctrine de la servante de Dieu sur l'humilité de cœur.

CHAPITRE PREMIER

LA DOUCEUR DE CŒUR ENVERS DIEU
OU LA CONFORMITÉ ET L'ABANDON AU BON PLAISIR DIVIN

La douceur de cœur envers Dieu ! Quelle ravissante vertu ! Voyons : 1° En quoi elle consiste ; 2° la nécessité de cette douceur; 3° les qualités qu'elle doit avoir, 4° les avantages qu'elle procure ; 5° la manière de la pratiquer.

I

En quoi consiste la douceur de cœur envers Dieu.

La douceur de cœur envers Dieu n'est rien autre chose qu'une conformité filiale au bon plaisir divin. Cette conformité nous fait mourir à notre volonté propre et nous attache, par amour, à celle de Dieu[1]. Elle nous montre dans tous les évènements, sous le voile des causes secondes, la douce main de la Providence conduite par l'amour du Cœur divin.

« La soumission et l'abandon au bon plaisir de « Dieu, dit la Bienheureuse[2], doit nous dépouiller « de tout propre interêt, doit éteindre tous nos

1. Voir dans ce tome III du règne, 2e partie, ch. II. Manière de porter la croix. Conformité qu'il faut pratiquer surtout dans la souffrance, p. 180.

2. Lett. 4, mère de Soudeilles, p. 7. — Avis 40, p. 428. — Lett. 73, sœur de la Barge, p. 142.

« désirs. Nous devons nous unir à son saint « amour et nous conformer à sa volonté, dans « laquelle nous devons faire mourir la nôtre, pour « n'avoir plus qu'un même vouloir et non vouloir « avec lui. Nous devons faire tout tendre à l'oubli « de nous-même, pour ne plus nous souvenir, en « toutes choses, que de Dieu, et ne plus chercher « ni voir que son seul bon plaisir. »

« En tout ce qui nous arrive[1], sans nous amu- « ser à regarder les causes secondes ou les créa- « tures, regardons uniquement le Cœur tout « aimant de notre bon Père, qui ne permettra « jamais à sa main adorable de rien exécuter à « notre égard, que pour sa gloire et notre sanctifi- « cation. [Il est vrai], parce qu'il nous aime, il nous « fournira souvent les moyens de nous crucifier « soit par les créatures, soit par nous-même ; mais, « de quelle manière que ce soit, n'y opposons que « notre silence et notre soumission, disant : « *C'est « mon Père céleste qui l'a fait, cela me suffit* », et « recevons de bon cœur, et comme venant de sa « main, [ou plutôt de son Cœur,] les humiliations, « les contradictions [et les épreuves] qui nous arri- « veront. »

1. Avis 18, p. 394 ; Avis 32, p. 413.

II

Nécessité de la douceur de cœur envers Dieu ou de la conformité au bon plaisir divin.

La bienheureuse Marguerite-Marie revient souvent sur la nécessité de se conformer absolument à la divine volonté.

« Le Sacré-Cœur, dit-elle[1], veut des esprits soumis, sans autre curiosité que d'accomplir son bon plaisir, qui doit nous suffire en tout évènement.

« La soumission et l'abandon au bon plaisir de Dieu, ajoute-t-elle, voilà bien de la besogne, non seulement pour [le temps] d'une retraite, mais encore pour toute notre vie, qui ne doit tendre qu'à cela, pour ne vouloir que ce que veut notre souverain Bien. Nous devons donc être toujours immolés et sacrifiés à ce bon plaisir, et il doit nous suffire que Dieu soit content. »

C'est de Notre-Seigneur lui-même que la Bienheureuse avait appris combien la conformité au bon plaisir divin est nécessaire à toute âme, qui veut s'enrôler sous la bannière du Cœur de Jésus. Le 6 novembre 1672, jour de sa profession religieuse, inondée de délices, elle se plaignait d'être trop peu conforme à son Époux crucifié[2]. Notre-Seigneur lui répondit :

1. Lett. 100, au P. Croiset, 2e édit., 244. — Avis 15, p. 389. — Lett. 89, S. de la Barge, p. 181. — Avis 6, p. 377. — Lett. 4, M. de Soudeilles, p. 7.

2. Vie par les contemp., p. 39. Vie par elle-même, p. 318.

« *Laisse-moi faire chaque chose en son temps, car* « *je veux que tu sois maintenant le jouet de mon* « *amour, qui veut se jouer de toi selon son bon plaisir,* « *comme les enfants font de leurs poupées. Il faut* « *que tu sois ainsi* « *abandonnée, sans* « *vues ni résistances,* « *me laissant contenter* « *à tes dépens, mais tu n'y perdras rien.* »

O mon Jésus crucifié ! rendez-moi donc semblable à vous[2] !

Dans une autre circonstance[1], Notre-Seigneur présenta à la Bienheureuse deux tableaux : l'un d'une vie de consolations, l'autre d'une vie de souffrances, et lui dit :

« *Choisis !*

« O mon Seigneur, « répondit-elle, je ne « veux rien que vous « et le choix que vous « ferez pour moi. Con- « tentez-vous, cela me suffit. » Réjoui d'un abandon si parfait à son bon plaisir, le divin Maître dit à sa docile servante :

1. Vie par les contemp., p. 103. — Vie par elle, p. 33.
2. Statue de la maison Raffl, 64, rue Bonaparte, Paris.

« *Qu'avec Marie-Madeleine elle avait choisi la* « *meilleure part, qui ne lui serait point ôtée, puis-* « *qu'il serait son héritage pour toujours.* »

Un jour qu'elle demandait la guérison du vénérable P. de la Colombière, le Sauveur lui répondit : Le bon plaisir de Dieu est que ce saint religieux continue de souffrir, et il est plus parfait pour le malade et pour vous-même de se conformer à cette adorable volonté.

III

Les qualités de la douceur de cœur envers Dieu ou de la conformité et de l'abandon au bon plaisir divin.

La Bienheureuse expose avec le soin le plus attentif les qualités que doit avoir la conformité au bon plaisir divin. Elle en signale cinq principales, et suivant sa méthode ordinaire, c'est le Cœur de Jésus au Saint-Sacrement qu'elle propose comme modèle de conformité. « Pour vous conformer « entièrement à l'état d'abandon du Sacré Cœur « de Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint « Sacrement », dit-elle, [votre conformité doit être aveugle, pleine de confiance et d'amour, joyeuse, absolue et universelle.]

1° *La conformité doit premièrement être aveugle.* — « Vous vous abandonnerez à la merci de la Providence, lui laissant faire de vous selon ses désirs,

« dit la servante de Dieu[1] ; vous mettrez sur les « yeux de votre âme le bandeau de la sainte et « amoureuse soumission à Dieu, étant toujours « humblement prêt à tout, toujours soumis en « tout évènement à la volonté de Dieu. Il vous « faut vivre de cette vie d'abandon total de vous- « même aux soins de son amoureuse conduite, le « prenant pour votre conducteur dans la voie « du salut.

« Cet abandon vous fera retrancher toute vaine « curiosité sur les actions d'autrui[2] et ne désap- « prouver que vous-même. »

« Dans les actes de vertu[3], vous obéirez fidèle- « ment [et aveuglément] aux mouvements de la « grâce, pensant à ces paroles : « Si aujourd'hui « vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcis- « sez pas votre cœur, car la grâce vient et ne « retourne pas. »

« Vous ne ferez rien que vous ne demandiez à « Notre-Seigneur son secours et sa grâce[4], qu'il « vous donnera, je l'espère, autant que vous vous « confierez en lui ; car son adorable Cœur dispose « toutes choses doucement et suavement, mais « fortement et puissamment. Il doit nous suffire « de suivre à l'aveugle sa très sainte volonté. »

1. Écrits divers. — Vies diverses de N.-S., p. 468. — Lett. 49, p. 97.
2. Écrits divers, p. 468.
3. Avis 16, p. 391. — Avis 58, p. 144. — Avis 50, p. 433. — Avis 38, p. 418. — Avis 41, p. 421. — Avis 43. — Vie par les contemp., p. 194.
4. Lett. 49. Lett. 73, p. 139. — Avis 2, p. 374.

2° *La conformité à la volonté divine doit être pleine de confiance et d'amour.* — Je prie le Sacré « Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, écrit la « Bienheureuse[1], d'être la paix et la consolation « de nos âmes et tout l'amour de nos cœurs ! « Notre-Seigneur nous invite à nous abandonner « tout à lui et sans réserve, comme un enfant dans « les bras de son bon Père. Ne craignons donc « pas ; vivons dans un amoureux abandon au soin « de la Providence, puisque l'enfant ne peut périr « entre les bras d'un Père tout-puissant. Reposons-« nous dans son sein ; son amour prendra soin « de nous. Qu'avons-nous à craindre, puisqu'il « nous environne de toutes parts de sa puissance « comme d'un mur inexpugnable aux attaques de « nos ennemis ? »

« Voici un petit mot des résolutions que je vous « exhorte à prendre [2], disait-elle à ses novices : Je « veux vivre comme un enfant, sans souci, dans le « Sacré Cœur de mon bon Père, lui laissant faire et « disposer de moi, selon son bon plaisir, sans autre « soin de moi-même, que de m'abandonner, avec « une amoureuse confiance, à son amoureuse Pro-« vidence. Je me laisserai conduire en tout avec la « simplicité d'un enfant, n'ayant d'autre vue ni « d'autre désir, en tout ce que je ferai, que de con-« tenter Jésus-Christ. Je ferai en sorte de secon-

1. Lett. 124, p. 262. — Avis 18, p. 394. — Lett. 86, sœur de la Barge, p. 172. — Avis 23, p. 400. — Avis 15, p. 389. — Avis 22, p. 399.
2. Avis 16, p. 391. — Avis 5. — Lett. 95 et 107. — Avis 18, p. 396. — Avis 32.

« der courageusement les desseins que le Seigneur « a sur moi ; ce sera en m'abandonnant tout à lui « et à son amour.

« [Oui,] bénissons Dieu en tout ; occupons-nous « toujours de lui, sans nous mettre en peine de « rien. »

La Bienheureuse recommande d'avoir cette confiance et cet abandon à la divine Providence, non seulement quand il s'agit de nous-même et de nos intérêts, mais aussi par rapport aux personnes qui nous sont chères. Elle dit du temps de sa jeunesse : « Pendant les maladies de ma mère [1], je ne « me couchais, ni ne dormais presque point, et ne « prenais presque point de nourriture, passant « souvent des nuits sans dormir. Mais mon divin « Maître me consolait et substantait d'une parfaite « conformité à sa très sainte volonté. Ne me pre- « nant qu'à lui de tout ce qui arrivait, je lui disais : « O mon souverain Maître ! si vous ne le vouliez, « cela n'arriverait pas ; mais je vous rends grâces « de quoi vous le permettez pour me rendre con- « forme à vous. »

3. *La conformité à la volonté divine doit être joyeuse.* — « Soumettons-nous avec joie aux ordres « de notre Souverain, continue la Bienheureuse [2]. « Embrassons de bon cœur tout ce que sa très

1. Vie par elle, p. 296.
2. Lett. 10, mère de Saumaise, p. 17. — Lett. 121, p. 257. — Lett. 12

« adorable volonté ordonne, et confessons, malgré « tout ce qui nous semble rude et affligeant, qu'il « est bon et juste en tout ce qu'il fait, et qu'il « mérite, en tout, amour, louange et gloire. « Comme mon divin Maître me l'a appris :

« *Toute notre gloire doit être de ne plus nous « regarder que comme le jouet du bon plaisir de son « Cœur adorable.* »

4. *La conformité à la volonté divine doit être absolue et universelle.* — Cette double qualité résume toutes les autres. Aussi, la bienheureuse Marguerite-Marie insiste-t-elle spécialement sur ce point. Pour cela elle demande principalement deux choses: que nous soyons indifférents à l'égard des événements, et que nous abandonnions notre être tout entier à la volonté divine.

I° Cette conformité doit, *premièrement, nous rendre indifférents à tous les événements.*

« Vivez tout abandonnés au Seigneur, dit la « Bienheureuse [1]. Laissez-vous gouverner à la « merci de son amoureuse Providence, sans rien « demander ni rien refuser, mais recevant tous « les événements avec soumission, vous tenant « toujours prêts à tout souffrir et à tout faire, au « moindre signe de sa volonté, [surtout quand elle « vous est manifestée] par l'obéissance que vous « devez à ceux qui vous conduisent de sa part.

1. Avis 3, p. 375. — Avis 32, p. 40.

« Regardez toujours Dieu dans tous les évène-
« ments, et non les créatures : ce qui vous fera
« recevoir également, de sa main adorable, le doux
« et l'amer, les mortifications comme les consola-
« tions. La très adorable volonté de Notre-Seigneur
« est toujours également aimable en elle-même [1].
« Pourvu que le Sacré-Cœur accomplisse en nous
« son bon plaisir ; pourvu que notre bon Dieu se
« contente en la manière qu'il lui plaira, cela doit
« nous suffire, puisque nous ne voulons que lui
« plaire. Puisse la sainte volonté de Dieu ne jamais
« trouver de résistance en nous, de quelque manière
« qu'elle en veuille disposer !

« Ne craignons donc pas de nous abandonner à
« ce divin Cœur sans réserve[2], et de lui donner
« tout notre temps et [tous] nos moyens, pour les
« employer selon son désir, sans nous mettre en
« peine de rien autre que de l'aimer et de le laisser
« faire. »

Pour être absolue et universelle, la conformité doit s'étendre, non seulement aux évènements importants, mais encore aux moindres détails de la vie.

« Abandonnez-vous à la conduite de Dieu, [en
« toutes circonstances,] disait la Bienheureuse à
« ses novices[3], puisque vous êtes dans l'état où il
« vous veut : qui est de vivre sans appui, ni amis,

1. Avis 6. — Let. 12. — Lett. 7, mère de Soudeilles, p. 11.
2. Lett., 123, p, 261.
3. Avis 22, p. 399.

« et sans désirs autres que ceux qu'il vous donne-
« ra lui-même. Faites cela et vous vivrez comme
« il veut.

« Laissons le Sacré Cœur de Notre-Seigneur
« Jésus-Christ faire tout ce qu'il voudra en nous[1],
« de nous et pour nous. Disons en toute occasion :
« *Mon Dieu, votre volonté soit faite.* Tenons-nous
« prêts à tout et disposés à tout souffrir, dans le
« silence d'une âme parfaitement abandonnée,
« comme Notre-Seigneur veut la nôtre. Demeurant[2]
« ainsi soumis, à l'oraison et ailleurs, en l'accom-
« plissement de son bon plaisir, nous nous réjoui-
« rons lorsque ce bon plaisir se trouvera en
« l'anéantissement de tout ce que nous sommes et
« de toutes nos satisfactions. »

Là où l'on doit spécialement s'appliquer à se conformer à la volonté divine, c'est dans les œuvres entreprises pour la gloire de Dieu. La Bienheureuse écrivait à la sœur Joly, son infatigable auxiliaire dans l'apostolat :

« Nous devons rendre actions de grâces au
« Sacré-Cœur[3] également du mauvais succès
« comme du bon. Demeurons en paix et soumis à
« son bon plaisir, lorsque nos entreprises ne réus-
« siront pas et que toutes nos peines paraîtront
« inutiles, comme lorsqu'elles réussiront selon
« nos désirs, puisque ce divin Cœur se plaît plus

1. Avis 11, p. 383.
2. Lettres 73 et 92.
3. Lett., 47, sœur Joly, p. 91.

« dans notre soumission et conformité à sa sainte « volonté, que dans tout ce que nous pourrions « faire sans cela[1]. »

Elle disait à la mère de Saumaise, au sujet d'une demande adressée à Rome, pour obtenir l'institution de la fête du Sacré-Cœur : « Il me « semble que je mourrais contente, si nous pou- « vions obtenir l'autorisation de la messe en « l'honneur de l'adorable Cœur de Jésus. Toute- « fois, je me résigne au bon plaisir divin et je « lui confie tous mes désirs et contentements. Si « ce n'est pas le bon plaisir de Notre-Seigneur que la chose passe plus avant, nous demeurerons « toujours contentes et soumises à sa sainte « volonté, de quelque manière qu'il fasse réussir « nos peines, puisque nous ne cherchons qu'à « accomplir cette volonté en cela et au reste. « Ainsi, il lui faut tout abandonner, lui donnant « la gloire de tout, et lui rendant la même action « de grâces dans les mauvais succès de nos entre- « prises comme dans les bons, sans nous troubler « de rien, car, pourvu que ce divin Cœur soit « content, aimé et glorifié, cela doit nous suffire. « Je vous souhaite donc la plénitude des grâces « du Seigneur et me recommande à vos saintes « prières, afin que Dieu nous rende dignes d'ac- « complir en tout sa très sainte volonté, et que « nous puissions l'aimer par-dessus tout. Je le sup-

1. Lettres 6, 17, 26, 27, 89, 93, et 104.

« plie de vouloir bien consommer tous les desseins « qu'il a sur nous. Quant à Mme N..., qui est à « présent parmi nous pour être religieuse, je sou- « haite qu'il en soit de même pour elle, par l'ardent « désir qu'elle aura d'accomplir la volonté de Dieu. « Je la recommande à vos saintes prières. »

¡Cette conformité doit aussi se manifester, d'une façon spéciale, à la mort des personnes qui nous sont chères,] écrivait-elle à une religieuse, qui venait de perdre sa mère et son frère [1]. « L'aimable « Cœur de Jésus mortifie et vivifie quand et com- « ment il lui plait, sans qu'il nous soit loisible de « demander pourquoi. Il nous doit suffire que c'est « lui qui le fait, parce que tel est son bon plaisir, « auquel il faut nous soumettre amoureusement. « Baisons la main qui nous frappe, en nous sépa- « rant des personnes qui nous sont les plus chè- « res, afin de nous rendre plus parfaitement et uni- « quement siennes. C'est ainsi que je pense qu'il « en use avec vous, parce que votre âme lui est sin- « gulièrement chère. »

La bienheureuse Marguerite-Marie demande que nous portions l'abandon au bon plaisir de Dieu jusqu'à accepter les misères spirituelles, laissées en nous par une permission divine, pour nous maintenir dans l'humilité. Elle veut même que nous abandonnions à l'adorable volonté de Dieu le soin de notre salut éternel.

1. Lett. 113, à la mère Dubuysson.

« Laissons notre âme entre les mains de Dieu [1], « écrit-elle, pour en faire tout comme il lui plaira, « sans nous mettre en peine d'autre chose. Et « disons, pour aspiration à sa bonté, celle de feu « la bonne mère Hersant [2] : « Mon Dieu, j'adhère à « tout ce que vous voulez de moi ; je renonce à tout « ce qui est de moi-même, et je veux souffrir pour « l'amour de vous ce qui vous déplait en moi, « et que je n'y puis détruire. *Amen !* »

La servante de Dieu porta la conformité à la volonté divine jusqu'aux dernières limites ; elle avoue qu'elle eût même consenti à être privée du ciel, si tel eût été le bon plaisir du Seigneur : « La « crainte d'être [réprouvée] me désole, écrivait-elle. « Serait-il bien possible, cependant, que cet aima- « ble Cœur eût le courage de priver le cœur de son « indigne esclave de l'aimer éternellement, quoi- « que je m'abandonne à tout sans réserve, puisque « je ne veux et ne désire que l'accomplissement de « sa très sainte volonté.

« Je n'ai plus rien à voir sur moi-même [3], ni en « tout ce qu'il plaira à mon Souverain de faire de « moi et en moi ; car. il m'a appris que jamais il « ne me refuserait son soin, que quand je me mê- « lerais de moi. C'est ce que j'ai expérimenté sou- « vent par mon infidélité, qui me faisait voir le « renversement de mes désirs ; mais je ne m'en

1. Vie par les contemp., p. 180.
2. Une supérieure de la Visitation.
3. Lett. 12, mère de Saumaise.

« sens plus [maintenant], sinon de faire ce qu'il « m'a dit tant de fois : « *Laisse-moi faire.* » Il me « tient, ce me semble [1], dans un état d'indiffé- « rence si grande à son bon plaisir, que je ne me « soucie plus en quel état il me mette ; je ne sens « plus rien qu'une entière soumission à mon Dieu, « duquel j'adore les desseins. Oui, je ne souhaite « rien, je ne demande rien, je me contente de « m'abandonner et de me soumettre, en lui lais- « sant le soin de tout faire en moi. Je ne veux « rien, sinon que mon Souverain accomplisse en « tout sa sainte volonté, qui n'est pas moins « aimable dans l'affliction que dans la consolation. « Mon cœur se sent indifférent à l'humiliation « comme à la [joie], ne faisant pas d'attention ni « de réflexion sur cela.

« Je me sens très abandonnée à toutes les dispo- « sitions de la divine Providence, disait-elle en- « core [2]. Je demeure contente de tout. Dès que « mon divin Maître m'a donné une leçon, j'y de- « meure jusqu'à ce qu'il m'en donne une autre. Il « n'est pas en mon pouvoir de faire autre chose « pour aucun de mes exercices, soit de la sainte com- « munion, soit de la messe et autres. »

« Je vous en conjure, écrivait-elle à la mère de « Saumaise[3], offrez-moi souvent au Cœur de no-

1. Lettres 6, 9, 20, 28, 58, mère de Saumaise. — Lett. 80, 87 et 102, — Vie par les contemp, p. 113. — **Lett. 26, mère de Soudeilles.**

2. **Lettres 6 et 27.**

3. **Lett. 87, mère de Saumaise.**

« tre divin Maître, en lui demandant pour moi les « forces nécessaires pour accomplir parfaitement « sa très sainte volonté en tout ce qu'il désire de « moi. »

La Bienheureuse ayant exprimé à la mère Greyfié la crainte qu'elle avait de manquer d'abandon au bon plaisir divin, en suivant les quatre désirs si ardents qu'elle sentait : d'aimer Dieu, de communier, de souffrir et de mourir, reçut cette instructive réponse :

« Les désirs qui vous tourmentent sont bons[1], pourvu qu'ils ne vous donnent point de volonté contraire à la règle et à l'obéissance. Faites, avec l'aide de Dieu, qu'ils vous laissent dans la sainte indifférence. Dans cet esprit, souffrez les tourments de ces mêmes désirs. Qu'ils vous tourmentent ou qu'ils vous laissent en tranquilité, cela vous doit être une même chose, puisque vous êtes à Dieu. S'il vous veut imprimer, comme une cire molle, ou se jouer de vous, comme d'une paume, que vous importe? Abandon ! Abandon ! Abandon ! Je crois que c'est ce que Dieu veut de vous, parce qu'il aime à nous gouverner ; et nous-mêmes n'entendons rien à nous conduire. »

II° Pour être absolue et universelle, la conformité doit non seulement nous rendre indifférents à tous les évènements, mais encore *soumettre tout*

1. Vie par les contemp., p. 177.

notre être au bon plaisir divin. Tel est le second devoir qu'elle nous impose.

« Il faut d'abord pratiquer l'abandon *par rapport au corps*, dit la Bienheureuse[1], non seulement en prenant indifféremment la santé et la maladie, mais aussi la mort. »

A une religieuse qui désirait connaître l'heure de sa mort[2], elle répondait : « Pour ce qui regarde votre mort, voulez-vous savoir ce qu'il faut faire? Il nous faut abandonner cela à la céleste Providence, sans vouloir pénétrer dans le secret de Dieu. Il faut nous tenir toujours en la même disposition où nous voudrions paraître devant Dieu, et nous ne craindrons pas que la mort nous surprenne.

« Le [second] abandon est *celui de l'esprit*[3], pour agir dans la parfaite nudité de la foi », [quand les lumières de la grâce nous manquent et qu'il nous semble que notre intelligence est dans une nuit obscure].

« Le troisième abandon est *celui de la volonté et du cœur*[4], siége de l'amour. Nous devons tellement faire mourir notre volonté dans le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que nous le laissions vouloir pour nous tout ce qui sera de son bon plaisir. »

1. Avis 11, p. 383.
2. Lett., 124, p. 263.
3. Avis 11, p. 333.
4. Avis 11, p. 383.

IV

Les avantages de la douceur de cœur envers Dieu ou de la conformité à la volonté divine.

Pour compléter les enseignements de la bienheureuse Marguerite-Marie relativement à la soumission envers la volonté divine, il est nécessaire de dire quelques mots des fruits incomparables de cette plante céleste qui, malgré les soins du divin Jardinier, a tant de peine à s'acclimater dans les froides régions de cette terre.

Le premier fruit de la conformité à la volonté divine, c'est la gloire qui en résulte pour Dieu. N'est-il pas, en effet, très glorieux pour un père d'avoir des enfants dociles, et pour un roi de voir ses ordres ponctuellement exécutés?

La Bienheureuse écrivait à l'une de ses sœurs, qui lui avait demandé de prier pour une entreprise[1] : « Notre-Seigneur sera autant glorifié de ce « que votre Charité me dit de recommander à ce « divin Maître, que, pour cette occasion, vous au- « rez de soumission et d'abandon à son bon « plaisir. »

Le deuxième avantage consiste en ce que l'âme trouve, dans cette conformité, le vrai bonheur et l'accomplissement de tous ses désirs.

« En vérité, dit la Bienheureuse[2], il me semble « que tout le bonheur d'une âme consiste à se

1. Lett. 4, mère de Soudeilles, P. 7.
2. Lett. 19, mère de Soudeilles p. 36. — Avis 38, p. 419.

« rendre conforme à la très sainte et adorable « volonté de Dieu. C'est là que notre cœur trouve « sa paix, notre esprit sa joie et son repos, puis- « que celui qui adhère à Dieu fait un même esprit « avec lui. Et je crois que c'est là le vrai moyen « de faire notre volonté; car l'amoureuse bonté de « Dieu se plaît de contenter celui en qui il ne « trouve point de résistance. Au contraire, à ceux « qui lui résistent, il rend toutes choses con- « traires; il ferme l'oreille à leurs demandes, il les « regarde sans compassion, et son Sacré Cœur « se rend insensible à leurs nécessités. Mais, si « nous sommes fidèles à faire la volonté de Dieu « dans le temps, la nôtre s'accomplira pendant « toute l'éternité. »

Le troisième fruit de cette conformité sainte est la sécurité absolue qu'elle nous procure, car l'abandon complet de nous-même entre les mains de Dieu est le moyen infaillible de nous assurer la protection divine.

« Oubliez-vous vous-même, écrit la Bienheu- « reuse[1], et abandonnez-vous à Dieu, sans vous « troubler ni vous abattre. Le tout aimable Cœur « de Jésus pensera à vous. Il ne vous rejettera « jamais, tant que vous lui serez soumis dans « tous les états où il vous mettra. Ce divin Cœur « aura soin de vous, selon la mesure de votre « confiance et de votre abandon à son amour. »

1. Avis 25, p. 403. — Avis 29, p. 411. — Écrits divers, p. 466.

Un quatrième avantage de la conformité, c'est qu'elle est la voie la plus courte pour arriver à la perfection, car Jésus se charge de sanctifier lui-même les âmes qui s'abandonnent à lui.

« N'ayons donc plus de réserve avec lui, dit la « Bienheureuse[1], abandonnons-lui tout ce que « nous sommes, sans nous mettre en peine de « l'avenir, non plus que réfléchir sur nous-même « ni sur notre incapacité. Il aura soin de pourvoir « à tout, pourvu que nous le laissions faire. »

V

Conseils sur la manière de pratiquer la conformité au bon plaisir divin.

Pour terminer ces pages si belles de la Bienheureuse sur la conformité à la volonté divine, nous ajouterons quelques conseils pratiques donnés, sur ce sujet, par la servante de Dieu.

Les avis relatifs à cette conformité sainte peuvent se rattacher à deux points principaux: l'entrée dans cette voie d'abandon au bon plaisir divin, et la conduite à tenir dans ce chemin.

1° *Comment entre-t-on dans la voie du « parfait abandon »?*

« Pour le commencer, écrit la Bienheureuse[2], je « vous invite à faire au Cœur de Jésus-Christ, « surtout après la sainte communion, un entier

1. Lett. 92, sœur de la Barge, p. 186. — Avis 5. — Lettre 107.
2. Lett. 89 et 118, sœur de la Barge.

« sacrifice de tout votre être spirituel et corporel « et de tout ce que vous avez fait et pourrez faire, « afin qu'après avoir purifié dans ce Cœur sacré « tout ce qui ne lui agrée pas, il en dispose selon « son bon plaisir.

« Jetez-vous donc [1], après la sainte communion, « dans les bras de l'amoureuse Providence du « Sacré-Cœur, vous abandonnant et livrant totale- « ment à la divine puissance de son amour, pour « tout ce qui lui plaira, en demandant, par ce « Cœur divin, la grâce qu'il vous fasse vivre à « l'avenir, comme si vous étiez sourds, aveugles « et muets. »

2° *Quels moyens convient-il d'employer, pour se maintenir dans cette voie d'une parfaite conformité?*

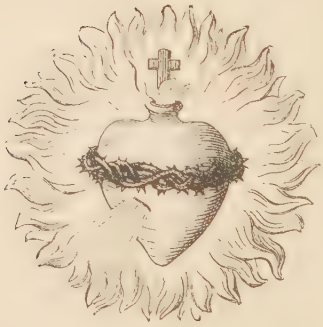
La Bienheureuse n'en indique pas d'autres que ceux dont Notre-Seigneur lui-même se servit, au Jardin des Oliviers, pendant son agonie douloureuse. Comme lui et avec lui, il faut prier et faire des protestations de soumission.

« Le Sacré Cœur de Jésus, dit-elle [2], n'aura pas « pour désagréable votre prière, mais que ce soit « pour obtenir la parfaite conformité au bon plai- « sir divin.

« Prenez [aussi] pour aspirations, ces paroles « de Notre-Seigneur, en toutes sortes d'évène- « ments [3] : *Fiat voluntas tua ! Soit fait, mon Dieu,*

1. Avis 27, p. 408.
2. Lett. 118, p. 252.
3. Avis 51, p. 437. Avis 4, p. 375. — Lett. 19, p. 36. — Lett. 82, p. 162.

« *comme vous le voulez ! Le Seigneur fasse sa*
« *volonté et non la mienne ! La volonté de Dieu soit*
« *faite, rien de plus ! Dieu soit béni éternellement !*
« et ensuite, *je m'abandonne à vous. Amen !* »



LA
DOUCEUR DE CŒUR ENVERS LE PROCHAIN

C'est surtout la douceur de cœur envers le prochain, que Notre-Seigneur recommande par ces paroles : « Apprenez de moi que je suis doux de Cœur. » Aussi, la bienheureuse Marguerite-Marie revient-elle souvent dans ses écrits : 1° sur la nécessité de cette douceur, et 2° sur les devoirs que cette vertu impose.

I

Nécessité d'être doux de cœur envers le prochain.

« Si nous voulons plaire au Seigneur, dit la Bien-
« heureuse [1], conformons-nous, le plus qu'il nous
« sera possible, à la douceur du Sacré Cœur de
« Jésus-Christ envers le prochain. Regardons
« Notre-Seigneur, au Très Saint Sacrement, comme
« un bon Maître qui nous dit : *Apprenez de moi à*
« *être doux et humbles de cœur, autrement vous ne*
« *pourrez être aimés ni reconnus de mon Cœur*
« *Sacré.* »

1. Avis 3, p. 374. — Avis 11, p. 383. — Avis 14, p. 388. — Avis 15, p. 389. — Avis 16, p. 391. — Avis 22, p. 400. — Avis 28, p. 410, Avis 41, p. 422. — Avis 43, p. 425. — Avis 44, p. 426. — Avis 48, p. 432. — Avis 51, p. 437.

« Tâchons donc, de tout notre pouvoir, de former notre vie sur le modèle de l'humble douceur « de l'aimable Cœur de Jésus envers le prochain. « Disons : je sacrifierai mes inclinations non seulement à l'obéissance, « mais encore à la condescendance envers le prochain. »

Mon Cœur est plein de douceur, imitez-le [1]

Cette vertu est si chère au Sacré-Cœur, qu'en plusieurs circonstances, il fit entendre des plaintes douloureuses et même des menaces sévères contre ceux qui prétendent être ses serviteurs et ses amis, tout en blessant la charité envers le prochain.

Dans une vision citée précédemment, nous avons vu comment Notre-Seigneur demanda à sa servante de communier, le premier vendredi de chaque mois, « spécialement en réparation « des fautes commises contre la charité [2] ». En parlant des souffrances

1. Statue de l'Institut catholique de Vaucouleurs (Meuse).
2. Lett. 31, sœur des Escures, p. 62.

des âmes du Purgatoire [1], nous dirons avec quelle rigoureuse sévérité Dieu punit les moindres manquements à la charité.

« Un jour, à l'oraison du soir, raconte la Bienheureuse [2], je priai le Bien-Aimé de mon âme de me faire connaître les moyens de contenter le désir que j'avais de l'aimer.

« *Il me fit voir que je ne pouvais mieux lui témoigner mon amour, qu'en aimant le prochain pour l'amour de lui-même; que je devais m'employer à procurer le salut des pécheurs et celui de mes sœurs, quoique je fusse la plus misérable de toutes; et qu'il fallait, dans tout ce que je pourrais faire, oublier mes intérêts pour les leurs.*

« Comme je ne savais ce que cela signifiait, Notre-Seigneur me fit connaître :

« *Que c'était le rétablissement de la charité dans les cœurs qu'il demandait, puisque, par les manquements que l'on y faisait, l'on s'était séparé de lui, la charité même; et que, par toutes ces fautes, les personnes religieuses et les personnes du monde ne craignaient point de blesser la charité, cette divine vertu, qui prend naissance dans le Cœur de Dieu même.*

« *Aussi*, (me dit-il), *ce sont ces membres, à demi-pourris et prêts à être coupés, qui me causent de si grandes douleurs. Ma justice*

1. Lett., 28, mère de Saumaise, p. 53.
2. Vie par les contemp., p. 33.

« *irritée ne peut être apaisée que par le sacrifice* « *d'une victime.*

« Je fus si vivement touchée de cela, que j'au- « rais bien accepté toutes sortes de tourments, « même les peines du purgatoire, jusqu'au jour « du jugement, pour satisfaire à sa bonté.

« Mais, mon Dieu, lui dis-je, faites-moi donc « connaître ce qui a irrité votre justice? Il me dit « que :

« *Ce qui avait irrité sa justice, c'étaient des* « *péchés cachés aux yeux des créatures, mais qui ne* « *pouvaient l'être aux siens.* »

La bienheureuse Marguerite-Marie reçut encore, sur la nécessité de la charité, divers avertissements célestes. Quoique spécialement destinés aux filles de la Visitation, ils conviennent non seulement aux personnes qui vivent en communauté, mais à toutes celles qui veulent aimer sincèrement le Cœur de Jésus.

Trois mois après la profession religieuse de la servante de Dieu, saint François de Sales apparut à sa nouvelle fille[1] :

« Pendant mon oraison, dit-elle, [notre saint « Fondateur] me fit voir que les vertus qu'il « avait toujours le plus souhaitées à ses filles, « étaient celles qui l'avaient continuellement tenu « uni à Dieu : c'est-à-dire *la charité envers Dieu et* « *le prochain*, et *la plus profonde humilité*. Il me

1. Vie par les contemp., p. 33 et 46.

« fit voir que l'on était déchu de l'une et de l'autre : « 1° *de la charité envers Dieu*, lorsqu'on ne regarde « que les créatures en ses actions, et qu'on ne « recherche que leur approbation, sans se soucier « d'être de très mauvaise odeur devant Dieu, qui « détourne sa face de semblables actions ; 2° *de la « charité envers le prochain*, par les petites jalou- « sies, envies, froideurs et [aussi] par les amitiés « particulières qui détruisent la charité et le « silence ; 3° *quant à l'humilité*, il me dit que « c'était manque de se tenir en soi-même, pour « veiller à ses propres défauts, que l'on jugeait « mal les intentions du prochain, au moindre « signe que l'on voyait de l'action : « *C'est ce qui « me fait beaucoup de peine*, ajouta notre saint « Père, *voyant qu'on résiste à la grâce et aux « moyens que Dieu donne pour un parfait amen- « dement.* »

Les Contemporaines ajoutent « qu'il lui sembla voir saint François de Sales disant à la bonté infinie de Dieu : qu'il voudrait pouvoir faire pénitence, jusqu'au jour du jugement, pour toutes ses filles, pour le rétablissement de la charité dans les communautés. »

« Un jour de saint François de Sales[1] (1687), « raconte encore la Bienheureuse, je demandais à « Notre-Seigneur, par l'intercession de ce grand « saint, les grâces nécessaires pour l'Institut, par-

1. Vie par les contemp., p. 265

« ticulièrement cette sainte charité et union qu'il « a désirée pour ses filles.

« Notre-Seigneur ayant rejeté plusieurs fois ma « demande, je lui dis : « Mon Dieu, je ne vous « quitterai point que vous ne m'ayez accordé cette « grâce ; et, tant qu'il me restera [un peu] de voix « et de mouvement, je les emploierai pour vous la « demander. » Et il me dit :

« *Je te promets d'exaucer ta demande, si « l'on fait ce que je te commande. Que cha- « cune [des sœurs] fasse une sérieuse recherche, « dans son intérieur, de tout ce qui peut faire « obstacle à ma grâce ; l'un des plus grands est « une certaine petite jalousie et envie des unes « contre les autres, une secrète froideur qui « détruit la charité et rend mes grâces inutiles : « quelques-unes, en ce jour, en recevront les derniers « efforts.* »

De telles leçons inspirèrent à la Bienheureuse une telle estime pour la charité et une si grande horreur pour les fautes contraires à cette vertu, que tout en étant vraiment comme la personnification vivante de la douceur du Cœur de Jésus, elle semblait un peu sortir de son état habituel, quand elle parlait des manquements à la charité. Elle ne craignait pas d'adresser des admonitions, sans doute pleines de douceur, mais toujours fermes et parfois sévères.

« Je me suis souvenue de vous, comme je vous

« l'avais promis, écrivait-elle à une novice[1], mais « Notre-Seigneur veut que je vous dise :

« *Qu'il n'est pas content de vous, et que si vous « n'êtes plus attentive à modérer vos petites saillies « et promptitudes, vous le contraindrez de s'éloigner « de votre cœur.* »

Elle disait à d'autres personnes[2] : « Je vous aver- « tis d'être grandement sur vos gardes, afin que « Satan ne puisse avoir aucune prise sur vous pour « vous faire offenser Dieu. Notre-Seigneur, si vous « lui êtes fidèles, vous défendra des ruses de « Satan ; mais, pour cela, il faut être douces et « charitables envers le prochain. Si vous saviez « combien vous affligez le Sacré Cœur de Notre- « Seigneur, quand vous manquez à la charité ! « Cela lui fait horreur, et l'empêche de vous dépar- « tir ses grâces plus abondamment. »

A combien d'âmes chrétiennes la Bienheureuse pourrait dire : « Le Sacré-Cœur n'est « pas content de vous ; vos manquements à « la charité lui font horreur et l'empêchent de « vous départir ses grâces plus abondamment ; « si vous n'êtes plus attentives à modérer vos « saillies [qui blessent le prochain], vous le « contraindrez de s'éloigner de votre cœur. »

Que faut-il faire pour éviter ce grand malheur ? C'est ce que la servante de Dieu va nous dire.

1. Avis 34, p. 416.
2. Avis 45, p. 427. — Avis 8, p. 378.

II

Manière de pratiquer la douceur de cœur envers le prochain. En quoi elle consiste.

Pour comprendre les enseignements de la Bienheureuse Marguerite-Marie sur cet important sujet, il est nécessaire de nous rappeler ceux que Notre-Seigneur nous a laissés dans le saint Évangile.

« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, dit-il [1], et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Tel est le divin programme de la douceur de cœur. Jésus fut doux de Cœur : d'abord, parce qu'il prit sur lui tous nos fardeaux, afin de les porter avec nous ; ensuite, parce que, loin de nous imposer un joug dur et pesant, il ne nous offre que le joug suave de son amour et de ses bienfaits ; et enfin, parce que son Cœur ne se ferme à aucun des enfants des hommes, mais s'ouvre à tous avec toutes ses richesses.

A son exemple, pour être doux de cœur, nous devons : 1° Supporter charitablement le prochain ; 2° éviter tout ce qui peut le contrister ; 3° lui faire du bien, en toutes manières ; et 4° en faire à tous, sans exception.

1. S. Mathieu xi. 28.

On pourrait résumer toute la pratique de la douceur de cœur en ces seuls mots : Être doux de cœur, c'est être tout à tous, « sans toutefois don-« ner au prochain rien de ce que nous devons « donner au Cœur de Jésus[1] ».

1. *Le support mutuel est le premier* office de la vertu de douceur. Ce devoir demande de nous deux choses : que nous prenions volontiers sur nous les fardeaux des autres, et que nous supportions, en toute patience, que les autres nous fassent souffrir.

Le serviteur du Sacré-Cœur doit pouvoir dire avec Jésus : « O vous tous qui êtes chargés de peines et de misères, venez à moi et je vous soulagerai ! » — Ou avec saint Paul : « Si mon prochain est affligé dans son corps par la maladie, dans son âme par le scandale, je souffre avec lui : *Quis infirmatur et ego non infirmor*[2] ? *Quis scandalizatur et ego non uror* ? Je partage les joies et les douleurs de mes frères[3] ; et même, autant que possible, je prends pour moi les choses pénibles et ne laisse aux autres que les choses agréables.

Le support mutuel, comme son nom l'indique, consiste spécialement à supporter, sans nous plaindre et par amour pour le Cœur de Jésus, ce que le

1. Avis 24, 44, etc.
2. 2 Cor. xi, 29.
3. Rom. xii, 15.

prochain nous offre de désagréable[1] : *Supportantes invicem in caritate !*

« La douceur nous fera tout souffrir, tout supporter sans nous plaindre, dit la Bienheureuse[2]; elle nous fera excuser le prochain en ses défauts.

« Cette vertu nous fera supporter[3], dans l'amour de cet aimable Cœur et en silence, ceux [dont] l'humeur [est] contraire à la nôtre ; elle nous fera souffrir toutes les humiliations, les petits ennuis, les contradictions, les chagrins et les peines que nous recevrons de la part du prochain, à l'avenir, malgré toutes les répugnances que nous y pourrons sentir. »

« Si vous voulez devenir une sainte[4], écrivait-elle à une novice, soyez humble et douce à supporter les petites mortifications qui vous arriveront ; souffrez avec une douce tranquillité d'être humiliée et contrariée, en pensant toujours que c'est ce que le Cœur de notre bon Père céleste vous a préparé, pour vous perfectionner selon son désir. Ne donnez pas à votre esprit la liberté de tant réfléchir inutilement sur ce qui vous mortifie et humilie ; cela ne sert qu'à éteindre en nous l'esprit intérieur et à engraisser notre amour-propre.

1. Eph., IV, 2.
2. Avis 14. — Avis 44, etc.
3. Avis 46.
4. Avis 17, p. 393.

« Que l'humilité nous fasse donc recevoir, de « bon cœur [1] et comme venant de la main de notre « bon Père, les humiliations et les contradictions « qui nous arriveront, sans nous amuser à regar- « der les causes secondes. Mais regardons unique- « ment son Cœur plein d'amour, qui ne permettra « jamais à sa main adorable de rien exécuter à notre « égard que pour sa gloire et notre sanctification. »

2. La douceur de cœur consiste, en second lieu, à nous efforcer *de ne faire souffrir personne*, ni par des paroles pénibles, ni par des procédés blessants, et à bannir de notre esprit toute pensée, et de notre cœur tout sentiment capables d'offenser le prochain.

« Si vous voulez être fidèles au Cœur de Jésus, « dit la Bienheureuse [2], il vous faut ne point con- « tester; ne point témoigner vos dégoûts, ni vos « aversions; ne point vous fâcher des petites « contradictions que le prochain vous fera, car « cela est contraire au Sacré Cœur de Notre-Sei- « gneur.

« Vous ferez donc tout votre possible pour mor- « tifier vos promptitudes, sans vous rendre ni « contraints, ni gênés à l'égard de ces chers pro- « chains, mais toujours humblement gais et con- « descendants; vous aimerez d'être repris et « corrigés d'un chacun sans vous excuser. »

1. Avis 18, p. 394.
2. Avis 31, p. 412. — Avis 44, p. 426.

La douceur de cœur demande surtout qu'on évite de critiquer et de condamner le prochain, même pour des fautes publiques, à moins que le devoir de la charité ne demande le contraire, dans le but de procurer un plus grand bien.

Parlant d'une réparation que Notre-Seigneur avait exigée d'elle, au nom d'une communauté infidèle, la Bienheureuse dit[1] : « Je n'exprimerai « point le sujet pour lequel mon Dieu me demanda « ce sacrifice, crainte de blesser la sainte charité, « et, en même temps, le Cœur de Jésus-Christ, « dans lequel cette chère vertu prend sa naissance ; « c'est pourquoi il ne veut point qu'on l'intéresse « tant soit peu[2], sous quelque prétexte que ce « puisse être. »

Il faut donc prendre les résolutions suivantes :

« Je ne m'informerai point curieusement des « fautes du prochain[3] ;

« Et, lorsque je serai obligé d'en parler, je le « ferai dans la charité du Sacré-Cœur, en me met- « tant à la place de ce cher prochain, et en regar- « dant si je serais bien aise qu'on me fît cela, ou « qu'on le dît de moi. »

Méditons attentivement et pratiquons fidèlement ces deux résolutions, qui ont pour but de détruire deux des principaux défauts de la conversation : la curiosité et l'esprit de critique.

1. Vie par elle, p. 338, etc.
2. Qu'on la blesse.
3. Vie par les contemp., p. 84.

Tout en invitant à s'abstenir, avec le plus grand soin, des actes extérieurs capables d'offenser le prochain, la servante de Dieu recommande aussi, d'une façon spéciale, de surveiller les sentiments intérieurs contraires à la charité :

« Dieu nous fasse la grâce de n'avoir jamais de « vue sur les actions du prochain pour en mal « juger, écrit-elle[1]. Le Sacré Cœur de Notre-Sei- « gneur veut que nous retranchions toute vaine « curiosité sur les actions d'autrui ; il veut que « nous excusions toujours les autres et que nous « fassions attention à ne mésestimer, accuser, « désapprouver, juger, ni condamner que nous- « même. Par cette pratique, nous observerons la « charité et l'humilité, et nous éviterons le juge- « ment et la condamnation de notre juge. »

« Le Sacré Cœur de Jésus veut que vous égorgiez « tous vos petits ressentiments[2], disait-elle à une « autre personne ; il veut que vous ne conserviez « jamais aucune froideur contre le prochain, parce « que le divin Cœur en aurait autant pour vous. « Lorsque vous rappelez dans votre mémoire, avec « ressentiment, les petits déplaisirs que vous « croyez avoir reçus autrefois, vous faites que le « Seigneur se resouvient de tous vos péchés passés, « que sa miséricorde lui avait fait oublier. »

1. Vie par les contemp., p. 84. — Avis 8 et 15, p. 389. — Écrits divers, p. 468.

2. Avis 50.

La Bienheureuse condamne surtout les divisions. Elle répondait à la mère de Saumaise, qui lui avait recommandé une personne, dont le cœur nourrissait des sentiments contraires à la charité[1] :

« J'ai fait ce que votre Charité souhaitait de moi, « au sujet de la personne dont vous me parlez ; « mais je pense que la dureté de son cœur envers « cette autre rendra tellement insensible le Sacré « Cœur de Notre-Seigneur à son égard, que, non « seulement il lui refusera les grâces qu'il avait « dessein de lui faire, pour l'unir à lui en la per- « fectionnant, mais, de plus, il retirera même celles « qui sont les plus propres à son salut éternel, en « l'abandonnant à elle-même. Pour empêcher ce « mal, et réparer les fautes qu'elle y a commises, « il faut qu'elle se fasse toute la violence dont elle « est capable, pour se réunir avec cette autre, « laquelle doit aussi s'en faire de son côté, pour « contribuer, de tout son pouvoir, à cette réunion « tant nécessaire à la sanctification de l'une et de « l'autre ; et le divin Cœur leur donnera alors, par « sa grâce, tout le secours nécessaire ; mais elles « n'obtiendront rien sans peine. Voilà tout ce que je « peux vous dire sur ce sujet, pour lequel je ne man- « querai pas de continuer mes indignes prières. »

3. Celui qui est véritablement doux de cœur, doit, en troisième lieu, *s'efforcer de faire, en toutes*

1. Lett. 102, p. 206.

manières, du bien à son prochain, tout en cachant, le plus possible, la main bienfaisante. Non content de n'entretenir dans son âme que des sentiments d'une charité sincère, il doit les manifester extérieurement, par des paroles pleines de bienveillance, par des procédés obligeants et par l'exercice des œuvres de miséricorde, spécialement par le zèle pour le salut des âmes.

« Cherchons, dit la Bienheureuse, l'occasion de « contenter le Sacré Cœur de Jésus par l'exercice « de la sainte charité[1], en rendant de bon cœur, à « notre prochain, les services que nous pourrons, « en pensant toujours bien de lui et en n'en parlant « qu'avec estime. »

4. La quatrième qualité de la douceur de cœur, c'est d'*être universelle*, c'est-à-dire qu'il faut l'exercer à l'égard de tous sans distinction.

Il est cependant trois classes de personnes, envers lesquelles la Bienheureuse recommande spécialement de pratiquer cette vertu : Ce sont les pauvres, les pécheurs et ceux qui nous font souffrir.

Relativement aux premiers, elle dit : « Assistons « les pauvres spirituellement et corporellement[2], « selon notre pouvoir, regardant Jésus-Christ « dans leur personne, et ne leur faisant rien que « ce que nous voudrions nous être fait à nous-« même. »

1. Avis 76. — Écrits divers.
2. Écrits divers, p. 461.

Elle donne, à l'égard des pécheurs, ce conseil plein de charité : « Lorsque nous verrons faire « quelque faute au prochain, offrons à Dieu une « vertu du divin Cœur de Jésus pour y satis- « faire [1]. »

Ce conseil, fidèlement pratiqué, est le meilleur moyen d'exercer efficacement la charité envers les pécheurs : en effet, par là, on évite ces jugements sévères, ces critiques acerbes, ces reproches inutiles, qui blessent les coupables sans les amender; au contraire, on est amené à recourir aux saintes industries de la charité, pour obtenir la correction des défauts et la conversion des pécheurs. La douceur de cœur forme ces chaînes aimables, ces liens suaves, par lesquels le Cœur de Jésus veut qu'à son exemple nous attirions les pécheurs à son amour : *In funiculis Adam, in vinculis caritatis traham eos* [2].

La servante de Dieu recommande, d'une façon particulière, de pratiquer la douceur envers ceux qui nous font souffrir :

« Le vrai moyen de gagner les bonnes grâces du « Sacré-Cœur, dit-elle, c'est d'être doux et chari- « table envers le prochain, surtout envers ceux « pour lesquels nous aurions de l'antipathie. [Il « faut avoir envers eux] plus de cordialité et leur « être plus condescendant qu'aux autres. Aimons

1. Avis 76, p. 391.
2. Osée, xi 4

« ceux qui nous contrarient, car ils sont plus « utiles à notre perfection que ceux qui nous « flattent[1]. Prions pour ceux de qui nous aurons « reçu quelque petite insatisfaction. Regardons « tous ceux qui nous affligeront ou parleront mal « de nous, comme nos meilleurs amis, et tâchons « de leur rendre, de bon cœur, tous les services, « et de leur faire tout le bien que nous pourrons. « Lorsque nous remporterons quelque bonne vic- « toire sur nous-même, [sous ce rapport], et que « nous ferons quelques bons actes de charité « envers le prochain, soit en le supportant « ou en l'excusant, soit en le louant ou en lui « rendant service, [soit en travaillant ou en « souffrant pour son salut], ce sera autant de « lettres de ce Nom adorable du Sacré-Cœur « que nous graverons dans notre cœur. »

En nous faisant donner, par la bienheureuse Marguerite-Marie, des enseignements si précieux sur la douceur de cœur envers le prochain, et en nous montrant son divin Cœur comme la source et le modèle de cette vertu, Notre-Seigneur veut faire revivre ces temps si beaux, où les païens, ravis d'admiration, disaient des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment ! Heureuses les maisons, les communautés et les paroisses, où la douceur de cœur sera fidèlement pratiquée ! Elles seront une sorte de paradis

1. Avis 47. Contemp. p. 250.

terrestre, dont tous les habitants seront unis dans le Cœur Sacré de Jésus, par les liens de la plus étroite charité.

Nous venons d'entendre les leçons si pratiques de la Bienheureuse sur la douceur de cœur. Le chapitre suivant nous montrera avec quelle perfection la servante de Dieu pratiqua elle-même cette vertu si chère au Sacré-Cœur. Elle se rendit vraiment toute à tous.

CHAPITRE III

COMMENT LA B. MARGUERITE-MARIE
A PRATIQUÉ LA DOUCEUR DE CŒUR

Elle se fit toute à tous, pour imiter Jésus doux de Cœur [3] !

La bienheureuse Marguerite-Marie peut résumer sa conduite envers le prochain dans ces paroles de saint Paul [1] : *Omnibus omnia factus sum* : Je me suis faite toute à tous, pour gagner tous les hommes à l'amour du Cœur de Jésus. C'est donc en toute vérité, qu'elle pouvait terminer la plupart de ses lettres par une formule de ce genre [2] : « Croyez-moi toute à vous dans l'amour du Sacré-Cœur. »

« Sa charité pour le prochain était universelle », disent les Contemporaines. Voyons comment elle la pratiqua : 1° Envers sa famille ; 2° envers les étrangers ; 3° envers les enfants ; 4° envers les

1. II Cor., xi, 29.
2. Lettre 122.
3. Statue de la maison Raffl, 64, rue Bonaparte, Paris.

pauvres ; 5° envers ses sœurs ; 6° envers ses bienfaiteurs, et surtout envers ceux qui la faisaient souffrir.

I

Douceur de la Bienheureuse envers les membres de sa famille.

« La servante de Dieu fut un admirable modèle de douceur et d'humilité [1], [au sein de sa famille], lisons-nous dans le Bref de Béatification ; car, ayant perdu son père, et sa mère succombant sous le poids, soit des années, soit de la maladie, elle fut traitée avec tant de rigueur et de dureté par ceux qui avaient la gestion des affaires de la maison, qu'elle manquait habituellement du nécessaire dans la nourriture et le vêtement. Cet état de choses, aussi pénible qu'injuste, fut généreusement accepté par elle, à l'exemple de Jésus-Christ qu'elle avait toujours devant les yeux. »

« Ma mère, raconte-t-elle [2], s'étant dépouillée de « son autorité dans sa maison, [après la mort de « mon père,] pour la remettre à quelques autres « [que, par charité, je m'abstiens de nommer], « celles-ci s'en prévalurent de telle manière que « jamais, elle ni moi, ne fûmes en si grande « captivité. Nous n'avions plus aucun pouvoir « dans la maison et n'osions rien faire sans per-

1. Vol. I^er^, p. 581. Bref de béatification de Marguerite-Marie.
2. Vie par elle-même, p. 292, 294 et 297. — Vie par les Cont., p. 10.

« mission. Non que je veuille, en ce que je vais « dire, blâmer ces chères bienfaitrices et véritables « amies de mon âme. Je me sentais, [au contraire,] « continuellement pressée de leur rendre toutes « sortes de services et bons offices, et me serais « sacrifiée de bon cœur pour elles. Je n'avais pas « de plus grand plaisir que de leur faire du bien et « d'en dire tout celui que je pouvais. »

Pour comprendre tout ce qu'il y eut d'héroïque dans la conduite si charitable de la Bienheureuse envers ces personnes, il est nécessaire de connaître tout ce qu'elle eut à souffrir de leur part.

« C'était une guerre continuelle[1], écrit-elle, et « tout était fermé sous clé, en telle sorte que, sou- « vent, je ne trouvais pas même de quoi « m'habiller pour aller à la sainte Messe, à moins « que je n'empruntasse coiffe et habits. Ce fut « pour lors que je commençai à sentir ma capti- « vité, dans laquelle je m'enfonçai si avant, que « je ne faisais rien, et ne sortais point sans « l'agrément de trois personnes ; et il se trouvait « que, quand l'une le voulait, l'autre ne l'agréait « pas.

« Je ne savais où me réfugier, sinon en quelque « coin du jardin ou de l'étable, pour répandre mon « cœur par mes larmes devant mon Dieu. Je de- « meurais là des journées entières, sans boire ni « manger, et cela était ordinaire. Je me serais

1. Vie par elle, p. 308.

« estimée plus heureuse d'aller mendier mon pain « que de vivre comme cela, car souvent je n'osais « en prendre sur la table. Mais quelquefois de « pauvres gens du village me donnaient, par com- « passion, un peu de lait ou des fruits, sur le soir.

« Et puis, lorsque je retournais au logis, c'était « avec une si grande crainte et un si grand trem- « blement, qu'il me semblait être une pauvre cri- « minelle, qui venait recevoir sa sentence de con- « damnation. Du moment que j'entrais à la mai- « son, la batterie recommençait plus fort, sur ce « que je n'avais pas pris soin du ménage et des « enfants ; alors, sans qu'il me fût loisible de dire « un seul mot, je me mettais à travailler avec les « domestiques, tant que le jour durait. Et puis, le « soir, il se trouvait que je n'avais rien fait qui eût « contenté les personnes avec qui j'étais. L'on me « criait de telle manière, que je n'avais pas le cou- « rage de manger. Ensuite de quoi je me retirais « où je pouvais, pour avoir quelques moments « de paix, de laquelle j'avais un grand désir. « Je passais les nuits [1], comme j'avais passé « le jour, à verser des larmes au pied de mon « Crucifix. »

« A mesure que je croissais [2], mes croix s'aug- « mentaient. Je passai plusieurs années parmi « toutes ces peines et beaucoup d'autres combats

1. Vie par elle, p. 293.
2. Vie par elle, p. 298 et 301.

« et souffrances, sans autre consolation que de mon « Seigneur Jésus-Christ. »

« La plus rude de mes croix[1] était de ne pou- « voir adoucir celles de ma mère, qui m'étaient « cent fois plus dures à supporter que les miennes, « quoique je ne lui donnasse pas la consolation de « m'en dire un mot, crainte que nous n'offensas- « sions Dieu, en prenant plaisir à parler de nos « peines. Mais c'était dans les maladies de ma « mère que ma souffrance était extrême ; car, étant « tout abandonnée à mes petits soins et services, « elle souffrait beaucoup, d'autant que, quelque- « fois, tout se trouvant fermé à clé, il me fallait « mendier jusqu'aux œufs et autres choses néces- « saires pour les malades. Ce n'était pas un petit « tourment à mon naturel timide, encore chez des « villageois, qui m'en disaient souvent plus que « je n'aurais voulu. »

Ces persécutions domestiques ne peuvent vraiment s'expliquer que par une disposition extraordinaire de la Providence, qui voulait, par de telles épreuves, préparer l'exécution de ses grands desseins sur cette angélique adolescente. Notre-Seigneur lui-même indiqua à sa servante comment elle devait agir, à l'égard des personnes qui la persécutaient d'une façon si étrange.

« Mon divin Maître, dit-elle[2], me consolait et

1. Vie par elle, p. 295. — Vie par les contemps., p. 12.
2. Vie par elle-même, p. 294, etc.

« substantait d'une parfaite conformité à sa très « sainte volonté.

« *Il ne me permettait pas de former aucune plainte,* « *ni aucun murmure ou ressentiment contre ces per-* « *sonnes, ni même de souffrir qu'on me plaignit et* « *qu'on me portât compassion : me disant qu'il en* « *avait usé ainsi, et qu'il voulait que, lorsque je ne* « *pourrais empêcher que l'on m'en parlât, je leur* « *donnasse tout le bon droit et à moi tout le tort,* « *en disant, comme c'est la vérité, que mes péchés en* « *méritaient bien d'autres. Mon Dieu ne me permet-* « *tait même pas cette pensée de croire qu'elles fissent* « *mal, en me faisant souffrir, mais seulement de les* « *regarder comme des instruments dont il se servait* « *pour accomplir sa sainte volonté.*

« [Oui, ajoute la servante de Dieu, je reconnais] « que Dieu a fait servir les personnes citées ci-des- « sus d'instruments à sa divine justice, pour se « venger des injures que je lui ai faites par mes « péchés, et que c'étaient des personnes vertueuses, « lesquelles ne pensaient point faire de mal en tout « ce qui s'est passé à notre égard. Je crois de « même qu'elles n'en faisaient point, puisque c'était « mon Dieu qui le voulait ainsi, et je ne leur en « savais point mauvais gré. Mais ce n'était pas « moi qui faisais tout ce que j'écris, mais c'est « mon souverain Maître qui s'était emparé de ma « volonté et s'était rendu mon gouverneur. »

Puissent tous ceux qui ont à souffrir dans le sein de leur famille, imiter cet ange de douceur! La

patience, le silence, l'empressement à rendre service, tels sont les vrais remèdes à la plupart des divisions domestiques. S'il en est qui ne se sentent pas la force de suivre un tel exemple, qu'ils aillent à Jésus doux et humble de Cœur ; « il les « consolera et substantera d'une parfaite confor- « mité à sa très sainte volonté. »

II

Douceur de la bienheureuse Marguerite-Marie envers les étrangers.

La servante de Dieu ne se contentait pas d'être douce et obligeante envers sa mère et envers ses parents ; mais, imitatrice de la charité du Cœur de Jésus, elle se montrait, dans toute la force du terme, *toute à tous.*

Son frère Chrysostome dit, dans sa déposition de 1715[1] : « Par ses manières honnêtes et bienfaisantes, ma sœur s'était attiré l'estime de tous les voisins. Elle ne refusait, ni à riche ni à pauvre, rien de ce qu'elle pouvait pour leur service, tant au spirituel qu'au temporel. Elle aimait si fort la paix, surtout dans les familles, que par sa douceur elle accommodait tout, faisant des morales aux uns et consolant les autres, avec une grâce à laquelle on ne pouvait résister ; aussi peut-on assurer qu'elle n'a eu de rigueur que pour elle. Sa charité était si grande pour le prochain, que, non seule-

1. Vol. 1er, p. 357 et 366.

ment elle excusait tout, mais elle savait encore si bien tourner les choses, qu'elle fermait la bouche aux médisants ou elle se retirait. Je puis affirmer ne l'avoir jamais vue se mettre en colère, quelque occasion qu'elle en eût, ni mentir, ni jurer sa foi ou autres serments, ni railler ou médire, ni contrarier personne. Elle faisait ordinairement tomber toutes les conversations sur des matières de piété et de charité, de telle manière qu'on n'osait, en sa présence, mal parler du prochain, tant on avait d'égard pour sa vertu ; et elle reprenait avec tant de douceur ceux qui le faisaient, qu'on ne s'en fâchait jamais. »

Quand elle fut enfermée dans son cher couvent de Paray, la servante de Dieu manifesta sa douceur de cœur envers les étrangers, surtout par le cordial accueil qu'elle leur faisait au parloir, ou dans les lettres qu'elle leur écrivait. Bien souvent, en effet, l'obéissance lui fit un devoir de leur répondre, soit de vive voix, soit par écrit : ce à quoi elle accédait avec une douce aménité, malgré la vive répugnance qu'elle avait à sortir de la retraite et du silence. Elle eût voulu rester ensevelie dans l'oubli des créatures; mais toute perdue dans l'amour divin, elle savait si complètement sacrifier ses goûts et se dominait si parfaitement, qu'elle était seule à remarquer ce qu'elle nomme « ses résistances effroyables à l'appel de la charité ».

III

Douceur de la bienheureuse Marguerite-Marie envers les enfants.

La prédilection pour les enfants et pour les pauvres fut l'un des traits caractéristiques de la charité du Cœur de Jésus; elle doit être aussi l'un des signes distinctifs des véritables amis de ce divin Cœur. Nous trouvons ce signe à un degré si remarquable dans la bienheureuse Marguerite-Marie, qu'il est mentionné avec admiration dans le Bref de Béatification de la servante de Dieu :

« Enflammée de charité pour le prochain, y lisons-nous[1], elle déplorait amèrement la misère d'une multitude d'enfants presque délaissés de leurs parents, grandissant dans le vice et ignorant les choses les plus essentielles au salut. Elle leur apprenait les mystères de la foi, les formait à la vertu, et s'était fait une habitude de se priver d'une bonne part de sa nourriture quotidienne pour les nourrir. »

« Lorsque j'avais de l'argent, dit-elle[2], je le don-
« nais à de petits pauvres, pour les engager à
« venir vers moi pour apprendre leur catéchisme
« et à prier Dieu, et cela faisait qu'ils me sui-
« vaient. Quelquefois, il y en avait tant, que je ne
« savais où les mettre l'hiver, sinon dans une

1. Vie et Œuvres, vol 1. p. 581.
2. Vie par les contemp., p. 17. — Vie par elle, p. 302.

« grande chambre, d'où l'on nous chassait quel-
« quefois. Cela me causait beaucoup de mortifica-
« tion, car je ne voulais pas que l'on vit rien de
« ce que je faisais. »

Son frère Chrysostome lui ayant dit, un jour, sous la forme d'une aimable plaisanterie : « Ma sœur, vous voulez donc devenir maitresse d'école? » « Pardonnez-moi, mon frère, répondit-« elle; mais ces pauvres enfants seront peut-être « sans instructiou, si je n'en prends soin[1]. »

Cependant, pour ne point manquer à ses devoirs de famille, c'était sur sa propre nourriture et sur ce qui devait servir à son entretien, que la servante de Dieu prenait ce qu'elle destinait aux enfants; et c'était en diminuant ses récréations et son repos, qu'elle trouvait le temps nécessaire pour leur apprendre à prier, à servir Dieu et même à lire.

Cette tendre charité de la Bienheureuse pour l'enfance eut l'occasion de se manifester, à Paray-le Monial, envers les pensionnaires du couvent, dont la servante de Dieu eut la direction pendant plusieurs années.

« Dans cet emploi, raconte Mgr Languet[2], sa principale occupation fut d'inspirer de la piété à ces enfants, et de gagner à Dieu ces jeunes cœurs que le monde et le péché n'avaient pas encore

1. Déposition, p. 357.
2. Vie de la B. Marguerite-Marie, par Mgr Languet. Liv. 3, xi.

séduits. Elle étudiait les occasions d'y faire passer quelques étincelles du feu divin qui la dévorait. Toutes ses paroles ne respiraient que la ferveur. Elle savait placer quelques mots de l'amour de Dieu, jusque dans les récréations et les jeux, sans pourtant se rendre importune, car elle avait un art merveilleux de sanctifier même les amusements des enfants.

« Elle s'attirait d'abord leur confiance par sa douceur, par l'amitié qu'elle leur marquait, par son attention à les servir et à les contenter en tout ce qui n'était pas contre la Règle, par sa compassion et ses soins pour les soulager dans leurs besoins ou dans leurs infirmités. Toutefois, si la vénérable sœur cherchait, par la bonté, à s'attirer l'affection des jeunes filles qu'elle avait à gouverner, c'était sans préjudice d'un autre de ses devoirs, qui consistait à les reprendre de leurs défauts. Elle était attentive à tout, et ne laissait passer aucune faute sans avertir celle qui l'avait commise ; mais elle avait soin d'assaisonner cette correction, ou d'amitié ou de sévérité, selon que cela était nécessaire. Ce qui est encore plus difficile à imiter dans la vénérable sœur, et ce qu'on ne peut trop recommander à ceux qui sont chargés de ce même ministère, c'est que cette sainte maîtresse, se croyant aussi obligée à sanctifier ses jeunes élèves par ses prières, qu'à les édifier par sa conduite et à les servir par ses soins, s'efforçait d'attirer sur elles les bénédictions de Dieu par

l'assiduité de ses oraisons. De concert avec la principale maîtresse, elle passait l'après-dîner des fêtes et des dimanches devant le Saint-Sacrement pour offrir à Dieu ces jeunes cœurs qui étaient à sa charge, et pour lui demander avec instance que, par sa grâce, il les préservât du péché. Elle communiait souvent à cette intention ; elle employait, dans cette même vue, d'autres pratiques de ferveur et de pénitence. »

Lors des procédures de 1715[1], plusieurs des quatorze anciennes élèves de la bienheureuse Marguerite-Marie attestèrent : « que leur sainte maîtresse prenait tous les soins possibles pour les élever dans la crainte et dans l'amour de Dieu ; qu'elle les servait dans leurs maladies, avec une charité pleine de tendresse, les encourageant à souffrir pour Dieu ; qu'elles la virent, plusieurs fois, panser avec une affection extraordinaire les plaies les plus répugnantes et même en approcher ses lèvres. »

Ce qui pourra paraître surprenant, c'est que, pour exercer une telle charité envers l'enfance, la Bienheureuse n'agissait point d'après un attrait naturel ; pour le faire, elle était obligée de vaincre une répugnance des plus vives, qu'elle avait à s'occuper des enfants. Notre-Seigneur voulait par là augmenter les mérites de sa généreuse servante, et apprendre aux parents, aux maîtres et aux

1. Notes explicatives, vol. 1, p, 495.

maîtresses de la jeunesse, qu'ils doivent être disposés à faire, par amour pour Dieu, tous les sacrifices inhérents à l'éducation chrétienne. Des faveurs signalées manifestèrent combien la conduite de la Bienheureuse était agréable au Cœur de Jésus.

« Je me sentais une extrême répugnance à voir « des plaies[1], écrit-elle, et je ne savais comment « m'y prendre pour les panser; [étant directrice « du pensionnat,] je me mis à les panser et à les « baiser pour me vaincre, et mon divin Maî- « tre savait si bien suppléer à toutes mes ignoran- « ces, que les plaies se trouvaient guéries dans « peu de temps. »

IV

Douceur de la bienheureuse Marguerite-Marie envers les pauvres.

La servante de Dieu n'eut pas souvent, pendant sa vie religieuse, l'occasion de manifester son amour pour les pauvres. Mais, avant d'arriver à Paray, elle s'était fait remarquer par sa tendre charité envers les membres souffrants du Sauveur. Son exemple apprendra aux âmes dévouées au Cœur de Jésus, que l'une des principales marques de l'amour pour ce divin Cœur est le zèle pour assister les pauvres.

1. Vie par elle-même, p. 303.

« Mon Seigneur Jésus-Christ s'était rendu mon « Maître et mon Gouverneur[1], écrit-elle. Je lui « demandai de m'apprendre et de me faire faire « ce qu'il voulait que je fisse pour lui plaire et « l'aimer; ce qu'il fit en cette manière : Il me « donna un si tendre amour pour les pauvres, « que j'aurais souhaité n'avoir plus d'autre « conversation que la leur; et il imprima en « moi une si tendre compassion pour leurs « misères, que, s'il avait été en mon pouvoir, « je ne me serais rien laissé. L'on pensait que « je donnais aux pauvres tout ce que je pouvais « attrapper, mais je ne l'aurais pas osé faire, « crainte de dérober, et je ne donnais que ce qui « était à moi. »

Souvent, nous disent les récits contemporains, la sainte adolescente se contentait de pain et d'eau, et donnait aux indigents ce qui était destiné à sa propre nourriture. A ceux qui, pour excuser l'excessive parcimonie de leurs aumônes, objectent les nécessités de la situation, la Bienheureuse répond par ses exemples plus encore que par ses paroles : Evitez les dépenses superflues, et, au besoin, sachez vous priver de ce qui est utile et même nécessaire; vous aurez alors de quoi subvenir aux pauvres.

1. Vie par elle-même, p. 302 et 308.

V

Douceur de la bienheureuse Marguerite-Marie envers ses sœurs.

En parlant de l'amitié selon le Sacré-Cœur, nous verrons avec quelle gracieuse délicatesse, et parfois, avec quel héroïque dévouement, la Bienheureuse pratiqua la douceur envers ses sœurs.

« Elle s'efforçait de se concilier ses sœurs par ses manières honnêtes, polies et charitables, nous disent les Contemporaines [1]. Elle avait pour toutes un cœur doux, tendre et compatissant ; elle les excusait toujours, et était toujours disposée à leur rendre service, même à tout souffrir pour les soulager. On ne lui entendit jamais dire une parole de murmure ou de plainte contre qui que ce fût, même contre celles qui la faisaient le plus souffrir. »

« La vénérable religieuse, ajoute Mgr Languet [2], se considérait comme la victime de la charité envers ses sœurs, et comme la domestique des servantes de Dieu ; aussi, pour soulager les autres, elle se chargeait de ce qu'il y avait de plus laborieux ; elle s'appliquait à contenter tout le monde, autant qu'il était en elle ; elle pourvoyait à leurs besoins avec paix, et supportait tout en silence, comme un valet dévoué supporte, sans répondre,

1. Déposition de la sœur d'Athose, p. 335.
2. Vie de la Vén. Marguerite-Marie, par Mgr Languet, vol. 3, XL.

la mauvaise humeur et les reproches de son maître. »

Ces quelques paroles nous tracent la règle de conduite, la plus parfaite qui puisse être proposée à tous les serviteurs du Sacré-Cœur, pour leurs relations quotidiennes avec le prochain.

VI

Douceur de la B. Marguerite-Marie envers ses bienfaiteurs et surtout envers ceux qui la faisaient souffrir

Obligeante et douce envers tous, la Bienheureuse le fut, d'une façon exceptionnelle, envers deux classes de personnes : celles qui lui faisaient du bien et celles qui la faisaient souffrir. Elle imitait en cela le Seigneur qui fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants ; elle voulait ressembler au Cœur de Jésus qui, dans l'Eucharistie, témoigne un amour immense envers ses amis et envers ses ennemis.

1° *La reconnaissance pour les bienfaits reçus* est spécialement le propre des saints. Cette vertu qu'on peut appeler la douceur de cœur envers les bienfaiteurs, fut l'un des caractères distinctifs de la bienheureuse Marguerite-Marie ; elle en donnait les plus touchants témoignages pour les moindres services et les plus légères attentions charitables. Que d'exemples la vie et les lettres de la servante de Dieu nous offrent de cette vertu ! Sur

ce point, comme sur beaucoup d'autres, c'est moins l'éclat des traits que leur multiplicité qui est admirable.

Elle écrivait à la mère de Soudeilles[1], le 7 juillet 1682 : « J'ai eu le bien de parler, un petit moment, à votre chère sœur tourière, [qui accompagnait la mère de Saumaise se rendant à Dijon] ; elle m'a fait mille amitiés de votre part. Je ne sais comment vous en pouvoir témoigner toute ma gratitude, non plus que de la part que votre Charité prend à ma joie de voir notre très honorée sœur [de Saumaise].

« Dans la sainte communauté où j'ai l'honneur d'être[2], disait-elle à la mère Greyfié, au mois de juin 1686, on exerce une continuelle charité à mon égard. Je n'en perdrai jamais le souvenir devant le Sacré Cœur de mon Jésus, non plus que de ce que je vous dois. »

Le 15 octobre 1687[3], elle écrivait à la sœur de la Barge, à Moulins : « Je me ferai l'honneur d'écrire à votre chère mère [de Soudeilles], pour la remercier de la demi-douzaine de petits livres du Sacré-Cœur qu'elle nous a encore envoyés. Je lui en reste infiniment obligée, et je vous prie de lui en témoigner ma reconnaissance, car elle m'a fait un très grand plaisir. Craignant que nos trop fré-

1. Lett. 14, p. 29.
2. Lett. 44, p. 86.
3. Lett. 73, p. 142.

« quentes lettres ne lui soient importunes, elle aura « la bonté d'en agréer mes très humbles remercie- « ments par votre entremise. »

Nous lisons dans une lettre adressée, en 1689, à la mère Dubuysson[1], supérieure de la Visitation de Moulins : « Je prie le Sacré Cœur de notre sou- « verain Maître, ma très honorée et toute chère « Mère, d'être lui-même ma reconnaissance à tou- « tes les cordiales bontés que vous me témoignez. « Je suis extrêmement confuse de voir que vous « daignez bien, parmi toutes vos occupations, vous « souvenir d'une chétive créature comme moi... « Millions de remerciements pour les livres que « vous avez eu la bonté de nous envoyer ! Je vou- « drais pouvoir vous témoigner ma reconnais- « sance, puisqu'il me semble que vous ne pouviez « plus [fortement] m'obliger ; aussi ne m'en oublie- « rai-je pas devant le Sacré-Cœur. »

La sœur de la Barge, religieuse de la Visitation de Moulins, ayant envoyé une image, et peu après un chapelet, à sa sainte amie de Paray : « A quoi « pensez-vous de vouloir toujours me faire de nou- « veaux bienfaits, lui répondait celle-ci[2] ? Ne savez- « vous pas que je suis une franche gueuse, qui ne « vous rend pour retour qu'un grand merci ? Je « vous remercie de tout mon cœur, qui, tout de « bon, voudrait pouvoir vous marquer le senti-

1. Lett. 91, p. 183.
2. Lett. 105, à la sœur de la Barge, 21 août 1689, p. 218.

« ment de reconnaissance qu'il a de toutes vos « bontés et cordialités, dont je me sens confuse. « Mais je prie le Sacré Cœur de notre aimable « Jésus, qui est tout mon trésor, de vous en ren- « dre la charité et de vous récompenser de l'abon- « dance de son pur amour. »

Le 10 août 1689[1], le Rév. P. Croiset recevait les lignes suivantes : « Il faut que je vous dise que, « me sentant un grand désir de reconnaissance « des livres que vous avez eu la bonté de nous « envoyer, et me trouvant sans moyen d'aucun « retour, mon souverain Maître me donna à « entendre qu'il fallait lui laisser le soin de cette « reconnaissance.

« Et pour ce que vous me direz tant de messes « que je voudrai, je ne peux vous exprimer la re- « connaissance que j'en ai ; car je n'ai qu'impuis- « sance et pauvreté de ma part. Cependant, j'espère « que mon souverain Maître vous récompensera de « tout et que vous ne perdrez rien. Vous me mar- « querez le nombre des messes qu'il vous inspirera « de me dire, afin que je communie aussi [souvent] « pour vous. Mais, hélas ! qu'est-ce que tout cela, « à l'égard de tout ce que vous faites pour moi ? Je « ne saurais me lasser de vous témoigner les sen- « timents de reconnaissance, que notre Souverain « fait sentir à mon chétif cœur, pour toutes les cha- « rités que vous exercez à mon égard ; mais je me

1. P. Croiset, 10 août (2e édit., p. 249). 3 nov. 1689, 17 janvier 1690.

« sens impuissante. Ce souverain Maître soit-il « votre éternelle récompense ! »

Si nous avons cité les moindres témoignages de reconnaissance donnés par la Bienheureuse, c'est parce que cette vertu manifeste sa vivacité et sa délicatesse surtout dans les petites choses. L'ingratitude pour les grands bienfaits est une monstruosité rare, mais la gratitude pour les dons les plus faibles est une fleur qui ne s'épanouit que dans les cœurs des véritables amis de Dieu. Cette aimable et gracieuse vertu doit donc être chère à tous les serviteurs dévoués du Cœur de Jésus.

2° Cependant, quelle qu'ait été la reconnaissance de la Bienheureuse envers ceux qui lui faisaient du bien, rien n'égale ses prévenances charitables, ses délicates attentions, en un mot, sa douceur de cœur *envers ceux qui la faisaient souffrir*. Elle les regardait comme de véritables bienfaiteurs. On aurait pu dire d'elle que, pour provoquer sa charité et ses bons offices, il suffisait de lui faire du mal.

« J'ai prié le souverain Maître de mon âme, « écrivait-elle à son directeur[1], afin que son Sacré « Cœur soit toujours libéralement ouvert en fa- « veur de ceux qui me donneront occasion de « souffrir quelque chose pour lui. [Ce divin Maître « m'a dit[2]] :

1. Lettre 126.
2. Vie par elle-même, p. 354.

« *Qu'il voulait que je reçusse toutes choses* « *comme venant de lui, — qu'il me fallait lui ren-* « *dre grâces des souffrances comme de la jouis-* « *sance ; — le remercier dans les occasions les plus* « *douloureuses et les plus humiliantes, parce que* « *cela m'était dû et encore plus, et offrir pour les* « *personnes qui m'affligeaient la peine que je souf-* « *frais.* »

« Elle avait tant de charité pour ses sœurs [1], lisons-nous dans les dépositions juridiques des Contemporaines, que, lorsqu'il s'en trouvait qui lui étaient contraires, elle s'empressait de leur témoigner plus d'estime et d'amitié. Bien loin de fuir leur compagnie, elle la recherchait et les entourait de ses bons offices ; elle avouait que de grand cœur elle aurait sacrifié sa vie pour les rendre agréables à Dieu. »

Une religieuse ursuline [2], ancienne élève de la Bienheureuse, atteste que sa vénérable maîtresse souffrait les mépris, les railleries piquantes et même les insultes, avec une patience et une humilité admirables. Témoin, un jour, d'une de ces occasions mortifiantes pour la servante de Dieu, elle prit la liberté de lui dire : « Ma chère Mère, vous êtes bien bonne de souffrir tout cela ; il faut que vous soyez une sainte ! » A quoi la Bienheureuse

1. Déposition de sœur Rosselin, p. 390. — Déposition de sœur Anne-Élisabeth de la Garde, p. 432, vol. 1, p. 115. - Notes de la sœur Billet, p. 455. — Déposition de sœur Marguer. d'Athose, p. 335.

2. Vol. I, p. 494.

répondit avec une angélique douceur : « Ma chère enfant, allons devant le Saint-Sacrement ; demande-lui pardon et, en même temps, prions pour celle qui me procure l'occasion de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. »

La mère de Saumaise déclare que[1], « si la sœur Marguerite recevait des peines, des humiliations, des contradictions ou des mortifications, elle faisait de grandes instances pour qu'il lui fût permis de s'imposer des disciplines, des macérations et d'autres pénitences, pour les personnes qui la faisaient ainsi souffrir. »

La sœur Verchère affirme que[2], « si la vénérable sœur avait été mortifiée pour quelque chose, dont elle savait en sa conscience n'être pas coupable, elle ne laissait pas d'en subir la pénitence avec une tranquillité admirable, et qu'elle était toujours la première à demander pardon aux personnes qui lui avaient procuré quelques humiliations et mortifications. »

La mère Greyfié dit dans son mémoire[3] : « Je n'ai jamais aperçu qu'elle ait fait aucune plainte, ni que son cœur ait eu la moindre froideur, le plus petit ressentiment contre le prochain. Au contraire, j'admirais comment elle était toujours prête à converser et à être employée avec les personnes qui l'improuvaient, aussi bien qu'avec celles qui lui mar-

1. Vie par les contemp., p. 115. — Vol. I, p. 482.
2. Vol. I, p. 332.
3. Vie par les contemp. p. 121.

quaient plus d'amitié. Toutefois, la connaissance qu'elle avait des peines qu'on se faisait à son sujet, la rendait timide, parce que, d'une part, elle craignait que Dieu ne fût offensé par le défaut de charité, et, d'un autre côté, elle s'en estimait la seule cause coupable. »

M. Michon[1], confesseur de la bienheureuse Marguerite-Marie, ajoute dans sa déposition : « qu'elle ne parlait jamais de ses épreuves et qu'elle n'en conservait aucun ressentiment. Son cœur était libre de fiel en toutes ces rencontres ; elle n'en gardait pas même le souvenir, si ce n'est en ses oraisons et communions. Je puis assurer qu'elle a fait, à ce sujet, des pratiques héroïques, qu'on ne peut exposer, par le même motif de charité qui lui a fait garder le silence. »

Cette réserve, pleine de délicatesse, avec laquelle la Bienheureuse parlait du prochain, apparaît, d'une façon remarquable, dans le récit que, par obéissance, elle fit de ses épreuves. Elle n'y prononce jamais les noms de ceux qui la faisaient souffrir et toujours elle les excuse. A ceux qui sollicitaient de plus amples détails, elle ne craignait pas d'opposer un refus charitable.

« J'oubliais de répondre à un point de votre let-
« tre, écrivait-elle au P. Croiset, le 3 novembre
« 1689. Vous me dites de vous dire quels sont les
« obstacles qui se sont opposés à la sainte dévo-

1. Vol. I, p. 319 et 320.

« tion [au Sacré-Cœur]. O mon Dieu ! comment « pourrais-je vous satisfaire, sans blesser la cha- « rité de ce divin Cœur, dont la moindre injure ou « froideur qu'on a pour lui, m'est plus sensible « que tous les tourments imaginables que l'on « pourrait me faire souffrir ! »

Parlant de la douceur avec laquelle la servante de Dieu acceptait les humiliations, le P. Croiset dit[1] : « Traitée d'imaginaire dans ses maladies, d'hypocrite dans ses dévotions, de visionnaire dans ses prières, humiliée au dedans, décriée au dehors, affligée partout, partout persécutée, jamais elle ne laissa échapper la moindre plainte, jamais elle ne fit remarquer dans ses actions ou sur son visage le moindre signe de tristesse et de chagrin. On se fait quelquefois violence pour ne pas produire au dehors ces sentiments ; mais qu'il est malaisé de se taire, quand il ne faudrait qu'un mot pour éviter une confusion qu'on n'a pas méritée ; et il faut être arrivé à une vertu bien parfaite, pour n'être pas même ému de ces sortes d'humiliations. Or, c'est ce qu'on a toujours admiré dans cette sainte religieuse. »

La bienheureuse Marguerite-Marie manifesta cette angélique douceur[2], spécialement au milieu d'un orage soulevé contre elle, à l'occasion du renvoi de Mlle de Vichy-Chamron, postulante de

1. Abrégé de la vie de la Bienheureuse par le P. Croiset.
2. Vie par les contemp., p. 232 et 238. – Dépositions, p. 479 et 483.

grande qualité, mais en qui la servante de Dieu, alors maîtresse des novices, ne reconnaissait pas les signes de vocation à la vie de la Visitation. Ce renvoi, qui eut lieu en 1686, fit grand bruit, quoique notre Bienheureuse eût fait tous ses efforts pour engager la postulante à se retirer d'elle-même. Cette demoiselle appartenait à une famille illustre, qui s'honorait de l'amitié du cardinal de Bouillon, seigneur de Paray et abbé de Cluny. De plus, elle comptait trois de ses tantes parmi les religieuses de la Visitation de Paray. Les gens du dehors, qui s'intéressaient à cette postulante, dont ils regardaient le renvoi comme un déshonneur pour sa famille, en vinrent jusqu'à menacer la servante de Dieu de la faire déposer de son emploi de directrice, et même de la faire mettre en prison. Le départ de cette postulante, en effet, fournit l'occasion de renouveler toutes les accusations faites précédemment contre l'humble sœur. On lui reprocha d'être trompée et même obsédée par le démon, et de scandaliser l'Église par ses prétendues visions.

Au milieu de cette tempête, la Bienheureuse tomba dans de grandes perplexités. Elle sentit redoubler les craintes qu'elle avait d'être le jouet du démon et d'avoir à répondre de toutes les fautes dont ces contradictions étaient l'occasion. Elle s'en ouvrit aux confidents ordinaires de son âme :

« On me menace de la prison, et de me faire pa-
« raître devant un prince de la terre, à l'imitation

« de mon bon Maître, écrivait-elle à la mère de « Saumaise et à la mère Greyfié. Je vous demande « le secret, et la grâce de me dire si je dois m'af- « fliger de toutes les suites fâcheuses qu'a produi- « tes cette croix, à cause que Dieu y est beaucoup « offensé : c'est là toute ma douleur. Tout le reste « ne m'ôte point la paix, bien qu'il me sem- « ble être comme enfermée dans une obscure pri- « son, environnée de croix que j'embrasse tour à « tour. »

Ayant écrit, dans le même sens, au R. P. Rolin, son directeur, elle en reçut la belle réponse suivante : « Voici ma pensée devant Notre-Seigneur. Ce ne sont point les démons qui sont déchaînés contre vous. Ces esprits de ténèbres n'ont point de part à toutes vos persécutions. C'est l'amour divin qui fait agir ; et, ce qui me console, il se sert des âmes qui lui sont les plus chères pour vous faire souffrir. Les martyrs n'avaient pas cette consolation dans leurs tourments. Leurs tyrans commettaient de grands crimes en les affligeant, mais les âmes saintes qui vous procurent des croix, plaisent à Dieu dans le petit martyre qu'elles vous font souffrir. Cette pensée doit bien vous consoler. J'agrée que vous attribuiez à vos fautes tout ce qui vous arrive, quoique toutes ces choses soient plutôt un effet de la bonté de Dieu que de sa justice. Ce que vous avez dit à N..., je l'éclaircirai et on saura la vérité, quoique vous ne deviez pas vous mettre en peine d'aucune justification. Tous

ces noms qu'on vous donne et qui sont si humiliants, ne doivent faire sortir de votre bouche que des remerciements à Notre-Seigneur et des prières pour ceux qui les profèrent. Ne vous repentez de rien de ce que vous avez dit. Une cause qui produit de si bonnes croix, ne saurait être mauvaise. Ne sachez pas mauvais gré au N..., il n'y a aucune part. Laissez faire toutes les plaintes que l'on voudra ; quand tout ce qu'on dit contre vous se dirait à tout le monde, ce ne serait qu'une plus grande grâce que Notre-Seigneur vous ferait. Ainsi, qu'on informe qui que ce soit, vous devez vous en réjouir. Démission, prison, tout est amour de Jésus-Christ pour vous. Je demande de vous l'abandon et un cœur prêt à tout faire et à tout souffrir. »

Rassurée par son directeur, la Bienheureuse affronta la violence de l'orage avec le plus grand calme et la confiance la plus absolue. Elle fut, en effet, obligée de paraître devant ce prince de la terre dont elle vient de parler, et de rendre compte des motifs de sa conduite. Dans cette circonstance, aucune humiliation ne lui fut épargnée : on la traita d'hypocrite, d'entêtée, de visionnaire, etc. Douce et humble, la servante de Dieu souffrit tout avec calme et tranquillité, les yeux et le cœur fixés sur le Cœur de Jésus, mais non sans éprouver les peines les plus vives, tant à cause de l'outrage fait à Dieu, que parce qu'elle était d'un naturel prompt et sensible. Toutefois elle soutint avec une douce fermeté son avis relatif au renvoi de la postulante,

et elle exposa avec tant de conviction, mais avec une si grande charité et une si profonde humilité, les motifs de sa conduite, qu'on n'osa changer la décision de la sainte directrice. Malgré cela, afin de donner une certaine satisfaction aux personnes du dehors qui s'intéressaient à la demoiselle congédiée, la supérieure du couvent crut devoir imposer une pénitence à la bienheureuse Marguerite-Marie. La mère Melin, connaissant la vertu héroïque de cette admirable religieuse, lui ordonna même de demander pardon à la postulante : ce que la servante de Dieu fit avec une touchante humilité, en présence de toute la communauté et en se mettant à genoux. Elle imitait le doux et innocent Agneau de Gethsémani, agenouillé devant son Père et demandant pardon pour les péchés qu'il n'avait point commis.

Que les âmes dévouées au Cœur de Jésus suivent de tels exemples ! Elles y trouveront le secret de la paix, au milieu des persécutions des hommes. Tout en soutenant avec une douce fermeté les droits de la justice et de la vérité, qu'elles considèrent, dans les critiques et dans les attaques malignes dont elles peuvent être l'objet, le bon plaisir du Cœur de Jésus, qui veut, par de telles épreuves, les conduire à la perfection de son amour.

Les pages précédentes nous ont fait admirer la beauté de la douceur de cœur, dans les relations ordinaires avec le prochain. Le chapitre suivant va

nous montrer les charmes célestes de la douceur de cœur envers les amis ou de *l'amitié,* gracieuse fleur qui revêt des attraits incomparables, quand on la pratique en union avec le Sacré Cœur de Jésus. L'importance exceptionnelle du sujet demande quelques explications préliminaires.

CHAPITRE IV

DOUCEUR DE CŒUR ENVERS LES AMIS
OU L'AMITIÉ SELON LE SACRÉ-CŒUR

Considérations générales sur l'amitié selon le Sacré-Cœur. Importance du sujet.

De tous les fruits que la dévotion au Cœur de Jésus est destinée à produire dans le monde, l'un des principaux, c'est la sanctification de l'amitié. L'amitié, en effet, n'est pas simplement une vertu privée, appelée à sanctifier les individus, mais c'est une vertu sociale, qui a pour but de régler nos relations les plus intimes avec le prochain. Nous ne croyons pas exagérer, en disant que la cause de la plupart des maux de la société, ce sont les amitiés mauvaises; car, si un individu dépravé et vicieux est un danger, une société d'amis pervers est un fléau public. Au contraire, les amitiés saintes et selon Dieu sont des sources de bénédictions générales. Presque toutes les grandes œuvres de régénération sociale sont les fruits de ces associations d'amis.

Notre-Seigneur voulant, par l'établissement de la dévotion à son divin Cœur, faire ce que la bienheureuse Marguerite-Marie nomme : « Le dernier « effort de l'amour divin, pour sauver encore une « fois le monde, » ne pouvait omettre de chercher à transformer l'amitié par cette salutaire dévotion.

Par *amitié*, nous n'entendons pas seulement cette liaison forte et vive, qui existe entre quelques personnes unies par les liens d'une affection plus intime ; nous voulons aussi parler de toute association, dans laquelle les membres s'unissent pour atteindre un but commun, soit spirituel soit matériel.

On peut dire, en toute vérité, que c'est Notre-Seigneur lui-même qui institua ces *sociétés amicales selon le Sacré-Cœur*. Dans une vision, en effet, il montra à la Bienheureuse, sous le symbole d'une couronne d'étoiles placée autour de son divin Cœur, la première de ces associations qu'il demandait à sa servante de fonder, non seulement pour la sanctification individuelle de chaque associé, mais pour la régénération du monde par l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur.

Les âmes d'élite qui formèrent, avec la bienheureuse Marguerite-Marie, cette première société selon le Cœur de Jésus, furent : la mère de Saumaise et la mère Greyfié ; la mère de Soudeilles et la mère Dubuysson, supérieures de la Visitation de Moulins ; la sœur Joly, visitandine de Dijon, et son parent, le vénérable Bénigne Joly, archidiacre de cette ville ; le P. Croiset et plusieurs autres Jésuites ; quelques religieuses Ursulines ; la plupart des couvents de la Visitation, spécialement ceux de Lyon, de Marseille, de Rouen et de Paris ; plusieurs princesses royales, notamment Marie Béatrix, épouse de Jacques II, roi d'Angleterre.

Après la mort de la Bienheureuse, on vit un grand nombre de sociétés arborer l'étendard du Sacré-Cœur et même en prendre le nom. L'image de ce divin Cœur fut même adoptée, en divers pays, par plusieurs chefs d'armée, comme signe de ralliement pour leurs soldats, dans quelques expéditions militaires.

Toutes les associations ou sociétés, quels que soient leur nom ou leur but particuliers : sociétés commerciales, industrielles ou économiques, sociétés littéraires ou artistiques, sociétés civiles ou même politiques, sont donc appelées à se grouper autour de l'étendard du Cœur de Jésus, pour puiser en ce divin Cœur leur vie, leur esprit et leur force.

Une telle demande, jugée d'après les idées du siècle, peut paraître étrange ; elle n'est cependant que la revendication de ce qui doit exister ici-bas, d'après le plan divin. Saint Paul ne nous dit-il pas que toutes choses, au ciel et sur la terre, doivent se fonder et s'établir dans le Christ : *instaurare omnia in Christo*[1], *quæ in cœlis et quæ in terra sunt*? Est-ce que dans les siècles passés toutes les institutions sociales ne marchaient pas à l'ombre de la Croix ? Ce n'est guère que depuis deux siècles, qu'il s'est formé une ligue diabolique, ayant pour but d'enlever à Notre-Seigneur le domaine des choses terrestres : *quæ in terra sunt*, pour ne lui laisser

1. Ephes I. 10.

que le domaine des choses spirituelles et célestes · *quæ in cœlis sunt*. C'est ce que dans le langage du jour, on appelle *séculariser, laïciser*. Si ce plan vraiment satanique venait à se réaliser, le monde disparaîtrait bientôt dans le grand cataclysme final, car l'univers n'existe que pour le Christ et par lui. « C'est pour sauver encore une fois le monde », qu'au moment même où cette trame infernale commençait à être mise à exécution, Notre-Seigneur dit à la bienheureuse Marguerite-Marie : Je veux régner dans les affaires du monde dont on cherche à m'exclure, et je veux y régner par mon Cœur sacré. — Malgré cette demande pressante et miséricordieuse, les ennemis du Christ ont continué, depuis deux siècles, à repousser ce divin Sauveur, et, avouons-le, ils ont gagné du terrain. Cependant, nous dit la Bienheureuse : « Ne craignons pas, le Sacré-Cœur « règnera, et, [quand le temps sera venu], il arrê- « tera au passage ceux qui s'opposent à son « règne. » Comment cela se fera-t-il ? Nous ne savons quels seront les moyens que le divin Roi emploiera pour rentrer dans son royaume. Seront-ce des châtiments manifestes ? Seront-ce des grâces extraordinaires ? Peut-être aura-t-il recours aux uns et aux autres. Mais, pour préparer et pour assurer le triomphe général de son Cœur sacré dans chaque nation, Notre-Seigneur veut commencer par s'emparer des associations ou sociétés particulières de chaque pays, à l'aide de *l'amitié selon le Sacré-Cœur*.

« *L'amitié*, dit saint Thomas[1], est un amour de bienveillance mutuelle, fondé sur l'échange réciproque que deux personnes se font de leurs biens. »

Que mon Cœur soit le principe, le modèle, la vie et le centre de toute amitié[3] !

L'amitié selon le Sacré-Cœur dit quelque chose de plus ; non seulement elle suppose une affection sincère entre les amis, un dévouement sans bornes aux intérêts communs, un désintéressement complet et une grande droiture d'intention dans les relations amicales, mais elle demande que le Cœur de Jésus soit le principe, le modèle, la vie et la fin de cette amitié.

« Que notre amitié « soit toute de lui, en « lui et pour lui[2] », dit la bienheureuse Marguerite-Marie.

1. Saint Thomas, 1, 2. Quest. 65. Concl. 5. — Quest. 2, 2. Concl. 1, 23.
2. Lettre 4.
3. Statue de l'Institut catholique de Vaucouleurs (Meuse).

L'amitié doit se former sous l'action du Sacré-Cœur : *per ipsum*. Il faut qu'il en soit l'auteur et l'inspirateur.

Elle doit subsister et se pratiquer en union avec le Sacré-Cœur : *cum ipso*. Il faut qu'il en soit l'objet, la forme et le modèle. C'est ce divin Cœur que les amis doivent aimer dans leurs amis, et ils doivent aimer comme le Sacré-Cœur, ou plutôt c'est lui qui doit aimer en eux : cette amitié doit être une sorte de prolongation ou de rayonnement de la charité du Cœur de Jésus.

Enfin, l'amitié doit se consommer dans le Cœur de Jésus : *in ipso*. C'est vers ce divin Cœur qu'elle doit conduire les amis comme vers leur fin ; c'est en lui qu'elle doit les réunir, comme dans leur centre.

Tel est le programme que la Bienheureuse va développer dans ce chapitre, qu'on peut regarder comme une sorte de petit traité de *l'amitié selon le Sacré-Cœur*. Pour cela, il a été nécessaire, tout en évitant de faire des citations inutilement, de les multiplier cependant assez pour montrer l'enseignement qui en découle ; car ce n'est point précisément par un exposé théorique de la doctrine, mais par un exposé pratique de sa conduite, exprimée dans ses lettres, que la servante de Dieu va nous enseigner en quoi consiste *l'amitié selon le Sacré-Cœur*. En ouvrant la correspondance de la bienheureuse Marguerite-Marie, nous ouvrons en quelque sorte le cœur de la servante

de Dieu, pour y admirer cette importante et gracieuse vertu et en apprendre les délicatesses extraordinaires.

Comprenant, en effet, que la grâce ne doit pas détruire la nature, mais la perfectionner et, en quelque sorte, la diviniser, la Bienheureuse ne laissait point son cœur se rétrécir par une réserve contrainte et forcée, mais elle lui accordait toute liberté d'agir sous l'action divine, « sans toutefois « donner au prochain rien de ce qu'elle devait au « Cœur de Jésus. » Que ceux qui regardent la sainteté comme un obstacle à la véritable amitié, lisent les cent cinquante lettres de la bienheureuse Marguerite-Marie, et ils comprendront comment les vraies délicatesses de l'affection ne se trouvent que dans le cœur des saints.

I

Le Cœur de Jésus source et principe de l'amitié.

Il n'est rien de plus difficile et de plus délicat que la formation de l'amitié. Il s'agit, en effet, d'établir entre deux cœurs la plus intime des liaisons qui puisse exister, après celle qui doit régner entre Dieu et le cœur humain et à laquelle l'amitié ne peut porter atteinte, car Dieu veut posséder notre cœur en maître absolu.

Cette formation de l'amitié suppose deux actes : le choix des amis et le don qu'on leur fait de soi-

même. Or l'un et l'autre de ces actes demande l'intervention divine.

Il faut que le choix des amis se fasse à la lumière divine; car il suppose la connaissance du cœur de celui en qui l'on veut comme verser le sien. Or, qui connaît les abîmes insondables du cœur humain, si ce n'est Dieu. Lui seul peut donc, par sa lumière, nous aider à faire un choix plein de sagesse.

C'est surtout à Dieu qu'il faut laisser le soin de former en nous l'affection par laquelle nous nous donnons, en quelque sorte, à nos amis, afin « que « nous ne leur donnions rien de ce qui est dû à « Dieu. » Qui, en effet, si ce n'est la grâce, peut fixer cette limite, au delà de laquelle l'amitié devient dangereuse et même mauvaise, puisqu'elle porte atteinte aux droits imprescriptibles de Dieu sur notre cœur, en donnant à la créature une partie de l'amour qui est dû au Seigneur.

Pénétrée de l'importance et des dangers de la formation de l'amitié, la bienheureuse Marguerite-Marie demande que nous fassions du Cœur de Jésus l'unique principe de notre amitié, afin que cette amitié soit comme toute divinisée par l'amour de ce Cœur sacré. Elle avait elle-même une telle délicatesse sous ce rapport, qu'elle laissait à ce divin Cœur le soin de choisir les personnes qu'elle devait admettre dans son amitié; et c'est dans ce Cœur sacré, source de toute charité, qu'elle puisait l'affection qu'elle leur donnait.

« Le Cœur adorable du Sauveur rend votre âme « de plus en plus chère à la mienne[1], écrivait-« elle à la mère de Saumaise. L'amour divin nous « unit dans ce divin Cœur et me rend toute à vous. « Mon cœur reçoit toujours une nouvelle consola-« tion de se voir dans l'honneur de votre souvenir ; « car il est sûr, mon intime Sœur, que celui qui a « fait notre union, se plaît aussi à augmenter mon « affection pour votre Charité. Je la sens plus « grande que jamais, et je ne saurais douter de la « vôtre, malgré mon indignité. L'amour du Sacré « Cœur de notre unique [Ami] me rend pour « toujours toute à vous, de cœur, en sa sainte « dilection. »

La sœur de Soudeilles, religieuse de la Visitation de Moulins, fut des premières à livrer son âme aux attraits divins de la dévotion envers le Cœur de Jésus, et à solliciter l'amitié de la bienheureuse Marguerite-Marie. Celle-ci lui répondit avec une admirable humilité que, quoique indigne d'une telle union, elle l'acceptait avec bonheur, mais seulement dans la mesure que son divin Maître déterminerait.

« Vive ✝ Jésus! lui écrivait-elle[2], le 4 septem-« bre 1679. Ma très honorée Sœur, je prie le Sacré « Cœur de Jésus de vouloir consumer nos cœurs « dans les ardeurs de son saint amour, lequel, je

1. Lett. 12, mère de Saumaise. – Lettres 20, 22, 53, 74 et 100.
2. Lett. 4, p. 6. — Lettre 14.

« crois, vous a incitée à procurer l'honneur de « votre connaissance à une personne dont les « grandes misères la pressent incessamment de « vivre inconnue et oubliée de toutes les créatures. « Mais, si la volonté de notre divin Maître en dis- « pose autrement, je tiens à grande faveur d'avoir « une petite part dans votre souvenir devant Notre- « Seigneur, qui me donne un retour d'affection « bien particulière à celle que votre Charité me « témoigne et dont je suis bien indigne. Je ne peux « me retirer de la confusion où me jette l'honneur « que vous me faites. Je confesse qu'il ne faut pas « avoir moins de bonté et d'humilité que votre « Charité en a, pour me gratifier de votre amitié, à « laquelle je voudrais pouvoir correspondre autant « que vous le méritez ; mais, du moins, ce sera « autant que Notre-Seigneur Jésus-Christ m'en « rendra capable. »

Dans les dix-huit lettres qui restent de la correspondance de la Bienheureuse avec sa digne amie de Moulins, on admire les mêmes sentiments de la plus touchante modestie et d'une sincère amitié, toute transformée dans le divin amour.

Dans une de ses lettres, la mère de Soudeilles ayant instamment pressé la servante de Dieu de ne pas l'oublier, celle-ci lui répondait[1] : « Mille « respectueux saluts et souhaits à ma très honorée, « tout aimable et bien-aimée Sœur, que le Sacré-

1. Lettre 7.

« Cœur rend toujours très chère à mon chétif « cœur!

« Je prie le divin Esprit d'amour de remplir nos « cœurs de ses plus vives ardeurs, afin que nous « n'agissions plus que par ses mouvements. Il « m'en donnerait un bien grand de correspondre « à vos cordiales bontés. Malgré mon indignité, « qui me met dans un continuel rebut de moi-« même, [mon cœur] vous chérit pourtant, et vous « aime dans le Sacré Cœur de notre bon Maître, « plus que je ne peux vous dire[1]. Votre Charité « doit être sûre que je ne l'oublierai pas dans ce « divin et tout aimable Cœur, qui m'a donné une « inclination toute particulière à vous y aimer. Ne « m'oubliez pas, [de votre côté,] en sa sainte pré-« sence, puisque j'en ai un extrême besoin. Je « supplie le Sacré Cœur de ce bon Maître de vou-« loir bien remplir votre chère âme de ses plus « précieuses faveurs, de transformer nos cœurs en « lui et de les unir en lui si étroitement par les « liens de son pur amour, qu'ils n'en puissent « jamais être séparés un seul moment. »

Heureuse mille fois l'amitié, qui sera ainsi formée à la lumière du Cœur de Jésus et sous l'action de son amour ! Merveilleux sont les fruits de vie et de salut qu'elle produira! Les vrais serviteurs du Sacré-Cœur ne doivent pas en contracter d'autre.

1. Lett. 13, lett. 26, p. 53. — Lett. 30. — Lettre 45.

II

Le Cœur de Jésus modèle et règle de l'amitié. Qualités qu'elle doit avoir.

Principe de la véritable amitié, le Cœur de Jésus doit aussi en être le modèle et la règle. Il faut aimer comme Jésus aimait, ou plutôt notre amitié ne doit être qu'une sorte d'extension de la divine amitié du Sauveur pour ceux qu'il daigna et qu'il daigne encore appeler ses amis : *Nunc dixi amicos*[1].

Les principales qualités de *l'amitié selon le Sacré-Cœur* sont : la pureté d'affection, la tendresse jointe à un certain respect, la confiance, la fidélité, la sincérité, et le dévouement uni à la communauté d'intérêts.

1. La *pureté d'affection*, dit la bienheureuse Marguerite-Marie, demande, « que l'on ne donne rien « au prochain de ce qui est dû au Cœur de « Jésus. »

« Que tout ce qui est en nous soit purifié par « l'amour crucifié de Notre-Seigneur Jésus-Christ[2]! « écrivait-elle à l'une de ses plus intimes amies, la « sœur de la Barge. Je ne vous aime que parce que « le Cœur de Jésus vous aime, et qu'il me semble « vouloir que je vous aime. Vous ne pouvez donc « m'engager à une plus étroite union avec votre

1. S. Jean, xv, 15.
2. Lett. 49, 76 et 108.

« Charité, qu'en aimant le Sacré Cœur de notre bon « Maître, car je vous avoue que, malgré tous les « sentiments de la plus sincère et de la plus véri- « table affection qu'il m'a donnés pour vous, si « vous témoigniez de la froideur à aimer ce tout « aimable Cœur de mon Jésus, ou que notre ami- « tié fît quelque obstacle à son pur amour, je me « retirerais si entièrement de vous, qu'il n'y aurait « plus aucun commerce [entre nous] : ce qui ne « pourrait vous être que très avantageux. »

« Vous savez si bien gagner les cœurs[1], disait- « elle à deux autres de ses sœurs, que si je n'étais « assurée que c'est pour les rendre tout à Dieu, « vraiment je le prierais de me défendre de vous. « Mais il n'y a rien à craindre en cette union de « nos cœurs, puisque le Seigneur en est l'auteur. « En puisse-t-il être à jamais glorifié! Je prie de « tout mon cœur le Sacré Cœur de Jésus de nous « donner la pureté de son saint amour, [afin] que « le pur amour divin, par ses saintes ardeurs, « purifie et unisse de plus en plus nos cœurs. »

2. La seconde qualité de l'amitié selon le Sacré-Cœur, c'est la *tendresse* unie à une *certaine déférence respectueuse*.

L'amitié, en effet, suppose une affection tendre et toute de cœur, mais elle exclut le sans-gêne et

1. Lett. 7, p. 11, lett. 17, p. 34, lett. 18, p. 35, mère de Soudeillcs. — Lettre 12.

réclame des témoignages particuliers d'estime et même de respect. C'est Notre-Seigneur lui-même qui, par ses exemples, nous enseigne à nous conduire ainsi envers nos amis. Qui n'admirerait, avec un ravissement d'amour, ce bon Maître, prenant le costume des serviteurs, s'agenouillant devant ses disciples pour leur laver et leur baiser affectueusement les pieds, et laissant reposer sur son Cœur la tête de Jean, son ami de prédilection? C'est cet incomparable et doux modèle que la bienheureuse Marguerite suivit fidèlement, et qu'elle demande aux serviteurs du Sacré-Cœur d'imiter dans leurs relations d'amitié. Combien il est instructif d'étudier les saints dans les détails intimes de leur vie! Ce qu'aucun livre ne peut nous apprendre, leurs exemples nous le prêchent avec une force irrésistible.

La Bienheureuse écrivait à la mère de Saumaise[1] : « Ma très chèrement aimée Mère, il faut bien vous « dire un mot de votre pauvre chétive fille, qui « vous chérit plus tendrement que jamais. Je vous « assure que vous m'êtes, dans le Sacré Cœur de « l'adorable Jésus, tout ce que l'on peut être à un « cœur qui aime dans ce divin Cœur, aussi tendre- « ment que le mien fait. Je vous prie de croire qu'il « n'y a personne au monde qui ait pour votre Cha- « rité plus de respect et de tendresse que votre « très humble et indigne fille et servante, qui vous

1. Lett. 1, 9, 10, 36, 87 et 110, mère de Saumaise. — Lettres 46 et 59.

« aime très sincèrement et tendrement dans le « Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je fais « tant de fond sur votre amitié pleine de bonté « pour moi, ma toute chèrement aimée Mère, que « je ne peux croire que vous me refusiez la grâce « d'être persuadée que personne ne peut vous ché- « rir, aimer et honorer plus fortement et plus sin- « cèrement que moi, dans ce Cœur adorable qui « m'unit si étroitement au vôtre..... Je finis, en « vous assurant, que je serai toujours la même en « estime pour votre Charité, et que rien ne sera « capable de diminuer les sentiments d'affection « que ce divin Cœur m'a donnés pour vous. »

Il n'est rien de plus délicat, de plus tendre, de plus humble et de de plus respectueux que la correspondance de la Bienheureuse avec la mère de Soudeilles, supérieure de la Visitation de Moulins.

« Ma très honorée Mère[1], lui écrivait-elle, mon « cœur voudrait pouvoir vous témoigner combien « véritablement il vous chérit, aime, estime et ho- « nore, dans le Sacré Cœur de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, car vos bontés me rendent extrê- « mement confuse, ne pouvant comprendre com- « ment l'on peut se souvenir d'une si chétive créa- « ture. Soyez assurée de la continuité de ma res- « pectueuse amitié, et ne doutez jamais de la sin- « cérité de mon affection, qui vous rend très pré- « sente à mon esprit devant ce divin Cœur....

1. Lettres 4, 7, 17, 18, 19, 26, 30, 48, 55, 81 et 95.

« Ma chère et tout aimable Mère, voilà un petit « mot que je jette, en passant, dans le secret de « votre cœur, je vous en dis trop... ; pardon, ma « très uniquement aimée Mère; je ne m'aperçois « pas que je me rends bien importune proche de « vous dans mes lettres. Je peux dire que vous « êtes presque la seule à en être importunée; car, « je me sens un si grand besoin d'être ensevelie « dans un éternel oubli, que cela me fait deman- « der instamment à notre chère Mère, de ne plus « écrire à personne, sinon quelquefois à votre « Charité.... Je vous avoue que j'ai confusion de « vous parler ainsi, sans penser que je dois vous « ennuyer; j'espère donc que vous aurez la bonté « de m'excuser, car cela n'arrivera pas souvent; et « puis, je ne saurais faire autrement que de vous « dire simplement mes pensées, qui sont toutes « pleines d'estime et d'affection pour vous. Il me « semble que tout est pardonnable à un cœur qui « vous aime autant et [aussi] tendrement que le « mien chétif le fait, dans celui de notre aimable « Jésus. Je supplie ce Cœur sacré de verser, de « plus en plus, ses bénédictions sur votre conduite, « et de vous consumer toute dans son amour, « pour que vous ne viviez plus que de sa vie. En « Lui, je suis, plus que personne, toute à vous « d'un profond respect et de la plus tendre affec- « tion dont mon cœur est capable. »

Que faut-il faire pour exciter en nous cette affection respectueuse envers nos amis? A l'exemple

de la bienheureuse Marguerite-Marie, ne les regardons que dans le Cœur de Jésus qui les aime et dont il veut être aimé. Considérant uniquement dans ce divin Cœur les personnes qui lui étaient unies par l'amitié, la servante de Dieu les voyait comme tout environnées de l'auréole divine de l'amour du Sacré-Cœur. C'est ce qui les lui rendait dignes d'une sorte de vénération respectueuse, quelle que fût du reste leur position sociale plus ou moins élevée. L'amour que le Cœur de Jésus avait pour ces personnes, et l'amour que celles-ci avaient pour ce divin Cœur, étaient aux yeux de la Bienheureuse les plus précieux titres d'honneur. Elle n'imitait pas ces amis égoïstes, qui proportionnent leurs témoignages d'amitié au rang de leurs amis; elle les considérait, les honorait et les aimait tous dans la grandeur de « l'adorable Cœur de Jésus ».

Écrivant à la mère de Saumaise, qui, de supérieure de la Visitation de Paray, était devenue simple religieuse au monastère de Dijon, la servante de Dieu lui disait, avec une filiale vénération[1]: « Ma très honorée et toute chère Sœur, c'est « avec plaisir que je vous confirme la véritable « et respectueuse affection de mon cœur. Je suis « plus à vous que jamais dans le Cœur de Jésus-« Christ, qui veut bien que le vôtre continue son « affection et ses bontés toutes maternelles envers « moi. Je ne vous oublie pas en sa sainte présence,

1. Lettres 11 et 15,

« où je vous fais mille souhaits de bénédictions,
« dans le doux repos que vous possédez à présent.
« J'ai beaucoup de confiance en vos saintes prières, et je vous assure que j'en ai un très grand
« besoin, dans les dispositions de souffrance où la
« bonté de ce divin Cœur me tient continuellement. Je ne laisse pas de me flatter que votre
« Charité me sera toujours la même en affection et
« en bonté. Il me semble que, quand je voudrais,
« je ne pourrais perdre le souvenir de ma très
« aimée Mère devant Notre-Seigneur. »

La mère de Soudeilles, étant à la veille de quitter le gouvernement de la Visitation de Moulins, pour reprendre rang parmi les simples religieuses, avait exprimé à sa sainte amie de Paray le désir de conserver avec elle les relations de prière et de correspondance commencées précédemment:

« Vive † Jésus! » lui répondait la Bienheureuse, dans un langage plein d'humilité, d'affection et de respect. « Vous avez trop de bonté, ma très hono-
« rée Mère, pour une personne si indigne de
« l'honneur de votre souvenir, lequel je vous prie
« de me continuer en la présence de notre divin
« Maître. Lui seul peut connaître le désir que j'ai
« de vous donner de véritables preuves de la sincère dilection qu'il me donne pour votre Charité.
« Je vous aurais bien un surcroît d'obligation, si
« vous me faisiez la grâce de perdre ces sentiments
« d'estime que vous avez conçus si injustement
« d'une misérable comme moi. Mon cœur conser-

« vera toujours pour votre Charité toute l'estime « et le respect, dont une sincère affection peut « être capable. C'est de tout mon cœur que je vous « offre mille respectueuses amitiés et saluts, et que « je suis toute à vous dans le saint amour du « Sacré-Cœur et dans celui de Marie. »

La servante de Dieu montrait les mêmes sentiments d'affectueux respect à toutes les personnes qui vivaient dans son amitié, même à celles qui lui étaient inférieures par leur rang :

« Mes intimes, très aimées et tout aimables « sœurs[2], écrivait-elle à la sœur Joly, à la sœur de « la Barge et à quelques autres religieuses; le « Sacré Cœur de Jésus seul sait combien il a « rendu vos âmes chères à la mienne. C'est de « toute l'affection de mon cœur que je voudrais « pouvoir vous exprimer combien sincèrement, « fortement et tendrement je vous estime, vous « honore et vous aime dans ce Cœur adorable. « Je vous assure, sans façon, que vous êtes « très avant dans mon cœur, et que mon âme « chérit les vôtres infiniment et avec un grand « contentement dans l'aimable Cœur de notre « Sauveur Jésus. C'est dans ce Cœur du Bien-« Aimé et dans son saint amour, que je suis « et serai toujours toute à vous de la plus tendre, « de la plus sincère et de la plus respectueuse

1. Lett. 81. mère de Soudeilles, avril 1688. — Lettres 84, 86 et 100.
2. Lettres 9, 11, 15 23, 27, 45, 48, 76, 106, 112, 113, 114, 117, et 154.

« affection de mon cœur; je ne puis vous oublier « en sa sainte présence. »

Combien la servante de Dieu était tendrement affectueuse envers ses novices, et avec quelle déférence elle les traitait!

« Mes très chères enfants et bien-aimées sœurs, « leur disait-elle[1]; je vous suis bien obligée de « toutes les amitiés et charités que vous avez « pour moi. Ce que je vous recommande, c'est « que vous me soyez toujours bonnes amies « dans l'adorable Cœur de Jésus. Priez pour « votre indigne sœur et servante, qui vous aime « tendrement et sincèrement dans ce Cœur sacré « et qui voudrait pouvoir vous le témoigner. « [Non], ne doutez pas que je ne vous aime dans « le Sacré Cœur de Jésus, de toute l'affection de « mon cœur. »

Elle disait à une novice, dont la piété était plus qu'ordinaire, et que, pour ce motif, elle affectionnait d'une façon spéciale[2]: « Oui, ma chère amie « dans le tout aimable Cœur, nous serons tout à « lui, quoi qu'il nous en puisse coûter!... Voilà, « ma chère et bonne enfant, ce qui m'est venu en « pensée de vous dire. Priez pour cette indigne « pécheresse, qui vous aimera bien, si vous êtes « fidèle au Sacré Cœur de Jésus-Christ, lequel je « supplie de vous bénir. *Amen.* »

1. Avis 1, 5, 7, 11, 16 et 16,
2. Avis 29,

C'était spécialement à l'occasion des vœux de bonne année que la Bienheureuse se montrait gracieuse et aimante; mais combien ses souhaits diffèrent de ceux de trop de chrétiens, qui ne parlent à leurs amis que de santé et de prospérité temporelle! Qu'on en juge par les exemples suivants :

« Ma chère Mère, disait-elle à la mère de Saumaise, en 1681[1]; à cette nouvelle année, je vous « fais mille souhaits de bénédiction! Je vous souhaite la plénitude du pur amour divin, afin que, « par ses saintes ardeurs, il puisse nous transformer en lui-même. »

« Ma toute chèrement aimée Mère, lui écrivait-elle, en 1682[2]; je vous souhaite cette nouvelle « année heureusement remplie des grâces et des « trésors du pur amour divin. »

Le 6 Janvier 1683, elle écrivait à la mère de Soudeilles[3]: « Le devoir joint à l'amitié pleine d'estime et de respect que Notre-Seigneur me donne « pour votre Charité, m'engage à ne pas entrer plus « avant dans cette nouvelle année, sans venir vous « la souhaiter remplie des bénédictions, qui vous « sont nécesaires pour accomplir parfaitement la « très sainte volonté de Dieu dans tout ce qu'il « désire de votre Charité. »

« Ma chère Mère, disait-elle, le 27 janvier 1690, « à la mère Dubuysson, je vous souhaite une

1. Lett. 11, mère de Saumaise. — Lettre 77.
2. Lett. 12, p. 21.
3. Lett. 19, p. 36. — Lettre 107.

« année saintement heureuse, dans la plénitude « des plus précieuses grâces de cet aimable Cœur « de Jésus. Je suis à vous de cœur, avec une sin- « cère et respectueuse affection. »

3. La troisième qualité de l'amitié, c'est une *confiance* réciproque, qui fait que les amis n'ont pas de secrets entre eux: « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, disait Notre-Seigneur aux Apôtres[1], parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. »

Cette confiance se fait remarquer, d'une façon vraiment extraordinaire, dans les lettres de la bienheureuse Marguerite-Marie. Elle, si humble et si discrète, semblait ne pouvoir rien cacher aux personnes qui lui étaient unies par l'amitié.

Il est impossible de citer toutes les circonstances, où la servante de Dieu manifesta cette naïve confiance de l'amitié. C'est l'un des caractères les plus saillants de sa correspondance, surtout de celle qu'elle entretint avec la mère de Saumaise.

Peu après le départ de celle-ci pour Dijon, la Bienheureuse lui écrivait[2]:

« Vous êtes toujours la chère Mère de mon cœur; « je vous chéris dans le Cœur de notre aimable

1. S. Jean, xv, 15.
2. Lett. 9. p. 15; lett. 10, etc.

« Sauveur, de toute l'affection dont je suis capable, « et je me flatte que vous n'en doutez pas, puisque « je n'ai point de secrets pour vous. Je prends un « singulier plaisir de vous raconter les miséricor- « des de notre Souverain envers la plus ingrate de « toutes les créatures. Ses libéralités sont si gran- « des en mon endroit, qu'elles m'ôtent le moyen « de m'en exprimer à votre Charité. J'aurais bien « plus de joie à vous parler qu'à vous écrire; il « me semble que je vous exprimerais mieux les « sentiments de mon cœur. »

La mère de Saumaise, ayant appris que la servante de Dieu avait été atteinte d'une grave maladie, écrivit à la mère Greyfié, alors supérieure du couvent de Paray, pour demander des nouvelles. La Bienheureuse, qui venait d'être rendue miraculeusement à la santé, s'empressa de calmer les alarmes de son ancienne supérieure :

« Je vous avoue[1], lui disait-elle, que c'est avec « plaisir que je m'acquitte de ce que notre Mère « très aimée m'a ordonné, qui est de vous dire les « nouvelles dont vous avez la bonté de vous infor- « mer vers sa Charité, touchant l'état de ma santé. « Mon cœur se fait une loi de satisfaire au désir « de votre cœur maternel; je me fais un devoir « d'obéir à ce désir que votre bonté me témoigne, « que je vous fasse part des miséricordes du Sei- « gneur. Puisque notre très honorée Mère, qui a

1. Lettres 8, 9, 12, 20 et 27.

« toujours bien de l'estime pour votre Charité, non « seulement y donne son agrément, mais qu'elle « m'y invite, et puisque la véritable affection de « mon cœur pour vous m'oblige à vous parler confi- « demment de moi, malgré l'extrême répugnance « que vous savez que j'aurais à le faire à une autre « que Notre-Seigneur m'aurait rendue moins chère, « je vous dirai donc que le Seigneur me fait tou- « jours bien des grâces, et qu'il continue plus « abondamment que jamais ses miséricordes.

« Le jour de la fête du Très Saint Sacrement « [20 juin 1680], Notre-Seigneur me fit la grâce de « me retirer, tout d'un coup, de l'extrême faiblesse « où j'étais réduite ; car, après la sainte commu- « nion, je me trouvai autant de force et de santé « que j'en avais avant d'être arrêtée au lit, où il y « avait un mois que j'étais ; et dès lors, j'ai eu le « bonheur de suivre la communauté... Voilà ma « bonne et unique Mère, un petit mot de moi-même, « de mon mal et des biens du Seigneur. Vous voyez « comme je vous parle, sans façon et confidem- « ment, et que mon cœur continue à ne vouloir « rien céler au vôtre. Pour ce qui est de vous par- « ler de mon intérieur, je vous prie de m'excuser, « si je ne peux le faire pour cette fois... Je vous ai « dit cela pour satisfaire le désir de votre cœur « maternel, qui veut bien participer aux intérêts « de votre première fille[1], et [aussi] pour vous exci-

1. La bienheureuse Marguerite fut la première novice admise par la mère de Saumaise à la profession religieuse.

« ter à réparer mes ingratitudes, qui sont plus « grandes que jamais envers notre bon Dieu. Je « vous prie donc de remercier Notre-Seigneur pour « moi, de la grandeur de ses miséricordes envers « la plus indigne de toutes les créatures, qui vous « avoue de bonne foi que sa vie est peu conforme « aux grâces de son Dieu. »

Le 2 mai 1683, dimanche du Bon-Pasteur, il fut donné à la servante de Dieu de voir un grand nombre d'âmes quitter le Purgatoire pour entrer au ciel. Elle s'empressa de faire part de cette heureuse nouvelle à sa pieuse confidente de Dijon. La lettre débute ainsi[1] : « Mon âme se sent pénétrée d'une si « grande joie, que j'ai peine à la contenir en moi-« même. Permettez-moi donc, ma bonne Mère, de « la communiquer à votre cœur, qui ne fait qu'un « avec le mien en celui de Notre-Seigneur. Je n'ai « point de secrets pour vous... »

La servante de Dieu témoigna jusqu'à la fin de sa vie la même confiance à la mère de Saumaise. Elle lui écrivait, le 22 décembre 1689, quelques mois avant de mourir[2] :

« Pour ce que vous me dites de vous parler con-« fidemment, je peux vous assurer que je le fais sans « façon, autant que je le puis ; et il me semble que « l'aimable Cœur de Jésus ne me permettrait pas « d'en user autrement avec vous, puisqu'il me

1. Lett. 21, mère de Saumaise, Dijon.
2. Lettre 110.

« semble vous chérir trop tendrement pour cela. « N'en doutez pas, ma chère Mère, quoique pour le « présent il ait tout anéanti et mis en silence chez « moi, en telle sorte qu'il ne me laisse de vue, ni « de connaissance que pour l'aimer et l'adorer, « [et qu'il me tienne] toute anéantie, perdue et « abîmée en lui-même.... Voilà tout ce que je peux « vous dire dans la disposition présente où il me « met. »

Le même caractère de confiance se trouve dans toutes les lettres de la Bienheureuse, spécialement dans celles qu'elle écrivait à la sœur de la Barge[1] :

« Vous vous plaignez, ma très aimée Sœur, lui « disait-elle, de ce que je ne vous parle pas assez « confidemment. Je me suis donc bien trompée, « car je pensais même que j'excédais de ce côté-là ; « et si je ne le fais, ce n'est pas manque de bonne « volonté.... »

L'étude attentive des lettres de la Bienheureuse apprend aux serviteurs du Sacré-Cœur, non seulement avec quelle confiance ils doivent agir envers leurs amis, mais aussi ce qui doit être l'objet de leurs confidences ; car la confiance ne doit pas dégénérer en indiscrétion. La servante de Dieu n'y parle que de ce qui intéresse la gloire du Sacré-Cœur, sa sanctification personnelle ou le salut du prochain ; mais elle est muette sur toutes les nouvelles du monde, spécialement sur ce qui pourrait

1. Lettres 82 et 105.

blesser la charité ou respirer l'amour-propre. Si elle y parle des grâces dont Dieu la favorise, c'est toujours dans le but de s'humilier et de glorifier le Seigneur ou pour demander conseil, et encore ne le fait-elle jamais qu'avec une extrême réserve. Souvent même sa plume semble être sur le point de s'arrêter, spécialement par suite de l'appréhension que la servante de Dieu avait que ses confidents ne communiquassent ses lettres à des personnes étrangères.

« Je vous demande, disait-elle à la mère de Sau-
« maise[1], un petit souvenir devant Notre-Seigneur
« pour une affaire qui, selon toute apparence, est
« pour sa gloire. Il me semble que, vous aimant
« autant que je le fais, mon plus doux plaisir serait
« de vous ouvrir un peu mon cœur. L'amitié que
« Notre-Seigneur m'a donnée pour votre Charité, me
« ferait trouver de la consolation à répandre mon
« cœur dans le vôtre, me flattant que ce serait dans
« le cœur d'une bonne mère. Malgré la répugnance
« que j'ai à parler de moi, et que vous n'ignorez
« pas, [non seulement] ma peine serait moindre
« [à le faire avec vous], mais je me ferais un plai-
« sir de vous dire mes pensées [les plus intimes],
« si cela se pouvait sans écrire, car le papier ne
« m'est pas toujours fidèle ; il m'a déjà trompée plu-
« sieurs fois. Il faudrait parler cœur à cœur, et
« vous verriez que le mien est toujours dans le

1. Lettres 22, 25 et 27, mère de Saumaise. — Lett. 42. — Lettre 46.

« même sentiment d'amitié, d'estime et de recon-
« naissance, que lorsque j'avais le bonheur d'être
« sous votre direction, de laquelle j'ai toujours
« regret d'avoir si mal profité. »

4. La quatrième et l'on peut dire la principale qualité de l'amitié, c'est la *fidélité* ; le plus grand éloge que l'on puisse faire d'un ami, c'est de l'appeler fidèle. Cette qualité convient surtout à l'amitié selon le Sacré-Cœur, qui ne doit pas seulement durer autant que notre vie mortelle, mais qui est destinée à se perpétuer éternellement dans le ciel, comme l'amour du Cœur de Jésus, dont elle est un des plus purs rayons. C'est dans ce divin Cœur et par les liens de son amour que les amis, après avoir été unis en ce monde, le seront indissolublement dans le ciel.

« Souvenez-vous, disait la bienheureuse Mar-
« guerite-Marie à quelques novices ferventes[1], que
« si je meurs avant vous, vous tiendrez ma place
« devant le Saint-Sacrement, pour lui demander
« pardon de toutes les irrévérences et de tous les
« outrages qu'il a reçus de moi. Et si Dieu me fait
« miséricorde, je vous promets que je ne vous ou-
« blierai pas, mais que je ferai pour vous tout ce
« qui sera en mon pouvoir. J'espère vous aimer
« éternellement dans le Cœur de Jésus, comme
« ses chères enfants. »

1. Avis 42 et 43, p. 423.

C'est cette union éternelle des amis dans le Cœur de Jésus, que la Bienheureuse aimait à rappeler aux personnes qui lui étaient spécialement chères.

« Je supplie le Seigneur Jésus[1], écrivait-elle à « la mère de Saumaise, de vouloir unir nos cœurs « pour toujours, [d'abord] dans le temps, et [en- « suite] dans l'éternité. Si je vous oubliais devant « sa divine bonté, il faudrait que j'oubliasse tout « ce qui m'est le plus cher. »

« Je serai toujours toute à vous dans le Sacré « Cœur de notre souverain Maître[2], disait-elle à « la mère Greyfié et à la sœur de la Barge ; notre « amitié et l'union de nos cœurs est trop forte dans « ce Cœur divin, pour que rien puisse la rompre « ou soit capable de l'altérer tant soit peu. Je con- « serverai toujours pour votre Charité toute l'affec- « tion et l'estime dont mon cœur est capable, de « quelque manière que le Sacré-Cœur vous inspire « d'en user à mon égard, et quoiqu'il me semble que « vous ne vouliez plus interrompre votre silence « pour me répondre. »

Elle écrivait à la sœur Joly et à d'autres religieuses[3] :

« Le Seigneur Jésus veut que notre union dure « [non seulement] pour le temps, [mais qu'elle]

1. Lett. 9, p. 15. — Lett. 13, p. 27. — Lettre 17.

2. Lett 69, mère Greyfié, p. 130. — Lett. 118, p. 250 et lett. 73, sœur de la Barge, p. 141. — Lett. 99, mère Greyfié, p. 202. — Lett. 69, id., p. 130.

3. Lett. 12, édit 2. — Lett. 114, sœur Joly. Lett. 99. p. 242.

« continue éternellement. [Oui], je le supplie de « faire continuer toute l'éternité cette sainte union « de nos cœurs dans son Cœur tout aimable. Dans « l'éternité, les vrais amis de Dieu se verront à « plaisir, et s'entretiendront sans plus de crainte « d'être jamais séparés. »

« Je croyais, ma très honorée Mère[1], écrivait-« elle à la mère de Soudeilles, le 30 juin 1685, que « vous m'aviez entièrement oubliée ; mais votre « bonté me fait voir le contraire, par la lettre à « notre chère sœur Marie-Anne Cordier. Mon cœur « [toutefois] ne vous sait pas bon gré de la pensée « que votre Charité prend si souvent que je vous « oublie. Ne me faites donc plus ce tort de le croire. « Je vous assure, ma très aimée Mère, que Notre-« Seigneur m'a donné tant d'estime et d'amitié « pour votre Charité, il m'a donné une si forte in-« clination à vous aimer et à vous estimer dans « son Sacré Cœur et vous a mise si avant dans « mon chétif cœur, qu'il me semble que vous me « faites une grosse injure lorsque vous m'en témoi-« gnez quelque doute. Vous devez être persuadée « de la continuité de ma sincère et respectueuse « affection et que je ne vous oublierai jamais en sa « divine présence, quand même vous m'auriez « tout à fait effacée de votre mémoire, comme in-« digne d'y tenir aucune place. Mais comment « pourrais-je vous oublier, vous que le Seigneur

1. Lett. 26 et 29, à la mère de Soudeilles. — Lett. 45, id.

« m'a rendue si chère ? Vous qui êtes si chère à « l'aimable Cœur de Jésus ? Quittez donc cette « pensée, et ayez toujours un petit souvenir pour « celle qui est toute à vous dans l'amour du Sacré- « Cœur. Qu'il unisse et transforme les nôtres « en lui pour le temps et l'éternité. »

Nous lisons dans une lettre adressée au P. Croiset, sept mois avant la mort de la Bienheureuse[1] : « Je ne sais pourquoi vous tombez, à mon égard, « dans la défiance que je ne vous oublie et que je « ne veuille me dédire d'une convention et union « de biens spirituels, qui m'est si avantageuse en « toutes manières, et que je tiens à grand bonheur. « D'autant plus qu'il me semble avoir lieu de « croire que cette union tient de l'ardente charité « de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, comme je « l'espère de sa bonté, la fera subsister éternelle- « ment dans son Sacré Cœur, où tout est perma- « nent. »

5. Il est une cinquième qualité de l'amitié, qui est comme le fruit de toutes les autres, c'est le *dévouement*. Il établit entre les amis une *véritable communauté d'intérêts*, en sorte que chacun d'eux s'identifie avec les intérêts des autres, se réjouit de leur bonheur comme du sien, et souffre de leurs maux comme s'ils lui étaient personnels : *Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus*[2].

1. Mars 1690.
2. Rom., XII, 16.

Ce qui donne au dévouement inspiré par la dévotion au Sacré-Cœur une efficacité et un prix vraiment divins, c'est qu'il n'est pas le résultat d'une affection purement humaine ; il est le fruit de l'amour de Jésus, ou plutôt, c'est une sorte de participation au dévouement du Cœur de Jésus, qui s'occupe avec une tendre sollicitude de tous ses amis. Ce dévouement d'amour est la destruction complète de l'égoïsme ; il réalise pleinement cette union des âmes et des cœurs qu'on admirait parmi les premiers chrétiens [1] : *Cor unum et anima una,* et que la dévotion au Sacré-Cœur est appelée à faire revivre.

Tout véritable serviteur du Sacré-Cœur doit donc manifester à son prochain, surtout à ses amis, un dévouement absolu. Aussi l'esprit de dévouement fut-il l'un des traits distinctifs des relations d'amitié de la Bienheureuse Marguerite-Marie.

« Mon cœur, assurait-elle à ses sœurs [2], vous « chérit véritablement et vous aime sincèrement « dans Celui de notre bon Maître. En ce Cœur sa- « cré, je regarde vos chères personnes comme d'au- « tres moi-même. Vos intérêts sont très avant dans « mon cœur. Soyez persuadées de cette vérité. »

« Je ne saurais me priver plus longtemps de la « consolation d'écrire à ma bonne Mère [3], disait-

1. Act., IV. 32.

2. Lett. 17, 18 et 22, p. 43. — Lett. 76, p. 149. — Lett. 105, p. 216. — Lett. 107 p. 249.

3. Lettres 2, 25 et 117.

« elle à la mère de Saumaise, tant pour m'infor-
« mer de vos chères nouvelles que pour vous don-
« ner des miennes, qui sont très méchantes en
« toutes manières. Croyez, ma très chère Mère,
« que dans cet aimable Cœur de Jésus, je regarde
« vos intérêts comme les miens propres, et que
« tout ce qui vous appartient m'est trop cher pour
» le pouvoir oublier. Je me sens toujours fort inté-
« ressée en tout ce qui vous regarde, et il me
« semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse
« faire et souffrir pour vous prouver la sincérité
« de mon affection. C'est de l'intime de mon
« cœur que je vous aime et que je suis toute
« à vous dans celui de notre adorable Maître.
« Demandons, l'une pour l'autre, la grâce [d'aimer]
« Notre-Seigneur. »

Elle disait à d'autres personnes[1] : « Le divin
« Cœur de Jésus me fait ressentir autant de
« joie de votre avancement dans son saint
« amour, que du mien propre. Afin de vous
« prouver la sincérité de mon affection, [je vous
« dirai] qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire,
« hors le péché, pour vous faire correspondre par-
« faitement aux desseins que Dieu a sur vous, qui
« sont de vous faire arriver à une haute perfection.
« Notre divin Maître seul peut connaître le désir
« que j'aurais de vous donner de véritables preu-

1. Lett. 57, à son frère prêtre, p. 112. — Lett. 67 et 81, mère de Soudeilles. — Avis 42.

« ves de la sincère dilection qu'il me donne pour « votre Charité. »

Le Cœur de Jésus demande que nous montrions notre dévouement envers nos amis, surtout quand ceux-ci sont visités par l'épreuve. C'est spécialement alors que doit se manifester notre communauté d'intérêts avec eux. Que la bienheureuse Marguerite-Marie était tendrement compatissante, quand les personnes qui lui étaient chères, éprouvaient quelques peines !

« Le Sacré-Cœur vous a gratifiée, à présent, de « la croix[1], écrivait-elle à la mère de Saumaise. J'ai « appris la mort du bon M. Chaudot, [votre aumô- « nier,] et les [autres] pertes que vous avez faites ; « je vous avoue que j'y prends beaucoup de part, « et que je suis toujours sensible à ce qui vous « touche ; ce sont des visites du Seigneur. Je le « supplie de se rendre lui-même votre force pour « vous conformer en tout à sa très sainte volonté... « Je vous prie de recommander à Notre-Seigneur « les pauvres demoiselles de Bisfrand, qui sont « dans une grande affliction de ne plus apprendre « de nouvelles du P. de la Colombière... Je ne sais « si je me trompe, je crois que le Sacré-Cœur a « aussi gratifié de la croix Madame votre nièce. « Je vous assure que je ne manque pas de prier « pour elle, afin que, si ce n'est pas la volonté de « Dieu de la délivrer de ses peines, il lui donne du

1. Lett. 25, 117 etc.

« moins une parfaite conformité à sa très sainte « volonté. »

Elle disait dans une lettre adressée à une sœur de la Visitation de Moulins[1] : « Je prends bien « part aux visites crucifiantes que notre bon Dieu « fait si souvent à votre très honorée mère de « Soudeilles. Assurez-la que je conserverai tou- « jours pour elle l'affection dont mon cœur est « capable. Je prie la divine bonté de lui faire la « grâce de faire de ces visites crucifiantes tout le « bon usage que Dieu demande de sa soumission « et de sa conformité au bon plaisir divin. »

Apprenant que sa belle-sœur était gravement malade et qu'elle avait beaucoup de difficulté à se résigner à la volonté de Dieu, la Bienheureuse écrivait à son frère Chrysostome, vers le 1er janvier 1689[2] :

« J'ai reçu votre lettre si tard, que je n'ai de « temps que pour vous souhaiter une sainte et « heureuse année, et vous témoigner combien je « suis sensiblement touchée de tout ce que vous « me dites de la maladie de ma chère sœur. En « vérité, elle fait tort à la sincère affection que j'ai « toujours eue pour elle, de croire que je puisse « l'oublier, puisque je veux bien qu'elle sache que « je m'oublierais plutôt moi-même. Elle me tient « fortement au cœur dans celui de Notre-Seigneur

1. Lett. 73, sœur de la Barge.
2. Lett. 90, à son frère Chrysostome.

« Jésus-Christ ; je vais commencer, à son intention, « une neuvaine à ce divin Cœur. Je l'embrasse « mille fois, cette chère sœur, et je souffre de la « savoir dans de si grandes douleurs. Faites-m'en « savoir des nouvelles pour me sortir de peine : « car je l'aime tendrement. »

« Mon très cher frère[1], lisons-nous dans une autre lettre, je voudrais pouvoir vous témoigner la « part que je prends à toutes les visites crucifiantes dont le Seigneur vous gratifie, surtout dans « la maladie de ma chère sœur ; ce qui m'est plus « sensible que je ne peux vous l'exprimer.... « Exhortez-la à en faire un bon usage, car je suis « bien mal en état de lui donner la consolation « que vous désirez, étant si mal moi-même qu'à « peine puis-je écrire ce mot.... Assurez-la que je « ne manque pas de faire tout mon possible pour « elle auprès de Notre-Seigneur, mais mes péchés « me rendent indigne d'être exaucée. Je voudrais « de tout mon cœur pouvoir contribuer, en quelque chose, à sa consolation et sanctification, n'y « ayant rien que je ne voulusse faire et souffrir « pour cela, hors le péché.... J'embrasse mille fois « la chère malade, et vous prie de la consoler, « autant que vous le pourrez, sans vous laisser « abattre par le chagrin. Notre très honorée Mère « vous salue et prend beaucoup de part à votre « juste douleur. »

1. Lett. 94. — Lett. 115, p. 246.

Que tous les vrais serviteurs du Sacré-Cœur s'efforcent de donner à leur affection pour leurs amis cette pureté parfaite, cette tendresse respectueuse, cette confiance entière, mais pleine de discrétion, cette fidélité à toute épreuve et ce dévouement absolu, dont la bienheureuse Marguerite-Marie vient de nous offrir de si beaux exemples. Ils doivent surtout s'efforcer, avec le plus grand zèle, d'introduire leurs amis dans le Cœur de Jésus, vrai paradis terrestre des âmes, fin et centre de toute amitié véritable.

III

Le Cœur de Jésus, fin et centre de l'amitié.

Le Cœur de Jésus, principe et vie de la véritable amitié, doit aussi en être le centre et la fin. C'est ce Cœur sacré et son amour que les amis doivent se proposer pour but final; ce divin Cœur doit être le trésor commun où ils iront puiser ; c'est le divin rendez-vous où ils pourront s'entretenir et se reposer ; ils doivent enfin le considérer comme leur oratoire sacré où ils se réuniront pour prier.

1. *Le Sacré-Cœur, avec son amour, est le but final de l'amitié.* — « L'amitié ne [doit] tendre qu'à nous « unir au Cœur adorable de Notre-Seigneur [1], di-

1. Lett. 4, p. 6 ; lett. 6, 7 et 12, p. 184 ; lett. 14, p. 28 ; lett. 45, p. 89 ; lett. 18, p. 95 ; lett. 57, p. 105 ; 108, p. 229 ; lett. 111, p. 235 ; lett. 112, p. 237 ; lett. 123, p. 261 ; avis 42, p. 423 ; avis 46 et 57.

« sait la bienheureuse Marguerite-Marie à plusieurs « de ses sœurs. Aimons-nous donc dans ce Cœur Sa- « cré, hors duquel tout le reste n'est rien. Vos âmes « étant très chères à la mienne, je voudrais pou- « voir vous témoigner combien ardemment je « souhaite que vos cœurs, que je chéris infiniment « dans ce divin Cœur, se consument mille et mille « fois dans les flammes de son pur amour ; car je « ne puis vous aimer qu'à cette condition : que vous « aimerez le Sacré Cœur de mon Jésus. Aimez-le « donc, si vous voulez que je vous aime, car je ne « veux affectionner que ce qu'il aime, et mon cœur « ne peut vous aimer qu'autant qu'il peut con- « naître que vous êtes aimées de Celui de Jésus. « [De votre côté], puisque votre Charité m'honore « de son amitié, que ce soit pour me procurer « l'amour de mon Dieu par vos saintes prières. « Tout ce que je prétends et désire pour moi et « pour ceux qui me font l'honneur de m'aimer, « c'est la dévotion au Sacré-Cœur. Je supplie ce « divin Cœur de nous unir tous en lui-même. « *Amen.* »

Elle écrivait à la sœur de la Barge [1] : « Mon cœur « ne peut refuser au vôtre ce que vous me deman- « dez, qui est de vous répondre. [Oui], je suis con- « tente que nous nous écrivions, une fois l'année, « pourvu que ce ne soit que de l'aimable Cœur de « Jésus et de l'amour de la croix, qui doivent être

1. Lett. 12, 48, 108 et 118, p. 184 et 250 ; lett. 123. p. 261.

« tout notre entretien.... Mais enfin, chère amie, que « direz-vous de moi, qui vous parle comme cela « sans raison, mais non pas sans désir que nous « aimions cet unique amour de nos âmes ? Je « m'étais proposé de vous faire seulement un mot ; « mais, mon Dieu ! ma chère Sœur, [j'avais tant de « bonheur] à m'entretenir de l'aimable Cœur de « Jésus, que je crois que ma langue s'est toute « trouvée au bout de ma plume, lorsqu'il m'a fallu « vous écrire ; car, ayant perdu la parole en re- « traite, il y a environ trois semaines que je ne « parle pas. »

« Vos âmes étant très chères à la mienne, écri- « vait-elle à ses novices[1], aimons le Sacré Cœur « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les unes pour les « autres. [Pour moi,] je ne perdrai jamais les sen- « timents de tendresse et d'affection que ce Cœur « sacré m'a donnés pour vous, tant qu'il me fera « connaître que vous voulez toujours persévérer à « le servir constamment. Si je ne vous croyais pas « de ses bonnes amies, vous ne seriez jamais des « miennes. »

2. *Le Sacré-Cœur est le trésor commun des amis.* — La véritable amitié demande qu'il y ait entre les amis une communication réciproque de biens. Or, quel est le principal trésor que les amis selon le Sacré-Cœur doivent mettre

1. Avis 42, p. 423. — Avis 46, p. 428. — Avis 29.

en commun? Nul autre que ce divin Cœur lui-même avec son amour.

La mère de Soudeilles ayant demandé à la bienheureuse Marguerite-Marie de former avec elle une association de prières et de mérites, la servante de Dieu lui répondit : « Le Seigneur peut, quand il « veut, tirer sa gloire de nos moindres actions, « comme j'espère qu'il fera du désir qu'il vous « donne que nous entrions en particulière société « de biens. Je peux vous dire que je n'en fais point ; « mais Dieu est si bon, qu'il nous laisse nous appro- « prier le trésor des vrais pauvres, qui est le Sacré « Cœur de Jésus, dont la céleste abondance peut « contenter sans défaut notre nécessiteuse indi- « gence. C'est de ce bien précieux qu'il faut tirer « notre association. Mettons dans ce Sacré Cœur « tout le bien que nous pourrons faire avec sa grâce, « pour l'échanger avec les siens, que nous offrirons « au Père éternel en place des nôtres. Voilà, mon « intime Sœur, notre vraie société. »

Elle répondait au P. Croiset, qui lui avait demandé une communion de prières et de bonnes œuvres[1] : « Je vous ferai part des trésors infinis du « Sacré-Cœur. Il m'a promis que je pourrais en « disposer, selon sa sainte volonté, laquelle je « pourrais connaître par les répugnances et l'im- « puissance à faire en cela ce qu'il n'agréerait pas. « Or, je puis vous assurer n'avoir pas ressenti, à

1. Lett. du 15 avril et du 10 août 1689 ; lett. 100, 2e édit., p. 252.

« votre égard, ces répugnances ; mais j'ai été, au « contraire, toute pleine de bons mouvements, qui « m'ont fait connaître l'agrément que ce divin « Cœur a de cette union, et l'amour qu'il vous « porte. Cet adorable Cœur de notre Souverain « vous a déjà dit tout ce que je fais pour vous. Vous « savez qu'en lui vous avez part à tout ce que je « peux faire de bien et souffrir avec sa grâce, puis- « qu'il nous a unis, par égalité de biens spirituels, « comme frère et sœur, et qu'il suppléera, de sa « part, ce qui manque de la mienne. C'est ce qui « me fait vous nommer mon frère dans ce Sacré- « Cœur. »

3. *Le Sacré-Cœur est le rendez-vous et l'oratoire des amis.* — Un des effets de la véritable amitié, c'est d'inspirer aux amis le désir de se réunir souvent pour converser et pour prier ensemble. Or, quel sera le rendez-vous divin et l'oratoire sacré des amis selon le Sacré-Cœur ? La Bienheureuse nous montre le Cœur de Jésus, toujours ouvert pour nous recevoir. C'est là qu'elle conviait les personnes qui lui étaient unies par l'amitié :

« Visitons-nous souvent dans cet aimable Cœur[1], « ma chère Sœur, écrivait-elle à la mère de Sou- « deilles. Voilà notre délicieuse retraite, où nous « nous verrons et où nous apprendrons à nous « connaître. Et quand vous ne m'y trouverez pas,

1. Lett. 4, p. 6 et lett. 7, mère de Soudeilles, p. 11.

« importunez-le jusqu'à ce que sa miséricorde m'y « ait mise; et là, nous ferons sans crainte nos « petits entretiens spirituels et les plus intimes « communications de notre véritable dilection « pour cet adorable Cœur. Je vous avoue que je « vous y ai déjà rendu quelques visites. Mais com- « me je ne peux vous être utile à rien, je croyais « que vous ne pensiez plus à moi. [Et même,] je « me plaindrais volontiers à Notre-Seigneur de ce « que, tous les jours, vous venez de si loin, [de « Moulins,] pour me visiter entre les deux éléva- « tions de la Messe[1]. [En ce moment, en effet,] je « vous trouve présente à mon esprit, et quand « nous avons dit à notre divin Maître ce que vous « souhaitez, vous vous retirez doucement, en me « disant, comme dans votre chère lettre, de ne pas « me fâcher. Mais comment le pouvoir faire avec « vous, ma très aimée Sœur ? »

Plusieurs religieuses ayant exprimé à la Bienheureuse quelque regret de ne pouvoir converser librement avec elle: « Ne croyez pas, leur disait- « elle[2], que le Sacré Cœur de Notre-Seigneur, qui « ne nous permet pas de nous parler, veuille pour « cela que nous nous oubliions les unes les

1. Elle fait allusion à une convention faite entre les deux amies d'un rendez-vous spirituel dans le Sacré-Cœur, au moment de l'Élévation de la messe quotidienne. Dans ce pieux rendez-vous, la Bienheureuse semble indiquer qu'elle éprouvait une impression sensible de la présence de sa pieuse amie de Moulins.

2. Avis 46, p. 428. — Avis 47. — Lett. 25; lett. 108, p. 229. — Lett. 113, 114 et 118, p. 250.

« autres, et que pour ne nous rien dire et pour « vivre anéanties et cachées dans cet adorable « Cœur de Jésus, nous nous en aimerons moins. « C'est dans ce doux et aimable Cœur qu'on doit « se souvenir de ses amis; c'est là que nous nous « verrons et nous nous aimerons, et que mon « cœur se répandra dans les vôtres. Je vous assure « que mon silence ne me donnera qu'un plus « fréquent souvenir de vous, et fortifiera de plus « en plus notre amitié. Il nous faut donc renou- « veler souvent dans ce divin Cœur la sainte « union qu'il a faite de nos cœurs... »

Elle écrivait à la sœur de la Barge[1], avant une retraite annuelle : « Je vous invite, pendant ce « temps que nous allons entrer en solitude, à « faire cette solitude dans le divin Cœur. J'espère « vous y voir et entretenir, car son amour m'unit « toujours plus fortement à vous. »

Quelques mois avant de mourir, elle écrivait à la mère Dubuysson : « Je veux vivre anéantie et « cachée dans l'adorable Cœur de Jésus, où je « n'oublierai pas mes amies, me flattant que vous « êtes du nombre, ainsi que ma chère sœur de la « Barge. Et c'est de tout mon cœur que, d'une sin- « cère affection, j'embrasse cette très aimée sœur[2]. »

Heureuses mille fois les réunions d'amis, faites dans le Cœur de Jésus! Dans ce divin rendez-

1. Lettres 52 et 105.
2. Lettre 113, 27 janvier 1690, p. 240.

vous, que les conversations seront douces, charitables, utiles et saintes ! Dans cet oratoire sacré, que les prières seront ferventes et fructueuses ! C'est surtout à ces amis ainsi unis dans le Sacré-Cœur, que s'applique cette divine promesse : « Lorsque deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux[1]. »

IV

Les signes et les fruits de la véritable amitié.

« Mes chers enfants, dit saint Jean[2], aimons-nous non seulement en paroles, mais en vérité et en œuvres. » Par ces mots, l'Apôtre indique que l'amitié, pour être véritable, doit nécessairement produire des fruits.

Les lettres de la bienheureuse Marguerite-Marie développent, d'une façon merveilleuse, cette leçon du Disciple bien-aimé de Jésus, et sa vie entière en fut l'expression pratique. La servante de Dieu nous apprend avec quel empressement les amis selon le Cœur de Jésus doivent s'obliger mutuellement, et comment, pour cela, ils doivent même être disposés à toutes sortes de sacrifices. Elle fait voir comment, pour manifester la sincérité de leur affection et rendre leur amitié vraiment fructueuse, ils ne doivent pas se borner aux témoignages extérieurs, en usage parmi les amis ordinaires ;

1. S. Matth., XVIII, 20.
2. S. Jean, III, 18.

mais elle montre qu'il leur faut de plus s'efforcer de vivifier ces signes extérieurs d'amitié par l'amour du Sacré-Cœur. Cette union de notre amitié à l'amour du Cœur de Jésus doit former le caractère distinctif de l'*amitié selon le Cœur de Jésus.*

Les principales marques d'affection employées et conseillées par la Bienheureuse sont : les relations épistolaires et les entretiens, l'échange de présents, surtout de prières, les services rendus et la correction fraternelle.

1. C'est avant tout par les *relations épistolaires* et dans les *entretiens intimes* que se manifeste l'amitié. Là, en effet, les âmes unies par les liens d'une sincère affection se répandent, en quelque sorte, les unes dans les autres. Les serviteurs du Sacré-Cœur doivent, à l'égard de leurs amis, s'efforcer d'imiter ce divin Cœur lui-même dans les rapports qu'il eut avec ses disciples, spécialement avec saint Jean et avec la famille de Béthanie : Lazare, Marthe et Marie, surtout avec la Très Sainte Vierge et saint Joseph. C'est à cette divine école que la bienheureuse Marguerite-Marie apprit et qu'elle nous invite à venir apprendre la manière de sanctifier nos relations d'amitié.

Ecrites sous l'inspiration d'un tel Maître, combien les lettres de la servante de Dieu sont admirables ! On y trouve un abandon plein de dignité, une tendresse d'affection des plus vives, une piété

toute céleste, une ravissante délicatesse de procédés, une humilité touchante, une attention cons-

Que l'union des SS. Cœurs de Jésus et de Marie soit le modèle de toute amitié[1] !

tante à faire plaisir et à éviter ce qui pourrait causer quelque peine ou occasionner de la gêne à ses correspondants. Si grande était la crainte que la

1. Vitrail de Rosey, peintre-verrier, 22, boul. Poissonnière, Paris.

Bienheureuse avait d'être importune par ses lettres, qu'elle osait à peine écrire ; pour l'y déterminer, il fallait la voix de l'obéissance, ou des instances réitérées lui montrant que ses lettres seraient agréables et utiles. Mais quand elle avait pris la plume, c'était vraiment son cœur qui s'ouvrait et un cœur tout transformé en celui de Jésus. Heureuses ouvertures de cœur, qui ont manifesté au monde tous les trésors célestes, dont le Cœur du divin Maître avait enrichi celui de son humble servante !

Pour apprendre ce que doivent être leurs entretiens et leur correspondance, les serviteurs du Sacré-Cœur n'ont qu'à lire les lettres de la bienheureuse Marguerite-Marie. Ils y trouveront de vrais modèles, sinon de style littéraire, du moins de qualités épistolaires. Cette lecture leur offrira une condamnation éclatante de tant de lettres inutiles et trop souvent dangereuses, où l'esprit peut briller, mais où le cœur a peu de part, et d'où le caractère chrétien est trop souvent tout à fait banni. Un vrai serviteur du Sacré-Cœur se fait reconnaître surtout par l'objet et par le caractère de ses lettres et de ses entretiens.

Aux nombreux extraits des lettres de la Bienheureuse déjà cités, nous en ajouterons ici quelques autres, où se manifestent, d'une façon particulière, les qualités de la correspondance. Nous les puiserons spécialement dans ses relations avec la mère de Saumaise.

Répondant à un affectueux reproche, qu'un silence un peu prolongé lui avait attiré de son ancienne supérieure, elle disait[1] :

« Vive † Jésus !

« Ma très honorée et chère Mère

« Ce n'était point par mortification, ni par un « défaut d'amitié que je voulais me priver de la « douce consolation de vous écrire ; puisque, « comme vous le savez bien, notre bon Maître a « uni mon cœur si étroitement avec le vôtre, que « je ne crains point qu'il en soit séparé. Et comme « je n'ai point de termes pour vous exprimer la « reconnaissance que j'ai de vos bontés maternelles, il me suffira de vous dire que j'en conserverai un éternel souvenir devant Notre-Seigneur. « Je le supplie de vous faire part de ses plus précieuses grâces et de ses tendres caresses, dans « cette aimable solitude dont je partage les délices avec vous...

« Votre séparation, quoiqu'elle ne soit grande « que de corps, m'a été plus sensible que je ne « peux vous le dire ; mais ma consolation ou mon « affliction ne me sont pas considérables, pourvu « que vous soyez contente. Et comme je crois que « vous l'êtes, cela me suffit.

« C'est notre très honorée Mère qui nous a dit « de vous écrire par cette occasion ; je me réservais pour une autre, à cause d'une légère incom-

1. Lettre 1, à la mère de Saumaise.

« modité et parce que vous serez accablée de let-
« tres cette fois. Mais, ne vous pressez pas de me
« répondre ; de quelle manière que vous en usiez,
« je ne douterai jamais de votre affection pour celle
« qui est toute à votre Charité, en l'amour sacré
« de Jésus. »

« Votre très humble et indigne fille et servante
« en Notre-Seigneur.

« Sœur MARGUERITE-MARIE ALACOQUE,
« de la Visitation Sainte-Marie.

« Dieu soit béni ! »

Peu après la réception de cette première lettre, la mère de Saumaise en provoqua une seconde [1], dont voici le début :

« Vive † Jésus !

« Ma très honorée et bien-aimée Mère,

« J'ai trop d'expérience de vos bontés, pour
« croire que mon silence vous mette dans le doute
« de ma respectueuse amitié pour votre Charité.
« Vous m'y avez engagée par tant de manières, que
« je ne puis m'en exprimer davantage ; mon silence
« vous en dira plus que mes paroles... »

La Bienheureuse disait dans une lettre du mois de juin 1680 :

« Vive † Jésus [2] !

« Ce m'est une douce consolation de recevoir de
« vos nouvelles, bien qu'il me semble être indiffé-

1. Lett. 2, 10 Juillet 1678, — Lett. 16, etc.
2. Lett. 6, à la mère de Saumaise, p. 9.

« rente pour les autres ; mais vous êtes toujours « ma bonne Mère, pour laquelle le Seigneur me « donne ce que je ne peux exprimer. Je ne peux « vous oublier devant Dieu. Je le supplie de vou- « loir consommer en nous tous ses desseins... »

Une autre lettre de la même année débute ainsi[1] :

« Ma très honorée et bien aimée Mère, je ne sau- « rais plus longtemps refuser à mon cœur la douce « satisfaction qu'il prend à s'entretenir avec votre « Charité, qui m'assure que Notre-Seigneur le veut « bien ; et je n'en doute nullement, puisqu'il vous « fait continuer pour moi les mêmes bontés et cha- « rités que vous avez toujours exercées en mon « endroit, depuis que j'ai l'honneur d'être votre « indigne fille... Bien que je souhaite que l'on ne « pense plus à moi[2], il me semble pourtant que « Notre-Seigneur veut que vous y pensiez et que « jamais je ne vous oublie. Faites-moi donc, s'il « vous plaît, un petit mot de réponse, selon que « Notre-Seigneur l'inspirera à votre cœur chari- « table, car le mien reçoit beaucoup de consola- « tions par la lecture de vos très chères lettres. « Voyez quelquefois, pour l'amour du Sacré-Cœur, « le petit écrit que vous gardez [de moi], car ce « divin Cœur y prend plaisir. Oui ! J'ose bien me « flatter qu'en qualité de votre fille aînée, vous « m'aimerez toujours et vous vous souviendrez de

1. Lett. 8, mère de Saumaise, 1680, p. 12. — Lettre 7.
2. Lettres 9. et 10.

« moi dans le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-
« Christ... »

Répondant, sans doute, à de nouvelles plaintes, provoquées par son silence plein de réserve, elle écrivait encore à la mère de Saumaise[1] :

« C'est avec plaisir que je profite de cette occa-
« sion, pour vous confirmer l'affection de mon
« cœur. Je vous dirai que c'est bien malgré moi
« que je me suis privée si longtemps de la conso-
« lation que Notre-Seigneur me donne à vous
« écrire, encore qu'il m'y fasse toujours la même
« peine; mes douleurs de tête ne me permettant pas
« de beaucoup écrire... Je voudrais bien m'étendre
« davantage avec vous, mais je ne le peux faire ;
« car je ne fais pas tout ce que je voudrais... Pour
« vous dire un petit mot de la disposition de votre
« pauvre chétive fille, je vous avoue, mon unique
« Mère, que mon cœur vous chérit tendrement,
« et qu'il vous aime et vous estime plus fortement
« dans celui de Jésus-Christ, que je ne peux vous
« l'exprimer. [Je ne saurais dire], non plus, le
« désir que j'ai de vous en donner des preuves, car
« je ne suis riche qu'en bonne volonté. Priez bien
« le Sacré Cœur de Notre-Seigneur pour moi,
« et croyez que je ne vous oublie pas. »

Une lettre écrite, à l'époque de Pâques, en l'année 1685[2], commence par cette gracieuse allusion

1. Lett. 11, mère de Saumaise, p. 19. — Lettres 32, 35, 29.
2. Lett. 28 et 80 mère de Saumaise, 24 avril 1685.

aux apparitions de Notre-Seigneur après la résurrection : « C'est en ce saint temps des visites pleines d'amour de notre divin Maître, que je viens, « ma toute chère Mère, donner à mon cœur la consolation de vous en rendre une, pour vous assurer qu'il est toujours de plus en plus sensible à « la véritable et sincère amitié qu'il a pour votre « Charité dans le Sacré Cœur de Jésus-Christ... »

Les mêmes charmes et les mêmes qualités épistolaires se retrouvent dans toutes les autres lettres de la Bienheureuse.

Le 22 octobre 1689, elle écrivait à la mère Dubuysson [1] : « J'ai béni mille fois le Sacré Cœur de « notre adorable Maître, d'avoir donné le mouvement au vôtre de consoler le mien par une de « vos lettres très chères ; car je vous avoue que je « me sentais à peu près dans la même peine, que « vous me dites [avoir éprouvée] : Notre-Seigneur « m'ayant voulu mortifier, non seulement que « vous n'ayez pas reçu la lettre que je m'étais « donné l'honneur de vous écrire, mais que je « n'aie point reçu des vôtres, ni pas un mot qui « me donne la confiance de ne plus me rendre « votre importune. Puisque votre bonté m'invite « [à vous écrire], je prie Dieu que tout soit à sa « plus grande gloire... »

A la plainte de ne pas recevoir des lettres assez fréquentes et assez longues, la servante de Dieu

1. Lett. 107, mère Dubuysson, supérieure à Moulins, p. 224.

répondait à la sœur de la Barge, l'une de ses plus intimes amies[1] :

« J'avoue, ma toute chère Sœur, que vous avez « juste sujet de vous plaindre de mon peu de cor- « respondance à tant de témoignages de bonté et « d'une si cordiale amitié, que je n'ai pas méritée « et dont je suis toute confuse. Sans vouloir m'excu- « ser, il faut vous dire que je crois que vous ne « blâmerez pas tout à fait mon silence, quand vous « en saurez les justes causes. Je n'écris qu'avec « une extrême violence, mon Souverain ne me « laissant pas la liberté de le faire comme vous « le souhaitez... Il me semble, [toutefois,] que mon « chétif cœur s'efforce, de tout son pouvoir, de « vous rendre tout le retour dont je peux être capa- « ble dans celui de notre bon Maître, qui sait com- « bien il a rendu votre âme chère à la mienne. Je « vous assure que vous n'êtes pas oubliée dans « mes indignes prières. »

A la fin d'une autre lettre fort longue, adressée à cette même amie selon le Cœur divin, la Bienheureuse ajoutait avec une humble simplicité[2] : « Il « faut, mon intime Sœur, vous aimer autant que « je le fais, pour m'entretenir si longtemps avec « votre Charité. De bonne foi, chère amie, à toute « autre qu'à vous enverrais-je cette lettre, sans « craindre de me rendre ennuyeuse? Je vous ai

1. Lett. 82 et 86, p. 176. — Lett. 105, p. 216.
2. Lett. 92, p. 186.

« fait ce brouillon pour vous contenter ; mais votre « bon cœur excusera tout, et ne se plaindra plus « du silence de celle qui vous chérit tendrement « en l'amour sacré. »

La Bienheureuse, toujours pleine de ces attentions délicates, qui font les charmes de l'amitié, profitait des moindres occasions favorables, pour transmettre, en son nom ou au nom de ses sœurs, quelques mots d'affection aux personnes qu'elle aimait. Dans plusieurs de ses lettres, nous lisons des phrases telles que celles-ci :

A la très honorée mère de Soudeilles, à Moulins[1] : « Je me sers avec plaisir de l'offre que notre chère « sœur Cordier me fait de ce vide, [laissé dans la « lettre que qu'elle vous adresse,] pour vous assu- « rer de la continuité de ma sincère amitié... »

A la sœur de la Barge : « Je vous supplie de pré- « senter mes respects à la sœur de Soudeilles ; je « l'estime toujours singulièrement et la chéris très « sincèrement dans le Cœur de notre bon Maitre, « en la présence duquel je ne l'oublie pas ; embras- « sez-la pour moi, je vous en conjure. »

A la très chère mère de Saumaise : « [Je vous « prie de dire] à votre honorée mère Boulier que « je la chéris uniquement, et que je conserve pour « elle une amitié et une estime toutes particu- « lières... Nos chères sœurs Marie-Aimée et de « Lyonne vous présentent leur plus cordial res-

1. Lett. 2, 8, 28, etc.

« pect... Notre chère sœur des Escures vous salue « et a toujours beaucoup d'estime et d'amitié pour « votre Charité. »

Si nous avons multiplié les citations, c'est moins pour faire admirer les trésors d'affection renfermés dans le cœur de la bienheureuse Marguerite-Marie, que pour apprendre à ceux qui veulent servir et glorifier le Cœur de Jésus, ce que doivent être leurs entretiens et leurs lettres d'amitié. Rappelons-nous toutefois que, pour donner à nos conversations et à notre correspondance le caractère réclamé par la vraie dévotion au Sacré-Cœur, l'étude des modèles à imiter ne suffit pas, car « la bouche parle (et la main écrit) de l'abondance du cœur[1]. » « Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voulez. » Nous pouvons donc ajouter : Aimez le Sacré- Cœur, et vous saurez ce que vous devez dire et écrire.

2. *L'échange de présents, surtout de prières*, est le second signe et le deuxième fruit de l'amitié véritable. Notre-Seigneur nous a montré, par son exemple, que les présents sont nécessaires pour entretenir l'amitié. Sans parler des faveurs temporelles dont il nous comble, il nous a donné tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, tout, jusqu'à son Cœur, et il veut bien agréer nos moindres témoignages d'amour ; il ne

1. S. Matth., XII, 34.

dédaigne pas même un verre d'eau froide offert en son nom.

Instruite par un tel Maître, la bienheureuse Marguerite-Marie acceptait avec une charmante et affectueuse gratitude, et avait la plus douce joie à offrir les petits présents de l'amitié.

« Elle écrivait à la mère de Saumaise[1] : « Je « voudrais pouvoir vous témoigner la reconnais- « sance que mon cœur conservera toujours pour « vous; et si je meurs ingrate, c'est parce que j'au- « rai vécu impuissante. Au reste, je vous remercie « des beaux ciseaux que j'ai reçus de votre Charité; « je les porterai pour l'amour de vous, bien qu'ils « soient trop beaux pour moi. Je vous remercie « surtout des deux [louis d'or destinés] à faire « imprimer la première image du Sacré-Cœur. »

La mère de Soudeilles, ayant fait un semblable présent à sa sainte amie de Paray, en reçut les lignes suivantes[2] : « Puisque je n'ai pas le temps de « vous en dire davantage, après vous avoir remer- « cié des ciseaux que votre Charité nous envoie, je « prie le Seigneur d'être lui-même votre récom- « pense; car tout ce que l'on me donne, je le reçois « par amour et comme venant de sa main. Je prie « la divine Bonté de vous remplir de ses plus pré- « cieuses grâces..... Je vous envoie le livre de la « retraite du R. P. de la Colombière, avec deux

1. Lett. 8 p. 14. — Lettre 36.
2. Lett. 81. — Lett. 48 p. 92.

« images du Sacré-Cœur, dont on nous a fait « présent. Je vous avoue, ma chère Mère, qu'il faut « vous aimer autant que je le fais, et être aussi « persuadée de vos bontés que je le suis, pour en « user ainsi à votre égard. Mais je ne saurais « m'empêcher de faire ce petit dépouillement en « votre faveur... Et si vous voulez que notre union « et notre amitié continuent, ne pensez pas à envo- « yer de l'argent pour le livre ni pour les images, « car ce serait là le moyen de tout rompre avec « moi. »

« En même temps que je vous écris[1], disait-elle, « le 22 octobre 1689, à la mère Dubuysson, supé- « rieure de la Visitation de Moulins, on nous a « fait présent d'un livre du divin Cœur. En le « recevant, d'abord[2], de toute mon affection, je « vous l'avais destiné avec plaisir, pensant que je « ne pouvais m'en servir plus utilement que dans « votre chère personne, que je regarde comme une « autre moi-même; mais notre chère sœur Marie- « Anne Cordier m'a frustrée de ce plaisir, en « disant qu'elle vous en envoyait un. C'est pour- « quoi je le présente, avec votre agrément, à notre « chère sœur de la Barge, à laquelle je m'étais « réservé d'envoyer le premier que je pourrais « avoir. [Dites] à cette chère sœur que je la prie « d'agréer ce livre de Lyon sur l'aimable Cœur de

1. Mère Dubuysson, 22 oct. 1689. — Lettre 107.
2. Aussitôt, de suite.

« Jésus[1]. Je n'oublie pas ma tout aimable sœur « de Soudeilles, et mon plaisir aurait été entier, « si j'avais eu un livre à lui offrir. »

« Je vous remercie de la dévote image que vous « m'avez envoyée, répondait-elle au P. Croiset. « Je voudrais bien pouvoir vous en témoigner ma « reconnaissance ; mais, hélas ! je n'ai qu'une « bonne volonté remplie d'impuissance. J'espère « que le Sacré-Cœur récompensera tout, puisqu'il « m'a rendue entièrement pauvre. »

Les quelques exemples que nous venons de citer suffisent pour nous apprendre : quels sont les présents qu'il faut de préférence offrir à nos amis, comment il faut les faire, et de quelle manière il convient de recevoir ceux qui nous sont donnés.

Les âmes mondaines aiment à offrir et à recevoir ce qui favorise la vanité et l'attrait pour le plaisir ; les cœurs égoïstes ne donnent que pour être payés de retour, et leurs remerciements pour les dons reçus ne sont nullement désintéressés. Ce n'est point ainsi qu'agissent les chrétiens animés de l'esprit du Sacré-Cœur. La charité la plus pure les dirige dans le choix des présents qu'ils destinent à leurs amis ; écartant les objets dangereux ou frivoles, ils choisissent des choses utiles, et, de préférence, ils offrent ce qui peut servir au salut des personnes qui leur sont chères, ou à l'extension du règne du Sacré-Cœur. C'est encore la cha-

1. Lett. 108, à la sœur de la Barge, fin oct. 1689.

rité la plus délicate et la plus désintéressée qui les inspire dans la manière de faire leurs présents. Ils ne craignent pas de se gêner pour donner ; mais ils ne veulent pas que leurs amis se gênent pour remercier ; et, s'ils reçoivent, à leur tour, quelques témoignages d'amitié, ils les accueillent avec une affectueuse reconnaissance, « comme « venant de la main de Dieu et pour son « amour ».

A l'exemple de la bienheureuse Marguerite-Marie, il est un présent que les amis selon le Sacré-Cœur doivent préférer à tout autre : ce sont les prières, surtout les communions et les messes. Relativement à ce don, la servante de Dieu ne craignait pas de solliciter le retour ; aussi la plupart de ses lettres renferment-elles des promesses et des demandes de ce genre :

« Continuez à bien prier le Sacré-Cœur pour « moi[1]. Je le fais pour vous. Combien je voudrais « vous rendre une bonne sainte ! »

« Ne m'oubliez pas devant ce divin Cœur. Je ne « vous oublierai pas devant la bonté de Notre-« Seigneur, non plus que tout ce qui vous appar-« tient et toutes les intentions que vous me mar-« quez[2]. C'est de toute mon âme que je présente « mes indignes prières à notre bon Dieu pour votre « très honorée Mère. »

1. Lettres 122. 124, etc.

2. Lettres 2 et 110, à une religieuse de la Visitation de Dijon.

« Je me flatte d'avoir part à vos saintes prières, « écrivait-elle à la mère de Saumaise[1], et je vous « dis, comme à une bonne mère, que j'en ai un « extrême besoin. Ayez donc un souvenir parti- « culier de cette pauvre pécheresse, qui ne vous « oubliera jamais devant le Sacré-Cœur. Nonobs- « tant mes péchés, je ne laisse pas de vous offrir « souvent à ce divin Cœur. Je demande, de tout « mon cœur, pour vous, à Notre-Seigneur, de vous « bien acquitter de la charge qu'il vous a confiée. « [Non], nous ne vous oublions pas, en la sainte « présence de ce Sacré-Cœur, nos chères sœurs « novices et nous, non plus que les intentions « pour lesquelles votre Charité désire que nous « priions. »

Elle écrivait à la mère de Soudeilles et à la mère « Greyfié[2] : « Je peux vous assurer que, si j'étais « bonne, vous sentiriez l'effet de mes prières ; « mais, hélas ! elles sont trop froides pour par- « venir jusqu'à la source d'amour. N'étant qu'un « composé de toutes sortes de misères, je ne suis « capable que d'attirer la colère de Dieu et « d'arrêter le cours de ses miséricordes. Cepen- « dant soyez persuadées que, toute telle que je « suis, je ne vous oublierai pas dans mes prières « très indignes et très languissantes. Mais je me « flatte d'un même retour de votre cœur. Ne refu-

1. Lettres, 8, 9, 11, 39, 42, 46, 56. et 93.
2. Lettres 81 et 99.

« sez donc pas, je vous en conjure, le secours de « vos prières à celle qui est, de tout son cœur, « toute à vous, sans réserve, dans l'aimable Cœur « de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Connaissant, par expérience, la puissance des prières de l'apôtre du Sacré-Cœur, le P. Croiset aimait à les solliciter en sa faveur ; « Pour ce que « vous me recommandez de prier pour ceux que « le Seigneur vous a donnés [à diriger], lui répon- « dait la Bienheureuse, au commencement de 1690, « je n'y manquerai pas. Et, pour suppléer à ce qui « manque de ma part, j'entends, autant que je le « peux, une messe extraordinaire tous les jours, « selon vos intentions. Mais je vous confesse que « je crains beaucoup d'arrêter le cours des misé- « ricordes de mon Dieu sur votre âme, à cause de « mes infidélités. »

Malgré ces assurances, le père Croiset ayant exprimé à la servante de Dieu quelque crainte d'avoir encore trop peu de part dans les prières qu'elle faisait, reçut cette réponse, le 15 avril 1690 : « Cependant, le doute où je vous vois que je n'ou- « blie de prier pour nous, m'afflige plus que je ne « peux vous le dire, puisque je cesserais aussitôt « de le faire pour moi. Mais dites que ce sont mes « péchés qui vous empêchent d'en ressentir les « effets. Le Sacré-Cœur seul a fait cette union « de biens spirituels entre nous ; c'est dans « lui aussi que je la confirme, tant elle m'est « avantageuse.

« Je ne manque pas de faire la visite au Saint-
« Sacrement, à votre intention ; cela m'est un
« double plaisir. Je dis le *Pater* et l'*Ave Maria*
« que vous me demandez, et fais la communion que
« je vous ai dit. Mais, hélas ! qu'est-ce que tout
« cela, vu le sujet qui le pratique, et eu égard à
« tout ce que vous faites pour moi? Avec tout
« cela, je vous suis redevable. »

Peu de semaines avant de quitter cette terre, la servante de Dieu écrivait encore à ce même religieux, qu'elle appelait « son frère dans le Cœur de Jésus »[1] :

« Offrir pour moi le divin sacrifice de la messe!
« Me donner une part dans [toutes] vos prières!
« Mais que je suis redevable au Cœur de Jésus de
« vous inspirer tant de charité à mon égard ! J'y
« fais un grand fond pour m'aider à opérer mon
« salut éternel, vous avouant de bonne foi que, si
« vous connaissiez cette chétive pécheresse qui
« vous parle, votre cœur, tout brûlant de charité,
« serait porté de compassion à demander fortement
« à celui de notre bon Maître ma parfaite con-
« version..... Vous m'obligerez de redoubler vos
« prières pour moi, lorsque je serai en solitude,
« qui sera, Dieu aidant, environ le 12 octobre.
« [Elle est morte le 17 octobre.] Ce sera alors que
« j'aurai plus grand besoin du secours de la grâce,
« laquelle j'espère obtenir par votre moyen. »

1. Lett. au P. Croiset, mars 1690 et 21 août 1690.

Puisse l'exemple de la Bienheureuse inspirer à tous les amis, sincèrement dévoués au Cœur de Jésus, le plus grand zèle pour cette union de prières dans le Sacré-Cœur, et leur apprendre à ne pas regarder comme de simples formules de convenance, les demandes et les promesses de prières qui accompagnent leurs lettres. C'est surtout à cette sainte union de l'amitié dans l'adorable Cœur de notre divin Maître, que s'applique cette parole du livre des Proverbes[1] : « Le frère qui est soutenu par son frère est comme une ville forte. »

3. *Les petits services rendus et les procédés obligeants* sont le troisième signe d'une amitié sincère, dont ils forment les principaux charmes. Notre-Seigneur lui-même, par son exemple, nous a enseigné à obliger nos amis. Combien grande et touchante devait être ce qu'on pourrait appeler la divine obligeance de ce bon Maître envers ceux qu'il daignait appeler ses amis ! Ne leur disait-il pas qu'*il était venu pour les servir et non pour en être servi* ? Imitons cet adorable et doux modèle; c'est sur lui que la bienheureuse Marguerite-Marie réglait sa conduite.

Les sœurs Contemporaines nous disent qu'elle était douce et affable envers tous les membres de la communauté[2]; qu'on la voyait empressée à pré-

1. Prov. xviii, 19.
2. Vie par elle, p. 317.

venir ses sœurs en ce qui pouvait leur faire plaisir et à leur rendre mille petits services. Sévère pour elle-même jusqu'à l'héroïsme, elle était animée de la plus grande condescendance à l'égard des autres.

« Personnne n'ignore quelle a été la mortification de la sœur Marguerite-Marie, écrit la mère Greyfié. Ennemie jurée de toute délicatesse et singularité pour elle, elle ne s'en faisait aucune peine pour les autres; au contraire, elle avait le cœur très doux et très compatissant pour les infirmités du prochain, et elle aurait voulu tout faire pour le soulagement et la consolation de ses sœurs. »

Elle s'intéressait à tout ce qu'elle savait cher aux personnes aimées. Volontiers elle se chargeait d'être leur intermédiaire, pour s'acquitter de leurs petites commissions. Parfois, avec une grâce charmante, elle leur cédait, à la fin de ses lettres, une place, pour leur permettre d'ajouter elles-mêmes quelques lignes. Les savait-elle dans la peine, elle ouvrait son cœur à la compassion, leur promettait le secours de ses prières et en sollicitait à leur intention. Avec quelle affectueuse charité elle offrait ses vœux de bonne année ! Combien elle se montrait sensible aux moindres témoignages d'affection qu'on lui donnait ! A l'en croire, elle en était indigne. Comme elle rendait volontiers service ! C'était l'obliger que de lui en fournir l'occasion. Sans attendre qu'on lui en exprimât un désir, elle cherchait à devancer la demande. Son humilité

lui faisait croire que c'était toujours à elle d'écrire la première à ses amies ; aussi, se reprochait-elle sincèrement et faisait-elle d'humbles excuses, quand elle s'était laissé prévenir. Malgré son attrait prononcé pour la vie cachée et le silence, et malgré la répugnance extraordinaire qu'elle avait à écrire des lettres, elle savait sacrifier ses goûts pour faire plaisir aux autres.

Si dans la communauté, vers laquelle ses lettres se dirigeaient, elle connaissait particulièrement quelques sœurs, elle avait pour chacune de celles-ci un souvenir affectueux. Elle se gardait surtout d'oublier la supérieure de la maison.

Peu lui importait comment l'on agît à son égard ; qu'on accueillît ses avances ou qu'on laissât ses lettres sans réponse, qu'on entrât dans ses vues ou que l'on contrariât ses désirs, elle se montrait toujours contente.

Les lettres de la servante de Dieu sont tout émaillées de ces gracieuses fleurs de la plus charitable obligeance. Que de fois n'y trouve-t-on pas des phrases telles que celles-ci[1] :

« Je n'ai pas manqué de m'acquitter de votre « commission envers notre chère sœur Cordier. « Elle vous assure de sa sincère et respectueuse « affection. »

« Croyez que que je n'ai point de plus douce « satisfaction que de vous obliger. »

1. Lett. 44, 113, 55, 81 et 84.

« Faites, s'il vous plaît, mes excuses à Made-
« moiselle de Chamberland de ce que je ne peux
« lui écrire ; mais assurez-la que je tâcherai de
« faire ce qu'elle nous demande. »

Elle écrivait à plusieurs de ses sœurs [1] : « Croyez,
« mes très aimées Sœurs, qu'en cette rencontre
« et en toute autre, je me ferai un plaisir de
« pouvoir vous prouver combien véritablement je
« vous aime dans le Sacré Cœur de l'adorable
« Jésus. Mon cœur ne peut rien vous refuser dans
« celui de notre bon Maître. Combien je désire
« satisfaire à tout ce que vous souhaitez, et com-
« bien je vous rends mes petits services de bon
« cœur ! Lors donc que vous jugerez que je puis
« vous être utile, comme vous me le dites, vous
« n'aurez qu'à me le faire connaître, et vous verrez
« alors ce que je vous suis dans le Sacré Cœur
« de Jésus. »

Elle, si humble, qui souffrait un vrai martyre, quand elle était obligée de parler des faveurs célestes dont elle était gratifiée, ne refusait cependant point, par charité, de s'acquitter des missions qui lui étaient confiées auprès de Notre-Seigneur ; et elle transmettait humblement, mais simplement, les lumières qu'elle avait reçues, soit pour la solution d'une affaire difficile, soit sur l'état d'une âme ou sur le salut d'une personne décédée.

1. Lett. 2, édit. 2 : lett. 118, p. 250 ; lett. 121, p. 262 ; avis 7, p. 378.

« J'ai recommandé à la bonté de Notre-Seigneur « la sœur dont vous me parlez, écrivait-elle à la « mère de Soudeilles[1] ; ne vous en faites pas de « peine. ».

La mère de Saumaise l'ayant consultée sur une question embarrassante[2] : « Vous voulez que je « vous dise ma pensée, lui répondait-elle ; vous « avez tout pouvoir sur ma chétive personne... « J'aurais été bien aise aussi de vous satisfaire sur « ce que vous me recommandiez dans votre der- « nière lettre : mais, hélas ! que pouviez-vous « attendre d'une pécheresse comme moi ? Mon « Dieu, ma chère et très aimée Mère, que j'ai « besoin du secours de vos prières ! Je vous sup- « plie de demander pardon de mes infidélités. »

L'un des plus grands sacrifices de la Bienheureuse était d'entrer en relation avec des personnes étrangères. Toutefois, elle s'y pliait avec une douce condescendance, mais non sans une souffrance des plus vives. Il lui suffisait, pour cela, de savoir que sa supérieure le désirait ou que ce serait obliger quelqu'un. Que de fois elle dut répéter ce qu'elle écrivait à la mère de Soudeilles[3] :

« Ecrire des lettres et aller au parloir m'est un « supplice ; [cependant,] j'ai eu l'honneur de voir « le très digne monsieur que votre Charité nous a « marqué dans sa lettre ; il venait de votre part,

1. Lettre 45, etc.
2. Lettres 11, 12 et 75.
3. Lettres 45, 81, etc,

« cela me suffisait pour me le rendre considérable ; « mais je l'ai vu un bien petit espace de temps ; ce « qui ne m'a pas empêchée de rester fortement « persuadée de sa vertu et de son mérite. »

Par humilité, la servante de Dieu craignait excessivement que les personnes auxquelles elle ouvrait son âme dans l'expansion de l'amitié et de la confiance, ne communiquassent ses lettres à d'autres ; aussi leur demandait-elle, chaque fois, comme une grâce, de brûler ses écrits. Cependant elle souffrait, avec douceur et sans se plaindre, que ses désirs ne fussent pas respectés. « Au reste, « écrivait-elle à la sœur Bernarde Payelle [1], je suis « bien éloignée de me fâcher de ce que notre chère « sœur, Marie-Lucrèce, vous ait fait voir nos let- « tres ; elle m'a fait plaisir, comme aussi de con- « server pour votre Charité une reconnaissance et « un respect particuliers, pour tant de bontés que « vous avez toujours eues pour elle. Je vous sup- « plie de les lui vouloir continuer, et je vous en « serai redevable. »

Que les serviteurs du Cœur de Jésus s'appliquent à imiter cette obligeance charitable et cette douce condescendance ! Qu'ils s'efforcent, pour cela, de se rendre tout à tous, afin de gagner tous les cœurs à ce Cœur divin.

4. *La correction fraternelle.* — Un des principaux signes d'une sincère amitié, c'est la *correction*

1. Lettre 10, 2e édit.

fraternelle. « Les blessures d'un ami, lisons-nous au livre des Proverbes [1], sont préférables aux baisers perfides d'un ennemi. » Que de fois l'Evangile ne nous rapporte-t-il pas les réprimandes adressées par Notre-Seigneur, non seulement aux Pharisiens, aux Scribes et aux Juifs, mais aussi à ses Disciples? Avec quelle énergique fermeté, tempérée toutefois par une divine douceur, ne dit-il pas à saint Pierre qui le détournait de la Passion[2]: « Eloignez-vous de moi, tentateur, vous m'êtes un scandale. Vous n'avez pas le sens des choses de Dieu. »

Tel est l'adorable modèle proposé à l'imitation des véritables serviteurs du Sacré-Cœur ; ils doivent regarder comme l'un des principaux devoirs de charité, d'aider leurs amis à se délivrer de ce qui déplaît à ce divin Cœur. Pour cela, qu'ils ne craignent pas de leur adresser des corrections fraternelles ; mais, afin que ces monitions soient fructueuses, il faut qu'elles soient données dans l'esprit du Sacré-Cœur, c'est-à-dire avec franchise, douceur et humilité.

Rien de plus franc, mais aussi rien de plus doux et de plus humble, que les corrections faites par la bienheureuse Marguerite-Marie. Tout en parlant avec la plus grande liberté, elle agissait avec tant de délicatesse, qu'elle semblait se blâmer elle-

1. Prov., XXVII, 6.
2. S. Matth., XVI, 23.

même de ses imperfections plutôt que reprendre les autres. Qu'on juge du ton de toutes ses admonitions par les exemples suivants :

Elle écrivait à une personne qui l'avait consultée[1] :

« Si vous vous souvenez qu'un prophète fut ins-
« truit par une ânesse, vous ne ferez pas difficulté
« de croire que Dieu se serve de la plus chétive
« et misérable de toutes les pécheresses, pour vous
« dire de ne plus différer de lui faire le sacrifice
« qu'il vous demande. Ne vous informez pas qui
« vous dit cette parole, mais recevez-la comme
« Dieu vous l'inspirera. »

Elle disait à une religieuse dont elle connaissait les hésitations entre l'amour de la créature et l'amour du Sacré Cœur de Jésus[2] :

« Il est vrai, ma très honorée Sœur, que si le
« Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ
« m'avait donné moins d'affection pour votre
« chère âme, je ne me sentirais pas si sensible-
« ment touchée de votre retardement dans la voie
« de la perfection. Puisque vous m'engagez à vous
« dire librement mes pensées, je vais le faire sim-
« plement, car je ne sais ni flatter ni dissimuler.

[Après avoir exposé franchement ses observations, elle ajoutait avec humilité] : Mais, mon
« Dieu, que direz-vous ? Pardonnez-moi la liberté

1. Lettre 101, p. 206.
2. Lettre 71, p. 136 ; lettre 72, p. 137.

« que votre humilité a fait prendre à mon orgueil,
« de vous parler ainsi; mais je ne pouvais faire
« autrement, à moins que de ne rien répondre du
« tout à ce que votre Charité m'avait dit. Ne vous
« en fâchez pas, s'il vous plaît. Je ne saurais à
« présent vous dire autre chose, sinon que vous
« aurez une bonne part dans mes indignes et
« faibles prières. Je n'ai point manqué de faire la
« communion et les autres prières que vous
« désirez ; mais, hélas ! je suis trop méchante pour
« que vous en sentiez des effets. C'est ce qui vous
« les rend inutiles. »

Ayant appris qu'une de ses anciennes élèves, religieuse ursuline, se laissait gagner par la tiédeur, la Bienheureuse prit l'affectueuse liberté de lui adresser une série de charitables admonitions[1] :

« Il faut vous avouer, ma chère amie, lui écri-
« vait-elle, que je ne saurais plus longtemps vous
« dissimuler ma peine. Il faut vous aimer autant
« que je le fais dans le Sacré Cœur de Jésus-Christ,
« pour entrer si avant dans vos intérêts et pour
« en être si sensiblement touchée. C'est ce qui me
« donne la confiance de hasarder cette lettre, pour
« vous prier de me dire la vérité de votre disposi-
« tion, car je n'en veux croire ni à ma pensée, ni à
« tout ce qu'on m'en peut dire par mille petits
« discours que l'on fait de votre conduite. Je vous
« avoue que j'en ai eu le cœur pénétré de douleur;

1. Lettres 112, 119, 123 et 124.

« mais, ma chère Sœur, souffrez que je vous parle « franchement et que je m'acquitte de la promesse « que vous m'avez engagée à vous faire, qui est « de vous dire simplement ma pensée à votre « égard. Je crois que Notre-Seigneur n'est point « content de vous... Vous voyez comme je vais « librement avec vous, espérant que votre bonté « excusera ma franchise, puisque je suis toute à « vous dans le Sacré Cœur de Jésus-Christ..... »

A ce langage de la charité succède aussitôt celui de l'humilité : « Je vous demande un peu de part « dans vos saintes prières, ajoutait-elle. Recom- « mandez quelquefois au Cœur Sacré de Notre- « Seigneur mes misères intérieures, qui, à la « vérité, sont plus grandes que je ne puis vous les « exprimer. Je suis assurée que, si elles vous « étaient connues, la compassion que vous en « auriez vous exciterait à demander miséricorde « pour moi. Etant aussi méchante que je le suis, « j'ai [pourtant] bien envie de mieux faire, et je « l'espère, si je suis aidée de vos prières. Vous ne « serez pas oubliée dans les miennes, faibles et « languissantes, par lesquelles je supplie le divin « Sauveur de nos âmes de nous rendre à lui pour « jamais. »

Heureux ceux qui ont à leur côté une voix amie, pour leur dire : « Le Sacré-Cœur n'est pas content de vous ! » Plus heureux ceux qui donnent toute liberté à cette voix de leur parler, et qui acceptent avec docilité et reconnaissance, pour leur amende-

ment, les salutaires corrections qu'ils en reçoivent. Non moins heureux sont ceux qui ont le courage de tenir ce langage de la vraie charité ; ils gagneront leur frère à l'amour du Cœur de Jésus : *Lucratus eris fratrem tuum*[1], et ils gagneront pour eux l'amitié de ce divin Cœur.

Puissent ces enseignements relatifs à l'amitié selon le Sacré-Cœur être lus, médités et pratiqués ! Heureuses les associations et les sociétés qui en feront comme leur code spirituel de direction ! Elles deviendront des foyers de vie chrétienne et de régénération sociale. Heureuses surtout les écoles et les communautés où règnera cette amitié selon le Sacré-Cœur ! Elles seront d'autres maisons de Béthanie, où Jésus ne comptera que des amis et dont on pourra dire : Oh ! combien Jésus les aime[2] ! *Ecce quomodo amabat !*

1. S. Matth. XVIII, 15.
2. Saint Jean, XI, 5.

CHAPITRE V

LA DOUCEUR DE CŒUR ENVERS LA FAMILLE

1

Pour rajeunir un arbre épuisé et lui faire produire des fruits abondants et savoureux, le jardinier retranche les branches desséchées et place sur celles qui ont encore quelque vigueur, une greffe pleine de vie, afin d'infuser dans le tronc vieilli une sève nouvelle. C'est ainsi que le Jardinier divin veut agir envers notre société à demi vermoulue. Pour rendre à notre vieux monde la ferveur chrétienne des premiers siècles, Notre-Seigneur offre la dévotion à son Cœur Sacré, greffe divine, qui, entée sur chaque branche de notre société moderne, fera circuler partout la sève vivifiante de l'esprit et des vertus de ce Cœur, « source de vie et de sainteté[2]. »

En parlant des hommages demandés à chaque famille[3], nous avons indiqué par quels actes s'accomplit cette greffe mystérieuse. La bienheureuse

1. Vitrail de H. Chabin, peintre-verrier, 3, boulevard du Montparnasse, Paris.

2. Vingt-et-unième invocation des litanies du Sacré-Cœur.

3. Voir le *Règne du Cœur de Jésus*, Tome II, 2e partie, p. 326.

Marguerite-Marie nous a déjà fait connaître, et elle continuera, dans la suite de cet ouvrage, à nous enseigner quelles sont les vertus régénératrices, que la vraie dévotion au Sacré-Cœur est appelée à communiquer à la société. Ne pouvant en renouveler ici l'énumération, nous nous contenterons de saluer la gracieuse reine du foyer domestique : *la douceur de cœur*, qui n'entre jamais dans une maison, sans amener à sa suite son royal cortége de vertus. Elle a pour mission de régler les rapports mutuels des époux, ceux des parents avec leurs enfants et les relations des frères.

Puisée dans le Cœur de Notre-Seigneur, cette vertu inspirera aux époux des sentiments semblables à ceux que saint Elzéar de Sabran exprimait à son épouse, sainte Delphine. Pour calmer les alarmes qu'une absence prolongée causait à celle-ci, il lui adressait ces lignes touchantes [1] : « Ma chère sœur, si vous voulez me voir, cherchez-moi en la plaie du Côté de notre doux Jésus ; car c'est là que j'habite. C'est là seulement que vous me trouverez ; pour néant, vous me chercheriez ailleurs. »

La bienheureuse Marguerite-Marie nous a montré précédemment comment les enfants doivent

1. S. François de Sales, Introd. à la Vie dévote, 2e part., ch. XII. — Saint Elzéar, comte de Sabran, et son épouse sainte Delphine de Signe, vécurent, en Provence, au commencement du quatorzième siècle ; l'un et l'autre avaient fait le vœu de virginité et sont honorés comme saints. La fête de saint Elzéar se célèbre le 28 septembre, et celle de sainte Delphine, le 26 novembre.

être doux, humbles et soumis envers leurs parents. Nous avons vu avec quelle angélique douceur elle se conduisait envers sa mère, à l'exemple du doux et humble Enfant de Nazareth, dont l'Évangile résume toute la vie en ces mots : Il était soumis à Marie et à Joseph : *Et erat subditus illis*[1].

Dans les enseignements que la servante de Dieu donnera aux supérieurs de communautés, véritables familles spirituelles, les parents pourront apprendre avec quelle douceur ils doivent gouverner leur maison.

Les leçons si belles, données par la Bienheureuse sur l'amitié, s'appliquent surtout à l'amitié fraternelle, vertu suave, dont Notre-Seigneur lui-même n'a pas dédaigné de goûter les charmes, afin de la sanctifier et, en quelque sorte, afin de la diviniser. Son divin Cœur, en effet, a éprouvé ce sentiment délicat de l'amitié fraternelle à l'égard de ses Disciples, qu'il appelait tendrement *ses frères*, surtout à l'égard de Jacques et de Jean, ses cousins, que le saint Evangile nomme les *frères de Jésus*.

L'affection fraternelle, cette fleur de la véritable amitié, embaume de ses plus purs parfums les relations de la bienheureuse Marguerite-Marie avec ses deux frères, dont l'un, Jacques Alacoque, devint curé du Bois-Sainte-Marie, et l'autre, Chrysostome, fut maire du même village. Dans les lettres qu'elle leur adressa, on voit avec

1. S. Luc II, 51.

ravissement la sœur au cœur tendre et aimant, mais on admire surtout la sainte animée du plus ardent désir de la sanctification de ses frères. Loin de tomber dans un défaut trop commun, qui porte les frères à se soutenir toujours les uns les autres, même dans leurs défauts, elle s'appliquait à montrer la sincérité de son affection fraternelle, surtout par la grande franchise avec laquelle elle faisait ses corrections à ses frères.

Affligée d'apprendre que le premier se montrait quelque peu négligent dans la pratique de la perfection sacerdotale, elle lui écrivait, le 14 avril 1687[1] : « Puisque vous souhaitez une lettre de moi et que « je me fais un plaisir de ce qui peut vous donner « quelque satisfaction, je n'ai garde, mon très cher « frère, de perdre cette occasion sûre pour vous « assurer de ma parfaite estime. J'avoue que « je m'intéresse fortement à votre chère âme, et « vous avez raison de dire qu'elle ne fait qu'une « avec la mienne dans le Sacré-Cœur... C'est pour- « quoi je prends la liberté de vous dire si franche- « ment mes pensées : ce que je ne ferais pas, si « je vous aimais moins. Je désire votre sanctifica- « tion comme la mienne propre, vous n'en pouvez « douter... Excusez la liberté que je prends, de « vous parler ainsi ; vous devez être per- « suadé que cela ne vient que d'un cœur qui vous « chérit tendrement dans celui de Notre-Seigneur...

1. Lett. 62, p. 120 ; lett. 96.

« Ma consolation sera entière, lorsque j'appren-
« drai que vous n'oubliez rien de tout ce qui est
« propre à contribuer à votre avancement dans la
« perfection. C'est ce que je vous souhaite. »

M. Jacques Alacoque étant tombé gravement malade[1], la servante de Dieu se mit en prières; elle fit même diverses promesses à Notre-Seigneur pour obtenir que son frère fût rendu à la santé, si toutefois cette guérison devait procurer la gloire de Dieu et la sanctification du malade. Dans le cas où il plairait au Seigneur de le retirer de ce monde, elle s'engagea à faire une année de pénitence pour lui ouvrir promptement l'entrée du ciel.

Le malade ayant recouvré la santé, la Bienheureuse lui adressa aussitôt les lignes suivantes :
« Regardez, mon cher frère, jusqu'où va la sainte
« amitié d'union que le Sacré Cœur de Jésus-Christ
« a faite de nos cœurs, puisqu'en oubliant les
« péchés d'une vie aussi criminelle que celle que
« j'ai toujours menée, je pensais à faire pénitence
« de vos péchés. Mais voyez la bonté de notre bon
« Maître, qui, sachant bien que j'en ai encore un
« plus [pressant] besoin que vous, vous a laissé
« pour m'aider à satisfaire pour les miens, qui
« sont si grands, que je tremble d'y penser; mais
« j'espère tout du Sacré-Cœur. »

La Bienheureuse découvrit alors à son frère que Notre-Seigneur ne lui avait accordé cette guérison

1. Vie par les contemp. p. 256. — Lett. 53, p. 103.

qu'à la condition qu'il travaillerait sérieusement à devenir un saint prêtre : « Vous voyez, ajoutait-elle, « la liberté que notre sainte union me donne de « vous dire, sans façon, tout ce qui me vient en « pensée, sachant qu'une véritable amitié dans le « Sacré-Cœur excuse tout. Ah! quel regret pour « moi, si vous ruiniez les desseins de ce divin « Cœur sur vous, en ne faisant pas ce qu'il vous « fait reconnaître vouloir de vous. Pardonnez, mon « cher frère, si je vous dis tout cela, qui ne pro- « vient que d'un cœur qui vous aime et qui désire « ardemment que vous soyez saint. C'est ce que je « demande au Sacré Cœur de notre bon Maître. « Oui, mon cher frère, je l'espère, il ne tiendra « qu'à vous de vous faire saint, par les grandes « grâces que ce Cœur Sacré ne vous refusera pas, « et qu'il vous fera si vous voulez y correspondre, « en suivant fidèlement les saintes inspirations et « les bons mouvements qu'il vous donne pour cela. « Enfin, soyons donc tout à Dieu, tout pour Dieu, « et tout en Dieu! »

Ayant constaté que ses exhortations avaient ranimé le zèle de son frère pour la perfection, elle lui écrivait, quelques mois plus tard[1] :

« Je n'ai pu, mon très cher frère, me mortifier « jusqu'à ce point que de laisser passer une occa- « sion si favorable, sans vous assurer qu'il me « semble que le Seigneur va toujours augmentant

1. Lettres 77 et 57.

« et fortifiant la véritable amitié qu'il m'a donnée « pour vous, surtout depuis votre dernière lettre. « Vous m'avez fait un sensible plaisir et vous « m'avez donné une consolation extrême, lorsque « j'ai appris que vous vivez conformément à votre « état et à votre vocation et aux promesses que » vous avez faites au Seigneur. Vous avez si entière- « ment gagné mon cœur, par l'ouverture que « vous m'avez faite du vôtre, qu'il me semble qu'il « n'y a rien que je ne veuille faire pour votre « avancement au saint amour. Si vous saviez, mon « cher frère, la consolation que le Seigneur me fait « sentir du changement qu'il me semble me faire « connaître que vous avez fait depuis peu! Je ne « puis vous exprimer ma joie sur ce point, puis- « que je crois que le Sacré-Cœur commence à « être content de vous. Je le supplie, de tout mon « cœur, de vouloir achever ce qu'il a commencé « en vous et de vous donner une sainte persévé- « rance. Je vous parle peut-être trop librement, « mais prenez-vous en à la tendresse de mon « cœur, lequel serait moins sensible à votre « vrai bien, s'il vous aimait moins ; mais je « ne veux pas en user autrement avec vous, « que je ne considère plus que comme un autre « moi-même... Je vous conjure d'en agir ainsi « à mon égard devant Notre-Seigneur. Aidez « par vos saints sacrifices celle qui est toute « à vous. »

Nous retrouvons les mêmes sentiments dans une

autre lettre écrite par la Bienheureuse, à la suite d'une dernière visite que son frère lui fit à Paray[1] :

« Vous ne sauriez croire, mon très cher frère, « lui disait-elle, combien le Sacré Cœur de notre « Souverain Maître m'a fait sentir de consolation « de notre entretien. Il me semble que, depuis que « j'ai eu la consolation de vous voir, mon cœur se « sent de plus en plus uni au vôtre dans celui du « Sauveur par les liens de son pur amour, dont je « vous souhaite tout consumé et transformé, afin « que nous n'en soyons jamais séparés un seul « moment. »

Nous avons parlé précédemment des relations d'amitié fraternelle que la Bienheureuse eut avec son frère Chrysostome et avec sa belle-sœur Angélique Aumônier. Nous avons vu les témoignages si touchants d'affection qu'elle leur donna, et avec quelle tendre charité elle les soutint au milieu de leurs épreuves. En admirant ces sentiments si affectueux de la sœur, nous avons pu surtout nous édifier du zèle de la sainte, s'efforçant de sanctifier tous les membres de sa famille et de les transformer en serviteurs et en apôtres du Sacré-Cœur. Heureuses les familles qui comptent dans leur sein des âmes toutes dévouées au Cœur de Jésus, et qui s'appliquent à suivre les leçons et les exemples qu'elles en reçoivent ! Par la pratique fidèle de la dévotion au Sacré-Cœur, elles deviendront

1. Lett. 116, à son frère le prêtre, 1690, p. 246.

comme la famille de Lazare, Marthe et Marie, un lieu de délices, dans lequel le Cœur du divin Maître prendra ses complaisances. O familles chrétiennes! Puisse-t-on dire de vous que Jésus vous aime, qu'il aime le père, la mère et les enfants! Puissiez-vous mériter l'éloge que le saint Evangile fait de la famille de Béthanie[1] ! *Diligebat Jesus Martham et Mariam et Lazarum*! L'amour de Jésus pour la famille et l'amour de celle-ci pour Jésus, voilà les vrais trésors du foyer domestique.

1. S. Jean XI. 36.

CHAPITRE VI

LA DOUCEUR DE CŒUR ENVERS SOI-MÊME
OU LA PAIX DU CŒUR

La douceur de cœur, comme nous l'avons vu, est une vertu universelle, qui doit s'exercer, non seulement envers Dieu, par une entière conformité à la volonté divine, et envers le prochain par la pratique de tous les devoirs de la plus exquise charité, mais aussi envers nous-même.

« Il est encore une chose que je vous demande, « dit la bienheureuse Marguerite-Marie [1]. Il « faut être doux envers vous-même, pour ne point « vous troubler. »

La douceur de cœur envers nous-même porte un nom plein de charmes ; elle est appelée la *Paix du cœur* : délicieuse vertu, qui, au milieu des épreuves soit extérieures, soit intérieures, dont la vie est agitée, fait briller dans notre âme un rayon divin sorti du Cœur de Jésus.

Voyons : 1° Quelle est la nécessité de la paix et comment nous pouvons l'acquérir ; 2° quels sont les obstacles extérieurs qui s'opposent à cette vertu, et 3° quels en sont les obstacles intérieurs.

1. Avis aux novices.

I

La nécessité de la paix du cœur et le principal moyen de l'acquérir.

La bienheureuse Marguerite-Marie recommande, avec les plus vives instances, de garder soigneusement la paix du cœur. En lisant ce qu'elle a écrit sur ce sujet, on croirait entendre un écho du Cœur de Jésus, une paraphrase du *Beati pacifici !* « Bienheureux les pacifiques [1], car ils seront appelés les enfants de Dieu. »

« Il faut être doux envers vous-même, dit-elle [2], « pour ne point vous inquiéter, ni vous troubler. « Car rien ne déplaît tant au Cœur de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ que vos troubles et abatte- « ments. Tâchez donc surtout de conserver la paix « du cœur, qui vaut plus que tous les trésors ima- « ginables. Tenez toujours votre âme en paix et « elle deviendra le trône de Dieu. Croyez-moi [3], ne « vous laissez jamais abattre le courage, ni aller « au chagrin, dans les petites peines par lesquelles « il plaît au Seigneur d'éprouver votre patience et « votre amour. Que rien ne soit capable de trou- « bler la tranquillité de votre cœur. Il faut rejeter « bien loin de vous l'inquiétude et le chagrin. La

1. S. Matth., v. 9.

2. Avis 31, p. 412. — Lettre 118. — Avis 5, p. 376. — Avis 32.

3. Avis 5, p. 376. — Avis 26, p. 405. — Avis 47, 2e édition, p. 489. — Lettre 86, mère de Saumaise. — Lettre 18, mère de Soudeilles, p. 34. — Avis 30, p. 412.

« paix de l'adorable Cœur de Jésus-Christ soit « donc pour jamais la plénitude des nôtres ! Tout « dans la paix des enfants de Dieu ! Voilà ce que « je vous recommande ! [Mais comment obtenir ce précieux trésor ? Par l'union habituelle et l'abandon de soi-même au Cœur de Jésus].

« Le moyen de conserver la paix du cœur [1], de « tenir notre âme en paix, c'est de n'avoir plus « de volonté, mais de mettre celle de ce divin « Cœur en place de la nôtre, pour le laisser vou- « loir pour nous tout ce qui lui sera le plus glo- « rieux ; c'est de tout abandonner à l'amoureuse « Providence de ce Sacré Cœur, par la conformité « à son bon plaisir. Il faut tellement nous aban- « donner [à ce Cœur adorable], que notre soin « particulier soit de retrancher tout ce qui peut y « apporter quelque obstacle, lui laissant faire en « nous, de nous et pour nous, selon son désir, « afin qu'il nous perfectionne à sa mode et nous « façonne à son gré, nous contentant de nous sou- « mettre à son bon plaisir. Soit que nous agissions « ou que nous pâtissions [2], et en quelque disposi- « tion que ce Sacré Cœur nous mette, ne nous « troublons de rien, mais laissons-le faire, en nous « unissant toujours à toutes ses intentions, en « nous reposant en lui et en tâchant de confor- « mer notre volonté à la sienne. »

1. Lettre 89, sœur de la Barge, p. 181. — Lettre 118, à la même, p. 251. — Avis 47, 2e édition, p. 489.

2. Avis 23, p. 400. — Avis 26, p. 405.

A ce moyen général de conserver la paix, il faut ajouter quelques moyens particuliers ; ils consistent spécialement dans l'éloignement des obstacles soit extérieurs soit intérieurs, qui s'opposent à l'acquisition et à la conservation de cette douce vertu.

La paix du cœur, en effet, a d'innombrables et terribles ennemis. L'âme qui veut vivre dans la paix, ressemble à une citadelle attaquée de toutes parts : à l'extérieur par des légions formidables, et, à l'intérieur, par des ennemis cachés et perfides.

II

Les obstacles extérieurs à la paix du cœur.

Le premier obstable à la paix du cœur, c'est *le souci des affaires de ce monde et l'empressement excessif dans le travail.* Notre-Seigneur Jésus-Christ le signalait à Marthe, quand, la voyant préoccupée, à l'excès, des préparatifs à faire pour le recevoir dignement, il lui disait[1] : « O Marthe! pourquoi cette inquiétude et ce trouble sur tant de choses? Marie, votre sœur, [assise à mes pieds dans la paix,] a choisi la meilleure part. »

C'est le même conseil que la bienheureuse Marguerite-Marie nous donne : « Fuyez l'empressement, « dit-elle[2]; tâchez de former votre intérieur et

1. S. Luc, x, 41.
2. Avis 25, p. 404. — Avis 26, p. 407.

« votre extérieur sur le modèle de l'humble dou-
« ceur du Cœur de Jésus, en faisant chacune de
« vos actions avec la même tranquillité que si vous
« n'aviez à faire que celle-là, et avec la même
« pureté d'amour que si c'était la dernière de
« votre vie. Tâchez d'employer chaque moment
« selon la fin à quoi il est destiné, parce que le
« trop d'empressement éloigne nos âmes de Dieu
« et chasse Jésus-Christ de nos cœurs. »

Le deuxième obstacle extérieur à la paix, ce sont *les troubles causés par les vicissitudes de la vie et par tous les évènements qui viennent contrarier notre volonté :*

« Tenons toujours notre âme en paix[1], parmi
« les divers changements de la vie, dit la Bienheu-
« reuse, sans nous plaindre de rien, ni nous
« inquiéter dans les évènements contraires à nos
« inclinations. Regardons toutes les vicissitudes et
« tous les troubles de la vie, sans nous émouvoir,
« ni nous troubler de ces choses qui passent
« comme un songe. Elles nous seront pourtant
« profitables, à mesure que nous les mépriserons,
« par une entière conformité au bon plaisir divin,
« qui ne permettrait jamais les contradictions
» affligeantes qui nous arrivent, s'il n'avait des-
« sein, par ces moyens, de nous détacher des
« créatures et de nous-même, pour nous unir
« plus fortement à lui comme à notre unique bien.

1. Lettres 18, 107.

« Or, sus! disait-elle un jour à ses novices,
« qu'elle voyait inquiètes et troublées; je vous
« conjure au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ,
« de demeurer en paix de tout cela, ne vous éton-
« nant, ni ne vous décourageant des difficultés[1].
« Ne vous en troublez donc plus. Je prie le Sacré
« Cœur de notre aimable Jésus d'établir à jamais
« dans les nôtres son règne d'amour et de paix. »

Le troisième obstacle extérieur à la paix du cœur, ce sont les *contradictions des hommes*. Comment garder la paix, au milieu de ces épreuves? En pratiquant fidèlement l'avis suivant :

« La vrai moyen de faire régner l'aimable Cœur
« de Jésus dans le nôtre[2], dit la Bienheureuse,
« c'est de nous humilier et de nous laisser humi-
« lier paisiblement par les autres, étant bien aises
« que nos défauts soient connus, et de paraître ce
« que nous sommes. Cette fidèle pratique tiendra
« nos âmes en paix[3] et en fera le trône de Dieu;
« car le Seigneur ne fait sa demeure que dans la
« paix d'une âme qui aime fortement de se voir
« détruire et anéantir. »

La quatrième cause qui prive souvent les âmes de la paix intérieure, c'est l'*éloignement et la mort des personnes qui leur sont chères.*

1. Avis 8. — Lett. 76. — Lett. 18, — Avis 5. — Avis 8.
2. Avis 46, p. 486.
3. Lettre 8. mère de Saumaise. p. 172.

Le 27 janvier 1690, la Bienheureuse [1] écrivait à la mère Dubuysson, supérieure de la Visitation de Moulins, qui venait de perdre sa mère, et dont le frère, M. l'abbé Dubuysson, vicaire général de Châlon, était mort victime de sa charité, en soignant les pestiférés :

« Je supplie l'adorable Cœur de Jésus d'être à « jamais notre amour et notre tout! Qu'il soit « votre force dans les visites crucifiantes qu'il « vous a faites, au sujet de la mort de M^me^ votre « mère et de M. votre frère. J'ai été sensiblement « touchée de ces morts, par la part que je prends « à vos intérêts, dont je fais les miens propres « dans le Sacré Cœur de Jésus-Christ. Vous devez « être persuadée que je ne les oublie pas devant « Lui. Il faut nous soumettre amoureusement, et « baiser la main qui nous frappe, en nous sépa- « rant des personnes qui nous sont les plus « chères, afin de nous rendre plus parfaitement et « uniquement siennes. C'est ainsi que je pense « qu'il en use envers vous, parce que votre âme « lui est singulièrement chère. »

Il y avait, à Paray, un couvent d'Ursulines, dont plusieurs religieuses avaient eu le précieux avantage de vivre sous la direction de la bienheureuse Marguerite-Marie, au pensionnat de la Visitation. La sainte maîtresse avait gardé une sincère affection pour ses anciennes élèves ; de plus, elle

1. Lettre 113, mère Dubuysson, Moulins, 27 janv, 1690.

tenait en grande estime l'ordre de sainte Ursule. Ayant appris que Mme de Montrouan, supérieure des Ursulines de Paray, avait eu la douleur de perdre une personne fort chère, la servante de Dieu lui écrivait, le 12 janvier 1690[1] :

« Je puis vous assurer, ma très honorée Mère, « que je partage avec vous la perte que vous venez « de faire. Je l'ai ressentie vivement, par rapport à « l'estime et considération que j'ai pour vous. Je « vous chéris très sincèrement dans le Cœur de « notre adorable Sauveur. Votre lettre m'a donné « lieu de bénir et de remercier Notre-Seigneur de « vous voir si soumise à sa très sainte volonté, « dans une occasion aussi sensible que celle-ci, « où il n'y a que lui-même qui puisse vous adoucir « cette affliction. Vous ne sauriez croire combien « j'ai admiré la miséricorde de Dieu à l'égard de « cette chère défunte, de lui avoir donné de si bons « sentiments pour se préparer à la mort. La der- « nière fois que j'ai eu l'honneur de la voir, elle me « dit qu'elle ne voulait plus s'appliquer qu'à la « grande affaire de son salut et qu'elle ne se sou- « ciait plus des choses de la terre. C'est ce qui « doit bien vous consoler et modérer votre juste « douleur que je ressens vivement, par la part « que je prends à tout ce qui vous touche, et par « la tendre et sincère amitié que j'avais pour cette « chère défunte. Vous ne sauriez croire combien

1. Lettre 112, 12 janv., p. 236.

« le Seigneur l'avait mise avant dans mon cœur.
« Consolons-nous, ma chère Mère, puisque j'espère
« qu'elle sera notre avocate dans le ciel. Hélas !
« qu'elle est heureuse d'être hors de cette misé-
« rable vie, où il n'y a que peine et affliction d'es-
« prit, en se voyant toujours dans le péril de son
« salut par le péché, qui est le plus grand mal de
« l'âme ! »

Une cinquième cause de trouble, c'est l'*appréhension de l'avenir*.

Le R. P. Croiset, se trouvant soumis à ce genre d'épreuve, la Bienheureuse lui écrivait, le 17 janvier 1690 :

« Pour le trouble que vous sentez s'exciter en
« vous, il est vrai, je pense, que le démon y a
« beaucoup de part ; mais j'espère qu'il ne viendra
« pas à bout de ce qu'il prétend par là. En jetant
« votre âme dans le trouble, l'ennemi voudrait em-
« pêcher notre divin Maître de s'en faire un trône
« de paix et d'établir dans votre cœur le règne de
« son pur amour, que ce divin Maître ira toujours
« augmentant et perfectionnant jusqu'à consom-
« mation, pourvu que vous vous abandonniez à
« lui et le laissiez agir.

« Ces craintes que vous avez sur ce qui peut vous
« arriver pour l'avenir, ne lui plaisent pas, si je ne
« me trompe. Elles font obstacle à ses desseins et
« à votre perfection. De quelque part qu'elles vien-
« nent, voici le fruit qu'il veut que vous en tiriez :

« celui d'un parfait et entier sacrifice d'esprit, qui « vous fasse embrasser amoureusement ce qui « vous sera représenté de plus fâcheux et humi- « liant, sans réserve, et cela autant de fois que vous « sentirez exciter ces troubles en vous. Par ce « moyen, vous confondrez votre ennemi, et rece- « vrez la même récompense que si vous aviez souf- « fert toutes ces choses. Dès que vous aurez fait « ces actes de sacrifice, il faut promptement vous « détourner de ces craintes, vous retirant dans le « Sacré Cœur de Jésus, jusqu'à ce que ces tempêtes « et ces nuages ténébreux soient dissipés.

« Hélas ! mon cher frère, puisqu'il n'y va que de « notre intérêt dans tous ces sacrifices, que Dieu « demande de nous, voudrions-nous bien avoir « encore quelque égard [à ce qui nous coûte] ? Il « importe peu à un cœur, qui ne veut que Dieu et « son bon plaisir, de quelle manière le pur amour « le sacrifie, soit dans l'élévation, soit dans l'hu- « miliation ! Agir ou pâtir, c'est tout un à un cœur « qui aime ; laissons donc l'avenir à la Providence « du pur amour de ce divin Cœur, qui demande du « nôtre la fidélité dans les moments présents.

« De plus, ces troubles sont encore excités en « vous, pour vous apprendre à mourir continuel- « lement à vous-même, et à vous détacher de tous « vos intérêts propres, afin que, avec une entière « défiance de vous-même, vous demeuriez tou- « jours abîmé et comme tout perdu dans les abî- « mes du pur amour.

« Je ne sais si vous pourrez comprendre ce que « je veux vous dire, et si vous trouverez en ce que « je vous ai dit ces marques de la volonté de mon « divin Maître que vous me demandez, mais voilà « ce que je vous en puis dire pour le présent. J'aban- « donne le reste à ce qu'il vous inspirera d'en « croire, demeurant contente de tout ce qu'il fera « et permettra à mon égard. »

III

Les obstacles intérieurs à la paix du cœur.

Les épreuves extérieures, quelle que soit leur rigueur, troublent rarement les âmes vraiment chrétiennes, surtout quand celles-ci se sentent soutenues par les consolations de la grâce ; mais qu'il est difficile de garder la paix du cœur au milieu des épreuves spirituelles intérieures ! Les principales sont : les obscurités de l'esprit, les sécheresses et les désolations du cœur, les tentations, le souvenir des fautes commises et la vue des misères spirituelles de l'âme.

1. *Les obscurités de l'esprit, les sécheresses et les désolations du cœur*, par lesquelles il plaît à Dieu d'éprouver certaines âmes, sont une sorte d'agonie morale des plus méritoires au point de vue du ciel, mais des plus crucifiantes pour la nature. Elles forment l'un des plus grands obstacles à la paix. Nous nous contentons de le signaler ici.

En parlant de l'amour de la croix [1], la Bienheureuse nous a fait connaître la conduite à tenir au milieu de ces épreuves, et les fruits précieux que Notre-Seigneur y attache, en faveur des âmes généreuses et fidèles.

2. Il est une autre croix intérieure, sinon plus pénible que les peines de l'esprit et du cœur, du moins plus dangereuse pour la conservation de la paix de l'âme et même pour la persévérance dans la grâce : ce sont les *tentations*.

Ce genre d'épreuves entre dans le plan de la divine Providence, qui veut que toute créature humaine soit soumise au combat : *Militia est vita hominis super terram* [2]. Dieu réserve même les plus fortes tentations aux âmes les plus saintes. Chacune d'elles peut s'appliquer ce que le Seigneur disait à Tobie : « Parce que vous êtes agréable à Dieu [3], il est nécessaire que vous soyez éprouvé par la tentation. » Est-ce que l'Esprit-Saint ne dit pas à tout juste [4] : « En entrant au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation » ?

La tentation n'est donc pas un mal, car, dit l'apôtre saint Paul [5] : « C'est elle qui nous fait progresser dans la vie de la grâce. » — « Celui qui n'a pas

1. Voir dans ce volume, partie 2, ch. IV, § II : Les croix intérieures, p. 250.

2. Job, VII, 1. — S. Thomas, 1ª pars, quæst. 64, art. 4.

3. Tobie, XII, 13.

4. Eccl., II, 1.

5. I Cor., X, 13.

été tenté, que sait-il[1] ? » ajoute l'auteur de l'Ecclésiastique. Aussi, le saint roi David faisait-il cette prière : « Seigneur, éprouvez-moi[2] et tentez-moi. *Proba me, Domine, et tenta me.* » Jésus lui-même ne voulut pas échapper à la loi de la tentation : « *Tentatum per omnia pro similitudine*[3]. »

Conforme en tout à son divin modèle, la bienheureuse Marguerite-Marie, comme nous l'avons vu, et comme elle en avait été avertie par Notre-Seigneur, fut soumise, pendant la plus grande partie de sa vie, à toutes sortes de tentations.

Instruite par sa propre expérience et surtout par les leçons du Sacré-Cœur, la servante de Dieu a laissé dans ses écrits les plus sages conseils sur la conduite à tenir au milieu de ces épreuves.

Elle nous présente la paix de l'âme chrétienne en cette vie, comme celle d'un soldat sur le champ de bataille ou d'un pilote au milieu de la tempête. Elle nous indique, d'une façon admirable, la tactique à suivre dans cette lutte quotidienne contre des ennemis acharnés : le démon, le monde et nous-même, ainsi que les moyens à employer pour vaincre dans ce combat. Les moyens conseillés par la Bienheureuse peuvent se rattacher à quatre chefs principaux : Vivre retiré dans le Cœur de Jésus avec la plus entière confiance, recourir à la Très Sainte Vierge, fuir l'ennemi et combattre.

1. Eccl., XXXIV, 11.
2. Ps. XXV, 2.
3. Hébr., IV, 15.

Le premier moyen que la Bienheureuse nous recommande, pour nous soutenir dans la tentation, c'est de *rester uni au Cœur de Jésus*. On entre dans cette union intime par la consécration, et l'on s'y maintient par des actes de confiance et d'abandon, fréquemment répétés sous la forme d'oraisons jaculatoires.

« Quand vous êtes tenté[1], dit-elle, lorsque, pour « vous détourner du bien, votre ennemi suscite « des troubles et des tempêtes dans votre intérieur, « comme toutes choses n'ont de repos que dans « leur centre, et que le Cœur très humble de Jésus « est le centre de notre cœur, vous devez tenir « votre cœur tout abîmé dans ce divin Cœur, et « vous établir en lui comme dans un fort assuré. « Allez, dans ce temps, chercher un règne de paix « dans ce Sacré Cœur de Notre-Seigneur, par des « actes d'amour et d'abandon. Unissez votre cœur « à cet adorable Cœur. Suppliez-le de vous envi- « ronner de sa puissance, comme d'un mur inex- « pugnable, disant : « Sacré Cœur de Jésus, ren- « dez mes ennemis confus. » Vous trouverez en « lui la force nécessaire pour ne point vous laisser « abattre, ni troubler jamais de rien. Demeurez en « paix dans ce divin Cœur, en vous moquant des « clabaudements de vos ennemis, sans vous amu- « ser à regarder ce qui se passe en vous, qui devez

1. Lett. 76. — Lett. 89. — Vie par les contemp., p. 460. — Avis 26. — Avis 12. — Avis 27. — Avis 44. — Avis 45. — Avis 51.

« toujours refuser votre consentement à ces sortes « de sentiments. Pour vous maintenir dans ce « Sacré Cœur pour toujours, il faut l'aimer comme « l'unique nécessaire à notre cœur, d'un amour « paisible et courageux, qui ne se laisse point « abattre parmi les difficultés dont vous n'êtes « point encore à bout. »

Passant à la comparaison du voyageur qui navigue au milieu de la tempête[1], et à celle de l'arbre secoué par un vent furieux, la Bienheureuse ajoute :

« Lorsque vous vous sentirez troublé et agité de « quelque crainte sur la mer orageuse de ce monde, « où nous sommes continuellement battus des flots « de nos passions et de nos mauvaises inclinations, « il faut dire à votre âme : « Que crains-tu, puis- « que tu portes le Cœur de Jésus et sa fortune, qui « est le pur amour, le trésor et les délices du ciel « et de la terre ? »

« Regardez-vous [encore] comme un arbre planté « le long des eaux, et portant son fruit en sa sai- « son. Plus il est combattu par les vents, et plus il « enfonce ses racines dans la terre. De même, plus « vous serez combattu des vents de la tentation, « et plus il faut enfoncer vos racines d'une pro- « fonde humilité dans le Sacré Cœur de Jésus- « Christ. L'orage ne doit nullement vous troubler, « parce qu'il ne vous renversera pas, tandis que

1. Vie et œuvres, vol. 2. p. 457. — Avis 12. p. 385 ; avis 25, p. 405 : avis 33, p. 414 ; avis 53 ; lett. 76, sœur de la Barge, p. 148.

« vous vous tiendrez constamment attaché au « Sacré Cœur de Notre-Seigneur par une amou- « reuse confiance et forte tranquillité. Laissez-le « faire ; il ne vous perdra pas ; votre âme lui est « chère, il veut la sauver. Il connaît bien tout ce « qui se passe dans votre cœur.

« Tenez-vous donc en paix au milieu de la tem- « pête, et abandonnez-vous à toutes les disposi- « tions du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus- « Christ sur votre âme. Espérez en sa bonté, et que « votre confiance redouble à mesure que vos pei- « nes augmentent. Bon courage ! Car la grâce ne « vous manquera pas, ni le secours de ce divin « Cœur, qui veut vous sauver et ne vous laissera « pas périr. Pensez souvent que l'enfant ne sau- « rait périr entre les bras d'un Père tout-puissant.

« Laissez votre ennemi crier et frapper tant qu'il « lui sera permis[1]. C'est bon signe, quand il fait « tant de bruit ; il n'a pas son compte, tandis qu'il « clabaude tant. Consolez-vous, car j'espère que le « souverain Pasteur ne perdra pas sa chère brebis, « et ne la laissera pas dévorer par le loup infer- « nal ; il lui permet de nous combattre, pour qu'il « ait sujet de nous récompenser. Mon Bien-Aimé « m'a fait entendre :

« *Que le démon ne peut connaître l'intérieur, que « lorsqu'on en donne quelque signe extérieur, et qu'il « lui est impossible de donner la paix à un cœur.* »

1. Avis 12.

« Quand nous sommes tentés[1], nous ne devons « donc jamais nous décourager, ni nous laisser « aller à l'inquiétude, car si nous sommes fidèle- « ment humbles, si nous ne « nous laissons pas aller volon- « tairement à ce que Dieu « nous fait connaître lui dé- « plaire en nous, les sugges- « tions de notre ennemi nous « élèveront autant devant Dieu « qu'elles nous humilieront « dans nous-même. J'espère « cela de la bonté de Notre- « Seigneur. »

O Notre-Dame du Sacré-Cœur, priez pour nous[2] !

Le second moyen que la Bienheureuse recommande, de la façon la plus pressante, d'employer, au fort de la tentation, c'est *de recourir à la Très Sainte Vierge, spécialement à son Cœur Immaculé.* « Le « Cœur de Jésus, dit-elle, veut « qu'on demande à la Sainte « Vierge d'employer son crédit, « afin que ce divin Cœur fasse sentir les effets de « son pouvoir à tous ceux qui s'adressent à elle[3] ! »

1. Avis 23, p. 404. — Avis 26, p. 406.
2. Statue de l'Institut Catholique de Vaucouleurs (Meuse).
3. Voir tome IV du Règne, liv. II, chap. I. Dévotion à Marie.

Le troisième moyen proposé par la Bienheureuse pour garder la paix au milieu des tentations, c'est *de fuir l'ennemi.*

En effet, la sécurité d'une âme tentée consistant surtout à se tenir unie au Cœur de Jésus, il faut qu'elle écarte, avec le plus grand soin, tout ce qui pourrait troubler cette union. Dans ce but, elle doit, autant que possible, éviter d'entrer en lutte directe avec ses ennemis puissants, mais les fuir, surtout dans les tentations contraires à la foi, à l'espérance ou à la pureté. Il faut y penser le moins possible, non seulement pendant le combat, mais aussi après la lutte. Nous devons spécialement nous abstenir de ces examens prolongés et réitérés, que le démon nous porte à entreprendre, en apparence dans le but de nous faire découvrir si nous sommes dans l'amitié de Dieu, mais, en réalité, pour nous jeter dans le trouble et pour faire renaître la tentation.

« Au nom de Dieu, écrit la Bienheureuse[1], ne « vous amusez point tant à réfléchir sur vos « peines, ni quand vous les sentez, ni quand « elles sont passées. Ne les regardons que le moins « que nous pourrons, car elles n'ont jamais moins « de pouvoir à nous nuire que par le mépris, en « ne faisant pas semblant de les voir ni écouter. « Moquons-nous des clabaudements de nos enne- « mis. Ils ne sauraient nous nuire, si nous ne nous

1. Avis 26, p. 400. — Avis 27, p. 408.

« amusons point à les écouter et à réfléchir sur « nos peines. »

« Renonçons [1] à toutes les suggestions de notre « ennemi, par un simple désaveu, [fait] par la « pointe de l'esprit, sans goût ni sentiment, sans « nous mettre en peine de faire des actes sensi- « bles de notre volonté. Le Sacré Cœur de Jésus « connait bien tout ce qui se passe dans notre « cœur, et c'est pourquoi il permet nos peines.

« Pour les pensées et songes qui troublent votre « imagination [2], disait-elle à une novice, soyez « sûre que, tandis que votre volonté désagréera « ces sortes de pensées, Dieu ne s'en tiendra nul- « lement offensé, pourvu que vous n'y réfléchis- « siez pas, mais que vous vous en détourniez « simplement, comme par mépris. »

« Pour les peines que vous sentez contre la foi, « écrivait-elle à la sœur de la Barge [3], vous n'avez « qu'à vous en détourner simplement, en faisant « des actes contraires, autant que vous le pourrez, « et elles serviront de moyens pour la purifier en « vous.

« Pour toutes les pensées de vanité, disait-elle à « une autre novice, il n'en faut faire nul état, « mais dire à cet esprit de Satan, lorsqu'il vous en « suggère en quelqu'une de vos actions : « Maudit « Satan, je te renonce, toi et tes maudites sugges-

1. Avis 12, p. 384.
2. Avis 27, p. 408.
3. Lettre 76, sœur de la Barge, p. 148. — Avis 26, p. 407.

« tions. Je n'ai pas commencé pour toi, je ne « finirai pas pour toi. »

Le *quatrième moyen* indispensable à l'âme tentée, pour assurer la victoire, c'est le *combat spirituel.*

Pour triompher dans la lutte, la retraite dans le Sacré-Cœur et la fuite ne suffisent pas toujours. En effet, il est des ennemis domestiques, nos passions, qui nous suivent partout et dont nous ne serons jamais complètement délivrés. De plus, bien souvent, Notre-Seigneur permettra au démon d'intervenir dans le combat et de nous attaquer. Que faire, alors ?

« Combattez courageusement[1], dit la bienheu- « reuse Marguerite-Marie. Soyez fermes et iné- « branlables, mais demeurez tranquilles au mi- « lieu de l'orage. »

Nous avons parlé précédemment de la nécessité du combat spirituel et nous avons indiqué quelles sont les armes qu'il faut y employer[2].

3. *Le souvenir des fautes commises* et *la vue de nos misères spirituelles* sont deux autres causes bien fréquentes de troubles intérieurs. Suis-je dans l'amitié de mon Dieu ? Cette question jette beaucoup d'âmes dans les plus vives alarmes.

La bienheureuse Marguerite-Marie donne, à ce sujet, les plus sages conseils.

1. Avis 12, p. 384,
2. Voir tome III, partie 1, ch. v. p. 136.

La première recommandation de la servante de Dieu, c'est d'éviter, avec le plus grand soin, tout ce qui peut faire naître l'inquiétude.

« Non seulement il ne faut point vous troubler « dans les évènements contraires à vos inclina- « tions, écrit elle[1], ni vous inquiéter de vos dé- « fauts, mais non pas même pour les fautes que « vous commettez. Ne vous découragez point pour « cela. [Non] ne vous laissez point aller au trouble « dans la vue de vos défauts et misères, parce que « le Seigneur n'habite que dans la paix; l'inquié- « tude éloigne nos âmes de Dieu, et chasse Jésus- « Christ de nos cœurs. Souvenez-vous que Notre- « Seigneur ne nous donne ces vues de nos défauts « et misères, que par l'excès d'un très grand amour. « Encore une fois, ne vous troublez donc point « pour vos fautes[2], car les troubles ne servent « qu'à augmenter notre mal. L'esprit de Dieu fait « tout en paix. »

La seconde recommandation que la Bienheureuse donne aux âmes portées au trouble pour les fautes quotidiennes, c'est, comme nous l'avons déjà dit, d'éviter les retours inquiets et prolongés sur elles-mêmes, et de se contenter d'examiner tranquillement et assez rapidement leur conscience.

1. Avis 26, 33, 41 et 44.
2. Lett. 71. — Lett. 86.

« Ne nous amusons point, dit-elle[1], à réfléchir « sur les fautes que nous avons commises, cela « ne sert souvent qu'à contenter l'amour-propre et « à nous décourager. »

Elle recommande, *en troisième lieu*, et d'une façon pressante, de s'humilier profondément, mais paisiblement devant Dieu, en se confiant, avec un entier abandon, à la divine miséricorde[2].

« Quand nous sommes tombés en quelques fautes, écrit-elle, le Sacré Cœur de Notre-Seigneur « nous demande pour pratique : la douceur « [envers nous-mêmes], l'humilité et la confiance « en sa bonté.

« Après avoir demandé pardon[3] à ce divin « Cœur, et avoir fait un simple désaveu de tout ce « que nous connaîtrons lui avoir déplu, il faut « nous humilier devant Dieu, sans jamais nous « inquiéter, nous troubler, ni nous laisser abattre. « Défauts et misères, tout cela nous est bon et « utile pour entretenir l'amour de notre abjection, « qui ne nous doit pas quitter un seul moment. Et « c'est pour cela que, si ce n'était l'offense de « Dieu, nous devrions être bien aises de nous voir « défaillir involontairement. »

« Il faut [ensuite] nous confier en la bonté du

1. Avis 15.
2. Avis 11, 15, 25, etc,
3. Avis 25, p. 404. — Avis 28, p. 410. — Lettre 86. — Écrits div., p. 462.

« Cœur de Jésus[1], et tenir toujours unis avec en
paix, en [illegible] dans [illegible] et [illegible]
« Cœur. »

« Voilà comme il faut faire[2], si nous voulons que [illegible] en notre cœur, [illegible] nous
dire : va toujours [illegible]
« Et, de cette manière, nos chutes nous servi-
ront quelquefois beaucoup pour nous humilier
et nous apprendre ce que nous sommes et com-
bien il nous est utile d'être cachés dans l'abîme
de notre néant. Mais l'amour propre qui vou-
drait paraître, être applaudi, aimé
et bienvenu, ne veut entendre ni ne peut com-
prendre cette leçon. Mais il ne faut pas raisonner
avec lui, car il se nourrit et s'engraisse de ré-
« flexions. »

La quatrième recommandation que la bienheureuse Marguerite-Marie fait au sujet des fautes commises, c'est de nous appliquer à les expier, en ayant soin d'unir nos réparations à celles du Cœur de Jésus.

« Il faut, dit-elle[3], faire volontairement péni-
« tence de ce qui a déplu à ce divin Cœur; le prier
« de nous accorder sa miséricorde, quoique nous
« en soyons indignes, de satisfaire pour nous à la

1. Avis 34, p. 416; avis 43, p. 425; avis 25, p. 404.
2. Avis 18. — Lettre 86, sœur de la Barge, p. 173.
3. Avis 34; lettre 86. — Écrits divers, p. 462.

justice de Dieu, et de nous remettre en grâce « avec sa divine Majesté.

« Il arrive, par exemple, que, par fragilité, « nous ayons manqué à l'humilité de cœur, ne « nous troublons pas, mais humilions-nous seu- « lement de n'avoir pas été humbles; abîmons « toutes nos misères dans la miséricorde de Dieu » et offrons, en réparation, l'humilité du Cœur de Jésus.

« Disons tout confidemment à ce tout aimable Cœur : O mon unique amour, payez pour votre pauvre esclave, et réparez le mal que je viens de faire. Faites-le retourner à votre gloire, à l'édification de mon prochain et au salut de mon âme. »

De toutes les réparations que l'on peut offrir au Cœur de Jésus, la principale est le changement de vie, se manifestant par la fuite de toute nouvelle faute « faite avec vue » et par la pratique de la vertu. Telle est *la cinquième* recommandation de la bienheureuse Marguerite-Marie.

« Et puis, écrit-elle, comme dit saint François de « Sales, notre saint Fondateur, nous devons nous « remettre à travailler au bien avec un nouveau « courage, ne pensant qu'à aimer Dieu, à nous « corriger paisiblement et à nous oublier nous- « même. »

Elle disait à une religieuse, qui lui avait exprimé des craintes au sujet de ses négligences passées :

« Pour ce qui est de la crainte[1], je crois que « vous feriez plaisir à Notre-Seigneur d'aller à lui « avec les dispositions de l'enfant prodigue, en « sorte que la crainte ne vous ôtât pas la confiance. « Mais [rappelez-vous] qu'il n'est pas dit que cet « enfant, après être retourné à son père, le quitta « pour une seconde fois. Évitez donc les rechutes « volontaires. [Pour cela,] appuyez-vous fortement « en Dieu, avec une entière confiance en sa bonté, « qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en « lui, en se défiant d'eux-mêmes. »

« Nos passions se révoltent continuellement[2], « disait-elle à d'autres personnes; c'est ce qui « nous fait souvent tomber. Il ne faut [pourtant] « pas nous décourager ni nous troubler pour cela, « mais combattre courageusement, et nous faire « violence, en tirant profit de nos chutes, pour « nous animer au combat par l'exemple des saints « qui ont senti des faiblesses comme nous. Voilà « où consiste toute notre paix[3]. Nous ne pourrons « en jouir pleinement que cela ne soit fait, selon « tout ce qui dépend de nous... »

« En voilà assez pour toute votre vie, disait-elle « à ses novices, après leur avoir donné sur la paix « les divers avis que nous venons d'entendre. Je « vous prie par tout l'amour que je vous porte, et

1. Lett. 71, sœur de Thélis, sept. 1687, p. 133. — Lett. 72, 11 oct. 1687, p. 137.

2. Lett. 77, à son frère le prêtre, p. 151.

3. Avis 25, p, 402.

« par celui que vous avez pour le Sacré-Cœur, de « vous tenir fidèles à le mettre en pratique, et à en « faire votre plus ordinaire occupation; car, si je « ne me trompe, c'est là qu'est renfermée la perfec- « tion que Dieu demande de vous, dans tout le « cours de votre vie. Je vous le dis encore : Que « vous êtes obligées au Sacré Cœur de notre bon « Maître, qui a tant d'amour pour vous ! »

Ce calme paisible, véritable repos de l'âme dans le Cœur de Jésus, si instamment recommandé par la bienheureuse Marguerite-Marie, fut l'un des traits distinctifs de la vie de la servante de Dieu; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle sut faire fleurir cette paix au milieu de toutes sortes d'épreuves.

« L'amoureuse bonté du Sacré-Cœur me gratifie « de croix composées de toutes les manières[1], « écrivait-elle : quelquefois tout sert d'instrument « à m'affliger et mon état est pitoyable, sans pour- « tant me troubler. Au milieu d'une mer d'amer- « tumes, la miséricorde de ce divin Cœur me fait « sentir une paix inaltérable, laquelle me rend « indifférente au blâme ou à la louange des créatu- « res, pensant que tout cela ne peut me rendre autre « que ce qui en est et que ce que je suis devant « Dieu. Je me contente d'acquiescer au bon plaisir

1. Lettres 21, 40, 46 et 56. — Lettre 100, édit. 2, P. Croiset p. 246. — Lettre 130, P. Rolin.

« divin. Pourvu que mon souverain Maître se « contente, cela me suffit. Toute ma douleur est « de voir Dieu offensé. Tout le reste ne m'ôte pas « un brin de ma paix. Bien qu'il me semble être « comme enfermée dans une obscure prison en- « vironnée de croix, jamais je ne me suis senti plus « de paix. Bénissez-en le Sacré Cœur de Notre- « Seigneur Jésus-Christ. »

Cette paix militante fut le résultat de la générosité de la servante de Dieu, au milieu des tentations et des peines de toutes sortes qu'elle eut à endurer dans son corps et dans son âme. C'est, du reste, la seule paix à laquelle le serviteur du Sacré-Cœur puisse aspirer ici-bas. La paix joyeuse des consolations divines est un fruit qui ne se trouve que sous les rayons du soleil du Paradis. La Bienheureuse en eut cependant l'avant-goût dès ce monde. Quelques mois avant de mourir, elle vit cesser toutes ses angoisses, ses alarmes intérieures disparurent, et un calme céleste se fit tout à coup dans son âme. C'est ce qui lui faisait dire qu'elle mourrait bientôt, parce qu'elle ne souffrait plus :

« Je ne sais ce que je dois penser de l'état où je « me trouve présentement [1], écrivait-elle alors à « son directeur ; car, [après les grandes épreuves « de ma vie,] je me trouve dans je ne sais quelle « tranquillité de cœur, et dans une cessation de « désirs, dont je suis étonnée. Je crains que cette

1. Lettre 133, p. 287.

« prétendue paix ne soit un effet de cette insensi-
« bilité, où Dieu laisse quelquefois les âmes infi-
« dèles ; et j'ai peur que, par mes grandes infidé-
« lités aux grâces de mon Dieu, je ne me sois
« attiré cet état, qui peut être une espèce d'aban-
« don et de réprobation. Je vous avoue que je ne
« peux plus rien vouloir ni désirer en ce monde,
« quoique je voie bien qu'en matière de vertu,
« tout me manque. Je voudrais quelquefois m'en
« affliger, mais, je ne puis pas, car il n'est pour
« ainsi dire plus en mon pouvoir d'agir ; je sens
« seulement un parfait acquiescement au bon
« plaisir de Dieu, et un plaisir ineffable à souf-
« frir. »

Puissions-nous, à l'exemple de la bienheureuse Marguerite-Marie, garder la paix du cœur au milieu des épreuves et des tentations de la vie ! Par là, nous nous assurerons la paix éternelle du ciel, dont le Sacré-Cœur donne, de temps en temps, dès ce monde, quelque avant-goût à ses vrais serviteurs. Pour mériter ce bonheur, livrons complètement notre cœur à l'amour de ce divin Cœur et soumettons-nous absolument à son bon plaisir ; ne refusons aucun des sacrifices qu'il nous demande, et n'ayons aucune autre crainte que celle de contrister le Cœur si aimant et si aimable de Jésus.

Que la douceur et l'humilité vous rendent, devant le Cœur de mon divin Fils, semblables à des anges.

4me PARTIE

L'HUMILITÉ DE CŒUR

La bienheureuse Marguerite-Marie nous a montré, dans la troisième partie de ce livre, comment le Cœur de Jésus veut établir dans les âmes un règne de douceur et de paix. « Mais[1], dit saint Bernard, l'humilité et la douceur sont deux sœurs inséparables. Unies intimement en Celui qui a dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur, elles doivent de même l'être dans les serviteurs de ce divin Cœur. » — « Le « Sacré-Cœur veut des esprits humbles », dit la bienheureuse Marguerite-Marie[2].

Qu'est-ce que l'humilité de cœur ?

A cette question, pleine de mystères, on peut appliquer ce que Notre-Seigneur disait à la Samaritaine : *Si vous connaissiez le don de Dieu ! Si scires*

1. *Serm. Dom. infra octav. Assumpt.*
2. Lettre 100 au P. Croiset, édit. 2.

donum Dei! L'humilité du cœur est une science si difficile, que le Sacré-Cœur attribuant à lui-même le titre unique maître, et qu'il nous invite à venir à lui pour en apprendre la théorie et surtout la pratique : [1] *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*

Formons notre cœur sur le modèle de ce Cœur si doux et si humble [3].

La cause de cette difficulté, c'est qu'à la différence des autres sciences, l'humilité ne peut être étudiée en elle-même, et qu'on apprend d'autant moins à la connaître qu'on en considère plus attentivement les traits.

« La meilleure humilité « est celle que nous n'aper- « cevons pas, dit la Bien- « heureuse [2]. L'humilité a « cela de propre qu'elle dis- « paraît, du moment qu'on « l'aperçoit dans soi-même »

Qu'est-ce donc que cette mystérieuse vertu, et pourquoi lui donne-t-on le *cœur* comme qualificatif ?

1. S. Matth. xi, 29.
2. Lett. 76, sœur de la Barge, p. 146.
3. Statue de l'institut Catholique de Vaucouleurs (Meuse).

L'humilité de cœur ne désigne pas précisément une vertu distincte de l'humilité ordinaire, mais l'expression *de cœur* indique que, pour être véritable, l'humilité doit venir *du cœur*. Cette vertu, en effet, ne consiste ni dans des paroles ni dans des actes extérieurs, ni dans des considérations spéculatives sur la vanité des honneurs de la terre et sur le néant de l'homme devant Dieu. Il ne suffit même pas, pour être vraiment humble, de reconnaître, avec son intelligence, qu'on est rempli de défauts et qu'on mérite la dernière place; mais il faut faire cela avec *le cœur*, c'est-à-dire avec amour. En conséquence, il faut accepter, de plein gré et avec une entière soumission de la volonté, les humiliations, les mépris et les abaissements de tous genres, comme on agrée ce qui est dû, ce que l'on mérite et ce que l'on désire.

La Bienheureuse caractérise cette vertu par deux mots fort significatifs; elle la définit : « *l'amour de notre abjection* ». « Procurez donc à « l'âme cet amour de notre abjection », répète-t-elle souvent dans ses lettres.

Par *abjection*, il faut entendre l'état d'abaissement, auquel nous réduisent toutes nos misères morales, intellectuelles et physiques, triste héritage de notre nature déchue. L'humilité nous demande d'aimer, non pas ces misères, mais l'état d'abaissement auquel elles nous réduisent.

La bienheureuse Marguerite-Marie, sans le savoir, emploie, pour caractériser l'humilité, les

mêmes expressions que saint Thomas : « Tous les degrés de l'humilité se réduisent à trois, dit le docteur angélique : Reconnaître, manifester et aimer notre propre abjection[1] : *Omnes gradus humilitatis reducuntur ad opinionem, manifestationem et voluntatem propriæ abjectionis.* »

Dans la définition de l'humilité, la Bienheureuse ne parle que de *l'amour de l'abjection*, parce qu'elle regarde cet amour comme l'essence de cette vertu et comme le principe de tous les autres actes d'humilité, dont les deux principaux sont de *reconnaître* cet état d'abaissement où nous sommes et de ne pas craindre de le *manifester*. Ecoutons les enseignements que la servante de Dieu nous a laissés : sur l'humilité de cœur envers nous-même, envers Dieu et envers le prochain ; sur les motifs de pratiquer cette vertu et sur les moyens de l'acquérir. Nous terminerons, en exposant les admirables exemples d'humilité que la servante de Dieu nous a laissés.

1. 2-2, quest. 161, art. VI. ad 3.

CHAPITRE PREMIER

EN QUOI CONSISTE L'HUMILITÉ DE CŒUR ENVERS NOUS-MÊME

C'est spécialement envers nous-même que nous devons pratiquer l'humilité de cœur, en reconnaissant sincèrement notre abjection, en ne craignant pas de la manifester et surtout en l'aimant.

Cet amour de notre abjection demande principalement trois choses: L'humble et sincère aveu de notre néant; le détachement et même la fuite de tout ce qui peut nous faire sortir de cet état d'anéantissement; enfin l'acceptation généreuse et même la recherche de ce qui peut nous y maintenir.

I

L'humble et sincère aveu de notre néant.

Le premier acte de l'humilité de cœur consiste à *reconnaître humblement notre néant.*

« L'humilité [1], dit la bienheureuse Marguerite-
« Marie, nous tiendra anéantis, petits et bas à nos
« yeux, dans un parfait oubli et mépris de nous-
« mêmes, dans la simplicité d'un enfant; car, le
« Cœur Sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne se
« plaît que dans les âmes anéanties. »

Cet anéantissement de nous-mêmes ne consiste pas seulement dans un aveu que, contraints par

1. Avis 8, 18 et 46. — Lettres 76, 86 et 97.

l'évidence, nous nous faisons à nous-mêmes de notre néant ; il demande de plus une acceptation cordiale de l'état d'abaissement auquel nos misères nous réduisent. C'est en adhérant d'esprit et de cœur aux humiliations de cet état, que nous pratiquons « l'amour de notre abjection » si instamment recommandé par la Bienheureuse : c'est le contre-pied et la ruine de l'amour-propre, vice hideux qui refuse, autant que possible, d'avouer des misères manifestes, et qui, même après avoir été comme forcé de les reconnaître, repousse les humiliations que ces misères méritent.

« L'amour de notre abjection [bien pratiqué], « écrit la Bienheureuse, est un souverain remède « pour guérir les plaies que fait à notre cœur « l'amour-propre, [cet irréconciliable] ennemi de « l'amour du divin Cœur de Jésus [et de la perfec- « tion de notre âme].

« Faisons donc notre plaisir de nous anéantir, « car le Sacré-Cœur ne fait sa demeure que dans « la paix d'une âme qui aime fortement de se voir « détruire, pour demeurer comme toute cachée « dans les ténèbres sacrées de son néant et toute « perdue dans l'amour de son abjection, où elle « demeure toujours joyeuse et contente.

« Si nous voulons porter des fruits de sanctifi- « cation[1], faisons que notre principal soin soit

1. Avis 11, p. 383 ; avis 44, p. 426 ; avis 25, p. 402. — Écrits divers, p. 460. — avis 3, p. 374, avis 5, p. 376.

« de nous quitter nous-mêmes et toutes les réflexions « d'amour-propre et d'affection envers nous- « mêmes ; car l'amour-propre et le respect humain « sont les vrais poisons de l'amour divin. Pour « être susceptibles de l'amour de Notre-Seigneur, « il faut surtout être insensibles aux mouvements « que nous suggèrera notre amour-propre ; Dieu « veut nous bannir nous-mêmes de notre cœur. « Notre orgueilleux amour-propre étant le loup « infernal qui nous fait si souvent marcher dans « la voie de l'iniquité, je crois que nous plairons « beaucoup à Dieu, si nous anéantissons ces vues « de respect humain qui nous empêchent de deve- « nir intérieurs, et si nous retranchons tout retour » et réflexion sur nous-mêmes, car c'est là un des « plus grands empêchements aux effets de la grâce « en nous.

« Bannissons donc toutes les productions de « notre amour-propre[1], lorsqu'il nous presse de « nous contenter, soit en nous excusant, soit autre- « ment. Il faut être sourds à toutes ces réflexions qui « font un obstacle aux desseins de Dieu sur nous. « Il faut nous entretenir simplement avec le divin « Cœur, et entrer, autant que nous le pourrons, « dans la pureté de son saint amour et de toutes « ses saintes intentions en tout ce qu'il veut de « nous. »

1. Avis 11, p. 382 ; avis 23, p. 400.

II

Le détachement de tout ce qui peut affaiblir l'amour de l'abjection.

Celui qui est humble de cœur, regardant son néant et son état d'abjection comme le milieu qui lui convient, redoute tout ce qui peut l'en faire sortir. Aussi, est-il détaché de l'estime et des louanges des hommes, des honneurs du monde et même des dons extraordinaires de la grâce, et, autant qu'il le peut, il fuit toute élévation.

1. *Le détachement de l'estime et des louanges* doit être l'un des caractères distinctifs des vrais serviteurs du Sacré-Cœur. A eux surtout s'adresse le conseil de l'Imitation : Aimez à être inconnu et tenu pour rien : *Ama nesciri et pro nihilo reputari.*

« En tout ce que nous ferons[1], dit la bienheureuse Marguerite-Marie, ne cherchons point « à être estimés, aimés, ni approuvés des créatures, mais seulement du Sacré Cœur de Notre-Seigneur ; pourvu que ce divin Cœur nous aime, cela suffit. L'humilité nous fera donc mépriser « toute recherche de vaine estime ou complaisance « des créatures et rejeter toutes les pensées qui « pourraient nous en venir. Fuyons les langues « flatteuses et les respects humains. Serions-nous

1. Avis 26, p. 405 ; avis 41, p. 421 ; avis 42, p. 424; avis 44, p. 426 ; avis 51, p. 437 ; avis 54, p. 442.

« assez lâches pour les préférer à l'amour que « nous devons au Sacré-Cœur ? Et, s'il arrive « qu'on nous loue ou estime, disons en nous-mê- « mes : Voilà qui ne m'est pas dû. Mais, lorsqu'on « nous méprisera, réjouissons-nous, disant : Voilà « ce qui m'appartient.

« De plus, ne disons aucune parole de vanité. « Gardons le silence sur tout ce qui pourrait nous « attirer la vaine estime des créatures, car le Sei- « gneur rejette ce qu'elles estiment le plus ; et son « esprit ne repose que sur l'humble de cœur. « Tenons à cela de tout notre pouvoir. N'est-ce pas « chose horrible qu'un ver de terre veuille s'enor- « gueillir, en quittant le vrai caractère et la marque « infaillible des enfants de Jésus-Christ, pour « prendre la marque du démon et faire son office. « Oubli donc et silence sur nous-mêmes[1] et sur « tout ce qui nous concerne. »

Une des vertus distinctives de la bienheureuse Marguerite-Marie, comme nous l'avons déjà vu, et comme nous le dirons encore souvent, ce fut le désir d'être inconnue pendant sa vie et oubliée après sa mort ; elle avait une véritable horreur pour les louanges et pour l'estime des créatures. C'est afin de réaliser cette ambition d'un nouveau genre, qu'elle eût voulu rester cachée dans son cloître, sans avoir aucune relation avec l'extérieur.

1. Lett. 47, sœur de la Barge, p. 140,

« Le parloir était pour elle un lieu de supplice, dit Mgr Languet[1]. Ce qui lui donnait en partie tant d'horreur de tout commerce avec le monde, c'étaient les compliments flatteurs que la politesse met en usage parmi les hommes, souvent au dépens de la vérité. Pénétrée de son néant, elle croyait que toutes les paroles d'estime qu'on lui adressait, étaient autant de blessures à la vérité. Plusieurs personnes, sur la réputation de sa sainteté, venaient la voir ou lui écrivaient pour la consulter, et toujours en lui donnant des louanges. « O mon Dieu, « disait-elle quelquefois dans ces occasions, armez « plutôt toutes les fureurs de l'enfer contre moi, « que les langues des créatures d'applaudisse- « ments, de vaines louanges ou de flatteries. »

C'est ce désir de l'oubli qui la portait à demander qu'on brûlât ses écrits, ou bien à user de certains stratagèmes innocents, afin de cacher la part qu'elle avait dans ce qu'elle racontait. Pour détourner de sa personne l'attention de ses correspondants et de ses visiteurs, elle parlait ordinairement d'elle-même au pluriel ou comme d'une tierce personne. Il n'est pas rare de rencontrer, dans les lettres de la servante de Dieu, des phrases ainsi conçues : « On nous a dit... » — « Il fut révélé à une personne « favorisée de Dieu. » Ce n'est qu'avec ses directeurs et ses supérieures ou avec quelques intimes confidents de ses pensées, qu'elle parlait plus librement.

1. Vie de la Vén. Marg.-Marie par Mgr Languet, Liv. 2, XXVI.

La supérieure des sœurs hospitalières de Paray, qui fut en relation assez intime avec la Bienheureuse, déclare « que ce qu'elle admirait le plus dans la servante de Dieu[1], c'était la profonde humilité qui lui faisait souffrir avec peine qu'on dit rien à sa louange. »

Une des religieuses de Paray ajoute que[2], plusieurs fois, elle entendit la vénérable sœur répondre, avec l'accent d'une sincère humilité, aux louanges qui lui étaient adressées: « Ah! mes « Sœurs, vous ne me connaissez pas; je ne suis « qu'une pécheresse, éloignée de toutes sortes de « mérites, remplie d'orgueil et de malice. »

« A la vérité[3], disait-elle encore, je ne me mets « pas en peine que l'on ait bonne ou méchante es- « time de moi, puisque nous ne sommes bons ou « méchants qu'autant que nous le sommes devant « Dieu. [Cependant], voyant tant de misères en « moi, et me trouvant destituée de tout, je ne puis « comprendre comment l'on peut me souffrir. La « complaisance qu'on a pour moi·m'est un mar- « tyre insupportable[4], et je la regarde comme un « juste châtiment de mes péchés, qui me parais- « sent si grands, que tous les tourments imagina- « bles me seraient doux à souffrir pour les expier « et pour satisfaire à la divine Justice. L'estime,

1. Procéd. de 1715, p. 325.
2. Sœur de Barnay, p. 341, 2e vol.
3. Vie par les contemp., p. 262.
4. Vie par elle, p. 318.

« les louanges et les applaudissements me font « plus souffrir que toutes les humiliations [1], « mépris et abjections ne peuvent le faire aux « personnes les plus vaines et les plus ambitieuses « de l'honneur.

« [Oui !] je craindrais moins toutes les fureurs « de l'enfer, que les louanges qui jettent un poison « secret dans l'âme, et qui la tuent imperceptible- « ment, si Dieu, par sa bonté, ne lui applique le « divin épithème de l'humiliation. Que plutôt « toutes les humiliations, douleurs, contradictions « et confusions viennent donc fondre sur moi. Si « j'ai une si grande crainte que les dons de Dieu « ne me fassent estimer des créatures [2], en sorte « que j'aimerais mieux être privée de ces dons, « c'est que les créatures louent souvent ce qui est « digne de reproche. »

« Mon divin Maître me donne une soif insatiable « des humiliations, ajoutait-elle, quoiqu'il me les « fasse sentir si vivement dans ces occasions, que « je ne puis parfois m'empêcher d'en donner des « marques ; et il m'est insupportable de me voir si « peu humble et mortifiée, que je ne puisse souffrir « sans qu'on s'en aperçoive. Toute ma consolation « est de recourir à l'amour de mon abjection, qui « me fait rendre grâces à mon Souverain de ce que, « parfois, il me fait paraître telle que je suis, peu

1. Vie par elle, p. 353.
2. Vie par les contemp., p. 262.

« humble et mortifiée, afin de m'anéantir dans l'es-
« time des créatures.

« Mon cœur aurait bien de la peine à vous par-
« donner tous les sentiments d'estime que votre
« Charité a conçus si injustement de moi[1], écrivait-
« elle à l'une de ses sœurs à Moulins ; mais je vous
« le pardonne, parce que vous ne connaissez pas
« que je ne suis qu'un composé de toutes sortes de
« misères. »

Cette horreur que la Bienheureuse sentait pour l'estime des créatures, était le fruit merveilleux d'une grâce prévenante dont Dieu l'avait favorisée[2]. Il est, en effet, raconté que, dès sa plus tendre enfance, elle avait un attrait des plus marqués pour prier ; mais que, dans le désir de n'être vue de personne, elle se retirait à l'écart pour le faire : « Ce
« m'était un étrange tourment lorsque j'étais ren-
« contrée », dit-elle.

Pendant qu'elle était encore dans sa famille[3], elle se livrait d'elle-même à de grandes pénitences, mais dans un secret si absolu, qu'elle n'osa pas même s'en ouvrir à un religieux qu'elle consulta sur sa vocation. Le motif de son silence, c'était la crainte de la vanité, pour laquelle elle disait se sentir un penchant très vif.

Pour le même motif, la Bienheureuse avouait en toute simplicité et exagérait même l'humilité de sa

1. Lett. 50, sœur Gabrielle Morant, Moulins, 1686, p. 99.
2. Vie par les contemp., p. 6. — Vie par elle, p. 291.
3. Vie par les contemp., p. 22.

naissance et de son éducation première : « Je per-
« dis mon père [lorsque j'étais] fort jeune[1], dit-elle
« dans sa vie par elle-même ; et, comme j'étais
« fille unique, et que ma mère, s'étant chargée de
« la tutelle de ses enfants, qui étaient au nombre
« de cinq, demeurait très peu au logis, par ce
« moyen, j'ai été élevée jusqu'à l'âge d'environ
« huit ans et demi, sans autre éducation que celle
« des domestiques et villageois. »

Elle appréhendait tellement l'estime des créatures, que, dans une circonstance, pour l'éviter, elle ne craignit pas de demander un miracle à Notre-Seigneur[2]. En gravant sur sa poitrine, avec la flamme d'une bougie, le nom béni de Jésus, la Bienheureuse s'était fait une large brûlure, fort dangereuse. La mère Greyfié ordonna à l'infirmière du couvent d'aller offrir ses services à la sœur Marguerite-Marie. Alarmée, à cette nouvelle, l'humble religieuse dit à son divin Maître : « O mon unique
« amour ! souffrirez-vous que d'autres [que vous]
« voient le mal que je me suis fait pour l'amour
« de vous ? N'êtes-vous pas assez puissant pour
« me guérir, vous qui êtes le souverain remède à
« tous les maux ? » Notre-Seigneur, touché de la peine de sa servante, exauça la prière de l'humilité, en sorte que, quand l'infirmière arriva, la plaie se trouva guérie.

1. Vie par elle, p. 220.
2. Vie par les contemp., p. 142. — Vie par elle, p. 361.

2. *Le détachement des honneurs* est un autre signe caractéristique de la véritable humilité de cœur. L'âme humble redoute non seulement les vains honneurs du siècle, mais elle craint même les fonctions de la religion qui ont quelque éclat. Elle accepte volontiers le travail dans des emplois obscurs et cachés, mais jamais elle ne s'ingère d'elle-même dans des charges honorables ; bien plus, elle les fuit, autant que possible.

Quand nous étudierons les enseignements que la Bienheureuse donne aux supérieurs, nous verrons ce qu'elle pensait des charges. Si elle ne fut pas élue supérieure de la Visitation de Paray, après la déposition de la mère Melin, comme ses sœurs se proposaient de le faire, c'est grâce aux prières qu'elle adressa à Notre-Seigneur pour détourner d'elle ce fardeau, et, sans doute aussi, par suite des instances qu'elle fit auprès de ses sœurs. Elle demanda même d'être déchargée de la fonction d'assistante, mais Notre-Seigneur lui déclara qu'il voulait qu'elle gardât cette fonction.

Si la servante de Dieu fuyait les charges honorables, nous disent les Contemporaines[1], « elle était, au contraire, toujours disposée à travailler aux ouvrages les plus vils de la maison, et souvent elle conjurait ses sœurs d'accepter ses services à la cuisine ou ailleurs. La sœur Dusson ajoute que, pour donner à la vénérable sœur l'occasion de

1. Sœur Dusson, p. 351. — Sœur Verchère, 333.

faire des actes de vertu, il lui arrivait parfois de la reprendre assez aigrement, sans que celle-ci témoignât le moindre signe de mécontentement. »

3. Il est un *troisième détachement* demandé aux âmes qui veulent pratiquer l'humilité de cœur dans toute sa perfection, c'est celui des *dons extraordinaires de la grâce*. L'âme vraiment humble n'aspire qu'à aimer Jésus, sans s'occuper des faveurs plus ou moins grandes qu'elle peut recevoir de la bonté divine. « Le Donneur vaut mieux que ses dons[1] », dit la Bienheureuse. A l'exemple de la Chananéenne de l'Évangile, il suffit à cette âme de recueillir les miettes qui tombent de la table du Maître.

Bien admirables sont les exemples que l'humble Vierge de Paray nous a donnés de ce détachement. Sa conduite pourra servir de règle aux fidèles et surtout aux directeurs des âmes, pour porter un jugement sage sur les faits surnaturels dont ils peuvent être acteurs ou témoins. Signalons les six principales dispositions, avec lesquelles la servante de Dieu accueillait les faveurs célestes : ce sont autant de signes, d'après lesquels le surnaturel divin se fait reconnaître.

Le *premier mouvement* de la Bienheureuse était la fuite. « Toute confuse de son indignité[2], dit la

1. Vie par elle-même, p. 345.

2. Vie par les contemp. p. 120. — Voir tome I, du *Règne*, prélim., quatrième caractère des écrits de la Bienheureuse : l'humilité, p. 22.

mère Greyfié, la vénérable sœur, à l'imitation de saint Pierre, priait son divin Maître de se retirer d'elle, parce que, selon sa pensée, elle était la pécheresse la plus criminelle qui fût sur la terre. »

« Un jour, raconte la servante de Dieu, après la « sainte communion, après avoir réitéré le sacri- « fice de tout mon être[1], je me plaignais à Notre- « Seigneur. Eh quoi! ô mon souverain Maître, lui « disais-je, pourquoi ne me laissez-vous pas dans « la voie commune des filles de Sainte-Marie? « M'avez-vous amenée dans votre maison pour me « perdre? Donnez ces grâces extraordinaires à ces « âmes choisies qui y auront plus de correspon- « dance et vous glorifieront plus que moi, qui ne « vous fais que des résistances. Je ne veux rien « que votre amour et votre croix. O mon divin « Maître! que vous ne fassiez jamais rien paraître « d'extraordinaire en moi, que ce qui pourra me « causer le plus d'humiliation et d'abjection devant « les créatures et me détruire dans leur estime; « car, hélas! mon Dieu! je sens ma faiblesse, je « crains de vous trahir et que vos dons ne soient « pas en sûreté dans moi. » Touché de cette humble prière, Jésus dit à sa servante, pour la rassurer : « *Ne crains rien, ma fille, j'y mettrai bon ordre,* « *car je m'en rendrai le gardien moi-même et te ren-* « *drai impuissante à me résister.* »

1. Vie par elle, p. 320. — Vie par les contemp. p. 45.

La seconde disposition de la Bienheureuse à l'égard des grâces extraordinaires dont elle était favorisée, c'était de les cacher. Ne pouvant les éloigner, elle cherchait du moins à les dérober à la connaissance des créatures. Elle écrivait à son directeur[1] :

« Tant de faveurs signalées et de si grands bien-
« faits augmentent la crainte que j'ai d'être con-
« nue ; cela m'oblige de demander instamment à
« mon divin Maître de ne jamais laisser rien parai-
« tre en moi de ces grâces extraordinaires, que ce
« qui me rendra plus vile et plus méprisable de-
« vant les créatures et m'attirera plus de mépris,
« de confusion et d'humiliation : ce qu'il me sem-
« ble qu'il me promit. »

La troisième disposition de la servante de Dieu, en présence des faveurs célestes, c'était la défiance avec laquelle elle les recevait.

Sachant que Satan peut se transformer en ange de lumière, la Bienheureuse était comme instinctivement portée à se défier des visions et même à les rejeter comme des illusions diaboliques. Confirmée dans ce sentiment par les directeurs timides et peu éclairés auxquels elle s'adressa au début, et craignant d'être le jouet du démon, il lui arriva plusieurs fois de jeter de l'eau bénite au divin Visiteur qui lui apparaissait, afin de l'éloigner. Notre-Seigneur lui fit un jour ce reproche plein d'amour :

1. Lett. 126 et 127, au P. Rolin. — Vie par les contemp., p. 248.

« *Mais pourquoi combats-tu contre moi qui suis* « *ton seul vrai et unique ami*[1] *?* »

« Ces reproches de ma défiance, ajoute-t-elle, me « jetèrent dans un si grand regret et une si grande « confusion, que je me proposai, dès lors, de ne « jamais contribuer en rien aux épreuves que l'on « ferait de l'esprit qui me conduisait, et de me con- « tenter d'accepter humblement et de bon cœur « tout ce que l'on me voudrait faire. »

Il est une quatrième disposition que l'on remarque dans la conduite de la Bienheureuse, par rapport aux grâces divines : c'était un grand empressement à les soumettre à l'examen de personnes éclairées, spécialement de sa supérieure et de ses directeurs spirituels, et à obéir aveuglément à leur décision, quelle qu'elle fût. L'humble religieuse ne craignait même pas de dire à l'apparition céleste : « Je ferai ce que ma supé- « rieure me dira » : conduite que le divin Maître approuvait absolument, loin de s'en tenir offensé.

« Je ne sais si je me trompe ou non en tout ce « que je vous dis, écrivait-elle à la mère de Sau- « maise, en lui rendant compte d'une vision[2]. Je « prie Notre-Seigneur de vous le faire connaître, « afin que vous m'en disiez ce qu'il vous inspirera, « car je n'ai pas le désir de tromper personne. Je

1. Vol. II, p. 344.
2. Lett. 28, 24 avril 1685.

« sais bien que ce ne peut être un songe, car je ne « dormais pas, ni n'étais au lit, mais je me défie de « moi-même et de tout ce que je vous dis, étant « aussi méchante que je le suis. »

« Comme je vais sans façon avec votre Charité[1], « en vous exposant tout simplement mes pensées, « dites-moi, je vous en conjure, pour ma consola- « tion, ce que vous pensez de mon état ; je me confierai et arrêterai à ce que vous direz. De « grâce, ne me flattez pas, car il me semble que « je vais en entraîner plusieurs à la perdition avec « moi, parce qu'ils s'appuient trop sur ce je leur « dis. Je ne fais aucun fond sur mes pensées, et « je vous demande aussi de n'y en point faire; la « crainte d'être trompée me désole, quoique je « m'abandonne à tout sans réserve. »

Le P. Croiset, sans être le directeur de la servante de Dieu, fut cependant l'un de ceux qu'elle consultait le plus fréquemment, sans aucun doute, d'après l'invitation de Notre-Seigneur lui-même. Elle ajoutait à un récit détaillé qu'elle lui avait fait des grâces divines[2] :

« Je pense que la bonté de mon Souverain a « permis que je vous dise tout ceci, tout simple- « ment, comme il me semble que je l'ai expéri- « menté et que cela s'est passé, afin que vous « puissiez examiner de quel esprit vient ce que je

1. Lett. 75 et 87, p. 178.

2. Lettres au P. Croiset, 10 août 1689, 5 sept. 1689, 17 janv. 1690.

« vous ai dit, tant au sujet de l'aimable dévotion « au Sacré-Cœur qu'autrement. Cela vous fera con- « naître l'illusion [où je puis être], vous détrom- « pera [sur mon compte], et m'aidera moi-même à « me retirer de cette voie, si elle est trompeuse. Je « vous prie donc, mon Révérend Père, de deman- « der à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je le prie- « rai de vous donner la lumière, pour qu'il vous « fasse connaître tout ce qu'il y a de mauvais dans « mes dispositions et ce qui lui déplaît en moi. « Faites-moi la miséricorde de me dire sans façon « votre sentiment, car je suis une pauvre aveugle « en tout ce qui me regarde, et je ne sais que pen- « ser, lorsque je considère : d'un côté tant de grâces, « et de l'autre une vie si peu conforme à de si « grands bienfaits....

« Hélas ! ne me suis-je point trompée jusqu'ici? « Ne me trompé-je point encore? Car, je puis vous « assurer que, lorsque je fais quelque réflexion « sur moi-même, j'y découvre tant d'imperfections « et tant de misères, si peu de fidélité et de recon- « naissance pour tant de bienfaits, que je ne puis « m'ôter la pensée que toutes ces grandes grâces « dont je vous ai parlé et celles que je serai obli- « gée, par obéissance, de vous découvrir dans la « suite, ne soient qu'erreur. Je sais que Dieu se « plaît quelquefois à faire ses libéralités à ceux qui « le méritent le moins ; mais, enfin, mes imper- « fections me donnent grand sujet de craindre que « tout ceci ne soit que vanité et illusion. Je vous

« conjure donc, encore une fois, par tout l'amour « que vous portez au divin Cœur[1], de me faire « connaître tout ce qu'il y a de mal en moi ; ne « me dissimulez pas ce que vous en croyez et ce « que je dois faire ; mandez-le moi.... Au reste, ne « me consultez jamais en ce qui me concerne, car « je n'ai ni jugement, ni discernement pour moi-« même. Ne vous arrêtez pas [non plus] à ce que « vous m'avez obligée de vous dire, car je pense « que ce divin Cœur vous communiquera plus fa-« cilement ses secrets et sa sainte volonté qu'à une « pauvre pécheresse comme moi, qui voudrais « toujours n'avoir d'autre occupation que d'aimer, « d'agir, de pâtir et de me taire. Pour vous faire « mieux comprendre qu'il ne faut pas faire de fond « sur ce que je dis, comme j'ai sujet de le crain-« dre, il faut vous avouer que je n'ai jamais « eu de direction que du Souverain de mon « âme.... Mais je m'écarte, sans y prendre garde, « de ce que je vous disais touchant la dévo-« tion du Sacré-Cœur et le dessein de le faire « honorer. »

Il est un cinquième caractère de la conduite de la bienheureuse Marguerite-Marie, relativement aux grâces surnaturelles, caractère qui manifeste avec un nouvel éclat l'humilité de la servante de Dieu et la défiance qu'elle avait d'elle-même : c'est

1. Lett. au P. Croiset, 16 mai 1690.

la prudente réserve avec laquelle elle parlait de ces faveurs divines.

Avant de les communiquer à d'autres, elle commençait par s'adresser à Notre-Seigneur, pour savoir à qui elle devait faire cette confidence et dans quelle mesure elle devait la faire. En effet, elle ne consultait pas indifféremment toutes sortes de personnes, mais seulement celles qui lui étaient désignées comme ayant mission pour la diriger ou l'instruire ; et, dans l'exposé qu'elle leur faisait des faveurs célestes, elle s'appliquait à ne point parler d'après un entraînement naturel, mais uniquement sous l'action intérieure de l'Esprit-Saint.

Malgré l'attention extrême qu'elle mettait à suivre uniquement la lumière et le mouvement de la grâce dans le récit des faveurs surnaturelles, si grande était la crainte qu'elle avait de se tromper elle-même et de tromper les autres, en sa faveur, qu'elle s'appliquait à faire ressortir les notes défavorables à sa cause. Loin de chercher à démontrer que ses révélations venaient de Dieu, elle semblait plutôt prendre à tâche de prouver le contraire.

De plus, dans l'exposé qu'elle en faisait, elle avait grand soin d'employer des expressions dubitatives, telles que : « *Il me semble*[1] ; *Si je ne me* « *trompe ; Comme je le pense ; Si cela est ; Je ne sais* « *si je me trompe en cela non plus qu'au reste.* » Il

1. Lett. 33, 39, 75, 95, etc.

est peu de lettres où ces formules ne reviennent plusieurs fois. C'est sur le conseil de la mère Greyfié, qu'elle avait accepté cette manière de s'exprimer[1]. « Je lui avais dit, écrit celle-ci, de ne point parler des grâces extraordinaires qu'elle recevait, qu'en des termes douteux, comme : *Il me semble*, et de ne point s'y fier avec tant de fermeté, qu'elle ne fût prête à s'en départir sur le jugement de personnes qui lui seraient supérieures. Elle m'a paru toujours très fidèle à ce conseil. »

Malgré tant de précautions dictées par son humilité, et malgré les avis favorables qu'elle recevait des personnes qu'elle consultait, la Bienheureuse n'était qu'imparfaitement rassurée sur sa voie : « Je ne peux assez m'étonner, disait-elle[2], de ce « que l'on daigne donner quelque créance à ce que « peut dire une si méchante créature, pauvre de « tout bien spirituel. »

Surprise d'apprendre que la mère Greyfié avait pris en considération quelques-unes de ses confidences[3] : « Je m'attendais, ma chère Mère, lui « écrivait-elle, que vous alliez me dire de ne plus « penser à introduire cette dévotion, non plus que « si c'était une vaine chimère de mon imagination, « et, par avance, je m'y étais soumise, si peu je « donne créance à tout ce qui vient de moi. »

1. Vie par les contemp., p. 130.
2. Lett. 105, sœur la Barge.
3. Lett. 34, mère Greyfié.

Non moins étonnée de voir le père Croiset accepter avec déférence quelques-unes de ses lettres[1] : « Mais comment ai-je osé dire cela, lui « répondait-elle ! Quoi ! mes paroles font-elles des « miracles ? ou sont-ce des oracles auxquels vous « deviez donner créance ? Ah ! mon Père, que de « confusion pour moi de vous parler ainsi ! »

Malgré l'extrême défiance qu'elle avait d'elle-même et la crainte si vive où elle était de se tromper et de tromper les autres, la bienheureuse Marguerite-Marie n'était cependant pas de ces âmes pusillanimes, qui pensent que l'humilité s'allie difficilement avec la manifestation des bienfaits de Dieu, et que proclamer les faveurs célestes, même quand la gloire divine le demande, c'est tomber dans un orgueil secret. A l'anéantissement si profond et aux craintes si vives que son humilité lui inspirait, à la vue des grâces du Seigneur, elle unissait une confiance absolue et une immense reconnaissance : confiance et reconnaissance pleines d'amour pour son divin bienfaiteur.

« Elle ne recevait pas les dons de Dieu en vain[2], dit la mère Greyfié, mais plus Notre-Seigneur lui faisait de grâces, plus aussi elle s'humiliait et se mortifiait, [en exaltant les divines miséricordes.] « Jamais[3], [me disait-elle un jour,] je ne me suis

1. Lett, au P. Croiset, 3 nov. 1689.
2. Vie par les contemp. p. 120.
3. Lett. 99, p. 203.

« vue plus méchante; cependant Notre-Seigneur « ne laisse pas de me continuer ses grâces, avec « plus d'abondance et de profusion que jamais. »

C'est le vénérable Père de la Colombière qui lui avait enseigné à unir ainsi la confiance à la défiance, la reconnaissance à l'humilité[1]. « Il « m'apprit à estimer les dons de Dieu, raconte-» elle, et à recevoir, avec respect et humilité, les « fréquentes communications dont mon Souverain « me gratifiait, et pour lesquelles je devais être « dans de continuelles actions de grâces envers « une si grande bonté... Il me dit qu'en tout cela « j'avais grand sujet de m'humilier, et lui d'admi-« rer les grandes miséricordes de Dieu à mon « égard. »

La sœur de Farges, l'une des novices de la bienheureuse Marguerite-Marie[2], dit dans sa déposition, que, « lisant un jour, au réfectoire, le livre de la Retraite spirituelle du Révérend Père de la Colombière, elle tomba sur le passage où cet homme de Dieu expose ce qu'*une sainte âme* lui avait dit relativement à la dévotion au Sacré-Cœur et par rapport à lui-même, pour le temps de son séjour en Angleterre. » Or, la lectrice remarqua que la vénérable sœur Marguerite-Marie baissait les yeux et était dans un profond anéantissement. « Au sortir du réfectoire, ajoute la sœur de Farges, pendant

1. Vie par elle-même, p. 346. — Vie par les contemp. p. 90.
2. Vie par les contemp. p. 202.

la récréation, j'allai trouver la sœur Alacoque et je lui dis : « Ma chère Sœur, vous avez bien eu votre compte aujourd'hui à la lecture, et le Révérend Père de la Colombière ne pouvait pas mieux vous désigner! » L'humble religieuse ne nia pas le fait; elle se contenta de répondre qu'elle avait bien lieu « d'en aimer davantage son abjection. »

« Je vous ai dit tout ceci assez inutilement », écrivait-elle au père Croiset[1], après lui avoir exposé les faveurs célestes qu'elle avait reçues. « Je ne « sais pourquoi je vous l'ai dit, sinon afin que « vous bénissiez le Seigneur et le remerciiez pour « moi de ce qu'il ne m'a pas encore abîmée dans « l'enfer. Les grâces de mon Dieu [excitent ma « plus vive reconnaissance,] tout en me tenant « dans des confusions et vues de moi-même si « effroyables et qui me font tant d'horreur, que je « ne puis comprendre comment on peut me souf- « frir, ayant peine moi-même à me supporter. Il « ne me demeure que la vue de mon néant crimi- « nel. Je le vois continuellement comme dans un « tableau, que le Souverain de mon âme tient « devant mes yeux, et où il me fait voir à moi- « même comme un composé de toutes sortes de « misères, lequel il veut changer en un composé « de ses infinies miséricordes. »

Ce sont les mêmes sentiments de la plus admirable humilité, unie à la plus profonde recon-

1. Vie par les contemp. p. 124. — Lett. 100, au P. Croiset, édit. 2e, p. 213. 1689; autre lettre, 1687: 15 septembre 1689.

naissance, et à la confiance la plus absolue, qu'on trouve dans toutes les lettres de la Bienheureuse, spécialement dans celles qu'elle adressait à la mère de Saumaise.

« Ah! ma chère Mère, lui disait-elle[1], je vous « prie de remercier pour moi Notre-Seigneur de la « grandeur de ses miséricordes! Que Dieu est bon! « Oui, le Sacré Cœur de Jésus est bien bon envers « moi, son indigne esclave! C'est presque tout ce « que je peux en dire. Grandes sont les miséricor- « des de notre Souverain sur un sujet si pauvre! « N'ayant nul égard à mes infidélités et à mes « misères, qui ne vous sont pas inconnues, le Sei- « gneur me continue ses miséricordes plus abon- « damment que jamais et ne se lasse pas de me « départir ses grâces. Je ne puis exprimer jusqu'où « va mon infidélité envers un Cœur si bon, qui ne « se venge de moi que par des excès d'amour et « par de continuelles faveurs, et je ne le paye que « d'ingratitude. Aidez-moi à le remercier de ses « bienfaits, car je suis impuissante à tout bien. »

« L'amour que le Sacré Cœur de Jésus exerce « envers moi me jette dans des étonnements d'où « je ne peux revenir[2], écrivait-elle encore à la mère « de Saumaise ; car, hélas ! je ne suis qu'un abîme « de toutes sortes de misères et d'infidélités. En « lisant votre lettre, j'ai béni le Seigneur de vous

1. Lettres 2, 10, 12, 33, 40 et 46.
2. Lettre 54.

« avoir donné connaissance de mes ingratitudes « envers lui ; elles sont plus grandes que jamais... « [Unissez-vous donc à moi pour remercier mon « souverain Maître]... Ce divin époux me fit la « grâce incompréhensible[1] et dont je suis si indi- « gne, de me faire reposer sur son sein... mais, « mon Dieu ! ma chère Mère, que j'ai mal corres- « pondu à de si grandes grâces, lesquelles devaient « me sanctifier et ne serviront peut-être qu'à me « condamner ! Cependant j'espère tout de la bonté « de ce Cœur adorable, surtout si je suis aidée du « secours de vos saintes prières auxquelles je me « flatte d'avoir part, et si votre bon cœur me con- « tinue les amitiés que vous m'avez toujours témoi- « gnées et dont j'ai des preuves bien convaincan- « tes. »

Trois leçons bien précieuses découlent de l'admirable conduite de la bienheureuse Marguerite-Marie à l'égard des grâces extraordinaires :

La première est qu'il faut les redouter pour nous-mêmes plutôt que les désirer, tout en bénissant Dieu des immenses richesses que son amour accorde à certaines âmes privilégiées.

La seconde leçon est qu'il ne faut ni accepter inconsidérément comme divins, ni rejeter absolument comme mensongers ou comme diaboliques, tous les faits extraordinaires qui se produisent. S'il faut craindre les illusions du démon, il faut

1. Lettre 93.

redouter plus encore de mépriser les dons de Dieu.

La troisième leçon est que, pour apprécier ces faits, il faut examiner s'ils portent ce qu'on peut appeler la signature divine. Les grâces de Dieu doivent avoir pour cachets distinctifs les six principaux caractères que nous trouvons dans les révélations faites à la Bienheureuse Marguerite, spécialement celui de l'humilité envers soi-même et celui de l'obéissance à l'Eglise et à ses représentants.

Les enseignements que la Bienheureuse vient de nous donner, relativement aux signes d'après lesquels on peut discerner le surnaturel divin du surnaturel diabolique, sont d'autant plus opportuns et nécessaires, que nous vivons à une époque troublée, à laquelle on peut appliquer ces paroles du prophète Joël[1] : « Dans les derniers temps, vos fils et vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards auront des songes. »

III

La généreuse acceptation des humiliations.

Le troisième acte de l'humilité de cœur consiste à accepter généreusement tout ce qui peut développer en nous « l'amour de notre abjection ». L'âme vraiment humble ne se contente pas d'être détachée de tout ce qui pourrait affaiblir en elle

1. Joël, III, 28 ; Act., II, 17.

« l'amour de son abjection », mais elle aime, bien plus, elle recherche tout ce qui peut le développer, « surtout les précieuses humiliations. » Il n'est rien de plus important, mais aussi rien de plus difficile que la pratique de ce troisième acte de l'humilité de cœur.

Pour être parfait, il suppose cinq conditions, qui forment comme cinq degrés : L'estime des humiliations, la patience à leur égard, le silence et l'oubli, la joie et l'amour. Ecoutons les admirables leçons de la bienheureuse Marguerite-Marie, confirmées par des exemples d'une humilité vraiment héroïque.

1. *L'estime des humiliations* est la première condition nécessaire pour arriver à les accepter généreusement.

« Nous devons tenir à grande faveur, dit la « Bienheureuse [1], quand il nous arrivera quelques « occasions d'humiliation et de mortification, soit « dans nous, soit hors de nous, par l'entremise « des créatures ou devant les créatures. Recevons-« les comme un gage de l'amour du Sacré Cœur de « Jésus. Parce que Dieu nous aime, il nous four-« nira souvent ces [sortes] d'abjections. Il faut sur-« tout faire une grande attention à bien profiter « de toutes ces occasions, qui nous seront présen-« tées par la divine Providence. »

Loin de chercher à tirer quelque gloire des fa-

1. Avis 26, p. 405 ; avis 43, p. 424 ; avis 20, p. 398, etc.

veurs qu'elle recevait de Dieu, la Bienheureuse appréciait ces grâces extraordinaires, spécialement d'après les humiliations qu'elle en retirait. Aussi, demandait-elle celles-ci à Notre-Seigneur, comme une sorte d'adoucissement aux peines que lui causaient les visions célestes.

« En tout ce qui se passe en moi [1], disait-elle à « son directeur, je ne trouve rien de si solide, que « les humiliations que cela peut me procurer et le « bonheur que j'ai de souffrir. »

Après avoir fait, dans sa Vie par elle-même [2], le récit d'une grande vision, elle ajoute : « Lorsqu'on « vint me retirer de là, voyant que je ne pouvais « répondre, ni même me soutenir qu'avec grand'- « peine, l'on me mena à notre Mère; laquelle me « trouvant comme toute hors de moi-même, toute « brûlante et tremblante, je me jetai par terre à ge- « noux, où elle me mortifia et humilia de toutes ses « forces : ce qui me fit un plaisir et me donna une « joie incroyable. Car, je me sentais tellement cri- « minelle et remplie de confusion que, quelque ri- « goureux traitement qu'on eût pu me faire, il « m'aurait semblé trop doux.

« Après avoir dit à notre Mère, quoique avec « une extrême confusion, ce qui s'était passé, elle « se prit encore à m'humilier davantage, sans me « rien accorder, pour cette fois, de tout ce que je

1. Lettre 127.

2. Vie par elle-même, p. 328. — Vie par les contemp., p. 78.

« croyais que Notre-Seigneur me demandait de « faire, et ne traita qu'avec mépris tout ce que je « lui avais dit. Cela me consola beaucoup, et je « me retirai avec une grande paix. »

Pendant qu'elle avait la direction du noviciat, la servante de Dieu fut vivement et injustement blâmée pour le renvoi d'une postulante. Les novices ayant pris trop fortement la défense de leur sainte maîtresse, celle-ci leur écrivait, à l'époque de la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, 1686[1] :

« Mes très chères et bien-aimées Sœurs dans le « Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Je « ne peux vous exprimer la douleur que je sens « du mauvais usage que nous faisons d'une si « précieuse occasion pour donner à ce divin Cœur « des preuves de notre amour et fidélité. C'est lui-« même qui a permis l'invention de cette croix, « pour nous préparer à sa fête ; et, au lieu de l'em-« brasser amoureusement, nous ne cherchons qu'à « la secouer et à nous en défaire. Et, n'en pouvant « venir à bout, nous y commettons mille offenses, « qui remplissent ce divin Cœur de douleur et « d'amertume contre nous. D'où vient cela, sinon « du trop d'amour que nous avons pour nous-« mêmes ; ce qui nous fait craindre de perdre notre » réputation et la bonne estime que nous dési-« rons que les créatures aient de nous. C'est ce

1. Avis 57, p. 444. — Vie par les contemp., p. 235.

« qui nous fait chercher à nous justifier, en nous « croyant toujours innocentes, et les autres cou- « pables; en pensant toujours avoir raison, et les « autres tout le tort. Mais, croyez-moi, mes chères « Sœurs, les âmes humbles sont bien éloignées de « ces pensées, se croyant toujours plus coupables « qu'on ne le fait paraître en les accusant. Mon « Dieu! mes chères Sœurs[1], si nous savions ce « que nous perdons, en ne profitant pas des « occasions de souffrance, nous serions bien plus « attentives à ne pas perdre un moment de « souffrir.

« Il ne faut pas nous flatter; si nous ne profitons « des occasions de peines, humiliations et contra- « dictions, nous perdrons les bonnes grâces du « Sacré Cœur de Jésus-Christ, qui veut que nous « aimions et tenions pour nos meilleurs amis et « bienfaiteurs tous ceux qui nous font souffrir, ou « nous en fournissent l'occasion[2]. Ayons donc un « grand regret d'avoir donné ce déplaisir au Sacré- « Cœur, en ruinant ses desseins sur nous. Au « nom de l'adorable Cœur de mon Seigneur Jésus- « Christ, plus tant de réflexions ni d'excuses « d'amour-propre. Abstenez-vous de parler de « N..., ne vous en faisant aucun rapport les unes « aux autres. Soyons charitables et humbles en « nos pensées et paroles. Je crois que, si vous vous

1. Avis 57, p. 445. — Vie par les contemp., p. 236.

2. Que les personnes calomniées, injuriées, méprisées, persécutées, méditent ces paroles.

« rendez fidèles à tout ceci, le Sacré Cœur de « Jesus vous sera plus libéral de ses grâces qu'il « n'a jamais été, et vous aimera tendrement. Mais, « au contraire, si vous y manquez, je le prierai « moi-même de s'en venger, et vous n'aurez plus « nulle part en mon cœur. »

2. L'estime des humiliations se manifeste tout d'abord par *la patience* à les supporter.

« Soyons humblement courageux à ne point « nous laisser abattre pour les petites mortifica- « tions et contradictions qui nous arriveront[1], dit « la Bienheureuse. Soyons doux et constants à les « souffrir et à les supporter ; ces humiliations sont « quelquefois d'autant plus sensibles, qu'en appa- « rence elles sont petites et peu remarquables. « Elles ne laisseront pas de nous élever devant « Dieu, surtout si nous tâchons de les soutenir « courageusement par une douce patience, avec « tranquillité et égalité d'esprit. »

3. La patience à supporter les humiliations suppose *le silence et l'oubli* ; il faut éviter de se plaindre d'être humilié, et, autant que possible, s'abstenir d'en parler et même d'y penser.

« Soyons humbles comme le Sacré-Cœur[2], dit « la bienheureuse Marguerite-Marie. Son humilité « nous apprendra à nous taire et à garder soigneu-

1. Lett. 65, 63 et 105 ; avis 17, 23 et 33.

2. Lett. 76, p. 146 ; lett. 100, p. 205 ; avis 15, p. 399 ; avis 17 ; avis 26, p. 405 ; avis 31, p. 437 ; avis 44, p. 426 ; avis 57, p. 445.

« sement le silence dans les occasions de mortifi-
« cation. Soyons attentifs à recevoir en silence
« toutes les occasions que notre divin Maître nous
« fournira de souffrir, quelque répugnance que la
« nature puisse y ressentir.

« Lorsqu'on nous accusera, contredira et humi-
« liera, ne nous excusons jamais, pensant que,
« puisque Jésus-Christ, notre aimable Maître, ne
« l'a point fait dans sa sainte Passion, à son
« exemple, nous ne devons pas le faire. N'oppo-
« sons à tout cela qu'un profond silence, par confor-
« mité à Notre-Seigneur souffrant, qui veut se ser-
« vir de tels moyens pour accomplir son œuvre en
« nous. Pensons que, à l'exemple de Jésus-Christ,
« nous ne devons pas nous plaindre, quand même
« nous ne serions pas coupables de ce dont on
« nous accuse. D'ailleurs, combien d'autres fautes
« avons-nous commises, dont on ne nous a pas
« accusés ?

« Lorsqu'il nous vient envie de nous excuser,
« disons en nous-mêmes[1] : « Voilà qui m'est dû et
« non les approbations et les louanges. Si l'on me
« connaissait, on verrait que j'en mérite bien da-
« vantage. Je souffrirai cette humiliation en
« silence, faisant une attention particulière à ne
« point parler de mes justifications.

« Réprimons courageusement tous les senti-
« ments de la nature immortifiée, en disant : Mon

1. Avis 18, p. 396 ; avis 26.

« Jésus, qui êtes l'innocence même, vous ne vous « êtes pas excusé; vous vous êtes tu quand on vous « accusait; et moi qui ne suis qu'un criminel, qui « suis tant de fois criminel, aurais-je bien le cou- « rage de le faire? Oserais-je me justifier?

« Lorsque nous aurons manqué à l'humilité[1], « en nous excusant ou en nous plaignant, ou que « nous aurons témoigné nos répugnances, [impo- « sons-nous une pénitence, par exemple :] Baiser « six fois la terre, en disant : *Miserere meî, Deus,* « etc., seulement ce premier verset. »

La bienheureuse Marguerite-Marie ne demande pas seulement que, dans les humiliations, on s'abstienne de toute plainte extérieure, mais elle veut aussi qu'on évite d'entretenir tout ressenti- ment intérieur, même la pensée de l'offense reçue.

« Lorsqu'on nous humiliera[2] et accusera, conti- « nue-t-elle, ne donnons pas à notre esprit la « liberté de tant s'amuser à réfléchir inutilement « sur nous-mêmes, et sur ce qui nous mortifie et « humilie, car cela déplaît à l'adorable Cœur de » Jésus. Cela ne sert qu'à éteindre en nous l'esprit « intérieur, et à engraisser notre amour-propre. « N'opposons à tout cela qu'un profond silence; « ne nous mêlons de rien que de nous humilier, « étant toujours prêts à tout faire et à tout souffrir, « [non seulement] sans nous plaindre, mais sans

1. Avis 9, p. 380.

2. Avis 17, p. 393. — Lett. 73, sœur de la Barge, p. 139. — Avis 41. p. 421 ; avis 51, p. 437 ; avis 28, p. 410.

« croire qu'on nous fasse tort, détruisant toutes « recherches de propre volonté et d'amour-propre, « qui sont des rejetons de notre nature corrompue, « et qui font un grand obstacle à la grâce. Ne con- « servons jamais aucun ressentiment envers les « personnes, dont ce divin Cœur se sert pour nous « fournir ces occasions d'humiliation. »

4. La perfection de l'amour divin demande plus encore. Elle veut que, non content de souffrir les humiliations sans plainte extérieure et sans ressentiment intérieur, on les reçoive *avec joie*.

« L'amour du Sacré-Cœur et celui de notre » abjection, dit la Bienheureuse[1], nous feront « embrasser de bon cœur, joyeusement, les occa- « sions d'humiliation qui nous seront présentées « par l'entremise [du prochain ou] de nous-mêmes « ou au dedans de nous-mêmes. L'humilité dont « ce divin Cœur [nous a donné tant d'exemples,] « nous apprendra à nous réjouir quand nous se- « rons oubliés et méprisés, à chérir tout ce qui « nous anéantira, à retrancher à notre esprit « toute autre recherche, et à nous tenir là, dans « notre néant, jusqu'à ce que la bonté du Cœur de « Jésus nous appelle ailleurs. Aimons et honorons « ceux qui nous humilieront[2], ou qui nous mor- « tifieront ; regardons-les comme nos plus grands

1. Lett. 86. — Avis 51. — Avis 54. — Lett. 73.
2. Avis 15, p. 390.

« bienfaiteurs. Soyons bien aises que chacun tra-
« vaille à nous tenir dans notre néant[1], en nous
« méprisant et humiliant ; réjouissons-nous et
« estimons-nous bienheureux en ces occasions :
« embrassons-les tout gaiement et avec actions de
« grâces. »

5. Il est, dans l'acceptation des humiliations, une cinquième qualité, qui couronne toutes celles que nous venons d'indiquer et qui doit en être l'âme : c'est de recevoir les humiliations *par amour pour le Cœur de Jésus et en union avec lui.*

« Dans les occasions d'humiliation[2], dit la Bien-
« heureuse, retournons toujours à l'amour du Sa-
« cré Cœur de Notre-Seigneur, le divin objet [de
« toutes nos affections]. L'amour de ce divin Cœur
« et celui de notre abjection nous feront embras-
« ser amoureusement toutes les occasions de mor-
« tification que ce Cœur Sacré nous présentera.
« Souffrons, selon ses intentions, d'être humiliés
« et contrariés, en pensant toujours que c'est ce
« que le Cœur plein d'amour de notre bon Père
« céleste nous a préparé pour nous perfectionner
« selon son désir. »

La Bienheureuse vient de nous tracer la voie royale de l'humilité par l'amour des humiliations, voie ouverte à toutes les âmes généreuses. Voyons

1. Avis 43, p. 424. — Avis divers.
2. Avis 28, 33, 43 et lettre 73.

avec quelle ardeur de géant la servante de Dieu la parcourut.

IV

Conduite de la bienheureuse Marguerite-Marie à l'égard des humiliations.

L'humilité avait creusé dans le cœur de la Bienheureuse un abîme, qui ne put être comblé que par les plus grandes humiliations.

« On pourrait dire sans exagération, écrit la mère de Saumaise [1], qu'il n'y a point de mondain qui soit aussi ardent pour les honneurs et les plaisirs, que la vénérable sœur Marguerite-Marie le fut pour les souffrances et pour les humiliations. Elle en faisait sa joie, bien qu'elle y fût très sensible. Elle pria même Notre-Seigneur d'accorder à toutes les personnes qui l'humilieraient fortement, la même récompense qu'à celui qui, d'un cœur plein de charité, donnerait du pain à un affamé. »

« Il est manifeste, écrit Mgr Languet, que Notre-Seigneur exauça la demande que sa servante lui avait faite avec beaucoup d'instance : qu'il lui plût de cacher toutes les grâces dont il l'honorait et de ne laisser paraître en elle que ce qui pourrait tourner à sa confusion [2]. Le divin Maître lui en fit même la promesse. Aussi on remarquait qu'en toute occasion, ce qui aurait dû procurer à la sœur

1. Vie par les contemp., p. 115 et 166.
2. Vie de la vén. Marg.-Marie, par Mgr Languet, liv. 2. xxvi.

Marguerite quelque vénération, ne servait qu'à lui attirer des reproches et des confusions. » Le Sauveur voulait, par ce moyen, la prémunir contre le danger de la vaine gloire, et faire éclater sa propre gloire dans la patience héroïque de sa servante

« Cet unique Amour de mon âme, écrit-elle dans « sa Vie par elle-même [1], prenait tant de plaisir, « que l'on en usât ainsi à mon égard, que, malgré « la sensibilité de mon naturel orgueilleux, il ne « me laissait plus trouver aucun plaisir parmi les « créatures, que dans les occasions de contradic- « tion, d'humiliation et d'abjection, lesquelles « étaient ma nourriture délicieuse. Il ne m'en lais- « sait point manquer, ni ne disait : C'est assez. « Mais, au contraire, il faisait lui-même ce qui « manquait de la part des créatures ou de moi- « même. Mais, mon Dieu, ! c'était d'une manière « bien plus sensible, quand vous vous en mêliez, « et je serais trop longue à m'en exprimer. »

De leur côté, en sages et prudentes directrices, les supérieures du couvent de Paray s'appliquèrent, de tout leur pouvoir, à développer dans leur sainte fille les sentiments d'une profonde humilité et même à lui en fournir les occasions, par les humiliations qu'elles lui ménageaient.

« Pour ce qui vous regarde [2], lui écrivait la mère Greyfié, je suis toujours plus ferme à croire : que

1. Vie par elle-même, p. 319.
2. Vie par les contemp, p. 269.

les voies de Dieu les plus sûres pour les âmes sont celles qui anéantissent, humilient et font souffrir beaucoup en l'intérieur et en l'extérieur. Il vous doit être indifférent quel moyen la Providence divine emploie pour cela. Quand donc vous entendrez une raillerie, recevrez un ravalement et un mépris, c'est le signe extérieur que Dieu vous donne du dessein qu'il a de vous perfectionner en l'humilité de cœur. Ne vous mettez pas en peine des répugnances de la nature, mais seulement soyez ferme à vouloir que, malgré ces résistances, le bon plaisir de Dieu règne en vous souverainement, et vous accable, s'il lui plait, d'angoisses, d'amertumes, d'humiliations. C'est un bon maître, puisqu'en un moment il peut guérir tous nos maux. Le temps viendra, ma pauvre enfant, où vous moissonnerez en joie; c'est ici celui de la douleur; mais un peu de patience, et le Seigneur vous rendra, pour des moments de crucifixion, une éternité de jouissance bienheureuse. Il vous est bon que cela soit ainsi. Quand tous les hommes vous proclameraient sainte, vous n'en seriez pas meilleure devant Dieu, et quand toute la terre se moquerait de vous, si le Seigneur vous enrichit de sa sainte grâce, n'êtes-vous pas trop honorée? Je le crois assurément. D. S. B. »

Dans une autre circonstance, la Bienheureuse, ayant exprimé à la mère Greyfié la crainte d'être trompée par le démon, en recevait la règle suivante : « Qu'importe que ce soit le démon ou un

ange qui vous conduise et vous enseigne, pourvu que vous soyez en bon chemin et que vous arriviez un jour à la perfection que Dieu demande de vous[1]. Si c'est le diable qui veut vous abuser, il n'en viendra pas à bout, à moins que vous ne vous rendiez vaine, par l'estime de vous-même et par le désir de paraître. Pour cela, tenez-vous humble au dedans de vous-même, et soyez douce et constante à souffrir les abjections et humiliations, qui sont quelquefois d'autant plus sensibles qu'elles sont petites. L'intention du diable serait, sans doute, mauvaise, mais la vôtre d'aimer Dieu, d'être humble et anéantie au corps et à l'esprit, de souffrir en tous les deux ce que Dieu permettra de vous arriver, fera que tout vous tournera à bien. Si ce qui vous arrive est de Dieu, (cela se peut, car il est riche en miséricordes et il se plaît d'en faire part aux plus misérables,) il faut, cela étant, être bien attentive à la très sainte humilité, qui vous tiendra petite et basse à vos yeux, avec satisfaction d'être humiliée et abaissée d'un chacun. Tant que vous vous trouverez dans ce désir, selon la partie supérieure de votre âme, ne craignez rien pour tout ce qui se passe en vous[2], et pour lequel vous craignez l'illusion. Je crois que vous devez vivre en repos, puisque vous vous trouvez sans attachement à ces choses, ni recherche pour elles, puisque vous êtes

1. Vie par les Contemp. p. 183.
2. Vie par les contemp. p. 226. — 3 janvier 1686.

dans le respect et la soumission que vous devez à l'obéissance à l'égard de ceux qui vous conduisent, et que les grâces que vous recevez ou les choses que nous estimons telles en vous, inspirent à votre âme le mépris de vous-même, vous laissent la connaissance de votre misère et augmentent en vous le désir d'aimer et glorifier Dieu par votre anéantissement et de souffrir toujours pour son divin amour. Ainsi faisant, Jésus-Christ sera toujours votre bon Père et vous donnera plus de grâces que vous ne serez capable d'en mériter. Vous lui ferez plaisir en vous humiliant, et il vous le rendra en vous donnant sa grâce et son amour. »

De tels conseils étaient trop conformes aux aspirations de la bienheureuse Marguerite-Marie pour qu'elle n'en fît pas sa règle de conduite en toutes circonstances. Ses lettres et sa vie nous en donnent d'innombrables exemples ; en effet, elle eut fréquemment l'occasion de manifester son amour pour l'humiliation, soit dans l'intérieur du couvent, où sa conduite était diversement appréciée et souvent blâmée[1], soit à l'extérieur, de la part de ceux qui furent appelés à porter leur jugement sur les grâces dont elle était favorisée.

C'est avec les transports de la joie la plus vive, qu'elle écrivait à la mère Greyfié, à la suite d'une grande humiliation qui lui avait été infligée[2] :

1. Vie par les contemp., p. 139.
2. Lett. 44, p. 85, fin juin 1686.

« Je mourrai maintenant contente, puisque le Sacré « Cœur de mon Sauveur commence à être connu « et moi inconnue ; car il me semble que, par la « miséricorde du Sacré-Cœur, me voilà presque « entièrement éteinte et anéantie d'estime et de répu- « tation dans l'esprit des créatures : ce qui me con- « sole plus que je ne puis dire. Je vous ressouviens « de ce que vous m'avez promis sur ce sujet, qui « est d'empêcher, autant que vous le pourrez, qu'il « ne soit fait aucune mention de moi après ma « mort, parce que je ne veux pas qu'il reste d'une « aussi méchante pécheresse rien qui en puisse « donner aucun souvenir après sa mort. »

Ce qui donne à cette généreuse acceptation des humiliations un caractère vraiment héroïque, c'est que, tout en se soumettant, avec un courage admirable, à celles qui lui étaient ménagées par son divin Maître, et tout en s'efforçant de s'en procurer elle-même, la servante de Dieu avait une répugnance naturelle des plus vives à être humiliée : « Je suis pauvre de toutes manières, disait-elle un « jour[1], et ne désire être riche que de croix et d'hu- « miliations; je m'en sens une faim insatiable, « bien que mon naturel sensible les ressente vi- « vement. »

Plusieurs fois même, il lui arriva d'éprouver quelques hésitations en présence de l'épreuve.

1. Vie par les contemp., p. 313. - Déposition de la sœur Péronne Verchère, en 1715. — Lett. 8 et 48. — Vie par elle-même, p. 315.

Notre-Seigneur alors lui remettait en mémoire la demande qu'elle lui avait faite, d'être anéantie dans l'estime des hommes. Se reprochant aussitôt sa faiblesse, l'humble religieuse se soumettait généreusement à tout ce que Jésus lui demandait.

« Je souhaiterais de tout mon cœur, écrivait-elle « à la mère de Saumaise[1], que mes misères et mes « ingratitudes fussent connues de tout le monde, « afin que l'on ne se souvint de cette misérable « que pour lui rendre ce qui lui est dû : mépris et « humiliations, dans lesquels je désire vivre et « mourir ensevelie, priant Dieu de tout mon cœur « que jamais on ne conçoive de moi une bonne « pensée. Notre-Seigneur me fait la grâce de m'en- « foncer de plus en plus dans ces voies humilian- « tes ; elles sont si chères à mon esprit, que j'esti- « merais un rigoureux châtiment d'en être privée « et d'être un moment sans souffrir. Oh ! que l'état « d'humiliation m'est avantageux et précieux ! Je « ne vois rien de plus utile ni de plus nécessaire « pour moi, et je prends plaisir de nager dans cet « océan d'amertume, mais je me crois très indigne « de cette faveur inexprimable. »

« Il me semble, mon Révérend Père[2], disait-elle « à son directeur, que je ne serai jamais en repos, « si je ne me vois dans des abîmes d'humilia- « tions et de souffrances, inconnue à tout le monde ;

1. Lettres 9, 11 et 83.
2. Lett. 125, p. 270 ; lett. 128, p. 280 ; lett. 100, 2e édit.

« ou, si l'on se souvient de moi, que ce ne soit que « pour me mépriser davantage et pour me donner « de nouvelles occasions de souffrir quelque chose « pour Dieu. Voilà ce que je demande sans cesse à « mon divin Sauveur. Je ne sais s'il y a en ceci « quelque illusion, mais je puis vous assurer que, « à son amour près, je ne puis demander autre « chose. C'est seulement parmi les croix, parmi les « humiliations et les souffrances, que je puis trou- « ver ma consolation, mon plaisir et mon repos. « [Je dois dire] que mon doux Sauveur n'a jamais « cessé de m'honorer [de ces dons précieux]. »

Ce qu'il y avait de plus merveilleux encore, c'est que, en désirant les humiliations, la Bienheureuse était intimement convaincue qu'elle les méritait. « Je remarquai[1], écrit la mère Greyfié, qu'elle croyait que toutes les créatures avaient droit de la mépriser et de la blâmer en tout, et qu'elle chérissait comme un trésor, ces sortes d'occasions. A son compte, c'était toujours elle qui avait tort, qui faisait tout le mal ou qui était la cause de celui que Dieu permettait. »

« Mon divin Maître[2], disait-elle, m'a toujours « fait voir mon indignité si grande, que je n'ose « plus paraître qu'avec des confusions étranges, « qui me font désirer que l'on n'ait plus sou- « venir de moi que pour me mépriser, m'humilier

1. Vie par les contemp., p. 316. Mémoire de la mère Greyfié.

2. Vie par elle. p. 319 — Lett. 106, sœur Joly, p. 221. — Lett. 100, 2e édit., P. Croiset. — Lettre 50.

« et me dire des injures, puisque rien ne m'est dû « que cela. [Oui !] je souhaiterais que les créatures « ne se souvinssent d'une pécheresse, telle que je « le suis, que pour la faire souffrir, la mépriser et « l'humilier, tant pour me rendre ce qui m'est jus- « tement dû, que pour m'anéantir toujours davan- « tage dans mon néant, que j'ai sujet d'aimer en « tout. Je ne désire et ne devrais être connue que « pour être humiliée et méprisée de tous : mais, « hélas ! comment ai-je donc fait pour tromper « ainsi les créatures ? Je ne trouve point de plus « rude croix [que l'estime qu'on me témoigne], et si « Notre-Seigneur, par sa douce bonté, ne mettait au « dedans ce qui m'est justement dû, qui est l'humi- « liation et la contradiction, je me désolerais. »

La servante de Dieu manifestait la sincérité du désir qu'elle avait des humiliations, par les instances qu'elle faisait auprès de ses supérieures pour obtenir la faveur d'être humiliée, et par sa manière d'accueillir les rebuts, les mépris et les contradictions : « Mon divin Maître[1], écrit- « elle, me pressait sans cesse de demander des hu- « miliations et des mortifications : ce qui m'en « procurait de bonnes ; car, quoiqu'on me refusât « celles que je demandais, comme indigne de les « faire, on m'en donnait d'autres que je n'attendais « pas, et si opposées à mes inclinations, que j'étais « obligée de dire à mon bon Maître, dans l'effort

1. Vie par les contemp., p. 29. — Vie par elle-même, p. 315.

« de la violence qu'il me fallait faire : « Hélas ! « venez à mon secours, puisque vous en êtes la « cause. »

Celle qui seconda le plus efficacement le désir ardent que la servante de Dieu avait d'être humiliée, ce fut la mère Greyfié. Répondant à une demande d'humiliations, qui lui avait été adressée par sa sainte fille, et l'humiliant déjà en lui promettant de le faire : « Je vous mortifierai[1], lui disait-elle, et vous humilierai volontiers et de bon cœur dans les rencontres, parce que vous avez besoin de ce secours, que c'est charité de vous le donner, et que je désire le bien de votre âme. Que cela ne vous ôte pourtant pas la confiance de venir à moi ou de m'écrire, selon que vous en aurez le désir et le besoin ; je serai toujours de bonne volonté à vous servir. Votre âme m'est chère, malgré tout ce qui peut vous rendre désagréable, surchargeante et importune. Il faut que j'imite le Père céleste, qui vous fait des faveurs sans aucun mérite de votre part. »

Ne trouvant pas suffisantes les humiliations qui lui étaient infligées par sa supérieure, plusieurs fois la Bienheureuse chercha à s'en procurer elle-même, en faisant des actes qui pouvaient la faire passer pour imparfaite. La mère Greyfié le lui ayant défendu, comme la servante de Dieu renouvelait, d'une façon plus pressante, ses demandes

1. Vie par les contemp., p. 182.

d'humiliations : « Quant à ce qui est de vous mortifier [1], lui répondit l'énergique supérieure, je vous donnerais volontiers de bonnes portions de ce pain de l'âme religieuse, si Dieu vous donnait plus de santé ; mais vos infirmités m'abattent le courage, lorsque je voudrais l'élever en faveur de votre faim spirituelle. Dites à Notre-Seigneur qu'il me donne moins de tendresse sur vos maux, ou à vous plus de santé, ou bien qu'il me dispense de vous traiter comme vous le méritez, dans les occasions où vous donnez lieu de vous corriger et humilier. Vive Jésus, que je supplie de vous guérir, afin que je puisse vous mortifier ! »

Laissons à la mère Greyfié le soin de nous raconter elle-même la manière dont elle traitait cette âme généreuse et la conduite que celle-ci tenait. Peu après la mort de la servante de Dieu, elle écrivait à la Visitation de Paray [2] : « Ne doutez pas que je n'aie pris une grande part à la très grande perte que votre chère communauté a faite d'une fille, que j'ai toujours regardée comme une âme d'élite et un canal des grâces du Seigneur en faveur des âmes qui voudront recourir à elle. Je m'estime heureuse que Dieu lui ait mis dans le cœur tant de bontés pour moi. Ce ne sont ni mes douceurs ni mes supports pour elle, qui m'avaient attiré ce bien. Au milieu des circonstances humi-

1. Contemp., p. 185.
2. Vie par les contemp., p. 314. — Lett. 24, note 1, p. 48.

liantes que Dieu lui ménageait, elle pensait que c'était trop peu, selon ce qu'elle croyait mériter. Aussi, voyant que Notre-Seigneur la voulait presque toujours à la moisson de la myrrhe, soit pour satisfaire cette sainte fille qui ne respirait que mépris et souffrance, soit aussi pour la mettre à l'épreuve, je lui ai souvent donné lieu de contenter son appétit pour la mortification. Je n'ai presque jamais fait mine de faire attention à ce qui se passait d'extraordinaire en cette âme. Je ne la produisais auprès de personne; s'il arrivait qu'elle fît quelque chose qui déplût, encore que c'eût été avec permission ou par mon ordre, je souffrais qu'on la désapprouvât, je l'en blâmais moi-même, quand c'était en sa présence. Un jour, je lui commandai d'aller s'entretenir avec le R. P. de la Colombière; je ne laissai pas, au Chapitre suivant, de l'en noter devant toutes les sœurs, parce que je sus qu'on s'était fait de la peine de ce qu'elle y était restée trop longtemps. Toute autre m'aurait fait souvenir qu'elle n'y était allée que pour m'obéir, mais elle ne dit pas un seul mot. De quelque manière que je la traitasse, jamais elle ne se départait de la soumission, du profond respect et de la véritable dilection qu'elle croyait me devoir, non seulement comme à sa supérieure, mais encore comme à sa bonne mère. Jamais je ne l'ai vue envers qui que ce fût, dans aucun sentiment tant soit peu opposé à la parfaite charité, quelques contrariétés ou marques de mépris qu'elle en eût reçues, et vous savez que

cela ne lui a pas manqué. Dieu le permettant ainsi pour sa sanctification. Je la crois très heureuse et très hautement placée dans le ciel. »

Parlant elle-même de la conduite de la mère Greyfié à son égard : « Je l'aimais beaucoup, di-
« sait la Bienheureuse[1] à cause qu'elle nourris-
« sait abondamment mon âme du pain délicieux
« de la mortification et de l'humiliation : ce qui
« était si agréable au goût de mon souverain Maî-
« tre, que, pour lui donner ce plaisir, j'aurais voulu
« que tout le monde s'en fût mêlé. Aussi mon Dieu
« me faisait-il cette grâce que jamais ce pain ne
« me manquait. »

On ne lira pas, sans une édification profonde, la première lettre que la servante de Dieu adressa à la mère Greyfié, après le départ de celle-ci pour Semur. La mère Melin, qui était alors supérieure du monastère de Paray, connaissant la vertu de la sœur Marguerite, avait cru devoir la traiter avec grand ménagement. C'est ce dont l'humble religieuse se plaint à son ancienne supérieure :

« Comment peut-il se faire, ma très honorée
« Mère[2], lui disait-elle, qu'avec tant de défauts
« et de misères, mon âme soit toujours si
« affamée de souffrances et de mortifications ?...
« Et quand je pense que vous lui faisiez la charité
« de la soutenir de ce pain délicieux, quoique amer

1. Vie par elle-même, p. 349.
2. Lett. 21, p, 47.

« à la nature, et que maintenant je m'en vois « privée, sans doute à cause du mauvais usage « que j'en ai fait, cela me comble de douleur. Je « puis bien vous dire que rien ne m'a tant liée à « votre Charité que cette conduite, à laquelle je ne « saurais penser qu'avec une tendre reconnais- « sance pour vous. Vous ne pouviez me donner « de plus effectives marques d'une parfaite amitié « qu'en m'humiliant et en me mortifiant, quoique « vous ne l'ayez que très peu fait, à l'égard des « sujets que je vous en donnais; néanmoins, ce « peu me consolait et m'adoucissait les amertu- « mes de la vie, et cette privation me la rend « insupportable. »

De tels exemples se passent de tout commentaire. Admirons-les et surtout efforçons-nous de les imiter, au moins en reconnaissant humblement que nous sommes bien éloignés de l'humilité, puisque nous avons tant d'horreur pour l'humiliation, l'unique chemin pour parvenir à cette vertu si chère au Cœur de Jésus. Sans doute, Notre-Seigneur ne demande pas à toutes les âmes de rechercher avec avidité les humiliations, mais il veut du moins que tous les serviteurs de son divin Cœur soient patients à souffrir celles qu'il leur ménage, pour les faire progresser dans l'humilité et dans son amour.

CHAPITRE II

EN QUOI CONSISTE L'HUMILITÉ DE CŒUR
ENVERS DIEU ET ENVERS LE PROCHAIN

L'humilité de cœur, comme la bienheureuse Marguerite-Marie vient de nous le dire, consiste dans « l'amour de l'abjection » personnelle. L'âme qui aime sincèrement son état d'abaissement, le montre en toutes manières : non seulement envers elle-même, en acceptant volontiers les humiliations et même en les recherchant, mais aussi dans ses rapports avec Dieu et dans sa conduite à l'égard du prochain. Celui qui est vraiment humble de cœur envers lui-même, est nécessairement humble envers Dieu et envers le prochain.

I

L'humilité de cœur envers Dieu.

Celui qui a une véritable humilité de cœur, avant tout, aime à reconnaître qu'il n'est rien devant Dieu, et se plaît à manifester son anéantissement devant la divine Majesté, soit par ses paroles, soit par son attitude de respect extérieur et d'adoration[1].

1. Avis 15, 24, 45 et 51.

« Soyons humbles envers Dieu, dit la Bienheu-
« reuse ; ayons envers lui un amour humble, afin
« que Satan ne puisse avoir aucune prise sur nous
« pour nous faire offenser Dieu. Par l'humilité en-
« vers Dieu, nous nous tiendrons anéantis au
« dedans de nous-mêmes, comme indignes de tout
« bien, des grâces et des miséricordes du Seigneur.
« Il faut nous offrir à lui comme le néant devant
« son Créateur, afin qu'il donne à ce néant tel être
« qu'il lui plait, sans qu'il trouve de résistance. »

L'anéantissement de la bienheureuse Marguerite-Marie devant Dieu tenait du prodige. Elle était entretenue dans ce sentiment par une grâce des plus extraordinaires, qu'elle reçut le jour même de sa profession religieuse. Depuis lors, Notre-Seigneur la gratifia du don de sa présence sensible. Sans voir continuellement Jésus des yeux du corps, elle le sentait constamment présent à ses côtés, d'une façon si merveilleuse, qu'elle ne pouvait se distraire de la pensée de son bon Maître.

« Cette divine présence me poursuit partout,
« disait-elle ; cela imprime en moi un tel anéantis-
« sement et m'inspire tant de respect, surtout
« lorsque je pense à ce que je suis, que je me
« sens comme tombée dans l'abîme de mon
« néant, d'où je ne puis sortir. Lorsque je suis
« seule, je suis obligée, par hommage à cette infi-
« nie grandeur, d'être toujours devant elle, la
« face prosternée contre terre ou à genoux, et de
« m'anéantir, pour ainsi dire, en présence de

« mon Sauveur et de mon Dieu [1]. C'est ce que j'ai « toujours fait, depuis [que j'ai été gratifiée de « cette faveur], autant que les ouvrages et ma « faiblesse l'ont pu permettre ; car mon divin « Maître ne me laisse point de repos dans une « posture moins respectueuse : et, pour la vue « de mon indignité, je n'ose m'asseoir que lorsque « je suis en la présence de quelqu'un. [De temps

« en temps, je baise la terre, en disant][2] : « O mon « Dieu, c'est pour rendre hommage à votre Gran- « deur infinie, en confessant que vous êtes tout « et que je ne suis rien. »

Une autre faveur céleste contribua puissamment à augmenter dans l'âme de la Bienheureuse ce pro-

1. Vie par Contemp., p. 10 et 53. — Vie par elle, p. 319. — Let. 126.
2. Vie par les Contemp., p. 195.

fond respect pour la Majesté divine, ce fut la vue fréquente de son ange gardien[1] :

« Je vois [souvent] mon ange prosterné en la « présence de mon souverain Maître, racontait-« elle, et ce fidèle gardien veut que j'en fasse de « même. Ce que je fais le plus souvent que je peux. « Je ne trouve point de posture plus douce à mes « continuelles souffrances de corps et d'esprit, « parce qu'elle est la plus conforme à mon néant, « lequel je ne perds point de vue, m'y sentant « toujours abîmée, soit que je sois dans la souf-« france, soit que je sois dans la jouissance, en « laquelle je ne peux goûter aucun plaisir. »

A l'exemple de la bienheureuse Marguerite-Marie, les serviteurs du Sacré-Cœur doivent s'efforcer de vivre dans un souvenir habituel de la présence de Dieu ; de plus, ils doivent garder, non seulement dans leur cœur, mais aussi dans leur conduite extérieure et dans leurs paroles, un respect profond pour la souveraine et infinie Majesté du Seigneur. Leur humilité de cœur envers leur Créateur doit se manifester spécialement par leur attitude pendant la prière, et par la manière dont ils parlent de Dieu, de son Fils Jésus et du Cœur plein d'amour de cet Homme-Dieu. Mais c'est surtout lorsqu'ils sont devant la divine Eucharistie, qu'ils doivent se tenir dans un anéantissement plein d'amour, en prenant pour modèles les anges qui environnent le trône

1. Vie par elle, p. 336.

eucharistique. Oh! si alors on était vivement pénétré de cette pensée : Jésus est là, avec son Cœur plein d'amour! *Cor meum ibi !* Oserait-on se permettre tant de conversations inutiles, une attitude si peu respectueuse et parfois un véritable laisser-aller, en présence du Très Saint-Sacrement?

II

L'humilité de cœur envers le prochain.

L'âme profondément humble, qui aime sincèrement son état d'abjection, le fait voir dans toute sa conduite envers le prochain, spécialement : 1° Par la préférence qu'elle montre pour les rangs inférieurs ; 2° par le détachement dont elle fait preuve à l'égard de la vaine estime des hommes ; 3° par la réserve charitable qu'elle garde, en faisant des monitions aux autres, et par la grande douceur avec laquelle elle reçoit les avis et supporte les critiques qu'on lui adresse.

1. Préférer pour soi-même, à l'éclat des charges et des dignités, un rang inférieur : tel est l'un des principaux caractères de l'humilité de cœur, comme nous l'avons dit au chapitre précédent[1].

« Soyez humbles d'une vraie humilité, qui vous « rende soumises à un chacun[2], disait la bienheu-

1. Règne du Sacré-Cœur, tome III, part. IV, ch. 1, II, p. 489.
2, Avis 16, p. 391, avis 15; avis 48, p. 432.

« reuse Marguerite-Marie à ses novices. Aimez « d'être tenues comme un néant dans la maison « de Dieu. Dites souvent : Je tâcherai de me tenir « toujours anéantie dans l'abîme de mon néant par « un véritable mépris de moi-même, qui me fera « regarder les épouses de Jésus-Christ comme mes « supérieures, et comme ayant droit de me com- « mander et de m'humilier. Réjouissez-vous quand « on vous donnera des preuves que l'on est dans « le même sentiment à votre égard. »

Ce que la Bienheureuse conseillait aux autres, elle le pratiquait à la lettre. Convaincue de son abjection, elle se regardait comme la dernière et la plus imparfaite de toutes les religieuses; aussi, loin de désirer la moindre des charges du couvent, elle aimait l'abaissement ; elle s'étonnait même de la charité avec laquelle on la supportait dans la communauté, et toute son ambition était de pouvoir témoigner l'estime et la reconnaissance qu'elle avait pour ses sœurs, en se faisant leur humble servante.

Elle écrivait à la mère de Saumaise et à la mère Greyfié[1] : « Je confesse que notre bon Dieu, dont la « conduite est si pleine de douceur et d'amour « envers une si indigne créature qui l'a tant « offensé, me traiterait justement, en m'abandon- « nant à toutes les rigueurs de sa divine justice; « mais il veut me laisser encore quelque temps

1. Lett. 2, mère de Saumaise, p. 15. - Lettre à la mère Greyfié.

« pour exercer la charité de nos Sœurs et me don-
« ner le moyen de pleurer mes péchés. Demandez
« des prières pour la plus nécessiteuse et la plus
« méchante religieuse de l'Institut, qui ait jamais
« été dans la communauté où j'ai l'honneur d'être,
« et où l'on exerce, de toutes manières, un conti-
« nuel support de charité à mon égard. Je n'en
« perdrai jamais le souvenir devant le Sacré Cœur
« de mon Jésus, non plus que de ce que je vous
« dois. »

2. L'humilité de cœur envers le prochain demande, en second lieu, que dans les paroles, dans les actions, dans les procédés, on s'abstienne de tout ce qui n'aurait pour but que d'attirer sur soi l'attention et la vaine estime des hommes.

Nous avons vu quelle fut l'extrême réserve gardée sur ce point par la bienheureuse Marguerite-Marie, pendant sa jeunesse. Contente du regard divin, elle évitait tout ce qui pouvait attirer sur elle celui des créatures. Pendant sa vie religieuse, elle fut l'ennemie de toute ostentation dans la pratique de la vertu. Si grande était son appréhension de se singulariser, que souvent elle pria Notre-Seigneur de lui retirer les grâces extraordinaires qu'il lui accordait, et de la laisser suivre la voie commune dans laquelle marchaient ses sœurs. Plusieurs fois même, sous l'empire de cette crainte, il lui arriva de ne pas oser faire certaines pratiques que son divin Maître lui avait demandées,

notamment la communion mensuelle du premier vendredi.

La sœur de la Barge, religieuse de la Visitation de Moulins, avait manifesté à sa sainte amie de Paray quelque étonnement pour un délai de trois semaines que celle-ci avait mis à lui écrire, après la retraite annuelle de 1690; elle pensait que la servante de Dieu, par un sentiment de dévotion, avait voulu prolonger la durée de cette récollection. La Bienheureuse, qui avait été malade pendant ce temps, lui répondait le 27 mai[1] :

« Vous me demandez la cause de ce silence de « trois semaines ; je ne peux vous en dire d'autre « que celle-ci : c'est que je me trouvais entière- « ment impuissante à pouvoir seulement former « une parole que l'on pût entendre, quoique je « me fisse de grandes violences pour cela, à cause « de la charge [d'assistante] où je suis. Mais à Dieu « ne plaise que je me fusse rendue singulière, en « voulant faire plus de retraite que les autres, qui « n'en avaient que dix jours. »

3. L'humilité de cœur demande, en troisième lieu, qu'on se montre fort discret et réservé pour donner des conseils aux autres, mais qu'on soit toujours disposé à accueillir ceux du prochain. L'âme sincèrement humble aime à recevoir les avis et les monitions charitables ; mais elle se met en

1. Lettre 118.

garde contre le défaut de s'ériger en censeur universel.

« Pleine de défiance d'elle-même[1], lisons-nous dans les dépositions des Contemporaines, la bienheureuse Marguerite-Marie ne s'informait jamais d'aucune chose, ni ne disait son sentiment sur ce qui ne la regardait pas, à moins qu'on ne lui demandât son avis; et même, dans ce cas, appréhendant toujours de se tromper, elle ne parlait qu'après avoir consulté Dieu dans la prière; puis elle exprimait sa pensée avec beaucoup de jugement et de simplicité, mais toujours avec grande réserve et modestie, ayant une attention particulière à ne jamais rien dire qui pût tourner à son avantage. »

C'est ce qu'on remarque dans chacune des lettres de la servante de Dieu. Tout en se pliant avec la plus charitable condescendance aux moindres désirs de ses correspondants, c'est avec une timide réserve et la plus grande délicatesse qu'elle y donne les avis qu'on lui a demandés.

La sœur de la Barge, saintement avide des conseils de celle qui l'appelait « son amie dans le Sacré-Cœur », lui avait exprimé d'affectueuses plaintes de n'avoir pas reçu une réponse impatiemment attendue : « Oui[2], ma toute chère et bien-« aimée Sœur, lui écrivit aussitôt la servante de « Dieu ! Oui, j'ai répondu et fort amplement à la

1. Sœur Desclaines et sœur Verchère, vol. I, p. 233 et 348.
2. Lett. 76, p. p. 149; lett. 100, p. 204.

« lettre dont vous me parlez. Mais vous n'êtes pas « la seule qui vous plaigniez de la perte de nos « lettres. Je vois bien que c'est donc le mieux de « n'en plus écrire, puisque je pense que le Seigneur « n'en permet la perte, que parce qu'elles ne lui « agréent peut-être pas, à cause de mes péchés. « Je vous avoue que ce n'est pas sans répugnance « que j'écris, me voyant si éloignée de ce que je dis. « Je ne sais donc ce qui donne à votre humilité « [la pensée] de vous adresser et confier ainsi à « cette pécheresse, qui ne fait rien de tout le bien « qu'elle dit. C'est pourquoi, ne vous y fiez pas, « je vous le dis en amie, afin que vous n'y soyez « pas trompée. »

Écrivant à la même religieuse[1], après lui avoir donné les conseils les plus sages, elle ajoute : « Notre lettre vous a taillé bien de la besogne ; « [que dis-je ?] c'est le Seigneur lui-même qui vous « a donné cet ouvrage et non pas moi qui ne suis « capable que de tout gâter.... Mais n'en dis-je pas « trop ? De bonne foi, chère amie, ne serez-vous « pas ennuyée de mes redites ? Car de quoi est-ce « que je vous entretiens si long, puisque, par la « pratique, vous savez mieux tout ce que je vous « dis que je ne peux vous l'exprimer de paroles ? « Mais vous l'avez voulu d'un cœur qui ne peut « rien vous refuser dans celui de notre bon Maître. « Ce n'est que pour satisfaire votre humilité. Car,

1. Lett. 86 ; lett. 105, p. 216 ; Lett. 118, p. 252.

« hélas ! je me confonds et je me condamne moi-
« même en écrivant ceci, me trouvant si éloignée
« de ce que je dis. La miséricordieuse bonté de
« mon adorable Maître me tient si anéantie dans
« mon esprit, par la vue d'un fonds entièrement
« ruiné et pauvre de tout bien spirituel, que je
« m'en fais pitié et horreur à moi-même. Je ne
« peux assez m'étonner, non seulement de ce que
« l'on daigne donner quelque créance à ce que
« peut dire une si méchante créature, mais com-
« ment l'on peut encore se souvenir d'elle. Cela me
« fait sentir beaucoup de peine à répondre sur ce
« que l'on nous écrit. C'est la cause pour laquelle
« je ne veux plus écrire, que premièrement je n'aie
« appris à faire ce que je dis. Car, comme dit Notre-
« Seigneur : Que pourrait-il servir à l'homme de ga-
« gner tout le monde, s'il fait la perte de son âme ? »

A la suite de divers avis donnés à une autre de ses sœurs, elle disait avec les mêmes sentiments d'humilité[1] : « Je suis extrêmement confuse de
« parler ainsi à votre Charité, et je ne puis le faire
« qu'à une âme que la bonté de Dieu m'a rendue
« aussi chère que la vôtre, pour laquelle je m'in-
« téresse plus que vous ne pensez. Faites-en de
« même pour moi en la présence de notre bon
« Maître, qui sait que j'ai un extrême besoin du
« secours de vos saintes prières, comme étant nue
« et vide de tout bien. »

1. Lett. 12, 2e édit., à la sœur Bernade Payelle.

Elle terminait, par ces acccents de la plus sincère humilité, une lettre de conseils spirituels adressée à une religieuse négligente[1] : « Voilà donc « simplement mes pensées ; mais comme je ne « suis qu'une méchante pécheresse, vous n'êtes « nullement obligée de les croire et encore moins « de les suivre, qu'autant que Notre-Seigneur vous « l'inspirera. Je prie l'adorable Jésus de vous « faire sentir les puissants effets de sa miséricor- « dieuse charité, et de vous donner lui-même ce « que vous cherchez et ne pouvez trouver dans la « plus indigne pécheresse qui puisse être. [Mon « indignité] m'obligerait à garder le silence à votre « égard, comme j'ai le désir de le faire envers « toute autre, si l'obéissance ne m'ordonnait de « vous répondre... »

L'humilité de la servante de Dieu et son extrême défiance d'elle-même se font surtout admirer dans les lettres qu'elle adressait à ses anciennes supérieures ou à des personnes constituées en dignité, spécialement quand elle avait à leur exprimer son avis :

« En vérité, ma très honorée Mère[2], écrivait-elle « à la mère de Saumaise, cela me donne bien de « la confusion que vous pensiez qu'une méchante « pécheresse comme je le suis, puisse avoir la « science des saints et vous parler leur langage.

1. Lett. 71, p. 132 ; lett. 72, p. 136.
2. Lett. 42, p. 83.

« Ce serait bien vous tromper et moi aussi, que d
« donner quelque créance à mes pensées, lesquel
« les je vous dis simplement, comme votre Charit
« témoigne le désirer.

« J'aurais été bien aise de vous satisfaire sur c
« que vous me demandiez par votre dernière let
« tre[1], lui disait-elle dans une autre circonstance
« mais il me semble que je commets un gran
« crime en parlant de moi-même. Hélas ! qu
« pouvez-vous attendre d'une misérable péche
« resse comme moi, qui vous ferais horreur e
« pitié tout ensemble, si vous me connaissiez
« présent. Vous diriez que Dieu est bien excessi
« en miséricorde pour moi. Je vous supplie, m
« très honorée Mère, de l'en remercier et de lu
« demander pardon de mes infidélités. »

Ces mêmes sentiments se retrouvent dans toute les lettres adressées par la servante de Dieu à l mère de Soudeilles, supérieure de la Visitation d Moulins, qui aimait à la consulter sur la manièr de s'acquitter des devoirs de sa charge :

« Je ne sais pourquoi votre humilité fournit
« mon orgueil cette occasion de se produire, lu
« écrivait-elle[2]. Hélas! à quoi puis-je vous êtr
« utile, non plus que nos lettres, où je dis, pa
« ignorance et inconsidération, tout ce qui m
« vient en pensée, sans pouvoir faire autrement

1. Lett. 11, p. 20. — Lett. 85, p. 171.
2. Lettres 19, 48 et 113.

« ce qui est cause que je voudrais ne jamais « écrire... » [Suivent quelques conseils ; puis l'humble religieuse ajoute] : « Mais, mon Dieu, ma chère « et très aimée Mère, je ne sais pourquoi je vous dis « tout cela ; que j'ai de confusion de parler ainsi à « votre Charité, qui sait tout cela mieux que moi ! « Pardonnez à ma trop grande liberté. Je vous « avoue ingénument que je suis bien orgueilleuse « de vous parler ainsi et de vous dire si simple- « ment mes pensées. Ne vous en fâchez pas, puis- « que tout cela ne vient que d'un cœur qui a pour « vous toute l'amitié, l'estime et le respect possi- « bles, et ne faites de fond que sur ce que Notre-Seigneur vous inspirera. Je suis surtout confuse « de ce que votre Charité nous dit trouver de la « consolation dans nos lettres. C'est donc le Sei- « gneur qui vous la donne, car je puis vous assurer « que, bien souvent, je n'oserais pas écrire, si je « n'espérais qu'on apprendra par là à me connaî- « tre, pour se dégoûter d'une chétive et méchante « pécheresse [telle que moi]. »

La mère de Soudeilles ayant été troublée par quelques avis que sa sainte amie lui avait donnés, reçut cette réponse pleine d'humilité, dans laquelle la servante de Dieu s'accuse d'imprudence : « C'est « pour répondre à la lettre[1], dont votre Charité « nous a honorée, et dans laquelle j'ai vu la peine « où la lettre que je m'étais donné l'honneur de

1. Lett. 18, p 35.

« vous écrire, vous a mise. Or, sus ! je vous con
« jure, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de
« demeurer en paix de tout cela et de ne point faire
« de fond sur ce que je vous écris, puisque je mets
« sans prudence, ni considération, tout ce qui me
« vient en l'esprit, sans pouvoir faire autrement... ;
« n'en souhaitez pas de ma part d'autre éclaircisse-
« ment. Ne vous en troublez donc plus, et n'ou-
« bliez pas mes misères en la présence de Notre-
« Seigneur. »

Non seulement la Bienheureuse, comme nous venons de le voir, ne se croyait pas capable de produire quelque bien dans les âmes des autres, mais au contraire, elle se regardait comme un obstacle à la sanctification du prochain :

« Je n'ai pas manqué, selon votre souhait, de
« m'adresser à ce divin Cœur pour N... N...[1], écri-
« vait-elle à la mère de Saumaise ; mais la vérité
« est que je suis si méchante, que je crains d'être
« un obstacle, qui empêche même que les saintes
« âmes qui prieront pour lui ne soient exaucées.
« [Notre-Seigneur a cependant daigné écouter ma
« demande,] mais je vous avoue que je crois que
« c'est en votre faveur qu'il l'a regardé d'un regard
« d'amour. »

« Il est vrai[2], disait-elle à la mère de Soudeilles,
« que, si j'étais devant Dieu ce que la charité vous

1. Lett. 75, mère de Saumaise, 17 janvier 1688, p. 144.
2. Lett. 13. - Lett. 26, p. 52.

« fait croire, je me ferais un plaisir de vous prou-
« ver, selon toute l'étendue de mon affection, l'es-
« time que je fais de votre Charité, car je vous ché-
« ris tout particulièrement ; mais je ne suis propre
« qu'à arrêter le cours des miséricordes du Sei-
« gneur. Ne vous y trompez plus, car, pour dire
« tout en un mot de vérité, je suis impuissante à
« tout bien et très indigne des grâces de Dieu.
« [Cependant,] je ne vous oublie pas en la présence
« du Seigneur, quoique je vous avoue que je suis
« peut-être la cause, pour laquelle il ne fait pas
« sentir à votre chère âme les effets de son saint
« amour, selon l'étendue de vos désirs ; car, hélas !
« ma chère Mère, c'est la vérité que je ne suis
« qu'un obstacle à tout bien et un composé de
« toutes misères au corps et à l'esprit. »

La bienheureuse Marguerite, si réservée quand il s'agissait de donner des avis et surtout d'adresser des corrections aux autres, était au contraire toujours disposée à recevoir les monitions qui lui étaient faites, et même à les provoquer. Une des novices dit[1] « que leur sainte Maitresse était d'une si grande humilité, qu'elle obligeait les novices et même les étrangers à lui dire ses défauts. »

Elle écrivait au P. Croiset[2] : « Je vous conjure,
« par tout l'amour que vous portez à mon Seigneur
« Jésus-Christ, de ne pas craindre de me dire tout

1. Vol. 1, p, 342.
2. 17 janvier 1690.

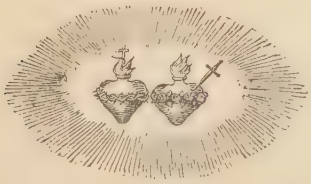
« ce qu'il vous fera connaître de mauvais en ma « conduite, puisque je ne prétends que de l'aimer « en souffrant. »

On lit encore dans les dépositions de 1715[1], « que la servante de Dieu supportait avec grande douceur les reproches, même immérités, sans jamais montrer aucune impatience. S'il arrivait qu'elle eût été mortifiée pour quelque chose, dont elle savait en sa conscience n'être pas coupable, elle ne laissait pas d'en subir la pénitence avec une tranquillité admirable, étant toujours la première à remercier les personnes qui lui avaient procuré quelques humiliations et mortifications »

Avec quelle force, de telles leçons et de si admirables exemples ne condamnent-ils pas la conduite d'un trop grand nombre de chrétiens qui, remplis de l'esprit du siècle, ne cherchent que l'avancement dans les charges, ne travaillent que pour conquérir la vaine estime des hommes, et s'érigent en censeurs universels, parfois au détriment de la vérité et très souvent au préjudice de la charité, tandis qu'ils ne peuvent supporter pour eux-mêmes la moindre désapprobation, qu'elle qu'en soit la justice. Les individus ne trouveront la paix de l'âme, les familles et les sociétés n'obtiendront la concorde et le bonheur, que par la pratique de l'humilité de cœur.

1. Procéd. 1715, p. 333.

Ce n'est donc pas seulement à quelques âmes privilégiées, mais c'est à tous les chrétiens sans exception, aux grands et aux petits, aux supérieurs et aux inférieurs, aux hommes privés comme aux hommes publics, que Notre-Seigneur dit : « Apprenez de moi que je suis humble de Cœur. » C'est également à tous ceux qui veulent devenir les serviteurs et les amis du Cœur de Jésus, que la bienheureuse Marguerite-Marie dit : Ne cherchez pas à primer partout, mais aimez le dernier rang ; et, si la Providence vous place au-dessus de vos frères, regardez-vous moins comme leurs maîtres que comme leurs serviteurs, vous rappelant que nous ne sommes tous que de pauvres pécheurs. Ne soyons donc pas esclaves de la vaine estime des hommes, mais songeons avant tout à plaire au Sacré-Cœur ; donnons, en toute charité, mais avec discrétion et réserve, des conseils au prochain ; et recevons avec empressement, douceur et humilité, les avis qui nous sont adressés et même les critiques dont nous sommes l'objet.



LA PRATIQUE DE L'HUMILITÉ DE CŒUR

Dans les chapitres précédents, la bienheureuse Marguerite-Marie nous a déjà montré en quoi consiste la pratique de l'humilité de cœur envers nous-même, envers le prochain et envers Dieu ; cependant, à cause de la place exceptionnelle de cette vertu dans la couronne de perfection, que le Sacré-Cœur désire voir briller sur le front de ses serviteurs, la servante de Dieu ajoute les motifs les plus pressants pour nous déterminer à la pratiquer et nous indique les moyens les plus efficaces pour nous aider à l'acquérir.

I

Motifs qui nous pressent d'être humbles de cœur.

La Bienheureuse nous propose principalement deux motifs, pour nous faire accepter avec ardeur la pratique de l'humilité.

Le premier, c'est que l'humilité est *la vertu de prédilection du Cœur de Jésus,* comme le prouvent les recommandations pressantes et réitérées qu'il en a faites, les exemples qu'il en a donnés, et l'amour de préférence qu'il a toujours manifesté aux âmes qui la pratiquent sincèrement. Que de fois, dans ses écrits, la Bienheureuse Marguerite-Marie revient sur ce sujet !

J'aime l'âme humble et anéantie [1].

1. Dessin offert par l'Apostolat de la Prière, 16, rue des Fleurs, Toulouse.

« Faisons tout par amour et par humilité[1], dit-
« elle, car le Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-
« Christ veut que, pour lui témoigner notre amour,
« nous fassions particulièrement consister cet
« amour dans le parfait oubli de nous-mêmes et
« dans l'amour du mépris qui sait tout souffrir en
« silence. Une fois[2], mon divin Maître me dit,
« d'une voix pleine d'autorité :

« *Je te rendrai si pauvre, si vile et si abjecte à tes*
« *yeux, et je te détruirai si fort en la pensée de ton*
« *cœur, que je pourrai m'édifier sur ce néant.* »

« Ces paroles eurent tant d'effet en moi que
« je ne pouvais y penser qu'avec horreur, tant
« je voyais de misères en moi. [Mon Souverain
« ajouta] :

« *Souviens-toi donc*[3] *que si jamais tu oubliais la*
« *reconnaissance* [*que tu dois avoir*] *envers moi, ne*
« *me référant pas la gloire de tout, ce serait le moyen*
« *de faire tarir pour toi cette source inépuisable de*
« *tout bien.* »

Ce qui montre mieux encore la prédilection du Cœur de Jésus pour l'humilité, c'est qu'il en a fait la vertu distinctive de sa vie mortelle et surtout de sa vie eucharistique. Aussi, est-ce spécialement cette dernière vie que la Bienheureuse propose à notre imitation.

1. Lett. 118, sœur de la Barge.
2. Vie par les contemp., p. 262. — Lett. 66, mère de Saumaise.
3. Vie par elle, p. 311.

« Suivons, dit-elle[1], l'exemple du Sacré Cœur « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui n'a jamais « cherché sa propre gloire, mais en tout celle de « son Père. Conformons-nous [surtout], le plus « qu'il nous sera possible, à son humilité au Très « Saint Sacrement ; car cet adorable Cœur a un « ardent désir que notre vie soit conforme à la « sienne qui, à l'autel, est toute cachée, humiliée « et anéantie aux yeux des créatures. Et, pour « cela, nous regarderons Notre-Seigneur, au Très « Saint Sacrement, comme notre bon Maître qui « nous dit : Apprenez de moi à être humbles de « cœur, autrement vous ne pourrez être aimés ni « reconnus de mon Cœur sacré. »

« Oh ! disait-elle à ses novices[2], si vous saviez « combien vous affligez le divin Cœur de votre « Époux crucifié, quand vous manquez à l'humi- « lité ! Car il prend plaisir de faire sa demeure « dans notre petitesse et dans notre néant. Vous « savez mieux que moi que, comme notre bon « Dieu ne peut rien trouver de grand hors de lui- « même, il prend plaisir d'abaisser sa grandeur à « notre petitesse, pour s'y glorifier dans nos infir- « mités. Que notre gloire ne soit donc plus que « dans les humiliations de Notre-Seigneur[3] ! Hu- « milions-nous, en toute occasion, d'une vraie hu-

1. Avis 14, p. 388 ; avis 18, p. 396.
2. Avis 8, p. 379 ; avis 46, p. 428 ; lett. 12, édit 2.
3. Avis 44, p. 427. — lett. 73, sœur de la Barge.

« milité de cœur. Voilà ce que ce divin Cœur de-
« mande de nous. Enfin, c'est tout dire, en disant
« que c'est la vertu du Sacré Cœur de Jésus. »

Parlant de ses dispositions personnelles, elle ajoutait [1] : « Mon cœur a une soif ardente des hu-
« miliations, du mépris et de l'oubli de toutes les
« créatures, ne me trouvant jamais plus satisfaite
« que lorsque je suis conforme à mon Époux cru-
« cifié. C'est ce qui me fait aimer mon abjection
« plus que ma vie, tenant serré sur ma poitrine
« ce trésor précieux, comme un gage de l'amour
« de mon Bien-Aimé, trésor qui ne doit jamais me
« quitter un seul moment. [Aussi], cet adorable
« Cœur me tient-il toujours comme toute noyée
« dans un abîme d'humiliation et de confusion,
« afin de [lui] rendre hommage, par conformité à
« l'humiliation, où la divine Justice l'a toujours
« tenu pour les intérêts de son divin Père. »

Le *deuxième motif* qui nous presse d'embrasser la pratique de l'humilité, ce sont *les avantages précieux* que cette vertu procure. Les fruits en sont innombrables. La bienheureuse Marguerite-Marie en signale quatre principaux : 1° L'humilité nous unit au Sacré-Cœur et nous en ouvre tous les trésors ; 2° elle est le plus court chemin de la perfection ; 3° elle procure la paix ; 4° elle assure le salut éternel.

1. Vie par Contemp., p. 60 ; lett. 73. — P. Croiset, lett. 100, édit. 2.

I. L'humilié a pour *premier* et principal avantage de nous unir au Cœur de Jésus, de nous donner libre accès dans ce Cœur divin et de nous en ouvrir tous les trésors.

La Bienheureuse écrivait à plusieurs de ses correspondants habituels[1] : « Je suis de plus en plus « confirmée dans les sentiments qu'il me semble « que ce divin Cœur m'a toujours donnés à votre « égard, et que je vous ai tant de fois réitérés que « je crains de vous ennuyer.

« L'anéantissement de nous-mêmes nous élèvera « à l'union de notre souverain Bien, qui prendra « soin de nous unir à lui, autant qu'il nous trou- « vera anéantis en nous-mêmes, et autant que « cette sainte vertu nous désunira d'affection de « tout ce qui a de l'éclat devant la créature et dans « nous-mêmes. Regardons donc cette voie hum- « ble comme la voie que ce Souverain de nos « âmes nous a tracée. Nous ne pouvons plus nous « éloigner de cette voie, sans perdre l'amitié de « Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il nous rejettera « bientôt de son Sacré Cœur, si nous nous ren- « dons vains, nous laissant aller à l'estime de « nous-mêmes, par le désir de paraître et d'être « considérés..... Mais, au contraire, il aura un soin « et un amour particuliers de nous, si nous nous « tenons humbles au dedans de nous-mêmes.

1. Lett. 73, 76 et 97; avis 24, 25, p. 404; lett. 105, sœur de la Barge, p. 216.

« Les âmes anéanties sont toutes dans le Sacré « Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais, « pour être toutes en lui, il ne faut plus qu'elles « soient rien en elles-mêmes. [S'il en est ainsi], « elles trouveront tout dans le divin Cœur de notre « bon Maître[1], qui prend un grand plaisir de faire du « bien aux pauvres, c'est-à-dire aux humbles de « cœur. L'amour le presse de départir le trésor iné- « puisable de ses grâces sanctifiantes et salutaires « dans les âmes de bonne volonté [et pleines d'hu- « milité]. Il cherche les cœurs vides pour les rem- « plir de la suave onction de son ardente cha- « rité, pour les consumer et les transformer tout « en lui. »

II. Le *deuxième fruit* de l'humilité, c'est de nous faire avancer rapidement dans la perfection.

« Je vous avoue que j'aurais bien envie de faire « de vous de bonnes saintes, disait la Bienheu- « reuse à ses novices[2]. Pour cela, soyez [simples « et] humbles d'une vraie humilité. Par ces deux « vertus : l'humilité de cœur et la simplicité « d'esprit, nous parviendrons à la perfection que « Dieu demande de nous. Je prie donc le Sacré- « Cœur de vous donner l'amour de l'humilité, « [avec] l'amour de votre abjection, sans lequel « on ne fait rien qui vaille au service de Dieu. « L'oubli de nous-mêmes et l'amour de notre

1. Lett. 100, édit 2, p. 244 ; avis 9.

2. Avis 10, p. 382 ; avis 11, p. 383 ; avis 17 et 18, p. 394 ; avis 30, p. 412.

« abjection sont les plus courts moyens d'arriver « à la perfection. »

III° Le *troisième fruit* de l'humilité, c'est la paix de l'âme : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de Cœur*, dit Notre-Seigneur[1], *et vous trouverez le repos pour vos âmes.*

« Je suis bien consolée[2] de l'heureux progrès « que le divin amour fait en votre cher cœur, ré- « pondait la Bienheureuse à la sœur de la Barge ; « et je ne doute point que ce ne soit de lui que « vous viennent tous ces saints mouvements, [dont « vous me parlez dans votre lettre,] puisque, tenant « votre âme dans ce précieux anéantissement, ils « lui donnent la paix. »

Le 3 novembre 1689, rendant compte au P. Croiset de quelques faveurs surnaturelles, afin d'avoir l'avis de ce religieux sur la nature de ces grâces extraordinaires, la Bienheureuse nous apparaît comme une âme que rien n'est plus capable de troubler, anéantie qu'elle est par l'humilité devant son divin Bienfaiteur.

« Quoique, disait-elle[3], je ne vous aie parlé que « de quelques-unes des pures libéralités de la mi- « séricorde de mon divin Maître, et non de moi, « (autant que je peux,) ni des impressions et effets « que ces grâces ont produits et font en moi, ne « laissez pas de m'en dire votre pensée, et de quel

1. S. Matth., xi, 29.
2. Lett. 92, sœur de la Barge, p. 185.
3. P. Croiset. 3 nov. 1689.

« esprit vous croyez venir tout cela. Nonobstant « les effets qu'elles produisent, lesquels sont tou- « jours d'amour, de paix et de confusion à la vue » de mon néant, je ne laisserai pas d'en croire ce « que vous m'en direz vous-même. Quand vous « me feriez voir que tout cela n'est que tromperie « et illusion, il me semble que je ne m'en trouble- « rais point, ne m'y étant jamais attachée, mais « seulement à Celui que j'ai pensé en être l'auteur, « qui est mon Seigneur Jésus-Christ, duquel il me « semble qu'on ne me peut ôter ni séparer ; cela « me suffit. »

Le P. Croiset ayant rassuré pleinement la servante de Dieu sur le caractère divin de ces grâces, elle lui répondait, le 16 janvier 1690 : « Pour ce « qui me regarde, je vous suis obligée de ce que « vous me dites touchant les grâces continuelles « que je reçois de ce Souverain de mon âme, lequel « m'a fait trouver [en vos paroles] beaucoup de « consolation et d'assurance dans mes craintes « de me tromper. Je puis vous assurer cependant « que, quand vous m'auriez fait connaître que tout « ce que je vous ai dit n'est qu'illusion et trompe- « rie, j'en serais demeurée en paix.

« Depuis que ce Souverain s'est rendu le Maître « absolu de mon esprit et de mon cœur, il n'est pas « en mon pouvoir, ce me semble, d'en faire autre « usage, ni d'exciter en moi aucun mouvement que « comme il lui plaît. Il s'est tellement emparé de « toutes les puissances de mon âme, je le sens agir

« en moi si indépendamment de moi-même, que je « ne peux faire autre chose que d'adhérer et de me « soumettre à ce [qu'il] fait [et opère en moi], si « bien que je ne m'en suis pas retirée [un seul mo- « ment]. Quelque effort et résistance que j'aie fait « à cet esprit, il a toujours été victorieux du mien. »

IV° Cette paix divine, que l'humilité produit dans les âmes, au milieu des vicissitudes de la vie, est le gage de la paix du ciel et du salut éternel, qui forme le *quatrième fruit* de l'humilité.

« Le Sacré Cœur de notre aimable Jésus, dit la « Bienheureuse[1], aura un soin et un amour parti- « culiers de nous, si nous nous tenons humbles au « dedans de nous-mêmes. Ainsi faisant, il sera tou- « jours notre bon Père, qui nous tiendra entre ses « bras tout-puissants et ne nous laissera pas périr, « pourvu que nous nous confiions en son amou- « reuse bonté. Ce divin Cœur prétend d'établir en « nos cœurs l'empire de son pur amour, pour nous « faire régner éternellement dans le ciel, comme je « l'espère ; mais cela ne peut se faire que par cette « voie humble, anéantie et abjecte. L'humilité est « la voie sûre de notre salut. Prenons donc pour « nous ces paroles : « Si vous n'êtes faits comme un « petit enfant, vous n'entrerez point au royaume « des cieux. » Je crois que cela consiste à nous « rendre petits par la vraie humilité de cœur et « simplicité d'esprit. »

1. Lett. 76, p. 146 ; lett. 105, p. 216 ; avis 18, p. 394 ; avis 24.

Nous connaissons les motifs qui nous pressent de pratiquer l'humilité, ainsi que les précieux avantages qu'elle procure aux âmes. Voyons maintenant par quels moyens on peut acquérir cette vertu si difficile.

II

Moyens d'acquérir l'humilité.

Grands sont les obstacles qui s'opposent à l'acquisition de l'humilité; aussi Notre-Seigneur nous dit-il que lui seul peut enseigner la pratique de cette vertu : « Apprenez de moi que je suis humble de Cœur »; et la Bienheureuse Marguerite-Marie nous recommande-t-elle, avant tout, de demander cette vertu au Sacré-Cœur, spécialement par les mérites de la vie eucharistique.

« Dans toutes nos visites du Très Saint Sacre-
« ment, écrit-elle[1], que notre demande soit l'amour
« de notre abjection, pour honorer les anéantisse-
« ments d'un Dieu caché et humilié pour notre
« amour. Dans nos oraisons et communions, nous
« ferons la même demande ; et dans notre retraite,
« nous ferons tout tendre à l'oubli et au mépris de
« nous-mêmes. » [Cependant, la prière ne suffit pas.] « Si nous ne travaillons nous-mêmes à devenir
« humbles d'une vraie humilité[2], nous n'en vien
« drons pas à bout. »

1. Lett. 73, sœur de la Barge, p. 139.
2. Avis 11.

Mais en quoi consiste ce travail ? La Bienheureuse demande quatre choses : Le *combat*, l'*exercice* des actes d'humilité, surtout de l'amour de l'abjection, le *support patient* et même la *recherche* des humiliations, enfin les *résolutions*.

1. Le *combat* est indispensable pour acquérir l'humilité ; car le péché ayant comme identifié l'amour-propre avec notre nature, et le démon, prince de l'orgueil, ne cessant de susciter en nous des pensées et des tentations d'orgueil, il est nécessaire d'entrer en lutte avec nous-mêmes et avec Satan. « Pour l'humilité, écrivait la Bienheureuse « au P. Croiset [1], selon que ce divin Cœur me l'a « fait connaître :

« *Je crois qu'il ne veut pas vous ôter les mouve-* « *ments contraires à cette vertu, pour vous laisser* « *en cela une matière de combat, afin d'avoir lieu de* « *récompenser vos victoires ; et, de plus, afin que* « *vous soyez continuellement sur vos gardes, avec* « *une grande défiance de vous-même.* »

En parlant des autres moyens d'acquérir l'humilité, la Bienheureuse va nous indiquer quelles sont, après la prière, les armes de ce combat.

2. Pour acquérir l'humilité, il ne suffit pas d'éloigner le vice contraire, mais il faut s'appliquer à *exercer les actes de cette vertu*. Comme nous le verrons dans les résolutions de l'âme humble,

1. Lett. 100, édit 2, p. 244.

la Bienheureuse demande qu'on détermine, d'une façon précise, les actes d'humilité qu'on se propose d'accomplir chaque jour. Elle recommande spécialement les *actes de l'amour de notre abjection*. Les principaux sont : de regarder l'état d'abaissement comme une chose qui nous est due, à cause de nos défauts ; de nous complaire dans cet état ; de désirer que les autres nous y laissent, et de ne pas craindre de manifester notre indigence spirituelle. C'est ce que l'auteur de *l'Imitation* résume dans cette courte sentence : « Aimez à être ignoré et tenu pour rien ; *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* »

Cet amour de l'abjection peut et doit être pratiqué par tous les fidèles, on pourrait même dire surtout par ceux qui occupent un rang plus élevé ; car, si ceux qu'on appelle les grands, les riches, les puissants, les chefs, les supérieurs, ne se trouvent pas dans un état d'abaissement extérieur, ils ne sont pas à l'abri des humiliations intérieures de la tentation, qui viendra les souffleter comme le grand apôtre ; et ils sont presque sans cesse exposés aux humiliations extérieures du mépris, de la critique ou de l'injure. Ne sont-ce pas les grands arbres que la tempête agite le plus fortement ? Qui surpasse en grandeur notre divin Sauveur ? Et cependant, il est descendu si bas dans l'abaissement, qu'il pouvait dire avec le Roi-Prophète[1] : « Je suis comme un ver de terre,

1. Ps. xxi, 7.

je suis l'abjection du peuple. » Or c'est en aimant cette abjection et cet anéantissement qu'il fut humble de Cœur. Le Cœur de Jésus a un tel amour pour l'abjection, que, ne trouvant pas suffisante celle de sa vie mortelle, il inventa les abaissements de l'Eucharistie.

« Mon Dieu[1], le grand trésor que l'amour de « notre bassesse et de notre propre abjection! « s'écrie la Bienheureuse; que ne devrions-nous « pas faire et souffrir pour le pouvoir posséder? « Car l'âme qui en jouit, est comme en assurance, « et rien ne peut lui manquer, parce que le Tout-« Puissant prend son plaisir et son repos en elle. « Le Souverain de nos âmes n'abaisse en nous sa « grandeur, qu'autant qu'il nous trouve anéantis « dans l'amour de notre petitesse. L'amour de « notre abjection, c'est une eau cordiale, qui est « capable de donner la vie de la grâce à notre « âme et celle du pur amour à notre cœur « et à toutes nos actions. Aimons donc et ché-« rissons notre abjection, laquelle est toute-« puissante pour nous unir au Sacré Cœur de « Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

« J'avoue de bonne foi, disait-elle à ses sœurs, « que je m'estimerais assez riche et croirais avoir « assez profité, si, depuis seize ou dix-sept ans « que cette indigne pécheresse y travaille, elle « avait acquis le moindre degré de l'amour de

1. Lett. 73 p. 139. — Lett. 106, édit. 2, avis 28; avis 41.

« l'abjection. Demandez-le donc instamment pour « moi au Sacré Cœur de notre bon Maître. »

« J'ai béni mille fois Dieu[1], en lisant votre let- « tre, écrivait-elle à la sœur de la Barge, le 8 avril « 1687, de ce qu'il vous donne des preuves sensi- « bles d'un véritable amour, par la voie des anéan- « tissements. Ainsi, comme il vous en donne la « vue, suivez cette voie sans rien craindre, et je « crois que vous ferez ce qu'il veut de vous pour éta- « blir son règne dans votre cœur. [Soyez comme] « une statue qui doit être disposée et rendue pro- « pre à nicher dans le Sacré Cœur de Notre-Sei- « gneur Jésus-Christ. Vous n'y pouvez arriver « qu'en passant par les sentiers de l'amour de vo- « tre abjection. C'est la voie la plus sûre pour par- « venir à lui. Et j'estime que cet adorable Cœur de « Jésus vous fait une très singulière faveur de vous « en donner la vue et le désir, car il n'y a point « de moyen plus efficace pour entrer et se conser- « ver dans l'amitié du Sacré-Cœur.

« Si l'on connaissait le prix de cette abjection, « l'on n'en perdrait pas une occasion, pour rude « qu'elle parût à la nature, laquelle craint « tout ce qui l'anéantit. C'est pourquoi, malgré « nos répugnances, il faut régaler souvent l'ado- « rable Cœur de Jésus de ce mets si délicieux « à son goût : je veux dire les précieuses humi- « liations et abjections, dont il nourrit ses plus

1. Lett. 65, p. 123 ; lett. 73, p. 139 ; lett. 105.

« fidèles amis ici-bas. De quel moyen qu'il se serve « pour cela, nous devons être assurés qu'elles par- « tent toujours de son Cœur tout aimable, qui ne « nous les envoie que dans l'ardent désir qu'il a « de nous unir à lui par ce moyen si sûr et si court ; « appliquons-nous-y donc sérieusement, mais « sans trouble et sans empressement. »

De telles exhortations suffisent pour nous faire comprendre combien il est avantageux à une âme de s'exercer à la pratique de l'amour de l'abjection. Cependant la bienheureuse Marguerite-Marie demande que cette vue et cet amour de notre abjection soient toujours unis à la considération de la miséricorde du Cœur de Jésus et à l'amour pour ce divin Cœur, de peur que la vue du tableau si affligeant et si humiliant de nos misères ne nous jette dans le découragement. En effet, nous aurons moins de difficulté à supporter et même à aimer notre néant d'abjection, quand nous verrons que le Cœur miséricordieux de Jésus ne dédaigne pas de s'abaisser vers lui, et quand nous considèrerons que c'est cet état qui permet à l'amour et à la miséricorde de ce Cœur Sacré de se manifester avec plus d'éclat.

« Le vrai moyen de faire tout cela, dit la Bien- « heureuse[1], c'est de graver dans nos cœurs le « pur amour divin dans celui de notre abjec- « tion : à quoi, il nous faut être toujours atten-

1. Lett. au P. Croiset, 17 janv. 1690.

« tifs ; c'est la seule chose qui nous soit néces-
« saire. »

« J'ai tant d'horreur de la vie tiède et languis-
« sante que je mène, écrivait-elle d'elle-même[1],
« que je n'ose plus me regarder, mais seulement
« l'aimable Cœur, dans la miséricorde duquel je
« demeure toujours tout anéantie, non pour jouir,
« mais pour souffrir. »

« Enfin, ajoutait-elle[2], cherchons donc cet uni-
« que et pur amour de nos âmes dans celui de
« notre propre abjection, qui est si précieuse aux
« yeux de notre souverain Maître. Il faut aimer ce
« souverain Bien et s'oublier soi-même, et tout
« ira bien. Amour donc à notre chère abjection
« dans celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Cela
« nous suffit, même pour honorer les mystères de
« sa sainte Mort et Passion ! Mais cela veut dire
« beaucoup. »

3. Les *humiliations* sont l'un des moyens les plus efficaces pour nous faire arriver à la véritable humilité. Si cette vertu peut exister sans l'humiliation effective, elle réclame, comme disposition absolument indispensable : qu'on soit prêt à recevoir toutes les humiliations, qu'il plaira au Cœur de Jésus de nous envoyer, pour nous faire participer à celles dont il a

1. Lett. 100, sœur de la Barge ; lettre 105.
2. Lett. 100, sœur de la Barge, p. 205.

été rassasié pendant sa Passion [1] : *Saturabitur opprobriis.*

« Nous ne viendrons pas à bout de nous rendre « saints, dit la bienheureuse Marguerite-Marie, si « nous ne sommes doux à supporter les petites « mortifications qui nous arriveront[2] ; elles sont « [l'un des principaux] moyens de nous unir au Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en « nous sanctifiant. Recevons donc avec amour les « occasions d'humiliation. Embrassons amoureu- « sement tout ce qui nous humiliera et anéantira « le plus aux yeux des créatures, comme [étant] le « moyen le plus propre et le plus nécessaire à no- « tre perfection ; car la vaine complaisance est « très dangereuse pour nous. C'est pourquoi soyons « bien aises lorsqu'on nous oubliera, et réjouissons- « nous lorsqu'on nous méprisera. Les nouvelles « humiliations que l'adorable Cœur nous fera trou- « ver au dedans de nous-mêmes, seront autant « d'escaliers pour nous faire descendre dans « l'abîme de notre néant. Ne faisons donc état que « de ce qui nous rendra plus vils et plus abjects « aux yeux des créatures, car c'est là tout ce qui « peut nous rendre plus agréables à Dieu. Le vrai « moyen, le moyen le plus propre pour faire régner « et triompher le doux et aimable Cœur de Jésus « dans notre cœur, et pour faire régner, à son tour,

1. Jérém., Thren., III, 30.
2. Avis 11, 25, 43 et 44 ; lettre 76.

« le nôtre dans le sien, c'est de nous humilier,
« [sincèrement, à la vue de nos misères] et de nous
« laisser paisiblement humilier par les autres.

« Lors donc que nous serons dans les sentiers de
« l'humiliation[1], réjouissons-nous, parce qu'alors
« nous entrerons très avant dans les bonnes grâces
« du Sacré-Cœur, pour l'amour et de la part duquel
« je dis ceci, afin que nous ne puissions plus nous
« excuser, si nous y manquons. [Pour plusieurs
« même,] l'humiliation est nécessaire, non seule-
« ment pour les perfectionner, mais pour les sau-
« ver ; toute autre voie est dangereuse pour eux[2]. »

« En lisant vos lettres[3], écrivait-elle à la sœur
« de la Barge, je ne peux m'empêcher de croire
« toujours plus fortement que la voie de l'humilia-
« tion est celle que le Seigneur vous a tracée. Je
« me sens de plus en plus confirmée que c'est là
« où ce divin Cœur vous veut et où il vous regarde
« avec complaisance. Que Notre-Seigneur vous y
« conduise lui-même, ou qu'il se serve des créatu-
« res ou de vous-même, il n'importe ; vous devez
« faire votre plaisir à vous avancer dans cette voie,
« surtout lorsque ces précieuses humiliations don-
« nent de l'amertume à votre pauvre cœur. Mais,
« bon courage ! Les médecines les plus propres à
« la santé sont souvent les plus amères au goût.
« L'amertume que vous y ressentez me réjouit,

1. Avis 20, p. 398.
2. Avis 25, p. 405.
3. Lett. 86, p. 172 ; lett. 97, p. 196.

« parce qu'elle vous est la matière d'une grande « victoire. Ah ! que nous sommes obligés[1], que « nous sommes redevables à ce tout aimable Cœur « de Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous con- « duire à lui, par une voie si sûre, comme est celle « des humiliations, de l'amour de notre abjection, « et de l'humble anéantissement de nous-mêmes ! « Ne cherchons et ne désirons rien autre, puisque « rien n'est plus propre à notre sanctification. « Tenez-vous-y donc fortement attachée, sans « crainte ; et soyez sans curiosité de vouloir ni « chercher, ni savoir rien de plus que ce qui est « propre à vous y conduire ; établissez-vous y si « solidement, que vous ne puissiez jamais vous en « détourner. Servez-vous pour cela des moyens « qu'il vous présente, profitant courageusement « des occasions. Dieu le veut ! Son saint Nom soit « béni éternellement ! »

La sœur de la Barge ayant fait connaître à sa sainte amie la douleur qu'elle avait : de ne pouvoir conduire à bonne fin ce qu'elle entreprenait pour la gloire de Dieu, et de manquer de facilité pour parler sur la piété, reçut cette réponse encourageante :

« Loin d'avoir vu rien de mauvais dans tout ce « que vous me dites[2], je n'y vois que des sujets de « louer la bonté du Sacré-Cœur, pour l'amoureuse « conduite qu'il tient à votre égard. Toutes ces

1. Lettres 100 et 105.
2. Lett. 76, p. 146.

« occasions qu'il vous présente, vous doivent être « infiniment précieuses, car ce sont là des coups « d'ami, qui partent d'un Cœur vraiment plein « d'amour du vôtre, dont il est extrêmement jaloux. « C'est pour cela qu'il se presse de ruiner tout ce « qu'il y a de terrestre et d'humain, pourvu que « vous le laissiez faire, en correspondant à ses « desseins adorables suivant ses lumières. Souvent, « peut-être, vous laisseriez le Roi du ciel seul dans « votre cœur, où il daigne s'abaisser, s'il ne vous « faisait ainsi demeurer court dans vos discours « et malheureuse dans vos entreprises, afin de « vous faire connaître que vous ne devez plus cher- « cher de plaisir, ni de consolation dans ces cho- « ses passagères, mais en lui seul. Voulant vous « être toute chose, il veut que vous receviez ces « sortes d'occasions d'humiliation, comme un si- « gnal qu'il vous donne [pour vous rappeler] qu'il « vous attend dans le plus intime de votre cœur, « afin de prendre là son plaisir avec vous. Que « craignez-vous dans une voie si sûre, comme est « celle des humiliations ? Cheminez-y droitement, « avec paix et sans vous troubler. »

On peut se demander si, non content de supporter, avec patience et même avec joie, les humiliations, il convient de les rechercher.

Aux âmes qui débutent dans la pratique de l'humilité, la Bienheureuse répond[1] : « Contentez-vous

1. Lettre 65 et divers avis.

« des occasions d'humilia-
« tions, mortifications ou con-
« tradictions que Dieu vous
« fournira, sans les chercher,
« ni les éviter, ni les détour-
« ner. »

Mais aux âmes généreuses qui veulent arriver à la perfection, la servante de Dieu montre un degré plus élevé. Tout en n'approuvant pas que l'on fasse des choses extraordinaires pour se procurer des humiliations, cependant elle est d'avis qu'il est bon parfois de chercher les occasions d'être humilié. Elle le fit souvent elle-même, et volontiers elle accordait des humiliations aux novices qui lui en faisaient la demande.

« Soyez sûres, mes très
« aimées Sœurs [1], leur disait-
« elle, que, de mon côté,
« l'amitié que j'ai pour vous,
« m'empêchera de rien épar-
« gner, suivant les lumières

Voilà le livre de l'âme humble [2].

1. Avis 18, p. 396.

2. Dessin de l'imprimerie Saint-Paul, Bar-le-Duc (Meuse).

« que la bonté de Notre-Seigneur me donnera, « pour vous humilier et mortifier, selon le désir « que vous m'en témoignez. Soyez persuadées « que le tout ne viendra que d'un cœur désireux « de votre perfection, autant que de la mienne « propre. »

4. Il est un autre moyen indispensable pour acquérir toute vertu, surtout l'humilité, ce sont les *résolutions*. En effet, personne ne peut accomplir une chose difficile, s'il n'a auparavant fortifié sa volonté par une détermination généreuse ; or les résolutions sont le *je le veux* énergique, qui produit les grandes choses. C'est l'un des moyens que la bienheureuse Marguerite aimait à employer pour elle-même, et dont elle conseille l'usage, spécialement à ceux qui veulent arriver à l'humilité.

On ne lira pas, sans grand profit spirituel, les principales résolutions prises ou suggérées par la servante de Dieu relativement à la pratique de cette vertu difficile[1].

Les résolutions de l'âme humble.

1. « Toute mon attention doit être de m'humi- « lier, et je ferai mon plaisir que les autres m'ai- « dent à le faire.

1. Vie de la Bienheureuse par elle-même, p. 354. — Vie par les contemp., p. 83 et 195. — Avis 16, 37 et 53. — Écrits divers, p. 467.

2. « Quand je m'humilierai, ce sera pour hono-
« rer l'humilité que Jésus-Christ pratique au Saint-
« Sacrement.

3. « Je veux me faire un plaisir de voir les
« autres bien traités, dans l'élévation et l'estime,
« pensant que tout cela leur est dû, et non à
« moi, qui dois faire toute ma gloire de bien
« porter ma croix, sur laquelle je veux vivre
« pauvre, abject, inconnu, méprisé et oublié, ne
« désirant de paraître que pour être humilié,
« accusé et contrarié, malgré les répugnances de
« la nature immortifiée. »

4. « Je n'éviterai rien de ce qui peut me rendre
« plus vil devant les créatures, tâchant de ne rien
« laisser paraître en moi que ce qu'il y a de plus
« pauvre et de plus abject. »

5. « Je veux apprendre dans le Sacré Cœur de
« Jésus à tout souffrir, en silence, sans me plain-
« dre d'aucune chose qui me soit faite, puisqu'on
« ne doit rien à la poussière que de la fouler aux
« pieds; et le purgatoire doit être bien doux à
« celui qui a mérité l'enfer mille fois. »

6. « Mon Souverain veut que, dans les occasions
« les plus humiliantes et les plus douloureuses, je
« pense que cela m'est dû et encore plus, et que
« j'offre pour les personnes qui m'affligent, la
« peine que je souffre. »

7. « Je me réjouirai de me voir méprisé et
« oublié, pour réparer l'oubli et le mépris que mon
« Jésus reçoit dans l'Hostie. »

8. « Je m'anéantirai à mes propres yeux, attri-
« buant toujours tout le bien et toute la gloire à
« la souveraine grandeur de Dieu et à moi tout le
« mal, afin que Dieu établisse son règne sur mon
« néant, car c'est ce qui doit m'unir au Sacré Cœur
« de Jésus-Christ. »

9. « Je n'aurai point de plus grande joie que de
« me tenir caché sous la cendre de l'humilité et
« des humiliations, par les rebuts et le mépris des
« créatures[1], embrassant tout cela, pour soulager
« mon Jésus dans les injures, sacriléges, profana-
« tions et autres indignités qu'il reçoit dans sa vie
« cachée au Saint-Sacrement, sans que jamais il
« se plaigne. »

10. « Je penserai souvent qu'il n'y a que le cœur
« humble qui soit capable d'entrer dans le Sacré
« Cœur de Jésus[2], de converser avec lui, de l'aimer
« et d'être aimé de lui. »

11. « Je présenterai au Sacré Cœur de Jésus-
« Christ cinq pratiques d'humilité, toutes les fois
« que j'irai devant le Saint-Sacrement. »

12. « Pour me préparer à la solitude de ma
« [retraite annuelle], je présenterai à ce divin
« Cœur, [chaque jour, au moins] quinze pratiques
« d'humilité. »

13. « Pendant l'Avent[3], pour honorer les anéan-
« tissements du Cœur adorable de Jésus, je ferai,

1. Avis 58.
2. Avis 37.
3. Avis 54, p. 442.

« [chaque jour,] cinq pratiques [intérieures] d'hu-
« milité, en me tenant dans le profond abîme de
« mon néant ; j'offrirai à ce Cœur sacré trois pra-
« tiques de l'anéantissement de ma volonté. [A ces
« pratiques intérieures j'ajouterai quelques actes
« extérieurs, par exemple] : J'adorerai le Cœur de
« Jésus, neuf fois le jour, en fléchissant le genou. »

14. « Lorsque j'aurai manqué à l'humilité, je
« m'humilierai de n'avoir pas été humble, quoique
« j'en aie tant de sujets, et je baiserai quinze fois
« la terre, en disant le verset : *Sacrificium Deo spi-*
« *ritus contribulatus, cor contritum et humiliatum,*
« *Deus, non despicies*[1]. »

15. « Mon mot du guet [sera] : « Voici l'heure de
« m'humilier et de témoigner à Dieu mon amour. »

A de si admirables leçons la Bienheureuse va ajouter, dans les pages suivantes, la force entraînante de l'exemple.

III

Comment la bienheureuse Marguerite-Marie a pratiqué l'amour de l'abjection.

Souvent déjà, nous avons eu l'occasion de faire constater avec quelle vérité le Bref de la Béatification de Marguerite-Marie a pu dire : « Une merveilleuse humilité brillait dans la servante

1. Ps. *Miserere* : Un esprit anéanti est un sacrifice agréable à Dieu ; ô Seigneur, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié.

de Dieu : « *Mira quippe in ipsâ elucebat humilitas.* Aux détails précédents il sera souverainement utile d'ajouter quelques pages sur la manière dont la Bienheureuse pratiqua l'amour de l'abjection, qui forme comme l'essence de l'humilité de cœur. Voyons : 1° Ce qu'elle pensait d'elle-même, et 2° ce qu'elle en disait.

1. *Qu'est-ce que la Bienheureuse pensait d'elle-même?* — [Un jour, raconte-t-elle, Notre-Seigneur me dit[1] :]

« *Afin que la grandeur de mes dons ne te fasse*
« *pas méconnaître à toi-même et oublier ce que*
« *tu es, je veux mettre un tableau devant tes yeux.*

« Et aussitôt me découvrant cet horrible tableau,
« il me fit voir un raccourci de tout ce que j'étais ;
« ce qui me surprit si fort, avec tant d'horreur de
« moi-même, que, s'il ne m'avait soutenue, je
« m'en serais pâmée de douleur, ne pouvant com-
« prendre l'excès d'une si grande bonté et miséri-
« corde de ne m'avoir pas encore abîmée dans
« l'enfer et de me supporter, vu que je ne pouvais
« me supporter moi-même.

« C'était là le supplice dont mon divin Maître
« punissait en moi les moindres mouvements de
« vaine complaisance ; ce qui m'obligeait quelque-
« fois de lui dire : O mon Dieu ! hélas ! ou faites-
« moi mourir ou cachez-moi ce tableau ; je ne
« peux vivre en le voyant ; — car ce tableau impri-

1. Vie par les comp. p. 82. — Vie par elle-même, p. 330.

« mait en moi des peines insupportables de haine « et de vengeance contre moi-même; et l'obéissance « ne me permettant pas d'exécuter sur moi les « rigueurs que cela me suggérait, je ne peux expri- « mer ce que je souffrais. »

Toute pénétrée de la pensée de ses misères spirituelles, dont son humilité lui exagérait l'étendue, et comparant ce qu'elle était et ce qu'elle faisait avec les grâces qu'elle recevait de la bonté du Cœur de Jésus, la servante de Dieu se croyait digne de tous les châtiments de la justice divine, même de ceux de l'enfer. Aussi conjurait-elle, avec une simplicité touchante, les personnes qui lui témoignaient quelque affection et spécialement celles qui censuraient sa conduite, de réparer ce qu'elle appelait « ses ingratitudes et ses infidèlités » et de demander sa conversion.

« Son humilité lui inspirait une grande défiance d'elle-même et une vive crainte d'être dans l'illusion, écrit Mgr Languet [1]. Une fausse vertu se complaît aisément en elle-même, mais la véritable, qui est fondée sur l'humilité, se défie d'elle-même et ne trouve dans les grâces de Dieu, que des motifs d'humiliation. Diverses personnes traitaient d'hypocrisie, d'illusion et même d'opération du démon tout ce qu'elles voyaient d'extraordinaire dans la conduite de la vénérable Sœur. Souvent, c'était à elle-même qu'on faisait ces reproches et on les

1. Vie de la B^se^, par Mgr Languet. Liv. 2, XXXVI. Liv. 3, XLVI.

lui faisait durement. Au lieu de s'irriter de ces insultes, l'humble servante de Dieu, toujours prête à préférer le jugement des autres au sien propre, entrait dans la pensée de ceux qui lui parlaient. Se défiant d'elle-même, elle craignait qu'effectivement il n'y eût en elle de l'illusion, et même de l'hypocrisie : ce qui était pour elle la cause d'une peine intérieure qui la crucifiait. Une pensionnaire, qui souffrait de voir qu'on traitait souvent sa maîtresse de visionnaire et d'hypocrite, lui ayant exprimé de la compassion à ce sujet, l'humble directrice lui répondit : « Mon enfant, ces personnes « me connaissent mieux que je ne me connais moi-« même ; ainsi remerciez le bon Dieu avec moi ; « ce sont des grâces qu'il me fait. »

La mère Greyfié raconte que « la mésestime que l'humble sœur avait d'elle-même, faisait qu'elle se croyait odieuse à chacun. Elle s'étonnait qu'on pût la souffrir, surtout lorsqu'elle était exercée intérieurement par quelque tentation : ce qui lui était ordinaire. Elle se croyait alors un objet de répulsion pour toutes ses sœurs ; elle pensait qu'on devait avoir autant d'horreur pour elle, qu'elle en sentait pour le mal que sa volonté détestait. » Cette humble et fervente religieuse, qui ne vivait que pour son Dieu, craignait cependant, non seulement de ne pas l'aimer assez, mais d'être sans aucun amour pour lui.

« J'aspire à entrer dans le Cœur adorable, où il « me semble que l'amour vous a placée bien avant,

« écrivait-elle à la mère de Soudeilles [1] ; mais je « n'ai pas ce qu'il faut pour y entrer. J'espère que « vous saurez mieux profiter que moi des livres « que je vous envoie. Je suis si infidèle à la grâce, « que je ne sais comment la bonté du Sacré Cœur « de Notre-Seigneur ne se lasse pas de mon ingrati- « tude. Je vous assure que je ne vous oublie pas en « sa sainte présence, mais mes prières sont impuis- « santes par mon peu d'amour pour Dieu. »

Ayant reçu du P. Croiset une lettre, où ce religieux s'était étendu longuement sur les caractères de l'amour de Dieu, la Bienheureuse lui répondait, le 14 avril 1689 : « Ce que vous me dites de « l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ m'aurait « fait mourir de douleur, si je l'avais compris dans « ce sens. Je vois, par tout ce que vous me dites, « que je n'ai point d'amour pour mon Dieu. Ce « qui me console, c'est que vous l'aimerez pour moi, « qui n'ai pourtant d'autre prétention en la vie, « mais ce maudit amour-propre est le poison qui « ruine tout. Autrefois le désir d'aimer mon Dieu « me tourmentait incessamment; mais à présent, « mon cœur, je crois, s'est attiré par ses infidéli- « tés envers Dieu cet état d'insensibilité à la grâce « et de réprobation, [qui fait que] je ne puis plus « rien vouloir ni désirer, encore que je voie bien « que tout me manque en ce qui regarde la vertu. « Je voudrais quelquefois m'en affliger, mais je ne

1. Lett. 4, p. 7; Lettres 14, 64 et 87.

« le peux pas ; n'étant plus à moi-même, je n'ai « plus de liberté ni de pouvoir sur moi-même. »

Le P. Croiset s'étant empressé de calmer les alarmes de la servante de Dieu, en lui montrant que ce qu'elle nommait endurcissement et insensibilité n'était que l'état d'abandon absolu à la volonté de Dieu, signe du véritable amour divin, l'humble religieuse ne put accéder à cette réponse.

« En lisant votre [seconde] lettre, lui écrivait-« elle, le 15 septembre 1689, j'ai vu que ce que je « croyais vous avoir dit sur cet état d'indifférence, « d'insensibilité, de réprobation et de condamna-» tion où je crois être, s'est trouvé dit d'une « manière qui vous l'a fait expliquer si avantageu-« sement. Je ne vois rien en moi de tous les actes « et dispositions dont vous me parlez ; mais cette « indifférence n'est en moi qu'une insensibilité à « la grâce. »

Saintement aveuglée par son humilité, la servante de Dieu avait une crainte des plus vives d'être réprouvée. Toutefois, adorant et acceptant les jugements divins sur son sort éternel, elle disait[1] : « Si je ne dois pas glorifier mon Dieu en « mourant en prédestinée, je désire du moins que « ma mort serve d'exemple salutaire aux autres. »

S'en étant ouverte à la mère Greyfié, celle-ci lui répondit : « Si c'est la volonté de Notre-Seigneur que votre mort serve d'exemple et de terreur aux

1. Vie par les contemp. p. 169.

autres, soumettez-vous y; mais il ne perdra pas pour cela votre âme. »

La même crainte se retrouve dans plusieurs des lettres adressées par la Bienheureuse à la mère de Saumaise: « Ce qui augmente mon tourment, lui « écrivait-elle[1], c'est que m'étant rendue indigne « des faveurs du divin Cœur de Jésus par mes « ingratitudes, [je crains] qu'il ne désiste [c'est-à- « dire cesse] de m'être aussi libéral et miséricor- « dieux. Je me vois si méchante, chétive et mépri- « sable, que je m'étonne souvent de ce que la « terre ne s'ouvre pas sous mes pieds pour « m'anéantir, à cause de mes grands péchés.

« Je ne sais si c'est mon ennemi qui attaque « mon pauvre cœur, mais j'ai cette douloureuse « pensée que je suis perdue, et que [ce que vous « appelez des faveurs divines, n'est pas ce que « vous croyez,] Dieu ne [pouvant] faire tant de « grâces à une si méchante créature qui a mené « une vie si criminelle. D'autres fois, il me vient « en pensée que je suis dans une fausse paix qui « ne vient que de l'endurcissement du cœur, lequel « me rend insensible à mon propre malheur. « Parmi toutes ces agitations, la vie lâche que je « mène m'est représentée comme dans un tableau « si abominable que, quoique je n'y puisse rien « discerner de particulier, il me semble qu'elle me « rend l'objet de la juste colère de mon Dieu, en

1. Lett. 85, p. 171; lett. 87, août 1688, p. 177.

« sorte que je n'en pourrais soutenir longtemps la « vue sans mourir de douleur. »

« En vérité, je me fais horreur à moi-même[1]. « Hélas ! ma bonne Mère, si vous saviez combien « ma malice est grande et rend ma vie injurieuse « à la bonté divine, vous auriez horreur et pitié de « moi tout ensemble. L'abus que je fais des grâces « de Dieu est si grand [2], que je vous avoue, de « bonne foi, que je ne vois rien en moi, ni en mes « actions, qui ne soit capable d'attirer son cour- « roux et digne d'un éternel châtiment. Cent fois « je me suis étonnée comment mon Souverain ne « m'anéantissait pas, ou ne m'abîmait point pour « tant de résistance. [Non,] jamais créature ne lui « a tant résisté que moi, tant par mes infidélités « que par la crainte que j'avais d'être trompée.

« Mais, hélas ! ajoutait-elle, avec une touchante « confiance, serait-il bien possible que cet aima- « ble Cœur eût le courage de priver celui de son « indigne esclave de l'aimer éternellement ? Ma « bonne Mère, je vous en conjure, dites-moi, pour « ma consolation, ce que vous en pensez; je me « confierai et arrêterai à ce que vous vous me direz. « De grâce, ne me flattez pas. »

« Vous me dites que vous appuyez votre salut « sur ce faible roseau[3], écrivait-elle à son frère

1. Lett. 20 et 82; lettre 46.

2. Lett. 56. — Vie par Contemp., p. 52. — Vie par elle, p. 368.

3. Lett. 67, à son frère, prêtre, 16 oct. 1687, p. 126. — Lettres au P. Croiset, 14 avril 1689, 3 nov. 1689. — Lett. 100, édit 2.

« et au P. Croiset. Hélas ! que je m'affligerais si « cela était, pour le danger auquel vous vous ex- « poseriez de vous perdre, vu que je pense que « personne plus que moi, n'a plus de sujet « de craindre pour son salut, tant je me vois « méchante et infidèle à mon Dieu. Me voyant « si pauvre et si misérable, je crois n'avoir fait « aucune action qui ne mérite plus de châtiments « que de récompense. Les grâces singulières, par « le mauvais usage que j'en fais, ne serviront qu'à « ma plus grande condamnation ; car je mène une « vie tout opposée à ces faveurs, et dont toutes « les œuvres me condamnent.

« Mes ingratitudes m'auraient sans doute [déjà] « précipitée dans l'enfer, si la miséricorde de mon « divin Sauveur et l'intercession toute-puissante « de la Sainte Vierge ne désarmaient, pour ainsi « dire, la justice de Dieu à mon égard. Remerciez « le Seigneur pour moi de ce qu'il ne m'a pas en- « core abîmée au profond de l'enfer, à cause de la « multitude de mes péchés, pour les grandes ré- « sistances que je lui ai faites [et pour l'abus] de « ses grâces : ce qui me cause tant de douleur, que « j'en voudrais faire une continuelle pénitence. « Et cependant, je ne fais que l'offenser ; aussi, « je vous conjure, par la sainte charité qui nous « unit dans ce Cœur adorable, de lui demander « pour moi pardon de ces péchés et de vous inté- « resser à mon salut ; faites-le, je vous en conjure, « car il me semble qu'il le veut. »

Le 22 juillet 1690 [1], dans le compte rendu de sa grande retraite préparatoire à la mort, la servante de Dieu s'écriait : « O mon âme, les œuvres d'une « vie criminelle ne nous laisseraient rien à espé- « rer que des châtiments éternels, si Dieu n'était « à notre égard plus miséricordieux que juste. « Pense donc quel sera ton sort ? Pourras-tu sup- « porter, pendant une éternité, l'absence de Celui « dont la jouissance te donne de si ardents désirs « et dont la privation te fait sentir de si cruelles « peines ? »

Toutes les lettres de la servante de Dieu sont remplies de ces cris de détresse et d'alarmes, que lui inspirait son humilité. Aussi, avec quelles instances touchantes elle y demande les prières de ses corrrespondants !

« Oh ! ma chère Mère, écrivait-elle à la mère de « Saumaise [2], si je pouvais vous découvrir toutes « mes infidélités envers notre bon Dieu, dont la con- « duite est si pleine de douceur et d'amour envers « une si indigne créature qui l'a tant offensé, vous « verriez combien j'ai besoin de vos saintes priè- « res ; et je suis sûre que, par compassion, vous « ne me refuseriez pas ce secours, pour m'aider à « correspondre aux mouvements de la grâce du « Seigneur et à aller jusqu'au bout dans l'accom- « plissement des volontés de mon Dieu. Je ne suis

1. Vie par les contemp., p. 297.
2. Lettres 9, 27, 39, 45 et 80. — Vie par elle-même, p. 368.

« rien qu'un composé d'orgueil et de malice. Je « m'oppose continuellement à sa bonté par mes « résistances à ses divines volontés et par ma froi- « deur à son amour ; cette froideur me rend si lâ- « che à son service, que j'ai horreur de moi-même, « lorsque je considère la vie que je mène, vie « toute sensuelle et remplie de péchés par « l'amour de moi-même. Je vous dis cela pour « vous exciter à réparer mes ingratitudes et « à prier Dieu, afin qu'il ne m'abandonne pas « au pouvoir de mes ennemis, comme je l'y « contrains sans cesse par mes péchés. Mon « Dieu ! ma chère Mère, que j'ai besoin de vos « saintes prières, afin que sa bonté ne se lasse pas « de m'attendre à pénitence ! »

A la veille de commencer une retraite annuelle, elle écrivait à la mère de Soudeilles et à la sœur de la Barge[1] : « Je n'ai pas voulu entrer en solitude, « sans avoir répondu à votre obligeante lettre et « sans vous demander, en même temps, le secours « de vos prières. J'en ai une extrême nécessité, je « vous en assure. Si vous saviez combien je me « vois éloignée de ce que doit être une vraie fille « de Sainte-Marie ! Je souhaiterais que Notre-Sei- « gneur vous le fît connaître, ou du moins qu'il « me rendît telle que la charité vous fait croire que « je suis. Je ne suis rien moins que ce que vous « pensez... Hélas ! je vous conjure de ne pas ou-

1. Lettres 17, 29, 30, 40, 45, 76, 86 et 97.

« blier mes besoins particuliers qui sont plus « grands que je ne peux vous les exprimer, à cause « de mes grands péchés, qui me rendent indigne « d'entendre la voix du Sacré-Cœur. Je vous « demande donc de prier, afin que Notre-Seigneur « me convertisse et ne m'abandonne pas à moi- « même, comme je l'y oblige dans une vie crimi- « nelle et remplie d'ingratitudes et d'infidélités... « Voyez donc combien j'ai besoin du secours de « vos saintes prières ! Ne me les refusez pas, je « vous en conjure, vous assurant que je ne vous « oublierai pas en la sainte présence de notre « divin Maître. Priez-le, afin que je puisse faire « mon salut, pour n'être pas privée éternellement « de l'aimer. J'ai la confiance que votre charité « m'obtiendra le pardon du mauvais usage que « j'ai fait jusqu'à présent de ma sainte vocation et « la grâce de m'y rendre fidèle, ainsi qu'à tout ce « qu'elle demande. Mes infidélités continuelles « seront, en quelque façon, réparées, selon que je « l'espère, par la dévotion de votre chère commu- « nauté. »

« Je vous conjure, écrivait-elle à son frère[1], de « ne point me céler ce que Notre-Seigneur vous « fera connaître pour ma parfaite conversion, dont « j'ai un si grand désir, mais sans nul effet, étant « bien éloignée de ce que Dieu veut de moi qui n'ai « encore rien fait pour lui... Priez le Seigneur qu'il

1. Lett. 57 ; lett. 116, à son frère, prêtre, p. 246.

« répande ses miséricordes sur ma pauvre âme, « qui en a un si grand besoin, car vous êtes obligé « de vous intéresser à mon salut. Hélas ! mon « cher frère, que je suis pauvre de biens spirituels ! « J'espère beaucoup de votre secours auprès du « Sacré-Cœur. »

« J'espère obtenir miséricorde par l'union de « biens spirituels [avec vous][1], disait-elle au père « Croiset ; mais si je pouvais vous exprimer com- « bien je suis méchante, ingrate et infidèle à « l'amour [de Dieu], vous n'auriez jamais le cou- « rage de consentir à cette union. Je vous en « conjure, priez le Sacré-Cœur pour moi, qui n'en « peux avoir un plus extrême besoin. »

Elle écrivait à la mère Dubuysson[2] : « Je suis « extrêmement confuse de voir que vous daigniez « bien vous souvenir de moi. Hélas ! Je vous avoue « que si je pouvais faire voir l'état pitoyable d'une « vie aussi remplie de tiédeur et de lâcheté que la « mienne, et que, si vous me connaissiez telle que « je suis, votre cœur charitable ne pourrait s'em- « pêcher d'avoir compassion de ma misère, comme « je vous prie de le faire. Je peux vous assurer « que je me vois si éloignée de la pureté d'inten- « tion que Dieu demande de moi, qu'il me semble « que toutes mes actions me condamnent. Deman- « dez fortement au Sacré Cœur de notre bon

1. 14 avril 1689 ; lett. 126, 15 sept. 1689.
2. Lettres 32, 37, 50, 88, 91, 107, etc., etc.

« Maître ma véritable et parfaite conversion. Je « supplie cet adorable Cœur de vous l'accorder, « afin que Dieu accomplisse parfaitement sa sainte « volonté en moi et qu'il me donne son pur amour « et la grâce de mourir dans une vraie contrition. « Oh! je vous en prie, demandez à notre souve- « rain Maître de continuer à exercer sa miséricorde « sur moi. »

S'adressant à ses novices[1] : « Je vous supplie, « mes chères enfants, leur disait-elle, de ne pas « oublier devant Dieu votre indigne maîtresse, « qui vous aime sincèrement dans le saint amour « du Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « et qui vous aimera [toujours], si vous êtes fidè- « les à ce divin Cœur. Demandez-lui instamment, « je vous en conjure, qu'il me convertisse toute à « lui, car je m'en sens un grand besoin et un désir « fort pressant; priez-le de me donner la pénitence « finale et la grâce que je puisse vivre et mourir « dans son saint amour. Si je meurs avant vous, « vous tiendrez ma place devant le Saint-Sacre- « ment, pour lui demander pardon de toutes les « irrévérences et de tous les outrages qu'il a reçus « de moi. »

2. *Qu'est-ce que la bienheureuse Marguerite-Marie disait d'elle-même?* — L'exposé que nous venons de faire des sentiments de la Bienheureuse à son

1. Avis 5. 13, 14, 15, 17 et 47; lettres 44, 72 et 124.

égard nous a déjà fait connaître, en partie, ce qu'elle disait d'elle-même. On peut résumer, par ces seuls mots, tout ce qu'on pourrait écrire sur ce sujet: La servante de Dieu ne parlait d'elle-même que pour publier ses grandes misères et les grandes miséricordes du Seigneur envers elle.

« Je voudrais, dit-elle[1], pouvoir faire connaître « combien je suis digne du plus rigoureux châti- « ment éternel, pour mes continuelles résistances « à Dieu et mes oppositions à ses grâces. Je vou- « drais aussi faire voir la grandeur des miséricor- « des que le Sacré Cœur de mon Jésus a toujours » continué d'exercer envers moi, nonobstant mes « infidélités, car il semble qu'il a entrepris de me « poursuivre et d'opposer continuellement sa « bonté à ma malice et son amour à mes ingrati- « tudes, en me faisant des grâces singulières. Ce « qui a fait toute ma vie le sujet de ma plus vive « douleur, c'est que je n'ai pas su reconnaître « mon souverain Libérateur, qui a pris un soin si « amoureux de moi, dès le berceau, et me l'a tou- « jours continué. »

« Il est vrai, écrivait-elle à la mère de Saumaise[2], « que ce me serait une douce satisfaction de « pouvoir vous raconter mes misères; elles vous « feraient mieux comprendre la grandeur des « miséricordes dont notre Souverain Maître a usé

1. Vie par elle-même, p. 303.
2. Lett. 8 et 12, mère de Saumaise, Moulins.

« envers moi [durant toute ma vie]. Jamais mon « Dieu n'exerça plus d'amour envers votre indi- « gne fille [qu'en ce moment], et jamais je n'ai été « plus ingrate, infidèle et méchante. »

L'humble religieuse accomplissait, à la lettre, le conseil du livre des Proverbes[1] : « Le juste est le premier à s'accuser. »

« Telle était son humilité, disent les Contemporaines[2], que non seulement elle était exacte à faire en particulier sa coulpe aux pieds de sa supérieure, mais qu'elle accusait ses fautes et ses moindres imperfections en pleine communauté, et, si elle n'en eût été empêchée, elle eût fait sa confession générale publiquement. Elle faisait ces accusations avec une grande abondance de larmes, et dans des termes qui faisaient connaître ce qu'elle ressentait intérieurement. Elle priait alors sa supérieure et ses sœurs d'implorer pour elle la miséricorde de Dieu : « Ce « qu'elle ne pouvait faire pour elle-même, disait- « elle, attendu qu'elle s'en était rendue indigne « par ses infidélités. »

Obligée, en vertu de l'obéissance, d'écrire sa propre vie, elle laisse voir dans son récit une répugnance excessive à parler d'elle-même, et elle emploie de véritables réticences, quand elle raconte les grâces qui lui furent accordées; au

1. Prov. XVIII, 7.

2. Sœur M. Dusson, déposit. 1715, vol. I, p. 351. — Sœur Verchère, p. 333.

contraire, elle semble prendre plaisir à noircir le tableau de ses imperfections.

« Ma grande indignité me faisait ressentir une « grande peine et confusion à dire ces grâces, « écrit-elle [1]; j'aurais plutôt choisi mille fois de dire « mes péchés à tout le monde; et ce m'eût été une « grande consolation, si l'on m'avait permis de le « faire et de dire tout haut ma confession généra- « rale, au réfectoire, pour faire voir le fonds de « corruption qui est en moi, afin que l'on ne « m'attribuât rien des grâces que je recevais. »

Parlant des circonstances de sa jeunesse, où, par une condescendance trop grande pour sa famille, elle avait pris part à des fêtes mondaines; après avoir exposé les reproches qu'elle recevait alors de Notre-Seigneur, elle ajoute avec humilité: « Tous ces reproches faisaient de grandes impres- « sions en mon âme [2]; mais j'avoue, de bonne foi, « que je ne comprenais rien à tout cela, tant j'avais « l'esprit grossier et peu spirituel, et que je ne fai- « sais aucun bien que parce que mon Sauveur m'y « pressait si fort, que je n'y pouvais résister; ce « qui m'est un grand sujet de confusion dans tout « ce que j'écris. »

L'humilité de la Bienheureuse apparaît spécialement dans les titres humiliants qu'elle se donne dans ses écrits. Cette vierge fidèle, l'objet des

1. Vie par elle-même, p. 326. — Vie par les contemp. p. 75.
2. Vie par elle-même, p. 303 et diverses lettres.

prédilections du Sacré-Cœur, l'admiration des anges et des hommes, semblait chercher toutes les épithètes les plus injurieuses du vocabulaire, pour se les appliquer :

« *Méchante créature*[1] que je suis, répétait-elle « souvent, on ne pourrait me souffrir, [si l'on me « connaissait] seulement telle que je me connais « et que je me vois continuellement. On aurait « autant d'horreur pour moi que j'en sens moi-« même ; cette horreur est si grande, que j'ai peine « à me supporter. » — « Je suis la plus *ingrate et la « plus infidèle de toutes les créatures.* » — « Priez « pour cette *chétive créature* qui vous parle et qui « a mené une vie si criminelle. Je ne mérite assuré-« ment pas la qualité de *servante* de Jésus-Christ[2] ; « je suis la plus *indigne* de toutes les *esclaves* de « notre Souverain Maître. »

« Je me vois un grand besoin de m'humilier, « écrivait-elle à la mère Greyfié[3] ; mais je ne sais « comment le pouvoir faire, ne voyant rien au-« dessous de moi, qui ne suis qu'un *néant crimi-« nel*... Votre pauvre chétif *vaurien* ne vous oubliera « pas en la présence de l'aimable Cœur de Jésus. »

Elle disait au P. Croiset : « Si je pouvais vous « exprimer ce *néant de misères,* où je me trouve

1. Lett. 100, 2 édit., p. 245. — Lett. 12, M. de Saumaise. — Lett. 10. — Avis divers.

2. Lett. 12, mère de Saumaise, p. 319. — Lett. 40, p. 79. — Lett. au P. Croiset, 3 nov. 1689. Vie par les contemp., p. 283, etc., etc.

3. Lett. 37, p. 75 ; lett. 99 ; lett. du 18 févr. 1690.

« abîmée, vous en auriez sans doute compassion, « par la charité qui nous unit dans ce Cœur « divin. »

« Une *misérable* comme moi, disait-elle à la mère « de Soudeilles et à la mère de Saumaise, n'est « propre qu'à attirer la colère de Dieu et à arrêter « le cours de ses miséricordes[1]. Je n'ose m'étendre « sur l'*abîme de mes misères*, crainte de m'y abî- « mer à n'en pouvoir sortir. Ne vous lassez donc « pas, mes bonnes Mères, de recommander à ce « divin Cœur *mes misères*; car, hélas! si vous « saviez l'état où je me trouve souvent réduite! Je « suis si *pauvre* et si *défectueuse* en mon intérieur, « que j'ai horreur de moi-même, ayant peine à me « supporter. »

Il est un autre titre qui se rencontre très souvent dans les lettres de la Bienheureuse, c'est celui de *pécheresse*, toujours accompagné de qualificatifs humiliants :

« Dites-moi votre sentiment sur ce que je dois « faire[2], écrivait-elle à la mère de Saumaise, afin « qu'une si *misérable pécheresse* ne puisse plus « tromper personne. »

Elle disait aux novices[3] : « Demandez au Sacré « Cœur de Notre-Seigneur d'exercer sa grande « miséricorde sur tous les pécheurs, dont je suis

1. Lett. 81, M. de Soudeilles. — Lett. 75, M. Saumaise, 17 janv. 1688.
2. Lettres 8 et 32.
3. Avis 9, 11, 39 et 41. — Lett. 73. — Vie par elle, p. 319.

« la plus *méchante*. Je vous supplie de bien recom-
« mander à l'amoureuse bonté de ce divin Cœur
« cette *pauvre* et *chétive pécheresse*, afin qu'il me
« donne le véritable esprit de pénitence, le pardon
« de mes péchés et son saint amour. Je vous en
« rendrai le semblable. »

« Étant aussi *méchante* et *misérable pécheresse*
« que je le suis en effet[1], écrivait-elle à la mère de
« Soudeilles, combien j'ai besoin d'être assistée du
« secours de vos saintes prières ! »

Une religieuse, désirant connaître l'heure de sa mort, avait écrit à la Bienheureuse sur ce sujet ; elle la priait, en même temps, de lui réitérer certains avis que la servante de Dieu lui avait donnés, dans une lettre précédente. Elle reçut cette humble réponse[2] :

« Il n'appartient pas à une *indigne pécheresse*
« comme moi de pénétrer dans le secret de Dieu.
« [Quant aux autres demandes], c'est de toute l'af-
« fection de mon cœur que je voudrais pouvoir sa-
« tisfaire à ce que vous souhaitez de la *chétive es-*
« *clave* de ce Cœur adorable ; mais je ne pourrai
« le faire à raison de mon peu de mémoire, qui ne
« saurait se rappeler les choses passées, ne pou-
« vant me souvenir de ce que je vous ai dit, pour
« vous en dire ma pensée. Je ne suis qu'une *igno-*
« *rante* et un *composé d'orgueil*[3]. »

1. Lett. 48, mère de Soudeilles, Moulins, 15 sept. 1686, p. 93.
2. Lettre 124.
3. Dépositions de la sœur Verchère, p. 333.

Elle termine ainsi une lettre d'avis spirituels, adressée à l'une de ses sœurs[1] : « C'est pour « l'amour du Sacré-Cœur que je vous prie de par- « donner à cette *orgueilleuse*, à cette *méchante* « *pécheresse*, dont le cœur est tout languissant du « maudit amour-propre, la liberté que [je prends]. « Votre humilité vous ayant fait témoigner désirer « que je vous dise librement ma pensée, la voilà « sans façon.... »

L'humble religieuse se voyant honorée et consultée, loin de s'en prévaloir, regardait la considération dont elle jouissait, comme le résultat de son *hypocrisie ;* aussi se nommait-elle et se croyait-elle une *misérable hypocrite*.

Récemment nommée supérieure du couvent de Moulins, la mère Dubuysson s'était recommandée aux prières de la sœur Marguerite-Marie. Celle-ci lui répondit[2] : « Je n'aurais pas attendu que votre « Charité m'eût prévenue à mon devoir, ma très « honorée Mère, si je n'avais eu la crainte de vous « être à charge et de vous attirer au nombre de « ceux qui se laissent tromper et amuser par une « *misérable hypocrite* comme moi, avec laquelle « vous devez vous donner garde d'avoir aucun « commerce. »

On lit dans diverses lettres adressées au P. Croiset[3] : « Il faut vous dire une chose que j'oublie

1. Lett. 49, sœur de la Barge, Moulins, 1686, p. 98. — Lett. 26 et 92.
2. Lettre 88.
3. 14 avril et 3 nov. 1689 ; 21 août 1690.

« toujours en vous écrivant. Je connais bien, par « vos lettres, que ma manière simple de m'expli- « quer vous trompe et vous donne une idée de ce « que je devrais être ; mais, à la vérité, je m'en « vois si éloignée, que je n'y pense qu'avec crainte « et tremblement. Me voyant aussi *méchante* que « je le suis, rien ne me surprend plus et ne me « rend si confuse, que lorsque ce divin Cœur per- « met que l'on donne quelque créance aux paroles « que je dis. A vous parler franchement, comme « vous me témoignez le désirer : ce qui fait ma « plus grande peine et ce qui m'a toujours grande- « ment tourmentée, en parlant des grâces singu- « lières que mon Souverain me fait, c'est que je « crains de n'être qu'une *hypocrite* qui, quoique « sans le vouloir, après m'être trompée moi-même, « ai trompé les créatures, à qui je parle de ces sor- « tes de choses et qui me croient meilleure que je « ne suis. Prenez donc garde de ne pas vous ren- « dre de ce nombre et de ne pas vous tromper en « ce que je vous dis ; je vous en avertis. »

Un religieux de haute réputation avait taxé d'*hypocrisie* la servante de Dieu, et la décriait ouvertement ; celle-ci partageait trop sincèrement les sentiments de son contradicteur pour s'en offenser ; aussi écrivait-elle à la mère Greyfié :

« Je me sens tourmentée[1] et persécutée en bien « des manières, dont une des plus rudes est de me

1. Lett. 37, 1686, p. 75. — Vie par les contemp., p. 232.

« regarder comme un jouet de Satan, qui m'aurait « toujours menée et trompée par ses illusions. Ce « qui me confirme dans ces sentiments contre « moi-même, c'est que tel est celui de ce bon ser- « viteur de Dieu, N... N... J'ai sujet de bénir mille « fois la bonté du Seigneur de me l'avoir amené « pour éteindre cette fausse opinion qu'on avait « de moi. Rien ne me donne plus de contentement « que de voir que, par là, les créatures sont « détrompées, et que [ce religieux] m'a mise en « état de satisfaire en quelque chose à la divine « Justice, en mettant au jour mes misères, en me « faisant voir ce que je suis. Cette pensée me flatte « d'une douce complaisance. »

L'humble religieuse fit plus : ayant obtenu de s'entretenir avec ce religieux qu'elle n'avait pas encore vu[1], elle le remercia, avec tant d'effusion, des sentiments si justes qu'il avait conçus d'elle, que celui-ci, émerveillé et édifié d'une telle démarche, ne parla plus de la sœur Marguerite-Marie que comme d'une sainte. Après la mort de la servante de Dieu, il vint dire à la communauté, qu'il regardait comme une grâce singulière d'avoir parlé à une telle âme, avant qu'elle partît pour le ciel.

L'exposé des enseignements et des leçons de la bienheureuse Marguerite-Marie sur la *douceur* et sur l'*humilité* est terminé. A ceux qui seraient

1. Déposition de la sœur Billet, p. 337.

tentés de trouver trop longues les pages consacrées à ces deux vertus et trop multipliées les citations relatives à ce double objet, il nous semble entendre la servante de Dieu adresser la réponse que saint Jean, le disciple bien-aimé du Sacré-Cœur, faisait aux premiers chrétiens pour une plainte semblable : « C'est le précepte du Seigneur ; si vous l'accomplissez ; cela suffit ; » — « Le Sacré-Cœur m'a dit : « Mon amour triomphe dans l'humilité. »

5e PARTIE

L'UNITÉ OU L'UNION PARFAITE
AVEC LE CŒUR DE JÉSUS

Des trois merveilleuses ascensions montrées par le Sacré-Cœur à ses serviteurs, pour arriver au parfait amour de ce divin Cœur[1] : *Mirabiles ascensiones in corde disposuit,* nous en connaissons déjà deux. Nous avons vu comment « l'amour du Sacré-« Cœur règne dans la souffrance et [comment] il « triomphe dans [la douceur et] l'humilité ». La bienheureuse Marguerite-Marie va nous conduire au faite du divin amour, en nous montrant comment « *cet amour jouit dans l'unité.* » De tous les enseignements de la servante de Dieu, il n'en est pas de plus sublimes que ceux qu'elle va nous donner sur cette courte sentence, toute remplie de mystères. De telles leçons, pour être comprises, doivent être méditées devant le saint Tabernacle ; le Cœur de Jésus seul peut nous en donner l'intel-

1. Ps. 83, 6.

ligence. C'est à cette divine école que nous devons tous nous rendre, en commençant la lecture de ces pages, qui renferment tout ce que la dévotion au Sacré-Cœur a de plus élevé.

Voyons : 1° En quoi consiste cette unité d'amour avec le Cœur de Jésus ; 2° quels sont les trois degrés, et 3° quels sont les saints exercices de cette vie d'union.

CHAPITRE PREMIER

EN QUOI CONSISTE LA VIE D'UNION PARFAITE
OU
L'UNITÉ D'AMOUR AVEC LE CŒUR DE JÉSUS

La vie d'union parfaite que l'amour divin établit entre le Cœur de Jésus et le cœur fidèle, est l'une des plus grandes merveilles de la grâce. Cet ineffable mystère se trouve clairement exprimé dans la parole de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie : *Mon amour jouit dans l'unité.* Cette sentence si courte nous découvre comme un rayon de la splendeur du ciel, et l'âme qui jouit de cette union merveilleuse goûte les prémices de la joie des élus. En effet, qu'est-ce que le ciel, sinon l'amour jouissant dans l'unité avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit ?

Il est à remarquer que, pour définir l'état d'une âme arrivée à la perfection de l'amour divin, la Bienheureuse emploie l'expression d'*unité*, et non pas celle d'*union*, et qu'elle présente la dévotion au Cœur de Jésus comme le moyen le plus efficace pour parvenir à cette admirable unité.

« On ne peut jouir de l'amour qu'en l'unité, dit-
« elle[1]. C'est dans le Sacré Cœur de Notre-Seigneur
« Jésus-Christ que nous la trouverons, et que nous
« nous aiderons les uns les autres à y parvenir. »

1. Lett. 30, mère de Soudeilles, p. 61.

Ces paroles ne sont que le commentaire du vœu exprimé par le Cœur de Jésus, dans sa prière

après la Cène : *Ut sint unum sicut et nos*[1]. O mon Père ! disait-il, que mes serviteurs soient un avec

1. S. Jean, XVII, 22.

nous et entre eux par la charité, comme vous et moi nous sommes un dans l'unité du Saint-Esprit. C'est pour hâter la réalisation complète de ce vœu divin, que Notre-Seigneur a demandé à la bienheureuse Marguerite-Marie de propager partout la dévotion au Sacré-Cœur. Cette dévotion, en effet, a pour but de faire vivre le Cœur de Jésus dans l'âme fidèle, et de faire vivre celle-ci dans ce Cœur divin, afin de former avec lui un seul cœur et une seule âme : *Cor unum et anima una.*

Pour nous initier, autant que possible, à la connaissance de cette unité d'amour, la bienheureuse Marguerite-Marie emploie diverses comparaisons.

Elle l'assimile parfois à l'union d'un enfant reposant sur le sein maternel[1] : « Vivons sans souci « dans le doux et aimable Cœur de Jésus, dit-elle, « comme un enfant qui n'a que le souci de l'aimer « et de s'abandonner tout à lui. Reposons-nous « doucement sur la poitrine si aimante du Bien- « Aimé de nos âmes. Je souhaite qu'il nous con- « sume de ses plus pures flammes, et que par elles « nous soyons si étroitement joints à lui et trans- « formés en lui, que rien ne soit capable de nous « en séparer. »

La Bienheureuse compare encore le Sacré-Cœur à une greffe divine, à un germe de vie déposé dans nos âmes, pour les animer et les vivifier : « N'ayons donc point de réserve pour le Sacré

1. Lett. 89. — Lett. 22, p. 44.

« Cœur de Notre-Seigneur, écrit-elle[1] ; il veut être « au dedans de nous-mêmes, comme un germe de « vie éternelle. » C'est ce germe divin que la servante de Dieu eut pour mission de développer dans le monde, à l'aide de la dévotion à ce divin Cœur.

Notre-Seigneur lui-même, dans diverses visions, fit connaître à la Bienheureuse en quoi consiste cette vie d'union. « Le vendredi dans l'octave de « la Fête-Dieu[2], écrit-elle, après la sainte commu- « nion, mon Jésus me dit ces paroles :

« *Ma fille, je suis venu à toi pour substituer mon « âme à la place de la tienne, mon Cœur et mon es- « prit en la place du tien, afin que tu ne vives plus que « de moi et pour moi.*

« Cette grâce eut tant d'effet, ajoute-t-elle, que « depuis, rien n'a été capable de troubler tant soit « peu la paix de mon âme, et je ne sentais plus de « capacité dans mon cœur que pour aimer mon « Dieu. [Dans une autre circonstance[3],] après avoir « fait ma confession annuelle, et après avoir reçu « mon Bien-Aimé dans mon cœur, j'entendis les « mêmes paroles [que, quelques années aupara- « vant, à la fin d'une retraite, il m'avait déjà] dic- « tées lui-même comme résolutions devant durer « toute ma vie. Il me dit :

« *Voilà la plaie de mon Côté, pour y faire ta « demeure actuelle et perpétuelle, afin que tu ne*

1. Lett. 123, p. 261.
2. Vie par les contemp., p. 114.
3. Vie par elle-même, p. 333. — Vie par les contemp., p. 38.

« *vives plus désormais que de la vie d'un Homme-*
« *Dieu. C'est-à-dire que tu vivras comme ne vivant*
« *plus, mais tu me laisseras vivre parfaitement en*
« *toi ; car je suis ta vie, et tu ne vivras plus qu'en*
« *moi et par moi.* »

Expliquant ces divins enseignements, et montrant comment tous les serviteurs du Sacré-Cœur doivent s'efforcer de les accomplir, la Bienheureuse ajoute : « Après avoir perdu notre cœur de corrup-
« tion, il nous faut prendre [dans le Cœur de
« Jésus] un cœur tout nouveau, qui nous fasse
« désormais vivre d'une vie toute renouvelée. Il
« faut que ce cœur nouveau ait des pensées, des
« affections toutes nouvelles, et qu'il produise des
« opérations toutes nouvelles en pureté et en fer-
« veur, dans toutes nos actions ; il faut que la
« volonté [divine] tienne tellement la nôtre anéan-
« antie, que cette [adorable] volonté puisse agir
« absolument, sans résistance de notre part ; et
« enfin il faut que les affections, les pensées et les
« désirs du Cœur de Jésus soient en la place des
« nôtres, mais surtout son amour qui s'aimera lui-
« même en nous et pour nous : c'est-à-dire qu'il
« faut que ce divin Cœur soit tellement substitué
« en la place de nos cœurs, que lui seul vive et
« agisse en nous et pour nous. »

Les deux chapitres suivants achèveront de montrer ce qu'il faut entendre par ces paroles que Notre-Seigneur adresse à ses serviteurs : Faites votre demeure dans mon divin Cœur.

Voilà le lieu de la demeure actuelle et perpétuelle de mes serviteurs !

CHAPITRE II

LES
TROIS ACTES OU DEGRÉS DE L'UNION PARFAITE
AVEC LE CŒUR DE JÉSUS

Cette unité ou union parfaite d'amour avec le Cœur de Jésus ne doit pas se borner à de simples sentiments; mais, si elle est réelle, il est nécessaire qu'elle se manifeste par des actes.

« Toute notre vie, dit la bienheureuse Margue-
« rite-Marie[1], ne doit tendre qu'à cette unité, par
« un acte pur et simple: *Unité d'esprit, unité de*
« *cœur et d'amour, et unité d'opération.* »

I
L'unité d'esprit.

Le Sacré-Cœur demande d'abord *l'unité d'esprit* ou de pensées et de souvenir. Cette unité ne suppose pas seulement que nous ne pensons qu'au Cœur de Jésus et à ce qu'il aime, mais que c'est, en quelque sorte, ce divin Cœur qui pense en nous, en éclairant de ses divines lumières notre propre intelligence.

« Par l'unité d'esprit, dit la Bienheureuse[2], nous
« n'agirons que par ses lumières, nous n'entre-

1. Lett. 108, sœur de la Barge, p. 228.

2. Lett. 26, mère de Soudeilles. — Lett. 79, sœur de la Barge, p. 181.

« prendrons jamais rien, sans lui avoir première-
« ment demandé son conseil et son secours, et
« [autant que possible,] nous ne nous souvien-
« drons plus que de lui. »

Quoique la vraie dévotion au Sacré-Cœur n'exclue pas les pensées de l'ordre naturel, pourvu qu'elles soient conformes à la loi divine, cependant la servante de Dieu semble supposer que les âmes parvenues à cette unité d'esprit avec le Cœur de Jésus, n'ont plus d'autre pensée ni d'autre souvenir que Jésus, son Cœur et son amour, et que c'est en ce divin objet qu'elles voient toutes choses. Perfection sublime, qui ne sera complète qu'au ciel, mais vers laquelle nous devons tendre, dès cette vie, en nous efforçant de n'avoir que des pensées saintes et sanctifiantes. Pour cela, il faut avant tout bannir les pensées mauvaises, dangereuses ou simplement inutiles, et s'interdire toutes les lectures qui pourraient nous détourner de l'unité de cet adorable objet.

« Étudions-nous à nous rendre de parfaits
« disciples du Sacré Cœur de Notre-Seigneur
« Jésus-Christ, dit la Bienheureuse [1]; je le sup-
« plie, de tout mon cœur, de nous remplir tota-
« lement de lui-même, afin que nous ne puissions
« plus avoir d'autre souvenir en notre mé-
« moire, ni d'autre connaissance en notre enten-
« dement. »

1. Avis 14, p. 388.

Répondant à une religieuse ursuline, qui l'avait consultée sur le livre des retraites du vénérable P. de la Colombière et sur les lectures qui pouvaient lui être les plus utiles pour progresser dans la connaissance et dans l'amour du Sacré-Cœur, elle lui disait[1] : « Pour la lecture de la retraite du « R. P. de la Colombière, n'en lisez que ce qui « traite de l'aimable Cœur de Jésus-Christ, lequel « doit être votre occupation, votre méditation, « votre entretien; votre livre et toute votre direc- « tion. C'est lui qui doit remplir votre mémoire, « éclairer votre entendement, et enflammer votre « volonté, afin que vous ne vous souveniez plus « que de lui. »

Si la Bienheureuse recommandait à une religieuse de ne pas lire indistinctement même les meilleurs livres de spiritualité qui pouvaient lui être offerts, qu'eût-elle dit à ces chrétiens et à ces chrétiennes qui n'ouvrent presque jamais un livre de piété et de religion, mais qui nourrissent leur intelligence et leur cœur de lectures pour le moins frivoles et inutiles, quand elles ne sont pas dangereuses et peut-être mauvaises? La dévotion au Sacré-Cœur est inconciliable avec l'amour de ces lectures. Oh! Que d'illusions sur ce point! L'un des principaux fruits que la dévotion au Sacré-Cœur est appelée à produire, c'est de détruire dans les âmes le goût pour la littérature romanes-

1. Lett. 123, p. 261.

que et d'inspirer celui des lectures sérieuses, utiles et sanctifiantes.

II

L'unité de volonté.

Le Cœur de Jésus demande, en second lieu, « l'*unité de volonté*; ce qui suppose trois choses: « Il faut que notre volonté, nos affections et nos « intentions soient conformes aux siennes. » Cette conformité parfaite ne demande pas seulement que nous soyons entièrement soumis au bon plaisir du Sacré-Cœur, que nous n'aimions que ce qu'il aime et que nous ayons les mêmes intentions que lui; elle veut de plus que nous laissions, en quelque sorte, ce divin Cœur vouloir en nous, aimer en nous et régler lui-même nos intentions.

1. « Il faut d'abord l'*unité de volonté* avec celle « de notre souverain Bien, dit la Bienheureuse[1], « pour ne plus rien vouloir que ce qu'il veut et par « la volonté de cet aimable Cœur. Il faut que nous « demeurions en paix, tout abandonnés et sacrifiés « à ce divin Cœur de Jésus, nous livrant à son « pouvoir, nous contentant de lui adhérer en tout, « nous reposant sur son amoureuse poitrine, en « lui laissant tout le soin de nous-mêmes. Ah ! « que celui qui aime parfaitement cet adorable

1. Lett. 26, 89 et 118. — Lett. 108, sœur de la Barge, p. 228. — Lett. 123. — Avis 40, p. 421. — Avis 41, p. 421. — Avis 42, p. 423.

« Cœur n'a garde de lui résister ! Aimons donc le « Sacré Cœur de Jésus dans tous les évènements ; « voulons par la volonté de ce divin Cœur, et « disons toujours pour mot du guet : « *Fiat voluntas tua.* » Il me dit un jour :

« *Laisse-moi faire*[1] ; *tu ne dois plus avoir de volonté, ou tu dois être comme n'en ayant plus, si ce n'est celle de mon bon plaisir, qui doit faire toutes tes délices.* »

2. « Il faut [ensuite] l'*unité d'amour*[2], pour ne rien « affectionner que le Sacré Cœur de Notre-Seigneur « Jésus-Christ [et ce qu'il aime], et par les « affections de ce divin Cœur. Cet aimable Cœur « veut [non seulement] être l'objet de toutes nos « affections, afin que nous n'ayons plus d'autre « affection en notre volonté, mais que nous aimions « par son amour, ne nous attachant à rien qu'à « faire tout par son amour. »

3. « Il faut [enfin] l'*unité de cœur* ou d'intention », l'intention étant comme le regard du cœur. Cette unité d'intention avec le Cœur de Jésus demande « que nous établissions notre demeure « en cet adorable Cœur, autant que nous le pour- « rons », afin qu'il nous dirige en toutes nos voies

1. Vie par elle-même, p. 353.

2. Avis 14, p. 388. — Lett. 123. — Lett. 65. à la sœur de la Barge, p. 123. — Avis 32, p. 413.

et que nous n'ayons plus d'autres intentions que les siennes.

La Bienheureuse écrivait, à la suite d'une vision[1] : « Cette grâce m'a donné tant de désir de la « pureté d'intention et une si haute idée de celle « qu'il faut avoir pour converser avec Dieu, que « toute autre chose me paraissait impure pour ce « sujet. Soyons donc fidèles à la pureté d'inten- « tion ; souvenons-nous de n'avoir que Dieu seul « en vue dans toutes nos actions. »

« En tout ce que nous faisons[2] et en tout ce qui « nous arrivera, n'ayons de désirs ni de vues que « de plaire à Dieu. Ne regardons que lui, renon- « çant à toute autre intention. Oublions nos inté- « rêts et le soin de nous-mêmes entre les bras de « notre bon Père céleste. Dieu nous fera de gran- « des grâces, si nous avons le courage de le suivre « avec une grande pureté d'intention. »

C'est surtout à ceux qui sont appelés à remplir quelque charge honorable devant les hommes, que la Bienheureuse recommande la pureté d'intention, à cause du danger qu'ils courent de se laisser envahir par le poison si subtil de l'amour-propre et de l'ambition. Elle ne condamne pas l'acceptation des charges et des honneurs, mais elle veut qu'on les reçoive uniquement pour plaire au Sacré-Cœur.

1. Vie par elle, p. 369. — Avis 14, p. 388. — Avis 43, p. 424. — Lett. 65, sœur de la Barge, p. 123. — Avis 28, p. 410. — Avis 15, p. 389.
2. Avis 10, p. 381. — Avis 15, p. 389. — Lett. 165, sœur de la Barge.

Ayant été consultée par la mère de Saumaise, au nom d'une personne à qui l'on offrait une fonction éminente, la Bienheureuse répondit[1] : « La « pensée qui m'est venue au sujet dont vous me « parlez, c'est que si cette personne accepte ce qu'on « lui présente et qu'elle fasse attention d'en bien « user, Dieu en sera glorifié et son âme sanctifiée ; « mais que le tout soit sans autre vue que de plaire « à Dieu ! »

Si grande est l'importance que la servante de Dieu attache à la pureté d'intention, et si difficile est à ses yeux l'acquisition de cette vertu, qu'elle indique avec un soin minutieux la conduite à tenir avant, pendant et après chaque action.

« Si vous souhaitez honorer le Sacré Cœur de « Notre-Seigneur, dit-elle[2], [*avant chacune de vos « actions,*] entrez dans ce divin Cœur, au Saint- « Sacrement[3], pour le rendre dépositaire de tout « ce que vous ferez et souffrirez pour vous unir « toujours à toutes les saintes intentions de cet

1. Lett. 42, p. 83.

2. Avis 15. — Avis 50, p. 435. — Vie par les contemp., p. 195.

3. On ne saurait trop faire remarquer que la dévotion au Sacré-Cœur, telle qu'elle est enseignée par la bienheureuse Marguerite-Marie, est avant tout une *dévotion eucharistique*, comme on a pu le voir dans presque chacune des pages précédentes.

C'est dans l'Eucharistie que la servante de Dieu nous invite à honorer, étudier et prier le Sacré-Cœur ; c'est dans le Cœur de Jésus, vivant dans l'Eucharistie, qu'elle nous invite à venir puiser non seulement les grâces dont nous avons besoin, mais toute notre vie surnaturelle. C'est dans ce Cœur eucharistique, avec lui et par lui, que nous devons agir ; il est comme le grand moteur des âmes et de toutes les œuvres divines en ce monde.

« aimable Cœur, et pour demander son secours. « Vous lui offrirez toutes vos actions, afin qu'il en « dispose et qu'il les applique selon son bon plai- « sir ; disant en chacune d'elles : Mon Dieu, c'est « pour l'amour de vous que je fais cela. »

Pendant l'action[1], « vous vous tiendrez dans le « Sacré-Cœur, en la manière que le demande la « différence de chacun de vos exercices. Vous of- « frirez à Dieu les saintes dispositions de ce divin « Cœur, pour suppléer à celles qui vous manquent « pour vous en bien acquitter, agissant pour la « seule vue de Dieu, qui veut que vous l'aimiez « par-dessus tout et par un entier oubli de vous- « mêmes. »

« Vous n'envisagerez donc que Dieu en tout ce « que vous ferez[2], et sans autre finesse, vous pren- « drez pour devise : Je ne ferai ni plus ni moins, « étant seul comme à la vue des créatures, puisque « mon Dieu me voit partout et qu'il pénètre les « plus secrets replis de mon cœur. [Non,] il ne « faut plus penser à ce *qu'en dira-t-on*[3], mais à « contenter le Cœur de Jésus, selon les vues qu'il « vous en donnera, disant toujours pour mot du « guet : Dieu est mon tout, et tout hors de lui ne « m'est rien.

« Encore une fois, je vous en prie, regardez Dieu « et non vous-mêmes. Plus vous vous éloignerez

1. Avis 50.
2. Lett. 23, p. 45.
3. Avis 43. — avis 31. — avis 35. - avis 15, p. 389. — avis 18.

« de vous-mêmes et plus vous vous approcherez « de Dieu. Il prendra soin de vous à mesure que « vous vous oublierez. Lorsque des pensées de « respect humain vous attaqueront, dites en « vous-mêmes : Non, mon Dieu, je ne ferai ni « plus ni moins pour la vue des créatures, puis- « que je ne veux que vous plaire ; il me suffit que « vous me voyiez partout. »

« *Après chaque action*[1], vous offrirez cette action, « surtout vos oraisons, au Cœur de Jésus, pour « qu'il répare toutes les fautes que vous y aurez « commises, tout ce qu'il y trouvera de défectueux. « Vous déférerez à ce divin Cœur la gloire de tout, « sans rien prendre pour vous que l'impuissance, « la pauvreté, le mépris et la douleur. Vous offri- « rez à cet aimable Cœur la pureté de ses saintes « intentions, pour réparer tout ce qu'il pourrait » y avoir eu d'impur dans les vôtres, soit à l'orai- « son ou ailleurs. »

Ce que la Bienheureuse conseillait si instamment aux autres, elle le pratiquait avec le plus grand soin. Elle se conformait absolument à la règle suivante que lui avait tracée la mère Greyfié[2] : « Faites toutes vos actions à cette intention de plaire souverainement au Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui laissant le soin d'en faire l'application comme il lui plaira. Tâchez d'agir en tout et

1. Avis 16, p. 428. — Avis 50. — Vie par les contemp. p. 195. — Avis 28, p. 419.

2. Vie par les contemp. p. 179.

partout, conformément à sa sainte volonté et à l'esprit de la Visitation : humilité envers Dieu, douceur envers le prochain. »

A la fin d'une retraite, la servante de Dieu écrivit, pour sa conduite personnelle, les résolutions suivantes :

« Mon Souverain veut qu'en toutes choses[1] je ne « regarde que lui et les intérêts de sa gloire, dans « un parfait oubli de moi-même. »

« Je tâcherai donc de faire toutes mes actions « dans la pureté d'intention du Sacré Cœur de « mon Jésus[2], au Saint-Sacrement, dans lequel « j'entrerai et auquel je m'unirai en tout ce que je « ferai.

« C'est dans lui que je veux vivre, agir et pâtir, « selon ses desseins, et c'est par lui que je veux « aimer et apprendre à bien souffrir. Je lui donne « toutes mes actions pour qu'il en dispose à son « gré et qu'il répare les fautes que je commettrai. »

III

L'unité d'opération.

L'union parfaite avec le Cœur de Jésus demande non seulement « l'unité d'esprit et de volonté » mais aussi « *l'unité d'opération* ».

1. Vie par elle-même, p. 357.
2. Vie par les contemp. p. 84, avis 15 ; avis 50.

« Ce divin Cœur, dit la Bienheureuse[1], veut que « nous l'aimions d'œuvres plus que de paroles; « car l'amour veut des œuvres; il n'est jamais « oisif dans un cœur. Le pur amour ne donne « jamais de repos à l'âme, qui s'est tout abandon- « née à son pouvoir. Agir, souffrir et se taire, » [telle est la devise du vrai disciple du Sacré-Cœur.]

L'unité d'opération suppose deux choses : L'action du Cœur de Jésus en nous et notre coopération à cette divine action.

1. L'action du Sacré-Cœur doit avoir la part principale dans nos œuvres ; il serait plus exact de dire que le Cœur de Jésus veut agir seul en nous.

« L'unité d'opération, continue la Bienheu- « reuse[2] [consiste] seulement à nous unir à ce que « le Sacré-Cœur fait en nous, car ce divin Cœur « veut tout faire en nous, sans résistance de « notre part. Il y veut régner, régir et gouverner ; « il veut donner le mouvement à toutes nos opé- « rations. Unissons-nous donc au divin Cœur en « toutes nos actions, car c'en est le mérite. Il me « dit un jour :

« *Je veux que tu agisses comme n'agissant plus*[3], « *mais que tu me laisses agir et opérer moi seul en toi*

1. Avis 28. — Lett. 24, à la mère Greyfié. — Lett. 22, à la mère de Saumaise. — Lett. 38, id. — Lett. 30, à la mère de Soudeilles,

2. Lett. 89, à la Sœur de la Barge. — Lett. 123, à une ursuline. — Avis divers, p. 463.

3. Vie par elle, p. 333.

« *et pour toi, me remettant le soin de tout ce qui t'ar-*
« *rivera, pensant à ton corps comme s'il n'était plus.*
« *Il faut que tes puissances et tes sens demeurent*
« *ensevelis en moi, que tu sois sourde, muette, aveu-*
« *gle et insensible à toutes les choses terrestres.*
« *Pour cela, je simplifierai et purifierai toutes tes*
« *puissances, afin qu'elles ne reçoivent plus aucune*
« *impression* [*que de moi*]. *Tu dois être sans juge-*
« *ment, sans désir, sans affection. Ne cherche rien*
« *hors de moi, si tu ne veux faire injure à ma*
« *puissance et m'offenser grièvement, puisque je te*
« *veux être toutes choses.* »

2. L'unité d'opération demande aussi notre coopération personnelle à l'action divine. Mais quel est ce concours que le Sacré-Cœur attend de nous?

Il ne consiste pas dans de grands et violents efforts, mais dans une constante attention à laisser au Cœur de Jésus une entière liberté d'action et à seconder doucement et fortement cette action.

« *Laisse-moi faire* », dit un jour Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie; telle est la part que nous devons prendre à l'action divine. Ce *laisser-faire*, toutefois, ne suppose pas seulement, de notre part, l'absence de résistance, mais aussi une application sérieuse à seconder de toutes nos forces cette action sainte.

Notre-Seigneur lui-même daigna expliquer comment nous devons être tout à la fois actifs et passifs dans les divines opérations de son Cœur

en nous : « Une fois, écrit la Bienheureuse[1], « [c'était en 1673] ; Notre-Seigneur me dit :

« *Que mon cœur était un tableau animé, sur* « *lequel il voulait peindre une image animée, qui,* « *ne me laissant plus de repos, me causerait des dou-* « *leurs plus aimables que rigoureuses.*

« Il est vrai, ajoute-t-elle, que, depuis ce temps, « je n'ai aucune soif des humiliations et mortifi- « cations ou autre chose, qu'il n'y ait plus de dou- « ceur que d'amertume. »

Le cœur de chaque fidèle est donc comme un *tableau animé*, sur lequel le Cœur de Jésus veut imprimer *son image animée* et agissante. Heureuses les âmes, qui, toiles vivantes, toutes remplies de ce Cœur divin et de son amour, aideront ce Cœur sacré à reproduire en elles tous les sentiments qui l'animaient dans sa vie mortelle et qui l'animent dans sa vie eucharistique ! Elles auront alors les pensées, les affections, les opérations du Cœur de Jésus, et elles pourront, en toute vérité, dire avec l'humble vierge de Paray : Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Cœur de Jésus qui vit en moi.

« Je vous souhaite toute au Sacré Cœur de Notre- « Seigneur Jésus-Christ, écrivait la Bienheureuse « à la mère de Soudeilles[2]. Je prie le divin Esprit « d'amour de vouloir remplir votre chère âme de

1. Vie par les contemp. p. 52.
2. Lett. 48, p. 95.

« ses plus précieuses faveurs et nos cœurs de ses « plus vives ardeurs, pour ne vivre plus que de la « vie du Sacré-Cœur, n'aimer que de son pur « amour, n'agir et ne pâtir plus que dans ses sain- « tes intentions et par ses mouvements, en le lais- « sant faire en nous et de nous selon son bon « plaisir. »

Parlant d'elle-même[1] : « Voici la pensée qui me « console, dit-elle, c'est que, si je le laisse faire, le « Sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ vou- « dra, aimera, désirera pour moi ; il suppléera à « tous mes défauts et impuissances. Par le grand « empire que ce divin Cœur a sur tout mon être « corporel et spirituel[2], il m'a tellement faite pour « lui, que mon cœur semble insensible à tout au- « tre mouvement qu'à ceux qu'il excite, comme il « lui plaît, dans ce même cœur, soit de joie ou de « tristesse, de consolation ou de douleur. Quoique « la chose me semble difficile, toute méchante que « je suis, je me trouve comme perdue dans ce di- « vin Cœur ; il veut, il aime, il désire, il fait tout « cela pour moi. »

« Faire tout par amour, disait-elle encore[3], faire « tout pour l'amour et pour la gloire du Sacré « Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est le « vrai secret des amis du Bien-Aimé. [O vous tous

1. Lett. au P. Croisset, 13 avril 1689, p. 287.

2. Au P. Croiset, 15 sept. 1689. — Lettre 82.

3. Lett. 84, p. 165, et 118, à la sœur de la Barge. — Avis 15, p. 390. Lett. 123, p. 261. — Lett. 114, à la sœur Joly, p. 242.

« qui voulez être de ce nombre !] je vous conjure de « bien comprendre ces divines leçons et tout ce « qu'il veut de vous, afin de l'exécuter dans la « suite. Enfin ! Il faut l'aimer, ce divin Cœur, en « telle sorte que nous ne vivions plus, ni ne respi- « rions plus que pour lui et par lui. Cet aimable « Cœur suppléera à tout ce qui pourra manquer de « notre part, car il aimera Dieu pour nous et nous « l'aimerons en lui et par lui. »

L'entrée dans la vie d'union parfaite avec le Cœur de Jésus.

(Dessin du journal

CHAPITRE III

LES SAINTS EXERCICES DE LA VIE D'AMOUR AVEC LE CŒUR DE JÉSUS

La bienheureuse Marguerite-Marie ajoute aux leçons sublimes sur cette mystérieuse unité, que l'amour doit établir entre le Cœur de Jésus et l'âme fidèle, des explications plus admirables encore : 1° Sur l'entrée dans cette vie d'union, 2° sur le sanctuaire et les divins exercices de cette vie ineffable, où la créature cesse, en quelque sorte, de vivre de sa propre vie, pour laisser vivre en elle le Cœur de Jésus.

I

L'entrée dans la vie d'union.

Cette vie de parfaite union avec le Cœur de Jésus est comme un état nouveau que l'on embrasse. L'entrée dans cette nouvelle vie doit être regardée comme un évènement des plus importants pour la sanctification de notre âme. Il convient de s'y préparer longtemps à l'avance par la prière et par la pénitence ; puis, à un jour de fête, après la sainte communion, on prend, autant que possible par écrit, un engagement, par lequel on se livre complètement à l'action du Sacré-Cœur, pour deve-

nir, en quelque sorte, son esclave. Heureux esclavage, qui, en nous enchaînant à ce divin Cœur par les liens du divin amour, nous donne la vraie liberté !

Voici l'engagement, que, sur la demande de Notre-Seigneur, la bienheureuse Marguerite-Marie prit, le jour de sa profession religieuse, et dont elle écrivit la formule avec son sang :

« Moi, chétif et misérable néant [1], proteste à mon « Dieu me soumettre et sacrifier à tout ce qu'il « demande de moi, immolant mon cœur à l'ac- « complissement de son bon plaisir, sans réserve « d'autre intérêt que sa plus grande gloire et son « pur amour, auquel je consacre et abandonne « tout mon être et tous mes moments. Je suis pour « jamais à mon Bien-Aimé, son esclave, sa ser- « vante et sa créature, puisqu'il est tout à moi, et « suis son indigne épouse, sœur Marguerite-Marie, « morte au monde. Tout de Dieu, et rien de moi ; « tout à Dieu et rien à moi ; tout pour Dieu et rien « pour moi.

« Ceci a été écrit de mon sang. »

II

Le sanctuaire de l'âme unie au Cœur de Jésus ; sa description ; les saintes pratiques et les vertus de cette vie d'union.

Quel est le sanctuaire dans lequel le Cœur de Jésus et l'âme fidèle doivent accomplir cette union

1. Vie par les contemp., p. 38.

si parfaite, qu'elle devient une unité de paix, de joie et d'amour ? La bienheureuse Marguerite-Marie compare notre âme à cette partie du Temple de Jérusalem, qu'on appelait le *Saint*, et « le Cœur de Jésus au *Saint des Saints*. » Ce divin Cœur vient habiter dans l'âme qu'il trouve ornée de vertus, surtout du divin amour, et il invite l'âme à entrer en lui-même, non pas une fois seulement par an, et d'une façon transitoire, comme le Grand Prêtre dans le Saint des Saints, mais à y demeurer tous les jours de cette vie et durant l'éternité.

« Je vous dirai, écrivait la Bienheureuse à la « mère de Saumaise [1], que, le jour de l'Ascension « (30 mai 1680), étant allée au chœur avant midi, « pour honorer le moment auquel Notre-Seigneur « monta au ciel, comme j'étais devant le Saint-« Sacrement, je me trouvai dans une grande quié-« tude. Je vis aussitôt une ardente lumière qui « renfermait mon aimable Jésus. S'approchant de « moi, il me dit ces paroles :

« *J'ai choisi ton âme pour m'être un ciel de repos « sur la terre, et ton cœur sera un trône de délices « à mon divin amour.* »

« Comme vous le voyez, il continue toujours « ses miséricordes à son indigne esclave. Depuis, « tout fut calme en mon intérieur. Ayant encore « la crainte de troubler le repos de mon Sauveur, « je lui disais de temps en temps, parmi cette

1. Lett. 16, Juin 1680, p. 10. Vie par les contemp. 145.

« sainte familiarité qu'il me pressait d'avoir avec « lui : Mon Dieu, parmi toutes vos caresses pleines « d'amour, je ne puis oublier les injures que je vous « ai faites, et que vous êtes tout et que je ne suis « rien. »

Les Contemporaines racontent que Notre-Seigneur invitait souvent sa servante à vivre toute retirée en elle-même, comme dans une solitude intérieure, pour lui tenir fidèle compagnie et pour apprendre à l'aimer. Docile à cet appel divin, la Bienheureuse s'appliquait à habiter constamment dans la paisible retraite de son âme et à l'orner avec soin, afin d'en faire pour Jésus un séjour de délices ; puis, pénétrant elle-même dans le sanctuaire du Cœur divin, elle mettait toute sa joie à converser cœur à Cœur avec lui. Elle avouait qu'elle ne pouvait goûter de bonheur que dans ces doux entretiens, et qu'aucune occupation n'était capable de l'en distraire. Aussi ne trouvait-elle jamais les jours assez longs pour s'entretenir avec Jésus. Afin de se ménager du temps pour cela, elle cherchait la solitude et le silence ; ou, s'il fallait parler, elle ne pouvait s'occuper que de Jésus, de son Cœur, de son amour et de sa Croix. Tous les autres discours étaient pour elle un vrai martyre : ce que, par humilité, elle attribuait à son ignorance.

« De grande parleuse que j'étais [1], disait-elle, je « suis devenue si ignorante, que je ne sais plus

1. Lett. mère de Saumaise, p. 54. – Lett. 110, id. p. 233.

« rien et ne désire savoir autre chose que Jésus « Crucifié. Je trouve dans l'aimable Cœur de Jé- « sus un paradis de paix et de délices, qui me rend « indifférente à tout le reste.

« Pour le présent, il a tout anéanti et mis en « silence chez moi, en telle sorte qu'il ne me laisse « de vue ni de connaissance que pour l'aimer et « l'adorer. [Je suis] tout anéantie, abîmée et per- « due en lui-même : voilà tout ce que je peux dire « dans la disposition présente où il me met. Ah ! « pourquoi ne brûlons-nous pas de ce feu divin ? »

A la suite d'une maladie, elle écrivait à l'une de ses sœurs [1] : « Vous me demandez ce que je faisais « dans ce silence de trois semaines. Hélas ! je n'ai « qu'une seule affaire, qui est d'aimer, de m'ou- « blier et de m'anéantir, puisque tout consiste en « l'amour de Dieu et la haine de nous-mêmes. Et « cette affaire me paraît de si grande importance, « que jamais je n'ai assez de temps à y em- « ployer. »

« Nous devons, ajoutait-elle, toujours regarder « notre âme [2], comme le sanctuaire du Cœur de « Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous ne pouvons « donner à ce divin Cœur une plus forte marque « d'amour et qui lui soit plus agréable, que de le « loger dans notre cœur, qui est le lieu de délices « qu'il s'est lui-même bâti. »

1. Lett. 118, sœur de la Barge.
2. Lett. 76, sœur de la Barge, p. 147.
3. Vie par les contemp., p. 44, etc.

A l'exemple de la Bienheureuse, nous devons nous efforcer de transformer notre âme en un petit oratoire intérieur, dans lequel nous inviterons Jésus à venir habiter, pour nous unir à son divin Cœur dans l'unité d'un parfait amour.

Écoutons, avec quelle grâce charmante, la servante de Dieu, décrit, sous le symbole d'une chapelle gracieusement ornée, les saints exercices que doit remplir et les vertus que doit pratiquer une âme qui vit de la vie d'union avec le Cœur de Jésus:

« Il faut d'abord, écrit-elle[1], nettoyer et purifier « de toute tache cette chapelle, (car c'est ainsi qu'il « faut nommer notre cœur); il faut en ôter toutes « les passions et inclinations immortifiées, ces « idoles que nous avons si longtemps adorées, « soit de notre orgueil ou de notre propre volonté, « soit de quelque attache à la créature.

« Quand nous aurons chassé tous les ennemis « du Sacré Cœur de Notre-Seigneur[2], il faudra « bien nous garder de souiller [de nouveau] notre « cœur d'aucune tache.

« Il faudra ensuite y élever un trône, pour faire « régner le Sacré-Cœur [avec] son amour; c'est-à- « dire le pur amour divin, au milieu des ardeurs « duquel ce Cœur Sacré sera toujours comme une « victime d'holocauste immolée et sacrifiée à la « gloire de son divin Père pour notre amour.

1. Avis 63, p. 454.
2. Avis 41, p. 422; avis 63; p. 454.

« Par une profonde humilité, nous creuserons « les fondements de ce trône.

« Les ornements de ce trône seront riches et « précieux, comme le divin Cœur les désire et que « nous pourrons saintement les avoir.

« Le premier doit être tout de l'or de la sainte « charité, laquelle nous mettra si avant dans son « amitié, qu'il se laissera posséder à notre [âme] « comme à son épouse bien-aimée, à laquelle il dit « amoureusement : « Tout ce qui est à moi est « à toi, et tout ce qui est à toi est à moi, car la « charité nous unit.

« Le second ornement sera le bleu de la dou- « ceur, qui nous fera converser avec lui, sur le « midi de son amour, comme un ami avec son « ami, lui découvrant tous nos besoins.

« Le troisième sera le noir de la véritable mor- « tification de nos sens, par l'entier oubli et « mépris de nous-mêmes et de tout ce qui n'est « pas de Dieu.

« Le quatrième sera le vert de l'espérance et « confiance en son amoureuse bonté, comme des « enfants à leur père, qui ne nous abandonnera « pas que premièrement il ne l'ait été de « nous.

« Le cinquième sera le violet d'un profond si- « lence, par le retranchement de toute parole et « réflexion inutiles, pour l'adorer en silence com- « me notre Roi. Enfin, [chacun] pourra changer « selon son désir.

« Le pavé de cette chapelle doit être l'amour de « notre abjection.

« La lampe ou le flambeau que nous devons y « tenir toujours allumé, c'est notre amour pour ce « divin Cœur, que nous entretiendrons avec la « mèche et l'huile des bonnes œuvres.

« La cloche sera une ardente fidélité, qui rap- « pellera toutes nos puissances et nos sens, pour « lui rendre un continuel hommage.

« Le lambris sera fait de l'azur d'une sainte « sérénité et paix intérieure, qui nous tiendra tou- « jours tranquilles parmi les divers évènements « de la vie, nous conformant en tout au bon plai- « sir divin.

« Puis, nous tapisserons cette chapelle de la « pureté d'intention, qui sera de faire tout pour « plaire au Sacré Cœur de Notre-Seigneur.

« La porte de la chapelle sera une croix, pour « marquer que tous ceux qui entreront dedans y « seront crucifiés, puisqu'il faut régner sur la « croix avant que d'entrer dans la gloire.

« Les gonds qui soutiennent cette porte, seront « faits de la soumission et de l'obéissance, qui « nous tiendront toujours prêts à tout souffrir et « tout faire.

« La serrure sera :

« Je veux tout souffrir sans me plaindre,
« Car le Cœur de Jésus m'empêche de rien craindre.

« La clé sera faite de la ferme persévérance en « l'amour et service de cet aimable Cœur.

« Le portier sera la présence de Dieu, qui ne « laissera rien entrer qui puisse tant soit peu salir « ou profaner cette sainte chapelle, où l'on chan- « tera ce saint cantique :

« L'amour triomphe, l'amour jouit,
« L'amour du saint Cœur réjouit.

« Les fenêtres seront vitrées du cristal de la « véritable et naïve simplicité, par laquelle passera « le jour d'une foi vive, qui nous fera chercher « Dieu purement pour l'amour de lui-même, en « référant tout à la plus grande gloire de son « Sacré-Cœur, sans nous arrêter aux goûts, ni con- « solations, mais le remerciant également de tout.

« La sainte modestie prendra le soin d'orner et « de tenir propre cette sainte chapelle.

« Le zèle ardent de l'amour du Sacré-Cœur sera le « juge qui punira, par quelques pénitences, les pro- « fanations que nous y aurons faites et laissé faire.

« Voilà la manière, [la description] de la sainte « chapelle que le Sacré Cœur de Jésus veut que « nous lui édifiions en nous-mêmes.

« Il faudra nous retirer là avec lui, pour nous y « entretenir en silence, en l'adorant et en l'aimant « de toute notre force et puissance.

« Les trois puissances de notre âme seront « comme trois anges destinés à lui rendre un con- « tinuel hommage. Notre esprit ne s'occupera qu'à « le connaître dans l'adoration, et notre volonté à « l'aimer, en lui offrant sans cesse l'encens de « mille saintes affections, du désir de lui plaire et

« de n'être jamais séparé de lui. Le souvenir de « notre mémoire ne sera qu'une continuelle recon- « naissance de ses bienfaits.

« **Nous** pourrons y entrer souvent [1], pour y cher- « cher la richesse de ce Sacré Cœur et abîmer en lui « l'abîme de notre nécessité présente. Si nous » nous trouvons dans un abîme de tiédeur et de « lâcheté, il faudra prendre la fervente ardeur de « ce Sacré Cœur et agir ensuite par ses mouve- « ments. Nous en ferons ainsi de tous les autres « [abîmes de nos misères], le priant de nous don- « ner sa grâce selon notre besoin présent.

« Nous y entrerons [au moins] trois fois le jour [2] :

« Le matin, pour y rendre nos hommages d'ado- « ration et de sacrifice à ce Sacré Cœur, comme à « notre souverain Libérateur, auquel nous sacrifie- « rons tout ce que nous ferons et souffrirons. [Nous « lui offrirons] toutes les parties de notre être, pour « ne nous en servir que pour l'aimer, l'honorer et le « glorifier, nous unissant à ses saintes intentions, « en renonçant à tout ce qui peut lui déplaire.

« A midi, nous y entrerons pour lui rendre nos « hommages d'amour et de demande. Nous lui « découvrirons toutes les plaies et les misères de « notre âme, comme étant le souverain remède de « nos maux, lequel peut subvenir à toutes nos « nécessités.

1. Vol. II, p. 457.
2. Vol. II, p. 456.

« Le soir, nous y rentrerons pour lui rendre nos « hommages de reconnaissance, le remerciant de « tous ses bienfaits et pour lui demander pardon, « avec une vive douleur, de toutes les ingratitudes « et infidélités que nous pourrons lui avoir faites, et « avec une ferme résolution de mourir plutôt que « de l'offenser. Et puis, nous lui ferons une cou- « ronne des pratiques de vertus que nous aurons « faites, dont nous le couronnerons pour adoucir « les piqûres qu'il reçoit des épines de nos péchés, « en le suppliant de réparer, par le bien qu'il a fait, « le mal que nous avons fait.

« Pour prendre notre repos en assurance, nous « entrerons dans le Saint des Saints du Cœur « tout aimant de Jésus, où nous nous renfermerons « avec la clef d'un abandon absolu à ses soins.

« Il faut donc tout quitter pour aller, en la ma- « nière qu'il lui plaira, lui tenir compagnie dans « notre cœur et rendre hommage à sa toute-puis- « sance par notre impuissance, en le faisant agir « en nous et par nous.

« Ah! si nous connaissions l'honneur et la « faveur que le Roi du ciel nous fait, de daigner « ainsi s'abaisser jusque dans notre cœur, où sou- « vent peut-être nous le laissons seul[1] !

« Nous ne devons plus respirer qu'amour, nous « abandonner tout à l'amour et laisser agir sur « nous l'amour : amour tout sacrifié par une con-

1. Lettre 50.

» tinuelle immolation de nous-mêmes au bon plai-
« sir divin, nous contentant de l'aimer et de le
« laisser faire. Aucun dessein ne peut lui être
« plus agréable. »

Après avoir entendu ces admirables leçons et entrevu l'immense carrière à parcourir pour arriver au parfait amour du Sacré-Cœur, le cri qui doit s'échapper de tous les cœurs, est celui-ci : O Jésus! Soyez à jamais béni d'offrir à mon imitation un modèle si parfait et si attrayant et de l'avoir placé perpétuellement sous mes yeux : « *Votre Cœur sacré, au Saint-Sacrement !* » Hélas! ô Cœur si admirable et si aimable de Jésus, je reconnais que jusqu'à présent mon amour pour vous a été bien imparfait ; je n'ose pas même dire que j'ai commencé à vous aimer. Oh! qu'il n'en soit plus ainsi! *Et dixi nunc cœpi !* Si je ne puis arriver à l'union des parfaits, du moins je veux entrer dans la voie qui y conduit.

Avec votre bienheureuse servante, je prends pour devise : « Être tout à l'aimable Cœur de Jésus, « [vivant dans l'Eucharistie], pour ne plus vivre « qu'en lui, pour lui et par lui. Et, ainsi, cet aimable « Cœur nous étant tout en toute chose, nous pour- « rons dire, avec saint Paul[1], que nous ne vivons « plus, mais que c'est lui qui vit en nous. »

1. Galat., II, 20.

TABLE DES MATIÈRES

TOME TROISIÈME

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Considérations générales sur l'éminente sainteté que le Sacré-Cœur demande de ses serviteurs et sur les moyens de l'acquérir.

Quelle est l'importance exceptionnelle des enseignements contenus dans ce volume? 1

I. Quelles sont les divines exigences du Sacré-Cœur relativement à la perfection ? . . 2

Jusqu'où s'étend la perfection demandée aux serviteurs du Sacré-Cœur? 3

II. Quelle est la voie nouvelle ouverte par la B. Marguerite-Marie pour conduire à la perfection ? 4

Quelles sont les deux choses qui donnent à la dévotion au Sacré-Cœur une merveilleuse efficacité pour conduire à la sainteté? 4

1. Quel est l'attrayant modèle à imiter qu'elle nous offre ? Le Cœur de Jésus, spécialement dans sa vie eucharistique. 4

2. Quel est le principal ou plutôt l'unique moyen de sanctification que cette dévotion présente ? L'amour 5

Quelle est, d'après Mgr Languet, la remarquable sûreté de cette doctrine de la Bienheureuse ? . . . 6

III. Quelle est l'échelle merveilleuse de perfection que la Bienheureuse nous présente dans l'Eucharistie ? 8

Quels sont les 33 degrés de cette échelle ? 9

Dessin : Le Sacré-Cœur. — Voici votre modèle ! . 10

Dessin : Vue de Paray-le-Monial 16

PREMIÈRE PARTIE

Vertus préparatoires au règne du Sacré-Cœur.

Quelles sont ces vertus ? 17

CHAPITRE PREMIER

La haine du péché.

Quel est le principal obstacle au regne du Sacré-Cœur ? 18
Qu'est-ce que le péché ? Mortel ? Véniel ? Délibéré ? De fragilité ? 18

I. Quelle haine le serviteur du Sacré-Cœur doit-il avoir pour le péché ? 18

Pourquoi faut-il haïr et fuir tout péché ? 19
1. Quelle horreur le serviteur du Sacré-Cœur doit-il avoir pour le péché mortel ? 20
2. Avec quel soin attentif doit-il éviter toute faute vénielle délibérée ? 22
Dessin : Le Sacré-Cœur. 23
3. Comment doit-il être à la fois vigilant et patient à l'égard des fautes de fragilité ? 25

II. Quelle haine le serviteur du Sacré-Cœur doit-il spécialement avoir :

1. Pour le manquement de respect devant le Saint-Sacrement ? 27
2. Pour la vaine curiosité ? 28
3. Pour le défaut de droiture et de pureté dans les intentions ? 28
4. Pour tout défaut d'humilité ? 28
5. Pour tout défaut de charité envers le prochain ? . 29
6. Pour les défauts de franchise et de simplicité, surtout envers les directeurs de la conscience ? . . 30
7. Pour la tiédeur ? 33
8. Pour les résistances volontaires à la grâce ? . . . 34
Avec quelle énergie la Bienheureuse censure-t-elle ce défaut ? 35

III. Quels sont les principaux remèdes à employer pour se préserver de toute faute volontaire ? 41

1. L'examen particulier. En quoi consiste-t-il ? . . . 41
2. L'humble aveu des fautes aux directeurs spirituels. 43
3. La dévotion à l'image du Sacré-Cœur. 44
4. La pratique de l'amour envers le Sacré-Cœur. . . 45

IV. Combien fut vive la crainte de la B. Marie-Marie pour le péché ? 46

1. Dans son enfance et dans son adolescence ? . . . 47
2. Durant sa vie religieuse ? 51
Dessin : La Bienheureuse devant le Sacré-Cœur. 52

3. Quelles terreurs l'agitaient en la présence de Dieu, surtout lorsqu'elle croyait avoir commis ou fait commettre quelque faute ? 54
4. Quelle était l'extrême douleur de la Bienheureuse pour le péché, surtout à l'occasion de la confession et des retraites. 57
Quels sentiments le vrai serviteur du Sacré-Cœur doit-il avoir à l'égard du péché? 59

CHAPITRE II

Le Détachement, considéré en général.

Quel est le second obstacle au règne du Sacré-Cœur dans les âmes ? 60
Quelle est l'arme destinée à combattre l'amour désordonné de soi-même et des créatures? 60
Qu'est-ce que le détachement ? 60
Comment le Cœur de Jésus, au Saint-Sacrement, est-il notre auxiliaire et notre modèle dans la pratique du détachement ? 61

I. Quelle est la nécessité du détachement ? . . 62

1. Pour tout chrétien ? 62
2. Pour tout serviteur du Sacré-Cœur? 62

II. Quelle est l'étendue du détachement ? . . 64

Quels en sont les cinq degrés? et comment les trois premiers sont-ils indispensables à tout serviteur du Sacré-Cœur ? 64
1. Bannir toute affection coupable ou seulement dangereuse 65
2. Accepter avec soumission la privation des biens de ce monde, si Dieu nous l'impose. 65
3. Supporter patiemment les maux que Dieu nous envoie 65
Quels sont les deux degrés de détachement proposés aux âmes généreuses? 66
1. Se réjouir dans les privations et dans les souffrances. 66
2. Être mort à toutes les affections terrestres, même bonnes, pour ne vivre que de l'amour divin. . . 67
Dessin : Le Sacré-Cœur 67
La Bienheureuse propose-t-elle la pratique de ces deux derniers degrés, non seulement à toutes les personnes consacrées à Dieu, mais aussi aux personnes séculières appelées à la perfection ? . . 68
Comment l'amour divin rend-il possible et même facile ce détachement universel ? 71

CHAPITRE III

Le détachement à l'égard de nous-même.

Quel est le double détachement que nous devons pratiquer à l'égard de nous-même? . 72

I. En quoi consiste le renoncement, ou le détachement à l'égard de l'âme? 72

1. Qu'est-ce que la Bienheureuse enseigne sur la manière de pratiquer le renoncement? 72
a Dans l'intelligence, à l'égard des pensées? . 73
b Dans la mémoire, à l'égard du souvenir des créatures? 73
c Dans la sensibilité, à l'égard des passions? . 73
d Dans la volonté, à l'égard de l'amour-propre? 75
2. Comment la Bienheureuse a-t-elle pratiqué le renoncement? 78

II. En quoi consiste la mortification, ou le détachement à l'égard du corps? 82

Avec quelles pressantes instances la Bienheureuse rappelle-t-elle la loi de la mortification à tous les chrétiens, surtout aux personnes consacrées à Dieu? 82
Dessin : Le Sacré-Cœur. 85
1. Jusqu'où la Bienheureuse porta-t-elle la mortification du goût? 86
Avec quelle générosité triompha-t-elle d'une insurmontable répugnance pour un aliment? . . . 88
Comment N.-S. récompensa-t-il ce courage? . . . 91
Comment se mortifiait-elle par rapport à la soif? 92
Comment, après une héroïque mortification du goût, pratiquée en soignant une malade, N.-S. permit-il à sa servante d'appprocher les lèvres de la Plaie de son Cœur? 95
Pourquoi ces mortifications du goût demandaient-elles à la Bienheureuse un courage héroïque? Avait-elle un vif attrait naturel pour le plaisir et de fortes tentations de gourmandise qu'elle éprouvait? 95
2. Quelles furent les macérations vraiment effrayantes pratiquées par la Bienheureuse? 97
Quand elle était encore dans sa famille? 98
Quand elle fut arrivée à Paray? 100
Comment, en plusieurs circonstances, saint François de Sales et N.-S. lui-même modérèrent-ils les pieux excès de la Bienheureuse? 103
Dans quelle mesure pouvons-nous et devons-nous imiter celle qui fut vraiment la *Pénitente du Sacré-Cœur*? 105
Dessin : La B. Marguerite-Marie tenant entre les mains le Sacré-Cœur. 106

CHAPITRE IV

Détachement à l'égard de toute créature.

Jusqu'où le détachement doit-il s'étendre? 109

I. Que demande le détachement du monde? . 109

1. A l'égard des richesses? 110
2. A l'égard des honneurs?. 110
Dessin : Le Sacré-Cœur nous appelant à lui . . . 110
3. A l'égard des lectures? 111
4. A l'égard des parures? 112
5. A l'égard des assemblées mondaines?. 112
Quelle fut la conduite de la Bienheureuse à l'égard du monde, pendant sa jeunesse? 113

II. Que demande le détachement de la famille? 118

1. Aux gens du monde? 119
2. Aux personnes consacrées à Dieu? 119

III. Que demande le détachement des amis? . . 120

1. Par rapport aux amitiés mauvaises et aux amitiés naturelles? 120
Quel est le danger des amitiés particulières parmi les chrétiens, surtout dans les âmes consacrées à Dieu? 121
Dessin : le Sacré-Cœur 121
Quels sont les six règles à suivre à l'égard des amitiés, soit mauvaises, soit naturelles? 122
2. Par rapport aux amitiés et affections saintes? . . . 123
Comment la Bienheureuse pratiqua-t-elle le détachement à cet égard?. 124
Comment faut-il pratiquer ce détachement, à la mort des personnes chères? 126

IV. Comment, pour être parfait, le détachement doit-il être absolu et universel? 127

Quelles sont les 33 résolutions proposées par la Bienheureuse à une âme qui veut arriver au parfait amour du Sacré-Cœur par la voie du détachement? . 128
1re *résolution.* — Comment le Cœur de Jésus, au Saint-Sacrement, par sa vie de mort, doit-il être notre modèle dans la pratique du détachement? . . . 128
2e *résolution.* — Comment, par le détachement, faut-il mourir à tout plaisir?. 129
3e *résolution.* — Comment faut-il mourir à nous-mêmes, intérieurement et extérieurement?. 129

4e résolution. — Comment faut-il mourir au qu'en dira-t-on ? 130
5e résolution. — Comment faut-il mourir à l'empressement ? 130
6e à 8e résolution. — Comment faut-il mourir à la vie des sens, par la mortification ? 130
9e à 12e résolution. — Comment faut-il mourir à notre volonté et à notre amour-propre ? 131
13e à 15e résolution. — Comment faut-il mourir à la curiosité ? 132
16e à 19e résolution. — Comment faut-il mourir à notre goût ? 132
20e à 26e résolution. — Comment faut-il mourir à notre langue ? 133
27e à 33e résolution. — Quelles pénitences serviront de sanction à ces résolutions ? 133

CHAPITRE V

La force et la générosité dans le combat spirituel.

Qu'est-ce que la vertu de force ? Quelle place doit-elle occuper dans la dévotion au Sacré-Cœur ? . . . 136

I. Comment la vertu de force est-elle nécessaire aux serviteurs du Sacré-Cœur ? 137

1. A raison de la nature même de la dévotion au Sacré-Cœur ? 137
2. A raison des souffrances et des combats qui les attendent ? 138
Dessin : Le Sacre-Cœur vainqueur du monde ? . . 139

II. Quelles sont les armes que la vertu de force fournit aux serviteurs du Sacré-Cœur, pour le combat spirituel ? 141

1. La pratique de la dévotion au Sacré Cœur. 141
2. La fidélité aux résolutions et au règlement de vie. . 145
3. La vigilance. 144
4. La défiance de soi-même 145
5. Le recours au Crucifix et la récitation de quelques psaumes 146
6. La convention de fidélité avec le Sacré-Cœur. . . . 148
Formule de cette convention 148
Dessin : La Bienheureuse agenouillée devant le Sacré-Cœur 149
7. L'obéissance 149
8. Les efforts personnels 150

DEUXIÈME PARTIE

L'amour de la Croix, première vertu demandée par le Sacré-Cœur

PRÉLIMINAIRES

Les quatre grandes vertus.

Quel est le divin programme de vertus tracé par le Sacré-Cœur à ses serviteurs ? 153
Quelles sont les quatre vertus principales qu'il leur demande ? 154
Dessin : Notre-Seigneur montrant son Cœur . . . 155
Pourquoi l'amour de la Croix est-il placé le premier ? 155
Quelle est, de nos jours, l'opportunité spéciale de l'étude de cette vertu ? 156

CHAPITRE PREMIER

Nécessité d'unir l'amour de la croix à l'amour du Sacré-Cœur.

Quels sont les quatre principaux motifs de cette union ? 159

1er motif : Comment le Sacré-Cœur aime-t-il la croix ? 159

Pourquoi tout serviteur du Sacré-Cœur doit-il s'appliquer à imiter l'amour de ce divin Cœur pour la croix ? 160
Pourquoi l'amour de la croix est-il nécessaire surtout aux personnes consacrées à Dieu ? 161

2e motif : En quelles circonstances le Sacré-Cœur a-t-il fait connaître à la Bienheureuse le désir qu'il a de voir ses serviteurs aimer la croix ? 162

Le jour de la Toussaint 1674 162
Les deux tableaux présentés à la Bienheureuse . . 163

3e motif : Comment la croix est-elle le présent le plus précieux, que le Sacré-Cœur puisse faire à ses amis et en recevoir ? 166

Dessin : Le Sacré-Cœur 166
Quels sont les souhaits ordinaires que la Bienheureuse faisait aux âmes généreuses 168

4e motif : Quels sont les précieux avantages de la croix portée avec amour? 172

1. Comment est elle la consolation du chrétien en cette vie? 172
2. Comment la voie de la croix, suivie avec amour, est-elle le plus court et le plus sûr chemin de la perfection? 173
3. Comment la croix nous unit-elle intimement au Cœur de Jésus? 174
Comment l'envoi des croix est-il une visite d'ami que N.-S. fait à une âme? 174
4. Comment la croix éloigne-t-elle les obstacles à l'amour divin? 176
5. Comment est-elle une source de mérites pour le ciel? 177
Produit-elle d'autres fruits, spécialement pour les apôtres du Sacré-Cœur? 178

CHAPITRE II

Manière de porter la croix.

Comment la Bienheureuse nous enseigne-t-elle, par ses paroles et par ses exemples, à porter la croix? . 180
Quels sont les six principaux degrés de perfection qu'elle indique, relativement à la manière de porter la croix? 181

1er degré : Souffrir avec patience et en silence 182

Ce premier degré est-il indispensable à tous les serviteurs du Sacré-Cœur? 182
Comment la perfection demande-t-elle qu'on s'abstienne de parler de ses croix et même d'y penser? . 182
Quand est-il avantageux de parler de ses croix? . 182
Dessin : La bienheureuse Marguerite-Marie. . . . 184

2e degré : Souffrir avec indifférence et dans un complet abandon au bon plaisir divin . . . 186

Quelles sont les trois choses que demande ce degré? 186
1. Etre indifférent pour jouir ou pour souffrir. . . 187
2. Etre indifférent pour le genre des croix. . . . 189
3. Etre indifférent relativement aux circonstances des croix 190
a Circonstances de durée et de pesanteur. 190
b Circonstances de temps et de lieu . . . 191
c Circonstance de personnes. 191
d Circonstance de continuité 192

Comment l'abandon parfait demande-t-il qu'on ne mette aucune réserve dans l'acceptation des croix ? . 193
Cet abandon parfait suppose-t-il l'exemption de répugnance pour la croix ? 194

3e degré : Souffrir avec amour et dans la paix . 195

Jusqu'où la Bienheureuse porta-t-elle l'amour de la Croix ? 196

4e degré : Souffrir avec joie et action de grâces . 199

Quels admirables exemples la Bienheureuse nous a-t-elle laissé sur ce sujet ? 200

5e degré : désirer souffrir toujours davantage, longtemps, sans interruption 204

Quelles étaient les brûlantes aspirations de la Bienheureuse vers la croix ? 205
Comment eut-elle accepté même l'enfer, si tel eût été le bon plaisir divin ? 209

6e degré : Souffrir sans consolation 211

Tous les serviteurs du Sacré-Cœur sont-ils appelés à ce degré ? 212
Comment la bienheureuse en atteignit-elle toute la perfection ? 213
Savait-elle se passer même des consolations divines ? 215
Que répondit-elle à N.-S. lui présentant, comme lit de repos, une grande croix couverte de fleurs ? . . 216

CHAPITRE III

Les trois principaux moyens de faire régner l'amour du Sacré-Cœur dans la souffrance.

Quelles sont les trois leçons que l'exemple du Cœur de Jésus agonisant nous donne, pour le temps de l'épreuve ? 219

I. Il faut recourir à la prière et à la pénitence . 219

Dessin : Apparition de N.-S. à la Bienheureuse . . 220

II. Il faut chercher un guide fidèle et éclairé . . 223

Comment, en recourant à ce guide, faut-il chercher, non pas tant des consolations, que des lumières et des forces pour pouvoir porter la croix ? 224
Quels conseils sages et tendres la mère Greyfié donnait-elle à la Bienheureuse ? 226

III. Il faut s'unir au Cœur de Jésus par l'amour . 231

Comment l'union au Sacré-Cœur, au milieu des croix, fut-elle pour la Bienheureuse, et sera-t-elle pour les âmes éprouvées un puissant soutien? 232
Comment cette union d'amour, sans faire disparaître les croix, les adoucit-elle? 235

CHAPITRE IV

Les principales croix, que le Sacré-Cœur réserve aux âmes qui lui sont chères.

I. Les croix extérieures 238

1. Comment ces croix ont-elles pour but de sanctifier l'âme et d'assurer le salut éternel, en la faisant progresser dans l'amour divin? . . . 239
Exemple d'Angelique Aumônier, belle-sœur de la Bienheureuse, à qui la maladie fut envoyée comme une grâce de salut, et qui ne put obtenir sa guérison. 239
Dessin : La Bienheureuse. 241
Comment, dans certains cas, la guérison d'une maladie serait-elle une marque de la colère divine? 241
Autre exemple d'un malade que N.-S. ne voulut pas guérir 245
Avec quelle soumission faut-il accepter les épreuves? 246
Cette soumission peut-elle exister avec la répugnance à souffrir? 246
2. Comment N.-S. ne nous délivre-t-il de ces croix, que dans l'intérêt de notre salut ou de sa gloire? 247
Exemples du Vén. P. de la Colombière et de la Mère de Soudeilles 247
Comment la Bienheureuse n'obtint-elle la guérison de son frère, qu'à la condition qu'il serait un prêtre fervent et zélé? 248
Quelle est la raison providentielle des maladies et des croix? 249

II. Les croix ou peines intérieures 250

1. Quel est le prix inestimable de ces croix? Comment sont-elles, de la part du Sacré-Cœur, le gage d'un amour de prédilection? 251
2. Quels sont les quatre principaux avantages de ces peines ? 252
a Comment éclairent-elles l'intelligence ? . . . 252
b Comment purifient-elles le cœur? 253

c Comment font-elles progresser dans la perfection ? 254
d Comment augmentent-elles nos mérites ? . . . 254
3. Quelle est la conduite à tenir au milieu de ces peines ? 255
a Eviter le trouble et garder la paix 255
b Pratiquer fidèlement les trois vertus théologales 256
Avoir spécialement, envers le Sacré-Cœur, un amour plein d'abandon 257
c Etre très fidèle à fuir le péché et à suivre les inspirations de la grâce 259
d Surtout se tenir habituellement uni au Sacré-Cœur 259

CHAPITRE V

Combien la B. Marguerite-Marie a souffert.

Dessin : Vision du noisetier 261

I. Comment la Bienheureuse a-t-elle souffert de la part de tous ? 262

1. De la part des hommes, dans sa famille et à Paray ? 262
2. De la part des démons ? 263
a Tentations intérieures, surtout de gourmandise ? 264
b Tentations et attaques extérieures des démons ? 266
3. De la part de Dieu ? 268

II. Comment a-t-elle souffert de toutes manières et dans tout son être ? 269

1. Dans son corps ? 270
Soif brûlante et coups violents à la tête 271
Douleur du côté et maux de doigts 272
2. Dans son âme ? Véritable martyre intérieur, sorte de réverbération de l'agonie de Jésus 275

III. Comment a-t-elle souffert dans toute sa vie ? 281

1. Dans son enfance et dans son adolescence ? 282
2. Dans sa vie religieuse ? 283
a Le jour de la prise d'habit et pendant le noviciat ? 284
b Le jour de la profession et durant toute sa vie ? 285
Comment la vie entière de la Bienheureuse a-t-elle été un miracle ininterrompu de souffrance et de patience ? 286

CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE

Quel est le double fruit que les pages précédentes doivent produire ? 287
1. Inspirer l'amour des croix 287
2. Montrer que la dévotion au Sacré-Cœur est le moyen de porter plus facilement les croix. 288
Dessin : Léon XIII consacrant le monde au Sacré-Cœur 290

TROISIÈME PARTIE

L'amour du Sacré-Cœur triomphe dans la douceur et dans l'humilité.

LA DOUCEUR

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES
SUR LA DOUCEUR ET L'HUMILITÉ

Pourquoi Notre-Seigneur, qui a pratiqué toutes les vertus, recommande-t-il spécialement la douceur et l'humilité ?. 291
Pourquoi présente-t-il ces deux vertus comme venant de son Cœur ?. 292
Qu'est-ce que la douceur de cœur ? 292
Qu'est-ce que l'humilité de cœur ?. 292
Quelle est l'école, où la Bienheureuse nous invite à venir apprendre la pratique de ces deux vertus ?. . 293
Dessin : Le Sacré-Cœur appelant à lui 294

CHAPITRE PREMIER

La douceur de cœur envers Dieu.

I. En quoi consiste la douceur de cœur envers Dieu ? 295
Comment n'est-elle rien autre chose que la conformité et l'abandon au bon plaisir divin ? 296
II. Quelle est la nécessité de cette vertu de conformité et d'abandon ? 297
Dessin : La bienheureuse Marguerite-Marie . . . 298
III. Quelles sont les qualités que doit avoir cette vertu ?. 299

A quelle école faut-il aller pour les apprendre ?. . 299
1. Comment cette conformité doit-elle être aveugle ? . 299
2. Comment doit-elle être pleine de confiance et d'amour ?. 301
3. Comment doit-elle être joyeuse ? 302
4. Comment doit-elle être absolue et universelle ? Quels sont les deux devoirs qu'entraîne cette qualité ? . 303
a Nous rendre indifférents à l'égard de tous les événements 303
Grands et petits 303
Agréables et désagréables 304
Surtout dans les entreprises du zèle 305
Et à l'égard de la mort des personnes chères . . 307
Même à l'égard de nos progrès dans la perfection. 307
Même relativement au soin de notre salut. . . . 308
Cette indifférence se résume en ces seuls mots : *Laisser Dieu agir. Abandon à Dieu* 309
b Soumettre tout notre être au bon plaisir divin. . 309
Abandon pour le corps ; être prêt à vivre ou à mourir 310
Abandon de l'esprit. 310
Abandon de la volonté et du cœur. 310

IV. Quels sont les avantages de cette conformité et de cet abandon ? 312

1. Quelle est la gloire qui en résulte pour Dieu ?. . . 312
2. Comment nous procure-t-elle le vrai bonheur ? . . . 312
3. Comment nous assure-t-elle la protection divine ?. . 313
4. Comment est-elle le plus court chemin du ciel ? . . 314

V. Quelle est la manière de pratiquer cette conformité ?. 314

1. Comment entre-t-on dans cette voie du parfait abandon ? 314
2. Par quels moyens se maintient-on dans cette voie ? . 315

CHAPITRE II

La douceur de cœur envers le prochain.

I. Nécessité de cette douceur 316

1. Comment l'apprend-on à l'école du Tabernacle ? . . 316
Dessin : N.-S. montrant son Cœur 317
2. Quelles sont les principales circonstances où cette vertu fut demandée à la Bienheureuse ? 317
a N.-S. demande à la Bienheureuse de communier, le 1er vendredi, en réparation des manquements à la charité 317

b Il lui demande de travailler au rétablissement de la charité 318
c Plaintes de S. François de Sales sur les manquements à la charité et à l'humilité commis par ses filles 320
d N.-S. se plaint lui-même de ces manquements . . 321

II. Manière de pratiquer la douceur de cœur envers le prochain? 324

En quoi consiste-t-elle? 324
1. Supporter le prochain. Qu'est-ce que le support mutuel? 325
2. Ne faire souffrir personne. Que faut-il pour cela?. . 327
a Éviter les procédés blessants et la dureté dans les paroles. 327
b Éviter les critiques du prochain 328
c Bannir les pensées et les sentiments intérieurs contraires à la charité. 329
d Fuir les divisions 330
3. S'efforcer, mais sans ostentation, de faire du bien au prochain 330
4. Faire du bien à tous, sans exception, spécialement : 331
a Aux pauvres. 331
b Aux pécheurs 332
c A ceux qui nous font souffrir 332

CHAPITRE III

Comment la B. Marguerite-Marie a pratiqué la douceur de cœur.

Dessin : La bienheureuse Marguerite-Marie 335
Comment fut-elle douce de cœur, c'est-à-dire toute à tous? 335

I. Envers les membres de sa famille? . . . 336

Avec quelle douceur supporta-t-elle les persécutions domestiques, qu'elle eut à subir durant sa jeunesse ? 337

II. Envers les étrangers ? 341

1. Pendant son adolescence ? Comment fut-elle toute à tous ? 341
2. Pendant sa vie religieuse, soit au parloir, soit dans ses lettres ? 342

III. Envers les enfants? 343

1. Comment, dans sa jeunesse, se fit-elle catéchiste des enfants pauvres?. 343

2. Quelle fut sa conduite, dans la direction du pensionnat de Paray ? 344

IV. Envers les pauvres ? 347
V. Envers ses sœurs ? 349
VI. Quelles furent la douceur et l'obligeance de la Bienheureuse : 350

1. Envers ses bienfaiteurs ? Quelle était la délicatesse de sa reconnaissance ? 350
2. Envers ceux qui la faisaient souffrir ? Quelles étaient ses prévenances attentives à leur égard ? 354
Quelle fut son admirable douceur, à l'occasion du renvoi d'une postulante ? 359

CHAPITRE IV

La douceur de cœur envers les amis ou l'amitié selon le Sacré-Cœur.

Considérations générales sur l'amitié selon le Sacré-Cœur 364

Pourquoi la sanctification de l'amitié doit-elle être regardée comme l'un des principaux fruits, que la dévotion au Sacré-Cœur doit produire ? 364
Comment, par amitié, faut-il entendre des associations ? 365
En quelle circonstance Notre-Seigneur demanda-t-il les associations amicales selon son divin Cœur ? 365
Quels furent les principaux membres de la première association amicale selon le Sacré-Cœur, fondée par la Bienheureuse ? 365
Quel fut le nombre de ces associations, depuis la mort de la Bienheureuse ? 366
Quel doit être l'étendard de ces associations selon le Sacré-Cœur ? 366
Quelles sont les sociétés qui sont appelées à se grouper autour de l'étendard du Sacré-Cœur ? . . . 366
Dessin : Le Sacré-Cœur 368
Quel est le programme de l'amitié selon le Sacré-Cœur ? 368
Comment cette amitié doit-elle avoir le Cœur de Jésus pour principe, pour objet, pour modèle et pour fin ? 369

I. Le Cœur de Jésus, source et principe de l'amitié 370

Combien est difficile la formation de l'amitié? . . 370
Pourquoi toute amitié doit-elle être formée, à la lumière divine et sous l'action de l'amour du Sacré-Cœur? 371
Avec quelle attention délicate, la Bienheureuse lais ait-elle au Sacré-Cœur le soin de former et de régler les amitiés qu'elle devait avoir? 371

II. Le Cœur de Jésus, modèle et règle de l'amitié. 375

Comment toute amitié doit-elle être une sorte d'extension de l'amitié du Sacré-Cœur? 375
Quelles sont les qualités de l'amitié selon le Sacré-Cœur? 375
1. La pureté d'affection. Que demande cette première qualité? 375
2. La tendresse unie à une déférence respectueuse . . 376
Comment le Cœur de Jésus est-il l'école, où il faut apprendre la pratique de cette double qualité? . . 377
Comment, pour concevoir cette tendresse respectueuse envers les amis, faut-il les considérer dans le Cœur de Jésus? 380
Quelle affection respectueuse la Bienheureuse avait-elle envers toutes les personnes qui lui étaient unies par l'amitié, quel que fût leur rang? . . . 381
Comment manifestait-elle cette affection, surtout à l'occasion de la nouvelle année? 384
3. Une confiance réciproque, pleine de discrétion . . . 385
Comment l'amitié fait-elle disparaître tout secret entre les amis? 386
Quel doit être l'objet des confidences de l'amitié? . . 389
4. Une fidélité à toute épreuve 391
Comment l'amitié selon le Sacré-Cœur doit-elle durer, non seulement en cette vie, mais être éternelle? 391
5. Un dévouement absolu 394
Comment le dévouement, puisé dans le Sacré-Cœur, doit-il établir entre les amis une communauté d'intérêts et faire cesser tout égoïsme? 395
Comment le péché est-il la seule limite du dévouement de cette amitié? 396
Comment le dévouement doit il se manifester, surtout dans l'épreuve? 397

III. Le Cœur de Jésus, fin et centre de l'amitié . 400

1. Comment l'amitié doit-elle avoir pour but de conduire les amis au Cœur de Jésus et à l'amour de ce divin Cœur? 400
2. Comment le Cœur de Jésus est-il le trésor commun des amis? 402

Quelles sont les richesses de ce trésor que les amis peuvent se partager? 403
a Celles du Cœur de Jésus, surtout son amour. . . 403
b Le bien accompli par les amis 403
3. Comment le Cœur de Jésus est-il le rendez-vous et l'oratoire commun des amis? 404

IV. Les signes et les fruits de l'amitié selon le Sacré-Cœur. 407

Comment, pour être véritable, cette amitié doit-elle se manifester dans des œuvres inspirées par l'amour du Sacré-Cœur? Quelles sont ces œuvres? 407
1. Les relations épistolaires et les entretiens intimes. 408
Quels modèles sont proposés aux amis pour cela? 408
Dessin : Le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie? . 409
Quelles sont les qualités épistolaires des lettres de la Bienheureuse? 410
Comment l'amour du Sacré-Cœur doit-il inspirer toutes nos lettres et tous nos entretiens? 418
2. L'échange de présents 418
Quel est le modèle à imiter, dans la manière de faire et d'accepter les présents? 419
Quels sont les présents qui doivent être préférés? 421
Quel cas les amis doivent-ils faire spécialement de l'union de prières dans le Sacré-Cœur? 422
3. Les petits services rendus et les procédés obligeants. 426
Quelle fut la divine obligeance de Jésus envers ses amis? 426
Quelles étaient la charitable obligeance et la douce condescendance de la Bienheureuse?. 427
4. La correction fraternelle. 431
Comment, pour être fructueuse, la correction doit-elle être faite dans l'esprit du Sacré-Cœur, c'est-à-dire avec franchise, douceur et humilité?. 432

CHAPITRE V

La douceur de cœur envers la famille.

Dessin : Le Sacré-Cœur 437
Comment la dévotion au Sacré-Cœur est-elle destinée à régénérer les familles, surtout par la douceur de cœur? 437
Comment cette douceur, véritable reine du foyer, doit-elle régler tous les rapports des membres de la famille? 438
Les époux selon le Sacré-Cœur. Exemple de saint Elzéar et de sainte Delphine. 438
Les enfants et les parents selon le Sacré-Cœur . . 439

Les frères selon le Sacré-Cœur. Comment la charité fraternelle doit-elle avoir surtout pour but de sanctifier les frères? 439
Quelles admonitions charitables la Bienheureuse donnait-elle à son frère, curé du Bois-Sainte-Marie?. 440
Quelle fut sa conduite envers son autre frère et sa belle-sœur?. 444

CHAPITRE VI

La douceur de cœur envers soi-même, ou la paix du cœur

Qu'est-ce que la douceur de cœur envers nous-même, ou la paix du cœur? 446

I. Quelle est la nécessité de la paix du cœur? 447

Comment on l'obtient, surtout par l'abandon de soi-même au Sacré-Cœur et par l'union habituelle à ce divin Cœur? 448

II. Quels sont les obstacles extérieurs à la paix du cœur? 449

1. Le souci des affaires de ce monde et l'empressement excessif dans le travail 449
2. Les troubles causés par les vicissitudes de la vie . 450
3. Les contradictions des hommes 451
4. L'éloignement et la mort des personnes chères . . 451
5. L'appréhension de l'avenir. 454

III. Quels sont les obstacles intérieurs à la paix du cœur? 456

1. Les obscurités de l'esprit, les sécheresses et les désolations du cœur 456
2. Les tentations. 457
Quelle est leur utilité? 457
Quels moyens faut-il employer pour garder la paix, au milieu des tentations, et pour les vaincre? . . . 458
a Rester uni au Cœur de Jésus 459
Quelle sécurité l'âme trouve-t-elle dans cette union? 460
b Recourir à la Sainte Vierge, surtout à son Cœur immaculé 462
Dessin : Notre-Dame du Sacré-Cœur. 462
c Fuir l'ennemi, en évitant, le plus possible, de s'occuper de l'objet de la tentation 463
d Combattre avec force et dans la paix 465
3. Le souvenir des fautes commises et la vue de nos misères spirituelles 465

Quelles sont les recommandations de la Bienheureuse sur ce sujet ? 466
a Éviter ce qui peut faire naître l'inquiétude . . . 466
b Éviter surtout les examens prolongés et inquiets . 466
c S'humilier profondément, mais paisiblement, et se confier au Cœur de Jésus. 467
d Offrir, en union avec le Cœur de Jésus, des réparations pour les péchés commis. 468
e Prendre la résolution de fuir toute faute faite avec vue et de pratiquer la vertu 469
Comment la Bienheureuse garda-t-elle la paix, au milieu de toutes sortes d'épreuves et de tentations ? 470
Le vrai serviteur du Sacré-Cœur doit-il chercher la paix avec les consolations divines, ou la paix militante de l'épreuve ? 472
Dessin : Notre-Dame du Sacré-Cœur, au milieu des anges 474

QUATRIÈME PARTIE

L'humilité de cœur

Pourquoi l'humilité et la douceur doivent-elles être unies ? 475
Pourquoi le Cœur de Jésus seul peut-il nous apprendre la science de l'humilité ? 476
Dessin : La B. Marguerite-Marie 476
Qu'est-ce que l'humilité ? Qu'est-ce que l'humilité de cœur ? 477
Pourquoi la Bienheureuse la définit-elle : L'amour de notre abjection ? Que faut-il entendre par là ? . . 477

CHAPITRE PREMIER

L'humilité de cœur envers nous-même

Quels en sont les trois principaux actes ? 479
I. L'humble et sincère aveu de notre néant. . 479
Comment ce premier acte de l'humilité est-il la destruction de l'amour-propre ? 480
II. Le détachement de tout ce qui peut affaiblir l'amour de l'abjection 482
Quels sont les divers détachements que l'humilité demande ? 482
1. Détachement de l'estime et des louanges 482

2. Détachement des honneurs et des charges honorables 489
3. Détachement des dons extraordinaires de la grâce . 490
Quelles sont les six principales dispositions, qui animaient la Bienheureuse à l'égard de ces dons? . 490
a Elle les fuyait, autant que possible 490
b Elle les cachait, autant qu'elle pouvait. . . . 492
c Elle les recevait avec défiance 492
d Elle les soumettait à l'examen de l'autorité, dont elle acceptait les décisions, quelles qu'elles fussent 493
e Elle en parlait avec une prudente réserve, non sans une certaine crainte de se tromper, et seulement aux personnes qui avaient mission pour les connaître 493
f Elle les recevait avec reconnaissance envers Dieu, et ne craignait pas de les publier, quand la gloire divine le demandait 499
Quelle est la conduite que tous les fidèles doivent garder à l'égard des grâces extraordinaires? . . . 503
a Les redouter pour eux-mêmes, plutôt que les désirer 503
b Ni accepter inconsidérément comme divins, ni rejeter absolument comme mensongers, les récits de ces grâces 503
c Pour apprécier ces faits surnaturels, examiner s'ils portent, comme cachets divins, les six marques indiquées par la Bienheureuse 504

III. La généreuse acceptation des humiliations . 504
En quoi consiste ce troisième acte de l'humilité de cœur? 504
Quelle en est la difficulté pratique, et quels en sont les cinq degrés? 505
1. Estimer les humiliations. 505
2. Les supporter avec patience 509
3. Les souffrir en silence, et même les laisser en oubli. 509
4. Les accepter avec joie 512
5. Les recevoir par amour pour le Sacré Cœur et en union avec lui 513

IV. Quelle fut la conduite de la Bienheureuse à l'égard des humiliations? 514
1. Elle les désirait avec ardeur. 515
2. Elle les supportait avec courage et les acceptait avec joie, malgré les fortes répugnances naturelles qu'elle ressentait 519
3. Elle les recevait comme des choses qu'elle méritait . 521
4. Elle les recherchait et les demandait avec instance . 522
5. Elle s'en procurait avec avidité 523
6. Elle avait une affection toute spéciale pour les personnes qui l'humiliaient 526

CHAPITRE II

L'humilité de cœur envers Dieu et envers le prochain.

I. L'humilité de cœur envers Dieu 528

En quoi consistent cette humilité de cœur et l'anéantissement de respect et d'adoration qu'elle inspire envers la majesté divine? 528

Quelles étaient les deux grâces extraordinaires qui entretenaient dans la Bienheureuse cet esprit d'anéantissement? 529

1. Le don de la présence sensible de Notre-Seigneur. . 531
2. La vue fréquente de l'ange gardien 531

Dessin : Un ange 531

II. L'humilité de cœur envers le prochain . . 532

Comment l'humilité de cœur se manifeste-t-elle à l'égard du prochain? 532

1. Elle fait rechercher le dernier rang 532
2. Elle fait éviter tout ce qui peut attirer l'estime des hommes 533
3. Elle inspire une grande réserve pour donner des conseils et exprimer ses avis aux autres, surtout aux supérieurs; mais elle rend tout disposé à accepter les conseils et les avis du prochain. . . . 535
4. Elle inspire la crainte d'être responsable des maux qui arrivent au prochain et des fautes qui se commettent 542

CHAPITRE III

La pratique de l'humilité de cœur

I. Quels sont les motifs qui nous pressent d'être humbles de cœur? 546

1. L'humilité est la vertu de prédilection du Sacré-Cœur 546

Dessin : L'âme humble devant Jésus 547

Que dit Notre-Seigneur à la Bienheureuse, relativement à cette vertu? 548

Comment la prédilection de Notre-Seigneur pour cette vertu se manifesta-t-elle pendant sa vie mortelle, et se montre-t-elle surtout dans sa vie eucharistique? 549

2. L'humilité procure les plus grands avantages. Quels sont-ils? 550

a Elle nous unit au Cœur de Jésus, nous en donne le libre accès et nous en ouvre tous les trésors. 551
b Elle fait avancer rapidement dans la perfection. . 552
c Elle donne la paix de l'âme. 553
d Elle assure le salut éternel. 555

II. Quels sont les moyens d'acquérir l'humilité ? 556

Comment la prière est-elle indispensable pour acquérir l'humilité ? 556
La prière suffit-elle pour cela ? Quels sont les autres moyens à employer ? 557
1. Combattre les tentations d'orgueil et d'amour-propre. 557
2. Exercer des actes d'humilité. Quels sont ces actes ? 557
Comment tous les disciples du Sacré-Cœur, sans exception, peuvent-ils et doivent-ils pratiquer les actes d'humilité, surtout l'amour de l'abjection ? . . 558
Quelle est la joie causée au Cœur de Jésus par ces actes ? 559
Comment la pratique de l'amour de l'abjection devient-elle facile aux vrais serviteurs du Sacré-Cœur ? 561
3. Accepter les humiliations 562
Quel est le prix et quels sont les avantages des humiliations ? 563
Faut-il rechercher les humiliations ? 566
Dessin : La bienheureuse Marguerite-Marie . . . 567
4. Prendre des résolutions énergiques 568
Les 15 résolutions de l'âme humble 568

III. Comment la bienheureuse Marguerite-Marie a-t-elle pratiqué l'humilité ? 571

1. Que pensait-elle d'elle-même ? 572
Le tableau de ses misères lui était souvent montré 572
Elle se croyait digne de tous les châtiments . . . 573
Elle croyait mériter toutes les critiques qu'on faisait d'elle. 573
Elle se croyait odieuse à chacun et avait horreur d'elle-même. 574
Elle se croyait sans amour pour Dieu. 575
Elle craignait d'être réprouvée et se croyait digne de l'enfer. 576
Elle sollicitait des prières pour obtenir sa conversion et la miséricorde divine 580
2. Que disait-elle d'elle-même ? 584
Elle ne parlait d'elle que pour publier ses misères et les miséricordes divines à son égard. 585
Elle se donnait les titres les plus humiliants. . . 588
Dessin : Le Sacré-Cœur étendant les bras 594

CINQUIÈME PARTIE

L'Unité ou l'union parfaite avec le Cœur de Jésus

Quelle est la sublimité des enseignements contenus dans cette cinquième partie ? 595

CHAPITRE PREMIER

En quoi consiste la vie d'union parfaite ou l'unité d'amour avec le Cœur de Jésus.

Pourquoi la Bienheureuse caractérise-t-elle l'union parfaite avec le Sacré-Cœur par le mot *d'unité* ? . . 597
Dessin : Vision de la Bienheureuse : Le triomphe de l'amour du Sacré-Cœur. 598
La dévotion au Sacré-Cœur n'a-t-elle pas pour but de réaliser le vœu de Notre-Seigneur après la Cène : *Ut sint unum sicut et nos ?* 599
Quelles sont les comparaisons employées par la Bienheureuse, pour nous initier à cette mystérieuse unité ? 599
Quelles sont les deux circonstances, dans lesquelles Notre-Seigneur demanda à la Bienheureuse cette vie d'union ? 600
Comment cette vie nouvelle n'est-elle rien autre chose que la vie même du Sacré-Cœur en nous ? . . 601
Dessin : Apparition du Sacré-Cœur. 602

CHAPITRE II

Les trois actes ou degrés de l'union parfaite avec le Cœur de Jésus

Quelles sont les trois choses que réclame cette union parfaite ? 603
I. L'unité d'esprit ou de pensées et de souvenir 603
Quelles sont les deux choses que la perfection de cette unité demande ? 604
Que doivent faire tous les serviteurs du Sacré-Cœur, pour se préparer à cette ineffable unité d'esprit, qui ne sera complète qu'au ciel ? 605

II. L'unité de volonté 606

Comment cette unité demande-t-elle, non seulement une conformité entière avec le Sacré-Cœur, mais une sorte de substitution : 606
1. De la volonté du Sacré-Cœur à la nôtre? 606
2. De l'amour du Sacré-Cœur à notre amour et à nos affections? 607
3. Des intentions du Sacré-Cœur aux nôtres?. 607
Jusqu'où doit s'étendre cette pureté d'intention demandée par le Sacré-Cœur? 608
Comment, pour garder cette pureté parfaite d'intention, devons-nous faire du Cœur de Jésus, au Saint-Sacrement, comme notre point de mire et notre centre, avant, pendant et après chaque action? . . 609

III. L'unité d'opération. 612

Comment l'amour parfait demande-t-il le concours de notre activité? 613
En quoi consiste ce concours, pour établir l'unité d'opération ? 613
1. Laisser le Sacré-Cœur agir en nous 613
2. Coopérer à cette action divine, en la secondant de tous nos efforts 614
Dessin : L'entrée dans l'union parfaite avec le Sacré-Cœur. 618

CHAPITRE III

Les saints exercices de la vie d'amour et d'union avec le Cœur de Jésus.

I. L'entrée dans la vie d'union. 619

Comment entre-t-on dans cette vie? 619
Formule employée par la Bienheureuse. 620

II. Le sanctuaire de l'âme unie au Cœur de Jésus. Quel est-il ? 620

Comment ce sanctuaire est-il, tout à la fois, notre âme et le Sacré-Cœur? 621
Description de ce sanctuaire intérieur de l'âme unie au Cœur de Jésus. Quels en doivent être les ornements et quels actes faut-il y accomplir? . . 624
Quelles conclusions faut-il tirer des enseignements contenus dans le troisième volume ? 630

ERRATA

P. 20. — 18e ligne : *grièveté*, au lieu de : *grièvité*.
P. 117. — 16e ligne : *Appel*, au lieu de : *Appelle*.
P. 230. — 5e ligne : *Faites le bien*, au lieu de : *Faites-le* bien.
P. 237. — 6e ligne : Amis *privilégiés*, au lieu de : *privilégiées*.
P. 252. — 6e av. dern. ligne : *quatre* principaux avantages, au lieu de : *cinq*.
P. 291. — Le sujet traité dans la 3e partie est : *La douceur*, seulement, et non point les deux vertus de douceur et d'humilité.
P. 499. — 8e ligne. — Ajouter, comme titre de ce paragraphe : *6, Disposition de la Bienheureuse à l'égard des grâces extraordinaires*.
P. 619. — Dans le titre du chapitre, ajouter : Vie d'amour *et d'union* avec le Cœur de Jésus.

FIN DU TOME TROISIÈME

Imprimerie de l'Œuvre des Pauvres du Sacré-Cœur. — Paris-Montmartre.

51631

244.53
C365

AUTHOR CHAPELAIN DE MONTMARTRE

TITLE Le Règne Du Coeur De Jésus
Tome III.
Deuxième Édition.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
	STORAGE - CBPL	

51631